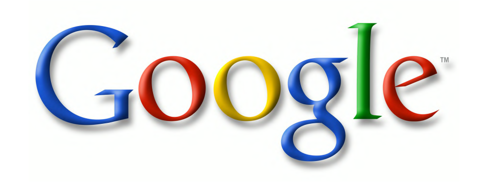
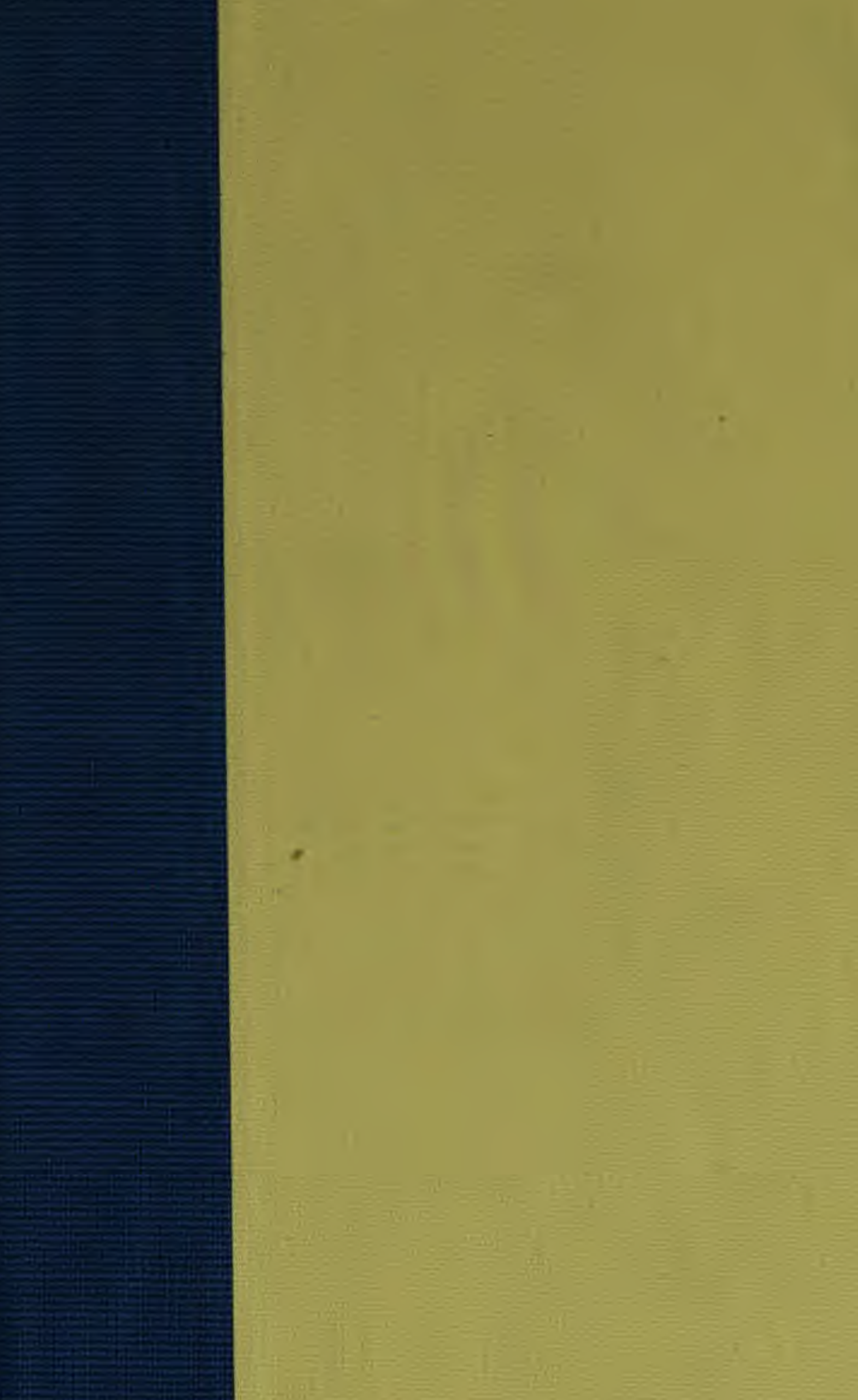
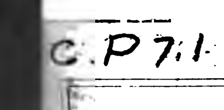

Google





ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.



P. J. G. PIGNEAU DE BÉHAINE

Evêque d'Adran Vicaire apostolique de Cochinchine

Né en 1741 Mort en 1799.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

TOME QUATRIÈME.



A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.
1830.

Avec approbation des Supérieurs.

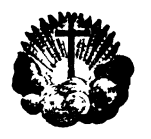
ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.° XIX. — JANVIER 1830.



A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU ROI.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.
1830.

Avec approbation des Supérieurs.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce cahier : 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

MISSION DE BABYLONE.

DANS tous les pays soumis à la puissance du Croissant, le missionnaire qui auroit seulement tenté d'enseigner la vérité à un disciple de Mahomet, seroit puni de mort, et causeroit peut-être une persécution désastreuse. Si un chrétien, qui a eu le malheur de renoncer à sa religion, se repent de son crime et veut abjurer l'Alcoran, il est obligé de se réfugier dans quelque lieu écarté, ou dans un pays étranger : aussi, les ouvriers évangéliques chargés de cultiver cette terre, autrefois féconde, n'exercent leur zèle que parmi les chrétiens. Il n'y a donc jamais de conversion d'infidèles dans la mission de Babylone ; mais il s'y opère d'autres conversions non moins consolantes pour l'Eglise. Depuis quelque temps les Jacobites et les Nestoriens qui habitent la Mésopotamie et les contrées voisines, ébranlés par le mouvement de la grâce, cèdent en grand nombre au penchant qui les ramène à

l'unité. Nous avons annoncé dans le quatorzième Numéro, que plusieurs Evêques Jacobites avoient abandonné les erreurs d'Eutychès. Deux de ces Evêques, à l'instigation du patriarche hérétique de Mosul, ont été mis en prison par ordre du Pacha; mais ils se sont montrés dignes enfans de l'Eglise romaine, dans le sein de laquelle ils venoient de rentrer; et ils se sont réjouis de pouvoir donner une preuve éclatante de leur attachement à la vraie Foi. Leur patience a été couronnée du succès. Ils ont été mis en liberté, après avoir édifié tous les fidèles par leur courage et leur constance.

Les exemples de ce genre ne sont pas rares; on peut en conclure combien est grande la haine que les hérétiques nous portent; car ils ne peuvent faire persécuter les catholiques qu'en donnant de grosses sommes aux autorités mahométanes.

Les journaux ont parlé des malheurs des Arméniens catholiques de Constantinople opprimés et exilés. Or, les firmans de persécution ont été obtenus à prix d'argent par les hérétiques, qui n'ont point encore payé les dettes contractées à l'occasion d'une persécution qu'ils avoient précédemment excitée.

Dans le pachalik de Mosul, soixante Prêtres catholiques sur quatre-vingts, sont morts victimes de la peste. La situation de Mgr. l'Evêque de Babylone est difficile, et ses besoins sont grands; il a souvent des dépenses à faire pour rendre inutiles les efforts de l'hérésie contre la vérité. Outre les trois Evêques nouvellement réunis à l'Eglise, il est obligé d'en aider et d'en soutenir d'autres qui ont abjuré leurs erreurs depuis plusieurs années. A Julfa, près d'Ispahan, les Arméniens hérétiques, à la suite des conférences qu'ils ont eues avec leurs compatriotes catholiques, ont cessé de prononcer des anathèmes

contre le Pape et le concile général de Chalcédoine, et l'on a lieu de penser que leur retour à l'unité n'est pas éloigné.

Lettre de Mgr. P. A. Coupperie, évêque de Babylone, à M. Dromel.

Bagdad, 29 août 1828.

MONSIEUR,

« CETTE année j'ai éprouvé de grands chagrins dans notre mission de Babylone. La famine, la guerre civile et la peste surtout, ont anéanti au moins la moitié de la population chrétienne dans le pays de Mosul et dans le Kurdistan. Ceux qui ont échappé sont dans une position extrêmement affligeante. La mort a enlevé deux Evêques et les deux tiers des Prêtres qui étoient dispersés dans les villages. Le courage est abattu de toutes parts. J'espère que la miséricorde de Dieu nous donnera quelques moyens de travailler à la conservation de ce qui reste dans ces malheureuses contrées.

» A Bagdad, nous nous tenons dans nos caves, pour ne pas être étouffés par la chaleur, qui, cette année, a été extraordinaire : dans peu nous pourrons en sortir pour nous livrer à nos occupations ordinaires. Malgré les troubles qui ont agité et qui agitent encore l'empire Ottoman, notre ville est toujours demeurée tranquille ; le pacha a su y maintenir la paix au-dedans, il ne s'y est opéré aucune innovation religieuse ; mais au-dehors les routes sont infestées par des brigands Arabes et Kurdes qui attaquent tout le monde. Du côté de la Perse il ne

s'est fait aucun mouvement. Jusqu'à ce jour, tout marche d'accord entre le pachalik de Bagdad et les Persans. On dit que les Russes sont du côté d'Erzerum ; mais leur présence dans ce pays-là n'exerce aucune influence sur celui que j'habite.

» La crainte principale dont les habitans de Bagdad sont frappés maintenant, c'est celle de la peste. Ce fléau, comme je vous l'ai dit plus haut, a fait des ravages affreux du côté de Mardin, de Mosul et des contrées environnantes. Les vieillards disent que, suivant la marche accoutumée, cette terrible maladie doit venir ici après les chaleurs de l'été. Cette pensée a dérangé tout le commerce, et une grande quantité de personnes font leurs préparatifs pour s'éloigner prochainement, et gagner d'autres pays plus sûrs pour conserver leur vie et celle de leur famille. Quant à moi, je ne regarde pas toutes ces craintes comme des réalités ; mais dussions-nous être attaqués, je suis déterminé à ne pas quitter mon poste. Je prendrai les précautions d'usage en pareil cas ; et pour tout le reste, je m'abandonnerai aux soins de la Providence.

» Je suis, etc.

P. A. Coupperie,

évêque de Babylone. »

Lettre de Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, à M. le président du conseil particulier de Marseille.

Bagdad, 6 décembre 1828.

MONSIEUR,

« VOUS avez eu la bonté de compter à M. Auguste Dromel la somme de 27,600 fr., pour m'être remise de la part de l'Association de la Propagation de la Foi. J'ai l'honneur de vous en remercier, et je vous prie de transmettre à MM. les Membres des conseils de Paris et de Lyon, l'expression de ma sincère reconnoissance. C'est une faveur extraordinaire que nous ne méritons point, mais que nous recevons en bénissant la divine Providence qui est si libérale envers nous. Il est juste que je vous fasse connoître l'emploi qui sera fait de cet argent, pour répondre aux intentions des bienfaiteurs.

» 1.° J'assisterai la mission de Théran. La chapelle (1) existe toujours; l'office divin n'a pas cessé d'y être célébré; l'entreprise paroît se consolider, au grand contentement de nos catholiques. L'on m'a marqué dernièrement d'Ispahan une nouvelle qui m'a fait plaisir : il y a eu entre les Arméniens hérétiques de Julfa, et quelques-uns des catholiques, des conférences sur un ton tout-à-fait pacifique. Les Arméniens ont avoué qu'ils suivoient en aveugles les usages de leurs pères; mais que les instructions qu'ils recevoient leur faisoient impression. On a

---

(1) Mgr. Coupperie veut parler d'une chapelle établie dans la maison d'un riche négociant Arménien catholique, par le missionnaire qu'il a envoyé à Théran. (Voyez le quatorzième Numéro, tom. III., pag. 146.)

reconnu le fruit de ces conférences. Car quelques semaines après, il y a eu une ordination dans l'église arménienne hérétique, et l'on n'a point prononcé, comme de coutume, les anathèmes contre le Pape saint Léon et contre le concile de Chalcédoine. Cette suppression prouve un changement dans l'opinion: l'on espère quelque chose de plus avec le temps et la patience.

» 2.° Nous avons maintenant une lutte à soutenir contre le Patriarche Jacobite de Mardin, dans la Mésopotamie. Par le moyen du Patriarche de Constantinople, il a obtenu du grand-seigneur de nouveaux ordres pour tourmenter les Syriens catholiques; en conséquence, il a fait emprisonner deux Evêques qui s'étoient convertis il y a quelque temps; et de plus, il a occasioné beaucoup de désordres dans ce pays-là. Il n'a pas été possible de prévenir les effets de sa colère; mais il s'agit de les amortir et d'empêcher tout le mal qu'il pourroit faire. Pour cela, il faut nous concilier les autorités locales. Or, on ne peut y parvenir qu'en leur offrant des présens: certaines dépenses sont donc absolument indispensables; j'en ai déjà fait; il m'en reste encore davantage à faire. Ces deux Evêques emprisonnés donnent un exemple bien édifiant de fermeté et d'attachement à la vraie Foi.

» 3.° Je soutiendrai les écoles que j'ai formées ici pour le bien de la Religion; l'utilité de ces établissemens pour le salut des ames est sensible aux yeux de tout le monde: les abus se réforment d'eux-mêmes, les sacremens sont fréquentés plus souvent, et la Religion est mieux connue.

» 4.° Je me procurerai cette année un avantage précieux: notre église à Bagdad n'est autre chose que deux chambres, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes: peut-être suffisoit-elle autrefois; mais actuellement elle est trop petite, parce que le nombre de

nos catholiques est beaucoup augmenté. Pour l'agrandir, il me falloit trois choses : 1.° une maison voisine; 2.° l'agrément du gouvernement : dans le Levant, les chrétiens sont bien gênés sur cet article ; 3.° les matériaux nécessaires. J'avois d'abord renoncé à cette entreprise, parce que je ne voyois pas le moyen d'en venir à bout : mais, grâce à Dieu, cette année tout cela va s'effectuer. Déjà les ouvriers ont commencé l'ouvrage, et j'ai la consolation qu'avant Pâques tout sera fini. Avec l'argent que j'ai reçu de votre charité, j'ai surmonté les principales difficultés : nos chrétiens ne sauroient jamais remercier assez l'Association de ce bienfait signalé.

» 5.° Je me servirai aussi bien à propos des secours que vous m'avez fait passer, pour le soulagement de tant de pauvres chrétiens venus ici pour chercher quelques subsistances. Si l'on en excepte la ville de Bagdad, toute la Mésopotamie a été ravagée et ruinée depuis trois ans par la guerre, par la famine, par les sauterelles, et enfin par la peste qui, dans le pachalik de Mosul, a fait mourir la moitié de la population dans le courant de l'année dernière. Tout le monde craint que ce fléau n'arrive à Bagdad dans le cours de l'année présente; mais jusqu'ici nous n'en avons vu aucun signe.

» 6.° J'avois annoncé, dans mes lettres précédentes, l'envoi de quelques missionnaires dans le pachalik d'Amadie, pour travailler à la réunion des Nestoriens chaldéens qui sont dans ce pays-là. Mais je suis forcé, par les événemens, de remettre cette bonne œuvre à une autre année. La guerre et la peste ont bouleversé cette contrée. Il y avoit dans la province de Mosul environ quatre-vingts Prêtres catholiques chaldéens ou syriens. Il en est mort soixante dans le cours de cette année, ainsi que l'Evêque syrien. L'Archevêque chaldéen a été attaqué

de la maladie, mais il est guéri maintenant. Plusieurs villages de nos chrétiens sont ruinés ; les habitans en grand nombre sont morts, ou ont pris la fuite. Il règne une désolation générale dans ces contrées : cependant j'y avois envoyé, il y a dix mois, deux Prêtres qui ne purent y rester : ce n'est pas précisément la crainte du danger qui les fit revenir ; mais c'est que dans ce temps d'agitation et de trouble leurs peines étoient absolument perdues. Il y a des circonstances où, avec la meilleure volonté, on ne peut rien faire du tout. L'argent que j'avois destiné pour cette mission, je l'emploîrai à l'entretien de trois ou quatre jeunes gens en qui je trouve des dispositions pour l'état ecclésiastique, et qui, dans deux ou trois ans, pourront être ordonnés : comme ils ne sont point obligés d'apprendre une langue étrangère, leur instruction va beaucoup plus vite qu'en France.

» Je ne sais, monsieur, si vous avez reçu une longue lettre sous la date du 7 décembre 1827 (cette lettre a été publiée dans le 14.e Numéro.) ; elle contenoit des détails sur l'état de la Religion en Perse ; je l'avois adressée à M. Auguste Dromel, en le priant de vous la communiquer avant de l'envoyer à Lyon. Dans le cas où cette lettre ne vous seroit pas parvenue, je vous en enverrai le duplicata. Dans toutes les suppositions je vous ferai passer bientôt, par la voie de mer, plusieurs feuilles contenant des remarques que j'ai faites sur les principales villes de ce pays-ci ; si on le juge à propos on en fera des extraits qui pourront trouver place dans les Annales de l'Association, quand on n'aura pas de matières plus intéressantes à y insérer.

» J'ai trouvé à Bagdad un négociant arménien qui fait des affaires en France ; j'ai reçu de lui la contrevaleur de vingt-six mille francs : le reste demeurera dans les mains de M. Dromel jusqu'à une autre occasion.

» Je fais faire des prières à nos bonnes ames en union à celles qui se font en France pour la propagation de la Foi. La grâce de Dieu a coutume de faire des prodiges ; espérons quelques miracles de son adorable Providence dans ce pays-ci. Si la politique du gouvernement ne mettoit pas d'obstacle à la prédication de l'Evangile, il semble que nous verrions des conversions surprenantes. Mais tant que les lois actuelles seront en vigueur, les progrès de la Religion catholique seront toujours bien lents : enfin, accomplissons le plus fidèlement possible les desseins de Dieu qui nous sont connus et qui sont en notre pouvoir ; quant à l'avenir, remettons tout à sa miséricorde infinie, qui conduira chaque chose à sa fin.

» Je vous prie, monsieur, de recevoir l'assurance des sentimens bien sincères avec lesquels, etc.

COUPPERIE,
évêque de Babylone. »

Lettre du même, à M. le Président du conseil central du Midi.

Bagdad, 2 janvier 1829.

Monsieur,

» J'AI reçu les 27,600 francs que vous avez eu la charité d'accorder à notre mission, sur les fonds de l'Association de la Propagation de la Foi. J'ai marqué à M. Hains, de Marseille, l'usage que je ferai de ce secours extraordinaire. Je l'ai prié de vous le faire savoir ; il ne

me reste qu'à vous renouveler l'expression de ma reconnoissance et de celle de tous nos chrétiens.

» Pour répondre à vos vues, je vous fis passer, le 7 décembre 1827, une notice sur la Religion en Perse; je vous parlois, dans cette notice, de quelques particularités relatives à la mission de Babylone. Pour entrer dans vos intentions, je me suis occupé, cette année, de vous envoyer quelque chose que vous pourrez insérer dans vos Annales. Comme cette collection est destinée à faire suite aux Lettres Edifiantes, et que ce dernier ouvrage renferme des matières qui, non-seulement ont rapport à la Religion, mais encore qui peuvent satisfaire la juste curiosité des lecteurs chrétiens, j'ai pensé que des remarques et des observations sur les principales villes de nos contrées vous seroient peut-être utiles pour remplir le but que vous vous proposez.

» Je suis, etc.

COUPPERIE,

évêque de Babylone. »

« *P. S.* J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date du 14 septembre 1827. J'ai été très-sensible aux choses honnêtes que vous avez eu la bonté de me dire. J'ai aussi reçu celle de M. l'éditeur des Annales, sous la date du 6 novembre 1827. Ces deux lettres ne sont arrivées que depuis peu de temps; elles sont restées long-temps en chemin : je m'estime heureux qu'elles aient pu parvenir jusqu'à Bagdad. »

Notice sur la Mésopotamie.

« Comme la divine Providence m'a conduit dans les lieux qui ont été sous la domination de Nemrod, et que, par devoir, j'ai été obligé d'y faire un assez long séjour, je me suis occupé, quand les circonstances me l'ont permis, de chercher les restes de ces villes célèbres dont il est fait mention dans les livres saints, et dont la fondation est communément attribuée, même dans les histoires profanes, à cet arrière-petit-fils de Noé. Voici le texte de l'Ecriture (Gen. c. 10. v. 6 et suiv.) : « Les fils « de Cham furent Chus... Or, Chus engendra Nemrod, « qui commença à être puissant sur la terre. La ville capi- « tale de son royaume fut Babylone, outre celles d'Arach « et d'Achad, et de Chalanne dans la terre de Sennaar. Il « sortit ensuite de cette terre, passa dans l'Assyrie, et y « bâtit Ninive, et les places de cette ville et Chalé ; il « bâtit aussi la ville de Resen, entre Ninive et Chalé : « celle ci est une grande ville : *Hæc est civitas magna.* »

» L'on est étonné de voir les hommes entreprendre des ouvrages de si grande importance presque aussitôt après le déluge. La construction de ces villes suppose le développement de tous les arts ; cependant il n'y avoit point de modèles à imiter. Le déluge avoit tout détruit, tout anéanti : il faut dire que Noé et ses fils auront donné à leurs enfans des leçons de tout ce qu'ils avoient vu avant la terrible catastrophe qui bouleversa toute la terre, et que ceux-ci, avec la promptitude du génie, auront saisi et appris tout ce qui leur étoit enseigné ; car on doit tenir pour certain qu'avant l'inondation universelle, il y avoit sur les différentes parties du globe des monumens intéressans, des villes considé-

rables, et tout ce que les sciences et les arts mécaniques peuvent offrir de nécessaire, d'utile et d'agréable à la société. Moïse dit positivement : « Jabel avoit inventé la « manière de faire des tentes; Jubal, son frère, fut père « de ceux qui jouoient de la harpe et des instrumens à vent. « Tubalcaïn travailloit avec le marteau, et savoit faire avec « habileté toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer; Noëma, « sa sœur, trouva la manière de filer, et de faire de la « toile et des étoffes de laine; Caïn bâtit une ville qu'il ap- « pela *Henoch*, du nom de son fils. » Ce peu de mots supposent qu'on avoit alors une grande partie des connoissances que nous avons aujourd'hui. Des savans, par des calculs, ont prouvé qu'il y avoit plus d'hommes sur la terre avant le déluge qu'il n'y en a maintenant. De même que les puissances corporelles avoient plus de force et de vigueur, et que les hommes vivoient très-long-temps, pour ainsi dire sans infirmités ou maladies; ainsi les facultés de l'ame étoient plus saines, plus vives, et saisissoient avec plus de pénétration les objets de leurs besoins ou de leur curiosité. Il ne faut donc pas être surpris de voir Nemrod et les autres hommes qui vivoient de son temps, élever l'énorme tour de Babel, et bâtir un grand nombre de villes dans la Mésopotamie et dans l'Assyrie. Il n'y a pas de doute que les autres enfans de Cham, et ceux de Sem et de Japhet, en auront fait autant sur les autres points de la terre où ils se seront retirés. Je me borne à parler des établissemens de Nemrod.

I. BABYLONE.

» Je commence par Babylone, puisqu'elle fut la capitale de l'empire de Nemrod. Cette ville fameuse ne fut pas dans son principe ce qu'elle fut dans la suite. Il est tout

naturel de penser, et l'histoire le confirme, que ses souverains, dans la succession des siècles, y auront donné de l'accroissement et fait des établissemens. Après la confusion des langues et la dispersion des hommes, Nemrod, qui est désigné comme un guerrier, trouva ce local propre à ses fins; et il y fixa le siége de son empire naissant.

» Dans les environs du terrein que Babylone occupoit autrefois, il existe aujourd'hui une petite ville nommée Hella. Sachant qu'il y avoit là quelques familles chrétiennes qui y demeuroient pour des raisons de commerce, je me déterminai à aller les voir. Je profitai de cette occasion pour visiter les ruines immenses que tout le monde appelle les *ruines de Babylone*. J'employai deux jours à faire les différentes courses nécessaires à la fin que je m'étois proposée. Me voyant au milieu de ces vieux monumens, restes de l'orgueil et de l'impiété, la première pensée qui me frappa fut de dire, avec les enfans de la fournaise, *benedicite, omnia opera Domini, Domino; laudate et superexaltate eum in secula*. Je cherchai en vain des vestiges de ce palais que le prophète Daniel avoit honoré de sa présence, et où Balthazar consomma l'iniquité de ses pères: je cherchai en vain ces appartemens sur les murs desquels une main invisible avoit écrit: *Manc, thecel, pharès*. Je voyois ce fleuve dont Cyrus détourna le cours pour s'emparer de cette ville coupable; mais je ne vis rien de ces murailles hautes de cinquante toises, ni aucun emplacement de ces fameuses portes d'airain. Je ne vis rien du temple de Bel, ni de cette tour prodigieuse qui étoit au centre du temple, et que des auteurs conjecturent avec fondement avoir été celle qui donna occasion à la confusion des langues. Je ne vis aucune trace de ces jardins suspendus et si renommés dans l'antiquité. En un mot, je ne vis rien qui puisse

ticulière, par leur uniformité et par leur quantité étonnante. L'Ecriture dit : « Les enfans de Noé se servirent de « briques cuites au feu, et de ciment composé de bitume, « pour construire la ville et la tour de Babel. Tout cela s'est « conservé exactement jusqu'à nos jours et se conservera, « je pense, jusqu'à la fin du monde. » Ces briques ont douze pouces d'épaisseur. Si l'on gratte le ciment qui est noir, il s'en va en poussière, sans la moindre odeur. Toutes les briques ont un type sur le plat; la forme de cette empreinte n'est pas la même sur toutes; mais elle est composée de caractères que personne ne peut déchiffrer. A mon avis, ce n'est que la marque du fabricant. Cela est d'autant plus certain, que si c'étoit autre chose, l'intention de l'auteur seroit manquée, puisque toutes les briques étant couchées les unes sur les autres, on ne voit rien de l'écriture; ensuite on reconnoît la vitesse et la négligence avec laquelle l'ouvrier a appliqué son instrument, dont la marque est tantôt droite, tantôt oblique, et plus ou moins sur le milieu du champ. J'en ai vu qui ont été prises dans les ruines mêmes de Babylone, j'en ai aussi qui ont été prises dans d'autres ruines distantes de cinq à six heures des premières. Elles sont absolument de la même forme. Les uns disent que ces briques ont été enlevées de la ville capitale, pour bâtir différentes villes ou bourgades des environs; ce qui paroît assez vraisemblable. D'autres disent que ce sont les anciennes limites de Babylone même, puisque des auteurs anciens ont écrit que les murailles avoient vingt-quatre lieues de circuit, et qu'elles formoient un carré dont chaque côté avoit six lieues; ce qui paroît un peu difficile à croire. Dans quelques quartiers les plus éloignés on trouve des cavernes ou souterrains, qui servent de retraite à des animaux carnassiers.

Dans

Dans ces grottes l'on trouve une charpente faite avec du bois de palmier et des roseaux (1) : on est vraiment surpris de voir comment ces objets se sont bien conservés depuis tant de siècles.

» Les ruines très-apparentes et qui ne peuvent échapper aux regards du voyageur, se trouvent dans deux endroits principalement. Le lieu que les habitans du pays nomment Babel, est placé sur la rive gauche de l'Euphrate, ou, si l'on veut, du côté oriental. Les anciens nous apprennent aussi que c'est de ce côté qu'étoit placé le temple de Bel, qui renfermoit dans son centre une tour haute au moins de cent toises, dont les dimensions donnent à penser que c'étoit celle qui fut bâtie quand Dieu confondit le langage des hommes. C'étoit aussi de ce côté qu'étoit placé le vieux palais qui, dit-on, avoit une lieue et demie, de circuit. Mais c'est sur la droite du fleuve, ou du côté occidental que se trouvent les autres ruines. Elles sont dans le désert, à deux lieues de la rive actuelle. Celles-ci forment une éminence très-élevée et toute composée de briques; sur le sommet il y a un reste d'une tour qui surmonte le faîte de cette éminence; elle tombe de jour en jour, et elle est telle aujourd'hui, que l'on ne peut rien conjecturer sur son ancienne destination. Les auteurs anciens nous disent que c'est du côté occidental qu'étoit placé le nouveau palais qui avoit trois lieues de circuit, et que dans ce palais étoient les jardins suspendus, construits et élevés par les ordres de Nabuchodonosor. Il ne seroit pas surprenant qu'il fût resté quelque chose de ces énormes masses. Mais sur toute la surface où l'on voit des ruines, soit d'un côté du fleuve, soit de l'autre, les

---

(1) On lit dans Strabon, qu'à Babylone la charpente des maisons étoit faite avec du bois de palmier et des roseaux.

choses sont tellement défigurées, qu'il est impossible de déterminer, même par conjecture, que là étoit tel ou tel édifice. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui se disputent pour donner du poids à leur opinion, mais j'ai toujours pensé que c'étoit fort inutilement.

» Les habitans de ce pays sont extrêmement ignorans ; on ne peut recevoir d'eux aucune instruction de quelque importance. Ils ne connoissent ni les choses, ni les mots : si vous leur parlez de l'histoire ou sacrée ou profane, ils ne vous comprennent pas du tout. A tout ce que vous pouvez leur demander là-dessus, ils vous répondent : nous ne savons rien. Voulant m'assurer si l'agent du gouvernement de la ville de Hella ne me diroit rien de plus, je lui fis différentes questions sur ces antiquités ; sa première réponse fut, je ne sais rien, et il ajouta : « Quelques-uns « parmi nous disent que dans l'intérieur de ces monceaux de « ruines il y a une prison, où Dieu a renfermé Caïn pour « le punir d'avoir tué son frère (1). » Je lui répondis : Je vous remercie de cette découverte ; jusqu'ici j'avois ignoré de pareilles choses.

» Les Patriarches chaldéens ont pris le titre de Patriarches de Babylone, quoiqu'ils n'y aient jamais fait leur résidence. Ils résidèrent d'abord à Séleucie et à Ctésiphon, ensuite à Bagdad, et après, dans différentes villes de l'Assyrie, et depuis plusieurs siècles ils se trouvent dans la province de Mosul. Mais comme les géographes modernes ont donné à Bagdad le nom de Babylone, de là est venu que les Patriarches qui demeuroient dans cette ville en ont pris le titre ; ce qui également a été adopté par

(1) Les Juifs qui habitent ce pays, appellent cette ruine : Prison de Nabuchodonosor.

la cour de Rome. De plus, le souverain ontife rbain VIII, ayant établi un évêché du rit latin à Bagdad, *cum onere residentiæ*, l'Evêque titulaire porte le nom d'Evêque de Babylone. C'est ainsi que cette ville, écrasée sous le poids de la colère céleste, et par toutes les calamités imaginables, conserve encore une petite célébrité qui ne lui sert que pour rappeler à la postérité son orgueil, ses crimes, et la justice des châtimens qui sont tombés sur elle. Ses ruines témoigneront jusqu'à la consommation des siècles en faveur de la vérité des prophéties qui ont annoncé sa destruction entière; et sous ce rapport elles sont un monument précieux pour la Religion chrétienne.

» C'est bien maintenant, plus que jamais, qu'un vrai Israélite peut dire *Super flumina Babylonis, illìc sedimus et flevimus cùm recordaremur Sion.* Depuis la captivité sous Nabuchodonosor, jusqu'à nos jours, il y a toujours eu des Juifs dans ces contrées. Il est sûr que tous ne retournèrent pas dans la Judée, quand la permission leur en fut donnée par les rois de Perse. Il est sûr aussi qu'après la destruction de Jérusalem par les Romains, un grand nombre d'individus de cette nation malheureuse se retira dans les provinces de l'Orient. Ils fondèrent une école célèbre à Babylone, et l'on sait que quelques-uns des auteurs du Thalmud étoient de cette ville. Actuellement il se trouve plusieurs milliers de Juifs à Bagdad, et il y en a de disséminés dans toute la Mésopotamie, l'Assyrie, et la Perse. Ils ont dans ces pays plusieurs monumens qui les y attachent; entre autres, des bords de l'Euphrate l'on voit, à la distance de cinq à six lieues de Hella, l'endroit où est le tombeau d'Ezéchiel: les Juifs y vont en foule à certaines époques, pour y rendre leurs devoirs religieux à ce S. Prophète. Je ne fus pas tenté d'y aller, parce que les Arabes du territoire ont la

réputation d'être méchans. Pour y aller sans danger, il auroit fallu faire de grandes dépenses afin de me procurer une escorte. Je quittai donc et les ruines et le pays ; je partis pour retourner à Bagdad, en répétant souvent : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas præter amare Deum et illi soli servire.*

II. ORPHA.

» Après Babylone, l'Ecriture-Sainte parle de la ville d'Arach (que l'on doit prononcer Arack), selon les auteurs qui ont étudié l'antiquité. Cette ville a été nommée dans la suite des temps, Edesse, et quelquefois Orrhoa, ou Rhoa et Rhoè, et aujourd'hui on l'appelle Orpha ; c'est une des plus célèbres villes de la Mésopotamie. Dans les siècles les plus reculés elle fut soumise aux monarques assyriens ou chaldéens, aux Perses et aux Grecs. Plus de cent ans avant l'ère chrétienne, elle fut gouvernée par un roi particulier nommé Orrhoès ou Osroès : de là vint le nom de province Osroène, donné à ce pays dans l'histoire romaine. Orrhoès eut des successeurs pendant plus de trois-cents ans ; ces rois portoient ordinairement le nom d'Abgare, qui étoit commun à la plupart d'entre eux. Celui qui écrivit à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui en reçut une lettre, et qui fut guéri par saint Adée ou Thadée, un des soixante-douze disciples, régna l'an 30 de notre ère jusqu'à l'an 45 (1). La puissance de

(1) Il n'y a de bien certain dans ce que dit Mgr. l'Evêque de Babylone, du roi Abgare, que la conversion de ce prince au christianisme, opérée par saint Thadée. Les savans sont partagés sur l'authenticité de la lettre d'Abgare, et de la réponse de N. S. J. C. Les uns regardent ces deux pièces comme vraies, les autres comme fausses, d'autres enfin comme douteuses. Eusèbe les a

ces petits souverains fut absorbée dans les guerres du Bas-Empire, et ensuite Edesse devint la proie des Arabes, des Tartares et des Turcs.

» On peut assurer que depuis la prédication des Apôtres jusqu'à nos jours, il y a toujours eu des Evêques à Edesse, tous catholiques, jusqu'au temps de Nestorius et d'Eutychès; mais après cette époque, ils furent ordinairement

---

citées le premier, sur l'autorité des archives de l'Eglise d'Edesse. Saint Ephrem en a aussi parlé. Quoi qu'il en soit, la lettre de J. C. a été déclarée apocryphe, c'est-à-dire non canonique, par le pape Gélase, dans un concile tenu à Rome, en 494, et composé de soixante-dix Evêques. La lettre d'Abgare est ainsi conçue :

« Abgare, roi d'Edesse, à Jésus, Sauveur plein de bonté, qui paroît à Jérusalem, salut.

» On m'a raconté les merveilles et les cures admirables que vous faites, guérissant les malades, sans herbes, ni médecine. Le bruit est, que vous rendez la vue aux aveugles, que vous faites marcher les boiteux et les estropiés, que vous nettoyez les lépreux, que vous chassez les diables et les esprits malins; que vous remettez en santé ceux qui ont de longues et incurables maladies, et que vous redonnez la vie aux morts. Entendant cela de vous, je crois que vous êtes Dieu, qui avez voulu descendre du ciel, ou que vous êtes le Fils de Dieu, qui opérez ces choses si miraculeuses. C'est pourquoi j'ai osé vous écrire cette lettre, et vous supplier affectueusement de prendre la peine de venir me voir, et de me guérir d'unedouleur qui me tourmente cruellement. J'ai su que les Juifs vous persécutent, qu'ils murmurent de vos prodiges, et tâchent de vous faire périr; j'ai ici une ville belle et commode; encore qu'elle soit petite, elle suffira pour tout ce qui vous sera nécessaire. » Voici la réponse de Jésus-Christ.

» Vous êtes heureux, Abgare, de croire en moi, sans m'avoir vu; car c'est de moi qu'il est écrit : *Que ceux qui m'auront vu ne croiront point en moi, afin que ceux qui ne m'auront point vu, croient et reçoivent la vie.* Quant à ce que vous me priez de vous aller trouver, il faut que j'accomplisse ici toutes les choses pour lesquelles je suis envoyé, et qu'ensuite je retourne à celui qui m'a envoyé. Quand j'y serai retourné, je vous enverrai un de mes disciples, afin qu'il vous guérisse de votre incommodité, et qu'il vous donne la vie à vous, et à ceux qui sont à vous. »

hérétiques, et principalement Jacobites ou Monophisites. Cette ville, considérée sous différens rapports, présente donc deux tableaux importans. 1.° C'est là que la docrine évangélique trouva tout d'abord des cœurs dociles; c'est là que le docteur illustre de l'Eglise syrienne, S. Ephrem, a passé la plus grande partie de sa vie, et qu'il est mort. On voit encore son tombeau. C'est là qu'étoit évêque S. Nonus, qui convertit à Antioche la célèbre Pélagie; c'est là, enfin, qu'un très-grand nombre de Saints ont mené une vie toute céleste, et que beaucoup d'entre eux ont répandu leur sang pour confirmer la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. 2.° C'est aussi de cette ville que sont partis plusieurs hérétiques pour aller infecter les provinces orientales; un des plus célèbres d'entre eux est Jacques Zanzale, évêque d'Edesse au commencement du sixième siècle. Ennemi furieux du concile de Chalcédoine, il se déclara chef des Eutychéens acéphales qui étoient dans la Syrie et dans la Mésopotamie. Son nom, Jacques ou Jacob, a donné lieu à la dénomination de Jacobites attribuée aux Eutychéens.

» Dès le commencement des siècles chrétiens, on avoit établi, sous la protection des rois, à Edesse, une école qui devint célèbre, et qui produisoit des résultats semblables à ceux de nos universités d'Europe. On y voyoit venir des jeunes gens de tout l'Orient, et spécialement de la Perse, qui s'y rendoient pour étudier les belles-lettres et la religion. Il se forma à cette école des hommes distingués, qui allèrent au loin porter le flambeau de la Foi. Mais comme les hommes abusent des meilleures institutions, il se glissa des erreurs parmi les professeurs et les étudians; et les hérésies de Nestorius et d'Eutychès trouvèrent dans cette ville une pépinière de partisans qui occasionèrent de tels désordres, que l'école elle-même

fut entièrement ruinée et détruite. Depuis le sixième siècle, on en a perdu la mémoire: c'est dans le sein de cette école que fut élevé l'évêque Ibas, dont la conduite pleine de déguisement causa tant de troubles dans l'Eglise d'Edesse. Ses écrits furent condamnés dans le cinquième concile général: mais sa personne fut épargnée, et l'on croit communément qu'il mourut dans la croyance de la Foi orthodoxe; néanmoins le mal qu'il avoit occasioné par ses subtilités et ses disputes, ne finit pas avec sa vie. Un grand nombre de personnes, entraînées dans le nestorianisme par ses écrits, y persévérèrent dans les différentes provinces, et notamment dans la Perse.

» Au milieu du septième siècle, la ville d'Edesse tomba sous la puissance des Sarrasins: celui qui étoit le gouverneur pour l'empereur Héraclius, ne voulut point courir les dangers d'un siége; il prit le parti de capituler, et rendit la ville à Ayad, général du Calife de Médine, à condition que les habitans conserveroient leurs biens et auroient le libre exercice de leur religion. Edesse resta en cet état jusqu'aux dernières années du onzième siècle; à cette époque Baudouin, frère de Godefroi de Bouillon, en devint maître, et y fonda une principauté qui prit de l'étendue, et qui subsista avec assez de gloire pendant trente à quarante ans; mais alors le comte Josselin la perdit par sa légèreté et par le déréglement de sa vie. Nasadius, sultan d'Alep et de Mosul, s'en empara de vive force, et presque tous les habitans périrent en cette occasion. Depuis cette époque, son sort n'a point changé; elle a éprouvé, conjointement avec les autres villes de l'Orient, les secousses des révolutions de l'empire Ottoman; mais elle a su se préserver d'une ruine entière, et en cela elle a été plus heureuse qu'un grand nombre d'autres qui ne subsistent plus. Ainsi Orpha, comme on l'appelle aujour-

d'hui, est encore une ville importante, et elle est susceptible de le devenir bien davantage, si elle dépendoit d'un autre gouvernement. Depuis long-temps les habitans de la ville et de la contrée se sont rendus, pour ainsi dire, indépendans de toute autorité. Ils ont la réputation d'être très-méchans. Les meilleurs passeports ne sont pas de fortes garanties pour délivrer les voyageurs des avanies. Au reste, cette ville est assez grande, entourée de murailles très-élevées, et la forteresse qui domine est un lieu susceptible d'être bien défendu. Les environs m'ont paru fertiles; ils abondent en jardins qui produisent toutes sortes de fruits, et en terres labourables, où se trouvent plusieurs espèces de bon bled; mais faute de travail et d'industrie, les cultivateurs ne retirent pas la moitié de ce qu'ils pourroient avoir. Le pays, d'un côté, est une vaste plaine, et de l'autre l'on voit des montagnes plus ou moins hautes; mais cette variation est agréable et présente beaucoup d'utilité. L'Euphrate passe à une journée de chemin; mais il y a à Orpha une petite rivière d'une eau très-limpide et excellente à boire: on a formé dans l'enceinte des murs des fontaines et des réservoirs, qui sont d'un grand avantage pour les habitans. Dans un de ces réservoirs, le voyageur voit avec plaisir une quantité prodigieuse de poissons, auxquels il est défendu de toucher: ils sont comme sacrés, sous la protection d'une mosquée (1). Ces animaux semblent avoir connoissance

(1) Les Musulmans croient que Nemrod s'étant saisi de la personne d'Abraham, avoit donné l'ordre de le brûler vif; le saint Patriarche étoit sur le bûcher, déjà la flamme étoit sur le point de l'atteindre, lorsque Dieu fit éclater sa protection toute-puissante en faveur de son serviteur. Une source jaillissant du milieu du bûcher, éteignit le feu, et les environs furent changés en une prairie charmante, au grand étonnement de Nemrod, qui contem-

de leur privilége ; ils viennent en foule, jusque sur les bords de l'eau, prendre des mains d'un bienfaiteur quelques petits morceaux de pain.

» Orpha n'ayant jamais été détruite entièrement, offre des vestiges d'une antiquité incontestable, mais moins reculée, cependant, que ne le prétendent les habitans par vanité. La population de la ville et des alentours fait profession du mahométisme ; néanmoins il y a à Orpha quelques centaines de chrétiens Jacobites et Arméniens qui possèdent deux églises. Ils disent qu'elles ont été bâties du temps du roi Abgare, c'est-à-dire du temps des Apôtres. Je crois bien qu'à cette époque ces premiers chrétiens auront eu quelque endroit pour se rassembler afin de remplir leurs devoirs religieux ; mais ces églises telles qu'elles sont ne datent que du quatrième ou du cinquième siècle. Du moins, c'est le jugement que j'en porte, d'après les connoissances que j'ai pu acquérir à ce sujet.

» Edesse ou Orpha est le titre d'un archevêché *in partibus ;* c'est la seule ville un peu considérable de la Mésopotamie, où il n'y a point de temple consacré à la véritable Religion. La raison en est, que les catholiques ne peuvent s'y établir à cause de la jalousie des hérétiques qui, se prévalant des firmans qu'ils ont du grand-seigneur, ne veulent souffrir aucune réunion chrétienne qui ne soit pas de leur secte. Il y a quelques catholiques marchands ou négocians ; mais ils y vivent sans aucun exercice de religion. Je connois des personnes qui font des vœux et des efforts pour y fixer un prêtre catholique, et pour y

---

pbit la scène d'une hauteur voisine. C'est en mémoire de cet événement que les Mahométans regardent cette source et les poissons qu'elle renferme, comme sacrés, et qu'ils ont bâti la mosquée dont parle Mgr. l'Evêque de Babylone.

ériger une petite chapelle. Espérons que la divine Providence aplanira les grandes difficultés qui s'opposent à l'heureux succès de cette bonne œuvre.

III. NISIBE.

» Saint Jérôme et saint Ephrem nous assurent que la ville d'Achad, ou Akad de la Genèse, est la même que celle qui a été appelée Nisibe, Nisibia, Antioche et Soba. Le Dictionnaire de Vosgien se trompe, quand il dit que Nisibe est sur le Tigre ; elle en est éloignée de quinze à vingt lieues. La petite rivière qui baignoit autrefois ses murs est le Mygdonius des Grecs ; elle prend sa source dans les monts Cordouans qui sont au nord de la ville. Après avoir parcouru de grandes plaines, elle va se jeter dans l'Euphrate. Cette rivière est nommée par les uns Masias, par d'autres Hermas ou Hormiz. Cette différence provient des divers noms que portent les montagnes desquelles elle tire son origine. Chercher ce qu'a été Nisibe avant l'époque de la Religion chrétienne, cela ne serviroit de rien au but que je me propose. Il me suffit de dire que dans l'histoire des Romains et des Perses, il est souvent parlé de cette ville, prise, abandonnée, et reprise tour à tour par les uns et par les autres ; elle fut exposée aux plus grands désastres. Mais un des malheurs les plus notables qu'elle ait éprouvés, est arrivé sous le gouvernement de Jovien. Après la mort de Julien, l'armée romaine se retira en désordre ; elle fit une paix honteuse avec Sapor, et une des conditions fut l'évacuation de Nisibe. Les malheureux habitans, en versant beaucoup de larmes, abandonnèrent leur patrie pour se retirer dans le Diarbekir. Ce fut alors qu'ils emportèrent avec eux le corps de saint Jacques, leur évêque. La décadence de cette ville date de cette époque. Elle tomba sous la

puissance des Arabes, à la fin du septième siècle. Dans la suite, et à différentes époques, elle a été ruinée par les Barbares qui ont inondé l'Orient. Aujourd'hui ce n'est qu'un mauvais village, composé à peine de soixante maisons de boue, habitées par de vilains Arabes, qui vivent de rapines, et n'ont d'autres métiers que celui de dépouiller les voyageurs. L'air de ce séjour est très-malsain; les gens riches ne veulent pas y demeurer. Il n'y a aucune secte chrétienne ou juive; il n'y a pas même de mosquée mahométane. En un mot, c'est un lieu détestable sous tous les rapports.

» Si l'on examine ce qu'a été Nisibe dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, on trouve que dans les premiers siècles de la Religion chrétienne elle a occupé un rang distingué. Au commencement du quatrième siècle elle eut pour évêque saint Jacques, surnommé le Grand, qui assista au concile de Nicée, et qui mourut en 338 (1). On voit encore aujourd'hui des restes d'une église dédiée à ce Saint; ils annoncent qu'autrefois c'étoit

---

(1) On lit dans l'Histoire de l'Eglise, que Sapor ayant mis le siége devant Nisibe, saint Jacques sauva la ville par ses prières. Désirant confondre l'orgueil des Perses, il pria Dieu d'envoyer contre eux des moucherons. Sa prière fut exaucée; il tomba sur le camp ennemi une multitude innombrable de ces insectes, qui s'acharnèrent contre les hommes et les chevaux, tellement que Sapor fut obligé de lever le siége et de se retirer précipitamment. Cet événement est attesté par Volagesus, successeur de saint Jacques dans l'évêché de Nisibe; par Théodoret, et par l'historien Philostorge, lequel, en sa qualité d'arien fougueux, étoit intéressé à nier le fait. Nous ajouterons que Mgr. Coupperie adopte l'opinion peu suivie d'Assemani, en fixant la date de la mort de saint Jacques à l'an 338: Sapor assiégea bien Nisibe cette année-là; mais il y revint en 346 et en 350, et c'est à cette dernière époque que fut opéré le miracle dont nous avons parlé. On croit que le Saint mourut peu de temps après.

un magnifique édifice. Dans la suite, de même qu'Edesse devint un séminaire de Jacobites - Eutychéens, Nisibe devint une école de nestorianisme. L'histoire fait mention de plusieurs Evêques de cette ville qui furent de zélés partisans de cette hérésie. Pendant long-temps cette église fut métropole de tous les siéges épiscopaux qui l'environnoient, et son autorité spirituelle s'étendit même jusqu'en Arménie. Les livres de Nestorius présentent une succession d'Evêques de Nisibe jusqu'au seizième siècle. Aujourd'hui il n'en existe plus. Seulement à Rome, c'est un titre d'archevêché *in partibus infidelium*. Dans le quatrième siècle, l'Eglise de Nisibe jouissoit d'une telle réputation, que plusieurs disciples de saint Antoine vinrent de l'Egypte pour propager dans l'Orient le saint état dont ils faisoient profession; ils se fixèrent pour la première fois auprès de cette ville, sur une montagne où ils bâtirent un monastère qui acquit, avec le temps, une grande célébrité. Le chef de ces pieux solitaires fut saint Aoue ou Eugène; ce zélé serviteur de Dieu eut des disciples et des imitateurs, qui établirent dans beaucoup d'endroits le même genre de vie: dans toute la Mésopotamie et l'Assyrie il existe encore un grand nombre de monumens qui rappellent la mémoire de ces institutions. Dans le cinquième siècle, l'hérésie de Nestorius souilla tous ces monastères, tant d'hommes que de femmes. Plusieurs de ces saints asiles changèrent de destination, en devenant des maisons de désordres, et les choses en vinrent à un tel point, qu'un Evêque hérétique et intrus de Nisibe, nommé Barsumas, se maria publiquement avec une religieuse nommée Mamméa. Je ne parle ici de ce scandale, que pour remarquer que dans tous les temps l'hérésie a tenu la même marche. C'est ainsi que dans des siècles postérieurs on a vu les Luthériens

d'Allemagne donner de pareils exemples de licence. C'est également ce qu'on a vu dernièrement dans la conduite des révolutionnaires en France. Mais si l'esprit de l'hérésie a toujours été le même, il est vrai aussi de dire que l'esprit de l'Evangile n'a jamais changé, et que dans tous les temps Dieu a inspiré des hommes d'une vie sainte et d'un grand zèle, qui, par leurs vertus et leurs savans écrits, ont opposé constamment un mur d'airain aux progrès de la corruption, que la malice ou l'ignorance des séducteurs a tenté d'introduire dans la Religion. Les siècles dont je parle, comme les siècles modernes, ont été fertiles en bons exemples, qui ont été toujours d'une grande édification dans l'Eglise de Dieu. J'appelle en témoignage de cette vérité, le nombre incroyable des Martyrs qui moururent pour la Foi dans les longues persécutions de Sapor, de Varazane et de plusieurs autres rois de Perse, maîtres alors de toutes ces provinces orientales. Le courage déployé par cette foule d'athlètes de J. C., prouve combien étoient profondes les racines qu'avoit jetées la semence de la Foi, répandue par les Apôtres et leurs successeurs dans l'Asie. Puisse le Seigneur, Dieu tout-puissant, bénir de nouveau cette terre, autrefois si fertile, et aujourd'hui si stérile, et qui, au lieu de fleurs et de fruits, ne produit que des ronces et des épines! Puisse le Tout-Puissant faire revivre en particulier à Nisibe, l'esprit de saint Jacques et de saint Ephrem qui y sont nés, et de tant de saints personnages qui ont illustré cette contrée par l'exemple de leurs sublimes vertus!

» En voyageant d'Edesse à Nisibe, j'eus occasion de passer à peu de distance de l'ancienne ville de Haran, nommée depuis Charan et Carrès. Le nom d'Abraham est dans la mémoire de tous les habitans de ce pays-là: je

fus frappé de la ressemblance qu'il y a encore dans les usages d'aujourd'hui, et ce qui est rapporté dans la Genèse. Je vis de ces troupeaux nombreux de chameaux, d'ânes, et surtout de brebis; je vis de ces puits larges et profonds dans le désert, où, dans le voisinage des villages, les troupeaux viennent se désaltérer vers le coucher du soleil : je vis des femmes et des filles qui sortoient, sur le soir, de leurs cabanes ou de leurs tentes pour venir chercher de l'eau. Elles portoient des vases pleins d'eau sur leurs épaules, comme faisoit autrefois Rébecca. La caravane dans laquelle j'étois s'arrêta une fois auprès d'un de ces puits pour y passer la nuit. Il étoit très-profond; nos gens furent obligés de nouer un grand nombre de cordes les unes au bout des autres pour puiser de l'eau. Les premiers seaux contenoient une eau mauvaise, que les hommes et les animaux ne pouvoient boire; mais ensuite elle devint excellente. J'examinai à loisir les habitans d'un village voisin. Tous les hommes d'un certain âge portoient la barbe. Il n'y avoit point de distinction dans leurs habillemens, qui étoient longs et qui descendoient jusqu'aux talons. Ils avoient une ceinture autour des reins, et par-dessus, une espèce de manteau qu'ils appellent *Aba*. Ils avoient tous la tête bien couverte, et presque continuellement une pipe à la main. Il me sembloit voir sur leurs figures quelque chose de simple et de bon; mais comme ils vivent sans aucun exercice de religion, et qu'ils n'ont point la crainte de Dieu dans le cœur, il s'en faut de beaucoup que leur vie soit innocente et sans reproche. Au reste, qui voit un village, les voit tous; car dans ces contrées il y a une grande uniformité dans les mœurs, et la variété des modes y est absolument inconnue.

» Parmi les usages anciens dont je découvris quelques

traces, j'observai la manière de cuire le pain. Comme le bois est très-rare dans ce pays-là, aussitôt que notre caravane fut arrêtée, chacun se répandit dans la campagne pour ramasser de quoi faire du feu. Plusieurs hommes auprès desquels je me trouvois, apportèrent des excrémens d'animaux, séchés au soleil, avec lesquels ils formèrent tout de suite un bon feu. Ils délayèrent dans un vase de bois de la farine qu'ils avoient dans leurs sacs. Ils appliquèrent une plaque de fer sur le feu; ils étendirent la pâte sur cette plaque; ils la couvrirent par-dessus de cette braise ou cendre chaude, et dans un instant ils eurent une galette. Quelques-uns qui avoient du pain de la veille, pour le ramollir, le mirent tout simplement sous la cendre. Ainsi il est facile d'expliquer ce qui est rapporté dans Ezéchiel; car tout le monde conçoit que lorsqu'on ramasse ces excrémens d'animaux, quelque inadvertance peut amener la circonstance dont parle le Prophète; et en effet je fus témoin moi-même d'une inadvertance et d'un fait de ce genre.

» La source du Kobar, près duquel le saint Prophète eut ses visions admirables, n'étoit pas éloignée du lieu où je me trouvois alors. C'est pourquoi je m'occupai assez naturellement de ces réflexions. Si quelques-uns de nos philosophes modernes eussent été plus instruits, ou plutôt moins méchans, ils n'eussent pas écrit sur ce sujet d'une manière si fade et si inconvenante : rien de plus capable que les paroles du Prophète, de faire comprendre la grande misère où seroient réduits les Juifs prévaricateurs et obstinés dans leur rébellion aux ordres de Dieu.

IV. CTÉSIPHON.

« C'EST encore saint Ephrem et saint Jérôme, auxquels il faut joindre Eusèbe, qui nous apprennent que la ville de Chalanne ou Kalanne de la Genèse, dans la terre de Sennaar, est la même que celle qui a été connue dans la suite des siècles sous le nom de Ctésiphon, et qui a été une des principales places du royaume des Parthes. Elle étoit située sur la rive gauche du Tigre, c'est-à-dire du côté oriental. C'est probablement de Chalanne qu'est venu le nom de Chalonitide, que les anciens donnoient à la province dans laquelle se trouvoit placée la ville dont il est question. Cette ville est singulièrement célèbre dans l'histoire des Rois de Perse, de la dynastie des Sassanides qui y résidoient presque habituellement. L'on sait que ces monarques furent continuellement en guerre avec les empereurs Romains. La fortune se plut à varier ses faveurs entre ces deux puissances; mais quand elle se rangeoit du côté des Romains, ils passoient le Tigre, et la ville de Ctésiphon devint le fruit de la victoire à plusieurs époques. L'empereur Julien parut devant ses murs; mais il ne jugea pas à propos d'en faire le siége. L'empereur Héraclius n'en étoit pas éloigné quand il conclut la paix avec les Perses, qui lui rendirent à cette occasion la vraie croix qu'ils avoient enlevée de Jérusalem quelques années auparavant. Enfin, vers le milieu du septième siècle, cette ville tomba sous le fer des Arabes musulmans; elle fut par eux pillée et saccagée, et elle ne s'est pas relevée. Quand on bâtit Bagdad le siècle suivant, on se servit en partie des matériaux qu'on y trouva, et dont le transport étoit assez facile, parce que la distance de l'une à l'autre n'est que d'une petite journée. Aujourd'hui l'emplacement de Ctésiphon

phon n'est plus qu'un vaste désert. Des monticules que l'on foule aux pieds annoncent des monceaux de ruines cachées sous terre. Sur les bords du fleuve, dans le terrein qui s'éboule de temps en temps lors des inondations, l'on découvre une infinité de vases brisés et autres objets usités dans les maisons; mais je ne connois personne qui ait trouvé quelque chose d'intéressant en fait de médailles ou autres matières antiques.

» Cette solitude, habitée par des bêtes sauvages, offre néanmoins à la vue du voyageur un monument capable de fixer son attention. Ce sont les restes d'un temple dédié au Soleil. A en juger par les apparences, ce devoit être un édifice d'une grandeur extraordinaire. L'on croit que le palais des rois étoit joint à ce temple. La masse est toute de briques, et les portions qui ont échappé aux ravages des hommes et du temps, prouvent que ceux qui l'ont construit étoient habiles dans la science de l'architecture. L'ouverture du milieu est un grand arc, qui a 150 pieds de haut, sur 80 de large. Elle regarde le soleil levant. On ignore quel est le souverain qui l'a fait élever. La tradition du pays en attribue l'achèvement à Chosroès, dans le sixième siècle. Le Dictionnaire de Vosgien n'auroit pas dû dire qu'à Modaïn il y a un superbe palais, mais bien qu'il y a les tristes ruines d'un superbe palais. Modaïn est le nom que les géographes modernes ont donné à Ctésiphon et à Séleucie, à cause de leur voisinage. Modaïn veut dire, en Arabe, les villes. En voyant ce temple ruiné, je me suis rappelé les paroles de tant d'illustres Martyrs qui répandirent leur sang pour la Foi pendant la persécution de Sapor II. « Adorez le soleil, crioient les « bourreaux. Nous adorons un seul Dieu, créateur du ciel « et de la terre, répondoient les généreux Martyrs : c'est « lui qui a fait le soleil pour l'utilité de l'homme; mais ce

« soleil n'est point un Dieu. » C'est peut-être sur la terre même que j'ai foulée aux pieds dans les environs de ce temple, que ce précieux sang a été versé.

» Dans les premiers siècles de l'Eglise, les villes de Ctésiphon et de Séleucie réunies furent la résidence des Patriarches chaldéens : l'on sait que plusieurs Apôtres de Jésus-Christ, et en particulier saint Thomas, ont prêché la vraie Religion dans toutes ces contrées orientales. Saint Mares ou Mari, disciple de ces Apôtres, se fixa à Séleucie et Ctésiphon, et il doit être regardé comme le fondateur de ce siége illustre. Le roi Parthe, qui régnoit alors, se nommoit Artabane; il fut très-tolérant, et la Foi fit de grands progrès. En conséquence de cette origine, l'Evêque de Ctésiphon exerça, dès le commencement, une juridiction métropolitaine sur les églises de l'Orient. Il fut lui-même, pendant quelque temps, dépendant du grand patriarcat d'Antioche; mais sa position éloignée, et les guerres continuelles qui interrompoient les communications, souvent nécessaires, le rendirent exempt dans les choses qui concernoient les affaires ecclésiastiques de la Perse, de l'Assyrie, de la Mésopotamie et de l'Arabie. L'histoire des Chaldéens le désigne sous quatre dénominations, c'est-à-dire d'Evêque, de Métropolitain, de Catholicos et de Patriarche. Mais on observe que ce dernier titre n'a commencé que du temps de l'archevêque Babée, qui le premier, vers l'an 500, se déclara Nestorien, et entièrement indépendant de toute juridiction étrangère.

» Les Patriarches chaldéens demeurèrent donc d'abord à Ctésiphon et Séleucie. Après la ruine de ces villes, ils allèrent à Bagdad : mais les révolutions fréquentes arrivées dans cette dernière ville, lors de l'invasion des Tartares, et sur la fin du règne des Califes, les

obligèrent à se retirer ailleurs. Après avoir erré pendant long-temps, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, ils se fixèrent dans le pays de Mosul. C'est encore là que se trouve l'Archevêque actuel, héritier et successeur des Patriarches qui ont adopté le nom d'Elie, et qui ont gouverné l'Eglise nestorienne depuis deux ou trois siècles. Plusieurs de ces Prélats avoient commencé la réunion avec l'Eglise romaine; mais cette œuvre importante n'a été bien consommée que par celui qui vit encore aujourd'hui, et qui montre l'attachement le plus sincère pour la Foi catholique.

» La ville de Séleucie ayant été détruite long-temps avant celle de Ctésiphon, le nom de cette dernière est beaucoup plus connu. Dans l'emplacement de ces deux villes l'on ne trouve point de briques, comme à Babylone; l'on ne voit pas même des pierres, ni des matériaux quelconques, qui puissent attester comment étoient bâties les maisons. Peut-être ces éminences, qui sont çà et là dans le désert, cachent-elles des objets capables de piquer la curiosité des amateurs de l'antiquité.

» Les Francs que j'ai vus dans ce pays-ci, ont toujours été retenus par la crainte bien fondée de faire des dépenses inutiles. Personne n'a été tenté de faire des fouilles. Pour moi, je me suis interdit rigoureusement de donner des suites à tous les désirs que je pourrois avoir à cet égard. Quelquefois j'accepte en présent certains objets qui me sont apportés; mais ce sont toujours des choses de peu de valeur, et souvent des bagatelles.

» On aperçoit encore clairement les traces des murailles qui entouroient Ctésiphon. Elles étoient construites avec des briques cuites au soleil, et elles sont dans la même direction que les murailles de Séleucie qui étoit de l'autre côté du Tigre. Ce qui reste des murailles de cette dernière

ville est beaucoup plus considérable que ce qui reste de la précédente. Entre chaque couche de briques, l'on mettoit une couche de paille ou de roseaux. En certains endroits cela s'est très-bien conservé. Sur les bords du fleuve il y a encore de vieilles maçonneries baignées par les eaux, mais tellement ruinées qu'on ne peut dire quel en a été l'usage. Je m'aperçois que je m'arrête trop sur l'article de cette ville, que la divine Providence semble avoir voulu ensevelir dans un oubli absolu, puisqu'elle a tout perdu, jusqu'à son nom. Ce local s'appelle aujourd'hui *Soliman Pack*; c'est le nom d'un barbier de Mahomet. On dit que ce *vénérable personnage* est venu mourir dans cette contrée, et qu'il est enterré à Ctésiphon. Depuis de longues années on a bâti une mosquée sur son tombeau; cet édifice est au milieu d'une grande cour, entourée elle-même d'une haute muraille, qui est fort utile aux voyageurs pour se défendre contre les brigandages des Arabes Bédouins de ce désert.

V. NINIVE.

» Suivons Nemrod, marchons avec lui de la terre de Sennaar ou de la Chaldée, et transportons-nous dans la terre d'Assur ou l'Assyrie, et voyons les nouveaux ouvrages qu'il va produire, ou par ses mains, ou par ses soins. L'Ecriture-Sainte parle de la ville de Ninive, et elle déclare que Nemrod en fut le fondateur; il lui donna le nom de son fils Ninus. Il n'y a pas de doute que ce Ninus et ses successeurs embellirent beaucoup cette ville célèbre. On peut assurer qu'elle a eu le même sort que Babylone, ou plutôt son châtiment a précédé celui de cette dernière ville. La description que les auteurs font de la grandeur de Ninive, de la force de ses murailles et de sa population, est vraiment surprenante: tellement qu'on est tenté

d'y voir beaucoup d'exagération. Le roi qui régnoit dans cette ville du temps du prophète Jonas étoit, à ce qu'on croit, celui qui porte le nom de Phul.

» La conduite que tinrent les Ninivites, effrayés des menaces du saint Prophète, prouve que la connoissance du vrai Dieu n'étoit pas entièrement abolie dans ce pays : ils firent pénitence, et la ville fut conservée ; mais le châtiment ne fut que différé, parce que les désordres qui avoient irrité le Seigneur recommencèrent bientôt, sous le règne de Sardanapale, fils de Phul : plusieurs gouverneurs des provinces éloignées se soulevèrent, et s'étant réunis, s'emparèrent de la capitale, qu'ils dévastèrent entièrement. Après cette époque, l'empire de Ninive se rétablit et devint encore une fois très-puissant ; car nous voyons Salmanazar, roi de Ninive, détruire le royaume d'Israel et emmener les habitans en captivité. C'est à la cour de ce monarque que Tobie remplissoit une charge considérable ; c'est son fils et son successeur qui fut si terriblement châtié devant Jérusalem, à cause de ses blasphèmes contre le vrai Dieu, du temps du roi Ezéchias. C'est un peu après qu'arriva l'histoire de Judith, qui devant Béthulie coupa la tête d'Holopherne, général d'un roi de Ninive. Enfin, c'est aussi peu après que les Babyloniens, joints aux Mèdes, prirent cette grande ville, qu'ils la saccagèrent et la ruinèrent de fond en comble. Alors s'accomplirent à la lettre les prédictions des saints Prophètes, et en particulier du prophète Nahum, qui en avoit annoncé la destruction, après l'avoir appelée une ville de sang, qui se repaissoit de rapines et de brigandages. Alors se vérifièrent les paroles du saint homme Tobie à son fils : « La ruine de Ninive est proche . . . . . Aussitôt que « vous aurez enseveli votre mère auprès de moi dans un « même sépulcre, sortez promptement d'ici ; car je vois

« que l'iniquité de cette ville en amènera la fin: *Iniquitas* « *ejus finem dabit ei.* » Aussi l'histoire nous apprend que cette destruction eut lieu plus de six cents ans avant l'ère chrétienne, et que depuis cette époque mémorable Ninive ne compta plus parmi les capitales des empires. Elle ne se releva plus, personne n'y prit intérêt, et insensiblement elle disparut de dessus la terre. Dans la suite des années, il s'est formé dans le voisinage, et du côté opposé du fleuve, une autre ville considérable, nommée Mosul ou Moussol; mais l'état de Ninive est devenu tel, *que tous ceux qui passent sur son territoire lui insultent avec mépris*, comme s'exprime un Prophète.

» De cette ville si grande, qu'il falloit trois jours pour en faire le circuit, il ne reste qu'une petite éminence d'un quart de lieue en carré, qui n'est qu'un amas de terre, de briques cassées et de vases pulvérisés. Les habitans du pays lui ont conservé le nom de Ninoua. Ici l'on ne trouve rien, ni statues, ni momies, ni colonnes, ni restes de temples, ni médailles; ou du moins, ce que l'on peut trouver ne présente aucune importance remarquable. Jamais pays n'a été condamné à un oubli plus profond. En creusant en certains endroits, on tire de la terre des briques en petite quantité; elles sont cuites au feu, comme celles de Babylone, et elles ont la même forme et la même grandeur. On m'en a cependant apporté une qui a deux pieds en carré; elles ont également sur le plat une marque composée, comme à Babylone, de caractères que personne ne peut lire. J'ai vu aussi des morceaux de marbre extraits de quelques fosses, sur lesquels il y a de gros caractères qui ressemblent à des hiéroglyphes, mais indéchiffrables à tout le monde. J'ai encore vu, sur des morceaux de pierre, une écriture formée de petits caractères assez serrés et très-soignés, mais également inlisibles pour les hommes les plus instruits du pays.

» Au centre de cet emplacement il y a un petit village nommé Jonas, habité par des Musulmans, qui se flattent faussement de posséder le corps du saint Prophète de ce nom. Mais ce n'est pas autre chose qu'un couvent de moines chrétiens, bâti dans le quatrième siècle, et dont le premier fondateur s'appeloit Jonas, disciple de saint Eugène, venu d'Egypte pour propager, dans ces provinces orientales, l'état que saint Antoine avoit illustré par tant de vertus. L'Eglise de ce village est encore conservée avec toutes les formes intérieures. L'ouvrage est d'un mauvais goût et composé de trois nefs peu élevées, très-étroites, avec de gros piliers sans ornement et sans élégance. Sans doute c'étoient de saints Religieux qui vivoient dans cette retraite et qui, dépourvus des richesses de ce monde, n'étoient riches que dans les vertus propres à leur profession évangélique. L'on sait que tous les moines ont commencé ainsi. Ce n'est qu'après avoir été très-petits qu'ils sont devenus très-grands.

» Les Musulmans de Mosul ont été induits en erreur par quelques-uns de leurs écrivains qui, ici comme il arrive souvent ailleurs, confondent tous les faits parce-qu'ils n'ont point de notions exactes sur l'histoire. Ils disent donc que le prophète Jonas se mit fortement en colère après avoir vu la ville de Ninive sauvée des malheurs dont il l'avoit menacée; il déclara qu'il ne reviendroit plus dans cette ville: il s'embarqua sur le Tigre; mais une main invisible arrêta le bâtiment, de manière qu'il ne pouvoit pas remuer de place. Alors le capitaine jeta le sort, et Jonas ayant été désigné, fut jeté à l'instant dans le fleuve; mais un poisson l'avala, et il le transporta dans le golfe Arabique; et là, après quarante jours, il le vomit sur le sable. Après sa délivrance, Jonas revint à Ninive; il y fut bien accueilli et y demeura jusqu'à la mort.

» L'on voit ce que ce récit a de fabuleux. Au reste les commentateurs de l'Ecriture-Sainte, d'après saint Jérôme et autres anciens auteurs, nous assurent que le saint prophète Jonas retourna en Judée après les événemens dont il avoit été témoin à Ninive, et qu'il mourut dans la ville où il avoit pris naissance, c'est-à-dire à Geth, dans la tribu de Zabulon, non loin de Tibériade, et qu'on y voyoit encore son sépulcre dans les premiers siècles de l'Eglise.

» Malgré la destruction totale de Ninive avant l'établissement de la Religion chrétienne, il est néanmoins souvent question de cette ville dans les mémoires dressés pour conserver le souvenir de la prédication de l'Evangile dans l'Assyrie. Presque tous les habitans de ces contrées embrassèrent la vraie Foi; et l'histoire des premiers siècles de l'Eglise offre une infinité de faits qui le prouvent. Malheureusement ces provinces furent exposées aux plus grands désastres : les hérésies de Manès, de Nestorius et d'Eutychès détruisirent d'abord la vraie Foi dans le cœur des fidèles; les guerres continuelles des Perses et des Tartares ne donnoient aucun relâche à ces infortunés. Enfin vinrent les Sarrazins et les Turcs, qui promenèrent partout leur fer meurtrier et destructeur. A chaque pas que vous faites, vous gémissez en apercevant les restes plus ou moins apparens de tout ce que les écrits nous apprennent d'ailleurs. Quand je réfléchis sur ce que j'ai lu dans les auteurs chaldéens, et sur ce que j'ai vu ensuite de mes propres yeux, je compare l'ancienne Assyrie à l'Italie actuelle pour le nombre des églises, des évêchés, des couvens d'hommes et de femmes, et pour tous les signes de la religion et de la piété de ces anciens chrétiens. Mais aujourd'hui (*judicia Dei abyssus multa !*), il n'y a pas au monde de pays qui présente plus de désor-

dres. Des ruines, et toujours des ruines affligent sans cesse l'œil du voyageur; et à la place des vertus de l'Evangile, vous ne voyez que les pratiques superstitieuses de l'islamisme, ou la stupidité animale d'une population errante qui vit sans foi, et l'on peut dire, sans Dieu.

» Cependant il existe un levain précieux, c'est-à-dire qu'il y a encore dans quelques endroits des chrétiens catholiques qui, malgré toutes les calamités imaginables, demeurent toujours fermes dans la profession de la vraie Foi; et sur le vaste emplacement de Ninive, il y en a plus que partout ailleurs. Car c'est là que l'on trouve disséminés dans la campagne cinq à six beaux villages, tous peuplés de chrétiens syriens et chaldéens: égarés autrefois dans les sentiers de l'hérésie, ils sont soumis à l'Eglise catholique depuis cinquante à soixante ans.

» Dans le rit de ces chrétiens orientaux on trouve l'institution d'un jeûne nommé *des Ninivites*; ils l'observent le lundi, le mardi et le mercredi de la pénultième semaine avant leur carême, ce qui revient aux trois jours qui suivent immédiatement le dimanche de la Quinquagésime, quand le dimanche de Pâques tombe le même jour du mois pour eux et pour les Latins. Cette pratique de pénitence ne date que de la fin du sixième siècle. A cette époque une peste affreuse ravageoit ces provinces : un Evêque qui avoit le titre d'Evêque de Ninive, car alors il y avoit encore une bourgade à la place de cette grande ville, comme on le voit dans l'histoire d'Héraclius, empereur de Constantinople, poursuivant l'armée de Chosroès roi de Perse; cet Evêque, dis-je, supplia le Patriarche chaldéen, nommé Ezéchiel, de commander un jeûne de trois jours pour faire cesser le fléau. On appela ce jeûne *des Ninivites*, parce que, dit l'historien de ce temps, l'on fit pénitence comme les habitans de Ninive, et l'on obtint comme eux, de la miséricorde de Dieu, la grâce et le pardon sollicités.

» Nous lisons dans la sainte Bible que le prophète Jonas, après avoir rempli sa mission, sortit de Ninive et s'assit du côté de l'orient, en un lieu élevé, disent les interprètes, pour voir ce qui arriveroit à la ville. Je regarde comme très-vraisemblable que ce lieu est le mont Ephephiùs, d'une hauteur ordinaire, qui est à la distance de six à sept lieues de Ninôua. Cette montagne est seule au milieu de la plaine, et sa forme lui a fait donner le nom de montagne renversée. Ce lieu a été de tout temps très-respecté par les chrétiens. Dans les premiers siècles, tous les habitans du pays avoient embrassé la vraie Religion; et dès le quatrième siècle, l'histoire parle de la fondation d'un célèbre monastère dédié à un saint Matthieu. Ce saint Matthieu étoit archimandrite d'une grande quantité de religieux qui vivoient dans cette solitude; il fut martyrisé dans la persécution du roi Sapor, avec saint Behenam, qui étoit un prince, la sœur de celui-ci, et quarante autres, de tout âge et de toutes conditions. Ce monastère a été pendant plusieurs siècles la résidence du Méphérien Syrien; c'est le premier dignitaire de l'Eglise syrienne, après le patriarche; et encore de nos jours, il y existe un couvent, dans lequel il y a quelques religieux et un Evêque; mais par malheur ils sont Jacobites, comme leurs prédécesseurs l'ont été depuis de très-longues années.

» Quand on connoît les localités, on n'est point surpris de lire que le saint prophète Jonas se plaignoit d'un vent chaud et brûlant, ainsi que de l'ardeur du soleil qui l'étouffoit, et qui le tenoit dans un abattement extrême. Sans recourir à un miracle, la divine Providence n'avoit besoin que de laisser agir les causes naturelles. Il existe encore dans ces climats, au mois de juillet et d'août, une très-grande chaleur, et il souffle fréquemment un vent nommé *Sam*, qui est si brûlant et si meurtrier,

que plusieurs personnes, ne pouvant en supporter l'influence, tombent mortes presque subitement, sans avoir le temps de recevoir aucun soulagement. C'est dans ces sortes d'occasions qu'il arrive aux voyageurs accablés, de dire comme Jonas : *Meliùs est mihi mori quàm vivere.* Sans doute ce Prophète avoit raison de regretter son arbrisseau et l'ombrage qu'il lui procuroit. Mais le Seigneur miséricordieux lui donna, et à nous en même temps, une leçon d'une sagesse infinie. »

Lettre de Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, à M. l'Editeur des Annales de l'Association de la Propagation de la Foi.

Bagdad, 10 mars 1829.

MONSIEUR,

« LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sous la date du 29 juillet 1828, n'est arrivée ici que depuis quelques jours.

» J'ai reçu les 27,600 fr. que vous m'annoncez ; je vous prie de faire agréer aux divers conseils de l'Association l'expression de ma reconnoissance pour ce nouveau secours.

» Vous me parlez des Arméniens catholiques, persécutés et exilés de Constantinople : ils ne sont point venus de nos côtés. Quant à ceux qui résident ici, ils n'ont pas quitté leurs domiciles, parce que le Pacha de Bagdad n'a pas permis qu'on les inquiétât : dans ce pays, nous avons des Arméniens hérétiques ; mais ils se sont com-

portés comme s'ils n'avoient rien su de ce qui s'est passé à Constantinople.

» Vous désirez, monsieur, savoir de moi ce que c'est que cette tour, qui est à deux ou trois lieues de Bagdad. Je puis vous dire que j'ai vu ce monument. Les voyageurs ont grand tort d'écrire que c'est un reste de la tour de Babel. A mon avis, et à celui des Francs qui sont ici, ce n'est pas autre chose qu'une élévation considérable, formée tout exprès pour donner des signaux avec du feu, dans ces plaines immenses de la Mésopotamie. La tour dont je parle correspond avec une autre a peu près de la même hauteur, qui est vers les bords de l'Euphrate, à sept à huit lieues de distance. Dans les siècles précédens, quand des armées nombreuses parcouroient en tous sens ces déserts, il n'est pas étonnant que les souverains aient établi, çà et là, des signes pour se reconnoître dans des contrées qui, semblables à la mer, ne conservent aucune trace du chemin que l'on fait.

» Le monument dont vous me parlez est plus qu'à moitié ruiné; sa hauteur peut être de 120 à 130 pieds, à vue d'œil. Il est tout composé de briques séchées au soleil. Entre les briques on a mis une couche d'un mélange de petits roseaux, de paille de riz et de paille de blé : tout cela s'est très-bien conservé; et de plus, dans cette paille, l'on trouve encore des épis qui contiennent quelques grains qui ont encore de la consistance, et qui, froissés dans les mains, ne se réduisent point en poussière. Je ne pourrois vous dire quelle est l'époque à laquelle cette tour a été construite. Au reste, ce monument paroît être une tour de loin, mais de près on n'y voit aucune forme déterminée. On aperçoit cependant le côté où l'on avoit placé autrefois un très-large escalier pour monter sur le sommet. Les Arabes donnent à cette masse le nom de Aghergouf,

qui n'a aucune signification ; quelques personnes, il est vrai, lui donnent le nom de Nemrod, par l'habitude que l'on a d'attribuer aux anciens les choses dont on ne connoît pas l'origine. Mais ici on ne voit ni les briques cuites au feu, ni le bitume dont on se servit pour la tour de Babel, selon l'Ecriture.

» Par la caravane de Damas, partie d'ici le 27 décembre dernier, j'ai adressé à M. Hains, de Marseille, un rouleau qui contient différens articles, sur plusieurs villes de ces contrées, et en particulier sur Babylone, où étoit la fameuse tour de Babel, et dont la position n'étoit pas si proche de l'endroit où est aujourd'hui la ville de Bagdad. M. Hains est prié de vous faire passer ce pli : s'il vous parvient, j'ai une petite observation à vous faire. C'est à l'article de Ninive. J'ai dit : « ce n'est pas autre chose « qu'un couvent de chrétiens, bâti dans le quatrième siècle, « et dont le premier fondateur s'appeloit Jonas. » Si j'avois mon écrit, je le corrigerois, et je dirois : « Et le premier « fondateur de ce couvent lui donna le nom de Jonas, en « l'honneur de ce saint Prophète, qui y fut invoqué comme « le protecteur spécial. » En effet, je trouve bien la fondation certaine de ce couvent au quatrième siècle ; je trouve bien aussi qu'un saint moine, nommé Jonas, fonda, à la même époque, plusieurs monastères dans la Mésopotamie et dans l'Assyrie ; mais je ne trouve pas positivement que ce soit lui qui ait fondé celui de Ninive, qui subsiste encore dans le village nommé Jonas. Il n'y a pas une exactitude parfaite dans ma narration : je vous prie d'y mettre une correction convenable, si toutefois vous jugez à propos de vous servir de mon écrit pour vos Annales.

» Vous ne me dites pas, monsieur, si vous avez reçu les diverses lettres que je vous ai envoyées en 1827 et en

1828. Si je savois qu'elles fussent perdues, je vous en enverrois des duplicata.

» Les divers numéros de vos Annales, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, sont arrivés à Alep, et j'espère les recevoir dans un mois, par l'occasion d'une caravane qui reviendra ici. J'ai l'honneur de vous en remercier. C'est une lecture singulièrement agréable pour ceux qui s'intéressent au bien de notre sainte Religion.

» J'ai parlé, dans mes précédentes lettres, d'une lutte que les catholiques de Mardin avoient à soutenir contre le Patriarche des Jacobites. Il faut en rendre grâces à Dieu: elle s'est terminée à l'avantage des catholiques. Les deux Evêques convertis et emprisonnés ont montré une grande constance, et un attachement bien édifiant pour la vraie Foi. Ils sont libres maintenant. Ils ont l'espérance de diriger dans le chemin de la vérité un grand nombre de ceux qu'ils dirigeoient ci-devant dans les voies de l'erreur. Je leur ai fait passer plusieurs fois de l'argent pour pouvoir satisfaire aux dépenses qui ont été faites à cette occasion : leur reconnoissance attirera les bénédictions de Dieu sur l'Association.

» En écrivant aussi à M. Hains, et en lui déclarant l'usage que je comptois faire du dernier envoi d'argent qui m'a été fait, je lui ai dit que j'en prendrois une partie pour des réparations urgentes de notre église de Bagdad. Pour la réparer et l'accroître, j'avois besoin d'une maison voisine qui étoit à vendre, des matériaux nécessaires, et enfin de l'agrément du gouvernement; car dans le Levant les chrétiens sont bien gênés sur ce point. Toutes mes affaires sont finies; je suis bien aise de vous le faire savoir : ces trois articles m'ont occasioné une dépense de trente mille piastres (12,000 fr.). Nos chrétiens sont dans la joie, de voir un agrandissement si promptement opéré, et

qu'ils n'osoient pas espérer, vu les difficultés qui se présentoient. Nous devons tous ces avantages aux prières et aux secours de l'Association de la Propagation de la Foi. Que le Seigneur la comble de ses grâces les plus abondantes !

» J'ai fait passer également de l'argent pour les besoins de la mission de Perse. Depuis quelques mois j'ai envoyé la valeur de huit à neuf mille piastres. Cette petite mission se soutient ; elle marche avec édification. J'ai la confiance que Dieu la conservera pour le salut de nos chrétiens qui sont obligés de vivre dans ce pays-là.

» J'ai cru convenable, monsieur, de vous envoyer par écrit ces différentes notes, afin que vous sachiez l'emploi que nous faisons des secours pécuniaires que vous avez la charité de nous faire passer. Je vous renouvelle les sentimens de ma reconnoissance la plus sincère, en mon nom, et en celui de toute la mission de Babylone. Nous prierons pour nos bienfaiteurs, et nous espérons que le Seigneur exaucera nos veux.

» Si vous avez quelques questions à me faire sur le pays que j'habite, vous pouvez me les proposer avec toute liberté : je tâcherai d'y satisfaire de mon mieux, en entrant dans les vues qui vous dirigent, et aussi pour vous obliger personnellement.

» Je suis etc.

COUPPERIE,

évêque de Babylone. »

Autre lettre du même au même.

Bagdad, 4 juillet 1829.

MONSIEUR,

« LA grande caravane d'Alep est arrivée depuis quelques jours. Par cette occasion j'ai reçu plusieurs exemplaires des Numéros 12, 13 et 14 de vos Annales. J'ai lu, avec un grand intérêt, les détails qu'ils contiennent sur diverses missions. Je vous en remercie bien sensiblement.

» Je prendrai la liberté de vous faire quelques réflexions relativement à la note que vous avez mise dans le Numéro 14, page 125. 1.° Je n'ai pas parlé de ces ruines, parce qu'elles n'étoient pas sur mon chemin; naturellement il faut mettre chaque chose à sa place. J'ai voyagé par la rive orientale du Tigre, et elles sont sur la rive occidentale de ce fleuve, assez loin de la route ordinaire. 2.° Je respecte la narration du révérend Père missionnaire que vous citez; mais je ne la trouve pas exacte. Je ne sais pas ce que l'on disoit de son temps; mais voici ce que l'on dit aujourd'hui. Cette tour, croit-on vaguement, a été bâtie par Nemrod. Ceci est bien différent de ce que je lis dans la note : « Les habitans « de Bagdad sont persuadés que cette tour est précisé- « ment la tour de Babel. » Ce n'est pas du tout la vérité. Si un voyageur à Bagdad demande le chemin de Babylone et de Babel, le premier venu lui montrera le chemin de Hella sur l'Euphrate, à dix-huit lieues d'ici; et il ne lui montrera pas le chemin de d'Akerkouf, qui est à trois lieues, dans les déserts. Mais pourquoi dit-on que cette tour a été bâtie par Nemrod? c'est parce que c'est

un

un usage assez connu dans ces contrées, de remonter jusqu'aux Patriarches pour chercher la fondation des monumens anciens dont on ignore le commencement. Ainsi nos Arabes nous parlent assez souvent de Nemrod, d'Abraham, de Job, etc., et leur attribuent des ouvrages qui ne sont point d'eux très-vraisemblablement.

» Dans ma lettre du 10 mars, j'ai eu l'honneur de vous manifester déjà mon opinion sur cette tour. Bagdad fut fondée par Abougiafar al Mansor, second calife de la maison des Abassides, à la fin du huitième siècle. La presque totalité de la ville se trouvoit sur la rive droite ou occidentale du Tigre. Sur la fin du onzième, le calife Mostadhaher changea son domicile; il le transporta sur la rive opposée du fleuve, et il fut bientôt suivi de la plus grande partie de la population. Telle est encore la disposition actuelle de Bagdad. Mais les ruines des anciennes villes sont encore assez visibles pour être reconnues de tout le monde; tous les jours des ouvriers font des excavations dans ce terrein pour en tirer des briques. En suivant ces vestiges, on s'achemine précisément du côté de la tour de Nemrod, à laquelle on donne aussi le nom d'Akargouf, parce que la partie du désert où elle est placée porte cette dénomination. Il me paroît donc certain que cette tour étoit autrefois à une très-petite distance des portes de Bagdad; mais à quoi servoit-elle? Des Mollas m'ont dit : C'est une élévation considérable, destinée à faire des feux nocturnes qui servoient de signaux.

» Il est possible que ce monument ait eu, dans son principe, une autre destination; je veux dire que c'étoit peut-être un observatoire pour servir à l'étude de l'astronomie. A l'appui de cette opinion, je citerai ce passage de M. Rollin, Tom. 1. *Hist. anc.*, art. astr. « Le calife Al-« mamon, septième des Abassides, fit faire des observations

« astronomiques qui servirent durant plusieurs siècles à tous « les astronomes de l'Europe ; et le sultan Gelaleddin Mélik « Schah, troisième des Seljukides, en fit faire de sembla- « bles près de trois cents ans après, dans le même lieu. » Or, ce lieu coïncide assez bien avec celui qui nous occupe, puisque celui-ci est dans la Babylonie, étant entre les deux fleuves, et se trouve à la porte de la capitale des Califes, dans une plaine immense, où l'horison n'est borné d'aucune part, et où le climat est si beau, qu'il n'arrive pas dix fois dans l'année un temps où les nuages empêchent de voir les étoiles dans toute l'étendue du firmament. Supposé que ce lieu ne soit pas celui qui est mentionné dans l'histoire, pourquoi ne dirions-nous pas que les Califes, alors amateurs des sciences, auront fait élever un observatoire aux portes de Bagdad? d'autant plus qu'il paroît très-probable que ce monument avoit déjà été érigé depuis un grand nombre de siècles ; car j'ai lu dans la Bibliothèque orientale, par d'Herbelot, à l'article *Caïkans*, que ce prince étoit si appliqué à l'étude de l'astronomie, qu'il fit bâtir deux grands observatoires ; l'un dans Babel, sur l'Euphrate, et un autre sur le Tigre, au lieu qui a porté depuis le nom de Bagdad, (c'est-à-dire l'ancienne ville située du même côté que cette tour, et dont les restes se voient encore dans les environs). Des critiques assurent que ce Caïkans est Ciaxare, oncle de Cyrus, et qui gouverna avec lui pendant quelque temps à Babylone. Etant maître du pays, il ne pouvoit trouver aucun obstacle à ses desseins.

» Au reste, on ne trouve rien ici de cette grandeur antique dont on aperçoit encore quelques traces à Babel. Ensuite, outre la tour, il n'y a rien qui annonce les ruines de ces anciens monumens qui rendoient si célèbre la ville de Babylone. Ici, c'est simplement une plaine

unie, qui est ensemencée, et qui présente une terre sans mélange de pierres ou de briques cassées. La tour de Babel étoit ou dans l'enceinte de la ville de Babylone, ou dans le voisinage, l'histoire ne permet pas d'en douter; et le tout, sur les bords de l'Euphrate : tandis que la tour qui porte le nom de Nemrod, est assez près du Tigre, et fort éloignée de l'Euphrate. Concluons donc que la tour de Nemrod n'est point la tour de Babel. J'ai prévu le désir que vous pourriez avoir de lire quelque chose sur Babylone. Je vous ai envoyé quelques détails au commencement de la présente année, à l'adresse de M. Hains, de Marseille; je désire que vous les ayez reçus, comme je désire que vous receviez la présente.

» J'ai trouvé quelques fautes d'impression dans le Numéro 14. Ainsi, page 123, à la ligne 10, il faut *encava*, et non *encasa*... A la page 148, ligne 10, il faut : *une très-petite quantité*, et non *une très-grande quantité*...

» Je vous prie, monsieur, de corriger ce que vous trouverez de défectueux dans mes lettres, puisque vous voulez les livrer à l'impression. Je ne suis point écrivain, et d'ailleurs mes occupations ne me permettent pas souvent d'examiner avec beaucoup d'attention ce que je vous envoie. Ainsi vous avez permission de retrancher ou d'ajouter tout ce qu'il vous plaira. Je tâcherai de vous expédier un autre pli, vers la fin de la présente année, afin de contribuer, selon ma foiblesse, à remplir le plan que vous vous êtes proposé. En attendant, je vous prie de recevoir l'assurance des sentimens sincères avec lesquels

» je suis, etc.

COUPPERIE,

évêque de Babylone. »

Nous ajouterons quelques détails à ceux que Mgr. Coupperie a donnés sur Babylone et sur la tour de Babel. Pendant les premiers siècles qui suivirent le déluge, les hommes, frappés du souvenir de cette grande catastrophe, n'osèrent pas s'éloigner beaucoup des montagnes de l'Arménie. Mais leur nombre s'accroissant, ils descendirent d'abord dans les vallées fertiles de la Mésopotamie ; ils suivirent le cours du Tigre et de l'Euphrate, et la beauté du pays les attira ensuite jusqu'à la plaine si fameuse de Sennaar. La crainte d'un nouveau déluge leur fit prendre la résolution de construire une tour qui, par son élévation, les mît à l'abri des eaux : ils pensoient d'ailleurs que ce monument éterniseroit leur mémoire, et qu'il serviroit de point de ralliement et de reconnoissance à toutes les familles qui partiroient de ce lieu pour aller peupler le reste de la terre. Faisons, dirent-ils, une tour dont le sommet touche les cieux. Nemrod, que l'Ecriture nous représente comme un guerrier et un homme ambitieux, s'étoit mis à leur tête et étoit l'instigateur de cette grande entreprise. C'étoit quatre cents ans après le déluge (1) ; ils travaillè-

---

(1) Nous suivons la chronologie des *Septante*, et le texte Samaritain. Plusieurs critiques ont prétendu qu'à cette époque les hommes n'étoient pas assez nombreux pour construire un édifice tel que la tour de Babel. Nous ferons remarquer qu'il s'est écoulé 430 ans entre la vocation d'Abraham et la sortie d'Egypte : or, non compris la postérité d'Ismael et d'Esaü, les descendans du père des Croyans étoient alors au nombre de six cent mille, sans compter les femmes et les enfans. On peut donc, sans exagération, estimer au même nombre les descendans de Noé, à l'époque de la construction de la tour de Babel. Du reste, d'après Buffon et Adam Smith, on doit calculer l'accroissement de la population en raison directe de la fertilité de la terre et de l'abondance des alimens ; mais il n'y a jamais eu de pays plus fertile que la Mésopotamie ; la terre rendoit deux cents pour un ; et maintenant, après tant de

rent pendant quarante ans, suivant Glycas et Eutychius d'Alexandrie; mais Dieu confondit leurs pensées, en confondant leur langage : ne pouvant plus s'entendre, ils furent obligés de se séparer. La tour fut appelée Babel, c'est-à-dire *confusion*. Phaleg, le dernier Patriarche de la famille de Sem, venoit de naître; son nom signifie *dispersion*.

Nemrod ne quitta point la plaine de Sennaar; il bâtit autour de Babel une ville qu'il appela Babylone. Il en fit le centre de son empire. Ses successeurs l'agrandirent et l'embellirent. Selon divers auteurs anciens, elle avoit vingt-quatre lieues de tour. M. Raymond comparant les descriptions de ces écrivains avec les ruines de Babylone qu'il a visitées, pense que cette ville avoit au moins dix-huit lieues de circonférence. Ses murailles avoient trois cents pieds de hauteur, avec une épaisseur proportionnée. Darius les réduisit à soixante-quinze pieds. Strabon dit qu'ils avoient trois cents quatre-vingt-cinq stades de longueur. Lorsque Cyrus s'empara de Babylone, ce qui arriva pendant la nuit, les habitans qui demeuroient du côté opposé à celui par lequel il entra, surent que la ville étoit prise, plusieurs heures seulement après le lever du soleil; ce qui suppose une étendue immense. Sémiramis éleva un obélisque, dont l'épaisseur étoit de cinq pieds carrés, et la hauteur de cent vingt-cinq pieds. Le temple de Bélus avoit deux stades carrés, suivant Strabon. Au milieu de cet édifice extraordinaire, étoit une tour, dont Hérodote nous a laissé une description qui se rapporte à celle que l'Ecriture nous donne de la tour de Babel : ce qui a fait croire à la plupart des savans que c'étoit la même. Cette tour étoit com-

---

dévastations, elle rapporte encore vingt pour un, et elle rendroit bien davantage si elle étoit mieux cultivée.

posée de huit étages, dont chacun avoit un stade de hauteur. Les jardins suspendus, construits par Nabuchodonosor, étaient célèbres dans l'antiquité. Suivant Diodore de Sicile, ce monument étoit d'une grande magnificence. Babylone étoit divisée en deux parties par l'Euphrate: On communiquoit d'une rive à l'autre, par un chemin souterrain qui passoit sous le fleuve, et qui étoit semblable à celui que l'on construit maintenant sous la Tamise.

Il ne reste rien de Séleucie, ni de Ctésiphon, ni de tant d'autres villes considérables dont la destruction a été bien postérieure à celle de Babylone : ce qui existe encore aujourd'hui des ruines de cette dernière ville, prouve que nous n'avons rien dit d'exagéré dans la description que nous en avons faite. Le major Rennel a prouvé, dans sa Géographie d'Hérodote, que le site de Babylone étoit dans les environs de Hellé. Tout le pays est couvert de décombres: on rencontre, pendant plusieurs lieues, des éminences de terre formées de la décomposition des bâtimens. Ces éminences, déchirées, sillonnées par le temps, laissent voir dans leurs flancs et à leurs sommets un amas immense de débris de bitume, de mortier, de roseaux, de pots de terre, de briques cuites ou séchées au soleil. On trouve çà et là des restes d'édifices à moitié conservés, d'énormes pans de murailles encore debout. On a donné un nom à chacune de ces grandes masses de ruines. Les principales sont le Djum-Djuma, où furent enterrés Amran et sept de ses compagnons, tués à la bataille de Hellé, le Kassr, le Mudjelibé, et le Birs-Nemrod.

Nous donnerons sur ces trois dernières ruines quelques détails que nous avons trouvés dans le Voyage de M. Riche.

Le Kassr est une belle ruine ; on la voit à une distance considérable ; elle paroît d'une fraîcheur si surprenante,

que ce n'est qu'après l'avoir examinée quelques minutes, qu'on peut se convaincre que c'est réellement un reste de Babylone. Cette ruine consiste en plusieurs murailles et en plusieurs piliers de huit pieds d'épaisseur, tournés vers les quatre points cardinaux, ornés de niches en quelques endroits, renforcés dans d'autres par des pilastres et des éperons, et bâtis de belles briques cuites, dont le parement est encore parfait. Le ciment de chaux qui leur sert de liaison est si tenace, que ceux qui s'occupent à chercher des briques les ont abandonnées, ne pouvant les détacher, sans les casser : une de ces murailles, fendue en trois, semble avoir été renversée par un tremblement de terre.

Le Mudjelibé à cent quarante-un pieds de hauteur dans sa plus grande élévation. Son sommet est couvert de décombres. En creusant on découvre des couches de briques cuites cassées, qui ont été cimentées de mortier, et çà et là des briques entières chargées d'inscriptions. Le tout est couvert d'une grande quantité de morceaux de pots, de briques, de bitume, de cailloux, de pièces de verre, de coquilles et de mère-perle. Les Turcs pensent que ces dernières substances ont été apportées là par le déluge.

On aperçoit, dans divers endroits, des tanières de bêtes féroces, des cavités où se retirent les porcs-épics, une multitude de chauves-souris et les hibous. Les gens du pays croient qu'il y a dans ces ruines des animaux ressemblant à l'homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, ayant des cuisses et des jambes de chèvre. *Les bêtes sauvages y feront leur demeure, et leurs maisons seront remplies de créatures plaintives; les hibous l'habiteront et les satyres y feront leurs danses* (Isa., XIII. 21.). Le Kassr et le Mudjelibé sont du côté oriental de l'Euphrate; le Birs-Nemrod est du côté occidental, et à six milles au

sud-ouest de Hellé. C'est une éminence d'une figure oblongue, ayant dans sa plus grande élévation cent quatre-vingt-dix pieds de hauteur. Son sommet est terminé par une muraille de briques de trente-six pieds de hauteur, sur vingt-huit de longueur et huit d'épaisseur. Cette muraille est bâtie de belles briques cuites, chargées d'inscriptions, et liées entre elles par un ciment si tenace, qu'il est impossible, comme au Kassr, d'en détacher une sans la casser. Les Juifs du pays appellent le Birs, prison de Nabuchodonosor. Le reste de l'éminence est couvert de blocs énormes de briques, agglomérées et à demi vitrifiées ; ce qui n'a pu être produit que par quelque grand incendie.

Lettre d'un ancien Drogman de France, à Bagdad, à son Eminence le Cardinal prince de Croy, président du conseil supérieur de l'Association de la Propagation de la Foi.

12 mars 1829.

MONSEIGNEUR,

« PERMETTEZ à un Français dévoué à son pays et à la Religion de ses pères, de mettre sous les yeux de votre Eminence quelques particularités sur les missions de la Mésopotamie, qu'il a été à même d'observer dans un voyage qu'il a fait dans cette contrée, et un séjour de trois ans à Bagdad. Depuis long-temps ces missions, autrefois florissantes, avoient été entièrement abandonnées. Dès son arrivée à Bagdad, Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, s'est occupé de leur rendre leur ancienne splendeur : c'est ce digne Prélat qui a pourvu, comme il a pu, provi-

soirement à l'hospice de Bassora et à celui de Bagdad, par des Prêtres du pays, qui, quoique catholiques, vivoient dans un tel état d'ignorance, qu'il a fallu toute la sagacité et la patience de ce zélé et pieux Evêque, pour leur donner toute l'instruction qu'ils possèdent aujourd'hui.

» Je ne m'étendrai pas beaucoup, Monseigneur, sur les missions de Bagdad et de Bassora; je vous dirai seulement que par les soins de Mgr. Coupperie, on voit fleurir à Bagdad, pour la première fois, des écoles chrétiennes, des congrégations des deux sexes, des asiles de charité pour les pauvres et pour les malades, et enfin, des établissemens pour empêcher l'esclavage et l'apostasie de beaucoup de chrétiens, qui, réduits à la dernière misère, se seroient infailliblement faits musulmans, si la main charitable du respectable Prélat ne fût venue à leur secours. Ici ce sont des enfans à racheter; là ce sont des vêtemens qu'il faut à une famille entière; plus loin ce sont des avanies qui écrasent de malheureux chrétiens, que les satellites du Pacha accablent de toutes les vexations possibles. Enfin, l'on trouve de pauvres fugitifs, que la faim et la misère ont forcés d'abandonner leur pays pour venir mendier leur pain à Bagdad, et qui, dès leur arrivée, au lieu de trouver des secours, sont arrêtés, conduits en prison, et n'en sortent qu'après avoir payé le Carache (espèce d'impôt). Cependant Mgr. Coupperie suffit à tout; en tous lieux il se montre le père des infortunés: il n'a d'autre désir que celui de faire le bien, et de représenter dignement la nation française dont il est l'organe auprès de Daoud, Pacha de Bagdad. En quittant cette ville, je remontai le Tigre pour me rendre à Mosul, où je logeai dans l'hospice, tenu autrefois par les révérends PP. Capucins. Cet hospice étoit vacant depuis bien des années. Mgr. Coupperie y a envoyé deux Prêtres syriens

qui, établis provisoirement comme gardiens du couvent, célébroient la Messe avec toute liberté, sans être inquiétés par les autorités locales. Mais ces deux Prêtres syriens sont bien loin de remplir le même but et d'obtenir les mêmes succès que les Capucins; aussi le Pacha actuel de Mosul s'est adressé plusieurs fois à notre consulat pour redemander ces *Missionnaires d'autrefois*, qui, en exerçant la médecine dans le pays, avoient su se concilier l'estime générale, et qui sont regrettés non-seulement des chrétiens, mais encore des Turcs.

» A trente lieues au nord de Mosul nous trouvâmes l'ancienne et fameuse Nisibe (Nisibin), aujourd'hui pauvre village, où il n'y a que quelques cabanes et quelques tentes d'Arabes. A quelque distance de là, on remarque des colonnes renversées et de grandes pièces de marbre, preuves incontestables de l'ancienne magnificence de cette ville. Tout près on voit encore un édifice en pierres, parfaitement bien conservé, mais entièrement abandonné. La suite des temps ayant amoncelé des sables, les portes sont tout-à-fait enterrées; je n'ai pu parvenir dans l'intérieur de l'édifice que par une fenêtre. J'étois accompagné de mon domestique qui portoit un flambeau: l'enceinte étoit remplie d'oiseaux de proie, qui se sont sauvés à notre approche. J'ai vu des croix pareilles à celles de l'ordre de Malte, gravées dans le mur. J'ai reconnu le maître-autel, qui existe encore dans son entier; mais ce qui m'a le plus frappé, c'est un superbe tombeau en granit, d'une seule pièce, placé à l'entrée d'un souterrain dans lequel je me suis fait descendre: il avoit quatorze pieds de long sur cinq de large, sans aucune inscription. Il est probable que c'est le tombeau de saint Jacques, ancien évêque de Nisibe.

» Après avoir quitté ce lieu, nous nous rendîmes à Mar-

din, et de là à Diarbekir. A mon arrivée à Mardin, Mgr. Joachim Candile, archevêque arménien, m'apprit, en présence de Codja Elias, le doyen des chrétiens du pays, que des ordres venoient d'être donnés par le gouverneur, et à l'instigation de l'évêque Nestorien, pour que l'on s'emparât de l'hospice des Carmes-Déchaussés, abandonné depuis quelques années, et qui, par ses firmans, se trouve être immédiatement sous la protection de la France. Je ne balançai pas à courir de suite chez le gouverneur; et après avoir produit les titres les plus authentiques, j'obtins la restitution dudit hospice: mais comme je craignois qu'après mon départ le gouverneur, affamé d'argent, ne voulût encore chercher à s'emparer de ce couvent, je retournai chez lui, et je lui présentai un respectable Prêtre syrien, que je nommai gardien de cet établissement. Je demandai, et j'obtins de suite un buyuruldi ou lettre visirienne, par laquelle il reconnoissoit l'authenticité des titres et la validité de ma demande. Je l'ai fait enregistrer au Mékémé (tribunal), et j'en ai envoyé copie à M. Delesseps, consul général de France à Alep, du ressort de qui sont Mardin et Diarbekir, et qui, tout en louant ma conduite, s'est empressé de la faire connoître au ministre des affaires étrangères à Paris, et à l'ambassadeur de France à Constantinople.

» Je ne quitterai pas Mardin, Monseigneur, sans recommander à votre bienveillance, et à celle de l'Association de la Propagation de la Foi, l'archevêque Joachim et l'évêque Trotbas, tous deux élèves de la Propagande: le premier est octogénaire, et sa vie est une suite continuelle de bonnes œuvres et d'actions charitables; le second, moins avancé en âge et destiné à soulager le premier dans les fonctions de son divin ministère, et à le remplacer un jour, marche dignement sur ses traces. Ces deux

quantité de livres français, latins et étrangers. Sur les uns on lisoit : *compagnie de Jésus ;* sur d'autres, le nom seul de la croix. A côté de l'armoire étoient entassés, pêle-mêle, dans la poussière, beaucoup de livres (plus de deux mille), des fioles de médicamens, et des vêtemens ecclésiastiques en lambeaux. Après avoir examiné tous ces objets pendant plus de deux heures, ma vue se porta, heureusement, sur un carré de papier, où je lus ce peu de mots écrits en Français :

En levant une pierre noire (sur laquelle est gravée une croix), *qui est dans la cuisine*, *on descendra dans un caveau où sont déposés les ornemens de l'église*, *et les titres de l'hospice*.

» Ravi de cette découverte inattendue, je me rendis immédiatement au lieu indiqué : mon domestique et moi nous soulevâmes la pierre, et descendîmes tous deux dans le caveau. Mais quel fut notre étonnement, lorsque nous eûmes reconnu qu'on avoit enlevé tout ce qu'il y avoit de précieux en or et en argent! On y avoit pénétré par une porte qui donne sur le jardin. Je trouvai tous les papiers de l'hospice réunis ; je les emportai chez moi pour les examiner.

» Je reconnus 1.° une pièce constatant l'achat de l'hospice, du temps de Scander Pacha.

2.° Quatre firmans du Grand-Seigneur en faveur des religieux français de Diarbekir.

3.° Six Buyuruldis ou lettres visiriennes de la Porte, en faveur de ces Pères.

4.° Dix-huit lettres de protection, toutes délivrées par les autorités locales, attestant les bonnes mœurs de ces religieux, et les services qu'ils avoient rendus comme prêtres et comme médecins.

» Muni de ces titres, je me rendis en uniforme de Drogman chez le Pacha, et lui parlai avec la fermeté

nécessaire, pour obtenir de lui ce que je me proposois de lui demander. J'avois connu ce Visir autrefois; je savois que c'étoit un homme extrêmement foible, adroit, rusé; mais qu'avec de la persévérance et de la fermeté, on obtenoit souvent de lui tout ce que l'on vouloit. Après les complimens d'usage, et lorsqu'il eut ordonné à tout le monde de se retirer, je le priai de vouloir bien m'accorder une audience particulière pour le lendemain, en présence du Cadi, du Mufti, et du Divan Effendisi, ministre des affaires étrangères. Je lui exposai que j'avois une communication importante à lui faire, et que j'étois pressé de partir pour me rendre à Constantinople. Il faut, me dit-il, rester quelques jours avec nous; nous avons trop de plaisir à vous voir, pour vous laisser partir si vite. Etes-vous bien logé? Je lui répondis que j'étois au *Khan*. Comment, dit-il, au Khan? mais je vais de suite vous faire donner un logement convenable, et il alloit appeler; mais je l'interrompis en me levant et en lui disant, que si j'étois logé au Khan, c'est parce que le seul logement auquel j'avois droit étoit occupé par les ordres de son Excellence; et sans attendre sa réponse je me retirai.

» Le lendemain matin, je me rendis au sérail : je n'y trouvai avec le Pacha, que le Divan Effendisi. Je me plaignis d'abord amèrement de la violation des capitulations; je lui en fis remarquer divers passages. De quel droit, dis-je, ose-t-on s'emparer d'un établissement religieux qui appartient à la France, et le dépouiller des vases sacrés, des ornemens d'église, et des autres effets précieux qu'il contenoit? Je suis persuadé que c'est cet *indigne Grec renégat* qui a commis ces vols. J'en suis fâché : mais je vous préviens qu'à mon arrivée à Constantinople j'en ferai mon rapport à l'Ambassadeur

Français, qui demandera satisfaction à la Porte; et ce sera à vous de répondre.

» Le Divan Effendisi prenant la parole, répondit : Quant aux objets volés, ils sont tous en dépôt chez moi, on vous les rendra demain. Quant à l'établissement religieux, il a été mal acquis dans le temps, et c'est sous le pachalik de Scander Pacha que cette concession fut faite; mais la veuve de ce Pacha le transmit à ses héritiers, et les descendans de ceux-ci le réclament aujourd'hui, ainsi que deux maisons y attenantes.

» Je lui fis sentir le ridicule de cette assertion, et le priai de vouloir bien jeter les yeux sur les pièces dont j'étois porteur : vous verrez, lui dis-je, que l'acquisition a été faite légalement, puisque le Cadi l'a signée, et qu'elle a été enregistrée au Mékémé. Au surplus, si la veuve et les héritiers de Scander Pacha réclament aujourd'hui, qu'ils s'adressent à la justice de Constantinople; et si leurs titres sont valables, nul doute qu'il ne leur soit fait droit. Mais en attendant, ce n'est pas une raison pour qu'un misérable renégat fasse de l'hospice un lieu de débauche, en se couvrant du nom de son Excellence le Pacha. Enfin, après vingt-deux jours consécutifs de discussion, tant avec le Pacha qu'avec son conseil, je gagnai ma cause; j'obtins que l'hospice seroit évacué dans le plus bref délai possible, et je n'eus rien à dire, puisqu'il le fut le lendemain. Je m'y établis : je demandai au Pacha un Buyurukdi, portant qu'il reconnoissoit ledit couvent comme une propriété française. Je fis enregistrer cette pièce, ainsi que toutes les autres, que j'avois si miraculeusement découvertes, et je confiai la garde de la maison à mon domestique. Je fis murer avec soin l'issue du souterrain; je réunis tout ce qu'il contenoit dans la chambre où étoient les livres; et après en avoir fait clouer la porte, j'apposai

j'apposai mon cachet sur la serrure ; j'en fis autant à toutes les autres pièces, excepté à une seule dont je laissai l'usage à mon domestique. J'envoyai une copie du Buyuruldi et un inventaire de tout ce que j'avois récupéré à M. de Lesseps, consul général à Alep. Quant aux titres, aux Firmans et au Buyuruldi, toutes ces pièces, scellées par moi, ont été confiées à Codja Michael, pour être mises à la disposition de qui de droit.

» Je me mis en route alors pour Constantinople ; j'y adressai aussitôt mon rapport à Son Excellence le Comte Guillemінot, qui, après s'être concerté avec le père Paul, supérieur du couvent de S. Louis en cette ville, fit donner l'ordre au père Polycarpe, qui étoit à Alep, de se rendre, au reçu de sa lettre, à Diarbekir. Le retard que ce dernier a mis à s'y rendre a été cause de son malheur ; car à la même époque où il y arrivoit, on recevoit partout en Asie la nouvelle des événemens de Navarin. Cette nouvelle, qui diminua beaucoup le crédit des Français en Asie, fut cause que le père Polycarpe fut saisi, enchaîné et traîné dans les prisons de *Madan-Gumuch*, où commande Ali Pacha, à qui le gouvernement de Diarbekir vient d'être confié après la mort tragique d'Aboul-Abot. Le père Polycarpe m'a écrit de sa prison ; mes démarches auprès de l'internonce d'Autriche ont obtenu son élargissement, mais j'ignore ce qu'il est devenu ; toutefois je pense qu'il est à Rome : d'après des nouvelles récentes que j'ai reçues de Diarbekir, le couvent est toujours dans le même état ; aucune violation n'y a été faite. Mon domestique a eu le courage de continuer à en rester le gardien. Il est soutenu par Codja Michael, riche négociant Chaldéen, ancien procureur des Pères, qui lui fournit des moyens d'existence.

J'ai l'honneur de vous indiquer ici la manière de cor-

respondre avec Mardin et Diarbekir. La correspondance avec les Evêques doit être ou en latin, ou en italien, ou en arabe, ou en turc, ou en arménien. Il n'y a personne à Mardin ou à Diarbekir qui parle français.

» Je ne terminerai pas ce rapport sans faire à votre Eminence une observation essentielle. Si la France veut conserver les établissemens de Mardin et de Diarbekir, elle ne pourra le faire sans y avoir un agent accrédité pour les protéger. Le bien que la Religion et l'état en retireroient est incalculable.

» Ici ma tâche est finie. En mettant ces détails sous les yeux de votre Eminence, je n'ai eu d'autre intention que celle d'être utile aux missions : j'ose croire que mon but est rempli.

» J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens de la plus profonde vénération, etc. »

Lettre du Même à M. L. P.

31 mars 1829.

MONSIEUR LE VICAIRE-GÉNÉRAL,

« Vous m'avez témoigné le désir d'avoir quelques notes sur la position des Evêques et de la Religion catholique dans l'empire d'Orient ; je me fais un plaisir de vous les transmettre avec mes observations, et je me féliciterai si par-là j'ai pu faire quelque chose qui vous soit agréable et utile à l'Association de la Propagation de la Foi.

» Les faux préjugés que l'on a en France sur les nations

musulmanes, induisent souvent en erreur ceux qui ne jugent des choses que par ouï-dire; mais si l'on considéroit les faits avec beaucoup plus d'attention, on y verroit clairement que les schismes qui entre-déchirent tous les chrétiens, en excitant parmi eux des haines et des crimes, sont la seule cause de la sévérité des Turcs. Ceux-ci, charmés de trouver une occasion favorable pour sévir contre ce qu'ils appellent les infidèles, profitent de ces dissensions pour faire peser sur eux le poids de leur tyrannie.

»Le Musulman, sous le nom de *Raya*, désigne le sujet qui lui appartient par droit de conquête, et sur lequel il a droit de vie et de mort. Quoiqu'il l'appelle Giaour (infidèle), il tolère sa religion, à la vérité avec beaucoup de restrictions; et il lui laisse assez de liberté pour que le chrétien tranquille puisse, sans aucune vexation ni inquiétude, offrir au Seigneur, dans son temple, les prières qui lui sont dues.

»Je dirai donc, en analyse, que les plus grands ennemis que peuvent avoir les catholiques d'Orient, ce sont les Grecs vindicatifs, d'un côté, et les Nestoriens ignorans, de l'autre. Mais comme ces deux sectes craignent l'influence dont jouissent nos ambassadeurs près la sublime Porte, il dépend entièrement d'eux d'assurer aux catholiques, par leur protection, la sécurité dont ils ont besoin. Et l'on citera toujours, avec éloge et reconnoissance, les noms du marquis de Choiseul et du duc de Rivière, qui, dans leurs ambassades, ont rendu les plus grands services à la Religion catholique dans ces contrées.

»Les Rayas chrétiens, répandus dans tous les pachaliks de l'empire Ottoman, se divisent en diverses parties, qui sont:

» 1.° Les Grecs schismatiques, administrés par un Pa-

triarche qui réside à Constantinople, et qui pourvoit à son gré à tous les évêchés.

» 2.° Les Grecs catholiques qui sont en assez grand nombre, et qui habitent principalement les îles de l'Archipel et une partie de l'Anatolie. Ils sont administrés par des Archevêques et des Evêques, élèves de la Propagande. Ils se réunissent dans leurs églises particulières, ou dans les chapelles de nos missionnaires, dans celles surtout des révérends PP. Capucins (1) de la Terre sainte.

» 3.° Les Arméniens catholiques, qui sont en grand nombre dans l'intérieur de l'Asie. Ils sont gouvernés par un Patriarche nommé par la cour de Rome, et qui réside au Mont-Liban.

» 4.° Les Chaldéens catholiques, répandus surtout dans le Kurdistan et l'ancienne Chaldée. Ils sont administrés par un Patriarche nommé par la cour de Rome, et dont la résidence est à Diarbekir.

» Il n'est pas de chrétiens qui méritent plus notre compassion que ces malheureux Chaldéens : habitant au milieu des Kurdes féroces et barbares, ils ont non-seulement à redouter ceux-ci, mais encore la fureur et les intrigues des Jacobites qui sont en assez grand nombre, et qui ne cessent de les persécuter.

» 5.° Les Chaldéens Nestoriens, dépendant du Patriarche arménien de Jérusalem.

» 6.° Les Syriens catholiques. Ils sont très-nombreux et répandus dans la Mésopotamie, l'Irak-Arabie; ils ont un Patriarche qui réside au Mont-Liban. Leur situation est

---

(1) Outre les RR. PP. Capucins, il y a, dans le Levant, des Carmes-Déchaussés, des Dominicains, des Augustins et des Lazaristes, qui ont aussi leurs églises particulières, et qui sont sous la protection immédiate des ambassadeurs des puissances étrangères.

bien à plaindre; leurs églises sont en commun avec les Jacobites : les uns y vont un jour, les autres le lendemain. A mon passage à Mosul, j'ai été témoin d'un événement qui prouve à quels inconvéniens cette communauté d'église est sujette.

» 7.° Les Syriens Nestoriens et Jacobites, administrés par des Evêques particuliers qui sont grands ennemis des Syriens catholiques, mais dont le nombre diminue tous les jours; cette année-ci un assez grand nombre sont rentrés dans le sein de l'Eglise romaine. C'est aux soins et au zèle de Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, et de Mgr. Bichara, archevêque de Mosul, que sont dus ces heureux résultats (1).

» A Constantinople, il y a un Archevêque catholique romain : c'est Mgr. Coresy qui occupe aujourd'hui ce siége. A Smyrne, il existe un évêché occupé par Mgr. Cardelli. Dans l'île de Naxos, il y a un archevêché de qui dépendent, pour ainsi dire, tous les Evêques de l'Archipel. Les Evêques reçoivent des émolumens de la Propagande de Rome, et sont, en cela, plus favorisés que ceux qui sont répandus dans l'Asie.

» Dans le mémoire que j'ai eu l'honneur d'adresser à son Altesse Eminentissime le Grand-Aumônier, je crois avoir suffisamment parlé des chrétientés de Mosul, de Mardin et de Diarbekir, et j'ose espérer que mes sollicitations pour elles ne seront point infructueuses; mais je n'ai rien dit de Sevas (l'ancienne Sébaste), ni de Tocat. Dans ces deux malheureuses villes il y a beaucoup de catholiques; ils n'ont point d'églises; les leurs se sont

(1) Mgr. Bichara, vieillard octogénaire, dont la vie est remplie de bonnes œuvres, a reçu de Pie VII une médaille en or, comme témoignage particulier de l'estime et de l'amitié du souverain Pontife.

écroulées depuis long-temps sous le poids de leur vétusté. Elles n'ont pas été rebâties, faute d'autorisation spéciale du Divan de Constantinople. Jusqu'à présent aucun ambassadeur, pas même celui de France, n'a pu, à cause des circonstances, réclamer cette autorisation. Cependant les capitulations stipulées entre la France et la sublime Porte donnent au Roi très-chrétien le droit de protéger tous les établissemens religieux catholiques, et ceux qui les desservent dans toute l'étendue de l'empire Ottoman.

» J'ai entendu la Messe à Tocat dans une chambre. Les catholiques les plus zélés s'y étoient assemblés dans le plus grand mystère. Si quelques Grecs ou quelques Nestoriens surtout eussent eu connoissance de leur réunion, ils les auroient dénoncés, et il en auroit peut-être coûté la vie au malheureux Prêtre. Je demeurai cinq jours seulement dans cette ville. Un présent de peu de valeur que je fis au gouverneur, et surtout l'énergie que je mis à faire valoir la position de ces pauvres gens, me firent obtenir un Buyuruldi pour qu'ils pussent à l'avenir, sans crainte et sans le moindre inconvénient, entendre la Messe dans cette chambre.

» Vous voyez par-là, M. le Vicaire-Général, combien la présence de quelques agens du gouvernement français seroit utile à la Religion dans ces contrées. La politique y gagneroit aussi, et des millions d'individus béniroient à jamais le nom des descendans de saint Louis. Je termine ici, M. le Vicaire-Général, en vous proposant un moyen qui mettroit un terme à tous ces maux : ce seroit de hâter la formation du collége que les Lazaristes doivent établir au Mont-Liban, et de provoquer au plus tôt le départ des missionnaires qui doivent occuper le couvent d'Antoura.

» Je suis, etc. »

MISSION

DE

L'ALABAMA ET DES FLORIDES.

Nous avons annoncé, dans le dernier Numéro, que Mgr. Portier avoit été transféré de l'évêché d'Oleno, *in partibus*, à celui de Mobile(1), érigé par Léon XII. La superficie des Florides et de l'Alabama, qui forment le nouveau diocèse, est de 108,550 milles carrés. La Géorgie, qui s'avance jusqu'au fleuve Apalachicola, sépare presque la Floride occidentale de la Floride orientale et de la péninsule ; en sorte que l'Alabama et la Floride de l'ouest présentent la figure d'un trapèze irrégulier, tandis que la péninsule offre une immense langue de terre, qui s'étend depuis le trentième degré de latitude septentrionale, jusqu'au-delà du vingt-cinquième. Ainsi le diocèse de Mobile a, par sa forme bizarre, une longueur d'environ trois cent cinquante lieues,

---

(1) Quelques journaux, en annonçant le départ de Mgr. l'Evêque de Mobile, ont désigné ce Prélat sous le nom d'Evêque des Florides : cette dénomination est inexacte. On ne doit pas dire non plus : Evêque de la Louisiane, du Kentucky, de l'Ohio, etc., mais Evêque de la Nouvelle-Orléans, de Bardstown, de Cincinnati ; etc. Nous ferons encore observer que le diocèse de Mobile fait partie de la circonscription métropolitaine de Saint-Jacques de Cuba, et non point de celle de Baltimore. Le diocèse de la Nouvelle-Orléans dépend de l'archevêché de Saint-Domingue : nous pensons que celui de Saint-Louis est aussi du ressort de cette métropole.

sur une largeur qui varie depuis cinquante lieues jusqu'à cent cinquante.

La population de l'Alabama s'élevoit, en 1818, à quarante mille ames; et en 1822, à plus de cent vingt-sept mille. Aujourd'hui elle est d'environ deux cent mille ames.

Les Florides furent cédées, en 1821, par l'Espagne aux Etats-Unis. Tous les catholiques qui possédoient quelque charge; tous ceux qui, par divers motifs, préféroient l'ancien régime au nouveau, passèrent à la Havane. Ils furent suivis par les troupes qui formoient les garnisons de Pensacole, de St-Augustin et du fort St-Mark. L'ancienne population fut donc réduite de moitié; mais elle s'accrut ensuite par les émigrans qui arrivèrent des états du nord; et maintenant elle s'élève à plus de trente mille ames.

La population réunie de l'Alabama et des Florides, est donc d'environ deux cent trente mille ames. Sur ce nombre, Mgr. Portier a la douleur de ne compter que sept à huit mille catholiques. Il y en a deux mille à Mobile; leur église a été brûlée dans le mois d'octobre 1827: ils n'ont pu jusqu'à présent la reconstruire; ils se réunissent dans une maison particulière. Il y a à Pensacole quinze cents catholiques, qui n'ont pour chapelle qu'une vieille cabane en bois. Il y en a deux mille à Saint-Augustin; leur église est belle et solide. En 1826, il y avoit trois Prêtres seulement dans toute l'étendue de l'Alabama et des Florides; deux d'entre eux appartenoient au diocèse de la Nouvelle-Orléans, et l'autre, à celui de Charleston: ils se sont retirés à l'arrivée de Mgr. Portier. Néanmoins, ce Prélat a pu trouver un Ecclésiastique qui a consenti à demeurer à Mobile, pendant son voyage en Europe. Un jeune diacre qu'il avoit envoyé au séminaire de Bardstown, a été ordonné Prêtre pendant son absence.

Ce Prélat s'est embarqué au Hâvre le 1.er novembre dernier, pour se rendre dans son diocèse : il s'étoit fait précéder par deux missionnaires qui sont partis dans le courant du mois d'août pour St-Augustin. Il en emmène avec lui six autres, parmi lesquels nous désignerons M. Loras, qu'il a nommé son vicaire-général, et qu'il a l'intention de mettre à la tête de son futur séminaire. Ainsi son clergé se compose maintenant de cinq sous-diacres et de cinq Prêtres, y compris le missionnaire resté à Mobile.

M. Loras est membre de la société des missionnaires du diocèse de Lyon ; pendant douze ans il a dirigé avec succès, en qualité de supérieur, divers séminaires. Le choix qui a été fait de lui pour fonder celui de Mobile, est un gage certain de la prospérité de cet établissement. Mgr. Portier nous a remis une relation du voyage qu'il a fait de Pensacole à St-Augustin. La distance qui sépare ces deux villes, est de 160 lieues. Le pays est presque désert. Mgr. Portier trouvoit souvent avec peine une habitation où il pût se retirer pendant la nuit. Une fois même il a été obligé de coucher en plein air, au milieu d'un marais fangeux.

Relation du voyage fait par Mgr. Portier, de Pensacole à Saint-Augustin.

«Le désir de connoître le petit troupeau qui venoit d'être confié à mes soins, et d'avoir une idée juste de la situation d'une province qui bientôt formera un nouveau diocèse dans la république des Etats-Unis, me fit entreprendre le voyage de St-Augustin. J'avois visité Mobile, et reconnu par moi-même que cette ville, la plus consi-

dérable aujourd'hui de l'état de l'Alabama, étoit destinée à un accroissement rapide, et à devenir une des cités les plus importantes du sud et de l'ouest du gouvernement Américain. Située sur la baie à laquelle elle donne son nom, elle facilite, par ses relations commerciales, l'abord de tous les points de la péninsule des Florides. Par sa position à l'embouchure d'un grand fleuve, elle est l'entrepôt d'un grand commerce d'importations et d'exportations. Cette ville, centre véritable de mes opérations futures, renferme déjà plus de deux mille catholiques. J'y aurois dès le principe établi ma résidence; mais de graves raisons m'entraînèrent à Pensacole. L'ancienne capitale de la Floride occidentale a beaucoup perdu depuis la cession que l'Espagne en a faite. Sa population est réduite de moitié; ses ressources ont disparu, et ses anciens habitans auront beaucoup de peine à vivre auprès d'un peuple qui se distingue éminemment par son activité, son industrie, sa persévérance et sa hardiesse. Mobile, Pensacole et St-Augustin, érigés en paroisses sous le gouvernement espagnol, méritoient toute mon attention; je connoissois les avantages et les désagrémens des deux premiers postes : il ne me restoit que St-Augustin à visiter. Le souvenir de la croix qui fut plantée dans cette partie des Florides, peu de temps après la découverte du Nouveau-Monde (1), m'intéressoit à St-Augustin, où le nombre des fidèles étoit aussi plus grand qu'à Pensacole. Cette Eglise, négligée par ses Pasteurs et dévastée par des mercenaires, étoit alors privée de tout secours spirituel; ma présence y étoit d'ailleurs devenue indispensable, parce que des scandales assez récens avoient presque éteint la foible lueur que la

(1) Les Florides ont été découvertes en 1512, par Pons de Léon, navigateur espagnol.

Foi y répandoit encore. Une lettre que je reçus des Marguilliers, vers la même époque, en me donnant une connoissance plus étendue de la désolation du troupeau, me laissoit à peine l'espérance de lui être utile. Nous avons appris à espérer contre toute espérance; et malgré ce peu de succès dont on menaçoit mes travaux, malgré un espace de cent soixante lieues à franchir, je brûlois de traverser le désert et d'aller auprès des *miens*, dont l'état déplorable exigeoit de prompts secours et une charité plus étendue. J'avois à vaincre de grands obstacles: le missionnaire de l'Alabama m'annonçoit son prochain départ; celui de Pensacole, malgré les succès dont Dieu avoit béni ses travaux, parloit aussi de sa retraite: il n'étoit pas en mon pouvoir de retenir ces deux Prêtres, qui appartenoient au diocèse de la Nouvelle-Orléans, et qui ne s'éloignoient que parce que je ne savois comment assurer leur existence. Il m'étoit pénible de laisser seul un jeune sous-diacre, d'abandonner les églises de l'Ouest. Les chaleurs de l'été, qui déjà se faisoient sentir; la solitude des routes pendant cette saison; les cruautés récentes qu'un parti de Sauvages Séminoles avoient exercées; toutes ces considérations ajoutoient à mes inquiétudes. Mais le spectacle d'un peuple pour qui la Religion n'avoit plus ni fêtes, ni consolations, et qui, après avoir langui dans les ténèbres de l'ignorance, étoit comme livré aux ministres de l'erreur; ce spectacle, dis-je, fit sur moi une si forte impression, que mon voyage fut résolu, et que je me mis en marche après avoir obtenu de mes collaborateurs qu'ils n'abandonneroient pas leur poste avant mon retour.

» Je partis de Pensacole, le 12 juin 1827. Le Curé m'accompagna jusqu'à une petite distance, et je m'acheminai ensuite avec un honnête fermier, et le courrier de la poste. Je fus assez content de ma première journée : la conversa-

tion étoit tombée naturellement, pendant que le curé de Pensacole faisoit partie de notre caravane, sur la Religion, et sur les principes fondamentaux du catholicisme. Quelques questions relatives au sacrement de Pénitence, donnèrent lieu à des explications nouvelles pour le fermier, sur la doctrine évangélique de la confession auriculaire. Il en fut satisfait, et il promit de se faire instruire et de nous amener ses huit enfans, qui n'étoient pas encore baptisés. Il n'est pas inconvenant ici de demander à un homme qu'on ne voit qu'en passant, quelle est sa religion. Notre voyageur nous donna une réponse qui mérite d'être rapportée, parce qu'elle caractérise la nation. A quelle dénomination de chrétiens appartenez-vous, lui demandai-je? « Je ne le sais pas positivement, « nous dit-il; je suis encore à la recherche d'une croyance « et comme aux aguets: ma conscience n'est pas encore « formée. » C'est ainsi que parlent des gens qui croient néanmoins à la divinité des Ecritures, qui sont avides d'instructions religieuses, et qui observent rigoureusement les devoirs du jour consacré à Dieu et au repos. Cet état d'incertitude plutôt que d'indifférence est général, sauf certaines modifications. C'est une maladie des esprits qui a sa source dans le principe de la réforme, laquelle livre la Religion à l'interprétation privée d'une raison douteuse et aveugle, ou aux lumières surnaturelles que communique l'Esprit régénérateur, auquel on prête un langage toujours conforme à ses ténèbres et à ses préjugés. Cette réforme a été morcelée si souvent, que l'on est toujours tenté d'en réformer les tristes restes. Une cause locale agit aussi puissamment en faveur de ces incertitudes. Le fermier Américain est nomade. On diroit que la Providence le pousse fortement vers des lieux incultes, et qu'elle est pressée de peupler les déserts. On change de ferme, de

cabane, d'état, sans redouter l'avenir, sans s'inquiéter d'un nouveau placement. On traverse des pays immenses; les enfans sont transportés sur les chariots de la ferme, avec les provisions de voyage : on campe pendant plusieurs semaines; les nuits, les chars se changent en lits; et tout le monde est heureux et content de ces mêmes vicissitudes dont la seule pensée trouble l'imagination d'un habitant du vieux monde. Il arrive, par suite de toutes ces mutations, qu'aujourd'hui on entend un prédicateur méthodiste, demain un anabaptiste, etc., et que successivement toutes les doctrines et tous les usages les plus contradictoires sont présentés au choix d'un peuple voyageur. Comment se retrouver dans ce cahos d'idées? comment oser prendre une détermination au milieu de ces chocs perpétuels, entre tant de sectes qui ne sont d'accord que pour combattre la vérité ?

» La journée du 13 n'eut rien de bien remarquable. Le fermier prit congé de nous dès le matin, après m'avoir témoigné son affection et sa reconnoissance. Je cheminai donc avec le courrier, et de temps à autre je m'efforçois de lier conversation avec lui. Cet homme ne répondoit que par monosyllabes. Je crus d'abord que l'habitude de parcourir seul les forêts des Florides lui avoit fait contracter cette teinte sombre de monotonie, et que le silence lui étoit devenu familier. J'étois dans l'erreur, et tout s'expliqua naturellement peu de jours après. Mon compagnon étoit fils d'un ministre méthodiste, et il n'avoit rien perdu de la sévérité affectée des Pharisiens du protestantisme.

» Nous étions partis à trois heures du matin, nous ne fîmes qu'un seul repas à dix heures, et nous arrivâmes le soir au fort Crauford, où nous passâmes la nuit. Ce fort existe depuis 1816 : les Américains l'érigèrent pour se mettre à l'abri des coups de mains des Sauvages

de la Géorgie et des Florides qui, excités par le gouvernement anglais, avoient, selon leur expression, *déterré la hache des combats*. Sa position est bien choisie, sur une langue de terre que baignent, presque de tous les côtés, les eaux du *Murdet Creek*, ou de la rivière du *Meurtre* : nous traversâmes, pour arriver au fort, cette rivière de triste mémoire, après avoir passé le *Big Escambia* et le *Burnt corn Creek*.

» Le 14 juin, comme nous étions beaucoup trop avancés vers le nord, nous nous dirigeâmes vers le *sud-est*, pour reprendre les collines qui se prolongent de Pensacole à Talahassée, en suivant la direction du golfe du Mexique. Ces collines sont en général stériles, et n'ont d'autre ombrage que celui des pins. La scène ne change que sur les bords des rivières, qui sont couvertes de magnolias, de lauriers, de cèdres et de cyprès. Là, règne une fraîcheur d'autant plus agréable, qu'elle ne se renouvelle que rarement, mais qui se paie encore par certains désagrémens. Les bois qui bordent les fleuves recèlent, pendant l'été, une quantité innombrable de mouches qui, depuis le *taon* jusqu'au *brûlot*, attaquent sans pitié le cheval et le cavalier, et forcent le voyageur à précipiter sa retraite. La solitude du chemin ne fut interrompue que par quelques dindons sauvages qui se levèrent à peu de distance. Cet oiseau est commun et d'un goût exquis. J'ai eu souvent occasion de remarquer sa finesse, son agilité à la course, l'essor qu'il prend dans les airs lorsqu'il jouit de toute sa liberté. Nos chevaux faillirent écraser une tortue de *Pinière*, qui s'étoit oubliée, sans doute, en prolongeant sa course nocturne ou matinale. Ces animaux habitent, le jour, dans des souterrains étroits et tortueux, qu'ils creusent à l'aide de leurs pattes ; ils sortent la nuit pour

jouir de la fraîcheur et paître le gazon attendri par les rosées abondantes qui, dans les climats chauds, suppléent aux pluies. Avant les premiers rayons du soleil, la tortue se retire dans sa demeure obscure. La chasse en est facile : une petite fosse pratiquée à l'entrée du souterrain et garnie de quelques baguettes de bois, est pour la tortue un piége inévitable. J'ai mangé de sa chair, qui est fort semblable à celle des oiseaux aquatiques, et dont on fait une soupe excellente. On prétend que, comme le pavot, elle a une vertu soporifique.

» Nous fîmes halte vers le milieu du jour. Il étoit temps de réparer les forces épuisées par le voyage et la privation de toute nourriture. Nous descendîmes chez le maître de poste qui, bien-entendu, accueilloit avec empressement les passans, et entretenoit de plus le bateau de traverse sur la rivière Cunecuh. De toutes les branches qui forment le fleuve Escambia, qui se jette dans la partie nord-ouest de la baie de Pensacole, le Cunecuh est la plus considérable par la masse de ses eaux et la longueur de son cours. Notre nouvel hôte nous traita assez bien, et eut la complaisance, après avoir examiné mon cheval, de me déclarer qu'il n'étoit plus en état de courir la poste, et qu'il falloit ralentir ma marche. Quelques habitans du voisinage arrivèrent pendant que je prenois mon déjeûner; et à peine eus-je fini, que je fus assailli d'une bordée de questions. On voulut savoir d'où je venois, où j'allois ; on me demanda quelques explications sur diverses matières de religion : il paroît qu'on fut assez content de mes réponses, car mon hôte, pour me prouver sa satisfaction, ne voulut rien accepter pour son déjeûner.

» Le 15 je me trouvai seul au milieu des déserts. Suivant les détours d'un sentier étroit, et consultant ma boussole toutes les fois que la route me paroissoit douteuse,

j'éprouvai les sensations qui m'agitèrent au milieu des flots de l'Océan lorsque je partis pour l'Amérique. La grandeur et l'immensité de Dieu se déploient avec une magnificence infinie sur les grandes mers ; et l'homme, à la vue des dangers qui l'entourent, se replie naturellement vers celui qui commande aux flots et aux tempêtes. Les créatures ne lui prêtent plus leur foible appui, il n'est plus emporté hors de lui-même par cette foule de distractions qui absorbent le temps. Il n'a pour asile assuré, que le sein de cette Providence qui le conduit à travers ce monde passager et misérable, pour arriver au port d'une vie éternelle. Sur les mers, cependant, il oublie, avec les compagnons de son passage, quelques-uns des momens du jour ; mais, dans le désert, il est seul avec Dieu, et ses pensées vagues et incertaines l'avertissent sans cesse qu'il n'a d'autre force et d'autre secours que ceux que lui offrent les consolations de la Religion. C'est alors qu'un ministre de l'Evangile comprend ces belles paroles de l'Apôtre : *Je puis tout dans celui qui me fortifie.* La prière devient facile, et l'élévation de nos cœurs vers le Ciel est un besoin véritable. Quels que soient les dangers, ils n'ébranlent l'ame que pour lui communiquer une nouvelle énergie. On marche pour Jésus-Christ, on partage les travaux des fondateurs de la Foi ; on est glorieux de souffrir comme eux, pour la même cause, et surtout de livrer, à leur imitation, une frêle existence entre les mains de celui qui nous l'a confiée.

» J'arrivai sur les bords de la rivière *Jaune ;* je vis un fragile bateau, et j'appelai, mais en vain, *l'homme de la traverse.* Je tentai le passage, après avoir calmé avec beaucoup de peine les frayeurs et l'agitation de mon cheval : une liane fixée sur les arbres de chaque rive

me

me servit de point d'appui, et j'atteignis sain et sauf le rivage opposé.

» Tous les fleuves, dans les pays nouveaux, sont profondément encaissés, et l'on risque de perdre au moins sa monture, si l'on ne manœuvre pas de manière à tomber sur l'endroit préparé pour recevoir le bateau.

» Je ne sortis d'un danger que pour en courir un autre. Malgré ma boussole et les renseignemens qui m'avoient été fournis, je m'éloignai du véritable sentier; et la nuit qui s'approchoit me faisoit craindre de manquer ce soir-là de cabane. Je découvris enfin la maison qu'on m'avoit signalée; et je logeai encore, cette fois, chez un juge de paix.

» Le 16 juin, je fus averti, le matin, que pour me rendre au *Settlement* d'Alaqua, je devois marcher toute la journée; que je ne verrois qu'une seule maison sur ma route, près de la *rivière de l'Est*, à cinq fortes lieues de distance.

» Je partis au lever du soleil, et à onze heures du matin je commandai mon déjeûner chez un vieil Ecossais, presbytérien : je ne sais si je fus un objet singulier pour les gens de la maison, mais ils m'examinèrent depuis les pieds jusqu'à la tête. Mes lunettes, mon anneau, ma montre, mon bréviaire, et ma croix surtout, m'attirèrent sur les bras tous les enfans, et firent parler une vieille femme, qui, assise près du foyer, me considéroit avec des intentions hostiles. Puritaine renforcée, elle ne voyoit en moi qu'un des défenseurs de la *grande Prostituée de Rome*. Après s'être contenue quelques instans, sacrifice qui lui coûta beaucoup, elle m'entreprit sur la religion; et tout à coup se livra, dans une déclamation virulente, à toutes les fureurs d'un fanatisme concentré. Nous étions pires que des idolâtres; nous adorions les Saints, et même leurs

images; nous avions notre veau d'or, et nous trafiquions honteusement du sacrement de Pénitence pour autoriser tous les crimes. Vous êtes *romain*, me disoit-elle: c'est vous qui avez persécuté les premiers chrétiens, et qui avez, avec l'enfer, cherché à éteindre dans le sang des premiers fidèles, la Religion du salut. J'avois remarqué que le calme de mon visage, joint à un petit sourire d'incrédulité, pendant qu'elle m'attaquoit avec tant de véhémence, avoit un peu déconcerté son zèle. Je répondis catégoriquement à toutes ses observations; et après avoir répondu, je maudis d'un grand anathème toutes ces doctrines abominables qui avoient si bien remué sa bile. Mes anathèmes firent sur elle une sensation plus agréable que les meilleurs raisonnemens. On me servit à déjeûner un vieux morceau de lard et du pain de maïs, encore chaud. Je partis ensuite, et la bonne vieille me fit ses adieux d'un ton fort amical; ce qui me fit comprendre qu'elle étoit un peu réconciliée avec les catholiques.

» Comme le soleil se couchoit, je descendis à Alaqua chez un Anabaptiste. Je racontai mon aventure, et mon hôte, qui m'avoit reçu avec beaucoup de politesse, approuva fort ma conduite; et soit honnêteté ou toute autre considération, il se montra très-facile sur tous les points de religion que nous traitâmes. Sa maison n'avoit guère que seize pieds carrés : c'est là qu'il me fallut passer la nuit, avec toute sa famille. Retiré dans un coin de la chambre, je dormois profondément lorsque je sentis qu'un être vivant grimpoit le long de mes épaules. Je reconnus qu'un de ses enfans venoit sans façon partager ma couche: il me prenoit pour sa mère, et il me demandoit avec instance des gateaux. La carte du matin me fit comprendre pourquoi la mine de mon hôte avoit été si suave la veille.

» Le 17 juin, je montai à cheval au point du jour, et malgré les renseignemens que j'avois pris, je m'égarai aussitôt après avoir perdu de vue la maison d'où je partois. J'eus à franchir, pendant près d'une heure, des ruisseaux profonds, des ravines dangereuses. Un champ de maïs, qui me fermoit heureusement le passage, me donna lieu de rencontrer des êtres humains et d'être remis sur la route. Le vallon d'Alaqua est fertile; les coteaux sont ombragés d'arbres de haute futaie, et tellement serrés les uns contre les autres, qu'ils défendent le voyageur des ardeurs brûlantes du soleil. Mon chemin suivoit les détours d'un ruisseau limpide, et me conduisit, à l'ombre des magnolias, des lauriers et des cyprès, jusqu'à l'habitation d'un Ecossais méthodiste. Le vieillard qui m'accueillit, m'annonça que toute sa famille venoit de se rendre au *méting* (1), et qu'il n'étoit pas en son pouvoir de rien préparer pour mon déjeûner. Il fallut me résoudre à attendre le dîner. Je pris patience jusqu'à trois heures : la famille ne revenoit pas; un nouveau ministre devoit ce jour-là faire ses preuves, et démontrer clairement qu'il étoit appelé à l'apostolat, par la force de ses poumons et la longueur de ses discours. J'ignore combien de temps il prêcha, combien il y eut de gens inspirés; mais ces retards me déterminèrent à aller chercher mon repas à cinq lieues au-delà. Je partis donc à cinq heures: je reçus une pluie si abondante et si subite, qu'avant d'avoir détaché mon manteau je fus complètement arrosé. Le sentier, pendant l'orage, étoit comme invisible, et je ne le connoissois qu'aux coches faites sur les pins de distance en distance. J'entrai enfin dans une *cyprière* ou

(1) Rassemblement religieux.

marais, et je pénétrai avec difficulté jusqu'à la *rivière morte Dead-Creek*, qui communique avec le Chactawhatchi, quelques pas au-dessous du lieu où se tient le bateau de traverse. Il étoit déjà six heures et quart : je poussai aussitôt le cri de convention, espèce de hurlement sauvage que mon premier compagnon de voyage m'avoit appris à imiter. Je hurlai donc de mon mieux, et crus un instant avoir été entendu. J'employai les expressions les plus pathétiques pour engager les personnes, que je soupçonnois être sur la rive opposée, à venir à ma rencontre... Erreur pénible !... L'écho voisin, qui répétoit mes cris, fut cause de cette illusion que favorisoit mon empressement de sortir de ce lieu épouvantable. Deux heures s'écoulèrent dans cette cruelle alternative : je fus obligé de passer la nuit dans un marais, vis-à-vis d'un bayou large et profond, n'ayant que de mauvaise eau à boire, au milieu de toutes les bêtes et de tous les insectes de la création ; je voyois à dix pas de moi des crocodiles se jouer au milieu de la rivière, et je savois, par la chronique, que les ours, les panthères, les loups abondoient dans ces quartiers. J'avois à craindre les lougres, les serpens à sonnettes, les *moccasins ;* les moustiques m'annonçoient déjà une visite désagréable. Joignez à cet amas de misères humaines, que je n'avois mangé, depuis vingt-quatre heures, que deux biscuits de farine de maïs ; que j'étois tellement brisé par la fatigue, que, quoique mes habits fussent mouillés, je n'eus pas le courage d'en changer, et que mon cheval, aussi mal partagé que moi, pouvoit être ruiné par cette dure épreuve. Comment dormir dans ce repaire affreux ? Le sourd mugissement des crocodiles, les cris aigus qui retentissoient dans la forêt, auxquels les ténèbres et la solitude donnoient quelque chose de sinistre ; un gros

poisson qui se soulevoit au-dessus des eaux et qui retomboit ensuite de toute la longueur de sa masse énorme : en voilà assez pour avoir peur. J'avois toujours les crocodiles présens à l'esprit. N'étant qu'à six lieues du golfe du Mexique, je reconnus que d'honnêtes esturgeons avoient contribué à augmenter mes craintes. Bartram dit, dans son Voyage des Florides, que les crocodiles l'ont souvent attaqué ; et il étoit à craindre en effet qu'un de ces monstres amphibies me saisissant au milieu du sommeil, ne m'entraînât dans les profondeurs de la rivière. Les fantômes de la nuit et de l'imagination m'effrayèrent un instant, et je me regardois comme perdu. J'avoue avec candeur mes craintes ; mais je dois dire, pour la vérité, qu'elles ne furent que passagères, et que je repris bientôt mon cœur d'Evêque. En me rappelant que Jésus-Christ nous assure qu'un seul cheveu de notre tête ne tombera pas sans sa permission, je m'enveloppai de mon manteau, je plaçai la selle de mon cheval en guise d'oreiller, et je m'étendis sur la terre pour attendre le jour. Qu'on est heureux, dans de pareilles circonstances, de servir Jésus-Christ et de pouvoir se dire, comme St. Ignace : C'est maintenant que je suis un de ses disciples ! La nuit me parut longue ; et dès que l'aube parut, je me mis en devoir d'appeler de nouveau. Mes efforts furent perdus ; et comme la faim me pressoit, je songeai à revenir chez mon Ecossais, dans l'espoir que la famille seroit enfin de retour. Mon cheval étoit foible, harrassé ; je tremblois de le laisser en route. J'avois un peu soutenu mes forces à l'aide d'un flacon de rhum, que je réservois pour l'extrémité, et dont je mêlois quelques gouttes avec l'eau stagnante du marais. J'avois à peine fait quelques pas, que j'aperçus, sur le coteau, six Nègres qui, de Pensacole d'où ils s'étoient échappés, se rendoient chez leur maître, habi-

tant de Chapola : ils m'encouragèrent, promirent de réveiller le ferry-man (1), et de me porter sur l'autre rive du *Chactawhatchi :* je les accompagnai. A peine fûmes-nous sur les bords du *Bayou*, qu'un Nègre, le plus robuste de la bande, fit retentir le désert d'un *yell* (2) vigoureux, qui ne manqua pas de produire son effet. On nous répondit par le même cri, et la joie remplit mon ame. Nous traversâmes enfin la rivière. J'étois pâle, défait, à moitié mort d'inanition. J'excitai la pitié d'un Américain que nous rencontrâmes, et il partagea avec moi un pot de lait et un pain de maïs. Il me sembloit que j'allois dévorer le tout comme un ogre; mais l'estomac étoit épuisé, et je ne pus qu'avaler quelques morceaux de son pain. J'allai à six milles chercher un lieu de repos, et je m'arrêtai chez un homme charitable, qui me prodigua tous les secours qu'exigeoit ma déplorable situation. Honnête et sincère méthodiste, mon hôte me traita avec une cordialité généreuse. J'admirai l'empire d'une fausse religion, même au milieu des bois. On ne se mettoit à table qu'après avoir rendu grâces à Dieu et appelé ses bénédictions. Soir et matin, le père de famille rassembloit ses enfans et ses domestiques, leur lisoit quelques chapitres de l'Ecriture-Sainte, qu'on écoutoit avec respect; donnoit ses avis, ou expliquoit quelques passages obscurs; et on terminoit ce saint exercice par le chant des cantiques. Je parus à peine le jour de mon arrivée; je tâchai de reprendre ce que j'avois perdu la veille, en repos et en sommeil. Le lendemain, j'eus l'honneur de bénir la table; et après le déjeûner, il me fallut, à leurs prières, leur adresser quelques paroles d'édification.

---

(1) Patron de bateau.
(2) Cri sauvage.

Je pris pour texte ces paroles énergiques, *un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême*. Tout le monde m'écoutoit et me regardoit avec étonnement ; lorsque j'eus fini, ils paroissoient profondément frappés de ce qu'ils venoient d'entendre.

» Le 19, je m'éloignai à regret de cette maison hospitalière ; et quel fut mon étonnement d'entendre dire à mon hôte, lorsque je lui demandai ce que j'avois à lui payer : Monsieur, tout ce que vous me devez, c'est d'honorer ma maison de votre présence à votre retour de Saint-Augustin !

» Les terres sont très-fertiles le long du Chactawhatchi ; mais elles sont sujettes aux inondations. Les vallées de Holmes et d'Uchi commencent à devenir plus riantes, sans rien perdre de leur beauté sauvage et pittoresque.

» J'ai passé, pendant plusieurs milles, sous un berceau de verdure, en respirant les parfums délicieux du magnolia et du laurier. L'air étoit rafraîchi, sur ces paisibles collines, par une multitude de petits ruisseaux qui, se précipitant des rochers, se perdoient ensuite dans les prairies naturelles.

» Le voyageur observe, en s'avançant vers la Chapola, que les terres, sur certaines montagnes, sont d'une richesse étonnante ; que les arbres qui les couvrent sont rapprochés et majestueux ; tandis qu'au pied des vallons voisins on n'aperçoit que des pins avortons, qu'un sable aussi blanc que celui des côtes de la Floride. Il remarque que, comme dans les états du Missouri et des Illinois, le sol est fréquemment affaissé sous la forme d'un entonnoir renversé, mais parfait, et que ces réservoirs apparens ne renferment jamais une goutte d'eau. Il est frappé, en traversant la Péninsule, de la multitude des puits naturels, des fontaines curieuses par l'abondance et la clarté de

leurs eaux, des passages souterrains qui absorbent tout à coup un grand fleuve, et surtout par le mélange, le bouleversement des terres, et les bancs de coquillages que l'on rencontre partout.

» Les lacs sont nombreux et poissonneux, et le gibier y abonde. On soupçonne qu'il y a des communications souterraines entre les lacs qui embellissent le comté d'Alachua, parce que leurs eaux baissent toujours dans la même proportion et au même instant. Je ne serois pas éloigné de croire que les Florides ont été bouleversées par des secousses violentes, par un renversement général; si même l'on en juge par certaines pierres volcaniques qui n'y sont pas rares, et dont quelques-unes sont encore couvertes de lave, un volcan terrible a dévasté ce pays, et opéré sans doute cette grande révolution qui, d'après l'opinion de plusieurs savans, a formé le golfe du Mexique, et détaché ces terres, qui forment aujourd'hui une couronne d'îles, qui s'étend du cap de Sable, jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque. J'avoue que ces idées m'ont souvent occupé pendant mes voyages. Mais je m'aperçois que ces réflexions m'ont éloigné de mon but; je vais continuer ma narration.

» Je cheminois lentement, après avoir quitté mon hôte, au milieu d'une vallée fertile, et à la vue des fermes isolées qui, de loin en loin, frappoient mes regards, et dont la construction bizarre formoit un contraste singulier avec des bosquets d'une éternelle verdure, qui les protégeoient contre les ardeurs du soleil; je m'abandonnois aux tristes réflexions qu'inspire le sort des premiers habitans de cette terre. Il est agréable, sans doute, au milieu de ces forêts immenses, de reposer ses regards sur l'habitation de l'homme industrieux, et de recevoir le bienfait de l'hospitalité; mais cependant on ne peut s'empêcher de plaindre

le foible Sauvage, que les armes et les vices du vainqueur ont humilié : comment la cause du malheur ne seroit-elle pas chère aux cœurs sensibles et généreux, quand on se rappelle les résolutions magnanimes que la nation des Crecks présenta au congrès des Etats-Unis, lorsqu'à la suite d'un traité, dont le gouvernement lui-même avoit soupçonné l'injustice, l'état de la Géorgie les dépouilla de leur ancien patrimoine? Le temps n'étoit plus, où le nom seul des guerriers de cette nation faisoit pâlir ces mêmes Géorgiens, qui les traitoient alors avec tant de rigueur : il fallut céder au nombre ; et ils cédèrent avec une grandeur d'ame digne des anciens Romains. Prenez, disoient-ils, cette terre que nous ne pouvons plus défendre : mais cette terre renferme les restes de nos pères ; nous vous l'abandonnons, ne nous refusez pas au moins la dernière consolation qui nous reste, celle d'errer, comme étrangers, parmi leurs tombeaux, et de mêler nos cendres à leurs cendres. Vaine espérance ! ces infortunés ont été obligés de fuir et de chercher ailleurs un asile. Les Séminoles, ou Muscogulges ne seront pas mieux traités, et l'on ne se contentera pas de l'abandon qu'ils ont fait de la plus riche partie de leur contrée ; on les chassera sous peu de la portion qu'ils possèdent encore. Ils ont dû le comprendre, en apprenant la loi terrible que les nouveaux législateurs des Florides ont portée contre ceux qui dépasseroient les limites en chassant (1). Il y a dix ans que ces enfans des forêts poursuivoient sans crainte le timide chevreuil, et que, dans

(1) Par un acte du conseil législatif du territoire des Florides, passé en 1827, tout homme blanc qui rencontrera un Sauvage chassant sur les terres du gouvernement des Etats-Unis, pourra le dépouiller de ses armes, l'attacher à un arbre, et lui appliquer trente-neuf coups de fouet.

cette même vallée, ils jouissoient en paix des trésors simples que la Providence leur prodiguoit sur les bords du Holmes et d'Uchi.

» En sortant de la vallée, je suivis, après avoir parcouru un pays stérile et inégal, la crête d'une colline qui me conduisit jusqu'à la prodigieuse montagne de Hikery-Hill. Le voyageur s'étonne, avec raison, de rencontrer tout à coup, à une hauteur considérable pour les Florides, et après avoir été attristé pendant plusieurs heures par l'image de la stérilité, ce sommet majestueux qu'ombragent les plus beaux arbres de la création; le chêne vert, le laurier et le magnolia, signes certains d'une terre riche et inépuisable, bordoient le chemin qui partage la montagne, sur la cime de laquelle étoit une charmante habitation où j'allai descendre.

» Mon hôtel champêtre avoit la forme d'un carré long, et étoit construit dans le goût de quelques cabanes que l'on voit au Jardin des Plantes à Paris. Des pins de même grosseur étoient étendus les uns sur les autres, et fortement liés ensemble : on avoit pratiqué des portes et des fenêtres dans cette espèce de *palissade*, et quelques planches façonnées à coups de hache fermoient toutes ces ouvertures. Je commençois à me délasser des fatigues du jour en respirant la brise du soir, lorsqu'un autre voyageur vint, comme moi, réclamer un gîte : il fut accueilli avec bonté, et nous fûmes destinés à partager la même chambre. Nous eûmes bientôt lié conversation ; car rien ne fait mieux sentir à l'homme sa dépendance, et le besoin qu'il a de son semblable, que ces courses solitaires dans une région nouvelle et inconnue. J'appris, avec plaisir, qu'il alloit à Saint-Augustin, et qu'il osoit entreprendre à pied ce pénible voyage. J'avoue que je fus confus alors des plaintes et des murmures que

m'avoit arrachés mon embarras dans des circonstances un peu difficiles ; la vue de ce jeune homme qui bravoit, pour un emploi peu lucratif, les dangers et les fatigues d'une si longue course, ranima mon courage. En songeant aux travaux et aux peines que ces hommes supportent par amour pour les richesses, je disois intérieurement : quels sentimens ne doivent pas nous inspirer l'amour de nos frères, le règne de Jésus-Christ ! Si nous avons pour les ames confiées à nos soins le cœur d'un pasteur, d'un évêque, il n'y a plus ni plainte, ni crainte, ni même inquiétude humaine, dès qu'il s'agit de voler à leur secours, et de les ramener dans le chemin de la vertu.

» Considérant la rencontre de ce voyageur comme un bienfait de la Providence, je la remerciai de l'attention qu'elle avoit pour ma foiblesse, et je promis de régler ma marche sur celle de mon nouveau compagnon. Nous convînmes de ne pas nous abandonner jusqu'à Saint-Augustin ; et nous nous engageâmes, en cas d'accident ou de maladie, à nous prêter une assistance mutuelle. Nous nous dirigeâmes gaîment vers la vallée de Chapola, et nous traversâmes cette rivière à cinq milles au-dessous de l'endroit où tout le volume de ses eaux s'engloutit dans un abîme souterrain, pour reparoître ensuite en deux branches : chacune d'elles s'enfonce dans la terre par diverses ouvertures, et leurs eaux ne se confondent qu'à une demi-lieue des gouffres dont elles ont rejailli.

» On ne parle qu'avec admiration, dans les Florides, de l'excellence des terres qui bordent la Chapola, des grottes curieuses que la nature a creusées dans les rochers calcaires qui forment la base de ce sol fertile. Les fontaines merveilleuses qui rafraîchissent le vallon, sont d'une beauté difficile à décrire. A la vue de ce Tempé des

Etats-Unis, on est porté à croire aux peintures riantes que les poètes nous ont laissées de la Grèce antique, et aux narrations pompeuses que les voyageurs nous font de certaines contrées de l'Asie. Les arbres n'y perdent jamais leur verdure; et quoique pressés les uns contre les autres, ils s'élèvent à une hauteur gigantesque, et ramassent toutes leurs feuilles vers la cîme, comme pour arrêter tous les rayons d'un soleil brûlant. Quelles sensations délicieuses goûte l'ame en abordant ces forêts majestueuses, lorsqu'on sort de ces longues *Pinières*, où l'air, raréfié par la chaleur et imprégné d'une forte odeur, fait éprouver au voyageur des nausées continuelles! les rayons solaires, répercutés quelquefois par un sable aussi blanc que la neige, ne sont pas un moindre tourment. Tout à coup on passe de ce Ténare dans un nouvel Elysée. Aux charmes de l'ombrage sont unis les parfums du magnolia et du tulipier. Après avoir côtoyé la Chapola, nous gravîmes, par une pente douce, la colline de la rive gauche, jouissant à notre aise du spectacle le plus beau et le plus varié. Partout on entendoit le murmure des fontaines qui, réunissant leurs eaux, devenoient ensuite des ruisseaux profonds et bien encaissés. Quelques rochers s'élevoient à la hauteur des arbres: tout autour les fleurs avoient pu croître, et présentoient une agréable bordure; tandis que des arbrisseaux odoriférans ornoient les flancs et la tête de ces monticules. Des puits naturels, des caves souterraines, des chênes que la foudre avoit déchirés, ou que l'ouragan avoit jetés comme un pont artificiel sur notre sentier étroit, rien ne manquoit pour rendre parfait ce tableau. Je raconte ce que j'ai vu, je décris mes sensations, et je confesse que mes expressions ne répondent pas à la réalité. Pour venir à l'appui de ce que j'avance, je vais emprunter

à un ouvrage publié dernièrement sur la Floride de l'Ouest, la description de la grotte des Arches et de la fontaine appelée *Big Spring*. J'ai visité cette dernière merveille.

» La grotte des Arches est située à trois milles et à l'ouest de l'endroit que je viens de décrire ; on y entre par une ouverture taillée à la naissance d'un vaste rocher. Ce passage conduit par une pente facile et un corridor beaucoup plus large qu'élevé, à la première des salles, dont l'œil admire tout à coup la hauteur prodigieuse et la largeur régulière. Un canal profond, dont l'eau est froide et limpide, embellit jusqu'à une assez grande distance la partie du sud ; il se change ensuite en plusieurs puits, et finit par disparoître. La grotte prend alors la direction du nord - ouest, se rétrécit insensiblement, et ressemble à une arche gothique : elle conserve cette forme dans une longueur d'environ trente toises, et tout à coup elle est coupée par une rivière considérable où fourmillent des écrevisses. Après avoir traversé cette rivière, et en tournant au nord-est, on rencontre une seconde salle, longue de cent pieds, très-droite, mais dont le sol est inégal à cause des débris qui se sont détachés du rocher. Un cercle, ou plutôt un amas de colonnes, en supporte le centre, et tout au tour des milliers de stalactites s'élancent de la voûte, en allongeant leurs longs tubes, et s'avancent vers d'autres stalactites blanchâtres qui partent de la base, et dont le temps les a probablement séparés. On aperçoit dans les murs grand nombre de cavités, qui sont toutes remplies de chauves-souris : à l'approche de la lumière, ces animaux se réfugient dans les endroits ténébreux, et produisent par leur vol un bruit semblable à celui d'un vent violent. Le passage devient ensuite tortueux et difficile jusqu'à un autre appartement d'une grandeur majes-

tueuse : de là partent plusieurs avenues qui n'ont pas encore été explorées, de même que deux ruisseaux abondans. Les voyageurs ont pénétré dans la grotte des Arches, jusqu'à une profondeur de deux cents toises. Les congélations que l'on remarque sur les murs, ont l'apparence d'une glace cendrée : elles prennent des formes bizarres ; tantôt elles se détachent comme une chevelure ondoyante, tantôt elles imitent les plus riches draperies, et toutes ces figures sont parsemées de cristaux. Les stalactites régulières sont creuses, couvertes à l'extérieur d'une espèce de craie tendre, et dans l'intérieur, de spalt jaune et resplendissant.

» La fontaine appelée en Anglais *Big Spring*, s'est frayée une issue à travers les rochers, d'où elle précipite le volume de ses eaux avec une étonnante rapidité. C'est un petit torrent qui, impatient d'avoir été longtemps resserré et arrêté dans sa course, se déborde avec fureur, dans un bassin creusé dans le roc. Ce bassin est ovale, et peut avoir, dans sa plus grande largeur, cent pieds de diamètre : ces eaux, malgré leur rapidité, sont si claires, qu'on peut distinguer les plus petits objets, à une profondeur de cinq à six toises. Tout au tour, à partir du rocher qui s'avance sur l'ouverture, le magnolia, le laurier, le cyprès et le cèdre confondent leurs feuillages. La vigne sauvage, après avoir étendu ses flexibles rameaux jusqu'au sommet de tous ces arbres, retombe en festons sur la fontaine ; des milliers de poissons jouissent en paix de cet asile retiré ; mais au moindre bruit, à l'arrivée d'un voyageur curieux, tous cherchent une retraite dans le gouffre impénétrable. Ces belles eaux, dont la couleur rivalise avec un azur clair et sans mélange, impriment à tous les objets qu'elles réfléchissent cette même teinte ; et lorsque le soleil est perpendicu-

laire, elles agissent comme un prisme, et répandent sur les images qu'elles reproduisent les nuances de l'arc-en-ciel. En sortant du bassin, elles se réunissent aux eaux d'une autre source qui a certainement la même origine, et forment de suite une rivière navigable. Je me rappelle qu'assis sur la pointe qui domine la fontaine, je contemplai à loisir ce fleuve que sembloit vomir le rocher, et qu'à la vue de toutes les beautés que la Providence avoit prodiguées en ce lieu, mon ame, charmée aussi par le silence religieux qui y régnoit alors, paya, avec un nouveau sentiment de reconnoissance, le tribut journalier des prières qu'elle a vouées à Dieu.

» Nous nous arrachâmes avec peine à ce spectacle ravissant, pour revenir à la ferme où nous avions résolu de passer la nuit. Nous fûmes mieux traités que nous ne nous l'étions imaginé, d'après la manière plus que froide avec laquelle on nous avoit accueillis. Notre hôte étoit un des *potentats* du pays : il avoit grand nombre d'esclaves, des terres immenses.

» Le lendemain nous partîmes avant le lever du soleil, et après une heure de marche, nous prîmes un sentier étroit qui devoit abréger notre route vers l'Apalachicola.

» La campagne à travers laquelle nous conduisoit ce sentier, que je comparerois à un sillon de charrue, ne nous offrit rien de bien curieux. Nous parvînmes enfin à une forêt sombre et épaisse, et nous reconnûmes que nous approchions du fleuve Apalachicola : rien ne surpasse la fertilité de ces terres d'alluvion, qu'engraisse depuis nombre de siècles une décomposition végétale très-active. Mais, en général, le fleuve n'a pas encore perdu son empire sur ces richesses qu'il a créées, et l'accroissement de ses eaux vers la fin de l'hiver a repoussé jusqu'ici la foule des spectateurs avides.

Il faut avouer, cependant, qu'avec le génie d'entreprise que possèdent les Américains, le temps ne peut être reculé où l'on vaincra, comme sur les bords du Mississipi, les difficultés que la nature oppose. Nous arrivâmes à l'Apalachicola, à l'endroit même où il prend son nom, à la jonction des rivières Chattahoché et Flint, qui perdent les leurs en se confondant. Après avoir suivi le cours du fleuve jusqu'à l'endroit ou aborde le bateau de traverse, nous hélâmes les bateliers qui demeurent sur la rive opposée. C'est en vain que nos poumons se fatiguèrent pendant une heure. Il étoit déjà midi, et nous avions perdu l'espérance de nous faire entendre. Remonter jusqu'au passage le plus voisin, à plus de douze milles au-dessus, sans guide ni sentier, c'étoit nous exposer à être surpris par la nuit avant d'atteindre notre but : nous tînmes conseil. J'étois d'avis de revenir sur nos pas; je craignois, par l'expérience du Chactawhatchi, d'être encore obligé de prolonger le jeûne jusqu'au lendemain. Mon compagnon me proposa de traverser l'Apalachicola à la nage, d'aller à la découverte du bateau, et de revenir me chercher. Ce projet me parut au-dessus de ses forces : je lui représentai que le courant étoit rapide, la rivière très-large, et que les crocodiles y abondoient. Malgré mes remontrances et mes prières, il persista dans son dessein, et se mit en devoir de l'exécuter. Je le vis s'élancer à l'eau, la fendre comme un poisson, et parcourir, en moins de dix minutes, un espace de plus de trois cents toises. J'avoue que je ne respirai à mon aise que lorsque je l'aperçus sur l'autre rive. Dans un instant il reparut dans la barque, la dirigeant de mon côté; mais comme ses forces n'étoient pas en proportion avec la masse qu'il avoit à manier, il fut entraîné, par la rapidité du courant, beaucoup plus bas qu'il ne pensoit, et il ne parvint à remonter le

fleuve qu'à l'aide des arbres dont les branches s'avancent sur les eaux. Il me rejoignit après un travail incroyable : nous réunîmes nos forces ; je ramai tout aussi bien que je pus, et nous traversâmes heureusement. Notre épreuve n'étoit pas finie : nous eûmes dix milles à faire avant de trouver une maison où l'on voulût nous préparer des alimens. Nous étions à jeun, et nous ne pûmes prendre notre repas que vers les six heures du soir. Je consolai mon Ecossais, en lui rappelant combien cette manière de voyager étoit économique. Notre hôte étoit d'une humeur fort gaie, grand questionneur, politique intrépide. Il eût volontiers prolongé la conversation, si la fatigue ne nous eût forcés à nous aller coucher.

» Notre route fut agréable jusqu'à Talahassée, où nous arrivâmes le douzième jour depuis mon départ de Pensacole ; par le chemin que j'avois suivi, j'avois parcouru trois cents milles anglais, ou cent lieues de France. Je ne parle pas des deux derniers jours de marche ; ils n'offrirent rien de bien particulier et d'intéressant. Nous remarquâmes cependant un grand nombre de réservoirs ou étangs naturels, et apprîmes qu'il y avoit dans les environs plusieurs lacs. Le pays que nous traversâmes étoit coupé par de petites collines ; les terres paroissoient plus fortes à mesure que nous avancions ; et partout les eaux étoient abondantes. Talahassée, fut désignée, en 1823, comme l'endroit le plus propre à devenir la capitale du territoire. Ce point intermédiaire entre Pensacole et Saint-Augustin, réunissoit beaucoup d'avantages. Les terres qui l'entourent, dans un rayon de huit à dix lieues, sont d'une fertilité prodigieuse ; des lacs d'une assez grande étendue embellissent le pays, et sont d'une utilité réelle par l'excellent poisson qu'ils fournissent et le gibier qu'ils attirent. La mer est à peu de distance, et les communica-

tions sont faciles par la rivière Apalache et les ruisseaux tributaires. L'emplacement de la ville a néanmoins ses inconvéniens. Le plateau sur lequel est bâti Talahassée est trop étroit ; et jusqu'à ce que la capitale ait acquis assez d'importance pour qu'on puisse paver les rues, il sera presque impossible de remédier aux ravages des pluies, qui par fois tombent par torrens dans ces contrées. Les villes s'élèvent en Amérique comme par enchantement. La cupidité a une voix plus puissante que la lyre d'Amphion. Talahassée n'a que quatre ans d'existence, et elle compte déjà une centaine de maisons très-propres et bâties sur un plan régulier. J'y passai trois jours pour me délasser de mes fatigues, et je n'ai eu qu'à me louer de la politesse et des bonnes manières de ses habitans et de son gouverneur.

» J'eus le bonheur d'y célébrer la Messe le dimanche 23 juin, et, contre mon attente, à peine eus-je commencé, que la salle se remplit de spectateurs protestans. Je fus obligé d'improviser un sermon. Pendant tout le temps que je leur parlai de l'importance du salut et de la voie qu'il falloit suivre pour l'obtenir, ces bonnes gens m'écoutèrent avec une religieuse attention, et ils restèrent jusqu'à la fin du sacrifice. Je crus avoir répondu au désir de mes auditeurs : l'un d'eux disoit, en se retirant, qu'il *aimoit ma doctrine*, et qu'elle lui paroissoit *très-sage* et *très-saine*. L'empire que la Religion catholique conserve sur l'esprit des gens éclairés, a quelque chose d'extraordinaire. J'ai parlé avec plusieurs avocats, avec des médecins, avec des personnes qui avoient reçu une éducation soignée, et l'opinion qu'ils s'étoient formée sur notre Religion lui étoit généralement favorable. On ne sait pas la croyance dans laquelle on est né ; les variations interminables des sectes dégoûtent un homme raisonnable ; et

comme le culte protestant ne réchauffe jamais le cœur, on se perd dans un vide immense qui, tôt ou tard, conduit à l'indifférence. Que de fois j'ai recueilli cet aveu consolant pour le vrai fidèle, savoir, que si jamais on embrassoit une religion, on se fixeroit dans la catholique !

» Un Irlandais zélé m'offrit généreusement un lot de terre, situé dans les limites de la ville, si je voulois y bâtir une église. La volonté ne manque pas ; mais où sont les ouvriers pour défricher ce champ inculte ? Cette offre m'eût réjoui en d'autres circonstances, tandis qu'alors elle ne réveilla en moi que de tristes pensées. Pourquoi suis-je envoyé vers un peuple dont je vois les maux sans pouvoir le secourir ? La Providence a ses vues, et ses desseins se manifestent avec le temps. N'oublions jamais que l'arbre qui couvre toute la terre de son ombre et de ses fruits de bénédiction, a eu pour germe un grain de sénevé.

» Mon ministère ne fut pas inutile à trois enfans que je baptisai, et dont l'un mourut quelques jours après.

» Nous partîmes de Talaliassée, le 25 juin ; et jusqu'à la rivière Ocilla, nous nous promenâmes au milieu d'un bois magnifique. Du sommet des monticules que la route traverse, nous aperçûmes, dans le fond des vallées, des lacs qui sont encore solitaires, malgré la beauté de leurs eaux, la fraîcheur des forêts qui les entourent, la variété des sites pittoresques, où le désordre de la végétation présente un charme de plus au voyageur. Les canards de la Virginie, qu'on pourroit aussi bien appeler des Florides, les outardes, les grues superbes, à qui Bartram ne craint pas d'appliquer l'épithète de Séraphiques, la sarcelle, des milliers d'oiseaux aquatiques, peuploient ces bassins limpides, et évitoient, avec légèreté, les

attaques un peu brusques de l'énorme crocodile. C'est là que, vers le coucher du soleil, se désaltèrent les chevreuils; c'est à l'aide de ces eaux qu'ils traversent, en nageant avec la rapidité de la course, qu'ils évitent souvent les longues poursuites de la panthère.

» Je voulus, en attendant les apprêts du dîner, prendre un bain dans l'Ocilla; mais à peine étois-je entré dans la rivière, que la vue d'un crocodile, dont la grosse tête se dirigeoit sur moi, me décida incontinent à lui laisser le champ libre. On nous servit des grillades d'ours que je trouvai fort délicates, avec un melon d'eau que nous eûmes pour dessert.

» Nous n'étions pas éloignés du lieu où quelques jeunes Séminoles avoient commis, deux mois auparavant, un horrible attentat. Exaspérés, à ce qu'on prétend, par les vexations d'un fermier limitrophe, ils avoient, en son absence, brûlé sa femme, ses enfans et une esclave. Ce n'étoit point le crime de la nation; et quoique l'horreur que cette action avoit répandue eût extrêmement irrité les esprits, le gouverneur sut distinguer les coupables des innocens, et la paix ne fut pas interrompue. La nation des Séminoles craignit d'être exterminée, et elle se chargea elle-même de poursuivre les meurtriers. L'homme qui nous avoit si bien régalés, et qui vivoit tout seul dans une méchante cabane, au milieu du désert, nous parla des dangers qu'il avoit courus de la part de ces brigands. Le lendemain de cet horrible accident, ils lui avoient demandé des provisions en le menaçant de le tuer; et ils auroient sans doute exécuté leur menace, sans l'apparition soudaine d'un corps de milice qui déjà s'étoit mis à leur poursuite. Un Sauvage fut blessé dangereusement auprès de sa maison; et il n'échappa qu'en se jetant dans un marais où il mourut probablement. Les

autres se sauvèrent à travers des taillis touffus : ils ne furent arrêtés que long-temps après par leurs compatriotes. L'alarme n'étoit pas entièrement dissipée à l'époque où nous voyagions.

» Vers la fin du jour nous arrivâmes à la cabane où nous devions passer la nuit. On nous traita bien ; mais on se fit bien payer. A peine étions-nous couchés, qu'une nuée de brûlots et de moustiques vint fondre sur nous. Pendant mon séjour à la Nouvelle-Orléans, j'avois fait connoissance avec ces ennemis de l'espèce humaine, et je profitai de mon expérience pour m'en délivrer. Mon corps étoit abrité par les draps; des gants protégeoient mes mains, et un mouchoir, arrangé sur la figure de manière à ce que le nez seul étoit en évidence, achevoit de me défendre. La chaleur m'incommodoit un peu; mais de deux maux il faut choisir le moindre.

» A mon retour de St-Augustin, je descendis dans cette même maison, et n'y trouvai qu'une vieille femme, qui d'abord me refusa l'hospitalité. Ne pouvant rien obtenir d'elle pour moi, j'intercédai pour mon cheval, et il fallut la prier long-temps pour l'attendrir sur le sort de cette pauvre bête. Enfin, il fut arrêté qu'on lui donneroit une ration. Pendant que cet animal, qui avoit fait douze lieues sans manger, réparoit ses forces, j'allai me délasser sous le toit de la cabane. Je vis arriver un vieillard, tremblant sous le poids de l'âge, et dévoré par une fièvre qui le minoit depuis deux mois. Je m'informai gracieusement de sa santé, je consentis à lui tâter le pouls, et lui parlai des vertus admirables du quina. L'espérance qu'il conçut d'être bientôt délivré de sa fièvre par les conseils que je lui donnai, me le rendit favorable : il déclara à sa femme qu'elle ne devoit pas envoyer un voyageur coucher au milieu des bois, et surtout sans souper ; que cela étoit

plus que suffisant pour lui causer une fièvre aussi maligne que la sienne. C'est ainsi que nous parvînmes à obtenir ce que l'humanité réclamoit pour nous. Cette petite anecdote nous amusa beaucoup, moi et le jeune Ecossais qui m'accompagnoit alors.

» Le 27 juin, nous partîmes de très-bonne heure : le courrier nous précédoit : le guide nous ayant prévenus que nous ne verrions d'habitations que sur les bords de la Suwannée où nous devions passer la nuit, nous côtoyâmes plusieurs petits lacs qui n'avoient rien de remarquable. C'est près de l'un de ces lacs que nous prîmes un repas champêtre : la chaleur étoit excessive, et nous étions si fort altérés, que l'eau qui n'étoit que potable, nous sembla délicieuse. Le premier qui s'avança pour en puiser, eut à combattre un crocodile qui en défendoit l'approche. L'animal s'éloigna après une légère résistance, et se retira lentement vers le milieu du lac.

» Les environs de la rivière Suwannée furent le théâtre de la guerre en 1818 : deux mille Sauvages et Nègres (plusieurs de ces derniers étoient marrons), se réunirent sur ce fleuve pour en disputer le passage au général Jackson : à l'approche des troupes anglo-américaines, et après quelques escarmouches, les Séminoles se replièrent sur Saint-Augustin et furent vivement poursuivis. Pendant la nuit on tomba sur un camp de Nègres, qui se battirent en désespérés. Ce parti ne comptoit guère que trois cent cinquante combattans, chargés de défendre les femmes et les enfans de leurs maîtres ou de leurs amis. Ils s'acquittèrent avec bravoure de ce devoir ; la lutte fut sanglante, et ils ne reculèrent qu'en laissant quatre-vingts des leurs sur le champ de bataille, et que lorsque la majeure partie fut hors de combat. L'anglais Arbuthnot fut pris à la même époque, jugé comme espion, et con-

damné à une mort infâme. Le jeune Ambristu ne fut pas traité plus humainement. Leur crime étoit d'avoir vendu des armes aux Sauvages : les autres chefs d'accusation n'ont jamais été bien prouvés.

» Au sortir de la Suwannée, un fermier américain nous montra un crocodile gigantesque qu'il avoit tué la veille, sur le bord de la rivière. Il avoit près de douze pieds de longueur. Cet animal infestoit depuis quelque temps ce quartier; il avoit souvent couru sur les enfans, il avoit déjà happé plusieurs cochons et saisi un gros chien de basse-cour. Cette dernière perte fut sensible au fermier, et il résolut de se défaire de ce voisin dangereux. Il réussit dans son entreprise : une balle en fit justice. On trouva dans le cadavre les restes du chien et la moitié d'un cochon. J'ai examiné cet animal terrible, et reconnu que sa mâchoire supérieure étoit mobile. On retira de sa graisse environ cinq litres d'huile. Le crocodile n'attaque ordinairement que lorsqu'il est au milieu des eaux, parce qu'il sent alors toute sa force. Il est de fait qu'il a renversé des canots de chasse, arrêté des ours et des chevaux, dévoré des hommes; et que s'il peut choisir entre le Blanc et le Nègre, il donnera toujours la préférence au dernier.

» Le 28, le courrier nous annonça que de toutes nos journées celle-ci seroit la plus pénible. Nous n'avions qu'une distance de cinquante milles à parcourir, avant de trouver la première maison du comté d'Alachua. La route tracée sur le plateau d'une colline sabloneuse, n'est arrosée par aucun ruisseau. Ainsi le voyageur est averti de s'informer exactement des lieux où il doit se détourner, pour découvrir les deux fontaines et le puits naturél où il apaisera les ardeurs d'une soif brûlante, surtout s'il traverse ce désert pendant la saison des grandes chaleurs. Les

deux fontaines sont la source de deux jolies rivières. Leurs bassins, tapissés de verdure, me rappelèrent celui de Chapola. Si nous eussions contourné la colline du côté du sud, nous n'aurions pas souffert du manque d'eau, et nous aurions vu une des plus grandes merveilles du pays : une rivière considérable qui se précipite dans un abîme qui a plus de cent pieds de profondeur, et qui se perd dans les entrailles de la terre. Le puits naturel est remarquable. Il est taillé dans le roc, et ce n'est qu'au moyen d'une perche de 16 pieds et d'une cruche qu'on peut en puiser de l'eau. Il est bien probable que, sans le courrier, nous aurions été condamnés au supplice de Tantale. A trois milles au-delà du puits, nous commençâmes à gravir une montagne de sable blanc; et après trois heures d'une marche pénible, nous parvînmes à la dernière fontaine. J'en parle de nouveau, à cause d'un figuier, le plus gros que j'aie vu, qui ombrageoit la surface de cette source. Nous vîmes, le soir, le tombeau d'un Indien mort depuis deux mois : deux de ses compagnons l'avoient soigné jusqu'à son dernier soupir; et par respect pour sa dépouille mortelle, ils l'avoient déposé sous une palissade, en forme de triangle solide, dont la base enfermoit le cadavre. J'eus la douleur de contempler les ossemens de ce malheureux que les bêtes fauves avoient dévoré : la piété de ses amis, toute louable qu'elle fût, n'avoit pas été assez ingénieuse; car les loups en creusant sous le tombeau, avoient rendu inutiles leurs précautions. Ce spectacle attriste l'ame; on est forcé de gémir sur le sort de ceux que la mort frappe loin de leurs familles, et dont les souffrances ne sont adoucies ni par les consolations de la terre, ni par celles du Ciel. Vanter le bonheur des Sauvages, c'est oublier que leur bonheur n'est qu'insouciance brutale, et que relativement aux besoins de la vie, s'ils les sentent moins que toute autre espèce d'hommes,

ils sont continuellement dans l'incertitude de pouvoir les soulager : leur indépendance farouche n'aura jamais des attraits que pour un esprit inquiet et vagabond.

» C'est en vain que je cherchai l'emplacement du pont naturel de la Santa-Fé, dont on m'avoit parlé. Quoique à certaines époques les eaux coulent et dessus et dessous, je n'observai aucune trace de ce phénomène singulier, et je traversai un fleuve sans le savoir.

» Le comté d'Alachua, dans la partie située à l'est de la Santa-Fé, ressemble aux environs de Talahassée. J'y découvris, à mon retour, six familles catholiques, et je baptisai sept enfans. Les protestans, qui avoient été informés de mon arrivée, ne manquèrent pas de se rendre à cette cérémonie : profitant de cette occasion pour les instruire, et dissiper les préjugés qui les fatiguent encore, j'expliquai, après avoir parlé de la nécessité du Baptême, tous les rits qui l'accompagnent, et l'à-propos de toutes les cérémonies symboliques. Après avoir lu les prières en latin, je les traduisis en anglais; je finis par une exposition abrégée des devoirs qu'impose le christianisme. De suite après une femme protestante me présenta son enfant, et voulut que je le reçusse dans la famille de Jésus-Christ. J'avois été occupé dans ces fonctions touchantes près d'une heure et demie, et je croyois n'avoir plus qu'à renvoyer l'assemblée. J'aperçus quelques mouvemens: on s'étoit formé en comité, et je conclus qu'on alloit faire une nouvelle motion; en effet, je n'en fus pas quitte à si bon marché. Ces mêmes protestans me supplièrent de leur donner un sermon. Je ne veux pas que l'on me dise : *Petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* Mes entrailles furent émues : oh! comme mon cœur répondit à leurs désirs! C'est alors qu'on sent vivement que nos frères séparés sont toujours nos frères : comme ils m'écou-

tèrent religieusement ! il me semble qu'ils furent satisfaits de cette semence que je jetai parmi eux. Le Seigneur, pour compléter cette fête, m'adressa une personne qui vouloit de suite entrer dans l'Eglise catholique : un protestant, distingué par son rang et par ses richesses, me fit beaucoup d'instances pour que je consacrasse une semaine à l'instruction de sa nombreuse famille, qu'il vouloit aussi faire baptiser ; il me promettoit une moisson abondante. Le missionnaire qui ne peut pas se rendre à une telle invitation, est bien malheureux ; car de toutes les peines du ministère, la plus grande, la plus amère, c'est de voir le bien, et de ne pouvoir le faire. Les raisons les plus graves me forçoient de revenir sans délai à Pensacole. C'est ainsi que Dieu, en nous ménageant quelques consolations, nous laisse toujours entrevoir la croix. Jésus-Christ a vu le monde idolâtre, et il ne lui donna que douze Apôtres : attendons, quoique cette attente soit cruelle, attendons qu'il manifeste les desseins de sa Providence.

» Le 30 juin et le 1.er juillet nous continuâmes notre voyage, et pendant deux nuits consécutives je ne pus dormir, à cause des insectes qui fourmilloient dans nos cabanes. Nous étions dix dans une chambre étroite. Un matelas composoit tout notre lit ; ma valise me servit d'oreiller : je m'endormis difficilement, et cette insomnie fut douloureuse. Après la journée du premier juillet, nous fîmes quinze lieues dans le désert ; et pendant les deux tiers de cette distance, nous n'eûmes à boire que l'eau stagnante et jaunâtre d'un fossé, qui, réchauffée par les rayons d'un soleil perpendiculaire, étoit plus que tiède. C'est avec cette eau que nous détrempâmes un morceau de pain de maïs dont nous fîmes notre dîner. Mon compagnon avoit souffert horriblement de la soif, et cherché vainement hors de la route quelque source cachée. Dans une de ses excursions il se

trouva en présence d'un crocodile qui, probablement, éprouvoit le même besoin : il ne fut pas tenté de le suivre, quoiqu'il se dirigeât sûrement sur un réservoir d'eau. La nuit nous surprit ; et ce ne fut qu'à huit heures du soir que, à la lueur d'un feu, nous marchâmes droit à une habitation sur les bords de la rivière Noire.

» La rivière Noire est formée par l'écoulement de plusieurs lacs, qui communiquent les uns avec les autres par des canaux souterrains. Il est constaté que ces lacs croissent et décroissent dans la même proportion, et il seroit impossible d'expliquer les crues subites de la rivière, sans supposer cette communication.

» Nous ralentîmes notre marche le 3 Juillet, et le 4 nous arrivâmes à Jacksonville, sur les bords du St-Jean. Ce fleuve représente une petite baie par sa largeur considérable. Contre le cours ordinaire des grandes eaux, il coule du sud au nord en ligne droite. Sa source est encore inconnue : on suppose qu'il prend naissance dans des savannes marécageuses. Nous le traversâmes dans un endroit où son lit est, dit-on, très-resserré ; et cependant il avoit au moins deux milles de large. Les terres qui bordent le St-Jean, sont propres à la culture du coton des îles. Les brises de la mer qui pénètrent jusqu'à vingt, et même trente milles sur le continent, leur procurent cet avantage : quoique le sol soit blanc et léger, on lui reconnoît néanmoins des qualités précieuses. La canne à sucre y réussit, elle y parvient à une maturité parfaite. Les arbres fruitiers, tels qu'orangers, citronniers, oliviers, atteignent une grosseur prodigieuse ; et les légumes, la patate douce surtout, y ont un goût exquis. L'oranger doit être un arbre indigène des Florides ; car on en rencontre, en remontant le St-Jean, des bois entiers, dont les fruits sont aigres, ou aigres-doux. Pendant certaines

années de famine, ces oranges ont été l'unique ressource des Sauvages, qui avoient soin de les faire rôtir avant de les manger.

» Le 5 juillet, nous arrivâmes enfin à St-Augustin, le terme de notre voyage. St-Augustin est la ville des Etats-Unis qui a le plus de ressemblance avec nos vieilles villes d'Europe : les rues sont étroites, les fenêtres petites, et le pavé des maisons, au rez-de-chaussée, est composé d'un ciment très-dur. Cette ville date de 1568. Peu d'instans après mon arrivée, je reçus la visite des marguilliers. Ils vinrent en corps m'offrir une maison et tout ce qui pouvoit convenir à mon caractère. Je n'ai eu qu'à me louer de la délicatesse de leurs procédés. Le lendemain je visitai l'église. Le dimanche suivant je chantai la grand'messe.

» L'Eglise, toute vaste qu'elle est, fut remplie. Les protestans avoient abandonné leurs temples, et tous, jusqu'aux ministres, voulurent assister à notre office. Il est probable que la curiosité en avoit attiré un grand nombre; mais, sans examiner les motifs de ce concours, je bénis le Seigneur de pouvoir publier son nom et ses louanges devant cette multitude. Je prêchai en anglais. J'annonçai que dès le lendemain, tous les jours, après ma Messe, je ferois le catéchisme à ceux qui se préparoient pour la première communion. Je continuai cet exercice jusqu'au moment de mon départ. Quelques malades réclamèrent mes soins et les consolations de l'Eglise. Un d'entre eux excita toute ma pitié. Ce malheureux avoit été mordu, l'année précédente, par un serpent à sonnette. Les remèdes qu'on lui administra ne purent que pallier le mal : un an après, le venin se manifesta par des boutons pestilentiels, et après un mois de tourmens, le malade succomba.

» Je commençois à connoître mon troupeau, à lui devenir tous les jours plus nécessaire, à jouir même du

bien qui s'annonçoit. lorsque le 18 juillet j'éprouvai un violent accès de fièvre. La maladie fit des progrès rapides, et, malgré tous les soins que l'on me prodiguoit, je descendois à grands pas vers la tombe. Je voyois alors avec inquiétude que les visiteurs ne cessoient pas de se succéder. Une dame protestante, apprenant que j'étois étendu sur un pliant, me fit porter un lit plus commode. Les ministres ne manquèrent pas de venir me voir, et ils me parlèrent des miséricordes de Jésus-Christ. Je les remerciai de cette attention, et les assurai que je n'avois jamais eu, que je n'aurois jamais, et que je ne pouvois avoir d'espérance que dans le sein de l'Eglise catholique. Le neuvième jour de ma maladie des crises sinistres se manifestèrent. Je me levai avec violence, et me mis à courir dans les chambres voisines. On m'arrêta de suite. Le dixième, ma tête étoit prise, et j'éprouvai une forte secousse dans toutes les articulations du corps. Le calme revint, et je connus ma situation. J'avois lu déjà sur la figure de ceux qui m'entouroient, qu'on n'espéroit plus pour moi, et je finis par me persuader que mon heure étoit venue. Je fus triste. Deux pensées m'occupoient fortement et me donnoient de la tristesse : je vais mourir, disois-je, sans avoir rien fait pour ce pays, et je le laisse dans un état pire que celui où je l'ai trouvé ; n'aurois-je donc été fait évêque que pour mourir sans sacremens ? Ma foiblesse ne servoit pas peu à noircir toutes ces images. Je voyois mes amis et mes parens ; je leur faisois mes adieux sur une terre étrangère ; ils ne viendroient jamais prier sur mon tombeau. Voilà la nature aux prises avec la mort. Je m'écriois souvent : Seigneur, puisque vous me refusez les secours ordinaires, devenez ma consolation et ma force, ayez pitié de moi selon toute l'étendue de vos miséricordes. Je me reposois, en pensant que je n'étois

point venu pour moi, que je n'avois point traversé, pour mon plaisir, un désert de cent quatre-vingt-six lieues, et que je m'étois engagé au service de Jésus - Christ. Après les combats de la nature et de la foiblesse humaine, je remis avec résignation mon ame entre les mains de Dieu, pour qu'il en disposât pour la vie et pour la mort. Abandonné à la Providence, préparé au sacrifice, j'étois, par intervalle, occupé, malgré moi, de ma triste situation. Saint François Xavier mourut sur une île déserte; mais le Ciel remplit son ame d'un avant-goût du bonheur qu'il avoit mérité par les vertus les plus pures. Cet exemple, loin de m'encourager, me faisoit comparer ma foiblesse et mes misères, au courage, à l'abnégation, au zèle, aux combats du plus grand des missionnaires. Ma confiance disparoissoit; je retombois sur moi-même, et je me considérois, sans bonnes œuvres, devant le tribunal du souverain Juge. Oh! qu'un médecin spirituel est nécessaire dans cette triste position! N'avons-nous pas besoin qu'un ami charitable nous parle alors avec l'autorité de Jésus-Christ, pour dissiper ces fantômes qui nous épouvantent, pour adoucir ces angoisses qui nous déchirent, pour éloigner ces incertitudes qui sont plus pénibles que la mort? L'homme veut être, et doit être animé et consolé par l'homme. Le chrétien, le Prêtre lui-même demande un représentant du Sauveur, afin d'être introduit dans le sein des miséricordes éternelles. Je n'ai point perdu les réflexions que me suggéra mon état de délaissement, et je me suis bien proposé de ne laisser jamais seuls les missionnaires qui iront avec avec moi travailler au salut de leurs frères.

» La maladie n'avoit point changé de caractère, le onzième jour depuis son invasion, et tous les symptômes étoient alarmans. Mon tempérament, ma jeunesse, voilà

ce qui donnoit encore une lueur d'espérance. Dieu ne trouva pas, sans doute, la victime digne de lui; il retarda mon heure, afin qu'averti par cette épreuve, je me tinsse prêt à rendre compte de mon administration. Les douleurs diminuèrent pendant la nuit, la transpiration commença à se rétablir, et j'étois hors de danger le jour suivant. J'ai eu la fièvre jaune en 1819; mais je ne pense pas qu'elle m'ait causé des douleurs aussi longues et aussi aiguës que cette fièvre bilieuse et maligne. Ma foiblesse fut extrême pendant trois semaines, et il ne me fut possible de recommencer mes travaux, que vers la fin du mois d'août; je prêchai alors alternativement en anglais et en espagnol. Je crus m'apercevoir que le Seigneur travailloit intérieurement ces ames simples, qui n'avoient pas encore abusé de toutes ses grâces. Ces premières bénédictions m'encouragèrent, malgré ma foiblesse, à organiser une retraite, que je prolongeai jusqu'au quinzième jour. Je rassemblois le peuple, le matin et le soir. Des instructions familières succédoient aux catéchismes raisonnés; et pour donner plus de solennité à la communion générale, je fis préparer une messe en musique. Tout s'exécuta avec cette pompe modeste et simple que nécessitoient les circonstances. Cent vingt-cinq personnes participèrent à l'auguste Sacrifice; quatre-vingt-quinze furent confirmées; cinquante s'approchèrent, pour la première fois, de la sainte table. J'eus le bonheur d'affermir dans la foi une protestante dont la conversion avoit été ébauchée. Je baptisai près de soixante enfans pendant mon séjour à Saint-Augustin.

» Je partis de cette ville le 22 septembre, et j'arrivai à Pensacole le 13 octobre. Je ne parle pas des divers inconvéniens de mon retour. Ils furent moindres que ceux du premier voyage, et j'en fus quitte pour une

fièvre intermittente, qui me travailla pendant un mois. Les deux Prêtres qui m'étoient restés fidèles jusqu'à cette époque, m'abandonnèrent bientôt après, et j'ai travaillé seul jusqu'au mois d'avril, où je fis mes dispositions pour passer en Europe, et chercher les moyens de soutenir la Religion dans ce pays immense. Comme si mes malheurs n'eussent pas été complets, l'église de Mobile fut réduite en cendre vers la fin d'octobre 1827.

MICHEL,
évêque de Mobile. »

L'impression de ce Numéro étoit achevée, lorsque nous avons reçu la lettre suivante, qui nous a été adressée par les Evêques des Etats-Unis, réunis en concile à Baltimore. Cette lettre renferme les remercîmens des vénérables Prélats, pour les secours qu'ils ont reçus de l'Association de la Propagation de la Foi. C'est un monument de la reconnoissance de l'Eglise des Etats-Unis envers l'Eglise de France. Nous espérons que la lecture de cette pièce encouragera les Associés à soutenir l'œuvre si charitable et si glorieuse à laquelle ils ont contribué jusqu'à présent avec tant de zèle.

Baltimore, 17 octobre 1829.

MONSIEUR,

« NOUS saisissons avec empressement l'occasion favorable où nous sommes réunis en concile national, pour témoigner à son Eminence le Président de la pieuse Association

Association de la Propagation de la Foi, aux Conseils qui la dirigent, et à tous les membres qui la composent, notre vive et sincère reconnoissance pour les faveurs extraordinaires que la plupart d'entre nous ont reçues de cette zélée et généreuse association. Ceux-là même, parmi les Evêques, qui n'ont point encore participé à sa bienveillance, convaincus que toutes les sommes versées dans les mains de leurs confrères ont servi à former des établissemens extrêmement avantageux aux progrès de notre sainte Religion, s'en réjouissent devant le Seigneur, et du plus profond de leur cœur joignent leurs remercîmens à ceux de leurs confrères qui ont été plus privilégiés ; espérant que dans les donations futures, cette inépuisable association daignera se rappeler leurs noms, et leur fournira les mêmes moyens pour faire fleurir la Religion dans leurs diocèses respectifs. Ainsi cette belle Eglise de France, purifiée depuis peu par une persécution non moins meurtrière que celles qui eurent lieu sous les empereurs païens, offre aujourd'hui au monde chrétien les saints et touchans exemples de la primitive Eglise. Car, comme autrefois les chrétiens de la Grèce et ceux de la ville sainte contribuèrent généreusement à la formation de l'Eglise des Gaules, en y envoyant des missionnaires remplis de l'esprit apostolique, et des aumônes abondantes ; dix-huit siècles après, cette France, justement reconnoissante, répand à son tour, dans le Nouveau-Monde, des sommes immenses pour la formation des nouvelles Eglises, et y envoie des missionnaires qui tâchent de marcher sur les traces des Apôtres.

» Oh! fasse le Ciel que la générosité de cette illustre Eglise de France nous mette bientôt en état de pouvoir concourir, à notre tour, à former les Eglises qui ne tarderont pas à s'établir depuis les rives du Missouri,

jusqu'aux bords de la mer Pacifique ! Dans cette sainte attente, nous ne cesserons d'encourager les fidèles confiés à nos soins, à prier pour leurs pieux bienfaiteurs; tandis que les Evêques et le clergé des Etats-Unis se feront un devoir de ne jamais offrir le Sacrifice de nos autels, sans penser à tous les membres de la vénérable Association de la Propagation de la Foi, et au Roi très-chrétien qui encourage de si saintes institutions dans son vaste empire.

» Pénétrés de tous ces sentimens, nous avons l'honneur d'être,

» De tous les membres de l'Association de la Foi, les très-reconnoissans et très-dévoués serviteurs,

JACQUES, *arch. de Baltimore;* BENOIT-JOSEPH, *év. de Bardstown;* JEAN, *év. de Charleston;* EDOUARD, *év. de Cincinnati;* JOSEPH, *év. de Saint-Louis;* BENOIT, *év. de Boston;* GUILLAUME MATHEUS, *administrateur du diocèse de Philadelphie.*

Quatre autres Evêques n'ont pu se rendre au concile; ce sont l'Evêque de New-Yorck, celui de la Nouvelle-Orléans, celui de Mobile, et le Coadjuteur de l'Evêque de Bardstown. Nous avons été induits en erreur, lorsque nous avons annoncé, dans le dix-huitième Numéro, la nomination de M. Richard à l'évêché du Détroit, et celle de M. Rézé, à la dignité de coadjuteur de Mgr. l'Evêque de Cincinnati.

FIN DU DIX-NEUVIÈME CAHIER.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

AVIS.

Le but des Fondateurs de l'Association de la Propagation de la Foi a été de soutenir les Missions étrangères, sans nuire aux œuvres de charité locales. C'est pourquoi ils se sont contentés de demander aux Associés la modique offrande d'un sou par semaine. L'intérêt de l'Association exige que le mode établi pour la perception de cette aumône et des dons volontaires, soit observé avec exactitude. Si donc il arrivoit que quelqu'un, missionnaire ou non, par un zèle louable sans doute, mais que nous ne pouvons seconder, fit des quêtes en faveur d'une ou de plusieurs missions, l'Association y seroit toujours absolument étrangère. Ainsi les lettres de créance et de recommandation qui ont pu être accordées précédemment par l'un des Conseils centraux, doivent être regardées désormais comme n'ayant plus aucune valeur.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.º XX. — Avril 1830.



A LYON,
CHEZ M. P. RUSAND et COMP.ie, LIBRAIRES.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLESIASTIQUE DE RUSAND,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.º 8.
1830.

Avec approbation des Supérieurs.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce Numéro. . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI. (1)

MISSION DES MALABARES.

Nous avons inséré dans le XIII Numéro des Annales une notice sur l'établissement et l'histoire du christianisme dans l'Inde; nous donnerons aujourd'hui quelques détails sur les mœurs, les coutumes et la religion des Indiens ou Indous (2). Nous avons pensé que les associés seroient bien aises d'avoir une connoissance, au moins légère, de ce peuple extraordinaire; ils concluront de notre récit, combien sont profondément enracinés les préjugés que nos missionnaires ont à vaincre, et combien sont grands les obstacles qu'ils ont à surmonter.

---

(1) Le compte détaillé des recettes de 1829 n'étant pas encore prêt, nous sommes obligés d'en renvoyer l'insertion au XXI.e N.o Nous dirons seulement que les recettes du Conseil central du Nord, ainsi que celles du Conseil central du Midi, sont supérieures à celles de l'année précédente. Nous connoissions assez le zèle et la charité des fidèles, pour compter sur ce résultat, malgré les circonstances pénibles où nous nous sommes trouvés. La nécessité de secourir la misère dont ils étoient témoins, n'a pas empêché les associés de songer aux besoins non moins grands des missions étrangères. Ils se sont souvenus que l'accomplissement d'un devoir ne doit pas faire négliger l'autre : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.*

(2) Les détails que nous donnons sur l'Inde sont tirés des rela-

Les Indes sont deux grandes presqu'îles d'Asie séparées l'une de l'autre par le golfe du Bengale et par le Gange: on les nomme ordinairement presqu'île au-delà et en de-çà du Gange. Nous nous occuperons seulement de celle-ci. Elle s'étend depuis le huitième degré de latitude sept. jusqu'au-delà du vingt-quatrième; tout ce pays est sous la domination des Anglais.

Les Indiens sont d'une taille médiocre, ils sont d'une complexion foible; ils ont en général le teint aussi noir que les Cafres : cependant ceux qui habitent dans le nord de la presqu'île sont seulement basanés, ainsi que les Brahmes et tous ceux qui, par état, ne sont pas exposés aux ardeurs du soleil. Ils ont le front petit, les yeux noirs ou gris; ils n'aiment pas les yeux bleux des Européens, qu'ils appellent *yeux de chats;* leurs cheveux sont noirs et lisses, et non crépus comme ceux des Nègres, dont ils n'ont pas non plus le nez écrasé et les lèvres épaisses; leurs jambes sont tournées en dedans, un peu tortues et sans mollets : c'est, selon eux, une difformité d'en avoir. Ils sont divisés en quatre castes principales : celle des Brahmes ou Brahmanahs, dont le sacerdoce et l'étude des sciences sont l'apanage; celle des Kchatrias ou Rajahs, qui s'adonnent à la profession des armes; celle des Veissiahs, qui sont les directeurs de l'agriculture (1) et du commerce; enfin, celle des Sudras, composée de laboureurs et d'artisans. Brahma, disent les Indiens, est le créateur de l'homme; les Brahmes sont sortis de sa tête,

---

tions de divers voyageurs, des Lettres édifiantes, et surtout de l'important ouvrage de M. Dubois, intitulé *Mœurs, institutions, etc., des peuples de l'Inde*, dont nous avons fait de nombreux extraits.

(1) Les Veissiahs qui font le commerce en Perse, en Arabie, etc. sont connus sous le nom de *Banians*.

les Rajahs de ses épaules, les Veissiahs de son ventre, et les Sudras de ses pieds : telle est l'origine des castes, et la cause de la prééminence qu'elles prennent les unes sur les autres.

Les Brahmes possèdent le premier rang dans la société; après eux viennent les Rajahs; mais la prééminence est vivement contestée aujourd'hui entre les Veissiahs et les Sudras.

Le respect qu'on a pour les Brahmes a enhardi leur orgueil, à un tel point qu'ils se font appeler *Dieux de la terre*. Ils sont persuadés que leur précellence est inhérente à leur être; que, riches ou pauvres, dans l'infortune ou dans la prospérité, ils sont la plus noble, la plus parfaite des créatures. Ils ont un souverain mépris pour tous les autres hommes, surtout pour ceux qui ne suivent pas leurs usages. Ils sont avides de richesses, méfians, fourbes, et croient que tout leur est dû et qu'ils ne doivent rien à personne. Ils détestent ceux qui ne reconnoissent pas leur supériorité; c'est le motif de leur haine pour les Djeinas, sectaires qui n'ont jamais consenti à leur céder le pas, et qui répètent souvent cette imprécation : *Brahma Kcheyam* : Périsse le Brahme!

Ils ne sont pas tous dans l'aisance; ils comptent, il est vrai, parmi leurs droits, celui de faire l'aumône; mais ils exercent plus souvent celui de la recevoir. En voyage ils demandent l'hospitalité avec arrogance; et quelquefois en prenant congé de leur hôte, ils lui adressent des reproches au lieu de remercîmens, surtout s'il n'est pas de leur caste.

Quoique plus spécialement voués aux fonctions sacerdotales et à l'étude des sciences, ils s'adonnent aussi au commerce et à l'agriculture; quelques-uns même, en petit nombre, servent dans les armées.

Les quatre grandes tribus, dont nous venons de parler, renferment beaucoup de divisions; parmi les Sudras seulement on en compte dix-huit principales, subdivisées en cent huit autres.

Les Pariahs forment une de ces divisions; ils sont entièrement asservis aux autres castes qui les traitent avec dureté. Ils sont destinés aux fonctions les plus viles et les plus pénibles. Presque nulle part ils ne peuvent cultiver la terre pour leur propre compte : ils sont obligés de se louer aux autres tribus pour un modique salaire. Leurs maîtres peuvent les battre sans qu'ils aient le droit de se plaindre. Il faut avouer qu'ils mènent une conduite détestable; l'asservissement dans lequel ils sont tenus, les a abrutis. Ils sont convaincus qu'ils n'ont rien à perdre ni à gagner dans l'opinion publique; ils se livrent sans retenue et sans honte à toutes sortes de vices, et ne paroissent pas en ressentir le moindre remords : leur malpropreté fait horreur; leurs cabanes sont couvertes d'ordures, d'insectes et de vermine. Ils disputent aux chiens et aux corbeaux les dépouilles des animaux morts, et ils en dévorent sans répugnance les chairs à demi pouries. Cependant les Pariahs réunis aux Chakilys ou savetiers, gens non moins méprisables qu'eux, forment à peu près le quart de la population de l'Inde.

Un homme qui a commis quelque crime déshonorant est exclu de sa caste. Ce châtiment est une espèce d'excommunication civile, qui prive celui qui a le malheur de l'encourir de toute communication avec les honnêtes gens, et le réduit à la condition de Pariah. On peut être réhabilité dans sa caste; mais il en coûte des sommes énormes : il faut d'ailleurs donner un repas à tous les Brahmes des environs qui accourent par centaines. La cérémonie de la réhabilitation est tout-à-fait bizarre : il

seroit inutile de la décrire en entier; nous dirons seulement que, pour purifier complètement celui qui en est l'objet, on lui fait boire le *pantcha-gavia* (les cinq choses). Ce breuvage dégoûtant est composé des cinq choses qui procèdent du corps de la vache, c'est-à-dire du lait, du caillé, du beurre liquéfié, de la fiente et de l'urine, mêlés ensemble.

Outre la division des castes, il y a encore la division en main droite et en main gauche. Les principales tribus des Sudras et les Pariahs sont de la main droite; les Veissiahs et les Chakilys sont de la main gauche. Les uns et les autres se disputent le droit de porter des pantoufles, d'employer telle ou telle espèce d'instrumens de musique, d'arborer des drapeaux de telle ou telle couleur; et il y a des castes dont tous les membres sont voués à la même profession; ainsi il y a la caste des barbiers, des blanchisseurs, des jardiniers, etc.

Les Indiens regardent comme impurs une foule d'objets qu'ils s'abstiennent de toucher, parce que leur simple contact les souilleroit. Un Brahme doit faire attention de ne jamais marcher sur un os, une guenille, du cuir, des cheveux, etc. Celui qui a assisté à des funérailles, se garde bien de rentrer chez lui sans s'être auparavant purifié par le bain. La maison où une personne est morte demeure souillée, jusqu'à ce qu'un Brahme Pourohita (1) vienne y faire les cérémonies nécessaires. Il y a des animaux qui sont réputés impurs et qu'on ne peut toucher. Il est curieux, par exemple, de voir tous les mouvemens que font les dévots pour se sous-

(1) On appelle Pourohita un Brahme qui exerce les fonctions sacerdotales dans de certaines circonstances particulières.

traire aux caresses d'un chien. Les Brahmes redoutent même la rencontre et le contact des Pariahs : si un de ces malheureux avoit l'audace d'entrer dans leurs maisons, ils le feraient assommer sur-le-champ. Je dis qu'ils le feraient assommer, car ils ne pourroient, sans se souiller, le toucher, même avec un bâton : ils fuient jusqu'à son ombre. Dans les grandes villes il leur est impossible, en parcourant les rues, d'éviter tout contact avec les personnes *impures* ; ils en sont quittes pour tremper leurs vêtemens dans l'eau en rentrant chez eux. Les vases de terre, dès qu'ils ont servi à l'usage des personnes d'une caste inférieure, contractent, aux yeux des Brahmes, une souillure ineffaçable, et doivent être brisés ; mais il suffit de laver ceux de métal. Il y a des souillures si graves, que ceux qui s'en rendent coupables, sont exclus de leur caste. Un Brahme, par exemple, encourroit cette peine, s'il mangeoit avec un Pariah, ou même avec un Sudras.

Les habits dans l'Inde sont sans couture ; ce n'est qu'une pièce de toile très-légère, et qui, pour les femmes, est longue de vingt-cinq ou trente pieds ; elles s'en enveloppent en la roulant plusieurs fois autour du corps. Les hommes et les femmes portent des pendans d'oreilles. Ces pendans sont ordinairement en or, et d'une si grande dimension, qu'on pourroit y passer le poing. Les hommes portent des anneaux d'argent aux doigts de pieds ; ils se tracent diverses figures sur le front, le cou, la poitrine, le ventre : ce sont ordinairement quelques symboles superstitieux. Les femmes se noircissent les paupières avec de l'antimoine ; elles se jaunissent, avec du safran, le visage et toutes les parties du corps qui ne sont pas couvertes. Elles portent souvent à la cloison nazale et à la narine droite, un bijou qui pend sur les lèvres. Quand elles sont à table, elles tiennent d'une main ces bijoux relevés, et mangent de l'autre.

Les Indiens ne se nourrissent pas indifféremment de toutes sortes d'alimens ; ils ne boivent ni vin, ni autre liqueur enivrante. Ils ne mangent rien de ce qui a eu vie ; enfin ils ne toucheroient pas à des mets qui auroient été préparés par des personnes appartenant à des castes inférieures. On mange toujours en silence ; ce n'est qu'à la fin du repas que la conversation commence : on boit à la régalade, et non point en appliquant les lèvres sur les bords du verre, usage qui n'est suivi que par les personnes sans éducation. La vaisselle est inconnue : les mets sont servis sur des feuilles de bananier ; on n'a ni cuiller, ni fourchette ; la salive souillant tout ce qu'elle touche, on ne pourroit en user qu'une seule fois : les doigts en font l'office. On se débarrasse sans gêne des flatuosités qui fatiguent l'estomac : on regarde cette incongruité comme la marque d'une bonne digestion. C'est un spectacle vraiment curieux, mais un peu ignoble, que de voir une réunion de Brahmes luttant, après un festin, à qui produira les éructations les plus sonores. Par un contraste remarquable, il est contre la décence de cracher et de se moucher dans les appartemens ; il faut aller dehors, et se moucher avec les doigts : la vue d'un homme qui se sert d'un mouchoir et qui le remet dans sa poche, tout souillé de mucosité, seroit capable de donner des nausées à un Indien.

Les femmes ne mangent pas avec leurs maris ; elles attendent qu'ils aient fini leur repas pour prendre le leur. On voit par-là que les femmes ne sont guère honorées dans l'Inde. Dès leur plus tendre enfance on leur enseigne qu'elles sont, pour ainsi dire, d'une nature inférieure à celle des hommes, et qu'il y a une distance immense entre elles et eux. Elles en sont tellement persuadées, que s'il leur arrive de tomber dans quelque faute, leur principale

excuse consiste à dire, *vous savez bien que je ne suis qu'une femme*. Pour augmenter leurs sentimens d'humilité, on ne leur apprend ni à lire ni à écrire, même dans les classes les plus élevées. On marie ordinairement les jeunes gens à l'âge de seize ans, et les filles à l'âge de cinq ans (1); mais celles-ci demeurent chez leurs parens jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à l'âge nubile. Le mari achète sa femme; elle est sa propriété; elle ne lui parle qu'avec respect et en lui donnant le nom de maître et de seigneur. Le mari ne lui en donne pas d'autre que celui de servante ou d'esclave. Lorsque deux amis se rencontrent, ils ne se demandent jamais des nouvelles de leurs femmes; et s'ils se rendent visite, ils n'adressent point la parole à celles-ci en présence du mari. Ce n'est pas, comme on pourroit le croire, pour éviter de faire naître des sentimens de jalousie, ou par quelque autre motif honorable, mais c'est à cause du peu de considération qu'ils ont pour les femmes. Il y a encore quelque chose de bien plus détestable. On n'élève point les enfans dans l'habitude du respect pour leur mère: quand les garçons commencent à grandir, non-seulement ils se révoltent contre elle, mais ils vont jusqu'à la frapper, et le père regarde avec indifférence cet indigne outrage.

Le célibat est permis aux hommes dans certains cas, et seulement pour des motifs religieux; autrement tout homme est obligé d'acquitter la dette des ancêtres, c'est-à-dire de leur donner des descendans. Les filles doivent se marier: le mépris dans lequel elles sont tenues lors-

---

(1) Dans une caste appelée Makula Kokulou canara, lorsqu'une mère de famille marie sa fille aînée, elle est obligée de subir l'amputation de deux phalanges du doigt du milieu et de l'annulaire. On n'a pas pu découvrir la raison de cet usage barbare.

qu'elles ne peuvent pas le faire, leur paroît plus insupportable que les inconvéniens qu'elles rencontrent dans le mariage. Le mari qui perd sa femme peut se remarier; une veuve ne le peut jamais. Ainsi l'on voit quelquefois un vieux Brahme de soixante ans épouser une petite fille de cinq ans : le mari meurt, et sa femme devient veuve, avant même d'avoir atteint l'âge nubile. Le mariage est indissoluble; la polygamie est tolérée parmi les grands seulement; néanmoins un homme a le droit d'epouser une seconde femme du vivant de la première, s'il n'en a point eu d'enfant, ou s'il n'en a eu que des filles. Mais on use rarement de ce privilége, pour éviter des tracasseries de ménage.

Les veuves, dans l'Inde, sont au moins autant à plaindre que les filles qui restent dans le célibat; il semble qu'on prend plaisir à les abreuver de fiel et d'amertume: on veut par-là obliger les femmes à être plus attentives à soigner leurs époux, à être plus désireuses de les conserver, à cause du malheur qui les attend si elles viennent à les perdre. Car alors, on les engage, par tous les moyens possibles, à se brûler vivantes sur le bûcher de leurs maris. Celles qui se dévouent ainsi à la mort sont appelées suttys: ces épouvantables sacrifices ne sont pas impérieusement commandés; mais ils n'en sont pas moins très-nombreux. Ils sont regardés comme un hommage rendu à la mémoire du défunt, et dont la gloire rejaillit sur toute la famille: aussi les enfans et les parens de la veuve qui manifeste l'intention d'exécuter cet horrible projet, l'y encouragent, loin de l'en détourner.

Cette coutume barbare de brûler les femmes sur le bûcher de leurs maris, est principalement en vigueur dans les classes élevées : le point d'honneur, et la crainte d'être déshonorées et de devenir la fable du public, force les dames Indiennes à se dévouer à cet horrible supplice.

En 1710 le roi de Marava étant mort à l'âge de quatre-vingts ans, ses quarante-sept femmes devinrent la proie des flammes. Les Anglais ont bien cherché à détruire cet usage épouvantable; mais ils ont pris de si foibles mesures, que leur défense, loin d'arrêter le préjugé, l'a rendu plus général. En 1817, dans la seule présidence du Bengale, sept cent six veuves se sont ainsi brûlées sur le bûcher de leurs maris (1).

Le roi de Tanjaour étant mort en 1801, deux de ses femmes furent désignées par les Brahmes pour être les victimes de l'homicide sacrifice. Voici la description que fait M. Dubois de la cérémonie.

« A trois ou quatre lieues de la résidence royale, on creusa une fosse carrée, peu profonde, et large de douze à quinze pieds en tous sens; on éleva une pyramide de bois de sandal, supportée par une espèce d'échafaud construit du même bois; et les piliers qui le soutenoient étoient disposés de manière qu'on pouvoit les retirer aisément, et par ce moyen faire subitement écrouler tout l'édifice. Du beurre liquide, contenu dans de vastes urnes de cuivre placées aux quatre coins, devoit servir à arroser le bûcher, pour hâter la combustion.

» Voici dans quel ordre le cortége se mit en marche. En tête on voyoit un grand nombre de soldats armés, immédiatement suivis d'une multitude de musiciens, principalement de trompettes, qui faisoient retentir l'air de sons lugubres; après eux venoit le corps du roi porté dans un superbe palanquin ouvert, accompagné de son gourou,

(1) Les journaux ont annoncé que lord William-Bentinck, gouverneur actuel de l'Inde, vient de prendre des mesures pour détruire entièrement cet usage barbare; nous souhaitons qu'il soit plus heureux que ses prédécesseurs et qu'il réussisse.

(directeur spirituel) de ses principaux officiers, et de ses plus proches parens, tous à pied et sans turban, en signe de deuil, et d'une multitude de Brahmes; paroissoient ensuite les deux victimes, portées aussi chacune sur un riche palanquin, et chargées plutôt que parées de bijoux. Plusieurs rangs de soldats, placés de part et d'autre, maintenoient l'ordre et écartoient la foule immense qui accouroit de toutes parts. Les deux reines, accompagnées de quelques-unes de leurs favorites, s'entretenoient de temps en temps avec elles; suivoient leurs parens, hommes et femmes, à qui elles avoient distribué des présens considérables avant de sortir du palais; une affluence innombrable de Brahmes, et de personnes de toutes les castes, fermoient la marche.

» Arrivées à l'endroit où les attendoit une mort prématurée, on leur fit faire les ablutions et autres cérémonies d'usage, et elles s'en acquittèrent avec courage et sang-froid. Cependant, lorsqu'il fallut faire la triple promenade circulaire autour du bûcher, une altération soudaine se fit remarquer dans tous leurs traits; leur fermeté paroissoit près de les abandonner, malgré les efforts visibles qu'elles faisoient pour étouffer la voix de la nature. Durant cet intervalle, le cadavre avoit été déposé sur la plate-forme dressée au milieu de la pyramide; on y fit monter les deux reines, toujours couvertes de leurs riches parures, et qui, après s'être couchées l'une à droite et l'autre à gauche du prince défunt, se prirent par la main en passant leurs bras par-dessus son corps. Les Brahmes officians prononcèrent alors à haute voix plusieurs mantrams, aspergèrent le bûcher avec leur *tirtam* ou eau lustrale, et le beurre contenu dans les vases fut jeté sur le bûcher auquel, en même temps, le feu fut mis, d'un côté, par le plus proche parent du roi, de l'autre, par son gourou, et tout

autour par des Brahmes de distinction. Bientôt les flammes s'élevèrent avec rapidité ; et les supports de l'édifice ayant été retirés, il s'écroula, et dut écraser dans sa chute les deux malheureuses victimes. A cette vue, tous les spectateurs poussèrent des cris de joie ; les parens qui entouroient le bûcher appelèrent à plusieurs reprises les princesses par leur nom, et l'on avoit entendu, disoit-on, sortir du milieu des flammes le mot *yen* (quoi ?) distinctement prononcé : ridicule illusion d'esprits aveuglés par le fanatisme ! comme si les infortunées victimes n'eussent pas été en ce moment hors d'état d'entendre et de répondre.

» Deux jours après, lorsque le feu fut entièrement éteint, on retira des cendres les restes des ossemens qui avoient échappé à la violence des flammes, et on les mit dans des urnes de cuivre rouge, qui furent scellées du sceau du nouveau roi. Quelque temps après, trente Brahmes furent choisis pour porter ces reliques à Kassy (Bénarez), et les jeter dans les eaux sacrées du Gange. Ils devoient recevoir, à leur retour de cette ville sainte, une riche récompense, en produisant des certificats authentiques qui attestassent qu'ils avoient accompli le voyage, et qu'ils s'étoient fidèlement acquittés de cette commission.

» On réserva une partie de ces ossemens qui, réduits en poudre, et mêlés avec du riz bouilli, furent mangés par douze Brahmes. Cet acte, qui révolte la nature, avoit pour but l'expiation des péchés des défunts : péchés qui, suivant la commune opinion, sont transmis dans le corps des personnes à qui l'appât du gain fait surmonter la répugnance que doit inspirer un mets si détestable. Aussi est-on persuadé que l'argent qui est le prix de cette basse condescendance, ne leur est jamais profitable.

» On retira aussi des cendres l'or provenant des joyaux

que

que portoient les princesses, et que la violence des flammes avoit mis en fusion.

» Des présens furent faits aux Brahmes qui avoient présidé aux funérailles, et à ceux qui les avoient honorées de leur présence. Le gourou du roi reçut un éléphant; les trois palanquins qui avoient servi à transporter le corps du roi et les deux victimes au bûcher, furent donnés aux trois Brahmes les plus distingués. Les cadeaux distribués aux autres individus de cette caste, consistoient en toiles et en argent, dont le montant s'éleva environ à vingt-cinq mille roupies. Plusieurs sacs de petite monnoie avoient été jetés à la foule sur la route qu'avoit suivie le cortége en se rendant au bûcher. Enfin, on fit bâtir douze maisons, qu'on donna aux douze Brahmes qui avoient eu le courage d'engloutir dans leur estomac tous les péchés des trois défunts. »

Que de réflexions doit faire naître le récit de ces atrocités, et tout ce que nous venons de dire sur l'oppression dans laquelle gémissent les femmes indiennes! Chez tous les peuples que la vraie Religion n'a pas éclairés de sa lumière, le sexe le plus foible est brutalement asservi au plus fort. En Turquie comme au Thibet, en Chine comme dans l'Inde, les femmes sont traitées en esclaves; le christianisme a pu seul faire reconnoître les droits qu'elles tiennent de Dieu, comme épouses et mères.

Si un Brahme mouroit dans son lit, son ame, en sortant de son corps, s'uniroit avec ce meuble, et le porteroit partout où elle iroit; ce qui, comme on le pense bien, seroit fort incommode. Ainsi, dès que les symptômes de l'agonie se manifestent chez un Brahme, on choisit par terre une place qu'on enduit de fiente de vache; on y répand l'herbe sacrée Darba; on recouvre le tout d'une toile neuve, sur laquelle on transporte le mourant. Le

Pourohita fait alors pour lui diverses cérémonies d'expiation et de purification, par l'efficacité desquelles il est délivré de tous ses péchés. On amène ensuite une vache ; le malade la prend par la queue, et en même temps le Pourohita récite une prière, afin qu'elle le conduise par un bon chemin dans l'autre monde.

Quand un Brahme a rendu le dernier soupir, on observe une multitude de pratiques bizarres et ridicules ; on porte ensuite le cadavre sur le bûcher ; c'est là que s'exécute la cérémonie la plus ignoble et la plus extravagante. Le chef des funérailles approchant successivement la bouche de toutes les ouvertures du corps du défunt, adresse à chacune le mantram ou la prière qui lui est propre, la baise, et verse dessus un peu de beurre liquide. Par cette cérémonie dégoûtante, le corps est parfaitement purifié. On finit en mettant une petite pièce d'or dans la bouche du défunt ; chaque assistant y introduit à son tour quelques grains de riz humecté, et le feu est mis au bûcher (1).

Les Indiens cultivent les sciences et la littérature ; ils ont assez de connoissances en astronomie pour calculer les éclipses. Mais ils sont tombés dans une astrologie extrêmement superstitieuse. Il y a des jours heureux, il y en a de néfastes ; telle lunaison est favorable, telle autre ne l'est pas. L'homme est heureux ou malheureux, suivant qu'il est né sous une bonne ou une mauvaise étoile. Le fanatisme sur ce point est si grand, que les parens exposent quelquefois leurs enfans nés sous une constellation ennemie ; mieux vaut, disent-ils, qu'ils meurent en naissant, que s'ils traînoient une vie longue et misérable. La lune,

---

(1) Quelques Sudras enterrent les morts, mais généralement on les brûle.

Mercure, Jupiter et Vénus sont bienfaisans; le soleil, Mars et Saturne sont malfaisans. Les nuages Kambarta et Drona donnent une pluie fécondante; mais Poukhara et Marta ne produisent que des orages et des tempêtes.

Les Indiens écrivent comme les Européens, de gauche à droite; ils ne se servent pas de papier, mais ils gravent, avec un style, sur des feuilles de palmier; ils ont une poésie: leurs vers, comme ceux des Grecs, sont composés de syllabes brèves et longues. Ils ont des instrumens de musique; ils se servent de cordes de métal, et non point de boyaux, qui sont une matière impure. Ils ont des peintres et des sculpteurs, dont l'habileté n'est pas très-grande. Semblables aux Chinois, ils ont connu les arts dans les temps les plus reculés, mais ils ne les ont jamais perfectionnés; ils se croient cependant le premier peuple de l'univers. Ils ont des formules de politesse toutes particulières: la manière la plus solennelle de saluer, est de s'étendre par terre à plat ventre; c'est ce qu'on appelle le *Sachtanga*, ou la prostration des six membres. Entre égaux, le salut se fait ordinairement en portant la main droite sur le cœur, ou en tendant amicalement la main à la personne qu'on veut saluer. Quand on rencontre un ami qu'on n'a pas vu depuis long-temps, offrît-il les marques de la plus vigoureuse santé, on ne doit pas l'en féliciter, autrement on seroit soupçonné de jalousie; il faut lui dire: *Que je vous trouve changé depuis que je ne vous ai vu! comme vous voilà maigre et abattu!* et autres complimens semblables.

Il faut se déchausser en saluant un supérieur. On salue un Brahme en faisant le *namaskara*, c'est-à-dire en joignant les mains, qu'on porte ensuite au front, ou au-dessus de la tête, et en disant: *Salut respectueux, Sei-*

gneur ! et le Brahme répond : *Assirvahdam*, qu'on pourroit traduire par, *Dieu vous bénisse*.

Nous allons parler maintenant des croyances religieuses. Elles sont contenues dans les Vedams, dont Brahma est l'auteur, et que les Brahmes seuls ont le droit de lire. Ces Livres sont au nombre de quatre : l'Ezour Vedam, le Rig Vedam, le Sama Vedam et l'Adarvena Vedam. Ce dernier est un livre de magie ; les sacrifices humains y sont recommandés, mais on le tient caché. Du reste, les Brahmes ont répandu le préjugé, que si un profane osoit seulement lire le titre des Vedams, sa tête se fendroit en deux parties.

Les Indiens ont pour principe invariable qu'il faut honorer tout être animé ou non, qui peut nous être utile ou nuisible : ils adorent l'eau, le feu, la terre, et jusqu'aux ustensiles de ménage les plus simples. Il n'y a ni plus ni moins de trois cent trente millions de dieux (1). Les principaux sont Brahma ou le Créateur, Vichnou ou le Conservateur, Siva ou le destructeur. On les représente tantôt séparément, tantôt réunis en un seul corps ayant trois têtes : sous cette dernière forme ils prennent le nom de Trimourty, qui signifie les trois corps et les trois puissances, et ne font ainsi qu'un seul Dieu. *Siva*, disent les Livres sacrés, *est le cœur de Vichnou, et Vichnou est le cœur de Brahma* : c'est une lampe à trois mèches. Cependant chacun a sa femme : celle de Brahma s'appelle Sarasvaty, celle de Vichnou Lakchimy, et celle de Siva Paravaty. Pour être mariés, ils n'en sont pas plus chastes ; leur histoire est remplie du récit de leurs amours infâmes :

---

(1) Les Brahmes ne sont cependant pas tous d'accord sur ce nombre ; il y en a dans de certaines provinces qui ne comptent que quarante huit millions de dieux.

ce n'est qu'un tissu de fables, d'extravagances et d'absurdités. On en pourra juger par le trait suivant. Brahma avoit d'abord cinq têtes; mais Siva lui en a abattu une d'un coup d'épée, dans un combat singulier; ce qui prouve que, quoiqu'ils ne fassent qu'un, ils ne sont pas toujours bien unis. Cette espèce de duel avoit eu lieu parce que Paravaty, femme de Siva, avoit été victime du libertinage brutal de Brahma. Vichnou s'est incarné plusieurs fois; il a pris tantôt la forme d'un poisson, tantôt celle d'un cochon, d'une femme de mauvaise vie, etc. Il doit s'incarner encore en cheval, et de cette incarnation ou avattaram, datera la rédemption du genre humain et la destruction du péché.

Le lecteur est sans doute frappé de l'analogie qui se trouve entre quelques-unes de ces idées et les dogmes de la Trinité et de la Rédemption. On a déjà remarqué, sans doute, qu'il y a une grande ressemblance entre les noms de Brahma et d'Abraham, de Sarasvaty et de Sara. Les Indiens conservent la mémoire d'un déluge universel, dans lequel tous les hommes périrent, excepté sept fameux pénitens, qui furent sauvés par Vichnou, et qui sont aujourd'hui les sept étoiles de la grande Ourse. Enfin, plusieurs autres points de leur croyance, comme leur doctrine sur la rémission et l'expiation des péchés, dont nous parlerons plus loin, prouvent qu'ils ont connu autrefois la vérité, mais qu'ils l'ont obscurcie par les fables qu'ils y ont mêlées, et par le culte des idoles auquel ils se sont laissés aller. Les Brahmes instruits assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent, ne sont que des dieux subalternes soumis au souverain Etre, qui est également le Seigneur des dieux et des hommes. Les Indiens connoissent donc *un Dieu éternel, infiniment parfait, qui n'est sujet ni au changement, ni à l'inquiétude; dont la nature*

est indivisible, dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités; qui est l'origine et la cause de tous les êtres, et qui les surpasse tous en excellence; qui est le soutien de l'univers et la source de toute puissance. Mais le crime de ce peuple est de ne pas glorifier ce Dieu, quoiqu'ils le connoissent, et de prostituer leurs adorations à d'indignes créatures, et à leurs passions qu'ils ont déifiées : *Cùm cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt.* Rom. 1. 21.

Les pagodes ou temples indiens sont très-multipliés; il n'y a point de village ni même de hameau qui n'en ait une : il y en a en outre dans les endroits isolés, au milieu des bois et des déserts, sur les montagnes et au bord des fleuves. La plupart ressemblent plutôt à des granges qu'à des temples. La porte en est étroite et basse; c'est cependant la seule ouverture par où l'air et la lumière puisse pénétrer; car l'usage des fenêtres est inconnu dans la presqu'île de l'Inde. Ces temples sont très-malsains à cause des miasmes délétères qu'exhalent les monceaux de fleurs fraîches ou fanées qu'on y apporte; l'huile et le beurre qu'on répand dans les libations, et la transpiration fétide des gens malpropres et puants qui viennent y prier, concourent à en augmenter l'insalubrité, d'autant plus que l'air n'y est jamais renouvelé. Les idoles qu'on expose à la vénération publique, sont d'une grande laideur; elles sont en pierre : on leur offre régulièrement le sacrifice deux fois par jour. Elles n'ont pas toujours une figure humaine : celle de Siva n'est autre chose que le libertinage représenté par le symbole le plus horriblement expressif qu'on puisse imaginer. Les temples où l'on offre des sacrifices sanglans, sont desservis par des Prêtres tirés de la caste des Sudras; les autres le sont par des Brahmes.

De tous les sacrifices, le plus solennel et le plus méritoire, est celui qui est appelé Ekiam, et dans lequel on immole un belier (1). Les Brahmes peuvent seuls l'offrir; mais pour ne point démentir l'horreur qu'ils témoignent pour l'effusion du sang, ils assomment et étouffent la victime au lieu de l'égorger. Ce sacrifice est très-coûteux pour celui qui le fait offrir, et très-productif pour les Brahmes qui y assistent quelquefois au nombre de deux mille et reçoivent tous des présens.

Les Prêtres desservans des pagodes emploient mille artifices pour exciter la générosité des adorateurs de leurs idoles. Le P. Bouchet, ancien missionnaire jésuite, parlant de la cupidité des Brahmes, raconte à ce sujet un trait fort curieux. Un roi de Tanjaour qui vivoit vers la fin du dix-septième siècle, et qui étoit très-affectionné à ses Dieux, sentit peu à peu son ancienne dévotion se refroidir. Il étoit avant ce temps-là très-régulier à visiter, tous les mois, un temple fameux qu'on nomme *Manarcovil*; il y faisoit d'abondantes aumônes aux Brahmes : mais quelle fut la désolation de ceux-ci, quand ils se virent privés des visites d'un prince si libéral! Ils tinrent donc conseil, et comme la chose étoit de la dernière importance pour eux, ils délibérèrent long-temps ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre. La question étoit d'engager le prince à visiter, selon son ancienne coutume, le temple de Manarcovil. S'ils étoient assez heureux pour y réussir, ils ne doutoient point que les libé-

---

(1) Il y a le grand et le petit Ekiam; c'est dans ce dernier qu'on offre un belier. Dans le premier, qui étoit plus solennel et qui n'est plus en usage depuis long-temps, la victime étoit un cheval : c'est pour cela qu'on l'appeloit *Assua Méda*, ou *sacrifice du cheval*.

ralités ne se fissent à l'ordinaire. Voici donc le stratagème qu'ils imaginèrent. Ils firent courir le bruit dans tout le royaume que Manar (c'est le nom de leur idole), étoit extrêmement affligé, qu'on lui voyoit répandre de grosses larmes, et qu'il étoit important que le roi en fût instruit. L'affliction de leur dieu venoit, disoient-ils, du mépris que le prince sembloit faire de lui; que Manar l'avoit toujours aimé et protégé; qu'il se trouvoit cependant réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit, et qu'un reste de tendresse lui arrachoit ces larmes qu'on lui voyoit répandre en abondance.

Le roi de Tanjaour, bon païen, et superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle; il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plus tôt la colère du dieu Manar. Il alla donc au temple, suivi d'une grande foule de ses courtisans; il se prosterna devant l'idole, et voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura ce dieu de lui pardonner son oubli, et lui promit de réparer avec usure le tort que sa négligence pouvoit avoir fait à son culte dans l'esprit de ses sujets. Pour accomplir sa parole, il s'y prit de la manière du monde la plus capable de satisfaire les Brahmes. Il leur fit sur-le-champ distribuer mille écus qu'il avoit apportés à cette intention. Le pauvre prince ne s'avisoit pas même de soupçonner la moindre fourberie de la part des Brahmes. La statue étoit entièrement séparée de la muraille, et placée sur un piédestal; c'étoit pour ce prince une démonstration de la vérité de ce prodige, et selon lui, les Brahmes étoient les plus honnêtes gens du monde. Mais les officiers qui étoient à la suite du prince ne furent pas tout-à-fait aussi crédules. Un d'entre eux s'approcha du roi, comme il sortoit du temple, et lui dit qu'il y avoit quel-

que chose de si extraordinaire dans cet événement, qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Le prince s'emporta d'abord contre l'officier, et regarda un pareil doute comme une impiété détestable : cependant à force de lui répéter la même chose, l'officier obtint la permission qu'il demandoit avec instance, d'examiner de près la statue. Il rentre sur-le-champ dans le temple, il place des gardes à la porte, et prend avec lui quelques soldats de confiance. Il fait donc enlever la statue d'une espèce d'autel sur lequel elle étoit placée, il l'examine avec soin de tous côtés; mais il fut étrangement surpris de ne trouver rien qui appuyât ses conjectures. Il s'étoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de dessus l'autel dans le corps de la statue, et que par ce moyen on y seringuoit de l'eau qui couloit ensuite par les yeux. Il ne trouva rien de semblable; mais comme il s'étoit si fort avancé, il fit de nouvelles recherches, et découvrit enfin, par une petite ligne presque imperceptible, l'union de la partie supérieure de la tête avec la partie inférieure; il sépara avec violence ces deux morceaux, et trouva dans la capacité du crâne un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'idole.

Quelle joie pour l'officier, d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchoit! mais quelle surprise pour le prince, quand on lui fit voir de ses propres yeux l'imposture des Brahmes qui l'avoient ainsi trompé! Il entra dans la plus furieuse colère, et châtia à l'instant ces fourbes. Il commença par se faire rendre la somme qu'il avoit donnée, et condamna les Brahmes à mille écus d'amende. Il faudroit connoître combien ces sortes de gens sont attachés à l'argent, pour bien juger de la grandeur de cette peine. Une si grosse amende leur fut sans comparaison plus insupportable que les plus rigoureux supplices.

Outre leurs trois cent trente millions de Dieux, les Indiens adorent encore les génies malfaisans ou les démons, le singe, le serpent, le taureau et la vache, le garoudah ou aigle du Malabar, l'herbe toulochi ou le basilic, l'herbe darba, espèce de bourrache, l'arbre assouata ou figuier des pagodes, enfin diverses sortes de pierres, telles que le salagrama, qui est du genre des cornes d'Ammon.

Le meurtre d'une vache est un crime, un déicide qui est ordinairement puni de mort. C'est un grand acte de vertu, que de porter dans les endroits habités plus particulièrement par les singes et autres animaux sacrés, les alimens et friandises qui leur conviennent. Le serpent Capel est extrêmement venimeux, sa morsure fait périr dans l'instant même le malheureux qui en est atteint. Assez souvent ce dangereux reptile s'introduit dans les maisons; les habitans, loin de le chasser et encore moins de le tuer, le nourrissent avec soin. Tous les jours ils lui offrent des sacrifices, en lui disant humblement : *Seigneur serpent, ne nous faites pas de mal.* L'animal ainsi choyé, gros et gras, se garde bien d'abandonner ce lieu de délices; et le stupide Indien entretient quelquefois, au risque de sa vie, cet hôte incommode pendant des années entières. Les Brahmes, dit M. Dubois, au lieu du précepte chrétien : tu aimeras ton prochain comme toi-même, paroissent enseigner celui-ci : tu aimeras les bêtes autant et plus que toi-même.

La doctrine de la métempsycose est originaire des Indes; elle est fondée sur le dogme de la nécessité d'expier les péchés. Les ames des hommes, après la mort de ceux-ci, vont animer différens corps : tantôt c'est celui d'un insecte, d'un reptile, d'un oiseau, d'un quadrupède; et voilà pourquoi c'est un crime de tuer un animal quelconque, et une infamie d'en manger la chair. Les ames sont uniquement redevables à leurs bonnes ou à leurs mauvai-

ses actions d'une transmigration plus ou moins avantageuse. Les plus parfaites sont reçues dans le Souarga, le paradis, et les plus criminelles sont plongées dans le Naraca, l'enfer. Les peines du Naraca ne sont pas éternelles, mais elles sont terribles, et durent des milliers d'années. Voici en abrégé ce que dit le Padma-Pourona de ce lieu de supplice.

On y est enseveli dans une nuit éternelle; on n'y entend que des gémissemens et des cris affreux; les douleurs les plus aiguës qui puissent être causées par le fer et le feu y sont ressenties sans interruption. Il y a des supplices affectés à chaque genre de péché, à chaque sens, à chaque membre du corps : feu, fer, serpens, insectes venimeux, animaux féroces, oiseaux de proie, fiel, poison, puanteur, tout, en un mot, est employé pour tourmenter les damnés. Les uns ont les narines traversées par un cordon, à l'aide duquel on les traîne sans cesse sur le tranchant de haches extrêmement affilées; d'autres sont condamnés à passer par le trou d'une aiguille; ceux-ci sont entre deux rochers aplatis qui, se joignant ensemble, les écrasent sans les détruire; ceux-là ont les yeux continuellement rongés par des vautours affamés; on en voit des milliers qui nagent continuellement et barbotent dans un étang rempli d'urine de chien ou de cette mucosité que les hommes sécrètent par les narines, etc., etc.

Les damnés, sans pouvoir succomber au milieu de ces suplices insupportables, poussent continuellement des cris et des hurlemens qui retentissent dans tout le Naraca, et augmentent encore l'horreur de cet affreux séjour.

C'est encore le dogme de l'expiation et de la rémission des péchés qui est la cause des ablutions journalières et des pénitences que pratiquent les Indiens. Le bain, pris dans l'Indus, le Gange, le Chrisna, le Cavéri et autres

fleuves sacrés, purifie l'ame et le corps de tout péché et de toute souillure. On devroit faire le sandia, c'est-à-dire, se baigner trois fois le jour, le matin, à midi et le soir; mais cette règle est peu suivie : la plupart des Brahmes ne se baignent qu'une fois le jour; ils le font en observant beaucoup de cérémonies extraordinaires et en adressant diverses prières à tous les principaux dieux. Il y a aussi des mantrams ou oraisons qu'il suffit de réciter pour obtenir la rémission des péchés. Voici le Gaiatry, qui est le mantram le plus efficace :

Tat savitourou varaniam Bhargo devassiah.
Dimahy diyo yona pratcho dayat.

C'est une prière en l'honneur du soleil, dont un des noms est *Savitourou*; elle est tout-à-fait mystérieuse; beaucoup de Brahmes mêmes ne la comprennent pas.

Les Brahmes ont des jeûnes fréquens et rigoureux : ils ne déjeunent jamais avant midi, souvent ils ne font qu'un seul repas, à trois heures; quelquefois même ils restent vingt-quatre heures sans manger; mais ils se dédommagent dans leurs festins, ils se gorgent alors d'alimens jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien entrer physiquement dans leur estomac. Leurs jeûnes et leur intempérance ne nuisent pas notablement à leur santé, parce qu'ils y sont habitués dès leur enfance. Tous les Indiens, en général, jeunent fréquemment; ils font de rudes pénitences pour obtenir la rémission de leurs péchés et les faveurs de leurs divinités. On voit souvent des dévots ramper à plat ventre pendant un temps considérable, autour des temples ou devant les chars qui portent les idoles dans les processions solennelles. Quelques fanatiques, poussés par un zèle trop véhément, vont, de propos délibéré, se jeter sous les roues

du char, et se font écraser par dévotion (1). D'autres marchent pieds-nus sur des charbons ardens. Il y en a qui se tiennent sur un seul pied, qui gardent la main élevée en l'air, ou qui demeurent assis pendant un temps considérable. Ceux-ci se percent les deux joues, et introduisent par l'ouverture un fil de métal qui, passant à travers les deux mâchoires, les lie l'une à l'autre. Ils ne peuvent dans cet état prendre que des liquides pour toute nourriture, et font cependant à pied des pélerinages de plus de vingt lieues. On en voit qui se font suspendre à une espèce de potence devant la porte des temples, au moyen d'un croc qu'on leur insère dans la peau des reins. Quelques-uns s'imposent l'obligation de faire un pélerinage en mesurant le chemin avec leur corps. Ainsi, en sortant de leur maison, ils s'étendent par terre, se relèvent, font deux pas, se jettent de nouveau à terre, et continuent de la sorte jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme de leur voyage. Tels sont les Indous, tel est ce peuple dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; des conquérans barbares ou civilisés ont pu l'asservir, mais aucun n'a pu changer ses usages, que maintenant encore les Anglais ses maîtres sont obligés de respecter.

Notre tâche est terminée; nous croyons avoir rempli notre but, qui étoit de faire connoître les mœurs, les coutumes et la religion des peuples de l'Inde (2). On sera

---

(1) Le meurtre est rare, mais le suicide est commun. Un homme qui n'a plus d'autre moyen de se venger de son ennemi, se tue afin d'attirer la colère des dieux sur celui qui l'a poussé à cet acte de désespoir. Souvent une femme ne pouvant plus supporter la tyrannie de son mari, s'empoisonne ou se précipite dans le fleuve.

(2) Nous n'avons pas parlé du Bouddisme, parce que nous n'avons pas assez de renseignemens sur cette secte, qui est d'ailleurs extrêmement peu répandue dans la presqu'île.

peut-être tenté de ne pas ajouter une foi entière à notre récit; nous n'avons cependant rien dit qui ne soit appuyé sur des autorités incontestables, sur le témoignage de différens voyageurs et sur celui des missionnaires qui ont travaillé dans l'Inde depuis plus de 150 ans. Nous avons même épargné à nos lecteurs beaucoup de détails extraordinaires, dégoûtans ou obscènes; nous n'avons pas parlé des infamies du Lingam, nous avons passé sous silence la célébration de ces mystères aussi abominables que ceux de la bonne déesse. Nous tirerons de notre récit une conclusion importante. Lorsqu'il s'agit de sciences, de politique, de philosophie, la raison suffit pour guider l'homme et le garantir de l'absurde : en matière de religion, non-seulement elle ne peut lui suffire, mais quand elle n'est pas éclairée par les lumières de la foi, elle le pousse presque toujours à des extravagances incroyables, que la Providence permet comme une nouvelle preuve de la nécessité de la révélation.

Nous allons donner maintenant les lettres que nous avons reçues de la mission des Malabares.

*Lettre de M. Tesson, missionnaire apostolique dans les Indes, à M. l'abbé ***.*

Pondichéry, 1.er septembre.

MONSIEUR,

« Je me suis embarqué pour l'Inde le 10 mars 1827; des vents contraires nous ont retenus sur la Gironde pendant douze jours; et nous n'avons pu mouiller à Pondichéry que le 22 juillet, après une traversée de 4725 lieues. Vous

ne serez plus surpris de la longueur de la route, quand vous saurez que les vents du *sud* nous ont jetés à plus de 400 lieues à l'*ouest* de Ste-Hélène, à la vue de l'île de la Trinité, par le 31° 9 min. de long., et le 21° 12 min. de lat. mérid. Nous n'avons relâché nulle part, ni vu d'autres terres que St-Antoine du Cap-Vert, la Trinité, et enfin l'île de Ceylan.

» Ma nouvelle patrie est un charmant pays, dont les chaleurs, presque excessives, sont tempérées par des vents de mer et par le feuillage des arbres qui fournissent un ombrage perpétuel.

» On trouve beaucoup de reptiles dangereux. La morsure de certains serpens fait périr dans une heure, si l'on n'y remédie sur-le-champ. Les scorpions sont aussi très-communs; leur piqûre cause des douleurs presque insupportables pendant un jour ou deux, mais elle ne donne pas ordinairement la mort. Dès le troisième jour de mon arrivée, comme je récitois mon office à la lumière, j'en trouvai un sur mon épaule qui vouloit sans doute faire connoissance avec moi; mais il me trouva peu disposé à recevoir ses caresses.

» Nos Indous au teint bronzé sont d'un caractère doux et paisible, spirituels, mais lâches à l'excès. L'un d'eux m'avouoit dernièrement qu'à la vue d'un blanc ils étoient saisis d'une terreur panique. Néanmoins, ils ont, comme tous les orientaux, la sotte présomption de se croire le premier peuple de l'univers. L'usage fait loi parmi eux : on ne peut rien innover, fût-ce pour y introduire les meilleures choses; voilà pourquoi il est très-difficile de convertir les Gentils. Ils trouvent notre religion très-belle, admirable même; mais leurs pères sont morts idolâtres, c'est pour eux un devoir de les imiter. Lorsqu'ils abjurent le culte des faux dieux, ils sont chassés de leur famille comme des in-

fâmes. En voici un exemple. Il y a peu de temps, un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une famille distinguée, avoit été attiré à notre église par curiosité ; il entendit un sermon dont il fut touché ; dès-lors il ne manqua jamais l'occasion d'assister à la Messe et de se trouver à toutes les instructions. Ses parens en ayant eu connoissance, le maltraitèrent, et lui interdirent tout commerce avec les chrétiens. Le malheureux, ou plutôt l'heureux jeune homme, déjà fort de la grâce, leur déclara sans hésiter son dessein de se faire baptiser. Sur-le-champ il fut chassé par sa famille, qui a plusieurs fois tenté de le faire tuer ; mais rien ne l'a empêché d'accomplir son généreux dessein. Après son baptême, sa pauvre mère, qui est veuve, conservant néanmoins pour lui la tendresse d'une mère, est venue le voir plusieurs fois, et lui a proposé de solliciter de la famille ce qui lui seroit nécessaire à la vie, quoiqu'il fût déchu de ses droits. Le généreux jeune homme a tout refusé, et s'est contenté de leur faire demander de quoi acheter un vase pour mendier un peu de riz. Mgr. l'Evêque d'Halicarnasse l'a établi sacristain de notre église, et il vit et loge dans un petit séminaire de quinze Indiens, à la tête desquels on m'a placé jusqu'à ce que je sache la langue tamoule. Vous ne pouvez concevoir, mon cher ami, quel plaisir je trouve dans la compagnie de ce fervent néophyte. Je lui enseigne le français. Il eût étudié de préférence le latin ; mais sa santé ne le lui permet pas. Il est même à craindre pour nous que le bon Dieu ne nous en prive bientôt. Il lui faudroit une vie active ; mais la crainte de rencontrer quelques-uns de ses parens l'empêche de sortir seul. Adieu, mon cher ami ; je vous écrirai plus au long une autre fois.

TESSON, *Prêtre-missionnaire.* »

M. Bonnand,

M. Bonnand, qui est parti de France en 1824, est arrivé à Pondichéry vers le commencement de 1825. Au mois d'octobre 1826 (1), il a été envoyé dans la province Telinga; après avoir étudié pendant six ou sept mois la langue du pays, il a été assez instruit pour pouvoir faire des prédications. La facilité avec laquelle les missionnaires apprennent les langues orientales, si différentes de la nôtre, mérite d'être remarquée. Nous croyons y trouver une preuve de l'assistance particulière de la Providence. Quoique la mission des Malabares soit celle où il se convertit le moins d'infidèles, M. Bonnand, dix-huit mois après son arrivée, en avoit baptisé soixante-trois; ce qui prouve que le ministère apostolique dans ces contrées n'est pas sans consolations. La lettre suivante est de ce missionnaire; il l'a écrite à plusieurs reprises, au milieu de ses courses apostoliques.

Lettre de M. Bonnand à Mademoiselle J. B.

L. S. J. C.

Bandanaïdoupalè, 2 février 1828.

MA TRÈS-CHÈRE FILLE EN NOTRE-SEIGNEUR,

« . . . . Dans le village d'où je vous écris, les chrétiens sont au nombre de cent dix; tous, à l'exception du catéchiste, sont de la caste des tisserands. Je suis à plus de quarante lieues au sud du chef-lieu de ma mission. Il n'y a point d'église dans ce village. J'ai fait ériger un autel dans la rue, entre deux maisons; le toit de ma cathédrale est

---

(1) La lettre où M. Bonnand annonce son départ pour la mission Telinga, et qui a été insérée dans le tome III, n.° 13, page 80, porte la date de l'année 1827; c'est une faute d'impression, il faut lire 1826.

de toile blanche; tous ses ornemens consistent en fleurs que les chrétiens ont cueillies dans leurs jardins. C'est là que je distribue les trésors de l'Eglise, que je prêche le jubilé, et que je confère le sacrement de Confirmation. Je suis arrivé ici avant-hier, et je pense que j'en partirai dans trois jours, pour aller encore à plus de quinze lieues au sud-est, et de là revenir au chef-lieu, d'où je suis parti il y a plus d'un mois.

» Le premier dimanche de Carême, 24 février. Je suis dans un village dont le nom est *Candicourou*. J'y suis arrivé avant-hier à midi. Il n'y a que cinquante-un chrétiens. Ils sont tous des meilleures castes des Sudras. Je vais donner le baptême à quatre adultes. Quoique ces chrétiens n'aient point d'église ni de catéchiste, et que tous les villages voisins soient Gentils, la plupart d'entre eux sont pleins de foi et de piété, et même de solide piété. Il y a entre autres une jeune veuve, remplie de prudence, de discrétion, de foi, du désir d'aimer Dieu de toute son ame, et de passer le reste de ses jours dans un couvent; mais les soins de ses enfans ne lui permettent pas d'accomplir ce dernier désir. Avec quelle vive foi elle a reçu aujourd'hui les sacremens! Les chrétiens de ce village, ainsi que ceux de Bandanaïdoupalè, n'ont pas été visités par un missionnaire depuis quatre ans : quel abandon! quelle privation des secours de la Religion! »

(M. Bonnand donne ici quelques détails que nous avons supprimés, parce qu'il les répète avec plus de développement dans deux autres lettres que nous insérerons plus bas.) Il continue ainsi :

« (15 avril.) Ces jours derniers, un Gentil de Piranguipouram, dont la maison étoit près de l'église, étant tombé dangereusement malade, me fit appeler pour lui donner le baptême. Lorsque je l'instruisois, voici ce qu'il me dit :

Depuis mon enfance, je vois les chrétiens venir à l'église; je n'ai jamais adoré d'autre Dieu que le leur. Tous les matins, en me levant, je fais le signe de la croix, dont j'ai appris les paroles; et, tourné du côté de l'église, je joins les mains; les élevant au ciel, et puis me prosternant la face contre terre, je dis : O vous que les chrétiens adorent, c'est à vous seul que je rends hommage, c'est vous seul que j'adore, c'est en vous seul que j'espère; faites-moi miséricorde..... Puis s'adressant à moi : O vous qui êtes le représentant de la Divinité et le dispensateur de ses dons et de ses grâces, je vais mourir; donnez-moi le baptême, et ouvrez-moi les portes du ciel... L'ayant instruit, je le baptisai, et il mourut trois jours après.

» Rappelez-moi au souvenir des personnes de ma connoissance; dites-leur qu'elles me sont toujours chères, que je me recommande à leurs prières, et que je leur donne, ainsi qu'à vous et à votre famille, ma bénédiction paternelle.

BONNAND, *missionn. apostol.* »

Lettre de M. Bonnand, missionnaire, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

*** 2 mai 1828.

MONSIEUR,

« JE n'ai pas encore reçu les objets de piété dont vous me parlez dans votre lettre. Les chrétiens Telingas en sont fort avides; étant aussi dispersés qu'ils le sont, ils en ont besoin pour soutenir et animer leur piété. Si vous connoissez quelque ame charitable et pieuse qui

désire envoyer des chapelets, croix, médailles, etc., aux chrétiens dont je suis chargé, elle n'a qu'à vous les remettre, vous priant de me les faire tenir, et ses dons seront accueillis avec reconnoissance.

» En vous écrivant l'année dernière, au mois de mars, je vous donnai quelques détails sur nos travaux. Depuis ce temps-là j'ai vu toutes les chrétientés de la mission Telinga, qui est fort étendue. Dans la visite que j'ai faite, j'ai eu des sujets de consolation entremêlés de quelques sujets d'affliction. Dans un village situé vis-à-vis Ongole, on bâtit une église assez propre. Plus au sud, vers Nellour, j'ai fait une collecte pour bâtir une église dans un village où il y a cent dix chrétiens. Dans un petit hameau, aussi au sud, les chrétiens, qui sont au nombre de cinquante-cinq, tous de la meilleure caste parmi les Choutres, m'ont aussi promis de construire une chapelle avant ma seconde visite. J'ai baptisé en cet endroit quatre adultes; et douze ou quatorze Gentils de la même caste m'ont donné leur parole pour la prochaine visite. Le nombre des adultes que j'ai baptisés depuis que je suis dans la mission Telinga, se monte à soixante-trois. Tous, à l'exception de cinq, sont Choutres (Sudras).

» Parmi ces nouveaux chrétiens que j'ai baptisés, deux ont passé par une épreuve bien forte et ont été fidèles à la grâce. Ce sont deux frères; ils sont mariés l'un et l'autre. L'aîné a trois enfans; le plus jeune n'en a point. Il lui étoit né un fils, quelques jours après qu'il eut reçu le baptême avec son épouse; mais cet enfant ne vécut que dix jours; ce qui fut pour le père et la mère un grand sujet d'affliction. Peu de temps après, la maison des deux frères fut consumée par le feu, un jour de dimanche, par l'imprudence d'un voisin. De plus, ces deux frères avoient leur bétail en commun : quatre dimanches

consécutifs il leur mourut des buffles mâles et femelles. Les Gentils, témoins de ces pertes, n'ont pas manqué de les attribuer au baptême que ces deux néophytes avoient reçu, et de leur dire que la seule cause de ces malheurs étoit l'abandon qu'ils avoient fait de la religion de leurs ancêtres; qu'il étoit évident que les dieux tiroient vengeance de l'injure que ces deux frères avoient faite à l'antique religion en l'abandonnant, pour s'attacher à une religion nouvelle, annoncée par des imposteurs venus d'Europe. A cela, ces bons néophytes répondoient: « Le » Seigneur veut nous éprouver; il est le maître de toutes » choses; il peut bien nous enlever ce qu'il nous avoit » donné: quand bien même il nous enverroit de plus » grands maux, nous ne cesserions pas pour cela d'es- » pérer en lui jusqu'à la mort. S'il nous enlève quelque » peu de bien, c'est pour nous donner des biens d'un » plus grand prix. » J'ai été réellement édifié de la foi de ces nouveaux chrétiens.

» Je suis, etc.,

BONNAND, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Jarrige, missionnaire apostolique à la côte Corromandel, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

26 juillet 1828.

MONSIEUR,

« NOTRE cher confrère M. Bonnand est dans la partie la plus septentrionale de la mission de Pondichéry, et Dieu bénit ses travaux par un grand nombre de con-

versions. Pour moi, j'ai été dans des chrétientés très-éloignées de l'endroit où je réside ordinairement, pour leur faire gagner le jubilé. Ces chrétientés sont proche des villes appelées dans la géographie Cadappé et Golconde. J'ai trouvé en ces lieux un peuple favorablement disposé. Plusieurs Gentils se convertissent à la religion chrétienne. J'y ai, entre autres, baptisé une femme qui a reçu le baptême contre le gré de son mari. Celui-ci l'a aussitôt chassée de sa maison; ensuite les Gentils se sont attroupés à diverses reprises et m'ont fait des menaces. Cependant ils n'ont osé me nuire, étant retenus par la crainte des Anglais; mais ils ont fait venir cette femme en leur présence, et l'un d'eux, tenant d'une main un sabre, de l'autre une idole, on lui a donné à choisir entre adorer l'idole ou mourir. Elle a préféré la mort: cependant ces païens ne l'ont point frappée, et le mari de cette femme l'a rappelée dans sa maison. Une jeune personne du même endroit, âgée d'environ treize à quatorze ans, a montré non moins de constance dans la foi. Souvent son père, armé d'un couteau, l'a menacée de la mort si elle ne renonçoit à la religion chrétienne; mais elle n'a point été vaincue par ces menaces. J'ai été vraiment étonné de la foi de ces chrétiens.

» Je viens d'apprendre la mort de M. Grégoire, arrivée le 21 juillet, à midi et demi. Il a conservé sa connoissance presque jusqu'au dernier moment, et il a reçu tous ses derniers sacremens avec beaucoup d'édification. Il a été emporté par la fièvre accompagnée de la dyssenterie. C'étoit un bon missionnaire, et par sa mort la mission perd beaucoup. C'est ainsi que nous disparoissons de ce monde les uns après les autres.

» Je suis, etc.

Jarrige, *missionnaire apostolique.* »

*Lettre de M. Bochaton, missionnaire apostolique, à M. R***, chanoine et doyen du chapitre de Chambéry.*

Darmaboury, le 30 septembre 1828.

Monsieur et bien respectable chanoine,

« J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre que vous m'avez écrite sous la date du 12 octobre 1827. Je suis charmé que celle que je vous ai envoyée après mon arrivée à Pondichéry vous soit parvenue.

» Comme il y a à peu près deux ans que j'habite ces contrées orientales, je pourrai présentement vous donner des renseignemens plus sûrs et plus détaillés que je n'ai pu le faire jusqu'à présent. J'ai quitté Pondichéry pour me rendre dans l'intérieur des terres, il y a dix mois. Avant mon départ, je me suis adonné à l'étude de la langue malabare, qui est la principale du pays. Mgr. l'Evêque m'avoit destiné pour une mission où l'on parle une autre langue, appelée Telinga; j'ai donc été obligé de l'apprendre. Je ne la parle pas très-facilement; néanmoins j'entends les confessions et je prêche comme je peux. Ces langues n'ayant aucun rapport avec celles d'Europe, il est très-difficile pour nous, soit de bien parler, soit de bien prononcer. Je balbutie quelques mots d'anglais, mais fort mal. Cette langue est très-utile ici pour les missionnaires.

» Vous désirez savoir ce que nous faisons dans ce pays. Hélas! tout ce que nous faisons est bien peu de chose; le temps de saint François Xavier n'est plus; les Gentils

sont ensevelis dans des préjugés invincibles, ils se convertissent difficilement ; nous avons beau disputer et leur démontrer l'unité de Dieu, et par conséquent d'une seule religion ; on peut les convaincre, mais on ne peut les gagner. Voilà leur déraisonnable argument : nos ancêtres ont observé cette religion, nous devons aussi l'observer. Néanmoins la grâce de Dieu agit efficacement dans un grand nombre. Depuis que je suis ici, j'ai conféré le baptême à cent enfans Gentils, en danger de mort, et à deux cents adultes. Les missionnaires pourroient faire beaucoup plus de bien s'ils pouvoient aisément se faire comprendre, et si le nombre en étoit plus multiplié.

» Combien de Prêtres surabondans en Europe pourroient faire de grands fruits dans les missions ! s'ils se sentent destinés à cette vocation, et qu'ils nourrissent dans leur cœur de si nobles sentimens, je leur dirai au nom des Indiens : *Transi in Macedoniam, adjuva nos* : ils vous attendent, l'ouvrage est abondant ; les chrétiens désirent manger le pain de vie : un grand nombre d'entre eux seront plusieurs années sans pouvoir se confesser, étant privés du bonheur de voir le missionnaire. Ils oublient les prières, la doctrine chrétienne, et ne conservent que le nom de chrétien ; ils se conduisent, pour ainsi dire, comme les Gentils au milieu desquels ils vivent.

» Vous donc, Ministres du Seigneur, si vous voulez donner un vaste champ à votre zèle, venez ici. Si vous êtes amateurs des souffrances, venez ici ; elles y sont en abondance. Si vous êtes amis de la pénitence, venez ici ; les peines, angoisses, tribulations en tout genre ne manquent point. Si vous avez à cœur le salut des ames, venez ici ; car tous les jours plusieurs milliers se perdent et abandonnent Dieu : néanmoins, examinez et réfléchissez ; car malheur au Prêtre qui vient ici sans être

appelé de Dieu! il seroit le plus malheureux de tous les hommes, et occasioneroit par-là sa chute et celle de beaucoup d'autres.

» J'ai l'honneur de vous remercier pour les nouvelles que vous me donnez d'Europe. La mort du très-respectable Mgr. Bigex m'a rempli de tristesse; la Savoie ne pourra jamais pleurer assez la perte qu'elle a faite par la mort d'un si vénérable Prélat. Je regrette aussi le respectable Supérieur du séminaire d'Annecy. Je vous remercie pour les chapelets, médailles et différens objets de piété que vous m'envoyez.

» Je bénis les fondateurs de la société de la Propagation de la Foi; cette œuvre est réellement une institution divine, qui peut beaucoup contribuer au salut des infidèles, et qui attire sans doute sur les pieux associés les bénédictions célestes. Courage, monsieur, augmentez-en de plus en plus le nombre : nos bons chrétiens d'Europe font plus de bien par leurs prières et leurs aumônes, que les missionnaires dans ce pays par leurs prédications.

» Agréez, Monsieur le Chanoine, les sentimens respectueux et soumis avec lesquels, etc.

BOCHATON, *missionnaire.* »

Lettre de M. Bonnand, missionnaire apostolique, à M. Dubois, directeur du séminaire des Missions étrangères à Paris.

Piranguipouram, le 12 octobre 1828.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire après votre retour de province, m'est parvenue en juillet dernier; jusqu'à ce jour, je n'avois pas trouvé d'occasion pour y répondre. Après un mois et demi de maladie ou d'indisposition que j'éprouvai à mon arrivée ici, je me suis, grâces à Dieu, toujours bien porté. Il y a dix-sept mois que j'entends les confessions en langue Telinga.

» Jusqu'à la Circoncision j'ai été occupé à visiter le *Condavir* et le *Palnar*, où se trouve la majeure partie de mes chrétiens; il y a même quelques villages que je n'ai pu visiter par défaut de temps. L'hiver étant la saison la plus favorable pour visiter le sud de la mission, je suis parti le lendemain de la Circoncision pour faire cette visite, et je suis revenu à la mi-carême. Les chrétiens qui habitent dans cette partie, n'avoient pas vu de missionnaire depuis quatre ans. Après les fêtes de Pâques, que j'ai célébrées à Piranguipouram, j'ai visité les villages qui ne l'avoient pas été avant mon départ pour le sud. J'ai parcouru toute la mission qui m'est confiée; partout j'ai visité les chrétiens jusque dans leurs humbles chaumières, qu'il a fallu habiter passagèrement, et qui m'ont servi de temples pour publier l'année sainte, donner la Confirmation, et offrir la Victime sans tache. Le souverain

Pontife, pour qu'un grand nombre de chrétiens ne fussent pas privés de la grâce du jubilé, avoit accordé deux ans pour le faire gagner, à dater de sa publication à Pondichéry : or, cette publication n'ayant été faite que le premier octobre 1826, j'ai eu jusqu'au premier octobre de cette année pour le faire gagner aux fidèles confiés à mes soins. Monseigneur d'Halicarnasse, considérant aussi que les chrétiens Telingas avoient d'autant plus besoin de tous les secours de la Religion, qu'ils sont plus dispersés parmi les Gentils, et par conséquent plus exposés à perdre la foi, m'avoit accordé le pouvoir de conférer la Confirmation pendant le temps du jubilé. J'ai été fort satisfait de l'empressement des chrétiens à profiter des grâces que la sainte Eglise leur départoit : on n'avoit jamais vu de publication de jubilé ; et une fois seulement, il y a onze ans, M. Mottet donna la Confirmation pendant quelques mois. Je les ai aussi trouvés plus instruits que je ne l'espérois.

» J'ai passé deux fois le fleuve Chrisna (1) pour visiter quatre cents chrétiens pionniers qui se trouvoient sur la rive gauche : la première fois, l'année dernière, au commencement de septembre, et alors ils étoient sur les rives du *très-pur et très-saint fleuve*, selon l'opinion des Indiens ; cette année-ci, en mai, et ils s'étoient avancés à environ cinq lieues et demie du Chrisna, sur la route d'Ellor et de Visagapatam. Ces pionniers, qui sont au nombre de mille environ, tant chrétiens que Gentils,

(1) Le Chrisna est un des plus grands fleuves de la presqu'île de l'Inde. Il prend sa source dans les montagnes du Malabar, c'est-à-dire dans la partie occidentale de la presqu'île ; et après un cours de plus de deux cents lieues, il se jette dans le golfe du Bengale, près de Massulipatan.

font une grande route de Madras à Calcuta. J'ai aussi visité une huitaine de familles de la caste des tisserands, qui, pendant la disette de 1823, vinrent du côté de Nellour, et s'établirent dans un village à cinq lieues au nord de Condapaly.

» Je célèbre les grandes fêtes à Piranguipouram. Les chrétiens viennent de très-loin pour les solenniser. Le missionnaire, ces jours-là, est si occupé, qu'il a bien de la peine à trouver du temps pour s'acquitter de ses devoirs de piété. Cette année, le jour de Pâques, à la besogne ordinaire, le Seigneur a daigné ajouter un petit surcroît d'agréables et douces peines. Ce surcroît est le baptême de vingt-deux adultes Choutres (ou Sudras). Dans mon voyage du sud, j'en ai baptisé quinze, presque tous des meilleures castes. Plusieurs Gentils m'ont donné parole pour la prochaine visite; mais il faudroit séjourner plus long-temps parmi eux, et être, pour ainsi dire, toujours à leurs côtés, pour contrebalancer les efforts du démon qui leur fait oublier leurs promesses. Je crois qu'au moins cent adultes ont reçu le baptême, depuis mon arrivée dans la mission (1); ils sont tous de la caste des Choutres, à l'exception de quelques Cipayes pionniers. Les Parias d'ici se convertissent difficilement; c'est perdre son temps que de les prêcher, vu surtout qu'il y a beaucoup plus de bien à faire parmi les Choutres.

» Dans les endroits où se trouvent des Anglais, comme à Nellour, Ongole et Gontour, aucun Choutre n'embrasse la religion chrétienne. Du côté d'*Aricatla*, de *Pamourou*, et à l'est des montagnes du Condavir, on trouve aussi

(1) Dans une lettre du mois d'août 1829, M. Bonnand élève à cent soixante-dix le nombre des adultes baptisés par lui ou par d'autres prêtres, depuis son arrivée dans la mission Telinga.

beaucoup d'antipathie pour la religion chrétienne, et les Gentils ne communiquent pas facilement avec les chrétiens; mais à l'ouest des montagnes, et dans le *Palnar*, les Gentils ont moins d'aversion pour nous; ils donnent leurs filles en mariage aux chrétiens, et mangent chez eux. On ne permet pas aux chrétiens de donner leurs filles aux Gentils, parce qu'elles sont exposées à perdre la foi.

» Dans la visite que j'ai faite, je me suis efforcé de prendre connoissance des mœurs, des usages et de l'esprit du pays, et surtout des chrétiens. Cette visite a été embarrassante et pénible pour moi, soit à cause de ma récente arrivée dans le pays, soit parce que la chrétienté n'avoit pas été visitée depuis long-temps, qu'il falloit disposer les fidèles à recevoir les grandes grâces que l'Eglise leur offroit, et que la langue ne m'étoit pas encore familière. Je vais commencer la deuxième; j'espère, avec le secours de la grâce, la faire avec plus de facilité, apercevoir les fautes qui me seroient échappées dans la première, et acquérir encore quelques connoissances pour le salut des ames. Parmi tous les usages des Gentils, j'en ai remarqué un qui m'a singulièrement frappé, et qui m'a paru venir des Hébreux. Cet usage est de mettre des marques rouges sur le seuil de leurs portes, pour apaiser l'esprit et le démon malfaiteur, et empêcher qu'il ne fasse aucun mal à la maison. Pourquoi appellent-ils le dimanche, le premier jour? Ils n'en savent pas la raison. Discutant un jour avec un Brahme sur l'excellence de son origine, il me dit une vérité que je n'aurois jamais attendue de la bouche d'un homme de sa caste. L'origine des Brahmes, me dit-il, n'est point céleste, comme on le débite au peuple; elle est la même que celle du reste des hommes: il s'efforça de me le

faire toucher au doigt par un exemple sensible, comme si j'avois eu besoin de preuves démonstratives pour le croire. Les pierres qu'on emploie pour construire les murs de la pagode et celles qu'on façonne pour former le Dieu, me dit-il, ne sont-elles pas de même nature, ne sont-elles pas une même chose ? l'une est sans honneur, tandis qu'on vénère l'autre parce qu'elle représente le Dieu. Ainsi tous les honneurs qu'on rend aux Brahmes, ne leur sont pas rendus à cause de la divinité de leur origine, mais parce que le livre de la loi est entre leurs mains, et que les fonctions sacerdotales leur sont échues en partage.

» Pendant le long espace de temps que vous avez été dans l'Inde, vous avez sans doute, monsieur et cher confrère, vu des choses bien singulières : en voici une dont j'ai été témoin, et qui me paroît digne d'être remarquée. A cinq lieues au nord-ouest de Nellour, se trouve un de ces petits étangs qu'on pratique auprès des pagodes : près de l'étang est un arbre sous lequel, dit-on, une déesse est venue établir sa demeure. Elle a la vertu de rendre fécondes les femmes stériles ; celles qui n'ont pas d'enfans et qui désespèrent d'en avoir, viennent la supplier de les retirer de l'opprobre. Pour obtenir ses faveurs, il faut prendre le bain dans l'étang, tremper une toile dans l'eau, s'étendre par terre près d'une cabane bâtie à côté de l'arbre par un Brahme qui est comme le directeur de l'insensée populace. Ayant offert quelques présens, la femme qui veut obtenir de la postérité, se couche tout de son long, la face contre terre, sur la toile mouillée. Une personne officieuse trempe une autre toile dans l'étang et en couvre la personne couchée. Il faut que celle-ci demeure sans bouger dans cette posture et le jour et la nuit, et au froid et au chaud, jusqu'à ce

que madame la déesse révèle en songe à la suppliante qu'elle l'a exaucée. Quelques-unes y restent jusqu'à trois jours. A cette époque, s'il n'y a point de révélation, c'est une marque que la déesse se montre inexorable. Cette déesse a, dit-on, parcouru une grande partie de l'Inde; mais elle ne séjourne que peu de temps dans chaque endroit. Il n'est pas difficile d'en comprendre la raison. Il n'y avoit qu'un mois et demi qu'elle étoit arrivée dans cet endroit, lorsque j'y passai en allant à Nellour. Je vis quatre personnes étendues de la manière dont j'ai parlé, et d'autres faisoient les apprêts de la couche. Je me suis un peu arrêté en passant, je me suis moqué tout haut de leur ridicule conduite, et je les ai traités d'insensés. Mais, hélas! le mal est qu'ils m'ont cru plus insensé qu'eux tous.

» Voici un autre fait d'un genre bien différent, qui a eu une suite funeste. Dans le Palnar un tigre royal vint, pendant le jour, près d'un village où se trouvoient des chrétiens : on s'arme pour le tuer. Parmi ceux qui prirent les armes, étoit un chrétien, habile chasseur. Les hommes armés se divisent en plusieurs bandes pour entourer le tigre. Le chrétien se trouve avec deux Gentils. Ils vont occuper le poste assigné; le tigre les aperçoit, et plein de rage il fond sur eux. Le chrétien le couche en joue: son coup porte; mais le cruel animal a encore la force de se précipiter sur les assaillans. Les deux Gentils, voyant que le tigre n'est pas resté sur le coup, prennent la fuite, saisis d'effroi. Le chrétien attend l'animal de pied ferme, lui présente la baïonnette; elle glisse : le tigre se jette sur le chrétien, ils se saisissent l'un l'autre. Epouvantable combat! le tigre, en un instant, avec ses cruelles griffes, déchire les cuisses et les flancs du chrétien. Celui-ci s'efforce d'étouffer son mortel ennemi. Le tigre expire

dans le combat ; mais, hélas ! son vainqueur ne lui survit que quelques instans, et meurt avant qu'on l'ait rapporté sous le toit paternel. Le 27 octobre dernier je suis arrivé dans ce village pour visiter les chrétiens : trois jours après, j'ai vu l'endroit où le tigre a été tué, et le fusil du chrétien mort. Pour le tigre, on l'avoit emporté avant mon arrivée, pour le montrer au collecteur anglais.

» Vous, monsieur et cher confrère, qui êtes chargé des intérêts de la mission de l'Inde, prenez, je vous prie, en considération ceux de la mission Telinga. Près d'Aricatla on bâtit une église en pierres ; si nos moyens le permettent, je la ferai voûter. On vient d'en achever une en terre, dont le toit est en chaume, dans un village au sud de *Pamourou*. Il seroit encore bien nécessaire d'en faire bâtir une près des rives du Chrisna, dans un endroit où les chrétiens sont un peu plus nombreux et de la meilleure caste choutre.

» Je suis, etc.

BONNAND, *missionn. apostolique.* »

Lettre de M. Tesson, missionnaire apostolique dans les Indes, à M. l'abbé ***.

Pondichéry, 24 janvier 1829.

MONSIEUR,

« Je suis toujours à Pondichéry, et j'y serai vraisemblablement jusqu'à l'arrivée de nouveaux missionnaires. Il y a pour moi de l'agrément à faire mes premières armes dans cette ville sous monseigneur l'Evêque d'Halicarnasse, et à vivre dans la compagnie de deux confrères, prêtres les

plus

plus respectables que j'aie connus, mais malheureusement à peu près hors de combat, à cause de leur grand âge. D'un autre côté, il y a bien à souffrir dans cette chrétienté, qui est la moins fervente de toutes celles qui nous sont confiées; l'extérieur de nos néophytes annonce, il est vrai, les meilleurs chrétiens du monde, mais il n'y a rien de solide chez eux, et leur foi est peu vive. Le bien non équivoque que nous y faisons, c'est d'envoyer au ciel un bon nombre d'enfans, et de baptiser assez souvent des Gentils à l'heure de la mort.

» Dans l'intérieur de la presqu'île, nos confrères sont généralement plus contens; ils ont à traiter avec de bons laboureurs, fort superstitieux, mais plus simples, moins hautains, plus maniables que les habitans de Pondichéry. Du reste on rencontre, parmi tous les Indiens, un obstacle à peu près insurmontable, c'est une opiniâtreté diabolique à tenir à leurs usages. Rien ne peut les en faire départir; et voilà pourquoi les Gentils, au moins de Pondichéry, qui avouent l'extravagance de leur religion, veulent cependant mourir comme leurs pères. L'autorité civile est également forcée de respecter ces usages: si on les viole, on s'expose à des soulèvemens et à des révoltes.

» Dernièrement le gouverneur français de Karikal permit de porter une espèce de souliers, à un homme d'une caste qui doit aller pieds nus. Dans un instant quatre mille Indiens s'attroupèrent pour renverser toutes les maisons de cette caste. On fut obligé d'envoyer des troupes de Pondichéry pour apaiser cette émeute. Les castes sont divisées en main gauche et en main droite. Il y a peu de temps, des individus de la main gauche faisant la procession avec leur Dieu, entrèrent dans une rue de la main droite: au même instant une troupe de *nobles pariahs*, tout barbouillés de couleurs, tombent à coups de bâtons sur les

porteurs, et mettent le brancard en pièces. Le pauvre Dieu resta gisant trois jours dans la rue, puis un procès...

» Les Indiens sont fort ignorans, parce qu'ils n'ont pas le courage d'étudier; car ils ont de l'esprit naturel et de l'aptitude pour les sciences. On est étonné de voir avec quelle facilité ils apprennent et parlent les langues européennes. Je crois vous avoir déjà dit qu'ils ont des tables astronomiques, mais ils les tiennent de leurs ancêtres, et ils n'auroient pas été capables de les composer; car, bien qu'ils calculent exactement les éclipses, ils n'ont pas le moindre principe d'astronomie. A peine ai-je été arrivé, que j'ai fait connoissance avec un astronome qui tenoit la science des Brahmes. Ceux-ci ont un moyen particulier pour le calcul des éclipses, et pour faire les tables du soleil, de la lune et des planètes. Ce moyen est infaillible, mais un peu long. Pour tous les calculs, ils partent d'une époque où, disent-ils, toutes les planètes furent en conjonction dans le signe du Belier. Cette époque remonte, je crois, à 4928 ans. J'avois d'abord regardé cette fameuse époque comme une fable; mais depuis que j'ai vu leurs tables d'astronomie fondées uniquement sur cette époque, exactement comme les nôtres, je ne doute plus qu'elle n'ait existé. Cet astronome vient souvent me voir; il est fort curieux et écoute avidement tout ce que je lui dis sur nos systèmes, et sur les découvertes des nouvelles planètes. Mais le mouvement de la terre le révolte.

» Je voudrois que vous le vissiez calculer une éclipse. Assis par terre à l'indienne, comme les tailleurs français, il a un monceau de coquillages qui lui servent de chiffres. Il les place et les déplace plusieurs fois en chantant en mesure, et fait ainsi les calculs les plus difficiles. Je lui ai conseillé d'étudier nos méthodes, comme plus simples. Je

connois, me dit-il, la manière des Européens ; mais je préfère la nôtre, comme beaucoup plus aisée. Il soutient que la lune est au-dessus du soleil, et que les éclipses sont causées par un énorme serpent qui veut dévorer la lune. D'après nos savans de l'Inde, la terre est ronde, et plate dans la partie habitable ; elle est appuyée sur la tête d'une grande couleuvre, laquelle est soutenue par huit gros éléphans. Ceux-ci sont portés par une grosse tortue, et la tortue repose sur les eaux. En voilà assez sur leur cosmographie. Je ne vous dirai rien de leur mythologie, de leurs trois grands dieux, et de leurs quarante-huit millions de dieux inférieurs. Toutes ces fables sont un tissu d'absurdités et d'infamies, dont n'approchent point celles des Grecs et des Romains.

» La côte de Coromandel est peut-être le plus beau pays du monde. L'inégalité des jours est à peine sensible. Nous n'avons de pluie qu'environ pendant un mois, sur la fin de l'automne. Tout le reste de l'année, le ciel est toujours pur et sans nuage. Du mois de novembre au mois de mars, la saison ressemble assez aux mois de mai et de juin en France. (Le thermomètre est alors entre 20 et 23 degrés au-dessus de zéro.) Les autres mois ressemblent aux mois de juillet et d'août, lorsque vous avez 28 à 30 degrés de chaleur. Le sol présente le même aspect en tout temps, des arbres toujours couverts de verdure. Ajoutez à cela, que Pondichéry est une des plus belles villes de la presqu'île, toutes les rues sont tirées au cordeau ; les maisons sont belles ; un boulevard planté d'arbres magnifiques environne la ville. Pondichéry est partagée en ville noire et en ville blanche. Le quartier blanc est desservi par un capucin Italien, qui va être remplacé par un préfet apostolique français qu'on attend de jour en jour.

» Depuis la mort de M. Grégoire, il n'y a plus dans l'intérieur du pays que trois jeunes missionnaires, MM. Bonnand, Bochaton et Jarrige. Les deux premiers ont pour leur part, chacun près de treize cents lieues carrées à exploiter : voyez si l'on manque d'ouvrage. Mon cher ami, quel pitoyable aspect présente notre mission ! nous ne sommes pourtant pas les plus malheureux. Au-delà du Gange, les royaumes d'Ava et de Pégu sont menacés de retomber dans l'idolâtrie, faute d'ouvriers. Il n'y a plus dans cette mission que deux vieillards qui nous ont écrit pour nous conjurer d'avoir pitié d'eux, de leur envoyer au moins un missionnaire, et de nous charger de leur mission prête à périr : C'est à notre grand regret que nous sommes forcés de refuser.

» Adieu, cher ami, tout à vous en Notre-Seigneur,

TESSON, *missionnaire apostolique.* »

*Lettre de M. Supriés, missionnaire apostolique dans la mission des Malabares, à M. B.***, vicaire à Draguignan.*

Poudichéry, 24 août 1829.

Vivat in æternum in cordibus nostris sacratissimum Cor Jesu.

MON CHER ET BIEN TENDRE AMI,

« C'EST des Indes orientales, c'est de cette terre après laquelle j'avois si long-temps et si ardemment soupiré, que je vous écris aujourd'hui. Formez-vous, si

vous le pouvez, une idée de mon bonheur. Le Dieu dont la main toute-puissante m'a conduit dans ces contrées lointaines, est fidèle dans ses promesses; il récompense au centuple les plus petits sacrifices faits pour son amour. Aussi, quoique destiné à vivre dans une terre étrangère, sous un ciel brûlant, parmi des peuples à demi sauvages, privé de toutes les commodités de la vie, et de toutes les consolations humaines, je nage, pour ainsi dire, dans la joie, et je n'échangerois pas mon sort contre tous les trônes de l'univers. La seule pensée que je suis ici pour faire connoître et adorer le vrai Dieu, renverser les temples du démon, et arracher des victimes à l'enfer, remplit mon cœur de la plus douce et de la plus ineffable consolation. Grâces immortelles en soient rendues au Dieu de toute miséricorde!

» Je ne m'arrêterai pas à vous faire la relation de mon voyage; il n'offre rien de particulier et de curieux: nous avons éprouvé tout ce qu'on éprouve ordinairement dans de longues traversées et sur des mers orageuses. Je fus pris du mal de mer dès le premier jour, j'eus beaucoup à souffrir; pendant près de quinze jours il me fut presque impossible de prendre aucune nourriture. Mon compagnon, plus robuste que moi, fut guéri au bout de deux jours. La divine Providence, qui étoit notre pilote, nous a conduits, comme par la main, à travers les tempêtes et les écueils semés sur notre route; et deux fois elle a sauvé notre navire, au moment où les flots furieux s'entr'ouvroient pour l'engloutir. Elle nous a, pour ainsi dire, arrachés des mains des pirates qui nous ont poursuivis pendant un jour entier sans pouvoir nous atteindre; enfin, elle nous a conduits heureusement au port.

» Quatre mois après notre départ de Bordeaux, nous avons aperçu les côtes de l'Inde; l'île de Ceylan s'est

offerte la première à nos regards. Jugez de mes transports, c'étoit la première terre que je voyois depuis que j'avois quitté la France. Dès que nous fûmes près de la côte, les habitans du pays vinrent à nous sur des troncs d'arbres, pour nous offrir du poisson et des fruits du pays presque pour rien. Ils étoient d'abord très-timides; le moindre geste les faisoit trembler, et il suffisoit, pour les faire fuir en toute hâte, de les regarder avec des lunettes d'approche. Ils s'imaginoient que c'étoient des fusils, et qu'on alloit tirer sur eux; mais peu à peu ils se familiarisèrent avec nous. Jugez avec quel intérêt je regardois ces pauvres Indiens; comme ils paroissoient beaux aux yeux de ma foi, malgré la couleur et la difformité de leurs visages. Voilà, me disois-je en moi-même, des ames immortelles, créées à l'image de Dieu, et rachetées au prix du Sang de Jésus-Christ: oh! comme je regrettois alors de ne pas connoître leur langue pour leur annoncer les mystères de la foi! Car, hélas! tout me donnoit à entendre qu'ils étoient encore sous la puissance du démon.

» Le 7 du mois d'août nous avons mouillé dans la rade de Pondichéry, chef lieu de notre mission. L'Evêque d'Halicarnasse, vicaire apostolique de la côte de Coromandel, ayant appris notre arrivée, nous envoya une barque pour nous conduire à terre. Deux missionnaires et une multitude de chrétiens nous attendoient sur le rivage.

» La ville de Pondichéry appartient à la France; elle étoit autrefois très-florissante; elle n'a plus aujourd'hui qu'une ombre de son ancienne splendeur. Nous avons ici une église fort belle et fort grande, et où les offices se célèbrent avec autant de pompe qu'en France; un séminaire de jeunes Indiens, trois couvens de religieuses Indiennes; le plus nombreux suit la règle des Carmélites: ces pieuses filles édifient toute la chrétienté par la

sainteté de leur vie. Deux anciens missionnaires, blanchis dans les travaux apostoliques, prennent soin des chrétiens de la ville et des environs; ils sont aidés par deux Prêtres du pays.

» Oh! que vous seriez content, mon cher ami, si vous étiez témoin de la ferveur de nos chrétiens! Quelle simplicité dans leur foi! quelle fidélité à remplir tous les devoirs et toutes les pratiques de la religion! quelle piété, surtout, en assistant au saint sacrifice de la Messe! Ils ont pour les missionnaires la plus profonde vénération; ils nous regardent presque comme des anges descendus du ciel: quelque part qu'ils nous rencontrent, ils nous saluent très-profondément et nous demandent notre bénédiction. Les missionnaires assurent que les chrétiens de l'intérieur sont encore plus pieux et plus fervens que ceux qui habitent sur les côtes; ils ne sont pas témoins, comme ces derniers, de la vie peu chrétienne, et souvent scandaleuse et impie des Européens. Cependant les chrétiens des terres sont presque dénués de tout secours spirituel: ils se croient heureux lorsque, une fois dans l'année, ils sont visités par un missionnaire. Certaines chrétientés, faute de Prêtres, ne sont visitées que de deux en deux ans; il y en a même qui, étant trop isolées, ne l'ont pas été depuis cinq ou six ans. De temps en temps on voit arriver ici des députations de ces chrétiens abandonnés. Depuis que je suis ici, j'en ai vu arriver deux, dont l'une, composée des trois principaux personnages du pays, avoit fait près de cent lieues pour venir à Pondichéry. Ils apportoient une lettre écrite sur des feuilles de cocotier; cette lettre étoit très-touchante: ils se plaignoient de ce que depuis six ans aucun Père n'étoit venu les visiter, quoiqu'ils l'attendissent avec impatience, et qu'ils lui eussent préparé une belle cabane

pour le loger : ils ajoutoient, dans leur style simple, mais sublime, *que leurs ames avoient faim de Dieu;* ces paroles touchantes, que je ne pus entendre sans verser des larmes, me rappellèrent ce passage du prophète Jérémie : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* On tâcha de les consoler, en leur disant que deux nouveaux Pères venoient d'arriver d'Europe, et que lorsqu'ils sauroient leur langue, l'un d'eux iroit les visiter.

» Ces missions de l'intérieur ne sont pas seulement intéressantes par la ferveur des chrétiens, mais encore par le succès que les hommes apostoliques obtiennent auprès des infidèles. Chaque missionnaire a la consolation d'en voir toutes les années un certain nombre abandonner le culte des idoles pour embrasser notre sainte religion. Un d'entre eux écrivoit, ces jours derniers, que dix-huit familles très-nombreuses venoient de recevoir le baptême. Il est reconnu que si le nombre des Prêtres étoit plus grand, et que l'on pût s'arrêter assez de temps en un endroit pour y prêcher et instruire les idolâtres, on verroit augmenter le nombre des conversions. Un ministère qui, quoique sans éclat aux yeux du monde, est d'un grand prix aux yeux de la foi, c'est l'administration du baptême aux enfans des païens en danger de mort : chaque année une multitude de ces innocentes créatures vont augmenter le nombre des habitans du ciel.

» Je ne suis encore bon à rien; ma principale occupation est d'étudier les langues indiennes; je dis les langues, car pour exercer le saint ministère dans toute l'étendue de notre mission, il faut en savoir trois : le *tamoul*, le *telinga* et le *canara*. L'anglais est aussi très-utile : j'aurois besoin, comme vous voyez, que Dieu m'accordât le don des langues; j'espère que, dans sa mi-

séricorde, il m'accordera le don d'intelligence. Demandez-lui cette grâce pour moi. Quoi qu'il en soit, je m'affectionne beaucoup à ce langage barbare; et quoiqu'il n'y ait que huit à dix jours que j'étudie, je commence déjà à prononcer un certain nombre de phrases. Il paroît cependant que je sortirai bientôt de mon repos. Les Français possèdent encore sur les côtes de l'Inde, et à trente lieues de Pondichéry, la ville de Karikal, habitée par deux ou trois cents colons français et cinq mille chrétiens du pays; le missionnaire qui dessert cette chrétienté va partir pour l'intérieur des terres. Monseigneur se propose de m'envoyer pour le remplacer: mon ministère se bornera, pour le moment, à prendre soin des Français. Un Prêtre indien qui sera avec moi, travaillera auprès des chrétiens du pays. Je resterai probablement à Karikal jusqu'à ce que j'aie appris l'indien.

» Maintenant venons à vous, mon bon et tendre ami. Quoique nous soyons séparés par l'immense étendue de l'Océan, nos cœurs n'en sont pas moins unis par la douce charité, par cette charité dont les liens, comme parlent les livres saints, sont plus forts que la mort: *Fortis est ut mors dilectio;* par cette charité qui, venant de Dieu, survit à toutes les affections humaines. C'est à présent que, plus que jamais, je comprends la grandeur et la sublimité de mon ministère; et je ne puis revenir de mon étonnement, en pensant que Dieu ait daigné envoyer un si indigne serviteur pour annoncer ses merveilles aux nations idolâtres. Je devrois être un Saint, mais hélas!.... Demandez donc au Seigneur de me remplir de son Esprit, d'embraser mon cœur du feu sacré de son amour, afin que je puisse l'allumer dans le cœur des infidèles, dans ces cœurs glacés par le froid de la mort; demandez-lui enfin toutes les vertus, car je puis dire en toute vérité,

comme le Prophète : Je suis pauvre et réduit à la plus profonde misère : *Inops et pauper sum ego*. Pour moi, n'en doutez pas, je ne vous oublierai jamais. Ne cessons donc de prier l'un pour l'autre, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au céleste héritage; car il finira enfin, cet exil et ce triste pélerinage ; il luira enfin, ce beau jour de l'éternité, où nous serons à jamais réunis dans le sein de Dieu même.

» Dans les lettres que j'attends de vous, j'espère que vous me donnerez toutes sortes de détails, d'abord touchant votre santé, et tout ce qui peut vous intéresser ; vous me parlerez surtout de la sainte Association de la Propagation de la Foi ; de cette Association dont les fruits sont si doux et si consolans pour la Religion, et à qui une multitude de malheureux idolâtres doivent l'ineffable bonheur de connoître et d'aimer notre bon et aimable Sauveur. Je salue, dans l'effusion de mon ame, tous les associés de la paroisse de Draguignan (1) ; je les porte dans mon cœur, et tous les jours je les présente au Seigneur dans le saint sacrifice de la Messe.

» Et de la France, que m'en direz-vous ? que me direz-vous surtout de l'état de la Religion ? Hélas ! je crains bien que vous n'ayez que de tristes nouvelles à m'annoncer ! « Ah ! pauvre et malheureuse France ! si tu connoissois le prix des grâces que le Seigneur t'offre encore aujourd'hui ! Ne ferme pas volontairement les yeux à la lumière qui t'éclaire ! » Vous entrerez sur ce sujet, qui m'intéresse si vivement, dans les plus grands détails.

» J'oubliois de vous dire que les chrétiens, dans ces contrées, ont une grande dévotion pour les croix et les chapelets : ici on ne croit pas être bon chrétien, si l'on ne possède pas ces deux objets de piété. Ils portent la croix

(1) M. Supriés avoit été vicaire de la paroisse de Draguignan.

suspendue à leur cou, et c'est ce signe sacré qui les distingue des Gentils. Le chapelet est leur unique livre de prières; ils le récitent plusieurs fois le jour, et il y en a un grand nombre qui récitent le rosaire en entier. Aussi, à l'arrivée des nouveaux missionnaires, ils ne manquent pas de les assaillir pour leur en demander : *Père, une croix; Père, un rosaire*, sont les mots qui retentissent le plus souvent à nos oreilles. Quoique j'en eusse fait une bonne provision en partant de Paris, j'ai déjà tout donné. Que deviendrai-je donc lorsque, dans un an ou deux, j'aurai le bonheur d'aller visiter les chrétiens de l'intérieur, à qui ces objets sont encore plus nécessaires, à cause du peu de secours spirituels qu'ils reçoivent! Je désirerois bien m'en procurer; mais comment faire, puisque je n'ai plus aucune ressource? L'unique moyen qui me reste, c'est d'avoir recours à la charité des personnes pieuses de Draguignan, de celles surtout que j'ai l'honneur de connoître, et qui m'honorent de leur amitié. Vous connoissez ces personnes aussi bien que moi, vous serez mon organe auprès d'elles, ainsi que l'interprète de ma vive reconnoissance. Je m'engage à célébrer deux neuvaines, c'est-à-dire, dix-huit messes pour ces ames pieuses; et de plus à ne jamais donner ces objets aux chrétiens, sans les obliger à réciter un certain nombre de prières pour leurs bienfaiteurs.

» Adieu, mon cher ami; vous savez combien je vous aime en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Pensez à moi et priez pour moi. C'est en union à vos saints sacrifices et dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, que je vous embrasse et que je puise les sentimens d'affection par lesquels je suis de vos amis le plus tendre et le plus dévoué.

SUPRIÈS, *missionn. apostol.*

Nous allons maintenant donner quelques détails sur les sociétés bibliques. Quoique nous ayons déjà traité ce sujet dans le XIII.e Numéro des Annales, nous croyons faire plaisir aux associés, en leur communiquant les nouveaux renseignemens qui nous sont parvenus. Ces renseignemens consistent : 1.o en un extrait du Journal asiatique de Londres, 2.o en une Notice sur les missions protestantes, rédigée par M. l'abbé Dubois, ancien missionnaire au Meissour ; 3.o en une lettre écrite par un officier au service de la compagnie des Indes, résidant à Calcuta.

Le zèle pour les missions et la distribution des Bibles, ne s'est point ralenti en Angleterre. Il existe, dans ce pays seulement, neuf sociétés de missions, dont les quatre principales ont recueilli, en 1828, la somme énorme de 4,830,890 francs, savoir : la société de Londres, 1,065,976 fr. ; la société écossaise, 1,126,633 fr. ; la société de l'Eglise anglicane, 1,363,281 fr. ; la société wesleyenne, 1,275,000 fr. La société biblique recueille en outre, annuellement, plus de 2,000,000, de francs. Sur le continent, il y a sept grandes sociétés de missions protestantes, qui perçoivent aussi des sommes considérables. Toutes ces sociétés sont secondées par une multitude de sociétés auxiliaires. L'association des missions évangéliques de Paris (1), est soutenue par environ deux

---

(1) **Les journaux ennemis de la Religion catholique, ont souvent attaqué l'Association de la Propagation de la Foi ; mais ils se sont bien gardés de parler de la société protestante de Paris, dite *des missions évangéliques*.**

cents autres petites associations. Nous ne craignons pas d'exposer ces résultats aux yeux de nos lecteurs ; nous espérons exciter par-là leur zèle et leur émulation. Du reste, nous pouvons les assurer que les grands efforts des protestans pour la conversion des infidèles n'aboutissent qu'à donner des appointemens de six ou sept mille francs, et même davantage, aux distributeurs de Bibles et à tous les agens de la société biblique, lesquels croient avoir fait un prosélyte de quiconque accepte les livres qu'ils sont chargés de répandre. Nous ajouterons que les missionnaires catholiques, que l'Association de la Propagation de la Foi entretient avec les 250,000 fr. qu'elle recueille, opèrent dix fois plus de conversions en Asie, que tous les ministres protestans qui reçoivent une part des vingt millions que leur distribuent les sociétés de missions établies en Angleterre et sur le continent. La conséquence qu'il en faut tirer, est que si les missionnaires catholiques sont pauvres en moyens humains, ils sont riches des secours de la grâce, qui opère avec eux : *Non ego solus, sed gratia Dei mecum ;* et qu'ils ont la consolation de voir, après qu'ils ont planté et arrosé, que le Seigneur daigne donner l'accroissement : *Deus incrementum dedit.*

Extrait d'un article du Journal asiatique de Londres, sur les sociétés bibliques.

« Le reproche qui a été fait, il y a quelque temps, à la société biblique britannique et étrangère, de confier à des hommes ignorans la traduction de la Bible en langues étrangères, et de répandre des versions inexactes et infidèles, a provoqué des répliques de ladite société, mais qui ne sont nullement satisfaisantes. Un examen

ultérieur de ses traductions dans quelques-unes des langues orientales fournira des motifs plus que suffisans pour réitérer l'accusation, à mesure qu'on fera des progrès en Europe, dans la connoissance de ces idiomes. Cette question intéresse tellement la cause commune de la chrétienté, que non-seulement on ne doit pas en détourner l'attention publique, mais l'y ramener souvent et à dessein.

» Depuis que la société biblique, britannique et étrangère a été critiquée par la *Revue trimestrielle*, on nous a plusieurs fois cité des exemples de fautes et même d'impardonnables fautes, dans la version de Sérampore. Des renseignemens plus positifs et plus détaillés viennent de nous être communiqués par un ecclésiastique de l'Eglise anglicane qui réside dans nos provinces du Bengale, et qui est bien connu pour savoir à fond le sanscrit et les autres langues parlées parmi les Indous, et qui nous autorise au besoin de le nommer, pour garantir l'exactitude de ses observations. Il dit dans une lettre que nous avons sous les yeux : « Nos compatriotes en Angleterre (et le public religieux, plus particulièrement,) n'apprendroient sans doute, s'ils pouvoient le croire, qu'avec beaucoup d'indignation, que la société biblique a abusé des fonds considérables que depuis plusieurs années elle a prélevés sur la bienfaisante charité de ses souscripteurs, pour répandre (du moins dans les Indes), des exemplaires en grand nombre de nos saintes Ecritures, dans des traductions qu'elle honore de son approbation, mais qui fourmillent de toute espèce de fautes contre le bon goût et le sens commun, et qui, après des éditions multipliées, ne sont bonnes à autre chose qu'à servir de pâture aux vers (fit for the worms). En outre, on a fait contribuer les chrétiens qui croient à la nécessité du baptême pour les enfans (the pædobaptist public), c'est-à-dire

au moins quarante-neuf sur cinquante souscripteurs de la société biblique, à répandre des traductions faites par de misérables bigots, des sectaires qui se distinguent par leurs vues étroites, leur mauvais goût et leur sordide avarice ; en d'autres termes, on a fait, de l'argent donné par la charité, un moyen de soutenir des doctrines diamétralement opposées à tout ce que les donateurs croient sur le sacrement qui nous ouvre l'entrée dans l'Eglise de Jésus-Christ. Je n'hésite pas de dire que la société biblique, britannique et étrangère, a oublié ses devoirs d'une manière grave et impardonnable, et que John Bull, (surnom du peuple anglais) si facile à tromper en matière religieuse, a été réellement la dupe de cette association. S'il faut attribuer ses procédés à son ignorance, il en résulte clairement qu'elle est incapable d'administrer les sommes énormes que le public charitable lui a confiées, non pas certes pour soutenir l'imprimerie des Anabaptistes à Sérampore. Si, au contraire, la société a agi sciemment, elle est évidemment indigne de toute confiance. J'aime à admettre la première supposition, quant à la société considérée dans son ensemble ; mais, quelque charitable qu'on soit, il est difficile de ne pas adopter la seconde pour plusieurs individus, qui disposent en tout, ou en partie, des fonds de la société. Je vous adresse un papier (a paper), relatif à ce sujet, qui, je vous en donne ma parole d'honneur, dit peu, presque rien en comparaison de ce qui pourroit être dit, et de ce qu'on dit ici journellement sur d'autres traductions publiées par les sociétés bibliques. »

» Le papier dont il est question dans la lettre contient quelques courtes observations sur la traduction du *Nouveau Testament*, qui a été publiée à Sérampore dans la langue des Marattes. Le docteur Carey a fait paroître une Grammaire et un Dictionnaire de cette langue, qui,

au reste, dit notre correspondant, sont extrêmement incorrects et incomplets ; et on les regarde, dans la partie des Indes que j'habite, comme presque entièrement inutiles.

» Notre correspondant prouve d'abord que la traduction annonce une entière ignorance des premiers élémens de la langue dont les auteurs vouloient faire usage ; puis il fait quelques observations sur les trente-six premiers versets de l'Evangile de saint Jean, qui peuvent suffire pour convaincre tout le monde que cette traduction n'est ni fidèle ni propre à atteindre le but qu'on se propose.

» Voici quelques-unes de ces observations :

« Comment, je le demande, peut-on justifier la traduction de ces paroles du verset 2 : « Il (ο Λογος) étoit au commencement avec Dieu, » qui sont rendues ainsi : Ils *ou* ceux-ci étoient avec Dieu ? L'emploi du pronom au pluriel ne peut que suggérer l'idée d'une pluralité de Dieux, ce qu'on auroit dû éviter soigneusement.

» La vérité importante exprimée à la fin du verset 2, que *le Verbe étoit Dieu*, n'est pas rendue dans la traduction, qui ne présentant ainsi que deux substantifs, sans un mot qui indique leur relation, n'offre aucun sens quelconque.

» Dans les versets 25, et suivans, on voit percer la croyance de la secte à laquelle les traducteurs appartiennent, puisqu'ils ont rendu le mot *baptiser* par une périphrase, dont la formation n'est pas compatible avec le génie de la langue, et qui, en tout cas, ne peut signifier autre chose que *plonger dans l'eau*, (a Dipping), faire une immersion.

» Le verset 32 offre une traduction aussi inconcevable que contraire au respect dû aux saintes Ecritures : Je vis l'Esprit descendre du ciel comme un *hibou*,

hibou (an owl), car le mot employé n'a aucun autre sens.

» Un exemple de traduction encore bien plus choquante pour des oreilles chrétiennes, se trouve dans les paroles de saint Jean-Baptiste qu'on lit à la fin du verset 36. Elles sont rendues ainsi : Voyez le *petit du mouton* de Dieu (*Behold the young of te scheep of god*). Cette périphrase est tout-à-fait inexcusable, puisque la langue des Marattes fournit un mot qui rend exactement notre mot Agneau, tandis que celui qu'on y a substitué n'est pas un mot maratte.

» Ce dernier exemple mérite une attention particulière ; car une des plus grandes difficultés, en traduisant, consiste à rendre d'une manière exacte et convenable les textes et termes figuratifs. Une figure peut avoir de la noblesse dans une langue, tandis que dans une autre on n'en comprendra pas le sens, ou on la trouvera inconvenante. Cette expression, *l'Agneau de Dieu*, réveille dans l'esprit des chrétiens les idées les plus touchantes sur la pureté, l'innocence, et le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ ; mais la figure perd tout son sens et toute sa beauté dans une périphrase comme celle que nous venons de signaler.

» On paroît avoir adopté, pour toutes les versions répandues par la société biblique, ce principe général, qu'on doit traduire littéralement et donner le texte des livres sacrés, sans se permettre d'ajouter ou de retrancher un seul mot. Mais, s'il en est ainsi, on a montré une ignorance déplorable des premières règles que la philologie prescrit aux traducteurs, surtout à l'égard des langues que l'on parle dans l'orient de l'Asie. Pour ne parler ici que de la langue maratte, qui, au reste, offre sous ce rapport le même caractère que les autres idiomes

des Indes, je dois dire qu'il n'existe dans cette langue ni un subjonctif ou optatif, ni un verbe passif, et presque pas de mots pour signifier les opérations de l'intelligence. Il y a donc dans le grec et dans l'hébreu une infinité de mots qui n'ont aucun terme correspondant dans le maratte, et qu'il faudra pourtant rendre, si l'on veut faire connoître les principes et la doctrine de la religion chrétienne. Il ne reste donc qu'à employer les mots qu'on trouve dans cette langue, dans un sens que les Marattes n'y attachent point. Ce procédé, qui souvent sera inévitable, n'auroit pas de grands inconvéniens, si un enseignement oral accompagnoit toujours la distribution des Bibles; mais de pareilles traductions qu'on répand sans explication ou commentaire quelconque, seront nécessairement ou inintelligibles, ou entendues dans un sens qu'on vouloit éviter. »

NOTICE sur les missions protestantes, communiquée au Rédacteur des Annales, par M. l'abbé Dubois, ancien missionnaire dans l'Inde.

« Depuis plus de trois cents ans que des missionnaires catholiques de diverses corporations, mus par le zèle le plus désintéressé, et le plus pur désir de porter la connoissance du vrai Dieu et les principes de la vraie civilisation parmi les nations idolâtres et barbares de l'ancien et du nouveau Monde, se sont répandus dans les deux hémisphères pour remplir cette mission héroïque, ils n'ont cessé de nous parler, dans les rapports qu'ils ont publiés, des difficultés presque insurmontables qui ont constamment accompagné leurs glorieuses entreprises, et des obstacles sans nombre que les passions, les pré-

jugés, les mœurs et les coutumes des peuples parmi lesquels ils annoncent la parole du salut, opposoient à leur courage, à leur zèle et à leur persévérance.

» Il étoit réservé aux missionnaires protestans des diverses sectes, qui dans ces temps modernes se sont aussi lancés dans la carrière du prosélytisme parmi les idolâtres, de nous offrir un tableau beaucoup plus encourageant sur le même sujet. Si nous pouvions ajouter une foi implicite à leurs pompeux Rapports, nous y verrions que toutes les difficultés s'aplanissent devant eux; que tous les obstacles cèdent à l'ardeur de leur zèle; que, bien différens de nos missionnaires qui avancent à pas lents, les missionnaires protestans, avec beaucoup moins de travaux, avancent à pas de géants, et que rien n'est capable de leur résister.

» L'histoire de leurs brillans succès se trouve détaillée dans un grand nombre de Rapports volumineux. Nous avons eu la patience de lire plusieurs de ces rapports publiés à Londres durant ces dernières années, et parmi lesquels nous pouvons citer : 1.° *Le Journal asiatique de 1825*; 2.° *Travaux de la société des missionnaires de l'Eglise anglicane en Afrique et dans l'Orient*, 1824; 3.° *Transaction de la société des missionnaires*, 1825; 4.° *Extraits des rapports annuels de la société pour propager le christianisme, etc.*; 5.° *Revue trimestrielle*, 1825; 6.° *Annuaire de missions* 1823 *et* 1824; 7.° *Correspondance relative à la perspective du christianisme dans l'Inde*; et plusieurs autres qu'il est inutile d'énumérer, et tous remplis des exagérations les plus absurdes et les plus pitoyables.

» Il n'y a guère que trente à quarante ans que l'esprit de prosélytisme s'est introduit parmi les différentes sectes protestantes : avant ce temps elles étoient, en général,

disposées à blâmer plutôt qu'à loüer l'esprit d'entreprise que l'Eglise catholique a manifesté a ce sujet dans tous les temps. Le zèle que montroient ses missionnaires pour étendre le royaume des cieux et la connoissance du vrai Dieu parmi les peuples idolâtres, étoit représenté, par la plupart d'entre elles, comme une entreprise tout-à-fait téméraire, et qu'aucun motif ne pouvoit justifier. Mais tout à coup ce zèle apostolique qu'ils avoient si hautement et si long-temps blâmé dans les autres, s'est manifesté parmi elles avec un enthousiasme dont on trouve à peine des exemples; et ils se sont lancés dans l'arène avec une ardeur et une précipitation qu'un fanatisme sans frein peut seul inspirer.

» C'est en Angleterre, parmi les soixante-quatorze sectes protestantes qu'on y compte, que cet esprit de prosélytisme a pris naissance, il y a moins de quarante ans; et il s'y est tellement fortifié et propagé, qu'il paroît avoir dégénéré en pur fanatisme. L'infatuation y est à présent portée à un si haut degré, comme il est aisé de le voir par les écrits que nous avons eus sous les yeux, et par un grand nombre d'autres documens qui nous sont parvenus, qu'il seroit dangereux de contredire l'opinion entretenue sur ce sujet par un puissant et très-nombreux parti. Le moindre danger auquel s'exposeroit celui qui oseroit le faire, seroit d'encourir le reproche d'impiété et d'athéisme.

» Les protestans anglais ne se furent pas plus tôt formés en corps de mission, qu'ils firent un appel aux protestans du continent de l'Europe et des Etats-Unis de l'Amérique. Le cri de ralliement fut entendu; et dans tous les pays protestans un grand nombre d'*hommes apostoliques* se présentèrent pour s'enrôler sous la bannière sacrée, et aller combattre de concert l'ennemi commun. En même temps des associations nombreuses se formèrent en Allemagne,

en Hollande, Prusse, Suède, Suisse, etc. à l'instar de celles déjà formées en Angleterre, pour fournir à l'entretien de cette nouvelle armée sacrée, qui alloit traverser les mers pour attaquer le démon sur son propre terrein.

» Nous ne connoissons pas au juste le nombre effectif de soldats enrôlés dans cette nouvelle milice; mais d'après ce que nous lisons dans les ouvrages énumérés ci-dessus, nous pouvons en juger par approximation. La revue trimestrielle (page 5) compte dix sectes engagées plus activement que les autres dans la nouvelle carrière du prosélytisme, savoir : Luthériens, Calvinistes, Méthodistes, Presbytériens, Indépendans, Baptistes, Unitariens, Anabaptistes, Moraves, Anglicans; mais nous pourrions en citer d'autres encore qui parcourent aussi cette carrière, quoique avec moins d'éclat. L'auteur ne nous présente (page 29) que le nombre de ceux qui appartiennent à l'Eglise anglicane, et qui se monte à quatre cent dix-neuf ouvriers, constamment employés à supporter le *poids de la chaleur et du jour* dans la nouvelle vigne qu'ils sont allés défricher.

» Les Méthodistes, dans un Rapport qu'ils ont publié, il y a quelque temps, portoient le nombre des missionnaires de leur secte, employés à la conversion du peuple idolâtre dans les deux Mondes, à six cent vingt-trois; ce qui fait, pour ces deux sectes seulement, un nombre total de mille quarante-deux. Nous n'avons pas connu le nombre des ouvriers envoyés par les huit autres sectes énumérées ci-dessus; mais comme nous savons qu'elles en envoient aussi dans les deux continens, et qu'elles ne le cèdent nullement en activité et en enthousiasme aux deux premières, nous croyons faire un calcul très-modéré, et bien au-dessous de la réalité, en portant leur nombre à quatre cents pour chacune; ce qui feroit trois mille

deux cents, qui, ajoutés à mille quarante-deux, font un total de quatre mille deux cent quarante-deux. Nous ne fai sons point entrer dans ce calcul les missionnaires envoyés en très-grand nombre par les différentes sectes protestantes des Etats-Unis d'Amérique, où l'esprit de prosélytisme est au moins aussi répandu et aussi actif qu'en Europe, et d'où des missionnaires sont envoyés dans les quatre parties du monde. Des personnes, bien informées sur ce sujet, nous ont assuré que le nombre en étoit beaucoup au-dessus de mille; mais en le réduisant même à ce nombre, nous aurons un grand total de cinq mille deux cent quarante-deux soldats effectifs, enrôlés dans la *milice sainte*.

» Eglise romaine ! s'écrie le Magasin Evangélique de 1825, viens maintenant nous vanter tes travaux apostoliques, et dis-nous si, même dans les plus beaux temps de ta longue existence, tu eus des phalanges si nombreuses et si bien disciplinées à opposer au grand ennemi du salut du genre humain !

» Si nous connoissions moins les forfanteries de ces apôtres de nouvelle date, nous serions embarrassés à répondre à cette apostrophe, et forcés de convenir que les missionnaires protestans laissent bien loin derrière eux, par leur nombre et l'ardeur de leur zèle, les missionnaires catholiques; nous ne connoissons pas au juste le nombre de ces derniers; mais nous savons que les missionnaires français répandus dans les deux mondes, sont tout au plus au nombre de cent; et nous croyons pouvoir assurer que ceux qui sont envoyés d'Italie, d'Espagne et de Portugal n'excèdent pas ce nombre, pour chacun des trois royaumes; en sorte que le nombre collectif des missionnaires catholiques employés dans l'ancien et le nouveau Monde, ne dépasse pas quatre cents.

» D'un autre côté, tandis que nous voyons l'Europe

retentir du bruit des prétendus succès des premiers, *nos obscurs missionnaires catholiques*, soit modestie, soit amour de la vérité, et parce que n'ayant que peu de sujets d'édification à raconter au public, ils ne veulent pas remplir leurs récits de faits apocryphes ou inexacts, font à peine parler d'eux. Ils laissent aux ministres de l'erreur le triste honneur de fixer sur eux l'attention publique par des rapports pompeux et exagérés, et recourir à l'imposture afin de pouvoir soutenir, au moins pour un temps, un édifice chancelant, construit sur un sable mouvant et qui croule de toutes parts. Quant à eux, ils savent que l'œuvre de Dieu doit s'accomplir en silence, sans prétention et sans affectation. Ils savent aussi que, dans la carrière du salut des ames, *ce n'est pas*, ainsi que le dit le grand Apôtre des nations, *celui qui plante ou celui qui arrose qui est quelque chose, mais bien celui qui donne l'accroissement;* et convaincus qu'ils ont la vérité de leur côté, ils ne veulent pas avoir recours à des moyens artificiels pour la faire prévaloir, bien persuadés que celui qui en est l'auteur saura bien lui ouvrir les voies et les cœurs, et assurer son triomphe sur toute la terre, lorsque les temps marqués pour cela dans ses desseins impénétrables seront arrivés. Aussi, dans le temps ou les soixante-quatorze sectes établies en Angleterre font publier annuellement entre quarante et cinquante gros volumes, in-8.°, remplis des rapports des cinq mille deux cent quarante-deux missionnaires protestans dispersés dans l'ancien et le nouveau continent, nos modestes missionnaires catholiques nous fournissent à peine des matériaux suffisans pour publier, quatre fois par an, une petite brochure d'une centaine de pages, pour l'édification des personnes pieuses qui coopèrent à leur entretien.

» On demande peut-être où peuvent se trouver les fonds

nécessaires pour entretenir cette armée de missionnaires protestans répandus sur tout le globe : les ouvrages que nous avons eus sous les yeux répondront à cette question.

» Si le *penny* (2 sous) par semaine, est-il dit dans la Revue trimestrielle, pag. 27, étoit régulièrement payé, cette souscription seule produiroit 450,000 livres sterlings (plus de 10,000,000 de francs); mais les recettes telles qu'elles sont suffisent aux dépenses, qui s'élèvent beaucoup au-dessus de 1,000 livres sterlings (25,000 francs) par jour, et qui se montent par conséquent à beaucoup plus de 8,000,000 de francs par an. Mais observons que ceci n'est que le montant du revenu perçu pour les missions en Angleterre. Si l'on ajoute à cette somme les souscriptions levées pour le même objet sur tout le continent de l'Europe, non-seulement dans tous les pays protestans, mais encore dans les états mixtes, en France, en Autriche, en Bavière, etc., ainsi que dans les Etats-Unis d'Amérique, où le même zèle pour le prosélytisme est très-ardent; nous ne croyons pas être taxés d'exagération en portant les souscriptions fournies par ces différens états à une somme au moins égale à celle perçue en Angleterre; ce qui fera un total de 16,000,000 de francs. Outre cela, nous savons que des souscriptions à un montant très-considérable sont aussi levées dans les Indes orientales, en Canada, dans les îles d'Amérique, en Afrique, à la Nouvelle-Hollande, etc.; et nous pensons que notre estimation sera encore bien au-dessous de la réalité, en la portant à une somme totale de 20,000,000 de francs, servant à l'entretien de cette armée de la foi protestante, composée de 5,242 combattans (1).

» Que la situation de ce foible détachement de 3 à 400

---

(1) Les sociétés protestantes pour les missions publient, dans

missionnaires catholiques est différente ! Nous avons sous les yeux les comptes rendus tous les ans par le Comité central de l'*Association de la Propagation de la Foi*, séant à Lyon, et nous y observons que, depuis que cette Association existe, l'année où les souscriptions dans toute la France ont été le plus abondantes, qui est l'an 1828, elles s'étoient élevées à 272,000 fr., répartis entre les missions d'Asie, d'Amérique, du Levant, de Babylone et des îles Sandwich. Ces secours ont fourni aux directeurs des missions étrangères les moyens de faire parvenir aux missionnaires français employés dans les missions de l'Asie, le viatique annuel, dont l'emploi avoit été interrompu durant la révolution, et qui se monte à 500 francs par an pour chaque missionnaire, et 1,000 francs pour chaque évêque, vicaire apostolique, et de fournir aux autres frais de missions.

» Les missionnaires protestans sont beaucoup mieux rétribués. Nous ne savons pas si le salaire est uniforme pour ceux de toutes les sectes ; mais nous savons positivement que ceux de l'Eglise anglicane reçoivent chacun 240 livres sterlings (6,000 francs) par an, avec une aug-

---

leurs Rapports, qu'elles ont un missionnaire en Chine. Ceci a besoin d'être expliqué. Lorsque nous annonçons qu'il y a des missionnaires catholiques en Chine, nous voulons dire que ces missionnaires sont dans l'intérieur de l'empire, où ils sont obligés de se tenir cachés, et où ils prêchent l'Evangile au péril de leur vie. Quant au ministre protestant dont il s'agit, il est à Canton, dans la *Factorerie* anglaise, et il n'a pas dépassé les limites qu'il est défendu aux étrangers de franchir. Après bien des efforts, il a enfin réussi à baptiser un Chinois qui étoit son domestique. Cependant, il reçoit pour ses travaux apostoliques un appointement de 12,500 francs. Nos lecteurs savent que les cinq missionnaires français qui sont dans la province du Su-Tchuen, baptisent tous les ans près de quatre cents adultes, sans compter cinq à six mille enfans païens en danger de mort.

par un revenu annuel de plus de vingt millions de francs, nos espérances, quelque modérées qu'elles puissent être, se trouveront grandement déçues. Le résultat des efforts de ce corps d'armée paroît se réduire, jusqu'ici, à la formation d'un certain nombre d'écoles dans l'Inde surtout, qui est la partie du champ du père de famille au défrichement duquel ils se sont principalement appliqués, et à la distribution de plusieurs millions de Bibles, que personne ne lit. Nous ne voyons pas que ces écoles et ces Bibles contribuent beaucoup à accroître le nombre des prosélytes protestans, car nous savons très-bien à quoi nous en tenir sur les prétendues conversions opérées sur les bords du Gange et du Cavéri. Les motifs qui ont porté, dans ce pays idolâtre, le rebut de quelques castes à se faire protestant, sont si bien et si généralement connus dans tout l'Indostan, que ces soi-disant chrétiens ne sont universellement désignés par les habitans de toutes dénominations, que sous l'appellation ignominieuse de *Chrétiens de riz*, pour donner à entendre que le plus sordide intérêt a seul influé sur leur conversion, et qu'ils ne se sont faits chrétiens que pour avoir du riz à manger, et participer aux largesses abondantes des missionnaires, ou parvenir aux emplois lucratifs auxquels ces derniers leur ouvrent le chemin.

» Quant aux Bibles que les missionnaires protestans de diverses sectes se vantent d'avoir déjà traduites en cent quarante-quatre langues, et fait circuler par millions dans tous les pays du monde, quel fruit ont-elles produit? aucun. La fabrique la plus abondante de ces Bibles est, sans contredit, celle qu'on a établie à Sérampore dans le Bengale, sous la direction des missionnaires baptistes, qui nous disent sérieusement avoir déjà traduit ce livre sacré en vingt-six langues asiatiques. Nous avons

eu occasion de voir, au sujet de ces traductions, divers rapports faits par des personnes impartiales qui connoissoient quelques-unes des langues dans lesquelles elles avoient été faites, et qui, après les avoir examinées avec soin, ont trouvé ces versions dans des langues dont la syntaxe, la tournure et les expressions ne peuvent, en général, se prêter à une traduction littérale des langues européennes; elles ont trouvé, disons-nous, ces versions si barbares et si inintelligibles, qu'elles n'ont pas hésité à déclarer que, si l'on avoit eu en vue de rendre la Religion chrétienne à jamais odieuse aux peuples idolâtres, on n'auroit pu inventer de plus sûr moyen pour obtenir ce triste résultat, qu'en la présentant à leurs regards sous une forme si ignoble et si hideuse (1).

» Les missionnaires protestans nous assurent cependant, et cela est très-vrai, qu'ils ont fait circuler dans presque toute l'Asie leurs traductions de la Bible; mais ils nous laissent ignorer l'usage qu'en ont fait ceux qui les ont reçues. Comme ces Bibles étoient distribuées *gratis*, tout le monde, en effet, les recevoit avec empressement; mais les missionnaires ne nous disent pas ce que nous savons d'autres sources plus impartiales, que presque aussitôt que les Indigènes les avoient, ils les alloient vendre aux épiciers ou aux droguistes du pays, qui les achetoient au poids du vieux papier, pour envelopper leurs drogues.

» Nous avons eu sous les yeux une lettre écrite de Macao en Chine, par une personne respectable, où il étoit rapporté que les missionnaires protestans à Canton, ayant essayé d'introduire dans ce vaste empire quelques

---

(1) Voyez ce que l'auteur de cette Notice a écrit sur ce sujet, inséré dans le XIII.e Numéro, tom. III des Annales.

caisses de Bibles traduites en Chinois, ces caisses avoient été arrêtées aux douanes sur les frontières, saisies, vendues à l'encan, et achetées par des cordonniers du pays, pour en faire des pantoufles chinoises.

» Dans un autre Rapport que nous eûmes occasion de lire il y a quelque temps, nous vîmes qu'un grand nombre de Bibles ayant été envoyées à quelques peuplades de Tartares, aux environs du Caucase, ces barbares ne pouvant rien comprendre à ces livres, quoique censés traduits dans leurs langues, finirent par s'en servir pour bourrer leurs fusils.

» En confirmation de ce que nous avons dit sur l'inutilité des efforts des missionnaires protestans pour propager leur religion parmi les nations idolâtres, même dans les pays où ils peuvent le plus compter sur la protection de l'autorité temporelle, ainsi que sur le plan absurde d'obtenir cet effet par la circulation de la Bible parmi ces peuples, nous citerons une autorité qui ne sera pas suspecte ; c'est celle du célèbre Brahme *Rammohun-Roy*, dont les écrits sont bien connus de tous les orientalistes en Europe (1).

---

(1) Rammohun-Roy, par ses vastes connoissances et ses opinions philosophiques, est sans contredit le Brahme le plus célèbre qu'ait vu naître l'Inde dans ces temps modernes. Il naquit en 1780, à Burdawan, dans le Bengale. Ses parens, à leur mort, le laissèrent maître d'une fortune considérable. Doué d'une grande pénétration, il reconnut de bonne heure les absurdités de la mythologie indienne. Le premier ouvrage qu'il publia en persan, fut contre ce qu'il appelle *l'idolâtrie de toutes les religions*. La liberté de ses opinions lui attira, de la part des idolâtres et des mahométans, des persécutions qui l'obligèrent de se retirer à Calcutta, où il apprit très-bien l'anglais, et où il parvint à des emplois distingués sous le gouvernement Britannique. Il quitta cependant bientôt le service pour se livrer tout entier à la littérature européenne. Il conçut

» Ce savant Brahme, résidant à présent à Calcutta, reçut une lettre du Révérend Henry-Wade, ministre unitarien, datée de Cambridge, 24 avril 1823, accompagnée d'un grand nombre de questions. Le Brahme, par une lettre datée de Calcutta, 2 février 1824, répondit avec beaucoup de clarté, de précision et de modération aux questions qui lui étoient proposées, se rapportant toutes au sujet du prosélytisme parmi les idolâtres indous. Il seroit trop long de rapporter toute cette correspondance, quelque curieuse qu'elle soit. Elle se trouve détaillée dans le dernier des ouvrages cités au commencement de cette Notice. Parmi les questions proposées, et les réponses,

---

alors le projet de travailler à la réforme de la religion insensée de ses compatriotes, et d'y substituer le déisme. Il publia, pour cet effet, plusieurs ouvrages et de copieux extraits des Védams, du Védanta, et de plusieurs autres anciens ouvrages les plus vénérés dans le pays, pour prouver que le culte des anciens Indous étoit fondé sur l'existence et l'adoration d'un seul être suprême, et étoit le même que celui des anciens Patriarches, et que le culte actuel du pays étoit une innovation abominable inconnue à leurs premiers ancêtres, dont la religion étoit un pur déisme. Ses ouvrages ont été traduits en plusieurs langues européennes. L'Auteur de cette Notice a eu occasion d'en lire quelques-uns dans l'Inde. Ils sont écrits dans un esprit et un style philosophiques et tout-à-fait indépendans. Néanmoins, ses efforts pour remplacer par le déisme le culte extravagant de ses compatriotes n'ont eu aucun succès, et n'ont produit d'autre résultat que celui d'attirer sur lui la haine et le mépris des Indous les plus distingués. Il trouve une compensation à ce mal, dans les marques d'estime et de considération qui lui sont accordées par les plus distingués et les plus marquans des Européens qui vivent à Calcutta. Dieu veuille finir son ouvrage! et après lui avoir fait connoître les absurdités révoltantes du culte idolâtrique, et l'existence d'un être suprême, seul digne d'être adoré, qu'il daigne encore lui manifester la connoissance de ce grand et divin médiateur, par les seuls mérites duquel nous pouvons espérer le salut éternel.

nous ne citerons que la première, et la vingtième et dernière.

Première question. Par le Révérend H. Wade.

« Quel est le succès réel des grands efforts que l'on fait pour convertir au christianisme les naturels de l'Inde?

» Réponse du brahme Rammohun-Roy. Répondre à cette question est un sujet très-délicat, attendu que les missionnaires baptistes de Sérampore donnent toujours le démenti le plus formel à toutes les personnes qui se permettent d'exprimer le moindre doute sur le succès de leurs travaux, et ils ont, à plusieurs reprises, donné à entendre au public, que leurs prosélytes étoient non-seulement nombreux, mais encore qu'ils se faisoient respecter par leur bonne conduite. Tandis que les jeunes missionnaires baptistes à Calcutta, quoiqu'ils ne soient pas inférieurs en talent et en érudition, ni en zèle et en efforts, pour avancer les intérêts du christianisme, à aucune autre espèce de missionnaires dans l'Inde, sont assez sincères pour avouer publiquement que le nombre de leurs prosélytes, après un travail pénible durant six ans, n'excède pas *quatre*; d'un autre côté, les missionnaires indépendans de cette ville, dont les ressources surpassent beaucoup celles des Baptistes, avouent avec candeur que leurs efforts, comme missionnaires, durant sept ans, n'ont pu opérer la conversion que *d'un seul* prosélyte.

Question vingtième du révérend H. Wade. — Les traductions de la Bible faites jusqu'ici, sont-elles fidèles et libres de tout esprit de secte dans l'exposition de la doctrine chrétienne?

» Réponse du brahme Rammohun-Roy. — Ma réponse à ces deux questions doit être dans la négative, sans cependant vouloir accuser les traducteurs de négligence volontaire,

lontaire, ou de mauvaise intention; je pense seulement qu'ils se pressèrent trop de s'engager dans une entreprise si difficile.

» Il est, en général, aussi difficile d'exprimer les idées des idiomes de l'Orient dans ceux de l'Occident, que l'Occident est éloigné de l'Orient. Un Européen éprouve donc beaucoup plus de difficulté à communiquer des idées européennes dans les langues de l'Asie, que de communiquer des idées asiatiques dans les langues d'Europe; de même, un Asiatique a beaucoup plus de peine à exprimer des idées asiatiques dans les idiomes d'Europe, qu'à traduire les idées européennes dans un langage asiatique.

» Il y a environ quatre ans que le révérend M. Adam, et un autre missionnaire baptiste, le révérend M. Jates, l'un et l'autre bien versés dans la littérature orientale et classique, s'engagèrent avec moi pour traduire le nouveau Testament en langue Bengaly : nous nous assemblions deux fois la semaine, et nous avions, pour nous guider, toutes les traductions européennes de la Bible, que nous pûmes nous procurer à Calcutta. Malgré tous nos efforts, nous fûmes obligés de laisser un grand nombre de passages sans traduction; et, pour ce qui me concerne, je fus très-mécontent de ce que nous avions traduit. Quoique j'essayasse plusieurs fois, lorsque j'étois seul chez moi, de corriger mon ouvrage, et que j'eusse recours pour cela à l'aide de quelques-uns de mes amis, les plus instruits parmi les naturels du pays, je puis vous assurer que, quoique natif du pays, et traduisant dans ma langue maternelle, je ne me rappelle pas d'avoir été engagé, une seule fois dans ma vie, dans une entreprise aussi difficile que la traduction du nouveau Testament en Bengaly. »

(Correspondance, etc. London, 1825.—P. 128 et 139.)

Lettre d'un Officier au service de la compagnie des Indes, à M. l'abbé Dubois, directeur du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Calcutta, 30 janvier 1829.

MONSIEUR,

« Les missionnaires protestans anglais dans l'Inde ne font absolument rien. J'ai vu leur principal établissement à *Sérampore ;* ils y ont construit un superbe palais pour servir de collége, et deux grandes et élégantes maisons pour loger les professeurs. Ils ont aussi établi une vaste imprimerie et une fabrique de papier; bref, ils ont commencé comme missionnaires, et ils ont fini comme imprimeurs et fabricans de papier. Ils n'ont que vingt-cinq écoliers indiens et neuf mulâtres. Voilà le résultat de leurs succès comme apôtres. Ils ont beaucoup mieux soigné leurs intérêts matériels. Les premiers fondateurs de la mission n'ont pas manqué de s'approprier ces beaux établissemens et d'en assurer la propriété à leurs enfans après eux, quoiqu'ils aient été construits avec l'argent que la société des missions, à Londres, leur envoyoit uniquement pour la propagation du christianisme dans l'Inde; de plus, ils ont exclu les nouveaux missionnaires envoyés d'Angleterre par la société, de tous les avantages temporels obtenus par eux : ce qui a été l'occasion d'un schisme entre les anciens et les nouveaux missionnaires, et la cause d'un procès scandaleux entre les premiers et la société des missions, à Londres, qui leur demande compte de l'emploi des sommes immenses qu'elle leur a

fait passer, et qui les accuse de les avoir fait tourner à leur profit et à celui de leurs enfans, au lieu de les employer au progrès de l'Evangile. Quoi qu'il en soit, considérés seulement comme industriels, les missionnaires protestans sont des membres très-utiles à la société; et s'ils parviennent à rendre au moins un certain nombre de fainéans indiens laborieux et actifs, ils auront opéré une bonne sorte de conversion. Mais qu'ils disent la vérité, et qu'ils cessent de tromper, par de faux rapports, les sociétés pieuses en Europe qui leur envoient de l'argent pour tout autre objet que celui auquel ils l'emploient. En général, les conversions au christianisme sont très-difficiles dans l'Inde; et qui le sait mieux que vous? Les Indiens sont à présent très-disposés à recevoir l'instruction européenne. Ils veulent bien que leurs enfans apprennent l'anglais, la géographie, l'histoire naturelle, etc., etc., mais ils ne souffrent pas que les missionnaires protestans les approchent pour leur parler de christianisme. Les gens instruits parmi eux ont une aussi bonne opinion des superstitions du pays que vous et moi. Ils professent un déisme pur, qu'ils disent être la religion primitive des Indous. Ce sont ces derniers qui sont les plus difficiles à convertir à toute autre religion, si j'en dois juger par les dispositions de mon ami *Rammohun-Roy*, qui professe les principes de l'unité d'un Etre suprême, et qui tâche de propager sa doctrine parmi ses compatriotes. Les unitaires Indiens qui pensent comme lui ont ouvert, il n'y a pas long-temps, une souscription pour élever un temple qui doit être approprié à l'adoration d'un seul Etre suprême, et à un culte simple et raisonnable, auquel tout homme pourra, disent-ils, participer sans renoncer à sa religion particulière.

» Je suis, etc.

***

Nous avons déjà eu occasion de faire observer combien la raison, lorsqu'elle n'est pas éclairée des lumières de la foi, est impuissante pour préserver les hommes de l'erreur en matière de religion. La conduite de Rammohun-Roy confirme d'une manière frappante la vérité de ce que nous avons dit. Ce Brahme a eu assez de sagacité pour connoître l'absurdité du polythéisme indien; il se présente à ses compatriotes comme un réformateur; il les engage à suivre son exemple, et à venir adorer avec lui le seul vrai Dieu dans le temple qu'il va faire ériger en son honneur. Mais, en même temps, il leur laisse à tous la liberté de suivre leur religion particulière : ainsi, en sortant du temple dédié à l'Etre suprême, les Indiens pourront aller offrir leurs adorations à Vichnou et à toutes leurs divinités impudiques. Quelle inconséquence! pauvre raison humaine, à quels égaremens n'es-tu pas sujette, lorsque tu essaies de te conduire dans les sentiers de la religion par tes fausses lumières, et que tu n'es pas éclairée par le flambeau de la révélation!

MISSION DE SIAM.

Parmi les missions confiées à la Congrégation des missions étrangères, celle de Siam est une des plus intéressantes. Le roi, quoiqu'il n'aime guère les chrétiens, ne les inquiète nullement, et les Siamois ne témoignent pas une répugnance très-grande pour le christianisme. Les Chinois que le commerce attire à Siam se convertissent facilement : tous les ans on en baptise un assez grand nombre, comme on le verra dans les lettres que nous allons insérer; mais là, comme ailleurs, ce sont les ouvriers évangéliques qui manquent. Le Vicaire apostolique, Mgr. Florent, évêque de Sozopolis, vieillard infirme, n'a avec lui, dans le royaume de Siam, que deux Prêtres européens : il est vrai qu'il y en a trois autres dans l'île de Pinang, qui dépend aussi du vicariat de Siam, quoiqu'elle appartienne aux Anglais; mais ces missionnaires sont chargés en même temps du collége chinois et de la chrétienté de l'île : ils ne peuvent suffire à tant de soins.

Mgr. l'Evêque de Sozopolis[1], pénétré de reconnoissance pour tous les secours que l'Association de la Propagation de la Foi procure aux missions, nous a adressé une lettre dans laquelle il exprime toute sa gratitude. Les Associés ont lu avec un vif intérêt, dans le dernier Numéro, la lettre qui leur a été écrite par les Evêques des Etats-Unis d'Amérique, réunis en concile à Baltimore. Aujourd'hui, c'est encore un Evêque, un Apôtre qui, du fond de l'Asie, vient les remercier des secours qu'ils lui ont envoyés, et leur en demander la continuation. Nous insére-

rons d'abord quelques lettres de M. Bruguière. Ce missionnaire, qui a été professeur de théologie au séminaire de Carcassonne, a écrit à ses anciens élèves, pour ranimer dans leurs cœurs le feu du zèle apostolique qu'il y avoit allumé pendant qu'il étoit au milieu d'eux.

Lettre de M. Bruguière, missionnaire apostolique, à sa famille.

Batavia, le ***

« VOUS apprendrez avec plaisir mon heureuse arrivée à Batavia : nous avons mouillé devant cette ville, le samedi 1.er juillet 1826, à sept heures du soir, ce qui revient à peu près à l'heure de midi à Raissac.

» La ville de Batavia est la possession la plus considérable de toutes celles que les Hollandais ont formées dans l'île de Java. On y compte environ cent quarante mille habitans de diverses nations. On y trouve des Malais à moitié civilisés ; leur teint est semblable à la couleur de cuivre rouge. Ils n'ont presque pas de barbe ; mais pour compenser ce petit défaut, ils ont une superbe chevelure qu'ils conservent avec le plus grand soin. Ils la ceignent avec un mouchoir noué autour de leur tête, en forme de turban. Ils ont le visage décharné, aplati et presque carré ; le blanc des yeux rembruni, le nez épaté, la bouche ouverte, les lèvres proéminentes en dehors, des dents extrêmement noires, ce qu'ils doivent à l'habitude qu'ils ont contractée de mâcher une certaine feuille appelée *bétel*, dans laquelle on enveloppe un peu de chaux. Ils sont presque tout nus, et n'ont aucune espèce de chaussure. Un grand

nombre porte, tous les jours, suspendu à leur ceinture, un poignard empoisonné. Si l'on avoit le malheur d'être blessé, même légèrement, de cette arme, on mourroit infailliblement. Ces poignards sont trempés dans le suc d'un arbre vénéneux, dont les exhalaisons sont si malignes, qu'elles font mourir tous les arbres d'alentour. Ces peuples malheureusement sont presque tous mahométans. On trouve encore à Batavia un grand nombre de Chinois: ils ont les traits du visage un peu plus réguliers que ceux des Malais. Ils portent un chapeau qui a presque la forme d'un entonnoir, et qui se termine par une pointe fort aiguë. Ils ont pardessous ce chapeau une calotte de soie noire comme les prêtres. Leurs têtes sont presque entièrement rasées : ils n'ont qu'une touffe de cheveux dont ils font une tresse, avec laquelle ils se ceignent quelquefois le front; mais le plus souvent ils laissent flotter cette tresse au gré du vent : elle atteint ordinairement jusqu'au bas de leurs jambes.

» Les Européens qui habitent ici sont en général protestans; il y a aussi des catholiques, dont quelques-uns sont français. Je suis logé chez un catholique Belge, qui s'est fait un plaisir de me recevoir chez lui, ainsi que mon confrère, sans exiger aucune pension; ce qui n'est pas un petit service dans une ville où l'on ne trouve guère à se loger qu'au prix de 28 francs par jour. La ville est placée à l'entrée d'une plaine immense, couverte d'un gazon toujours vert, et d'une quantité prodigieuse d'arbres tous inconnus en Europe. Ces arbres ne perdent jamais leur feuillage, et il y en a qui produisent le poivre, d'autres la cannelle, le girofle, la muscade, le café, l'orange, le citron, le limon, le coco. Il y a des cannes à sucre; elles ressemblent à nos roseaux; mais elles sont un peu plus grosses, et leurs nœuds sont plus rapprochés.

» Toutes les rues de Batavia sont très-larges et droites ; elles sont bordées d'arbres et de canaux. Les eaux croupissantes de ces canaux, continuellement exposées à l'action d'un soleil brûlant, contribuent, par leurs exhalaisons morbifiques, à faire de Batavia une colonie très-dangereuse. On l'appelle ordinairement le cimetière des Européens. Ici on est obligé, sous peine de mort, de ne pas sortir, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre du soir, autrement qu'en voiture. Il ne faut ni manger ni boire avec excès, même de l'eau, ni se mettre en colère, ni se faire la plus petite égratignure au doigt, ni avoir un tempérament trop robuste, ou trop foible, ni rester tout le jour dans l'intérieur de la ville. Négliger quelqu'une des précautions sanitaires en usage dans le pays, c'est s'exposer à périr. Si l'on va dire la Messe après six heures du matin, il faut prendre un carrosse ; les personnes qui vont l'entendre en font autant : on courroit un grand danger si l'on alloit à l'église à pieds après huit heures du matin. Dès que le soleil est levé, on voit toute la plaine, et surtout les marais, couverts d'un nombre infini de petits papillons brillans comme de petites étoiles ; on diroit que tous les arbres dont la plaine est couverte vont être consumés par un incendie. Quand on est nouvellement arrivé dans cette île, on la prendroit pour le paradis terrestre ; mais quand on la connoît mieux, on la compare au monde, où tous ceux qui se laissent séduire par ses apparences trompeuses, sont victimes de sa perversité. Cependant l'amour de l'or engage plusieurs Européens à passer par-dessus toutes ces craintes.

» Il n'y a ici aucun fruit d'Europe. Les chevaux sont très-petits ; mais en revanche les serpens, les lions et les tigres sont énormes. Tout bien considéré, notre Languedoc vaut infiniment mieux. Je pense quitter Batavia ces

jours-ci pour me rendre à Macao. Adieu, mes chers parens, je vous embrasse de tout mon cœur. Mon affection s'étend plus loin que l'espace qui nous sépare.

Bruguière, *missionn. apostol.* »

Lettre du même, à M. de Gualy (1), *vicaire-général de Carcassonne.*

Monsieur,

« Je profite du séjour que je suis obligé de faire à Batavia, pour avoir le plaisir de m'entretenir un moment avec vous. Je vous demanderai d'abord des nouvelles des jeunes séminaristes de Carcassonne, qui avoient montré tant de zèle pour les missions. Ont-ils persévéré? je crains bien que le plus grand nombre n'ait oublié ses promesses; mais enfin, s'il y en a encore quelques-uns, je vous prie de les voir, et de leur dire de ma part tout ce que la charité pourra vous inspirer de plus fort pour la gloire de Dieu et le salut des infidèles: on ne sauroit, en effet, ne pas être attendri, en voyant ce que je vois ici de mes propres yeux. Je suis dans une île qui renferme cinq millions de Malais, tous mahométans sans exception. Il n'y a que le très-petit nombre de femmes mariées à des Européens, qui suivent la religion de leurs maris. Voilà cependant environ deux cents ans que les Portugais, et les Hollandais après eux, ont formé des établissemens dans cette île, et on ne voit encore aucune trace de leur zèle. On vient ici pour s'enrichir et pour jouir des dou-

(1) M. De Gualy est actuellement évêque de St.-Flour.

ceurs de la vie; jamais on ne parle de religion aux insulaires, pas même aux esclaves, qu'il seroit cependant si facile d'instruire. On montre la même indifférence pour les Chinois, dont on compte cinquante mille dans la seule ville de Batavia; ils sont tous idolâtres. On ne pourroit donner pour prétexte la résistance de ces peuples aux vérités de la foi, puisque ailleurs ils se convertissent. Tel est encore l'état des habitans de Sumatra, de Bornéo, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande, et de presque tout le grand Archipel d'Asie. On ne trouve de chrétiens que dans les possessions portugaises et dans les îles Philippines, qui sont au pouvoir des Espagnols.

» Il existe un royaume au nord-est de la Chine, appelé Corée. Le christianisme pénétra dans ce pays par le zèle d'un jeune Coréen, qui s'étoit converti à Pékin, au commencement de ce siècle. Etant retourné chez lui, il devint l'apôtre de ses compatriotes, dont il convertit un grand nombre: son zèle lui mérita le martyre. Les néophytes se trouvant dépourvus des secours de la Religion, s'adressèrent à l'Evêque de Pékin pour lui demander un Prêtre. Le Prélat leur en envoya un qui travailla avec succès à la conversion de ces peuples; mais il fut arrêté et martyrisé peu d'années après son arrivée. Depuis ce temps-là, les Coréens convertis à la foi ont envoyé régulièrement toutes les années une députation à Pékin pour demander un Prêtre, mais toujours inutilement; l'Evêque s'est toujours vu dans l'impossibilité de satisfaire à leurs demandes : ils ont écrit à Rome, en 1817, pour le même objet. Ils ont écrit de nouveau cette année-ci. Le procureur de la Propagande, que j'ai vu à Macao, m'en a parlé. Il désireroit que quelque Prêtre français, plein de zèle et de courage, se dévouât à une si sainte entreprise. L'Ecclésiastique qui aura cette vocation peut

être assuré qu'il aura le bonheur de souffrir beaucoup pour la gloire de Dieu : il opérera bien des conversions ; et en peu d'années il obtiendra la couronne du martyre. Plusieurs fois j'ai désiré d'aller au secours de ces peuples : mais ne faut-il pas rester au poste qui m'a été confié? et l'abandonner pour aller ailleurs, ne seroit-ce pas montrer de l'inconstance ? Cependant, si la sacrée Congrégation s'adressoit à nous autres missionnaires, comme elle s'adresse aux Prêtres européens, je partirois à l'heure même.

» Les protestans qui habitent ici, n'ont pas plus que ceux d'Europe des principes sur lesquels ils puissent baser leur foi. Je connois un ministre luthérien qui ne veut pas entendre parler de Luther ; sa femme est calviniste, mais elle condamne Calvin. Autrefois ils accordoient, comme par grâce, l'entrée du ciel aux catholiques. Aujourd'hui, devenus plus généreux, ils y introduisent les mahométans et les idolâtres : c'est du moins ce que m'ont dit ceux qui veulent bien avouer ce qu'ils pensent. On prêche la morale ; mais pour les dogmes de la foi, on n'en tient nul compte. Chacun a droit de composer son symbole selon qu'il lui plaît d'interpréter la Bible. J'ai voulu me procurer leur catéchisme ; mais ils n'en ont pas d'imprimé, d'après ce que m'a dit le Curé catholique. Ils admettent ou retranchent dans leurs explications de l'Ecriture ce que bon leur semble. Je connois un luthérien qui va entendre la Messe quand son ministre est malade, et un calviniste qui va continuellement au temple des luthériens. Il n'est donc pas étonnant qu'ils négligent les indigènes. Il n'y a que les catholiques qui aient seul et le droit et le zèle d'engendrer des enfans à Jésus-Christ. Priez donc le Père de famille d'envoyer des ouvriers, pour recueillir une si

abondante moisson. Priez le Dieu des miséricordes d'enlever l'iniquité du cœur de ces pauvres infidèles, afin qu'ils ouvrent les yeux à la lumière de l'Evangile. J'aurois désiré plusieurs fois savoir assez le malais pour lier conversation avec eux; mais j'ai trop peu étudié cette langue pour pouvoir la parler, et personne ne voudroit me servir d'interprète. Ce peuple a une religion fausse, et l'observe. Pourquoi ne seroit-il pas capable et d'embrasser et d'observer une religion vraie? J'en dis autant des Chinois, qui sont singulièrement superstitieux. La porte de leurs maisons est toute couverte d'une espèce de papier jaunâtre, où sont tracés des signes de superstitions : ils ont presque tous dans leurs boutiques la figure de Confucius et d'un mauvais génie. Quelque pauvres qu'ils puissent être, ils font brûler devant ces idoles, de petites bougies. L'un d'entre eux avoit mis à côté de sa pagode, l'image de Notre-Dame de Marseille, tenant l'enfant Jésus entre ses bras; il l'honoroit du même culte. J'en fus scandalisé, et je lui fis proposer de me la vendre; mais il ne voulut pas y consentir, et me fit répondre par mon interprète, que c'étoit *la Mère de Dieu;* qu'on lui en avoit fait cadeau, qu'il ne pouvoit céder cette image à quel prix que ce fût. J'aurois voulu entrer en conversation avec lui et l'instruire; mais j'avois un protestant pour truchement et des déistes pour auditeurs, en sorte que je fus obligé de renoncer à le convertir. Envoyez-nous donc des missionnaires, mais des missionnaires qui soient dignes de ce nom; c'est-à-dire des Prêtres qui joignent l'humilité et l'amour de la prière à la charité et au zèle pour le salut des ames.

» Je suis, etc.

BRUGUIÈRE, *mission. apostol.* »

Lettre du même, aux Séminaristes du grand séminaire de Carcassonne.

Poulopinang, 6 février 1827.

MESSIEURS,

« JE devois aller dans la mission de Cochinchine, mais la divine Providence a changé ma destination : des besoins urgens et la mort d'un de nos confrères m'ont obligé de me rendre dans la mission de Siam. Je suis parvenu heureusement, depuis près de quatre semaines, dans une des chrétientés de ce vicariat apostolique qui comprend plusieurs royaumes : la presqu'île de Malaca et toutes les provinces qui sont au nord, sont dans son district. Dans tous ces vastes pays il n'y a aucun Prêtre européen. A Bangkoc seulement il y a le Vicaire apostolique de cette mission, prélat vieux et infirme, sans coadjuteur, que je trouverai peut-être au tombeau à mon arrivée. Je me hâte de partir pour aller le joindre. Je me propose de traverser toute la presqu'île, soit pour abréger mon chemin, soit pour avoir une connoissance plus exacte des dispositions des peuples qui se trouvent dans l'intérieur des terres. Ces peuples sont tous païens ou mahométans; tous les Prêtres à qui j'en ai parlé, m'ont assuré qu'ils ne sont pas éloignés du royaume de Dieu; ils paroissent n'attendre qu'un missionnaire charitable qui leur en montre le chemin. Venez donc, messieurs, recueillir une si abondante moisson. Venez tous, mais vous principalement qui m'avez donné de si grandes espérances lorsque j'ai quitté la France; craignez d'attirer sur vous la sen-

tence prononcée contre le serviteur infidèle, en résistant plus long-temps à la voix de Dieu qui vous appelle. Que répondrez-vous au juste Juge, lorsque ces infortunés vous accuseront, devant son tribunal, d'être en quelque sorte la cause de leur réprobation, puisque vous aurez refusé de faire briller à leurs yeux la lumière de l'Evangile? Craignez que votre résistance à la grâce ne répande l'amertume sur le reste de vos jours, et que le triste souvenir de vous être rendus infidèles à une vocation si noble et si méritoire, ne soit pour vous une source de chagrins et de remords. Pour moi, si je pouvois avoir quelques regrets, ce seroit d'avoir attendu si long-temps à me rendre là où le Seigneur me vouloit : mais j'ai la consolation de pouvoir me dire à moi-même, que les obstacles ne viennent point de mon côté; et dès-lors qu'un respectable et saint Prélat, que j'ai encore l'honneur d'appeler mon Evêque, m'a permis de suivre ma vocation, je l'ai aussitôt suivie. Je sais qu'il est bien pénible d'affliger des parens que l'on respecte et que l'on aime. Jésus-Christ parlant aux premiers missionnaires, ne les a-t-il pas menacés de les rejeter, s'ils aimoient leurs parens plus que lui-même? Ne vaut-il pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes?

» Me trouvant sur le point d'entrer dans des pays qui me sont tout-à-fait inconnus, ignorant ce à quoi la Providence me destine, je m'empresse de vous parler peut-être pour la dernière fois : je vous lègue mon héritage, et je vous charge de continuer le bien que j'aurai commencé, mais que la brièveté du temps et mon peu de mérite ne me permettront pas d'achever. Je le fais au nom de Dieu qui vous appelle, et en vertu de la parole que vous m'avez donnée avant notre séparation.

» Ne soyez pas effrayés par les difficultés; elles ne sont pas aussi grandes qu'on se l'imagine en Europe. Le climat est

dur, mais il n'est pas insupportable. En peu de mois on sait assez d'une langue, quelque difficile qu'elle soit, pour se faire entendre. Il y a de l'emploi pour ceux qui ont un tempérament foible et pour ceux qui ont un tempérament robuste; pour ceux qui aiment la vie uniforme et tranquille, et pour ceux dont le zèle est plus actif. Nous avons des colléges à diriger, des chrétientés déjà existantes à gouverner, et d'autres à former par la conversion des infidèles. On trouve dans les missions, des lieux où il fait froid, plusieurs où il fait chaud, et quelques-uns dont le climat est tempéré. Ce seroit se tromper que de juger de la température d'un lieu, seulement par la latitude. Il y a même des terres rapprochées de la ligne, qui sont très-saines et très-favorables aux Européens : tel est Syncapour, qui n'est qu'à trente lieues de l'équateur. Je le sais par expérience et par le rapport unanime des voyageurs. Il est vrai que la chaleur du climat, ou les exhalaisons malsaines, tuent quelquefois les missionnaires; mais n'y a-t-il pas en Europe d'accidens qui abrégent les jours de plusieurs de ses habitans? Après tout, une telle mort est précieuse aux yeux de Dieu. Par tous les endroits où j'ai passé, j'ai trouvé, je ne dis pas seulement *des Européens*, mais aussi des *Européennes* qui, passant par-dessus toutes considérations, ont méprisé les périls d'une longue traversée, et la rigueur d'un climat meurtrier, pour des intérêts purement temporels. Ces personnes, toutes foibles qu'elles sont, n'ont point trouvé de contradicteurs; mais un Prêtre a-t-il le dessein d'aller dans un pays éloigné pour procurer la gloire de Dieu et travailler au salut des ames? mille voix s'élèvent aussitôt pour s'opposer à son pieux projet : on l'accuse de témérité, on raisonne sur les missions comme si on les connoissoit; on parle de la température d'un lieu comme si on y avoit été; et l'on

conclut à l'unanimité que le Prêtre fera sagement de rester chez lui. Celui-ci, par un excès de prudence, et ne comptant pas assez sur les secours de la grâce qui l'appelle, finit par croire que c'est lui qui se trompe; ce qu'il n'auroit peut-être pas cru si facilement, s'il eût été question de quelque autre affaire. Vous donc, Messieurs, qui, animés d'un noble zèle, brûlez du désir de marcher sur les pas des premiers ministres de l'Evangile, fermez l'oreille à tout ce que la chair et le sang pourront vous opposer. Allez rendre à ces peuples infortunés les mêmes services qui furent rendus à vos ancêtres. Si les premiers apôtres des Gaules avoient été sensibles à de semblables considérations, nous serions encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité. On doit espérer beaucoup de la miséricorde de Dieu, quand on peut unir à ses prières celles de toutes les ames au salut desquelles nous avons contribué comme simples instrumens. Venez donc, vous dis-je; unis non-seulement par les liens de la foi, mais encore par les liens d'une patrie commune, nous agirons avec plus d'ensemble. Ces missions orientales sont toutes françaises; les premiers vicaires apostoliques, et presque tous les missionnaires qui ont arrosé de leur sang ces terres lointaines, étoient nos compatriotes : leur zèle a été couronné de succès. Jouissant aujourd'hui dans le sein de Dieu d'une récompense due à leurs longs et pénibles travaux, ils sont devenus maintenant les intercesseurs des peuples dont ils ont été autrefois les apôtres. Heureux, Messieurs, si le père de famille, exauçant leurs prières, vous choisissoit pour être les successeurs de leur zèle et de leurs succès! mais plus heureux encore, si vous êtes fidèles à la grâce de votre vocation! Quoi! tandis que l'hérésie, réunissant toutes ses forces, envoie des prédicans dans toutes les parties du monde; tandis que les

zélateurs

zélateurs protestans font les plus grands sacrifices pour fournir abondamment aux besoins de leurs missionnaires, nous catholiques, nous, les vrais enfans de l'Eglise, qui seule a reçu l'ordre d'enseigner et de baptiser toutes les nations, nous seuls resterions oisifs, et contemplerions d'un œil sec ces malheureux passer d'une erreur dans une autre, lorsqu'il nous est si facile de leur faire voir la vérité! Car, à la honte de l'hérésie, partout où il y a des missionnaires catholiques, les efforts des sectaires sont absolument nuls. Je termine ici ma lettre; le temps ne me permet pas d'en dire davantage. Adieu donc, Messieurs; je désire de tout mon cœur vous revoir encore une fois dans ce monde. Dieu veuille que mes désirs soient accomplis!

» Je suis, etc.

BRUGUIÈRE, *missionn. apostol.* »

Lettre de M. Boucho, missionnaire apostolique, à M. Dubois, directeur du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Pinang, le 6 mars 1828.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Quoique j'aie eu l'honneur de vous écrire, il y a peu de temps, par la voie de Londres (1), je ne puis laisser passer une occasion favorable qui se présente, sans vous donner des nouvelles de notre mission. Dans ma précé-

(1) Cette lettre n'est point encore parvenue.

dente lettre, je vous entretenois de ma réponse à un rapport fait contre moi, par le ministre anglais de cette île et les directeurs de l'école protestante qui y avoit été établie ; rapport dans lequel les injures contre moi en particulier et contre tous les Prêtres catholiques en général n'étoient point épargnées. Grâces au Seigneur, nos contestations, après avoir duré près de deux ans, se sont enfin terminées à la mort du ministre qui les avoit suscitées.

» L'établissement d'une école catholique près de notre église fut la principale cause de ces disputes. Tous les enfans catholiques qui fréquentoient auparavant l'école protestante, l'abandonnèrent pour venir à la nôtre ; et à l'ouverture des classes, j'en comptois déjà plus de cent. Par cet arrangement, l'école protestante reçut un coup funeste, dont elle aura bien de la peine à se relever. La nôtre est protégée par le gouvernement anglais de l'île, qui fournit aux dépenses nécessaires à son entretien.

» Voici maintenant ce qui m'inquiète le plus : on ne trouve ici que des livres protestans pour mettre entre les mains des enfans ; et vous savez que ces livres ne contiennent, pour la plupart, que des erreurs en matière de religion, ou des injures contre la Religion catholique, et que, par conséquent, nous ne pouvons pas nous en servir. Je vous prie donc de nous envoyer, le plus tôt possible, les livres que vous trouverez indiqués dans le catalogue ci-inclus.

» Monsieur Barbe demande aussi à monsieur Langlois quelques ouvrages. Nous désirerions avoir une collection de bons livres de controverse. Tâchez de nous procurer ce que vous trouverez de meilleur en ce genre.

» Il faut vous dire maintenant quelque chose de nos antagonistes, les missionnaires méthodistes. L'un d'entre eux, qui s'occupe exclusivement de la conversion des Malais,

lesquels sont en grand nombre dans cette île, n'en a encore converti aucun; il se vante cependant d'avoir fait, parmi eux, des prosélytes: mais il ne dit pas ce que tout le monde sait ici, qu'ils ne lui sont fidèles qu'aussi longtemps qu'il les paie. Du moment où il cesse de leur distribuer des piastres, ils lui tournent le dos. Il a formé, à la vérité, des écoles; mais on ne s'y occupe nullement de religion. Il trompe, par des rapports faux ou exagérés, ceux qui l'entretiennent ici. Tous ses brillans succès n'existent que sur le papier.

» Il est arrivé dans l'île, il y a quelque temps, un autre missionnaire méthodiste, envoyé pour travailler à la conversion des Chinois, qui s'y trouvent en grand nombre; mais il n'obtient pas plus de succès que son confrère. Il a apporté une immense cargaison de Bibles et autres livres de religion, qu'il distribue avec profusion dans les rues et dans tous les carrefours, à tous ceux qui en veulent; et comme ces livres ne coûtent rien, il en a bon débit. Il pousse le zèle jusqu'à pénétrer dans les cuisines et les écuries, pour tâcher de convertir les cuisiniers et les palefreniers qui s'y trouvent; mais il n'est bien reçu nulle part.

» Dernièrement il vint à notre collége chinois, accompagné de sa femme et d'un Chinois païen, qui leur sert d'interprète, moyennant un gros salaire. On leur en ferma la porte; ils trouvèrent cependant le moyen de s'introduire dans la cuisine; mais ils furent si mal accueillis par le cuisinier qui est un fervent catholique, qu'ils n'eurent rien de plus pressé que de regagner bien vite la porte. Le mari et la femme se retirèrent en vomissant un torrent d'injures contre les papistes et contre leur religion. Madame la Méthodiste s'occupe principalement de l'éducation de quelques filles chinoises. Elle fait de fréquentes ex-

cursions dans l'île, accompagnée du jeune Chinois païen son interprète. L'un et l'autre sont portés dans un palanquin et distribuent des Bibles de tous côtés. Ils avoient réussi à se composer un auditoire de sept Chinois, qui alloient écouter leurs sermons. Un de nos catéchistes en ayant été informé, alla voir ces Chinois, et ils profitèrent si bien de ses instructions, qu'ils abandonnèrent les Méthodistes, et vinrent écouter les instructions qui se font à notre collége chinois, où ils ont été admis parmi les catéchumènes.

» Ce contretemps déconcerta un peu le missionnaire méthodiste; et pour tâcher de réparer cette perte, il s'adressa au catéchiste qui l'avoit occasionée, et essaya de l'attirer à son parti; mais ce catéchiste, homme instruit et assez bien exercé à la controverse, mit son adversaire dans l'embarras, et l'obligea bientôt à se désister de son entreprise. Ces messieurs-là n'ont ici aucun succès quelconque. Ils distribuent, comme je l'ai déjà dit, des Bibles sans nombre aux païens; et voilà à quoi se réduisent leurs travaux. Quoiqu'ils voient de leurs propres yeux la profanation que font les idolâtres de ces livres sacrés, cela ne les déconcerte pas, et ils continuent de les répandre dans tous les coins.

» Je suis grandement surpris que beaucoup de gens sensés et religieux, en Angleterre, consentent à contribuer, par des souscriptions, à une œuvre que je ne craindrai pas d'appeler impie, parce qu'elle ne tend qu'à accroître le mépris et l'aversion des païens envers le christianisme.

» J'ai interrogé moi-même plusieurs idolâtres de bon sens, pour connoître l'usage qu'ils faisoient des Bibles qu'on leur distribuoit. Ils m'ont uniformément répondu qu'ils les employoient à des usages ignobles; et ils ont ajouté que toutes ces Bibles étoient traduites dans un

style si barbare et si inintelligible, que, bien loin de présenter la Religion chrétienne sous une forme attrayante, elles étoient faites pour repousser et dégoûter ceux d'entre eux qui pourroient se sentir quelque inclination à l'embrasser.

» Notre chrétienté va assez bien. On n'y voit plus autant de scandales qu'auparavant. Notre école nous donne de grandes espérances. Nous avons soixante catéchumènes, qui recevront bientôt le Baptême. Il se fait de temps en temps quelques conversions. Nous comptons dans l'île environ quinze cents catholiques; notre église est déjà trop petite pour les contenir. Envoyez-nous des missionnaires; il y a bien ici de quoi les occuper.

» Monsieur Badailh est arrivé en bonne santé, au mois de novembre dernier. Il est encore avec moi; mais il partira pour Siam par la première occasion.

» Je suis, etc.

BOUCHO, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Bruguière, missionnaire apostolique, à MM. les Supérieurs et Directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Bang-Koc, le 1.er avril 1829.

MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES,

« Monseigneur voulant profiter de la commodité d'un vaisseau américain qui fait voile pour l'Angleterre, m'a chargé de vous écrire ce peu de mots en son nom. Ses infirmités habituelles ne lui permettent pas de

vous écrire lui-même. Je crois vous avoir déjà dit, dans une lettre précédente (1), que Mgr. l'Evêque étoit allé visiter les chrétiens de Chantobon. J'ai bien peu de chose à vous dire touchant notre mission. Siam n'est pas un pays de merveilles : je recueillerai cependant tout ce que je croirai pouvoir servir à l'édification. Il y a en ce moment un assez grand nombre de cathécumènes. Quand on peut envoyer un Prêtre en mission hors de Bang-Koc, il baptise un grand nombre d'enfans, et même des adultes ; mais ces petites courses apostoliques sont fort rares, fort courtes, et presque toujours faites par des laïques. Nous avons besoin de quelques Prêtres européens pour cette bonne œuvre : ne nous oubliez pas, je vous prie ; il n'y a que moi de Prêtre européen dans tout le royaume de Siam (2), pour aider Mgr. l'Evêque qui, étant toujours malade, ne peut plus rien faire. Jugez vous-mêmes du dénûment de cette mission, et voyez s'il n'est pas urgent que vous nous envoyiez du secours.

» Le séminaire offre quelque espoir pour l'avenir ; on y compte aujourd'hui vingt-deux élèves ; on en attend encore deux autres. Nous sommes à la veille d'une ordination, bien peu nombreuse à la vérité : il y aura deux prêtres, un sous-diacre et un acolyte. Mgr. a donné la tonsure à quatre jeunes gens, il y a quelques jours.

» Le roi de Ligor n'a point renoncé au dessein de faire construire une église, et de favoriser la Propagation de la Foi. Je l'ai vu deux fois ; nous en avons conféré ensemble, et je me suis aperçu qu'il le désire beaucoup.

---

(1) Cette lettre n'a point encore été reçue.

(2) Quand M. Bruguière a écrit cette lettre M. Badailh n'étoit pas encore arrivé à Siam.

Après mon départ, il a dit à un de ses officiers qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour avoir des chrétiens à Ligor : malheureusement il s'y prend fort mal. Il veut demander l'approbation du roi de Siam, qui ne nous aime guère. Je crois que c'est le démon qui lui a inspiré cette pensée. S'il fait cette demande, l'affaire est perdue, ou du moins retardée pour quelque temps.

» Il paroît que nous n'avons rien à craindre de la Cochinchine. La bonne intelligence est parfaitement rétablie entre les deux cours. Le roi de Laos, tributaire de Siam (1), qui s'étoit révolté et avoit cherché un appui auprès du roi de Cochinchine, a été pris et conduit à Bang-Koc ; on l'a enfermé, ainsi que toute sa famille et plusieurs de ses mandarins, dans une cage de fer. Ils ont été exposés au milieu d'une place publique, et livrés aux insultes de la populace : tous ont été condamnés à mort. On dit que le roi étoit disposé à leur pardonner ; mais son premier ministre, qui se rappelle ce qu'il a souffert dans cette malheureuse guerre, s'y est opposé. Ils sont encore dans le même lieu depuis plus de deux mois, excepté le roi de Laos qui est mort dans sa prison. Sa mort ne l'a point sauvé de l'ignominie du supplice : a peine eut-il rendu le dernier soupir, qu'on lui trancha la tête. Il est possible que le roi n'étant plus en vie, sa famille obtienne grâce.

» D'après le rapport que l'on a fait à Monseigneur, l'état de la Religion en Cochinchine est aussi satisfaisant qu'il peut l'être sous le gouvernement d'un roi infidèle et qui n'aime pas les chrétiens. Tous les Prêtres français appelés à la cour ont eu la liberté de revenir dans les pro-

---

(1) Le Laos renferme plusieurs petits royaumes dont les uns sont tributaires du roi de Siam, les autres du roi de Cochinchine et du Tong-King.

vinces pour continuer leur mission; ils doivent cette faveur au gouverneur de la Basse-Cochinchine. Ce prince, indigné lorsqu'il reçut le décret de persécution porté par le roi, et plus encore lorsqu'il reçut l'ordre envoyé à tous les missionnaires de sa province de se rendre à la capitale, refusa constamment de publier le décret. Il s'est transporté lui-même à Hué avec une bonne escorte, et il a parlé au roi avec beaucoup de force : « Est-ce là, lui a-t-il dit, la reconnoissance que vous témoignèz aux Français? Ignorez-vous que le roi, votre père, doit à l'évêque d'Adran d'être remonté sur son trône? Pourquoi cette haine exclusive contre les chrétiens? ne sont-ils pas vos plus fidèles sujets? J'ai lu tous leurs livres : il n'y a dedans rien que de bon. » Le roi, intimidé, lui a donné tout pouvoir. Le prince a fait délivrer à l'instant tous les missionnaires. On dit qu'il a ordonné à tous les infidèles de son gouvernement de donner des marques de respect lorsqu'ils passeroient devant les églises. On en a vu un exemple tout récent à Chantobon. Un infidèle, venu de Dong-Nai, a demandé avec empressement le temple du Seigneur du ciel (c'est-à-dire, des chrétiens), pour lui rendre les hommages, selon l'ordre qu'il dit avoir reçu de son gouverneur.

» Je vous ai envoyé, au nom de Monseigneur, une lettre adressée à tous les membres de l'Association pour la Propagation de la Foi. Comme il y a lieu de craindre qu'elle ne s'égare, Monseigneur m'a chargé de vous en envoyer une copie enfermée dans la même enveloppe que la lettre que je vous écris.

» Sa Grandeur vous fait ses complimens, et vous prie, ainsi que moi, de ne pas nous oublier dans vos prières.

» Je suis, etc.

BRUGUIÈRE, *missionn. apostol.* »

Lettre de Mgr. Florent, évêque de Sozopolis, et vicaire apostolique de Siam et de Quéda, aux membres de l'Association de la Propagation de la Foi.

Bang-Kok, 1.er avril 1829.

MESSIEURS,

« C'est avec les plus vifs sentimens de joie que nos chers collaborateurs et moi nous avons appris qu'il s'est formé une association pour obtenir de Dieu la conversion des infidèles: recevez, ames chrétiennes qui avez conçu l'entreprise, et vous aussi qui l'avez secondée aussitôt, recevez les témoignages de notre sincère reconnoissance. Tandis que, par vos dons généreux, vous concourez à l'entretien du Ministre évangélique, vos ferventes prières intéressent le Ciel en sa faveur et lui préparent d'heureux succès. Il étoit réservé à l'Eglise de France, à laquelle nous nous faisons gloire d'appartenir, d'avoir, la première, formé et exécuté un projet si digne de son antique piété : il convient à cette Eglise de prendre un vif intérêt à la propagation de la vraie foi, pour laquelle plusieurs milliers de ses enfans ont versé généreusement leur sang dans les jours d'épreuve. Il est juste que les enfans de la légitime Epouse de Jésus-Christ montrent enfin autant de zèle pour faire connoître la vérité, que les enfans de la femme étrangère en déploient pour propager l'erreur. Quoi! les catholiques pourroient-ils voir d'un œil indifférent les efforts multipliés des sectaires pour répandre leurs pernicieuses doctrines? pourroient-ils voir l'hérésie s'agiter, se tourmenter, en quelque sorte, pour entretenir des émissaires dans toutes les parties du monde habité, et ne point

se sentir animés d'une sainte émulation? En effet, les sociétés bibliques ne sont que d'hier, et déjà elles ont des propagandistes disséminés sur toute la surface du globe. Des sommes prodigieuses sont consacrées à leur entretien. Ces nouveaux missionnaires que Dieu ne connoît point rivalisent entre eux de zèle pour se procurer des prosélytes. Ils ne négligent aucun moyen pour remplir l'objet de leur mission : livres, argent, motifs humains, tout est employé pour multiplier les adeptes : ici ils abusent de la simplicité des infidèles, là ils profitent de la perversité de quelques catholiques. Avouons-le cependant, mes frères, à la honte de l'hérésie, quelque grands que soient leurs efforts, leur ministère reste toujours frappé de stérilité. Ils ont planté, ils ont arrosé; mais Dieu n'a point donné l'accroissement. Quelques-uns d'entre eux néanmoins n'ont pas rougi de rédiger de pompeuses et brillantes relations de leurs prétendus succès. Eblouis par ces rapports exagérés, auxquels il n'y a rien à désirer que la vérité, leurs frères coreligionnaires et amis veulent bien se laisser tromper et continuer leurs aumônes. Gardez-vous, mes frères, d'ajouter foi à ces récits mensongers, si jamais ils parvenoient à votre connoissance. Ce n'est pas à eux que le premier et le chef des missionnaires, Jésus-Christ, notre Dieu, a dit : Allez, enseignez toutes les nations. Leurs travaux seront toujours aussi infructueux, parce que leur mission n'est pas divine. Ceux-là seuls que le père de famille a envoyés à sa vigne, peuvent espérer du fruit de leurs travaux. Ceux-là seuls qui bâtissent sur cette pierre antique, toujours battue des vents et des tempêtes, et toujours inébranlable, peuvent avoir la confiance de n'avoir point élevé un édifice ruineux. Ceux-là seuls encore qui les aident de leurs vœux et de leurs prières, peuvent se promettre de ne l'avoir pas fait en vain. Continuez donc,

ames chrétiennes, continuez d'intéresser le Ciel en faveur de ceux que le Seigneur a choisis pour être l'instrument de ses miséricordes parmi les nations idolâtres. Continuez de solliciter des grâces abondantes pour ces malheureuses victimes de l'erreur et de l'infidélité, afin que Dieu enlève l'iniquité de leur cœur. Alors, n'en doutez pas, alors leurs yeux s'ouvriront à la lumière de l'Evangile, et leurs cœurs deviendront sensibles à la pureté et à la sainteté de sa morale. Tant que Moïse leva les mains au ciel, Josué combattit avec avantage les ennemis du peuple de Dieu. Ne nous privez donc pas d'un moyen si propre à faire fructifier notre ministère, et dans lequel nous avons la plus grande confiance. Ne vous laissez point intimider par les cris impuissans de l'impiété : C'est le propre des œuvres saintes de trouver des contradicteurs ; l'Esprit-Saint l'a dit, *Jésus-Christ est un signe auquel on contredira*. L'enfer pourroit-il voir, sans frémir, qu'on lui arrache ses victimes? Notre secours est dans le Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. Il sera notre soutien en ce monde, et notre récompense extrêmement grande dans les jours de l'éternité.

» Je suis, etc.

JOSEPH, *évêque de Sozopolis,*
et vicaire apostolique de Siam et de Quéda. »

MISSION DE BALTIMORE.

La ville de Baltimore, dans le Maryland, a été fondée, vers le milieu du dix-huitième siècle, par lord Baltimore. Sa population est d'environ quatre-vingt mille ames, dont un cinquième est catholique. Lorsque ce pays appartenoit aux Anglais, il étoit soumis à la juridiction du Vicaire apostolique de Londres; mais après la révolution de 1776, on sentit la nécessité d'établir aux Etats-Unis un siége épiscopal, afin que le centre de l'autorité étant moins éloigné, son action fût plus prompte et plus efficace. Le pape Pie VI, par sa bulle du 6 octobre 1789, créa un évêché à Baltimore, et y nomma Jean Carroll, ancien jésuite. M. Carroll étoit né dans le pays même; il y exerçoit les fonctions du ministère apostolique, et jouissoit d'une grande réputation de zèle et d'habileté; enfin, il avoit eu les suffrages de tous les missionnaires ses confrères, que le Pape avoit autorisés, pour cette fois seulement, à faire l'élection.

Pendant l'administration de Mgr. Carroll, le nombre des catholiques s'accrut beaucoup dans les Etats-Unis, soit à cause des vertus conciliantes du Prélat et de la considération dont il jouissoit auprès des protestans eux-mêmes, soit à cause des émigrations occasionées par les troubles de l'Europe. En 1791, un synode avoit été

tenu à Baltimore; on y avoit résolu de demander au souverain Pontife la division du diocèse, ou la nomination d'un Coadjuteur. Pie VI accorda, quelques années après, la seconde demande, et nomma M. Léonard Néale, ancien jésuite, coadjuteur de Mgr. Caroll, et évêque de Gortyne *in partibus*. M. Néale fut sacré le 7 décembre 1800. Enfin, la division du diocèse étant jugée de plus en plus nécessaire, Pie VII, par un bref du 8 avril 1808, érigea Baltimore en métropole, et créa quatre nouveaux évêchés, savoir: celui de Philadelphie dans la Pensylvanie, celui de New-Yorck, celui de Boston dans le Massachusset, et celui de Bardstown dans le Kentucky; ceux de Charleston dans la Caroline du sud, de Richmond dans la Virginie, et de Cincinnati dans l'Ohio, furent établis, les deux premiers, le 11 juillet 1820, et le troisième, le 19 juin 1821 (1). Les Evêques nommés à Philadelphie, à Boston et à Bardstown, étoient MM. Michel Egan, Jean Cheverus et Benoît Flaget (2); ils furent sacrés à Baltimore, l'un le 28 octobre 1810, l'autre le 1.er novembre, le troisième le 4 du même mois. L'Archevêque profita de la circonstance de leur réunion, pour décider avec eux quelques points relatifs à l'administration de leurs églises. Un règlement fut fait; il contient dix-huit articles, dont

(1) C'est par erreur qu'on a mis au bas du portrait de Mgr. Fenwick, évêque de Cincinnati, que ce Prélat avoit été élu en 1822. L'Evêché de la Nouvelle-Orléans est le plus ancien des Etats-Unis après celui de Baltimore; il a été érigé le 12 septembre 1794, par Pie VI, qui y nomma en même temps Dom Aloysius Penalver-y-Cardenas; mais alors la Louisiane appartenoit aux Espagnols.

(2) Ces trois Prélats étoient missionnaires en Amérique depuis long-temps. L'Evêque nommé à New-Yorck étoit M. Luc Concanen, dominicain qui résidoit à Rome: il mourut à Naples, où il étoit allé dans l'intention de s'embarquer pour son diocèse.

nous ne citerons qu'un des plus importans. « Les Prêtres sont exhortés à détourner les infidèles des spectacles et des autres divertissemens profanes, ainsi que des assemblées de francs-maçons; il leur est prescrit de ne point administrer les sacremens à ces derniers, à moins qu'ils ne promettent de ne plus aller aux loges. » Ce règlement, signé de l'Archevêque, de son Coadjuteur et des trois nouveaux Evêques, est daté du 13 novembre 1810. Mgr. Flaget a eu dernièrement l'occasion d'exécuter l'article que nous venons de citer. Un chef de francs-maçons étoit mort, à Louis-Ville, sans avoir fait la promesse exigée, et avoit été enterré dans le cimetière catholique pendant l'absence du missionnaire. Le Prélat, regardant le cimetière comme profané, l'a fait mettre en vente.

Mgr. Carroll mourut le 3 décembre 1815, dans sa quatre-vingtième année. Il fut vivement regretté, non-seulement des catholiques, mais encore des protestans; les papiers publics prirent le deuil comme à l'époque de la mort de Washington. M. Néale succéda à Mgr. Carroll sur le siége de Baltimore, mais il ne lui survécut pas longtemps; il mourut en 1817. Prévoyant sa fin prochaine, à cause de son âge et de son infirmité, il avoit demandé au Pape un coadjuteur. Pie VII lui avoit accordé sa demande, et, par un bref du 24 juillet 1817, avoit nommé M. Ambroise Maréchal, coadjuteur de l'Archevêque de Baltimore, avec le titre d'archevêque de Stauropolis.

M. Maréchal étoit né à Ingré, près d'Orléans, en 1762: il étoit membre de la congrégation de St-Sulpice. Il partit pour l'Amérique en 1792, revint en France en 1803, et fut successivement professeur de théologie à St-Flour, à Aix, à Lyon. En 1811, Bonaparte ayant obligé

les Sulpiciens à quitter la direction des séminaires, M. Maréchal retourna aux Etats-Unis. Pendant le cours de son administration, qui a duré dix ans et demi, il a continué le bien que ses prédécesseurs avoient fait. M. Carroll avoit jeté les fondemens d'une cathédrale ; M. Maréchal a achevé cet édifice, et a eu la satisfaction d'en faire la consécration le 31 mai 1821. C'est une très-belle basilique ; il n'y a pas dans les Etats-Unis d'église catholique, ou de temple protestant, qui puisse lui être comparé. Elle est chargée d'une dette de cent cinquante mille francs ; mais cette dette s'éteindra peu à peu au moyen du produit annuel des bans et des chaises. M. Maréchal avoit fait un voyage à Rome en 1822 pour les intérêts de son diocèse, et avoit reçu du pape Pie VII divers témoignages d'estime et d'affection : il avoit même été nommé assistant au trône pontifical. L'Evêque de Richmond dans la Virginie, ayant été transféré à Waterford en Irlande, la cour de Rome ne jugea pas à propos de lui donner un successeur, et M. Maréchal fut nommé administrateur du diocèse de Richmond. La santé de ce Prélat s'affoiblissoit de jour en jour ; en 1827, il avoit été atteint d'une hydropisie de poitrine, à laquelle il succomba le 29 janvier 1828. Par un bref du 8 du même mois, Léon XII lui avoit donné pour coadjuteur M. Jacques Whitfield, avec le titre d'évêque d'Apollonie ; mais le bref n'ayant pas pu parvenir en Amérique avant la mort de M. Maréchal, M. Whitfield a été sacré tout de suite comme Archevêque de Baltimore.

On peut dire que ce Prélat, quoiqu'il soit né en Angleterre, appartient au diocèse de Lyon ; il y a fait ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Irénée, et il y a reçu tous les ordres, jusqu'à la prêtrise inclusivement. Il avoit été élève de M. Maréchal, il l'avoit suivi aux Etats-Unis, il étoit devenu son grand-vicaire ; enfin, il

est devenu son successeur, après avoir été formé, par cet habile maître, au ministère épiscopal et aux vertus apostoliques.

Un des premiers actes du nouvel Archevêque a été de faire la visite pastorale de son diocèse, qui est très-florissant. Son clergé est composé de cinquante-deux Prêtres, lesquels ayant presque tous été élevés par MM. de St-Sulpice, sont pleins de zèle et d'instruction. Il a ensuite convoqué un concile national, qui s'est réuni à Baltimore dans le mois d'octobre dernier. Les Prélats qui ont assisté au concile, sont MM. Jacques Whitfield, archevêque de Baltimore, Benoît Joseph Flaget, évêque de Bardstown; Jean England, évêque de Charleston et grand-vicaire pour la Floride de l'Est; Edouard Fenwick, évêque de Cincinnati; Joseph Rosati, évêque de St-Louis et administrateur de la Nouvelle-Orléans; Benoît Fenwick, évêque de Boston. Quatre Evêques des Etats-Unis manquoient au concile, savoir: M. Henri Conwell, évêque de Philadelphie; M. Jean Dubois, évêque de New-Yorck; M. Michel Portier, évêque de Mobile, et M. Jean David, évêque de Mauricastre et coadjuteur de Bardstown. Monsieur Dubois s'étoit embarqué pour l'Europe le mois précédent, et M. Portier n'étoit pas encore de retour du voyage qu'il avoit fait dans la même contrée. M. Dubois avoit envoyé sa procuration à M. David; mais celui-ci n'ayant pu venir au concile à raison de quelque indisposition, M. Dubois n'a point été représenté. M. Conwell (1) étoit revenu d'Europe quelques jours auparavant, mais

(1) Nous venons d'apprendre que le souverain Pontife a donné un coadjuteur à ce Prélat; c'est M. Kenrick, irlandais, missionnaire dans le Kentucky. M. de Nékèré, prêtre Belge et missionnaire dans la Louisiane, a été nommé évêque de la Nouvelle-Orléans.

il

il ne devoit point venir au concile. M. Guillaume Mathews, qui a été nommé administrateur de Philadelphie, y assistoit à sa place. Les autres membres étoient messieurs Jean Tessier et Jean Power, grands-vicaires, l'un de Baltimore et l'autre de New-Yorck; le père Dziérozinski, supérieur des Jésuites; M. Carrière, de St-Sulpice, qui se trouvoit momentanément en Amérique; MM. Louis Deluol et Edouard Damphoux, du séminaire de Baltimore, théologiens; M. François-Patrice Kenrick, théologien de Mgr. l'Evêque de Bardstown; M. Simon Bruté, théologien de Mgr. l'Evêque de Charleston; M. Debarth, théologien de Mgr. l'Evêque de Cincinnati; M. Auguste Jean-Jean, théologien de Mgr. l'Evêque de Saint-Louis; M. Antoine Blanc, théologien de Mgr. l'Evêque de Boston, et M. Michel Wheeler, théologien de l'administrateur de Philadelphie : M. Chauche étoit chargé des cérémonies.

Les Prélats arrivèrent successivement à Baltimore. Mgr. l'Evêque de Charleston arriva le premier, prêcha dans la capitale le 20 septembre, et fit, en attendant l'ouverture du concile, un voyage à Emmittzburg, où il visita le séminaire de Ste-Marie et le Pensionnat des sœurs de St-Joseph. Mgr. Flaget arriva à Washington le 19 septembre, avec MM. les Evêques de Cincinnati et de St-Louis : c'est le doyen des Evêques des Etats-Unis; il logeoit au séminaire avec Mgr. Rosati. Mgr. Fenwick s'arrêta quelques jours à Washington. Mgr. Fenwick de Boston est cousin de Mgr. l'Evêque de Cincinnati, et a exercé le ministère à Baltimore, à Charleston et dans d'autres villes des Etats-Unis. Avant l'ouverture, les Prélats tinrent des séances préliminaires pour régler le sujet et l'ordre des délibérations, décider des points de juridiction et préparer les matières. On remarquait que les

Evêques et les théologiens étoient de pays fort différens : deux des Evêques étoient nés aux Etats-Unis, un en France, un en Irlande, un en Angleterre et un en Italie. De même, parmi les théologiens, il y en avoit de France, de Pologne, d'Irlande, d'Allemagne, etc. On a voulu supposer qu'il y avoit quelquefois de la rivalité entre les Irlandais et les Français. Cependant M. Flaget, qui est français, avoit choisi un Irlandais pour son théologien, et M. England, irlandais, avoit réciproquement choisi pour le sien un Français. Le 3 octobre, les Evêques se réunirent dans la cathédrale pour régler différens points relatifs à la tenue du concile. Mgr. l'Evêque de Charleston fut nommé promoteur, M. Damphoux, secrétaire, et M. Kenrick, secrétaire-adjoint.

L'ouverture du concile eut lieu le dimanche 4 octobre, dans l'église cathédrale de Baltimore. Mgr. l'Archevêque célébra une Messe solennelle; il avoit fixé ce jour pour recevoir son *pallium*, qui lui fut imposé par Mgr. l'Evêque de Bardstown, le plus ancien des Evêques. Le sermon fut prêché par Mgr. l'Evêque de Charleston. Ensuite les Evêques tinrent la première session. Il y avoit chaque jour une session le matin, précédée d'une Grand'-Messe. Mgr. l'Evêque de Bardstown officia le lundi, Mgr. l'Evêque de Charleston le mardi, et ainsi de suite, par rang d'ancienneté. Outre la session du matin, à laquelle les seuls Evêques assistoient avec l'administrateur de Philadelphie, il y avoit le soir, à quatre heures, une congrégation à laquelle se trouvoient aussi les membres du second ordre.

Mgr. l'Archevêque de Baltimore avoit invité les suffragans à dresser une liste des questions qui devoient être discutées dans le concile. On avoit réuni ensuite les divers points indiqués par les Evêques, et il en étoit ré-

sulté une série de questions et de sujets, qui ont fait l'objet des délibérations du concile. Ces questions étoient rangées sous trois titres, la foi et la discipline, les sacremens, la conduite des Ecclésiastiques. On parla d'abord du synode diocésain tenu sous M. Carroll en 1791, et des règlemens qui y avoient été faits : ces règlemens devoient-ils subsister, et quelle étoit leur autorité ? Il fut question des pouvoirs que les Evêques s'accordent mutuellement, des cas réservés, et des pouvoirs à donner aux Prêtres. On discuta sur la nature de la promesse faite par chaque Prêtre à son ordination, et sur l'obligation qui en résulte. On délibéra sur la manière de procéder contre les Ecclésiastiques ; sur la lecture de l'Ecriture-Sainte par les fidèles, sur la version de Douai ; sur les éditions des sociétés bibliques ; sur les écrits des protestans contre la foi, et sur la défense de les lire. On s'occupa surtout de la propagation des livres propres à faire connoître la foi catholique, et à répondre aux objections de ses ennemis : ne seroit-il pas à propos d'établir une imprimerie spécialement consacrée à cet objet, d'où sortiroient aussi des livres de piété et des livres pour les écoles ? On demandoit aussi l'établissement du journal trimestriel dans le genre du *Quaterly review*, qui seroit destiné entièrement à ce qui regarde la Religion catholique. Comme plusieurs diocèses n'ont point de séminaires, et qu'il seroit difficile d'en établir partout, on proposa la formation d'un séminaire central, ou d'un collége commun à toute la métropole, où les jeunes gens seroient élevés à moins de frais, et préparés anx fonctions du sacerdoce. On s'occupa aussi des congrégations religieuses pour l'éducation, surtout pour celle des filles ; des frères des écoles chrétiennes, et des moyens d'en établir ; des églises à construire, de ce qu'il y aurait à faire à l'égard des *trus-*

tees, et des moyens de réprimer leurs prétentions. On sait quelles disputes et quels scandales se sont élevés à ce sujet dans plusieurs diocèses, et l'on peut dire que c'est là un des grands fléaux des églises des Etats-Unis. Un autre point important qui fut agité, c'est l'uniformité dans les catéchismes, les rituels et les livres de prières. Les autres questions qui furent l'objet des délibérations, rouloient sur les sacremens et principalement sur le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie et le Mariage, sur les mariages mixtes, sur les devoirs des Ecclésiastiques, sur leur costume, etc.

Le Concile, qui avoit commencé le Dimanche 4 novembre, fut terminé le dimanche 18. On ne croit pas que les actes soient publiés avant qu'ils aient été approuvés à Rome, où ils ont été envoyés. La veille de la clôture, les Evêques arrêtèrent la rédaction d'une lettre pastorale adressée par eux en commun aux catholiques des Etats-Unis. Cette Pastorale, qui est datée du 17 octobre, est signée de Mgr. l'Archevêque, des autres Evêques, et de l'Administrateur de Philadelphie ; elle a paru imprimée à Baltimore, et est en vingt-neuf pages in-8.o Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'une analyse de cette pièce importante, et bien propre à faire connoître, et la situation des Eglises des Etats-Unis, et le zèle des Prélats qui les gouvernent.

Ils se félicitent d'abord des progrès de la Religion dans ces contrées, progrès dus à un concours d'heureuses circonstances, au zèle des missionnaires, aux émigrations d'Europe, à l'acquisition de nouveaux territoires, à l'arrivée de nouveaux ouvriers évangéliques ; mais il est nécessaire de pourvoir à la succession du ministère, car on ne peut compter qu'il arrivera continuellement d'Europe de nouveaux missionnaires. Les Evêques déclarent même qu'ils ne sont plus disposés à permettre que les Prêtres,

en mauvaise réputation ailleurs, soient reçus aux Etats-Unis, pour y créer des schismes et y donner du scandale, ainsi qu'il est arrivé quelquefois. Les Prélats aiment à rendre hommage à l'assistance généreuse qu'ils ont éprouvée de la part d'une société bienveillante en France, et ils exhortent les catholiques des Etats-Unis à faire aussi quelques efforts pour le soutien de leur Eglise. Ils les entretiennent ensuite de l'éducation des enfans, de leurs devoirs à ce sujet, et du soin de choisir de bonnes écoles. Ils déplorent les préjugés trop répandus contre les catholiques : on a fait dernièrement des efforts pour les dissiper. Un journal a été publié pour cet effet dans les Etats du midi (*Catholik miscellanny*) ; mais il n'a pas été soutenu, et l'on craint que l'éditeur ne soit obligé de le cesser. D'autres publications pour des objets semblables, ont eu lieu dernièrement à Boston et à Hartford. Les Prélats font des vœux pour qu'on les encourage. Ils annoncent qu'ils ont formé une association pour publier des livres élémentaires propres aux écoles, et qui seront dégagés de tout ce qui pourroit donner à la jeunesse des idées fausses sur la Religion. Ils engagent les fidèles à se tenir en garde contre les versions non autorisées de l'Ecriture, et recommandent comme les meilleures traductions, celle dite de Douai, pour l'ancien Testament, et celle de Reims pour le nouveau : ce sont, disent-ils, les meilleures traductions anglaises. Ils s'élèvent ensuite, mais avec autant de modération que de fondement, contre des prétentions contraires aux droits de l'Eglise et de ses Ministres : ce sont les prétentions des *trustees* qu'ils ne nomment pas, mais qu'ils désignent assez clairement. Ils finissent par exhorter les fidèles à observer exactement les pratiques de la Religion et à se préserver de cet esprit d'indifférence, qui, sous un vernis de libéralisme,

tend à confondre la vérité avec l'erreur, en représentant toutes les religions comme également bonnes. Telle est la substance de cette lettre pastorale, qui est pleine de sagesse, de noblesse et de piété.

En tout, les Evêques ont montré dans le concile un heureux accord et une vive sollicitude pour les intérêts de la Religion, et l'on est fondé à croire que cette assemblée contribuera puissamment à la prospérité de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. On en aura l'obligation à Mgr. l'Archevêque de Baltimore, qui a conçu le projet de ce concile, qui en a dirigé les délibérations, et qui, dans tous ses rapports avec ses collègues, s'est montré digne de l'importante mission qu'il avoit à remplir.

Lettre de Mgr. Whitfield, archevêque de Baltimore, à S. A. E. Mgr. le cardinal Grand-Aumonier de France.

Baltimore, 22 octobre 1828.

MONSEIGNEUR,

« Le digne et vénérable archevêque Maréchal, mon prédécesseur, qui pendant son épiscopat a travaillé avec tant de zèle et de si grands succès au bien de son diocèse, peu de jours avant sa mort me parloit de votre Eminence, pénétré de la plus vive reconnoissance au souvenir de l'intérêt que vous lui aviez témoigné, en lui procurant pour sa pauvre église des sommes considérables; il me chargea de vous écrire, et de vous prier de vouloir bien m'aider de votre influence auprès de la société de la Propagation de la Foi, dont vous êtes le président.

» J'ai reçu, il y a quelque temps, la somme de 2,300 fr. qui m'a été allouée cette année. Acceptez, Monseigneur, ma vive reconnoissance et celle des fidèles de mon

diocèse. La dette de la cathédrale continue à nous embarrasser, et les ressources nous manquent pour bâtir des églises dans les endroits où il n'y en a pas, et où elles sont nécessaires. Nous voudrions au moins avoir des fonds suffisans pour établir de nouvelles maisons de sœurs de de la Charité. Ces bonnes religieuses instruisent *gratis* de pauvres filles dont un grand nombre sont protestantes. Elles ont la consolation de voir que leurs élèves non-seulement deviennent catholiques, mais que souvent elles réussissent à convertir leurs parens. La Religion fait ici beaucoup de progrès; elle en féroit bien davantage si nous avions plus de ressources: j'ai donc encore recours à la protection de votre Eminence, et je viens vous prier de vouloir bien m'aider auprès de la société de la Propagation de la Foi. Je fais cette demande non-seulement au nom de Mgr. Maréchal, que vous honorâtes de votre amitié, j'ose même la faire en mon propre nom, persuadé de l'intérêt que doit vous inspirer le successeur d'un Prélat qui vous fut cher, et dont je partage à votre égard le parfait dévoûment.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

JACQUES WHITFIELD, *archevêque de Baltimore.* »

NOTICE sur le diocèse de Baltimore, envoyée au Rédacteur des Annales, par Mgr. Whitfield.

Baltimore, 27 juin 1829.

« LE diocèse de Baltimore comprend l'état de Maryland et le district de Colombia. Le Maryland est un état situé entre la Potomack et la Pensylvanie, occupant les deux rives de la baie de Chésapeak dans sa partie supé-

rieure, limité à l'est par l'état de la Delaware ; il a de treize à quatorze milles carrés. Le district de Colombia est un petit territoire de dix milles carrés, situé sur les deux rives de la Potomack. Ce territoire a été détaché du Maryland et de la Virginie, et rendu indépendant de ces deux états et de tous les autres états de la république, pour la tenue libre du congrès, et la résidence du président et de tous les autres officiers du gouvernement des Etats-Unis. Washington en est la ville principale.

» Le Maryland a 407,000 habitans, et le district 33,000; ensemble 440,000. Sur cette population, il y a environ 113,000 Noirs, dont les trois quarts sont esclaves. Le nombre des catholiques peut s'élever de 60 à 80,000, dont 6 ou 7,000 dans le district.

» Le Maryland a pour ville principale Baltimore, qui compte 80,000 habitans. Ce n'étoit qu'un hameau en 1750: c'est maintenant une grande et superbe ville, avec des rues magnifiques, une foule de monumens et d'établissemens considérables, et un port très-fréquenté. Les catholiques forment le cinquième de la population. Le reste est divisé en une multitude de sectes, dont les principales sont celles des Presbytériens, des Episcopaux et des Méthodistes. Puis viennent les Anabaptistes, les Quakers, les Universalistes, les Unitaires, les Swedenborgiens ou gens de la nouvelle Jérusalem, quelques Juifs, etc. Il est à remarquer que toutes ces sectes, les trois premières surtout, sont divisées par des schismes et des dissensions intestines. La secte des Episcopaux, par exemple, qui se sépara de l'Eglise anglicane à l'époque de la révolution de ce pays-ci en 1776, est actuellement à la veille d'éprouver un nouveau schisme: une partie tend vers l'arminianisme, et veut conserver la hiérarchie ; l'autre incline fortement vers le gomarisme, et s'efforce d'introduire les formes

populaires des Presbytériens. Il y a bientôt deux ans que leur dernier Evêque (*James Kemps*) est mort ; et malgré les efforts réitérés des électeurs, ils n'ont pas encore pu s'accorder sur le choix d'un successeur.

» Le grand schisme s'est déjà opéré parmi les Méthodistes ; ils se sont divisés en orthodoxes et en radicaux ; les premiers retiennent leurs Evêques ; les seconds ont entièrement secoué le joug de ces prétendus Prélats. Des rangs des Quakers, ordinairement si paisibles, si tolérans, pour ne pas dire si indifférens entre eux, sortit, il y a cinq ou six ans, un homme hardi et entreprenant, qui a entraîné dans le déisme la moitié de sa secte. Le nom de ce nouvel apôtre est *Hicks*. De tous côtés on voit s'élever de nouveaux temples pour recevoir ses prosélytes, tandis que les anciens temples deviennent déserts.

» Toutes ces sectes ont à Baltimore un grand nombre de ministres et d'églises ; quelques-unes de celles-ci sont assez grandes et assez belles, mais elles sont toutes entièrement éclipsées par notre superbe métropole. Les catholiques ont cinq églises ; la métropole, l'ancienne église de Saint-Pierre, qui a tenu lieu de métropole jusqu'en 1821, et où se fait encore le service paroissial pendant la semaine ; l'Eglise de Saint-Jean, destinée surtout pour les Allemands, celle de Saint-Patrice, et celle de Sainte-Marie, qui est l'église du séminaire et du collége du même nom. Il y a encore une chapelle dans l'hospice tenu par les sœurs de la Charité : on y célèbre assez fréquemment le saint Sacrifice.

» La métropole, dont Mgr. Carroll avoit jeté les fondemens, fut heureusement achevée par Mgr. Maréchal qui en fit le plus beau monument religieux des Etats-Unis. Elle possède un orgue égal à celui de Notre-Dame de Paris, et un chœur qui exécute les morceaux les plus difficiles,

aussi bien qu'on peut le faire dans les cathédrales les mieux pourvues en ce genre, soit en France, soit en Italie. Cette habileté de nos musiciens contribue à produire un heureux effet sur les protestans, dont le culte est si nu et si desséché. Le maître autel, les tableaux, les ornemens, tout est digne de la métropole des Etats-Unis. La basilique, qui est un vaisseau en forme de croix, a sa nef, ses deux ailes, son chœur et le sanctuaire en rond-point. Elle a 166 pieds de longueur (sans compter le portique qui sera de 24 pieds), et 77 de largeur; le diamètre du dôme est de 60 pieds en dedans, et de 77 pieds en dehors d'œuvre. Sa hauteur, de la base au sommet, est de 116 pieds; il est surmonté d'une croix de 11 pieds de haut. Les deux tours que l'on se propose d'élever prochainement sur la partie antérieure de l'Eglise, seront de 120 pieds de haut.

» Cette belle église, bâtie sur le point le plus élevé de Baltimore, domine toute la ville et les environs, aussi bien que la baie, qui est habituellement couverte de navires. Les protestans eux-mêmes considèrent la cathédrale comme l'ornement et l'honneur de leur ville, et s'y rendent avec un intérêt presque égal à celui des catholiques.

» L'église de St.-Patrice, bâtie par les soins du digne M. Moranvillé, prêtre français, son dernier pasteur, qui a laissé un nom si cher et si vénéré dans cette paroisse, est un vaisseau considérable, d'une construction noble et légère, avec un orgue et un clocher assez élevé.

» L'église de St.-Jean n'est pas tout-à-fait aussi grande, mais elle ne laisse pas d'être intéressante. Celle du séminaire et collége de Sainte-Marie est un bâtiment dans le genre gothique, d'un goût très-remarquable. Elle a de beaux ornemens et un clergé nombreux. Le service divin s'y fait avec le plain-chant grégorien, et on y suit les usages des séminaires de France. Une chapelle voûtée,

construite sous l'église principale, donne beaucoup de facilité pour les divers exercices de piété. Bâtie depuis plus de 20 ans, cette église de MM. de St.-Sulpice a singulièrement contribué à exciter à Baltimore cet esprit de religion qui y distingue les catholiques. Sous M. Nagot, et MM. Dubourg, Flaget et David (ces trois derniers devenus évêques), et avec tant de confrères dignes d'eux, les conférences et associations pieuses, les cérémonies religieuses, etc., n'ont cessé d'édifier et d'intéresser à la fois les catholiques et les protestans, les Américains et les Français.

» Le zèle des catholiques se signale à Baltimore par tous les genres de bonnes œuvres que l'on remarque dans les villes de France les plus pieuses. Il y a une société nombreuse de dames les plus respectables, qui consacrent une partie de leur temps à procurer des secours spirituels et temporels à tous les malheureux : elles visitent les pauvres et les malades à domicile et dans les hospices, et pourvoient partout à leurs besoins. Elles veillent à l'instruction des enfans avec le clergé et les sœurs de la Charité ; elles contribuent au soutien d'un asile d'orphelins et d'une école nombreuse, où se rend tous les jours un grand nombre d'enfans de la classe indigente ; elles réunissent, le dimanche, les enfans de leur sexe qui ne peuvent pas aller à l'école les jours ouvriers, pour leur enseigner le catéchisme, leur apprendre à lire, à écrire, à faire leurs prières, etc.

» Il y a aussi une société d'hommes qui font pour les garçons ce que les dames font pour les filles. Ces différentes écoles sont fréquentées, non-seulement par des enfans catholiques, mais encore par des enfans protestans dont plusieurs embrassent la Religion catholique, ou du moins reçoivent à son égard des impressions favorables qu'ils portent dans le sein de leurs familles.

» Il s'est formé aussi diverses associations parmi les gens de couleur, pour l'instruction de leurs enfans, pour la visite des malades; elles sont sous la direction de différens Prêtres de la ville. Cette esquisse de la piété qui règne à Baltimore, peut servir à faire connoître ce qui se pratique sur les autres points du diocèse, en proportion de la population et des ressources.

» Mgr. l'Archevêque de Baltimore compte dans le Maryland et le district de Colombia cinquante-deux Prêtres. Outre Baltimore, Washington, Georgetown, Alexandria, Frédériktown, Fanytown, Emmittsburg et Hagerstown, qui ont leurs pasteurs à demeure fixe, il y a dans divers lieux des églises où l'on se rend le dimanche, ou autres jours convenus. Dans quelques endroits, les catholiques se réunissent dans la maison la plus commode; mais il est surtout intéressant pour ceux qui ont à cœur les progrès de notre sainte Religion sur ce rivage, d'observer les établissemens d'où sa propagation et sa conservation dépendront le plus.

» Les révérends pères Jésuites ont leur principale maison à Georgetown, avec un collége magnifique, ayant le droit de conférer les degrés académiques. Ils forment des Prêtres qui s'attachent à la société, et sont ensuite envoyés par leur supérieur, sous l'autorité de Mgr. de Baltimore, dans les diverses congrégations dont le soin leur est spécialement confié.

» En 1790, Mgr. Carroll invita MM. de St.-Sulpice à venir partager ses travaux apostoliques. Pour se rendre aux vœux de ce vénérable Prélat, M. Emery, supérieur général de la compagnie, en détacha une colonie qu'il envoya à Baltimore, où elle arriva au commencement de juillet 1791. Ces messieurs y fondèrent d'abord un séminaire, auquel ils ajoutèrent un collége qui, en 1805,

reçut du gouvernement le droit de conférer les degrés académiques. Pie VII, d'heureuse mémoire, lui accorda, par une bulle du 1.er mai 1822, le privilége d'université, avec le pouvoir de conférer le degré de docteur en théologie (1).

En 1808, MM. de St.-Sulpice de Baltimore fondèrent à Emmittsburg un établissement en forme de petit séminaire. Cette maison a donné occasion au développement de vocations précieuses pour le sacerdoce ; elle continue à former des membres utiles à la société en général, et à préparer pour les fonctions du saint ministère, les élèves du sanctuaire. Elle fut détachée de St.-Sulpice en 1819.

» Mais malgré ces sources de vocation pour assurer un clergé au diocèse de Baltimore, le besoin de Prêtres se fait souvent sentir. A la vérité, c'est le mieux pourvu de tous ceux des Etats-Unis: néanmoins il reste encore beaucoup à faire. Une catholicité aussi nombreuse que celle du Maryland sembleroit devoir faire plus d'efforts pour multiplier le nombre des Ministres des autels. Le fait est que, pour fournir aux frais de l'éducation des sujets qui se préparent à l'état ecclésiastique, le clergé est laissé à ses propres ressources, lesquelles se réduisent au revenu que produisent les colléges.

---

(1) Voici le passage de la bulle : « Ideoque sanctissimus Dominus noster Pius, divinâ providentiâ P.P. VII, sacrâ Congregatione rogante in audientia habita per R. P. D. Carolum Mariam Pedicini, secretarium, die 28 aprilis anni 1822, benignè concessit ac tribuit eidem Baltimorensi collegio, omnia et singula privilegia quibus cæteræ universitates potiuntur et gaudent. Datum Romæ in ædibus S. Congr. de Propagandâ Fide, die primâ maii 1822. »

» Un bien extrêmement consolant, et dont le Seigneur a béni singulièrement l'entreprise, c'est celui qui se fait dans les deux communautés de la Visitation et des sœurs de la Charité. La Visitation a été établie, à Gorgetown, par Mgr. Néal, d'abord coadjuteur, puis successeur de Mgr. Carroll. Elle compte actuellement environ soixante religieuses qui retracent l'excellent esprit de leur institution. Les protestans, qui ne connoissent la vie religieuse que par les calomnies qui ont été prodiguées aux personnes qui l'embrassent, sont forcés de renoncer à leurs préjugés en présence de ces vertueuses filles de S. François de Sales. Elles ont un pensionnat nombreux de jeunes demoiselles, un certain nombre d'externes qui paient, et une école très-nombreuse d'externes indigentes, auxquelles elles donnent une instruction gratuite.

» Les sœurs de la Charité commencèrent à s'établir à Baltimore, en 1809; elles n'étoient d'abord que trois ou quatre, ayant à leur tête madame Séton, veuve, protestante convertie, d'un mérite rare, sous la direction de Mgr. Dubourg, alors président du collége de Ste-Marie, aujourd'hui évêque de Montauban. En 1810, elles se transportèrent à Emmittsburg, en Maryland, où elles se fixèrent dans la vallée de St-Joseph, qui en est fort près. Là, sur une ferme qu'elles tiennent de la munificence de M. Cooper, protestant converti, depuis ordonné prêtre, elles ont bâti une vaste maison, où elles se trouvent dans ce moment-ci au nombre de soixante-dix, professes ou novices, avec une centaine de pensionnaires. Elles font aussi l'école aux jeunes filles indigentes d'Emmittsburg. De là elles ont envoyé des colonies à Baltimore, à Washington, à Fréderick, à la Montagne, à Philadelphie, à New-Yorck, à Albany, à Harrisburg et à St-Louis. Dans ces différens endroits, elles soignent et instruisent les orphelins, et

font l'école aux enfans sans fortune, dont le nombre est énorme. Il y a des écoles qui en comptent cinq à six cents à la fois. A Baltimore, outre l'asile et l'école gratuite, elles ont soin de l'hospice clinique de l'école de médecine. Celles qui sont à St-Louis ont aussi le soin de l'hôpital de cette ville. Toutes ces différentes branches ressortissent du gouvernement central, qui est dans la maison mère à Emmittsburg. Elles ne font ensemble qu'un même corps. Elles vivent sous la règle de saint Vincent de Paul, à quelques changemens près, que les supérieurs ecclésiastiques ont jugés indispensables. Tel est celui d'avoir un pensionnat dans la maison-mère, dans le double but de donner une éducation chrétienne, tant aux protestans qu'aux catholiques (besoin extrêmement pressant dans ces pays-ci), et de pourvoir elles-mêmes à leur existence. Elles n'ont d'autre ressource que ce pensionnat pour soutenir la maison professe, le noviciat, les religieuses infirmes, et se mettre en état de ne tenir au-dehors que des écoles gratuites. Depuis 1826 aucun membre de la communauté n'est mort ; mais depuis le commencement en 1809, jusqu'en 1826, le nombre des morts fut de quarante-deux. Aujourd'hui ces religieuses sont au nombre de cent-vingt.

» Une troisième communauté, celle des Carmélites, existe aussi en Maryland ; elle fut fondée par quelques dignes filles de sainte Thérèse, qui y vinrentde la Belgique, lors de l'invasion des Français à l'époque de la révolution, quoiqu'elles fussent pour la plupart Anglaises ou Américaines. Elles sont établies à Portobacco, près de la rivière Potomack ; environ vingt-cinq religieuses composent cette maison de prières et d'édification.

« Ce seroit le moment de parler de la manière dont il est pourvu à l'entretien du clergé, soit par souscription, soit

par le foible revenu des quêtes ou du casuel. La plus grande partie des Prêtres se créent eux-mêmes des revenus en tenant des collèges; et en général leur zèle et leur désintéressement sont d'autant plus frappans pour les protestans, que ceux-ci sont obligés d'entretenir à grands frais les gens mariés qu'ils ont pour ministres. Le dévoûment des Prêtres catholiques; leur assiduité aux devoirs de leur ministère, devoirs beaucoup plus multipliés et plus difficiles que ceux de ces ministres; leur charité infatigable pour les pauvres Noirs, portion si précieuse du troupeau de Jésus-Christ; leur vie nécessairement bien plus détachée et plus séparée du monde; l'autorité d'ailleurs, la certitude immuable, la transmission si fidèle de la foi chrétienne, qui forment un contraste si décisif avec l'extrême arbitraire et les variations sans fin des doctrines du protestantisme, qui vont toujours tendant de plus en plus au déisme ou à l'indifférence; l'exemple d'un si grand nombre de pieux catholiques qui suivent ici leur religion avec une simplicité et une exactitude qui ne peut avoir aucun motif de respect humain ou d'intérêt profane: tout a concouru à dominer prodigieusement les préjugés protestans, et à multiplier les conversions qui, dans tout le diocèse, mais particulièrement à Baltimore, ont rendu à l'Eglise un grand nombre de ses enfans égarés. Plusieurs appartiennent aux familles les plus respectables du pays; plusieurs exercent d'une manière distinguée des professions honorables; d'autres occupent des emplois éminens, soit dans l'administration, soit dans l'armée. Un grand nombre d'autres, intérieurement convaincus, se bornent à avouer leur conviction; et soit par indifférence, soit par d'autres motifs également déplorables, diffèrent leur retour à la Religion de leurs pères. »

Lettre de Mgr. Whitfield, archevêque de Baltimore, au Rédacteur des Annales.

Baltimore, 28 janvier 1830.

Monseigneur Whitfield donne d'abord sur le concile de Baltimore quelques détails à peu près semblables à ceux que nous avons insérés ci-dessus. Puis il continue ainsi :

« ..... Nos assemblées (du concile) avoient quelque chose de si imposant, que trois jurisconsultes célèbres qui y furent admis une fois, afin d'y émettre leurs opinions sur quelques points relatifs aux lois civiles de ce pays-ci, en sortirent remplis de respect et d'étonnement : « Nous avons, disoient-ils ensuite, paru devant des cours de justice bien imposantes; mais jamais nous n'avons eu moins d'assurance et éprouvé moins de confiance en nous-mêmes, que lorsque nous sommes entrés dans cette auguste assemblée. »

» Les décrets du concile ayant été envoyés à Rome et soumis au Saint-Siége, je ne puis entrer là-dessus dans aucun détail jusqu'à ce que Sa Sainteté ait prononcé. Il suffira de vous dire que tous les Prélats ont manifesté qu'ils étoient enchantés de tout ce qui s'étoit passé, et en se séparant ils ont témoigné combien ils étoient satisfaits de s'être réunis, et contens de tout ce qui avoit été résolu. Ils se connoissoient de loin, ils se respectoient ; ils se sont vus, ils se sont parlé, ils ont épanché leur cœur, et ils se sont quittés avec peine et pleins d'estime et d'amitié les uns pour les autres.

» Parmi les sujets sur lesquels la réunion des Evêques de l'Amérique du Nord a fourni de plus grandes lumières, se trouve la population catholique de ces vastes contrées. Il résulte des calculs qui ont été faits, que le nombre des catholiques dans les Etats-Unis s'élève à plus de cinq cent mille, et s'accroît tous les jours, soit par les émigrations, soit par les conversions. Quelque grand qu'il paroisse en lui-même, ce nombre est cependant peu de chose, eu égard à la population générale qui est d'environ dix millons, et qui est divisée en une infinité de sectes différentes. Nous avons cette ferme espérance dans le Seigneur, que les conversions à la vraie Foi, qui sont déjà fréquentes, deviendront de plus en plus nombreuses. Nous avons aujourd'hui quatre journaux catholiques, dans lesquels on explique et défend les principes et la doctrine de l'Eglise : Ce sont *The Metropolitan*, à Baltimore; *The Jesuit*, à Boston; *The Catholic*, à Harford; et *The Miscellanny*, à Charleston.

» Le Maryland est, de tous les Etat-Unis, celui où la Religion fleurit le plus, et où elle se propage avec le plus de rapidité. Quoiqu'il y ait maintenant cinq églises à Baltimore, si nous avions les fonds nécessaires, nous en bâtirions deux autres sur deux collines, l'une au nord et l'autre au sud de la ville. En me parlant de l'accroissement vraiment extraordinaire de Baltimore, M. Carroll, le seul des signataires de l'indépendance des Etats-Unis qui soit encore vivant, et qui est excellent catholique, me disoit, il y a quelques jours, qu'il se rappeloit distinctement le temps où il n'y avoit que sept ou huit maisons, dont l'une servoit de chapelle aux protestans. Cette ville renferme aujourd'hui 80,000 habitans, et surpasse tellement toutes celles des Etat-Unis en édifices publics, qu'on l'appelle proverbialement *la ville à monumens*.

» Si le Maryland est l'état le plus favorisé en ce qui regarde la Religion, la Virginie, qui est aussi sous ma juridiction, est celui qui l'est le moins. Sa population, d'après le recensement de 1820, s'élève à 1,065,360 habitans, sur un territoire de 64 milles carrés. Néanmoins nous n'avons que quatre Prêtres dans cet état, et il ne fournit pas de moyens suffisans pour y en envoyer un plus grand nombre. Peu de temps après avoir terminé tout ce qui concernoit le concile, je me rendis à Richmond, capitale de la Virginie, avec M. Tessier, mon grand-vicaire, ancien supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à Baltimore, où il est arrivé il y a trente ans. Dans cette belle et opulente ville, bâtie sur une éminence semblable à celle de St.-Just et de Notre-Dame de Fourvière à Lyon, d'où elle commande une plaine vaste et fertile et la rivière (*James-River*), on compte 15,000 habitans. Il y a un grand nombre d'églises protestantes, de maisons superbes, un capitole magnifique; il y règne un grand luxe, beaucoup de raffinement; et avec tout cela, ou, pour mieux dire, en grande partie à cause de tout cela, on n'y voit qu'une petite église catholique construite en planches, où se rend le peu de catholiques, presque tous pauvres, qui se trouvent dans cette ville orgueilleuse. Cependant l'arrivée d'un Archevêque, dans un endroit où l'on n'avoit jamais vu même un Evêque catholique, attira les curieux, qui, le dimanche suivant, se rendirent en foule dans notre chapelle. Si l'on avoit les moyens de bâtir un église décente, et de pourvoir aux besoins d'un Prêtre, ce que la congrégation n'est pas en état de faire, on verroit bientôt à Richmond, comme partout ailleurs, un grand nombre de conversions; mais tant que les fonds nécessaires manqueront, on n'a pas grand bien à espérer de ce côté-là.

» En allant à Richmond, où, par le moyen des bateaux à vapeur, on se rend dans un jour et demi, nous nous arrêtâmes à Norfolk, autre ville de Virginie, où je donnai la Confirmation à cent trente-huit personnes. L'église de Norfolk est décente et desservie par deux Prêtres, qui sont aussi chargés d'une petite congrégation au-delà de la rivière. Le nombre total des catholiques dans les deux endroits, est d'environ six cents. Il y a encore une mission en Virginie, à Martinsburg ; je l'ai aussi visitée. Le reste des catholiques répandus çà et là est peu nombreux ; il est rare qu'ils voient un Prêtre.

» Je ne m'étendrai pas, Monsieur, plus longuement sur les misères de cette partie de mon diocèse ; ce que j'en ai dit suffit pour vous convaincre du besoin que nous avons de la grâce de Dieu et de l'assistance de nos frères, afin de pouvoir dignement accomplir le grand œuvre pour lequel nous avons été envoyés. Quant à vous, Monsieur, veuillez bien recevoir l'assurance du respect et de l'estime avec laquelle je suis, etc.

JACQUES WHITFIELD, *archevêque de Baltimore.* »

Nota. Cinq missionnaires sont partis l'année dernière pour les missions orientales. Ce sont MM. Déchavanne, du diocèse de Lyon ; Supriès et Bérard, de celui de Fréjus ; Olagne, de celui du Puy ; et Marchand, de celui de Besançon. MM. Vial, du diocèse d'Aix, et Mialon, de celui du Puy, ont dû s'embarquer il y a quelques jours.

FIN DU VINGTIÈME CAHIER.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce Cahier . . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

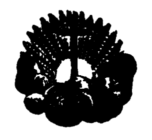
ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.° XXI. — JUILLET 1830.



A LYON,
CHEZ M. P. RUSAND ET COMP.ie, LIBRAIRES.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND et C.ie,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.
1830.

Avec approbation des Supérieurs.

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Nous présentons aujourd'hui le compte-rendu des recettes et des dépenses de l'Association pendant l'année 1829. Comme nous l'avons annoncé dans le dernier Numéro, les recettes de cette année sont supérieures à celles des années précédentes. De nouvelles missions ont pu être secourues, plusieurs autres sollicitent la même faveur ; mais pour qu'elles puissent l'obtenir, il faut que nos progrès aillent toujours croissant, et que chaque année amène des résultats de plus en plus considérables.

	f.	c.
Le Conseil supérieur avoit réservé en caisse une somme de.	9,939	70
Il reste un reliquat des années précédentes, de.	176	90
Le Conseil central du Nord, séant à Paris, a versé dans la caisse du Conseil supérieur, la somme de.	128,049	37
Le Conseil central du Midi, séant à Lyon, a versé dans la caisse du Conseil supérieur, la somme de.	166,261	01
Le Conseil supérieur a reçu de divers pays étrangers, une somme de. . . .	6,349	59
	310,776	57

Le Conseil supérieur a arrêté dans l'ordre suivant la répartition des aumônes de l'Association, entre les diverses missions :

		f.	c.
Pour les missions d'Asie et du Levant une somme de.		137,680	60
Savoir : Au Séminaire des Missions étrangères, pour les missions des Indes orientales.	68,880		
Pour les missions de l'Archipel et du Levant, etc., dirigées par les Lazaristes. .	31,490 60 (1)		
Pour la mission de Tyne.	2,870		
Pour la mission de Syra.	2,870		
A Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, et administrateur d'Ispahan. . . .	25,830		
A Mgr. Guriel, archevêque de Salmast en Perse . .	2,870		
Pour la mission de Tripoli, de Barbarie.	2,870		
	137,680 60		
Pour les Missions d'Amérique, une somme de		138,560	

Savoir : A Mgr. Fenwick,

(1) Dans cette somme sont compris les secours accordés aux Arméniens catholiques persécutés.

évêque de Cincinnati,	f.
Pour l'Ohio.	8,610
Pour le Michigan . . .	8,610
A Mgr. Flaget, évêque de Bardstown, dans le Kentucky.	22,960
A Mgr. Rosati, évêque de St.-Louis, dans le Missouri.	20,090
A Mgr. de Neckére, évêque de la Nouvelle-Orléans .	5,740
A Mgr. Witfield, archevêque de Baltimore . . .	5,740
A Mgr. Portier, évêque de Mobile, dans l'Alabama. .	11,480
A Mgr. Dubois, évêque de New-Yorck.	22,960
A Mgr. England, évêque de Charleston	5,740
A Mgr. Benoît Fenwick, évêque de Boston	8,610
Pour la mission de Philadelphie	800
A Mgr. l'Evêque de Juliopolis, pour les missions de St.-Boniface en Canada . .	2,870
Pour la mission d'Halifax (Nouvelle-Ecosse)	2,870
A Mgr. Bachelot, préfet apostolique des îles Sandwick.	5,740

		f.	c.
Pour les missions de Surinam, Curaçao et Java.	5,740		
	138,560		
Les frais d'impression des Annales de l'Association, et autres dépenses d'administration, se sont élevés à.		20,901	
Le Conseil supérieur a réservé en caisse une somme de		13,634	97
		310,776	57

Voici dans quelle proportion chaque province ecclésiastique ou circonscription métropolitaine a contribué aux sommes versées par les deux Conseils centraux dans la caisse du Conseil supérieur.

CONSEIL CENTRAL DU NORD.

Province ecclésiastique de Paris. . . 31,766 40

Le diocèse de Paris (1).	20,432	55
Le diocèse de Chartres. .	1,370	35
Le diocèse de Meaux . .	400	
Le diocèse d'Orléans . .	1,220	
Le diocèse de Blois . .	1,995	
Le diocèse de Versailles.	875	60
Le diocèse d'Arras. . .	3,120	90
Le diocèse de Cambrai. .	2,352	
	31,766	40

(1) Y compris le don annuel du Roi, de 1,000 francs.

			£	c.
Province ecclésiastique de Rouen.			18,700	85
Le diocèse de Rouen. .	5,504			
Le diocèse d'Evreux. .	1,222	75		
Le diocèse de Bayeux. .	7,292	30		
Le diocèse de Séez. . .	1,415			
Le diocèse de Coutances.	3,266	80		
	18,700	85		
Province ecclésiastique de Sens. . .			4,686	75
Le diocèse de Sens. . .	1,708	25		
Le diocèse de Troyes. .	1,833			
Le diocèse de Nevers. .	60			
Le diocèse de Moulins. .	1,085	50		
	4,686	75		
Province ecclésiastique de Reims. .			8,081	
Le diocèse de Reims. . .	159			
Le diocèse de Soissons. .	1,000			
Le diocèse de Châlons-sur-Marne.	3,030	60		
Le diocèse de Beauvais. .	991	40		
Le diocèse d'Amiens . .	2,900			
	8,081	00		
Province ecclésiastique de Tours. .			46,480	27
Le diocèse de Tours. .	50			
Le diocèse du Mans . .	7,291	60		
Le diocèse d'Angers . .	3,140	85		
Le diocèse de Rennes. .	10,972	40		

			f.	c.
Le diocèse de Nantes. .	17,832	62		
Le diocèse de Quimper .	2,400			
Le diocèse de Vannes. .	2,092	80		
Le diocèse de St.-Brieux.	2,700			
	46,480	27		

Province ecclésiastique de Bordeaux.			18,334	10
Le diocèse de Bordeaux. .	7,985	75		
Le diocèse d'Agen. . .	4,237	50		
Le diocèse d'Angoulême .	483	15		
Le diocèse de Poitiers .	237			
Le diocèse de Périgueux.	202			
Le diocèse de la Rochelle.	4,088	70		
Le diocèse de Luçon . .	1,100			
	18,334	10		

TOTAL des sommes perçues par le Conseil central du Nord 128,049 37

On a recueilli en 1829 une somme notable dans l'île Bourbon ; mais elle n'est point arrivée avant la clôture des comptes. Les collectes de la Martinique et de la Guadeloupe ne sont point parvenues.

CONSEIL CENTRAL DU MIDI.

Province ecclésiastique de Lyon. .			72,901	38
Le diocèse de Lyon. .	49,367	03		
Le diocèse d'Autun. . .	3,247			
Le diocèse de Langres .	6,000			
Le diocèse de Dijon. .	3,900			

		f. c.
Le diocèse de St.-Claude.	3,624 55	
Le diocèse de Grenoble. .	6,762 80	
	72,901 38	
Province ecclésiastique de Bourges.		13,728 30
Le diocèse de Clermont.	7,386 10	
Le diocèse de Limoges. .	205 40	
Le diocèse du Puy. . .	3,250	
Le diocèse de St.-Flour.	2,886 80	
	13,728 30	
Province ecclésiastique d'Alby (1). .		2,712
Le diocèse d'Alby. . .	1,862	
Le diocèse de Mende. .	850	
	2,712	
Province ecclésiastique d'Auch. . ..		11,312 50
Le diocèse d'Auch. . .	4,200 20	
Le diocèse d'Aire. . .	2,000	
Le diocèse de Bayonne.	5,000	
Le diocèse de Tarbes. .	112 30	
	11,312 50	
Province ecclésiastique de Toulouse.		4,538
Le diocèse de Toulouse.	3,498	
Le diocèse de Carcassonne (2).	40	

(1) L'Association vient d'être établie dans le diocèse de Rodez.

(2) Une autre somme envoyée trop tard du diocèse de Carcassonne, figurera dans le compte-rendu de l'année prochaine.

		f.	c.
Le diocèse de Montauban.	1,000		
	4,538		
Province ecclésiastique d'Aix (1). .		18,523	13
Le diocèse d'Aix.	4,245 10		
Le diocèse de Marseille. .	9,698 53		
Le diocèse de Fréjus. .	4,313 50		
Le diocèse de Digne. .	266		
	18,523 13		
Province ecclésiastique de Besançon.		23,947	65
Le diocèse de Besançon.	8,961		
Le diocèse de Verdun. .	2,800		
Le diocèse de Belley. .	3,625 35		
Le diocèse de Nancy. .	4,071		
Le diocèse de St.-Dié. .	628 30		
Le diocèse de Strasbourg (2).	1,742		
Le diocèse de Metz. . .	2,120		
	23,947 65		
Province ecclésiastique d'Avignon . .		18,598	05
Le diocèse d'Avignon. .	9,508 30		

(1) L'Association vient d'être établie dans le diocèse de Gap.

(2) Quelques collectes envoyées en 1828, par les fidèles de Strasbourg, ont été réunies dans le compte de ladite année au diocèse de Nancy.

		f. c.
Le diocèse de Nîmes. .	1,800	
Le diocèse de Valence. .	1,519 20	
Le diocèse de Viviers. .	3,370 55	
Le diocèse de Montpellier.	2,400	
	18,598 05	
TOTAL.		166,261 01
Pays étrangers		6,349 59
Le Conseil supérieur a reçu de l'Allemagne. . .	1,317 70	
D'une contrée du Nord. .	4,041 89	
De la Suisse.	660	
De la Savoie	330	
	6,349 59	
TOTAL général des sommes versées dans la caisse du Conseil supérieur. . . .		300,659 97

L'Association de la Propagation de la Foi, qui a été enrichie de si précieuses indulgences par les souverains Pontifes Pie VII et Léon XII, vient de recevoir un témoignage bien éclatant de la protection de notre saint Père le pape Pie VIII. Sa Sainteté, par un rescrit du 18 septembre 1829, a confirmé les indulgences accordées par ses prédécesseurs et a daigné les étendre aux fidèles *de tous les pays étrangers*, qui s'associeront à l'œuvre établie en France dans les lieux où il n'y a pas d'église

paroissiale. La visite prescrite pour gagner l'indulgence plénière pourra se faire maintenant dans toute chapelle ouverte au public.

Nosseigneurs les Evêques de France, marchant sur les traces des souverains Pontifes, ne cessent de donner à l'Association des preuves de l'intérêt qu'ils lui portent. Mgr. l'Evêque d'Agen, qui a déjà publié un mandement en sa faveur, en a parlé de nouveau dans son mandement de carême pour l'année 1830. MMgrs. les Evêques de Coutances et d'Evreux viennent de la recommander dans leur *Ordo*; Mgr. l'Evêque de Vannes a écrit en sa faveur aux Curés de son diocèse; enfin les Evêques de Châlons et de Montauban viennent de publier un mandement pour l'établir dans leur diocèse.

Mgr. l'Evêque de Châlons s'exprime ainsi: « Une » œuvre bien intéressante et éminnement catholique » se recommande à votre charité: c'est celle de l'Associa- » tion pour la Propagation de la Foi, que nous avons la » consolation de voir établie depuis plus de quatre ans » dans le diocèse, et qui a produit d'heureux résultats, » grâces au zèle des associés et de quelques personnes » qui se sont empressées de nous seconder dans ce pieux » dessein: il est digne des membres de notre clergé de » prendre part à cette bonne œuvre; je la leur recom- » mande d'autant plus volontiers, que le titre d'associé ne » leur impose d'autres obligations que celle de réciter » tous les jours une courte prière et de donner un sou » par semaine. Des cœurs généreux que l'on trouve tou- » jours prêts quand il s'agit de sacrifices personnels pour » l'honneur de la Religion, pourront-ils balancer, lorsqu'on » ne leur demande qu'une légère aumône, une pratique » de piété si simple, et pour un objet aussi grand! car il » s'agit de consoler des chrétiens affligés qui souffrent

» violence de la part des idolâtres et des païens, et qui » courent risque de faire naufrage dans la foi; de pré» venir contre la séduction de l'hérésie des peuples qui » n'ont besoin que d'entendre la voix de la vérité pour » devenir enfans soumis de l'Eglise. Il s'agit d'éclairer » des nations à peine sorties de l'état de barbarie, et qui » retomberont dans toutes les erreurs, si elles n'ont » des maîtres pour les instruire : il est question de pro» curer quelques secours à ces hommes apostoliques. » La plupart Français qui ont abandonné leurs familles, » leur patrie, tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour » établir l'empire de Jésus-Christ, et annoncer aux peu» ples la bonne nouvelle. Que le récit qu'ils nous font de » leurs peines et de leurs travaux est touchant ! Avec quel » courage ils s'exposent à tous les dangers et suppor» tent la rigueur des saisons, la faim et la soif, tous les » genres de privation ; réalisant ainsi à nos yeux le spec» tacle que les premiers siècles du christianisme ont » admiré dans la personne des Apôtres et de tant de » saints confesseurs, en faisant dans ces sauvages con» trées plus de conquêtes à la foi que l'impiété ne fait de » ravages parmi nous, quoique, par ses attaques multi» pliées, l'Europe soit menacée de devenir barbare à » son tour ! »

» Pour éviter ce malheur dont les suites seroient in» finies et irréparables, attirons sur nous les grâces » de Dieu, en favorisant la propagation de la foi, en » contribuant à l'étendre, si nous le pouvons, dans tout » l'univers : cette œuvre doit exciter le zèle de tous les » chrétiens, et surtout le nôtre.

» Je sais qu'on a dit que notre situation ne nous per» mettoit pas de nous occuper des besoins d'autrui, et qu'il » y avoit sans doute une sorte d'indiscrétion à demander

» pour des étrangers, des secours que nous ferions mieux
» de nous appliquer à nous-mêmes. Cette raison est spé-
» cieuse, et nos craintes sont mal fondées; car rien de
» ce qui touche aux intérêts de la Religion ne peut être
» étranger à ce diocèse; et l'aumône, celle surtout que
» j'ai proposée, ne sauroit appauvrir personne. Bien
» plus, elle sera pour nous la source d'abondantes bé-
» nédictions, etc. »

Voici un extrait du mandement de Mgr. l'Evêque de Montauban. « Dans un siècle où la Religion chrétienne
» gémit avec tant d'amertume sur le malheur de ceux
» qui l'abandonnent ou la persécutent, le dessein le
» plus beau, le plus touchant qu'on pût former, c'est sans
» contredit, nos très-chers frères, celui qui a pour but de
» consoler cette Religion sainte, en travaillant à réparer ses
» pertes là où elle est connue, et à propager son empire là
» où elle est ignorée. Ce dessein, qui appartient à
» tous les cœurs sensibles et vertueux, ne peut man-
» quer d'être vivement secondé par les fidèles de notre
» diocèse : nous en avons pour garant l'empressement
» avec lequel le plus grand nombre a toujours répondu
» à nos exhortations et à nos entreprises.

» En voici une qui va charmer vos cœurs, vous qui
» vous affligez sur les malheurs de la Religion en Europe.
» L'esprit de Dieu qui anima les premiers Apôtres, leur
» a suscité des successeurs, qui, de nos jours encore,
» étendent le règne de Dieu dans les autres parties du
» monde. L'Asie et l'Afrique ont leurs Missionnaires
» dont nous parlerons tout à l'heure, et l'Amérique a
» aussi les siens, auxquels nous sommes liés, nos très-
» chers frères, par une affection dont vous connoissez la
» cause.

» Il est en Amérique une contrée vaste et florissante

connue

» connue sous le nom d'Etats-Unis, où des hommes animés
» d'un courage inébranlable et d'une charité sans borne,
» travaillent à établir le royaume de J. C. et à faire fleurir
» son Evangile. Les succès les plus consolans et les plus
» inattendus viennent chaque jour encourager leurs efforts
» et augmenter leurs espérances. Partout, à la voix de
» ces généreux Apôtres, les peuples étonnés sortent de
» leur indifférence, abjurent leurs erreurs, et, prosternés
» au pied de leurs nouveaux autels, se réjouissent de
» pouvoir adresser à Dieu leurs sentimens de recon-
» noissance pour le bienfait inappréciable de leur voca-
» tion à la foi. Dans un petit nombre d'années, dix
» évêchés établis sur les bases les plus solides, plusieurs
» séminaires parfaitement organisés, des colléges nom-
» breux confiés à des Prêtres très-instruits et très-res-
» pectables; des prédicateurs pleins de zèle et de talens,
» des associations pieuses et secourables, des couvens,
» des monastères, et une multitude toujours croissante
» de chrétiens fidèles et dévoués, promettent à cette
» Eglise naissante une longue et glorieuse prospérité.

» Mais pensez-vous, nos très-chers frères, que ce
» soient seulement les Eglises du Nouveau-Monde qui
» manifestent ces sentimens et qui expriment cette re-
» connoissance pour les bienfaits de l'Association de la
» Propagation de la Foi? Il est dans notre hémisphère
» des contrées plus éloignées encore, où les généreuses
» tentatives de la Religion sont encouragées par le zèle
» des anciens chrétiens, et attendent de notre piété
» et de notre correspondance les mêmes vœux et les
» mêmes secours. Là aussi, comme dans l'Amérique,
» des Prêtres, des Missionnaires, des Evêques travaillent
» à faire connoître Jésus-Christ et à étendre son empire.
» Leur patience, que ni les obstacles, ni les mauvais

» succès ne peuvent abattre ; leurs travaux que ni les
» fatigues, ni les grands dangers ne peuvent ralentir ;
» leur courage que rien ne peut ébranler, pas même
» la vue de la mort ; les églises qu'ils bâtissent, les sé-
» minaires qu'ils forment, les peuples qu'ils instruisent,
» les Sauvages qu'ils civilisent, les idolâtres qu'ils con-
» vertissent, tout cela doit rendre chers à nos cœurs ces
» hommes extraordinaires et nous porter à les aider.

» Associez-vous donc à leurs travaux et à leurs ser-
» vices, nos très-chers frères, en priant pour eux, et
» en leur fournissant, par des secours effectifs, les moyens
» de faire fleurir la Religion dans ces contrées lointaines ;
» c'est Dieu lui-même qui les y a suscités dans sa mi-
» séricorde, pour l'instruction et le bonheur de nos sem-
» blables ; et il nous offre de nous faire partager leur
» récompense, si nous nous unissons efficacement à
» leurs efforts.

MISSION

DES

ILES SANDWICK.

Nous avons annoncé dans le XVI.e Numéro l'arrivée de trois Prêtres français aux îles Sandwick; ils étoient accompagnés de trois frères servans ou catéchistes. Nous avons reçu de ces missionnaires plusieurs lettres qui confirment toutes les espérances qu'on avoit conçues de leur entreprise. Lorsque nos lecteurs auront lu l'exposé que nous allons faire de l'état actuel où se trouvent ces îles, ils seront convaincus, comme nous, que le jour de la miséricorde est arrivé pour elles.

Les îles Sandwick, découvertes en 1778 par Cook, sont au nombre de treize; il y en a sept principales, les autres ne sont que des rochers; on y compte environ un million d'habitans. Elles sont situées dans la zone Torride, à l'ouest de l'Amérique. Les Naturels étoient idolâtres, comme tous les indigènes de la Polynésie; il paroît même qu'ils offroient à leurs dieux des sacrifices humains; mais leurs relations avec les Européens leur ont fait sentir l'absurdité et la barbarie d'un tel culte, et ils y ont renoncé depuis quelques années. Au reste, c'est là le seul bien que nous leur ayons fait; les idoles ont disparu, mais nous avons mis à la place notre corruption et nos vices, dont ils n'avaient pas même l'idée. Presque tous les

étrangers établis parmi eux sont des aventuriers, ou des matelots déserteurs : voilà leurs maîtres et leurs modèles ! La corruption n'est pas encore générale ; mais dans l'île *d'Oahu*, résidence ordinaire de la cour, on reconnoît l'influence des étrangers à l'amour de l'ivrognerie et à la passion pour les jeux de hasard qui commencent à régner parmi les chefs.

Autrefois ce peuple ne faisoit qu'une seule famille ; le roi étoit le père commun, tous les sujets étoient ses enfans. Il veilloit à leurs intérêts et à leurs besoins, il faisoit cultiver les terres qui lui appartenoient toutes, et nourrissoit ainsi sa nombreuse famille. Les sujets, quoique ne possédant rien, trouvoient de quoi remplir leurs désirs simples et bornés, dans la prévoyance de ce gouvernement paternel. « Jamais, écrit M. Bachelot, préfet apostolique, jamais rien ne représenta d'une manière plus touchante ces premiers âges du monde, ces mœurs patriarcales dont les Ecritures nous font un si aimable tableau. » Aujourd'hui encore, quoique ces peuples aient beaucoup perdu de leur ancienne simplicité, ils se disent tous parens et s'appellent frères ; ils ne sont étrangers nulle part dans leurs îles, partout où ils se trouvent, ils sont dans leur famille : ils entrent dans la première case qui se présente. Ils s'asseyent à la table hospitalière et dorment sur la natte commune : on les reçoit comme des parens venus de loin, et on fournit avec plaisir à tous leurs besoins, aussi long-temps qu'ils le désirent. Ils n'ont point de mots qui répondent à nos titres imposans de rois, de princes, de gouverneurs. Chez eux, les rois, les princes ne se désignent pas autrement que par le nom qu'ils ont reçu à leur naissance. Vous voyez les Naturels leur parler avec autant de familiarité, qu'ils parleroient à un de leurs égaux ; mais leur soumission n'en est pas moins entière : aucun

peuple n'obéit plus fidèlement, plus aveuglément même à ceux qui le gouvernent, sans qu'il soit besoin de tout cet appareil dont s'environne ordinairement la puissance. Ce sont des enfans qui n'imaginent pas même que l'on puisse résister au moindre signe de la volonté d'un père chéri.

De là, on conçoit combien le caractère de ce peuple doit être doux et humain. Un vieux matelot anglais, qui habite ces îles depuis plusieurs années, disoit à l'un des missionnaires : J'ai beaucoup voyagé, mais ce sont là les meilleurs Sauvages que j'aie jamais vus.

Ce ne seroit cependant pas se former d'eux une idée juste que de les regarder comme des Sauvages. Un peuple qui a des rois, des lois, des villes, ne l'est pas. Il est vrai que leurs villes ne sont encore qu'un amas confus de cabanes couvertes de chaume ou de gazon : que peuvent faire de plus des hommes qui ne connoissent encore nos arts que par l'étonnement qu'ils leur causent? Le code de leurs lois est sans doute bien simple et bien abrégé ; mais il n'en est peut-être pas plus mauvais ; et leurs princes, quelle que soit leur bonhomie, leur rusticité même, n'en sont pas moins obéis avec un respect et un amour que pourraient envier bien des rois de notre Europe.

Si l'on ne considéroit ces insulaires que sous cet aspect, on pourroit en quelque sorte les ranger parmi les peuples civilisés ; mais, d'un autre côté, ils offrent encore presque tous les défauts du sauvage : son ignorance, sa grossièreté, son impudeur, son imprévoyance, sa paresse, son sot orgueil.

J'ai déjà dit qu'ils n'avoient aucune idée des arts ; seulement depuis quelques années un assez grand nombre ont appris à lire et à écrire leur langue en caractères anglais. Ce fut un enthousiasme dans les premiers temps ;

on voyoit des vieillards de 70 ans se rendre assidûment aux écoles : mais cette ferveur est étrangement diminuée aujourd'hui ; la paresse naturelle reprend ses droits tous les jours. La nécessité de se couvrir leur a appris à fabriquer une espèce d'étoffe avec l'écorce de certains arbres, qu'ils battent jusqu'à ce qu'elle soit devenue assez mince et assez souple pour être employée. Ils s'en font une étroite ceinture. Voilà en quoi consiste le vêtement des hommes ; les femmes s'enveloppent encore les épaules d'un autre morceau de la même étoffe. En agriculture, leurs connoissances se bornent à cultiver dans les marais la racine *Taro*, sorte de betterave à feuilles larges et grasses, d'un gris blanc en dedans et d'un goût fade ; c'est la principale nourriture du pays. Après l'avoir fait cuire, on l'écrase, et on la laisse fermenter. On y mêle ensuite de l'eau pour la réduire en bouillie, et on la mange avec du poisson sec ou du porc. Ainsi préparée, cette racine prend le nom de *Poï*. Les Naturels préfèrent cette sorte de mets à tout ce qu'on peut leur offrir, tellement que lorsque le roi va dîner à bord de quelques vaisseaux, il y fait porter du poï. Comme cette plante doit être toujours dans l'eau, on a soin, pour pouvoir la cultiver, d'entretenir des marais à l'aide de ruisseaux dont les eaux se distribuent par une multitude de petits canaux que l'on ferme ou que l'on ouvre selon le besoin. Outre cela, ils ont les patates douces, les cocos, les bananes, les melons d'eau et tous les autres fruits de ces parages. En général, les îles Sandwick seroient très-fertiles si elles étoient cultivées. La vigne y porte du raisin deux fois dans l'année ; mais il n'y a qu'un petit nombre d'étrangers qui veuillent prendre la peine d'en cultiver quelques ceps. Quant aux Naturels, ces soins coûteroient trop à leur indolence.

Tel est le mélange extraordinaire qui compose le ca-

ractère de ce peuple : on y voit réunis les vertus des premiers temps, les vices des hordes sauvages, et la corruption des nations civilisées. La cause de l'état où ce peuple se trouve aujourd'hui, c'est peut-être la violente secousse qu'il éprouva, il y a peu d'années. Il fut, pour ainsi dire, brusquement précipité vers la civilisation ; mais ce mouvement ne fut point soutenu jusqu'à la fin, et ainsi tout demeura dans cet état mitoyen d'incertitude et de passage, qui n'est décidément ni la civilisation, ni la barbarie.

L'avant-dernier roi de ces îles (Taméhaméa) fut un homme extraordinaire. Il régnoit à Hawau ; d'autres rois possédoient les autres îles : il les attaqua, et réunit sous sa domination presque tout l'archipel. Ce n'étoit pas assez ; frappé d'une sorte de supériorité qu'il remarquoit dans les étrangers qui étoient auprès de lui, il entreprit d'introduire leurs mœurs parmi ses sujets, en conservant toutefois ce que les usages du pays avoient de bon. Il eut quelques vaisseaux, un fort, des armes, une garde habillée à l'européenne ; il établit des droits sur les navires étrangers et fit quelques règlemens pour le commerce ; il soumit les Naturels à la culture des terres, borda de bananiers et de cannes à sucre les sentiers qui traversent les montagnes, et abolit certains usages ridicules, tels que ceux de se tatouer, de se casser les dents en signe de douleur, de porter des ornemens de nez, etc. ; mais il ne vécut pas assez. Son fils et son successeur, qui est mort depuis en Angleterre, fut sans talent. Sous son règne, le peuple, fatigué de l'effort qu'il avoit fait et n'ayant plus personne qui l'excitât, retomba dans son apathie primitive. Cependant l'amour des Naturels pour Taméhaméa et le souvenir de l'estime que ce prince faisoit des Européens, sont cause que le peuple conserve pour ces derniers une sorte de respect ; mais il ne sait les imiter qu'en

ce qu'ils ont de mauvais ; en un mot, les Sandwichois sont des enfans abandonnés à eux-mêmes.

Les étrangers, par leurs mauvais exemples, seront donc toujours un grand obstacle à la conversion de ces insulaires, surtout s'ils venoient à se répandre dans tout l'archipel ; mais il paroît que le gouvernement veut toujours les avoir sous ses yeux ; c'est pour cela, sans doute, qu'il ne leur permet de s'établir qu'à Oahu. Une autre circonstance avoit fait appréhender d'abord des obstacles plus grands ; mais il ne paroît pas qu'il y ait lieu de craindre.

Les missionnaires français, en arrivant aux îles Sandwick, y ont trouvé établis des calvinistes de la secte appelée *frères Moraves*, qui furent attirés dans ces îles par le bon accueil que les étrangers y recevoient. Ce sont eux qui ont donné aux Naturels les caractères anglais, et qui leur ont appris un peu à lire et à écrire. Ils suivent la méthode à la Lancastre. Ils ont, dans la seule île de Oahu, plus de soixante écoles qui servent en même temps de prêches. Presque toutes ces écoles furent établies au temps du premier enthousiasme que les étrangers avoient inspiré, et alors elles suffisoient à peine à l'empressement général. Kuikéôri, roi actuel, et second fils de Taméhaméa, se rendoit lui-même assidûment aux leçons : mais aujourd'hui les écoles commencent à devenir désertes, et il n'y a presque plus que les femmes qui assistent aux prêches. La sécheresse, je dirai même la nudité du culte calviniste glace et rebute un peuple enfant qui a besoin d'être frappé par un culte extérieur et sensible, et le rigorisme outré des *Moraves* décourage les uns et porte les autres à rire.

« Un de ces docteurs, écrit M. Short, prêchant un jour de dimanche, quelques-uns de ses auditeurs succombèrent à la sécheresse et à la longueur interminable de

son discours, et s'endormirent; le prédicateur le remarqua, et renforçant sa voix, il se mit à invectiver contre les dormeurs, et annonça qu'il n'y avoit point de salut pour eux. Chacun se réveilla comme il put, et le sermon finit. Le soir du même jour, un autre ministre prêcha aussi longuement et aussi froidement: l'orateur du matin, qui étoit présent, s'endormit. Kuakini, frère de la reine régente et gouverneur d'Owhyhee, s'en étant aperçu, le réveilla en lui disant : Ah! Monsieur, je vous avertis que vous êtes damné, vous avez dormi au sermon. »

En outre, les calvinistes se sont attiré la haine des consuls anglais et américains, qui sont tout-puissans dans ces îles. Dernièrement le consul américain voulant faire baptiser un de ses enfans, refusa leur ministère, quoiqu'il soit lui-même calviniste, et pria M. le préfet apostolique de faire la cérémonie. Le consul anglais favorise aussi les missionnaires catholiques de tout son pouvoir. Les Moraves n'ont donc pour eux que la reine régente. Ils se sont emparés de son esprit, et elle les défend envers et contre tous; mais son autorité ne durera que pendant la minorité du jeune roi, qui n'est pas son fils; la mère de ce prince, qui étoit une des quatre femmes de Taméhaméa, ne vit plus.

Les ministres protestans ont usé de tout leur crédit auprès de la reine pour obtenir que les trois missionnaires français fussent renvoyés : la reine l'auroit bien désiré; mais Dieu a protégé ceux qui n'ont que lui seul pour protecteur: les principaux chefs appelés au conseil ont rejeté ce projet, et la régente n'a pas osé agir contre l'opinion générale. Son frère lui-même s'étoit hautement déclaré. Comme les calvinistes déclamoient en sa présence contre les missionnaires, et insistoient sur le danger de les recevoir : « Je ne vois pas, répondit-il vivement, pourquoi vous vous déchaînez ainsi contre eux; j'ai appris

que leur religion est celle que professoient vos pères : et cela seul me feroit croire qu'elle est meilleure que la vôtre. » Il blâma ensuite les préventions de sa sœur, et témoigna qu'il seroit bien fâché qu'on exécutât son dessein. Depuis il est venu deux fois lui-même visiter les missionnaires daus leur cabane, et leur a témoigné le plus grand intérêt.

Ainsi la Providence a disposé toutes choses pour le salut de ces pauvres insulaires, tellement que la présence des calvinistes, qui sembloit être un obstacle insurmontable, ne servira au contraire, nous l'espérons, qu'à affermir l'œuvre sainte; les ministres de l'erreur, une fois connus et démasqués, ne pourront plus séduire. Au reste, comme ils n'ont annoncé jusqu'à présent que les vérités fondamentales que l'erreur n'a pas encore osé rejeter, nos missionnaires, comme ils le disent eux-mêmes, auront bien moins à corriger qu'à ajouter et à expliquer ; car les calvinistes, par une contradiction inexplicable, ont enseigné, par exemple, la nécessité du baptême et n'ont baptisé personne.

Il nous semble que chacun apercevra, comme nous, le doigt de Dieu, dans toutes ces circonstances : d'un côté un peuple bon et dont l'heureux naturel n'a pu encore être entièrement corrompu, désabusé de l'idolâtrie et goûtant déjà les vérités du christianisme; d'un autre, de faux pasteurs qui auroient égaré le troupeau, abandonnés tous les jours davantage; tandis que les vrais ministres sont protégés et favorisés, non-seulement par les chefs de ce peuple, mais encore par des étrangers qu'une croyance différente sembloit armer contre eux; voilà sans doute des marques évidentes que l'heure du salut a sonné pour ces insulaires.

Les missionnaires catholiques ont baptisé plusieurs enfans qu'on leur a présentés. Mais ils n'ont pu encore,

comme ils s'expriment, entrer pleinement dans leurs saintes fonctions. On se figure aisément combien il est difficile d'apprendre une langue dont on est obligé de faire soi-même la Grammaire et le Dictionnaire. Car les calvinistes n'ont encore imprimé que des cantiques, des prières et quelques chapitres du nouveau Testament; et tout cela se réduit à quelques feuilles; d'ailleurs on craint d'enseigner l'erreur en employant les mêmes termes qu'eux, avant de les bien connoître.

M. le préfet apostolique a parlé quelquefois aux Naturels par interprète : toujours il en a été écouté avec la plus grande attention. « Un jour, dit-il, ayant eu l'occasion de baptiser un enfant dans notre oratoire en présence de plusieurs insulaires, je leur adressai un petit discours à l'aide d'un interprète; ils parurent l'écouter avec beaucoup d'intérêt. Pendant que je parlois, leurs yeux se fixoient sur le crucifix et sur les images qui ornoient l'autel. Je leur expliquai ce qu'elles représentoient; je n'oubliai pas la Sainte Vierge, saint Jean, sainte Magdeleine, dont je rappelai les désordres et la conversion. Cette partie de l'instruction les intéressa vivement. La vue du crucifix surtout excitoit en eux un sentiment de respect mêlé de crainte; ils se faisoient remarquer les uns aux autres les plaies et le visage défiguré. En général ils n'entrent dans notre oratoire, tout pauvre qu'il est, qu'avec un respect et un saisissement que l'on voit sur leur visage : dans leurs prêches, ils n'éprouvent rien de semblable. Que serait-ce donc si nous pouvions leur montrer la solennité de nos cérémonies, et surtout s'ils connoissoient nos saints mystères! Nous chercherons à nourrir leurs bonnes dispositions, et nous avons tout lieu d'espérer que dans le temps nous aurons un peuple docile.

Lettre de M. Alexis Bachelot, préfet apostolique des îles Sandwick.

Anaroura, décembre 1828.

« DEPUIS quinze mois que nous sommes arrivés ici, j'ai pu recueillir sur les îles Sandwick et sur leurs habitans quelques détails qui ne vous paroîtront pas sans intérêt.

» La ville d'Anaroura où nous demeurons peut contenir deux mille habitans. C'est un amas de cases, dont les côtés sont formés de quelques pieux qui servent à soutenir les chevrons dont le toit est composé. Le tout est couvert d'herbes sèches que l'on attache à des espèces de lattes avec de la ficelle faite d'écorce, ou tirée des filamens de feuilles de roseau; on n'y emploie ni clous, ni chevilles : ces cases durent environ dix ans, si le bois est bon; mais l'herbe doit être renouvelée plus souvent: les étrangers ont introduit l'usage des portes et des fenêtres, mais sans vitres. Les ouvertures des cases étoient autrefois si peu élevées, qu'on n'y pouvoit entrer que courbé ou même presque couché. La nouvelle méthode n'a pas encore pénétré dans les campagnes ni chez les pauvres de la ville; des nattes plus ou moins fines composent le plancher. Elles servent en même temps de table et de lit pour la famille. Une *kappe*, pièce d'étoffe du pays, faite d'écorce et sans tissu, sert de couverture. Les chefs ont adopté l'usage des lits, de la vaisselle et des meubles. Le peuple n'a pour tout meuble, comme autrefois, que des calebasses ou grosses gourdes. On en trouve qui peuvent contenir plusieurs seaux d'eau. Il règne une grande propreté dans les cases des chefs; ils

n'y marchent que pieds-nus, pour ne pas salir les nattes; assez souvent ils obligent ceux qui y entrent à ôter leurs souliers. A Hawau le peuple est plus actif, plus industrieux, et le pays mieux fourni de bois. Les kappes y sont meilleures, les nattes plus belles, et les cases beaucoup plus propres. Depuis que les étrangers se sont introduits dans ces îles, on voit quelques maisons en pierre, mais seulement sur le bord de la mer, parce que c'est de là que l'on tire les pierres : d'autres maisons sont en bois. Cependant les cases en paille sont souvent préférées, attendu qu'elles reçoivent plus d'air, ce qui est ici un très-grand avantage; mais outre qu'elles durent moins et que les magasins sont moins en sûreté, elles sont plus exposées au feu, qui quelquefois dévore plusieurs cases en quelques minutes.

» Honolohe est un assez beau port, situé près d'Anaroura, au midi de l'île ; l'entrée est reserrée par deux bancs de sable, et présente la forme d'une *S* ; les navires y mouillent assez près de terre pour être amarrés : dans deux saisons de l'année, on y trouve réunis jusqu'à cinquante navires. Les uns y viennent pour se dérober aux orages des mers du Japon et des Indes ; d'autres, après avoir achevé leur pêche, se disposent à retourner au Japon ou en Amérique ; quelques vaisseaux venant de la côte s'arrêtent à Oahu, pour passer de là en Chine ou à Manille ; quelques-uns échangent leurs marchandises pour du bois de Sandal qu'ils transportent à Canton.

» Chaque famille a un petit enclos qui lui sert de cour ; cet enclos, dont la grandeur varie, est chez les chefs et les étrangers, garni de bananiers et de cannes à sucre, arrosés de temps en temps par l'eau de quelques ruisseaux dont on a soin de détourner le cours : nous avons cultivé le notre à notre mode, et nous l'avons arrosé de même :

nous en avions fait un jardin assez régulier, ce qui, joint à quelques plantes inconnues ici, que nous y avions mises, en avoit fait un objet de curiosité pour les étrangers et les Naturels; mais les chaleurs et les insectes ont tout fait périr. Il nous a été toutefois utile dans les commencemens; pendant l'hiver, qui est la saison des pluies, il nous avoit donné deux récoltes.

» L'Ananas, introduit ici par un Espagnol, s'y est multiplié considérablement; on en trouve partout. Le même Espagnol a aussi introduit les chèvres et les vaches. Il y a des moutons et des milliers de bœufs devenus sauvages, qu'il est défendu de tuer. On y trouve également des orangers, des fraisiers, etc.

» Comme il pleut très-rarement dans la plaine pendant l'été, on cultive de préférence les montagnes, où toutefois on ne trouve guère que des camottes et en petite quantité.

» La vigne vient très-bien et donne deux récoltes par an. J'ai vu un jeune plant donner des raisins au bout de cinq mois; nous en avons planté un petit carré. Nous avons aussi semé du froment et nous en avons recueilli; mais je ne crois pas qu'il puisse être cultivé en plein champ: nous trouverons d'ailleurs toujours assez de vin et de farine pour le saint sacrifice.

» La grande chaleur est tempérée par un vent du nord qui souffle constamment; les autres vents se font rarement sentir. Nous souffrons moins de la chaleur qu'on n'en souffre en France, dans plusieurs jours d'été. Il est vrai que nous nous faisons au climat; on ne trouve à Oahu, ni serpens, ni autres bêtes venimeuses. On n'y voit même pas de bêtes fauves proprement dites.

» Les habitans, outre le *Poï*, la *camotte* et le poisson, se nourrissent de cochons, de chèvres, de volaille, et

d'une espèce de chien-renard, qui est indigène et que l'on engraisse comme nos fermiers en France engraissent leurs chapons et leurs poulardes. Les insulaires étouffent ordinairement ces animaux et les font rôtir tout entiers. La chair du chien est préférée à toute autre par un grand nombre d'étrangers. Elle a jusqu'à présent peu d'appas pour nous. Il est faux que les insulaires mangent les rats, comme aussi que les rats soient plus gros, ou plus communs qu'en France.

» Pour faire cuire leurs alimens, les insulaires font un trou dans la terre, et y allument du feu qu'ils couvrent de pierres de moyenne grosseur. Après avoir tué un cochon, ils le nettoient, le vident, le remplissent de *taro* ou de camottes, l'enveloppent soigneusement, le déposent sur les pierres sous lesquelles ils ont allumé du feu, mettent dessus des herbes et des feuilles, et couvrent le tout de terre, qu'ils arrosent légèrement. Les chefs, dans leurs courses, sont suivis de *kanaks* ou insulaires chargés des cochons ainsi préparés.

» Le peuple est d'une grande affabilité et d'une grande douceur. Le plus léger emportement le scandalise. Tout ce qui décèle de la colère est un crime à ses yeux. *Kanui* faisant l'éloge de Picpus, a soin de dire qu'il n'a jamais vu ses chefs en colère. C'est par-là que les Sandwichois commencent tous leurs éloges. Ils nous donnent quelquefois des preuves d'une délicatesse, qui ne serait ailleurs que le fruit de l'éducation. Ils sont naturellement droits. Ils aimaient autrefois à faire des présens. Aujourd'hui, grâces aux étrangers, ils sont presque tous intéressés; mais malgré les mauvais exemples que ceux-ci leur donnent, la plupart des Naturels sont sobres et ont encore horreur de tout ce qui enivre. Au reste, comme ils ont une haute idée des connoissances des étrangers, et qu'ils se défient de

leurs propres lumières, ils prennent facilement les impressions qu'on leur donne; mais comme ils en reçoivent de très-mauvaises, ce bon peuple dégénère tous les jours.

« Quoique le tatouage ait été aboli, j'ai rencontré des Sandwichois qui ont la moitié du corps tatoué. On prétend que l'on reconnoît à ce signe les anciens serviteurs de Taméhaméa. Presque toutes les femmes ont une bande unie ou en forme d'échiquier autour de la jambe droite au-dessus de la cheville (1).

» Les Naturels aiment beaucoup les colliers, les couronnes et les guirlandes. Ils préfèrent les guirlandes qu'ils forment d'un certain fruit ressemblant à la grappe du sapin, mais plus rond et plus gros, et qu'ils nomment *ala*. Les colliers en plumes sont très-estimés : ils sont composés de plumes fines et jaunes, prises, je crois, d'une espèce d'oiseau du paradis qu'on trouve à Hawau. Ils font aussi des colliers d'herbes odoriférantes.

» La chaux étoit connue avant l'arrivée des étrangers. Les femmes la délayoient dans l'eau de mer, et s'en lavoient les cheveux autour du visage seulement. Cette opération, répétée plusieurs mois de suite, leur laissoit une teinte de blanc que l'eau n'enlevoit point. Les hommes en usoient aussi pour se blanchir les cheveux sur le milieu de la tête, depuis le front jusque par derrière, ce qui formoit une espèce d'aigrette blanche, comme en portent quelques-unes de nos troupes d'Europe. Ils se contentent aujourd'hui de se raser la tête, ne laissant qu'une touffe de cheveux sur le milieu. Les femmes ont aussi changé de goût, et se noircissent les cheveux avec de la terre glaise. Leur manière de les arranger n'est pas

---

(1) Avant l'arrivée des étrangers les femmes se tatouoient même le bout de la langue.

uniforme : les unes se les assujettissent sans beaucoup d'art, avec des dents de baleine; d'autres les laissent flotter, d'autres même les coupent entièrement.

» Les femmes s'occupent à faire des nattes. Quelques-unes savent coudre et font elles-mêmes leurs robes. Les hommes ne se livrent pas exclusivement à un travail particulier, si ce n'est ceux qui creusent les pirogues. On trouve dans les îles Sandwick différentes couleurs assez belles; les Naturels tirent ces couleurs de certaines herbes. Ils savent les appliquer à leurs *kappes* et les varier.

» Les hommes sont grands, très-lestes et robustes. On les voit souvent, chargés de fardeaux qu'on ne feroit pas porter à des bêtes de somme, marcher en courant par des chemins qui seroient impraticables pour tout autre que pour eux. Ils aiment d'ailleurs très-peu le travail assidu.

» Les femmes ne mangent point ordinairement avec les hommes, usage que les étrangers s'efforcent de détruire; elles travaillent aussi séparément, et non pas pêle-mêle avec les hommmes. Elles ne sont point non plus chargées de préparer la nourriture, même pour elles.

» On prétend que les Naturels ne tueroient point une mouche, tant ils en ont horreur; mais ils mangent, comme les singes, leur vermine et celle de leurs chiens.

» Lorsque quelqu'un meurt, ses proches expriment leur douleur par des hurlemens. Si le mort jouissoit de quelque considération, ceux qui le connoissoient viennent payer ce tribut de douleur vraie ou factice.

» Les Sandwichois sont excellens nageurs, et les femmes ne le cèdent point aux hommes. Dans leurs courses s'ils rencontrent une rivière ils se jettent à l'eau, quoiqu'ils soient baignés de sueur. On m'a dit que dès qu'un enfant naissoit, on alloit le baigner dans la mer. Il y a quelques mois, un chef voulut combler de cailloux

un terrein inégal; des femmes furent chargées de tirer de la mer les cailloux nécessaires. Les vaisseaux peuvent mouiller dans l'endroit qui avait été désigné, ce qui suppose au moins vingt pieds de profondeur. Ces femmes, munies de leurs calebasses, se jetoient à l'eau, plongeoient jusqu'au fond, et remplissoient leurs calebasses de cailloux qu'elles venaient déposer sur le terrein du chef. Elles ont ainsi continué tous les jours tant qu'il a été nécessaire. Les hommes se jettent dans les brisans avec leurs petites pirogues; si elles chavirent, il les relèvent plus facilement qu'on ne le ferait dans l'eau la plus calme. J'en ai vu nager pendant plus de trois quarts d'heure, tenant d'une main un objet quelconque qu'ils ne vouloient pas laisser mouiller; seulement ils avoient soin de changer de temps en temps l'objet de main. Lorsque nous arrivâmes au port, un des indigènes tenoit un poisson qui lui échappa; il plongea promptement, reconquit sa proie, et revint triomphant. Si quelque requin pénètre dans le port, c'est un jour de joie pour la peuplade : tous, hommes, femmes, enfans, se jettent à l'eau, attaquent le monstre, le tuent, puis le tirent à terre; on le fait sécher, et on le mange. Dernièrement ils en tuèrent trois qui avoient remonté une rivière à plus d'une lieue.

» Avant que le fer fût introduit dans les îles, les Naturels y suppléoient par du bois très-dur, des os de poissons, des éclats de roseaux, ou des pierres aiguisées par un long et pénible frottement.

» Les guerres étoient très-rares avant Taméhaméa, qui aguerrit surtout les habitans de Hawau. Leurs armes étoient la lance, la fronde, et, je crois, l'arc et les flèches. Ces armes étoient fort simples. Ils combattaient sans beaucoup d'ordre. Les chefs avoient des manteaux et des bonnets; ces bonnets étaient surmontés d'une cou-

ronne faite de plumes qu'ils attachaient avec un filet assez ressemblant à nos grosses toiles à jour. Ils ont abandonné ces ornemens lors de l'introduction des vêtemens européens. Le roi et deux ou trois des principaux chefs ont un costume d'officiers supérieurs qu'ils portent avec beaucoup de dignité. Ils n'ont point du tout l'air emprunté. Ils ne figureraient même pas mal dans nos plus beaux états-majors. Les armes à feu les épouvantent, et toutefois ils aiment beaucoup la poudre. Ils ont une trentaine de canons que les Américains leur ont vendus. Une de ces pièces est française. La milice, au nombre d'environ soixante hommes, a des fusils. Un naturel qui a été instruit en Angleterre fait faire l'exercice de temps en temps, et il s'en tire, dit-on, fort bien; un pantalon blanc et une veste bleue sont l'uniforme de cette milice. Le roi est toujours accompagné de deux ou trois soldats sans uniforme, mais avec le fusil et la giberne. La nuit une garde peu nombreuse veille à sa porte. Elle prouve sa vigilance par des cris ou plutôt des hurlemens que tous poussent de concert de temps en temps. Le jeune roi et les chefs aiment beaucoup les chevaux, dont ils se servent presque toujours lorsqu'ils sortent de leurs cases.

» Les habitans de Sandwick sont peu défians, et ils l'étoient bien moins encore avant qu'ils eussent été si long-temps et si souvent trompés par les étrangers. Le mouvement général d'étonnement et d'indignation qu'excite la vue d'un voleur, prouve que le vol étoit rare dans ce pays. Quand on vient à saisir un voleur, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, les Sandwichois jettent un grand cri, qui se répète bientôt dans toute la ville. La multitude accourt de toutes parts, environne le coupable et le poursuit de ses huées jusqu'au fort où on le renferme. Ce fort fut construit en terre sous la

direction d'un capitaine anglais, dans les premiers temps de l'arrivée des étrangers. C'est là que les criminels subissent la peine de la prison, qui étoit autrefois inconnue: la cupidité a rendu, depuis quelque temps, le vol plus commun. Les voleurs se sont introduits quatre fois chez nous, et ils nous ont dérobé des objets de peu de valeur. Ce qu'ils nous ont pris de plus précieux consiste en quelques outils dont Melchior, un des frères servans, ne peut se passer. Cette perte nous a été sensible, parce que ces outils étoient notre gagne-pain, et qu'on ne peut pas les remplacer ici. Cependant Melchior essaiera d'en faire d'autres de son mieux, pour suppléer, s'il est possible, à ceux qui lui manquent. C'est une petite épreuve que ce bon Melchior a supportée avec beaucoup de résignation. Je dois ajouter que diverses circonstances nous font soupçonner que des étrangers, et non des Naturels, ont commis ce dernier vol.

» Pendant plus de trente ans, on n'avoit point entendu parler d'assassinat ou meurtre privé; mais l'année dernière il s'en est commis deux. Il y a cependant un changement en mieux sous un autre rapport. Autrefois l'infanticide étoit commun; la mère faisoit périr son enfant dans son sein en se frappant, ou l'étouffoit au moment de sa naissance. Ce crime est aujourd'hui moins fréquent, et ne se commet qu'en secret.

» Nous avons très-peu de données sur l'histoire du pays; encore se rapportent-elles presque uniquement à l'île de Hawau. Les traditions ne s'étendent pas fort loin. Elles ne remontent qu'à cinq ou six rois. Le premier, que les Sandwichois nomment *Akea*, fonda, après sa mort, un royaume dans les régions inférieures. Le deuxième roi, *Milu*, y partage l'autorité avec lui : ce dernier est le *Pluton* d'Hawau. On parle aussi d'un ancien roi qui,

dans une occasion, immola à son dieu plus de quatre-vingts hommes de sa suite.

» Lorsque Cook parut dans ces îles, son vaisseau fut pris pour une île flottante. Le même mot est encore employé dans la langue des îles Sandwick, pour désigner une île et un vaisseau. Les Naturels prirent Cook lui-même pour leur dieu *Lono*, dont je ne sais rien d'ailleurs. Il est toujours connu sous ce nom. Nous avons ici des vieillards qui furent témoins de sa mort. Une embarcation lui ayant été soustraite, il voulut attirer le roi sur son bord, pour s'en servir comme d'un ôtage jusqu'à ce qu'on la lui eût rendu. Quelques-uns disent que les insulaires soupçonnèrent la fraude, et que, comme ils ne pouvaient dissuader le roi, qui étoit sans défiance, d'aller sur le vaisseau de Cook, l'un d'eux, plus hardi que les autres, frappa ce dernier. D'autres ajoutent que les gens de Cook ne voulant pas que le roi fût accompagné, blessèrent quelques-uns des soldats de sa suite. Quoiqu'il en soit, Cook cessa d'être un Dieu dès qu'on le vit blessé et qu'on l'entendit se plaindre. Il reçut bientôt de nouveaux coups qui l'achevèrent. L'insulaire qui le frappa le premier est mort depuis peu de temps. Le roi lui-même mourut l'année où Cook fut tué.

» Taméhaméa étoit présent à la mort de Cook. Il n'étoit pour lors que chef de deux districts de l'île; son titre répondoit à celui des anciens seigneurs, avant l'affranchissement des serfs. Il se révolta contre le nouveau roi, et usurpa une partie de l'île, à la suite d'une bataille qui dura huit jours. Voici les détails que j'ai recueillis sur la manière dont ce combat fut terminé, détails qui semblent contredire ceux que donne M. de Roquefeuille. Le père de *Tamanu*, cette femme puissante qui est le ferme soutien des ministres protestans, avoit embrassé le

parti de Taméhaméa. Il fut grièvement blessé. Le roi le voyant étendu par terre, le crut mort, et voulut le dépouiller de certains ornemens que portoient les chefs. Le blessé reconnoissant le roi, réunit toutes ses forces, le saisit et le retint assez long-temps pour donner aux siens le temps d'accourir et de tuer le prince. Le frère du prince mort lui succéda dans une partie de l'île; mais en 1789, ayant voulu revendiquer ses droits sur Taméhaméa, il fut battu; et comme il venoit se rendre de lui-même au vainqueur, il fut assassiné de sang-froid par le père de *Tamanu* qui étoit guéri de ses blessures. On prétend que ce dernier le tua contre la volonté de Taméhaméa, sous prétexte que cette mort étoit nécessaire pour le bien de la paix. Le vainqueur, maître de toute l'île, porta bientôt ses vues plus loin. Les îles de l'archipel avoient chacune leur roi, et ces princes étoient indépendans les uns des autres. Il s'en empara. Cependant *Kuaï*, autrement dite Atoui, qui est la plus septentrionale des îles, demeura libre, ne fut point conquise, et se soumit d'elle-même à *Likoliko* ou Taméhaméa II. Oahu, qui a été la dernière réduite, ne le fut, je crois, qu'en 1806. Kalaïmakou ou Krimakou, ce chef mort dernièrement gouverneur de Hawau, et régent pendant la minorité du jeune roi, commandoit contre Taméhaméa. Les rois dépossédés furent remplacés par des gouverneurs. Taméhaméa résida toujours à Hawau. Il mourut en 1819, constamment attaché à l'idolâtrie. Doué d'une force prodigieuse, il tuoit un homme, disent les insulaires, en le *doublant* en arrière. Il régna en maître absolu. Quand il vouloit condamner un homme à mort, il disoit qu'il ne vouloit plus voir ce malheureux, qu'on assommoit à l'instant. Comme il savoit que ses actions n'étoient pas toujours approuvées, il parcouroit, le soir, la peuplade avec son bâton. Il écoutoit près des cases, et

lorsqu'il entendoit ou voyoit quelque chose qui lui déplaisoit, il laissoit son bâton et se retiroit. Il falloit lui rapporter ce bâton, et l'inculpé, lorsqu'il ne pouvoit pas se justifier pleinement, étoit sur-le-champ exécuté. Taméhaméa estimoit les étrangers, et son exemple porta les Naturels à les estimer. Ce fut lui qui fit construire le fort dont j'ai parlé plus haut.

» Le premier il établit une espèce de milice qui lui servoit de garde. Il acheta des Américains des fusils, des canons et quelques vaisseaux; il emprunta aussi d'eux une forte somme. C'est par-là que le gouvernement de Sandwick est devenu débiteur de quelques Américains. Probablement il ne pourra jamais s'acquitter, parce que les intérêts s'accumulent tous les jours.

» Taméhaméa avoit plusieurs femmes, entre autres Tamanu, la protectrice des ministres protestans; une veuve du roi de Mowée, qui de prisonnière du vainqueur devint bientôt sa favorite; et une princesse du sang des rois de Hawau, dont il eut Liholiho et le jeune roi actuel. Cette dernière est morte depuis long-temps.

» Liholiho ou Taméhaméa II succéda à son père. Il prit goût aux mœurs des Européens, abolit le *tabou* dès l'an 1819, à l'instigation des Européens, et fit mettre le feu aux temples des idoles. Un de ses cousins, séduit par les promesses de quelques prêtres du pays, qui lui assuroient qu'il seroit vainqueur, prit les armes pour la défense de ses dieux, et fut battu. Les étrangers contribuèrent beaucoup par leurs armes à feu, à la victoire de Liholiho. Le grand-prêtre avoit lui-même excité le prince à détruire les idoles. Il vit encore, et il est très-aimé du roi actuel. En 1823, Liholiho passa en Angleterre, pour mettre, dit-on, ses états sous la protection des Anglais, et s'appuyer de leur puissance contre les entreprises de la

vieille reine Tamanu qui ne lui pardonnoit pas sa prédilection pour les étrangers et pour leurs mœurs. On lit dans un imprimé des ministres protestans, que ce prince disoit que, *depuis cinq ans il étoit passé à l'état d'un homme bon*, ce qui pourtant ne l'empêchoit pas d'avoir plusieurs femmes, et entre autres sa sœur qui mourut comme lui à Londres, en 1824. M. Rives, qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, l'avoit accompagné dans ce voyage.

» Le commerce des étrangers altérant sensiblement la simplicité des anciennes mœurs, a aussi changé la nature des rélations mutuelles des chefs avec le peuple, et les rapports des insulaires entre eux, mais sans rien changer à la forme du gouvernement. Pour s'en faire une idée, il faut d'abord penser que nos Sandwichois n'ont rien dans leur législation qui ressemble à nos formes constitutionnelles. Jusqu'ici, leurs mœurs simples ne leur en n'ont point fait sentir la nécessité; ils regardent le roi comme leur père; aussi la volonté du prince est la seule et souveraine règle. Le roi est seul propriétaire, il est chargé de subvenir aux besoins de la famille, soit par lui-même, soit par les chefs, soit en donnant quelques terres à cultiver. Les chefs eux-mêmes reçoivent des terres de lui. Il est l'héritier exclusif de tous ceux qui meurent; cependant il ne se prévaut pas de ce droit, à moins qu'il n'ait reçu quelques sujets de mécontentement, soit du mort, soit de sa famille.

» Celui qui reçoit des terres du roi, en devient comme le seigneur; les cases qui s'y trouvent lui appartiennent, ainsi que ceux qui les habitent, du moins tant qu'ils y demeurent; car ils peuvent aller se fixer sur une autre terre, et pour lors ils se mettent sous la dépendance du nouveau seigneur auquel appartient le nouveau terrein sur lequel ils se sont établis. Par ce moyen, la puissance

des chefs, sous le rapport des hommes qui dépendent d'eux, est assez précaire; d'un autre côté, ils peuvent chasser les Naturels de leurs terres, et ces derniers perdent ainsi le fruit de leurs travaux.

» Le Seigneur a le droit d'exiger quelques redevances de ceux qui habitent sur son terrein, de mettre quelques conditions à leur résidence et de les soumettre à certaines corvées. L'usage restreint beaucoup ce droit. Les corvées sont limitées par les besoins, et se bornent à cultiver le taro, préparer le *poï*, pêcher le poisson dans les étangs ou les marais, couper le bois sur les montagnes et l'apporter, nourrir les cochons, les chèvres, etc. Ces corvées sont souvent payées, surtout quand elles procurent quelque bénéfice au chef : par exemple, lorsqu'il s'agit de la construction d'une cabane commandée par un étranger. On assure que les Naturels doivent donner, et qu'ils donnent en effet en tout ou en partie à leurs seigneurs l'argent qu'ils retirent de leur travail.

» Lorsqu'il s'agit de quelque corvée pour le roi ou pour le bien commun, on publie un *tabou* ou défense de vaquer à tout autre travail qu'au travail commandé; mais ce tabou n'est plus une affaire de religion, et n'est pas prescrit sous les mêmes peines qu'autrefois. Quelquefois on ordonne à tous d'apporter une certaine somme, en espèces ou en autres objets de la même valeur; et il se trouve peu de réfractaires. On publie presque tous les mois quelques-uns de ces tabous. Au reste, les corvées, par la manière dont elles ont lieu, semblent n'être que les devoirs des enfans qui subviennent aux besoins du père, ou des autres personnes dont le père les charge directement. On ne veille pas à ce que ce devoir soit rempli exactement; chacun s'y prête avec zèle et sans espoir de récompense. Les femmes des chefs ne s'exemptent pas des corvées, du moins de plusieurs.

» Je ne sais pas à quel genre de supplice on condamnoit autrefois les grands criminels. Les deux assassins de l'année dernière ont été pendus ; mais les étrangers ont indiqué, dit-on, ce genre de peine. Les deux coupables ont attendu six mois leur sentence. On ne pouvoit se résoudre à les faire mourir.

» On a rédigé cinq ou six articles de lois, mais qui n'ont pas servi à grand chose, quoiqu'ils aient été sanctionnés, imprimés et publiés. Une parole d'un chef produit plus d'effet que tous les codes possibles. C'est jusqu'à présent la seule loi que goûtent et comprennent les Sandwichois.

» Le salut à la mode du pays, qui consiste à se toucher nez à nez, ce que j'ai vu faire avec beaucoup de grâce, n'est presque plus en usage ; on y substitue le salut à l'américaine. Les Sandwichois n'en sont pas plus affables.

» Les insulaires comptent ordinairement par dix sur leurs doigts, ils recommencent ensuite par l'unité, et unissent leurs deux mains à chaque dizaine. Ils ont cependant des mots propres jusqu'à cent ; je serois tenté de croire qu'ils ont aussi compté par quatre ; ils ont un mot pour exprimer 40, 400, 4000, 40,000. Ils ne savent pas compter au-delà de ce dernier nombre. Ils expriment ce qui dépasse 40,000, par le mot *nalowale* (inconnu). Ils comptent dix mois ou lunes dans une année ; quelques-uns en comptent pourtant douze. Ils règlent l'heure au soleil. Pour exprimer le lever et le coucher du soleil et de la lune, ils se servent des mots *entrer* et *sortir*, parce que ces deux astres paroissent sortir de la mer et y rentrer.

» Les Naturels sont portés à la flatterie, ils ont toujours à la bouche le mot *Maikai* (*bien*, *bon*) : ils sont sensibles au reproche ; j'ai vu pleurer amèrement des en-

fans à qui l'on disoit sans beaucoup de conséquence *aole maikai* (*non bon*). Ils sont crédules, et aiment à raconter des nouvelles. Si l'on veut publier quelque chose il suffit d'en parler à un ou à deux insulaires; bientôt toute l'île en est instruite.

» Je viens maintenant à la religion. L'idolâtrie régna dans le pays jusqu'en 1819. Nous avons peu de connoissance de la mythologie des îles Sandwick. Je sais seulement qu'on adoroit à Hawaü la *déesse Pelé*. C'est le nom que donnent les Naturels à un Volcan qui est éteint maintenant. Tout ce qui environne ce Volcan étoit consacré à la Déesse, et on ne touche encore qu'avec crainte aux fruits qui s'y trouvent. Je ne sais le nom d'aucun dieu des autres îles. Taméhaméa avoit érigé des temples à son dieu favori, le dieu de la guerre; peu de temps avant sa mort, des victimes humaines furent immolées à l'occasion de la dédicace d'un de ces temples. On prétend que ces horribles sacrifices étoient très-rares. Un de nos bons catéchumènes a vu quatre hommes ainsi sacrifiés. Ils furent assommés, puis portés au temple et ensuite attachés; ils avoient sous leur bras un cochon, des bananes et des cocos; on les laissa dans cet état jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en pouriture. *C'étoit*, dit-il, *des hommes méchans*. Quelques-uns assurent que les malheureuses victimes étoient mutilées horriblement devant le dieu et qu'elles expiroient dans d'affreux tourmens. On voit encore ici des restes de deux temples qui paroissent avoir été d'une construction fort simple. Il n'en existe plus que l'enceinte. L'un étoit en amphitéâtre. La fable des deux premiers rois qui règnent dans les régions inférieures, l'assurance qu'un des prêtres des idoles donnoit à Taméhaméa qu'après sa mort il verroit tous ceux de son peuple qui étoient morts avant lui, montrent que les Sandwichois avoient quelque idée de

l'immortalité de l'ame. Ils ont la tradition d'un déluge universel, qu'ils distinguent d'une inondation qui couvrit l'archipel. Ils croient aussi qu'il y a un homme dans la lune.

Le *tabou*, tel qu'il existoit autrefois, donnoit aux prêtres un grand pouvoir. C'étoit comme la manifestation de la volonté des dieux, dont la violation entraînoit la peine de mort. Lorsque les prêtres vouloient se défaire de quelqu'un, ils ne publioient pas le *tabou* dans son quartier, afin qu'il n'en eût aucune connoissance, et qu'ils pussent le prendre en défaut. Ils levoient quelques impôts ou dîmes sur le peuple: lorsqu'ils recueilloient ces dîmes, ils confinoient, par un *tabou*, tous les Naturels dans leurs cases, et s'assuroient ainsi les moyens de trouver ce qu'ils cherchoient. Je crois me rappeler que M. de Roquefeuille, voulant préserver ses marchandises de tout danger de vol, y fit mettre un *tabou*. Les animaux trouvés près des temples, dans les limites interdites, étoient ou sacrifiés ou simplement tués. Ces *taboux* servoient d'autant plus aux prêtres pour maintenir leur puissance, que les rois eux-mêmes y étoient soumis et ne pouvoient les lever. Les femmes en étoient souvent les objets. Ce fut, dit-on, pour délivrer ses femmes de ce joug imposé par les prêtres du pays, que Liholiho entreprit d'abolir le *tabou*. Les femmes ne pouvoient entrer dans les temples, ni en approcher. A certains jours du mois, elles étoient obligées de sortir de la ville et de bivouaquer sur les montagnes. Leurs cases étoient souvent interdites aux hommes, qui ne leur parloient qu'à la porte et avec certaines formalités. Elles ne pouvoient manger de rien de ce qui étoit offert aux dieux. Il paroît que les hommes mêmes n'étoient pas indistinctement admis dans les temples. Taméhaméa aimoit à s'y trouver seul avec le grand-prêtre. Ceux qui violoient in-

volontairement le *tabou*, n'avoient qu'un seul moyen d'éviter la mort : c'étoit de saisir, avant d'être surpris, le premier animal propre à être sacrifié qui leur tomboit sous la main et de le présenter pour être immolé. On sent bien que les prêtres, maîtres du *tabou*, savoient le plier aux volontés de Taméhaméa qu'ils redoutoient. Quoique le *tabou* soit aboli, les insulaires se servent toujours de ce mot pour exprimer une défense. Si on leur interdit quelque chose, ils s'informent s'il y a *tabou ;* et si l'on répond affirmativement, ils n'ont garde d'aller plus loin. Comme nous ne connoissons pas toute l'idée qu'ils attachent à ce mot, nous évitons de nous en servir autant qu'il nous est possible. Les ministres protestans appellent le dimanche *Sabbat ;* les insulaires le nomment *la Kapu*, le jour du *tabou ;* nous l'appelons *Ka la o ka haku*, jour du Seigneur.

Les chiens et les femelles des autres animaux ne pouvoient être immolés aux dieux. Les Naturels ne mangent même aucune femelle d'animaux quadrupèdes. Je crois pourtant qu'à l'exemple des blancs ils mangent la chèvre.

Les insulaires n'aiment pas à parler du temps où l'on immoloit des hommes, et semblent en rougir. Les vieillards pourroient bien cependant regretter, sous plusieurs rapports, leurs anciennes mœurs. Il faut avouer de bonne foi que les excès des étrangers doivent donner aux anciens Sandwichois une mauvaise idée de tous les changemens survenus. Quant aux jeunes gens, ils ne parlent qu'avec mépris du temps passé, et se disent, avec beaucoup de confiance, *sages* et *éclairés*. Ils ajoutent qu'ils étoient autrefois *mauvais*, et qu'ils sont *bons* aujourd'hui. Ils paroissent s'applaudir de leurs progrès dans l'instruction. Ils ne se doutent pas qu'ils aient encore quelque chose à apprendre.

» Je crois pouvoir assurer que, si le culte des idoles est aboli, les esprits ne sont pas tous également détrompés. Le plus grand nombre des Naturels jugent seulement que le Dieu des étrangers est plus grand que les Dieux du pays. Il n'y a guère que ceux qui habitent les lieux fréquentés par les blancs qui soient vraiment convaincus de la vanité de leurs idoles. Encore tous ne le sont-ils pas. La plupart n'ont fait que céder à l'influence et à la supériorité des étrangers. Le temps seul et l'instruction peuvent détruire ce préjugé.

» Depuis que nous sommes arrivés à Oahu, nous nous sommes occupés presque uniquement à apprendre un peu la langue. Ce qui nous a retardés beaucoup, c'étoit la nécessité de composer nous-mêmes notre grammaire et notre dictionnaire. Au moment où je vous écris, nous ne savons point encore assez la langue pour faire des instructions suivies; mais nous pouvons faire des catéchismes. Nous n'avons jusqu'à présent baptisé aucun adulte. Nous voulons auparavant qu'ils soient suffisamment instruits : nos catéchumènes nous montrent de la bonne volonté; et ce qui nous donne quelque consolation, c'est que nous serons maintenant en état de baptiser, non-seulement les enfans, mais aussi les mourans après leur avoir appris ce qui est nécessaire pour le salut. Toute notre ambition est d'avoir un petit noyau de fervens chrétiens. Le Seigneur fera le reste. Nous nous appliquons à instruire quelques insulaires baptisés dans les colonies espagnoles, ou par un Espagnol qui demeure aux Sandwick depuis bien des années. Nous ne comptions d'abord qu'une dizaine d'infidèles qui venoient à nos catéchismes, mais les invectives lancées contre nous par les ministres protestans ont éveillé la curiosité; et comme le Seigneur sait changer le mal en bien, depuis ce moment un grand nombre de Natu-

rels demandent qu'on leur distribue le pain de la parole.

» Un événement récent a contribué à augmenter le nombre de nos prosélytes. Le 8 de ce mois, fête de la Conception de la Sainte Vierge, M. Armand se promenoit dans la campagne, à une lieue environ d'ici. En passant près d'une cabane, il entend des cris, ou plutôt des hurlemens, tels que les Sauvages ont coutume d'en pousser à la mort de leurs proches : il pense aussitôt que le malheureux dont ces cris annonçoient le dernier soupir, pourroit bien respirer encore, et que le bon Dieu avoit eu des desseins de miséricorde en lui inspirant de diriger ses pas dans cet endroit. Il entre promptement dans la case, et trouvant que le malade donnoit en effet quelques signes de vie, il lui explique les mystères en peu de paroles, se fait donner de l'eau, et lui confère le baptême. Les assistans se tenoient dans un respect religieux, sans trop comprendre ce qui se passoit. M. Armand sort plein de joie, et louant Dieu. Il continuoit sa promenade, lorsqu'à quelque distance il entend des gémissemens que la douleur arrachoit à un enfant. A ces cris se mêloient ceux de quelques insulaires : il entre, et trouve un enfant de quelques mois qui étoit en danger de mort ; il se met à genoux, et après quelques instans de prières auxquelles les assistans sembloient s'unir, il baptise l'enfant. Les parens, par leurs gestes et leur langage, le combloient de bénédictions. M. Armand poursuit sa promenade. Au retour il visite les deux cases. Les pauvres insulaires ne savoient comment lui exprimer leur reconnoissance, l'enfant étoit beaucoup mieux, l'autre mourant avoit repris ses sens. Il jette sur le missionnaire des regards attendris et lui serre la main avec affection; on lisoit la joie dans ses yeux. Cet événement a fait grand bruit. Le père de l'enfant et plusieurs Sauvages ont demandé à se faire instruire. La plupart des

Naturels, dans cette partie de l'île, ont déjà appris nos trois principaux mystères.

» Les premiers ministres calvinistes qui sont venus ici arrivèrent vers le milieu de l'an 1820 : malgré le zèle de leurs compatriotes pour les seconder, et quoique le peuple se trouvât sans religion depuis l'abolition du culte des idoles, ils firent peu de progrès pendant les deux premières années ; enfin les chefs se laissèrent gagner, ils firent des proclamations, ou plutôt on en imprima sous leur nom. Des écoles furent établies, la langue fut écrite, des feuilles furent imprimées. Il y eut ordre de se rendre aux écoles : hommes, femmes, enfans, vieillards, peuple et chefs, tous les fréquentèrent. Les étrangers se cotisèrent pour construire une case qui pût servir de temple. Les nouveaux prédicateurs eurent tout pouvoir pour corriger, réformer et instituer : toute espèce de travail et de jeux furent défendus le dimanche. La polygamie de *droit* fut abolie, l'infanticide devint un crime. Tamanu soutint les calvinistes de tout son crédit : c'est une femme qui a beaucoup de caractère et qui est amie du bien et de l'ordre. Comme les ministres protestans ont crié les premiers contre les désordres, elle s'est prévenue en leur faveur : la docilité sans borne qu'elle montre à leur égard, vient de la confiance qu'ils ont su lui inspirer. Elle est trompée ; mais elle veut le bien. Elle ne nous a persécutés que parce qu'elle n'a pu discerner la vérité de l'erreur ; c'est le témoignage que nous croyons pouvoir lui rendre, d'après le mal même qu'on en dit ou qu'on croit en dire. Je reviens aux progrès des ministres protestans. Quelques insulaires furent envoyés en Amérique ; ils revinrent assez instruits pour être préposés aux écoles. Quelques autres, doués d'une plus grande intelligence et instruits avec plus de soin, furent mis dans les petits hameaux et chargés d'instruire le petit nombre

nombre d'habitans qui s'y trouvoient. Dans chaque peuplade il y eut un temple qui servoit d'école : l'insulaire chargé de ces écoles y faisoit les prières tous les jours, ou du moins les dimanches. Tamanu, le roi, le gouverneur en eurent un à leur suite, pour faire la prière, matin et soir. Ces insulaires, formés par le ministre, eurent le titre de *kumu* (maîtres), ou même de *kahuna* (missionnaires) : des écoles furent établies dans toutes les îles. Le zèle pour apprendre à lire devint général : des syllabaires furent distribués pour servir d'exercice dans l'intérieur des cases où chacun repassoit sa leçon. Ils ne pouvoient se passer de voir écrits les mots dont ils connoissoient le sens : les leçons apprises par cœur étoient répétées partout ; on n'entendoit que cela dans la bouche des Naturels, tandis qu'ils vaquoient à leurs travaux, à leurs amusemens : on ajouta à ces syllabaires quelques sentences spéculatives ou pratiques ; puis un petit catéchisme où étoient exposés les trois principaux mystères de la religion, la création et la chute du premier homme, etc. Puis quelques versets choisis du nouveau Testament, des cantiques, etc. : à force de répéter tout cela, les Sandwichois l'ont eu bientôt appris par cœur, quoiqu'ils ne sussent pas encore lire : les ministres protestans purent s'applaudir d'un très-grand succès. Malheureusement c'étoit une œuvre toute humaine, on le reconnoît à ses fruits. Les insulaires ont reçu, il est vrai, l'idée d'un Dieu, d'un rédempteur, de l'enfer, du paradis, du jugement ; mais ces connoissances n'étant point accompagnées de l'onction de la grâce, sont apprises comme des leçons d'histoire, de géographie, ou reçues comme des règlemens de police. C'est ainsi qu'ils parlent de ces grandes vérités et de la passion même de notre divin Sauveur, sans que cette connoissance fasse sur eux aucune impression ; elle

n'excite aucun sentiment d'amour, de désirs ou de crainte.

» Dans deux assemblées des chefs de l'archipel on a délibéré si les dix commandemens de Dieu seroient regardés comme lois de l'état. Je crois qu'on s'est borné à défendre le vol, le meurtre, l'adultère et la fornication. Ce sont les articles de loi dont j'ai parlé plus haut. La grande docilité des peuples, et même de plusieurs chefs, qui étoient portés à juger *bon* ou *mauvais* ce que les étrangers leur disoient être tel, a contribué à réformer quelque chose dans les mœurs. Par exemple le mariage entre frère et sœur: c'est, dit-on, ce qui suspend le mariage du jeune roi, qui devoit épouser sa sœur de père et de mère, parce qu'il ne trouvoit pas ailleurs de compagne qui l'égalât en noblesse, chose à laquelle on tient beaucoup ici. La noblesse vient par les femmes: l'enfant né d'un père plébéïen, mais d'une mère noble, est noble; tandis qu'il est roturier, s'il naît d'un chef, mais d'une femme plébéïenne. Je dois ajouter que la déférence pour les étrangers diminue tous les jours, parce qu'ils prennent peu de soin pour entretenir la haute idée qu'on avait d'eux, et qu'ils ont souvent trompé les Naturels.

» Les ministres protestans qui, d'après les principes de leur secte, veulent que chacun lise l'Ecriture, et en soit le juge et l'interprète, font un point de religion d'apprendre à lire. La plupart des insulaires, du moins à Honohelu, connoissent les lettres. Quelques-uns lisent un peu couramment; plusieurs écrivent. Ces messieurs, pour soutenir l'ardeur d'apprendre, font de temps en temps des examens publics avec beaucoup d'appareil. Tamanu et quelques chefs les encouragent par leur présence. Cependant la première ferveur s'est affoiblie. Quelques chefs se sont ralentis, soit par dégoût, soit à cause de l'exemple du jeune

roi, qui, élevé par les ministres, et trop restreint eu égard à la vivacité de son caractère, a fini par secouer le joug; soit aussi pour plaire au gouverneur, qui, offensé par les ministres dans un prêche, s'éloigna d'eux; soit enfin parce que les étrangers, peu disposés eux-mêmes en faveur des missionnaires protestans, inspirèrent d'autres goûts qui, sans être meilleurs, plaisent davantage. Le peuple a suivi les chefs. Les femmes, soutenues par l'autorité de Tamanu, et moins portées d'ailleurs à prendre les nouveaux goûts qu'inspiroient les étrangers, se sont montrées plus constantes : elles sont aussi les plus instruites.

» Quoique les circonstances dont je viens de parler aient diminué le crédit des ministres protestans, cependant ils ont encore quelque pouvoir. Le jeune roi et le gouverneur se sont rapprochés d'eux, mais sans intention de nous nuire. Ils paroissent indifférens sur les uns et sur les autres. Cette indifférence nous laissera du moins la liberté d'agir, et c'est tout ce que nous souhaitons. Nous ne sommes point venus fonder l'œuvre de Dieu sur des bras de chair : nous ne nous effrayons point du colosse aux pieds d'argile, et nous pensons à la petite pierre de la montagne. Ce n'est pas sans dessein que le Seigneur nous a enlevé tous les appuis humains sur lesquels nous aurions pu compter. Nous avons la consolation de voir qu'un petit nombre de Naturels sont venus à nous sincèrement, et se distinguent de la foule des curieux. Quelques autres se joignent à eux de temps en temps. Tous attendent et demandent l'instruction. Notre ambition pour le moment se borne à former une douzaine de chrétiens fervens et instruits. Tant que nous ne pourrons pas parler facilement en public, le grand concours sera pour nous plus fâcheux qu'utile. Il nous faudra peut-être plusieurs

années pour bien posséder la langue. Si le bon Dieu ne nous permet pas de faire beaucoup, nos amis qui viendront après nous feront davantage. Nous travaillons à leur en préparer les moyens. Du reste, nous comptons beaucoup sur les prières des personnes pieuses. C'est toute notre force.

» Je suis, etc.

» F. A. Bachelot, *préfet apostol.* »

MISSION DE CHARLESTON.

Le diocèse de Charleston a été établi, comme nous l'avons dit plus haut, par Pie VII, le 11 juillet 1820; il a pour évêque Mgr. England, irlandais. Ce diocèse comprend, outre la Caroline du sud où est situé Charleston, la Caroline du Nord et la Géorgie, ce qui fait une étendue de 44,000 lieues carrées. M. England est un prélat recommandable par son zèle, sa piété et ses talens oratoires. Il y a quelques années qu'il a prêché avec éclat devant le congrès des Etats-Unis : il avoit pris pour sujet de son discours, la vérité de la Religion catholique, et il l'a prouvée avec force et noblesse devant cette assemblée souveraine, composée en grande partie de protestans. Lorsqu'il arriva dans son diocèse, en 1820, il y trouva une

population catholique de trois cent soixante et quinze communians, trois Prêtres et quatre églises. Il a fondé un séminaire, bâti deux églises, et commencé la construction de huit autres : son clergé est composé de dix Prêtres, qui ont sous leur direction mille cent cinquante communians.

Lettre de Mgr. John England, évêque de Charleston, à M....

Charleston, Caroline du sud, le 27 mai 1820.

Mon cher monsieur,

« Lorsque je fus nommé à l'évêché de Charleston, vers la fin de l'année 1820, je me trouvois chargé de l'administration spirituelle de trois grands états, contenant ensemble environ 1,500,000 habitans, c'est-à-dire plus de la septième partie de la population totale des Etats-Unis. La classe des Blancs étoit composée de descendans d'Anglais et d'Irlandais, et de familles protestantes et huguenotes qui émigrèrent de France, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes ; il y avoit encore beaucoup d'aventuriers qui étoient venus de la Virginie, des états du nord de la Nouvelle-Angleterre ; des catholiques réfugiés de St-Domingue, quelques Français qui avoient échappé aux horreurs de la révolution ; enfin, plusieurs émigrés d'Irlande et du Maryland. Les catholiques étoient généralement pauvres, et il existoit contre eux de grands préjugés ; ils avoient à peine un clergé. Beaucoup d'esclaves étoient catholiques, principalement ceux qui avoient suivi les réfugiés français, et ils étoient à peu près tous

confinés à Charleston, à Savannah et à Augusta. Ce diocèse contenoit aussi plusieurs tribus d'Indiens; mais le manque de Prêtres forçoit de les négliger. L'étendue de ma direction épiscopale est depuis le 30 d. et 60 m. de latit. septentrionale, jusqu'au 36 d. et 50m.; et depuis l'océan Atlantique, jusqu'au 85 d. et 20 m. ouest de Grenwick, sur la rivière Chattahouchée, et 82 d. sur les montagnes Jaunes, faisant une étendue d'environ 133 milles carrés.

» Lorsque j'arrivai, je trouvai une petite église bâtie en briques dans la Caroline du sud, deux en charpente, et une en bois brut dans la Géorgie; en tout, quatre. Le nombre des communians dans la Caroline du sud étoit d'environ 200, en Géorgie de 150, et dans la Caroline du nord de 25; en tout 375. Il n'y avoit que trois Prêtres dans la Caroline du sud et en Géorgie. En venant d'Irlande, j'en avois emmené à mes propres frais trois autres, auxquels j'avois conféré les ordres sacrés; ceux qui étoient ici à mon arrivée ne restèrent pas long-temps avec moi; mais je réussis de nouveau à m'en procurer trois, de sorte que je pus en employer deux dans la Géorgie, trois dans la Caroline du sud, et je fis moi-même les fonctions pastorales dans la Caroline du nord, après avoir visité les stations principales dans les deux autres états.

» En 1821, j'essayai d'établir un collége, au moyen duquel je pense, par mon enseignement, gagner de quoi subvenir à l'entretien de quelques étudians en théologie; mais les ministres protestans ayant découvert quel étoit mon but, déterminèrent ceux de leurs coreligionnaires qui m'avoient confié leurs enfans, à les retirer. Toutes les Eglises étoient endettées, et cependant j'ai maintenant mon séminaire; et malgré mes embarras pécuniaires, j'ai élevé beaucoup de candidats pour les ordres sacrés: le

seul secours que j'aie obtenu a été une somme de 500 piastres, qui m'a été remise de la part du pape Léon XII.

» La mort m'a enlevé deux des Prêtres que j'avois amenés d'Irlande : les deux qui les avoient remplacés m'ont quitté à cause des travaux excessifs de leur ministère, et de la pénurie des moyens de subsistance : je m'en étois procuré trois autres que j'ai été obligé de renvoyer.

» J'ai élevé vingt sujets, j'ai conféré les ordres à huit d'entre eux qui sont maintenant en mission, et qui sont très-zélés et très-utilement employés ; il m'en reste quatre au séminaire ; un prêtre, un sous-diacre, et deux élèves qui n'avoient pas encore reçu les ordres sont morts ; deux Prêtres et deux élèves ont quitté mon diocèse.

» J'estime que le nombre de Prêtres nécessaires pour ce diocèse seroit maintenant de dix-huit à vingt, outre un professeur de théologie qui me remplaceroit au séminaire, et me donneroit le loisir de remplir mes autres devoirs particuliers. Indépendamment de ce que j'ai déjà payé, je dois encore, pour couvrir les frais qu'a entraînés l'établissement du séminaire et l'entretien des étudians, une somme de six mille piastres au moins ; et j'ai besoin d'une bibliothèque.

» Le nombre des églises dans le diocèse est maintenant de huit. Dans la Virginie, il y en a trois en bois : l'une à Savannah, la seconde à Augusta, et la troisième à Locust-Grove, et les emplacemens sont préparés pour trois autres. Dans la Caroline du sud il y en a trois : une en briques et une en bois. A Charleston et à Colombia une en bois et une en briques : des emplacemens sont préparés pour deux autres.

» Dans la Caroline du nord, il y en a deux en bois : une à Washington et une à Fayetteville, et trois autres

sont en construction; total, huit églises existantes, et huit en préparation.

Le nombre des communians, cette année, est comme il suit:

A Charleston	550
Autre partie de la Caroline du sud, environ .	100
En Géorgie, environ	350
En Caroline du nord, environ	150
Total en 1829 . . . . communians,	1150
En 1820	375
Différence en accroissement	775

» Enfin j'ai un séminaire, environ deux cents prosélytes, et mon diocèse est bien réglé; mais je suis très-endetté, et j'ai besoin de beaucoup d'assistance.

» Veuillez donc, mon bon ami, appeler la sérieuse attention de la Société de la Propagation de la Foi sur ce sujet important. D'autres Evêques ont reçu beaucoup; je n'ai rien reçu, et mon diocèse est le plus étendu et le plus pauvre des Etats-Unis (1).

» Je prie Dieu de vous bénir, et je suis sincèrement tout à vous:

» JEAN, *évêque de Charleston.*

(1) Mgr. l'Evêque de Charleston n'avoit pas encore réclamé, ni parlé de ses besoins.

MISSION

DU TONG-KING.

L'Édit par lequel le roi Minh-Mênh avoit ordonné d'arrêter tous les missionnaires européens et de les conduire à la ville capitale, a cessé d'être exécuté, sur les représentations du premier mandarin militaire, nommé Tâ-Quan. Quoique ce mandarin eût reçu l'édit avec ordre de le publier, il le tint secret. Ensuite, s'étant rendu à la cour, il exposa au roi les services dont sa famille étoit redevable aux Français; il lui rappela que Gia-Laong, son père, dépouillé de ses états, n'avoit pas demandé en vain l'assistance de l'Evêque d'Adran, qui l'avoit aidé à remonter sur son trône. Les paroles de cet officier firent impression sur Minh-Mênh. Depuis cette époque on n'a plus dirigé de perquisitions contre les missionnaires; et les mandarins, qui saisissent toutes les occasions favorables pour extorquer de l'argent, n'ont plus eu le prétexte de l'édit pour tourmenter les chrétiens. Mais il est à craindre que le calme dont jouit en ce moment la mission du Tong-King ne soit pas de longue durée; les mauvaises dispositions du roi ne sont point changées, sa haine pour la religion est toujours la même, et il est possible qu'il ait seulement ajourné son projet de chasser de ses états tous les missionnaires européens. En 1827, dans le Tong-King, trois cent neuf adultes ont reçu le Baptême, et ce sacrement a été conféré à huit mille quatre cent quatre-

vingt-neuf enfans de fidèles, et à mille huit cent vingt-deux enfans de païens en danger de mort. Cette mission possède un séminaire et deux colléges; elle renferme environ deux cent mille chrétiens, lesquels sont administrés par deux Evêques : Mgr. Longer, évêque de Gortyne, et Mgr. Havard, évêque nommé de Castorie, sept missionnaires européens et quatre-vingts prêtres indigènes : il y a en outre, dans le Tong-King oriental, cent cinquante mille chrétiens, desservis par des Dominicains espagnols.

Lettre de M. Jeantet, missionnaire apostolique au Tong-King, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Tong-King, le 16 janvier 1828.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« J'AI reçu, le 20 décembre 1827, votre lettre du 28 avril de la même année; j'ai été fort sensible aux marques de bonté que vous m'y témoignez, et je me suis écrié plusieurs fois, en la lisant :

Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum!

» Dans ma lettre du 11 avril 1827, je vous donnai quelques détails sur une révolte qui n'a pu être étouffée qu'après une lutte vive et sanglante. Je vous raconterai aujourd'hui ce qui s'est passé de plus intéressant depuis cette époque.

» Les rebelles s'étoient retranchés dans la partie du vicariat oriental, où les chrétiens se trouvent en plus grand nombre, lorsque les troupes royales les eurent défaits. Quoique les chrétiens, par les exhortations d'un tonsuré, se fussent rangés sous les drapeaux du roi, et eussent beau-

coup contribué à la victoire, on ne laissa pas de mettre cette révolte sur leur compte. Les jaloux, les mécontens et les courtisans, qui connoissoient les mauvaises dispositions du roi, encouragèrent cette opinion, et le vice-roi du Tong-King, dans la vue de se rendre agréable à son souverain, ne manqua pas de faire passer les missionnaires et les chrétiens pour auteurs de cette guerre. Environ trois cents de ces derniers, qui avoient été forcés de se joindre aux rebelles, furent faits prisonniers et mis à la torture, pour les forcer d'avouer qu'ils avoient pris ce parti à l'instigation des missionnaires; mais les tourmens ne purent arracher d'aucun d'eux un pareil aveu. Tous déclarèrent que le chef des rebelles avoit employé la violence pour les obliger à le suivre, qu'ils n'avoient pris aucune part à la guerre, et que dans la mêlée ils avoient été injustement confondus avec les vrais coupables. Pendant tout le temps qu'ils avoient été détenus prisonniers, ils ne manquèrent jamais, soir et matin, de réciter leurs prières en commun et à haute voix dans la prison. Malgré les preuves évidentes qu'ils alléguoient pour prouver leur innocence, les mandarins ne voulurent point en avoir le démenti, ni cesser de nous persécuter. Dans toutes les chrétientés, ils exigèrent des déclarations par lesquelles on affirmoit qu'il n'y avoit aucun missionnaire caché dans le village, et qu'on n'avoit ni lettres, ni livres, ni objets apportés d'Europe. Le vice-roi demanda ensuite qu'on déclarât par écrit s'il y avoit, ou non, une église dans l'endroit; quelle étoit sa forme et sa grandeur; si elle avoit des prêtres ou des personnes attachées à son service; quel en étoit le nombre, etc. Dix chrétientés détruisirent leurs églises (1).

---

(1) Les églises au Tong-King ne sont qu'un composé de colonnes

» La plupart des autres chrétientés firent des déclarations ambiguës ou fausses, croyant, sans doute de bonne foi, qu'il leur étoit permis de se soustraire à tant de vexations par un mensonge. Cependant les missionnaires étoient toujours recherchés; on insultoit publiquement les chrétiens; les sarcasmes, les railleries, les libelles, les diffamations contre eux et leur religion ne discontinuoient pas. Un mandarin lettré, professeur patenté par le roi, donna pour sujet de composition à tous les étudians de son district cette thèse :

» La Religion catholique renversant les saines doctrines
» et sapant les bonnes coutumes du pays, il faut la dé-
» truire : quels sont les meilleurs moyens à prendre pour
» cela? »

» Pendant que nous étions exposés à toutes ces calamités, le district des Pères Dominicains espagnols n'étoit guère plus tranquille. La résidence du Vicaire apostolique fut dénoncée au grand mandarin, qui envoya aussitôt cinq à six cents soldats pour arrêter ce Prélat; mais la Providence le couvrit de ses ailes, et il échappa aux poursuites. Dans le Xu-Thanh et le Xu-Nghê tout est en paix; les Prêtres vont à l'administration comme à l'ordinaire.

» Mgr. de Gortyne, malgré son grand âge et ses

---

en bois, surmontées d'une charpente soutenant le toit qui est en paille ou en feuillage. Cette charpente et ces colonnes peuvent se démonter. Les chrétientés qui ont détruit leurs églises les ont seulement défaites pour en cacher les matériaux, à dessein d'empêcher que ces églises ne fussent enlevées et profanées par les persécuteurs, et de les reconstruire après la persécution. C'est improprement que M. Jeantet dit que ces chrétientés ont détruit leurs églises. Dans les persécutions précédentes, plusieurs chrétientés ont tenu une semblable conduite, et le Saint-Siége consulté à ce sujet par le Vicaire apostolique du Tong-King occidental, en 1797, ne l'a point désapprouvée.

infirmités, a été en état d'ordonner, le 19 novembre dernier, treize Prêtres indigènes. Depuis la mort de M. Eyot, M. Havard est provicaire-général; il est chargé de la surveillance du collége et de l'enseignement de la théologie; M. Masson et moi nous exerçons nos fonctions à Xu-Nghê, presque aussi librement qu'auparavant: nous prenons seulement la précaution de ne pas nous montrer publiquement devant les Gentils. Nos Prêtres indigènes de Xu-Nghê n'ont pas interrompu l'administration durant cette année; aussi le catalogue des confessions et communions est plus nombreux que les trois années précédentes.

» Je suis, etc.

» C. H. Jeantet, *missionn. apostol.* »

Lettre de Mgr. Jacques-Benjamin Longer, évêque de Gortyne, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

18 janvier 1828.

Monsieur et très-cher confrère,

« J'ai reçu votre lettre du 28 avril de l'année dernière; je vous remercie bien sincèrement de tous les bons souhaits que vous me faites, mais surtout du soin continuel que vous prenez pour conserver notre sainte œuvre.

» J'ai lu votre lettre à Mgr. Ollivier, d'heureuse mémoire: vraiment il étoit mûr pour le ciel; le bon Dieu l'a retiré de ce monde d'iniquités. En 1825 ce Prélat a beaucoup aidé M. Masson qui a été malade pendant quatre mois; et en 1826, M. Masson lui a rendu de grands services

en union de vos saints sacrifices, et avec le plus respectueux attachement,

» Monsieur, votre, etc.

» Jacq. Ben. LONGER, *évêq. de Gortyne.*

Lettre de M. Masson, missionnaire apostolique au Tong-King, à M. Mansuy, supérieur du séminaire de Verdun.

J. M. J.

Le 30 juin 1828.

MONSIEUR,

« Vous avez appris, par mes lettres précédentes, que le roi de Cochinchine avoit donné l'année dernière un édit pour faire arrêter tous les Européens: nous fûmes obligés de nous cacher, au moins quelque temps, afin d'éviter les perquisitions fort exactes que l'on fit contre nous. Il est vrai que dans la province que j'habite (Nghê-An), qui avoisine la Cochinchine, on ne fit de recherches que dans les premiers momens, en sorte que M. Jeantet et moi nous en fûmes quittes pour nous tenir à *l'ombre* pendant quelques mois; mais dans la partie qu'habitent nos autres confrères, et surtout la partie orientale du Tong-King, administrée par les RR. PP. Dominicains espagnols, les perquisitions furent beaucoup plus exactes et plus sévères, en sorte que nos confrères étoient obligés de fuir tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; ce qui nous affligeoit beaucoup, surtout à cause de Mgr. de Gortyne,

tyne, notre vicaire apostolique, vieillard respectable chargé d'années et d'infirmités. Je ne puis vous dire combien nos chrétiens ont été vexés à cette occasion par les mandarins, qui cherchoient autant à extorquer de l'argent qu'à nous prendre. Maintenant nous n'entendons plus parler de rien. Il paroît que le bon Dieu s'est servi, pour nous protéger, de la mère du Roi et du grand Eunuque, qui a reçu autrefois des services signalés des Européens. Maintenant nous allons administrer les différentes chrétientés, comme à l'ordinaire, sans cependant faire trop de bruit, évitant surtout de nous laisser voir par les païens. Malgré cela, j'ai pu donner cette année une retraite à nos gens de la maison de Dieu (1) et à nos religieuses. Quelque temps après, M. Jeantet et moi, nous étant réunis, nous en avons donné une à tous nos Prêtres, et enfin une troisième à nos néophytes, à laquelle ont assisté plus de quatre mille personnes de diverses chrétientés, dont quelques-unes sont éloignées de plusieurs journées de chemin : ces différentes retraites ont eu un succès complet. Grâces à la bénédiction de Dieu, une si grande multitude rassemblée dans un si petit village, ne produisit pas le moindre désordre : il est vrai que nous avions pourvu à ce que tous les étrangers eussent une maison pour faire cuire le riz qu'ils avoient apporté, ce qui n'est pas difficile dans un pays où l'hospitalité est une vertu que les chrétiens exercent communément entre eux. Du reste, on est dans l'usage de n'offrir ni chambre, ni lit aux étrangers : deux planches, recouvertes d'une natte, servent de lit (je n'en ai pas d'autre moi-même) ; et à leur défaut, une natte étendue par terre suffit. Nous avons

(1) On appelle *gens de la maison de Dieu*, les catéchistes et autres personnes attachées à la mission.

aussi été obligés de fournir du riz à ceux qui en manquoient, mais nous n'avons pas à le regretter.... Voilà où nous en sommes actuellement sous le rapport de la religion. Nous vivons au jour le jour; toujours est-il certain que nous n'avons aucune paix solide à espérer sous le roi actuel, qui ne laisse échapper aucune occasion de témoigner la haine qu'il porte à notre sainte Religion, et que des considérations politiques seules empêchent de nous persécuter plus ouvertement. Nous croyons, cependant, qu'il n'en viendra jamais à vouloir nous mettre à mort; car feu son père le roi Gia-Laông ayant des obligations essentielles aux Français qui l'avoient aidé à remonter sur son trône, et surtout à Mgr. L'évêque d'Adran, avoit promis, en 1801, le libre exercice de la Religion dans tout son royaume; et à sa mort, arrivée en 1820, il défendit strictement à son fils Minh-Mênh, roi actuel, de ne jamais persécuter la Religion. Or, d'après les coutumes chinoises, c'est une horrible ingratitude de violer les dernières volontés d'un père; nous supposons donc qu'il veut tout simplement nous prendre et nous chasser de son royaume, afin que les chrétiens n'ayant plus de pasteurs, oublient insensiblement la Religion. C'est un dessein qui a déjà été tenté plusieurs fois, mais en vain.

» Je vais maintenant répondre, autant que je le pourrai, à toutes les questions que vous me faites.

» 1.° Jusqu'à présent, la Religion n'étant pas prohibée, toutes les perquisitions ont été dirigées contre les seuls Européens; cependant, par contre-coup, nos néophytes sont souvent tourmentés.

» 2.° Quoique le roi et les grands mandarins lettrés détestent notre sainte Religion, le titre de chrétien n'est cependant pas un motif d'exclusion pour aucune place : nous avons plu-

sieurs mandarins, et même de grands mandarins qui sont chrétiens ; mais c'est pour leur malheur, car la place de mandarin est incompatible avec le christianisme, en ce que tous sont obligés à faire des cérémonies superstitieuses. Ainsi donc, dès que quelqu'un consent à être mandarin, c'est une preuve qu'il renonce à son baptême ; et j'apprends qu'un des premiers mandarins de cette province, qui prétend vouloir être chrétien, vient d'aller à la pagode offrir un sacrifice au génie tutélaire. Au reste, ici tout est peuple et assez pauvre, à l'exception des mandarins, en sorte qu'il n'y a point de riches, ou ce qu'on appelle des gens de distinction : les grands mandarins mêmes sont tous d'extraction plébéienne, et leurs enfans rentrent dans la classe commune quand ils ne peuvent pas parvenir aux charges.

» 3.º Depuis que je suis ici, j'ai toujours été obligé d'user de précautions pour aller en voyage ; je fais toutes mes courses de nuit, excepté quelquefois dans des occasions pressantes, où il faut aller visiter les malades dans quelque village éloigné : alors on est obligé de se faire porter en palanquin fermé, ce qui est aussi ordinaire ici qu'en Europe d'aller en voiture. Quant à notre costume, il est absolument le même que celui des laïques Tonquinois : un caleçon et une espèce de chemise de toile très-légère, les pieds nus, longue barbe, et une coiffure à peu près semblable au turban. Lorsque nous disons la Messe, et dans les occasions solennelles, un long habit de toile noire nous enveloppe tout le corps. Quant à nos colléges et maisons de Dieu, le gouvernement les ignore, ou ferme les yeux à cet égard. Il n'est point défendu par les lois de se réunir pour étudier les lettres ; d'ailleurs ces réunions ne peuvent faire sensation, car nos gens ne sortent jamais, et nos maisons ne sont point

de grands établissemens comme en Europe : ce sont de petites cabanes, réunies dans un grand enclos de bambous, en sorte qu'on passeroit cent fois tout près, sans se douter qu'il ỳ ait là un collége.

» 4.o Nos religieuses ne sont point cloîtrées, elles vivent du travail de leurs mains ; elles ont différentes maisons plus ou moins nombreuses, mais très-indépendantes l'une de l'autre, quoique suivant la même règle approuvée par le Saint-Siége. Pour des maîtres ou maîtresses d'école, nous n'en avons point. On n'est pas dans l'usage d'apprendre à lire et à écrire aux filles : les garçons dont les parens sont à l'aise étudient les lettres chinoises sous un maître indépendant de nous. Tous apprennent le catéchisme, à force de le chanter et rechanter avec nos catéchistes ; ici tout se chante, même les prières du matin et du soir.

» 5.o Dans un pays entièrement idolâtre, les malades et les pauvres sont, comme on le conçoit, bien abandonnés. Chez les chrétiens c'est différent : il y a peu de villages chrétiens où il n'y ait au moins quelques champs, dont le revenu est destiné au soulagement des malades. Nous avons aussi quelques ladreries entièrement à nos frais, où nous recevons presque de préférence les lépreux païens.

» 6.o Quant au vin pour la Messe, nous le faisons venir de Macao. Ici le climat est trop chaud pour la vigne ; ce n'est pas cependant que l'on n'ait essayé d'en planter, mais on n'en a tiré qu'un mauvais vin qu'il a été impossible de garder. Quoique le terroir ne soit point du tout propre au froment, nous en récoltons assez pour avoir des pains pour la consécration. Vous êtes étonné que nous puissions nous servir de deux petits bâtons pour manger le riz ; mais je vous prie d'observer que le riz que nous mangeons n'est point un brouet

comme on le fait en Europe. Ici on apprête le riz avec peu d'eau ; en sorte qu'il ne fait que se renfler : une écuellée de riz cru doit en donner deux lorsqu'il est cuit ; et d'ailleurs la politesse annamite veut qu'en mangeant on porte l'écuellée jusque tout près de la bouche ; en sorte qu'on n'a pas une distance bien grande à franchir avec les bâtonnets. La nourriture de nos Tong-Kinois est des plus mesquines : du riz, quelques petits poissons demi pouris (prenez cette expression à la lettre), quelques herbages crus ; voilà leur nourriture ordinaire : il y a vraiment de quoi faire soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas habitués. Ce n'est pas qu'il n'y ait des bufles, vaches, moutons, chèvres, des poules en abondance, des chiens dont on mange la chair ; mais on réserve cette espèce de nourriture pour les occasions solennelles. J'ai vu un homme qui, dans toute sa vie, n'avoit jamais mangé d'autre viande qu'un morceau de chien.

» 7.° Je vais vous parler maintenant des ressources que nous avons pour vivre. Il faut d'abord vous dire que dans cette mission tout est en commun : Les missionnaires catholiques n'ont rien en propre, non plus que les Prêtres annamites, ni les catéchistes ; tout ce qui nous vient d'Europe, nous le laissons pour soutenir nos colléges et séminaires. Quand nous allons visiter les chrétiens, ce sont eux qui nous nourrissent tour à tour, chaque maison une journée : malgré leur pauvreté, ils font tout leur possible pour nous traiter le moins mal possible. Quand un missionnaire arrive dans une chrétienté, ou qu'il la quitte, c'est l'usage que tout le village en corps vienne saluer le Père : ils nous témoignent leurs respects à la manière chinoise, en frappant du front contre terre. Après cela, tous ceux qui le désirent peuvent nous rendre visite en particulier : or, il est contre toutes les

règles de la politesse annamite, qu'un inférieur se présente les mains vides devant son supérieur : ainsi l'un apporte une douzaine d'œufs, l'autre un panier de riz, etc., etc.... Outre cela, au nouvel an, et au 5.me jour de la 5.me lune, qui sont les jours solennels où tout le monde va se visiter mutuellement, les présens sont beaucoup plus multipliés et plus abondans. Ce sont des dons très-volontaires qui nous aident à entretenir environ huit cents personnes, que nous nourrissons dans nos différentes maisons de Dieu. D'ailleurs, tout est ici à si bon marché, que vous seriez probablement étonné si je vous disois que le prix ordinaire d'un dîner fait dans les espèces d'auberges qui se trouvent près des marchés, est d'un sou et demi ; que si l'on veut trancher du grand, il faut payer deux sous : vous sentez que ces dîners ne sont pas bien splendides. Quoique la nourriture de nos Tong-Kinois soit si chétive, je ne vois pas qu'ils vivent moins long-temps que les Européens. Il n'est pas rare de voir parmi eux des vieillards nonagénaires et même centenaires.

» 8.o Le pays, qui est naturellement fertile, produit abondamment toutes sortes de choses, et les habitans sont fort laborieux. Les productions de la terre sont toutes différentes de celles d'Europe, à l'exception cependant de quelques-unes, telles que le maïs, le millet, etc. Mais je ne sais ce que vous voulez dire, en parlant des pommes de terre violettes de la Chine ; je n'y en ai point vu ; je n'ai vu en Chine que des pommes de terre comme celles de France. Elles manquent tout-à-fait au Tong-King ; elles sont remplacées par les patates douces et les ignames. Les principales productions sont le riz, le sucre, le coton, etc., etc. Quant aux arbres fruitiers, il y en a une infinité d'espèces ; les plus communs sont

les orangers, les ananas, les bananiers, les grenadiers, les pamplemousses, les mangoustans (1), les aréquiers, etc., etc.

» 9.º Je ne crois pas que la population soit à proportion aussi nombreuse qu'en Chine ; il y a souvent ici des maladies épidémiques qui enlèvent beaucoup de personnes ; outre cela, les mandarins en décolent souvent bon nombre. Quoique la polygamie soit indéfiniment permise, elle n'est cependant guère pratiquée que par les mandarins et quelques riches.

» 10.º Je désirerois bien que nos chrétiens fussent aussi fervens que vous avez la charité de le supposer. En général, il n'y a pas de grands crimes, mais on ne peut pas dire non plus qu'il y ait de grandes vertus, quoique jusqu'ici nous ayons eu plusieurs martyrs, et que maintenant il existe encore beaucoup de personnes qui ont confessé la foi dans les tourmens, lors de la dernière persécution. Mgr. de Gortyne vient d'ordonner la levée du corps d'un de nos Prêtres martyrisé en 1798 ; et à cette occasion, dit-on, il s'est opéré quelques miracles : mais je n'en sais pas encore les détails.

Dans les endroits où les chrétiens sont mêlés avec les païens, nous avons la douleur d'en voir quelques-uns participer à leurs sacrifices impurs, et d'autres en plus grand nombre, adonnés au culte superstitieux de leurs ancêtres : il est vrai qu'en général ils ne prennent part à toutes les pratiques superstitieuses que malgré eux; car, il faut vous dire que chaque village ici est une espèce de petite république, qui a beaucoup d'affaires communes

(1) Le fruit du Mangoustan est de la grosseur d'une petite orange ; il réunit le goût de la fraise et celui du raisin ; il est réputé le plus délicieux qui croisse dans l'Inde.

auxquelles tous les habitans sont obligés de participer, en fournissant de l'argent ou la main d'œuvre : tels sont les repas publics, dans lesquels on pratique beaucoup de superstitions, les sacrifices solennels à la pagode, etc., etc. Pour pouvoir se dispenser de faire cela, il faut ou fuir (et il y en a assez peu qui le fassent), ou donner au village une somme d'argent assez considérable. Et c'est le parti que prennent ordinairement ceux qui ont à cœur le salut de leur ame ; mais souvent le village ne veut pas les exempter, malgré leur argent. D'autres fois ils sont pauvres, et n'ont pas de quoi fournir la somme : dans ce dernier cas, nous tâchons de les aider de tout notre pouvoir. Outre cela, ceux dont la famille est païenne sont obligés de faire plusieurs fois par an des sacrifices aux ancêtres ; ils ne peuvent s'en dispenser que par les deux moyens que j'ai indiqués plus haut. Ces raisons empêchent un grand nombre de païens de se convertir ; ils prétendent ne pouvoir s'exempter des superstitions. Vous pouvez conclure de là, 1.° que c'est un grand malheur que nos chrétiens soient mêlés ainsi avec les païens : aussi dans nos instructions tous nos efforts tendent-ils à les prémunir contre l'exemple du pays. 2.° Que si nos chrétiens étoient plus fermes, grand nombre d'entre eux auroient tous les jours occasion de confesser la foi, même au milieu des tourmens ; car les chefs du village, qui souvent sont de petits tyrans, ont, ou s'arrogent le pouvoir de battre à toute outrance, et les chrétiens ne peuvent pas invoquer le secours des lois qui les condamnent.

» Je crois, monsieur, avoir répondu aux questions que vous m'avez adressées, du moins j'ai tâché de le faire, et si j'ai omis quelque chose, j'espère le réparer dans la suite.

» Je viens de recevoir des nouvelles de Chine, mais elles sont peu détaillées. La paix que le roi *Tao-Qouang* a rendue à nos chrétiens, l'an dernier, continue.

» Voici le catalogue général des sacremens administrés, l'an passé, dans cette mission :

Baptêmes d'enfans de fidèles	2050
Id. d'enfans d'infidèles à l'article de la mort	1822
Id. d'adultes	309
Supplémens des cérémonies	6,439
Confessions	165,948
Communions	81,070
Viatique	1,439
Extrême-Onction	3,480
Mariages bénits	949
Confirmations	1,442

» J'ai été extrêmement sensible au souvenir de messieurs les professeurs du séminaire de Verdun. Je les prie de recevoir l'assurance de mon respect, me recommandant, ainsi que nos chrétiens, à leurs prières et sacrifices.

» Je continue à me plaire ici de plus en plus ; on y éprouve quelques tribulations, on y trouve des croix ; eh ! où n'en trouve-t-on pas ? c'est le chemin royal qui conduit au port ! Mais je me trouve heureux, je suis en paix. Puissé-je avoir toutes les vertus qui distinguent l'homme apostolique !

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» MASSON, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de monsieur Masson, missionnaire apostolique au Tong-King, à M. Ferry supérieur du séminaire de Nancy.

Nhân-Hoà (Tong-King) 2 juillet 1828.

J. M. J.

Monsieur,

« Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 15 mai 1826. Je ne puis vous dire quelle consolation elle m'a procurée; je vous remercie bien sincèrement de tous les détails que vous avez bien voulu me donner sur l'état actuel du diocèse de Nancy et du séminaire, où fort souvent je me trouve en esprit.

» Je vais répondre, le plus fidèlement qu'il me sera possible, à toutes les questions que vous m'avez adressées. 1.° Comment font les Prêtres européens et annamites pour instruire et confesser?

» Nous allons constamment, autant que les circonstances le permettent, accompagnés de nos catéchistes, de chrétientés en chrétientés; nous sommes obligés d'emporter toujours avec nous nos meubles et nos bagages, tels que linge, ornemens d'autel, livres, etc. Nous restons dans chaque endroit, jusqu'à ce que tout le monde se soit confessé, c'est-à-dire, selon que la chrétienté est plus ou moins nombreuse, huit, quinze jours, un mois, au plus. Nous y sommes aux frais des néophytes; chaque maison nous fournit tour à tour et de très-grand cœur les alimens nécessaires. Voici à peu

près le règlement que nous suivons : à quatre heures du matin, ou environ, on fait, pendant une heure, la méditation et la prière à l'église, où toute la chrétienté se trouve réunie ; à ces deux exercices succède le sermon, puis la Messe, après laquelle chacun vaque à ses occupations. Pendant la journée, le missionnaire reçoit ceux qui ont quelque affaire à lui communiquer, telles que procès, inimitiés, mariages, etc., etc. Car, autant que possible, nous empêchons nos chrétiens de plaider devant les mandarins, où il y a tout à perdre et rien à gagner. Nous sommes donc obligés d'entendre leurs raisons, pour les accommoder à l'amiable. Outre cela, on confesse ceux qui se présentent. Il y en a cependant assez peu dans le cours de la journée ; tous étant occupés à leurs travaux ; en revanche, il faut se tenir dans le tribunal de la pénitence toute la soirée, et souvent jusqu'à minuit, mais jamais au-delà, les règlemens de cette mission ne permettant pas de confesser plus tard. Quant aux catéchistes, ils sont occupés, pendant la journée, à courir dans les différens lieux que leur indique le missionnaire, tantôt pour inviter à se confesser ceux qui sont négligens, tantôt pour ordonner d'autres affaires, mais surtout pour aider ceux qui se disposent à la confession ou à la communion ; car ceux qui veulent se confesser s'adressent d'abord au catéchiste, qui s'assure s'ils sont instruits suffisamment, les aide à s'examiner et à s'exciter à la contrition, et leur donne ensuite un petit signal de bois pour présenter au confesseur : ce signal, par sa forme, indique quelle est la personne qui vient se confesser, c'est-à-dire si elle est ignorante, ou différentes autres choses qu'il faut savoir ; ce moyen abrége beaucoup et facilite l'ouvrage. Pendant la soirée, et jusqu'à dix heures, les catéchistes font le catéchisme,

les uns à l'église aux grandes personnes, d'autres à ceux qui se disposent à la première communion, d'autres aux enfans. On fait ensuite une lecture spirituelle, puis la prière en commun, laquelle dure une heure; en sorte qu'il est presque toujours minuit quand on sort de l'église. Les chrétientés sont dans un état d'autant meilleur qu'elles sont plus nombreuses, parce que le missionnaire y faisant un plus long séjour, peut alors multiplier les instructions, et par conséquent éclairer davantage ceux qui les reçoivent : aussi remarque-t-on une différence totale entre les villages dont tous les habitans sont chrétiens, et ceux dans lesquels il n'y a que peu de chrétiens mêlés avec les infidèles, dont les exemples ne sont rien moins qu'édifians.

Nous ne conférons guère le Baptême qu'aux enfans qui naissent dans le lieu de notre séjour actuel; les catéchistes et des chrétiens que nous avons instruits pour cela baptisent les autres, et lorsque le Prêtre visite la chrétienté, il leur supplée alors les cérémonies. En général, ce n'est ni nous, ni nos gens qui conférons le Baptême aux enfans des païens; ce sont ordinairement les sages-femmes et les médecins que nous avons instruits, et qui, le plus souvent sous prétexte d'administrer quelque remède nécessaire à l'enfant, lui confèrent Baptême : ils nous apportent ensuite le catalogue de tous ceux qu'ils ont baptisés. Quant aux catéchumènes, nous tâchons de les instruire avec tout le soin possible, et de les éprouver assez long-temps, car on remarque que ce sont ceux qui sont les mieux instruits, qui sont aussi les plus fervens; aussi avons-nous un catéchiste spécialement chargé de leur instruction. Nous avons égard aux motifs qui les engagent à se faire chrétiens; nous avons remarqué que ceux qui demandent le Baptême pour pouvoir se marier

à des chrétiens ou à des chrétiennes, sont assez peu fervens, et souvent même retournent à leurs anciennes superstitions. En Chine, les Prêtres ont le pouvoir de confirmer, parce que cela est à peu près nécessaire. Ici, par autorisation du St-Siége, Mgr. de Gortyne, notre vicaire apostolique, peut accorder le pouvoir de confirmer à cinq Prêtres seulement, et par conséquent aux seuls Européens.

» 2.° Quant à l'observation de l'abstinence des viandes, je crois pouvoir affirmer que nulle part ce précepte n'est plus rarement enfreint qu'ici; aussi n'avons-nous jamais besoin de prêcher sur le sixième commandement de l'Eglise (1). Plût à Dieu que tous les autres y fussent aussi bien observés ! Vous trouverez des gens qui mangent des viandes immolées, qui sont adultères, violens, etc.; mais parmi ceux qui s'avouent chrétiens, vous n'en trouverez pas un qui viole sciemment l'abstinence de la viande : manger de la chair un jour défendu, est regardé comme un sacrilége abominable et une marque d'apostasie. Il n'y a ici que neuf jours de jeûne dans toute l'année, savoir : tous les vendredis du carême, le samedi-saint et la veille de Noel : je crois qu'ils sont scrupuleusement observés; plusieurs chrétiens même suivent les lois de l'Eglise, en jeunant tout le carême. Cependant la dispense du jeûne n'est point locale, elle est personnelle en faveur des néophytes; les Européens n'en jouissent pas. Le dimanche est beaucoup moins bien observé que le vendredi, etc.; le St-Siége a permis à ceux qui sont pauvres de travailler le dimanche, après

(1) Le précepte de l'abstinence est certainement aussi bien observé dans la mission des Malabares qu'au Tong-King : on a vu dans le précédent Numéro des Annales, que c'est parmi les Indous une infamie de manger de la viande.

avoir entendu la sainte Messe, excepté les jours de Pâques, de la Pentecôte, de Noel et de l'Assomption; mais de pouvoir faire un exact discernement des pauvres et de ceux qui sont plus à l'aise, voilà le difficile. Pour l'assistance à la Messe le dimanche, vous sentez que ceux qui sont fort éloignés de l'endroit où se trouve le Prêtre, (et c'est le plus grand nombre), ne peuvent pas y être obligés.

» 3.° Les empêchemens de mariage sont tous reconnus et observés, à l'exception de l'empêchement de clandestinité, le concile de Trente n'étant pas et ne pouvant pas être publié dans un pays encore presque tout païen, et où les Prêtres sont si rares. Comme le recours à l'Evêque est souvent difficile, chaque Prêtre a des pouvoirs fort étendus pour donner des dispenses de mariage. On n'est point dans l'usage de donner dispense de disparité de culte: il faut pour cela des cas extraordinairement pressans; par exemple, le danger de mort : la pratique contraire auroit trop d'inconvéniens.

» 4.° En général, les Prêtres indigènes laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la science. Plusieurs ne savent que lire le latin; quoique le cours de théologie soit ordinairement de quatre ans, ils n'étudient que la morale: pour le dogme, ils l'ont suffisamment appris avant d'être faits catéchistes. Au reste, on ne les exerce nullement à la dispute; ce talent qui, grâces à Dieu, n'est rien moins que nécessaire, ne sera point leur partage; je crois pouvoir assurer d'ailleurs que l'hérésie n'aura aucun accès dans ces contrées. L'on n'admet personne à l'étude de la théologie, qu'il n'ait au moins 30 ans, et qu'il n'ait exercé, pendant plusieurs années, les fonctions de catéchiste. Que cette mesure ne vous surprenne pas, elle est nécessaire; les facultés intellectuelles de nos Tong-

Kinois ne commencent guère à se développer que vers l'âge de 20 ans ; aussi ne les recevons-nous à l'étude du latin que lorsqu'ils ont atteint cet âge. Le peu de rapport qu'il y a entre cette langue et celle qu'ils parlent, leur en rend l'étude un peu pénible. La théologie est toujours enseignée par un européen : ils viennent l'étudier dans notre maison de Kê-vinh, dans la province de Xu-Nam.

» 5.o Le supplice ordinaire des gens de distinction est d'être étranglé. Tous ceux cependant qui jusqu'ici ont reçu la couronne du martyre au Tong-King, (ils sont en assez petit nombre), ont eu la tête coupée, après avoir assez long-temps porté la cangue. On en a aussi laissé quelques-uns mourir de faim en prison. Presque tous ceux qui, durant la dernière persécution, ont confessé la foi dans les tourmens, ont eu les pouces brûlés ; c'est à peu près le seul tourment auquel on les ait livrés.

» 6.o Quoiqu'il y ait ici assez peu de Prêtres et qu'ils soient éloignés les uns des autres, nous pouvons cependant toujours nous confesser au moins une fois par mois. Je n'ai jamais passé plus de six semaines sans pouvoir m'approcher du tribunal de la pénitence.

» 7.o Nos habitations sont les mêmes que celles des Annamites, puisque, lorsque nous allons visiter les chrétiens, nous logeons chez eux, et qu'ils nous cèdent la moitié de leur petit manoir. Nos lits se composent de deux planches recouvertes d'une natte ; quelquefois c'est un petit treillis de bambous posés sur deux ou trois tringles de bois : ils sont, comme vous voyez, un peu durs, mais du moins ils sont commodes et toujours préparés. Au reste, dans un pays où les chaleurs sont excessives, il seroit absolument impossible de se servir des lits d'Europe.

» 8.° Permettez-moi de me récrier contre l'insigne calomnie dont on a noirci nos Tong-Kinois dans votre esprit. Oh! non assurément, ils ne jettent pas leurs enfans par les fenêtres comme de l'ordure. Il n'est peut-être pas un pays où la fécondité soit plus ambitionnée. On regarde comme un malheur, et en même temps comme une honte extrême, de n'avoir point d'enfans, ou de perdre ceux qu'on a. Cette barbare coutume d'exposer les enfans a lieu en Chine, et c'est ce qui fournit à nos confrères l'occasion de baptiser tant d'enfans de païens. Cependant une chose qui ne s'accorde guère avec ce que je viens de vous dire de l'amour des Tong-Kinois pour leurs enfans, c'est qu'ils ont le droit de les vendre, et les pauvres les vendent en effet très-souvent : nos chrétiens mêmes usent de ce droit; nous ne le leur défendons que quand ils veulent les vendre à des païens. Il n'y a point de prix fixe pour ce marché, qui semble si contraire aux lois de la nature. J'ai vu des enfans qui avoient été achetés quinze sous, d'autres sept à huit francs (1).

» 9.° Jusqu'ici je n'ai encore vu que deux villes assez considérables, Van-Xâng et Trân-Vinh; elles sont sans régularité, ne différant absolument des villages que par une enceinte de fortifications qui les environne, et une population plus nombreuse; elles sont en outre la résidence des mandarins. Du reste, les maisons, les mœurs,

---

(1) L'usage qui a lieu au Tong-King, de vendre les enfans, est moins odieux qu'il ne paroît au premier abord. Ceux qui achètent des enfans, bien loin d'en faire des esclaves, les adoptent, les nourrissent et les élèvent comme leurs propres enfans : les enfans adoptifs ont droit à la succession des parens qui les ont adoptés; mais leur part dans l'héritage est moindre que celle des enfans, lorsqu'il y en a.

les

les usages, tout y est absolument semblable à ce que l'on voit dans les villages. Il m'est impossible de vous donner une idée, même approximative, de la population du royaume, parce que les impôts étant exorbitans, chaque village fait la plus petite déclaration possible; en sorte que le roi ne connoît pas le cinquième de la population de ses états. Tel village composé de cent feux, n'en inscrit que treize ou quatorze; et la fraude est facile à exécuter; il ne s'agit que d'avoir de l'argent à donner à celui qui fait le recensement.

» 10.° Ce pays par lui-même est très-fertile et abondant; il produit toutes les choses nécessaires à la vie: on fait deux moissons de riz par année; on y recueille du sucre, du coton, des patates, des ignames, etc. En général, les productions sont différentes des productions d'Europe. Il y a beaucoup de bois précieux dont j'ignore le nom français, et quantité de mines d'or et d'argent; mais le despotisme du gouvernement rend inutiles tant de richesses: si, par exemple, un village quelconque connoît une mine, il se gardera bien d'en parler, de peur d'être puni pour ne pas l'avoir plus tôt découverte, et condamné ensuite à l'exploiter à ses propres dépens pour le profit du roi, auquel appartient tout ce qui est de quelque prix. Il en est de même pour l'industrie : un homme se gardera bien de laisser entrevoir qu'il a plus de génie qu'un autre; il seroit dès-lors obligé de travailler pour le roi et pour les mandarins. Voilà ce qui retarde singulièrement les progrès des arts et métiers chez les Tong-Kinois, qui d'ailleurs ne manquent pas d'intelligence.

» Dans un pays traversé par une multitude de fleuves et de rivières, vous pensez que le poisson doit être abondant : aussi fait-il la principale nourriture de ceux qui l'habitent. Il y a également des cerfs, des daims, des éléphans,

des tigres, etc. On y rencontre des serpens dont quelques-uns sont très-venimeux. C'est dans ma chambre que j'ai rencontré le plus gros que j'aie jamais vu. Je l'y trouvai, en plein midi, se promenant avec tranquillité; comme il n'avoit pas l'air de vouloir m'attaquer, je le laissai se retirer en paix, c'est-à-dire, pour parler avec franchise, que je fus trop effrayé pour lui chercher querelle. De même qu'en Europe, on compte quatre saisons dans l'année; mais dans le fait il y en a tout au plus deux: l'été, dont les chaleurs sont excessives, et ce qu'on appelle l'hiver, dont le plus grand froid consiste en un certain vent du nord qui ne produit jamais la moindre gelée, et qui, par intervalle, nous laisse goûter la chaleur du soleil de septembre en Europe. Il y a une saison des pluies; elle a lieu pendant la huitième lune, qui répond au mois de septembre ou d'octobre. Ces pluies produisent souvent une inondation générale, pendant laquelle toute communication extérieure devient presque impossible. Cette inondation dure plus ou moins long-temps dans les différens endroits : par exemple, dans la province de Xu-Nam, elle dure souvent un mois et plus : ici, au contraire, à Nghê-An, elle ne passe jamais trois jours. Il n'est point nécessaire de vous dire que le Tong-King se trouvant dans l'hémisphère septentrional, mais à une longitude plus orientale de 100 degrés que celle de Paris, les heures y sont différentes. La première moisson se fait à la cinquième lune, c'est-à-dire vers le mois de mai ou celui de juin; la seconde, à la dixième lune, c'est-à-dire vers le mois de décembre. Je ne vous décris pas la manière dont on cultive le riz, on la trouve dans trop de livres en Europe, pour que j'aie besoin de vous en dire quelque chose.

» 11.° Il est très-vrai qu'ici les plus savans sont ceux qui savent lire le plus de livres; aussi quand on parle de

quelqu'un, demande-t-on : A-t-il des lettres? en a-t-il beaucoup? Et pour juger des progrès que fait un jeune étudiant dans les lettres, on demande : Combien sait-il déjà lire de livres? Au reste, leurs connoissances ne s'étendent pas fort loin. La plupart des siences d'Europe leur sont totalement étrangères : ils ne connoissent rien en fait de mathématiques, de physique, de géographie, etc.; l'histoire de la Chine est la seule qu'ils étudient, et Dieu sait de combien de fables elle est mêlée! Ils font grand cas de l'astronomie; mais ils sont si peu versés dans cette branche des connoissances humaines, qu'ils ne peuvent pas même prédire une éclipse. Ils n'ont également que des notions très-imparfaites en médecine et en chirurgie; ils ne savent ce que c'est que l'anatomie. Tel est chez ce peuple l'état des sciences; c'est du moins ce que j'ai pu reconnoître jusqu'à présent chez quelques personnages qui ont une grande réputation de science. Il est vrai qu'en général nos chrétiens sont moins lettrés que les païens, parce que les examens que l'on fait subir à ceux qui veulent prendre des degrés, étant tous mêlés de superstitions, les chrétiens ne peuvent y prendre part. Quant à nous, nous ne nous présentons ni comme astronomes, ni comme mathématiciens; nous sommes missionnaires, et nous nous présentons en cette qualité, tâchant, autant que possible, de cacher notre existence au gouvernement.

» 12.° Il est un peu difficile de vous donner des notions exactes de la religion du pays, malgré les renseignemens que j'ai voulu prendre à cet égard. Cette religion n'a rien de fixe : les uns adorent l'idole qu'ils appellent *But* (prononcez Boutte); et c'est en l'honneur de ce dieu *But* (1) que sont bâties toutes les pagodes que l'on

(1) L'idole *But* est celle que les Indiens appellent Boutda, les Chinois l'appellent *Foé*, ou, selon la prononciation tong-kinoise, *Phût*.

nomme *choua*. Dernièrement un mandarin ayant inutilement invoqué ce *But* pour avoir de la pluie, le fit mettre à la cangue, et ensuite fouetter rudement. D'autres invoquent le génie tutélaire, qu'ils nomment *Thân*, et lui bâtissent des *miêu*, qui sont tout simplement de petites terrasses entourées de toutes sortes de petits arbres; au milieu de ces terrasses se trouve une petite éminence sur laquelle on pose, un petit siége qui est le trône du *Thân* invisible. De l'encens brûle à peu près jour et nuit devant ce siége. D'autres adorent *le roi de la Cuisine*, qui peut être comparé aux *Pénates* ou aux Lares des anciens. Plusieurs adressent leurs hommages à des chiens, à des serpens, à tous les animaux monstrueux, même à des arbres. Cependant les lettrés méprisent tous ces différens cultes; ils s'en tiennent à celui de Confucius. Au reste, il n'y a rien de régulier dans aucun culte. J'ai vu souvent des *choua* et des *miêu*, toujours ils étaient déserts; on y fait des vœux uniquement quand on croit avoir besoin des secours de But ou de la divinité qu'on adore. Les Bonzes et les Bonzesses sont consacrés à l'honneur de *But*, ce qui ne les empêche pas d'être fort méprisés, même des païens, malgré leur austérité et leur régularité, du moins apparentes. Je ne connois point assez leur genre de vie pour vous en entretenir. Un culte à peu près général, même chez les lettrés, c'est celui des ancêtres (1). Tous y ont un extrême attachement, et c'est ce qui retient un grand nombre de païens dans l'idolâtrie, ne pouvant se résoudre à ne plus offrir de sacrifices aux ancêtres; ils en font même un prétexte pour nous calomnier, en nous traitant

---

(1) Le culte des Ancêtres au Tong-King est général, et plus en vogue chez les lettrés que partout ailleurs; il est une des principales parties de la religion de Confucius ou des lettrés.

d'ingrats, parce que, disent-ils, nous manquons de reconnoissance pour nos parens. Ces sacrifices consistent à préparer une ou plusieurs grandes tables chargées de différens mets que l'on offre aux ames des ancêtres, et que l'on mange ensuite fort joyeusement. Quoique l'on offre ces sacrifices dans tout le cours de l'année, il est cependant certains jours consacrés spécialement à cette cérémonie; ainsi l'on y consacre d'une manière. toute particulière les trois premiers jours de la première lune, le cinquième jour de la cinquième lune, mais surtout le septième jour de la septième lune. On rencontre plusieurs devins et des sorciers, ou du moins des personnes qui se vantent de l'être, et qui, par leur commerce vrai ou prétendu avec le démon, prédisent l'avenir, et font plus ou moins de miracles, selon le plus ou moins d'ignorance et de crédulité de ceux qui les paient. Leurs prédictions sont souvent démenties par l'événement, et les malades qu'ils ont prétendu guérir s'en vont jouir de la santé dans l'autre monde. Cependant lorsqu'il y a quelque affaire publique ou importante, on consulte le démon d'une manière solennelle. Voici, d'après les renseignemens les plus exacts que j'ai pris à cet égard, comment se fait la consultation: Tout le village s'assemble dans la pagode pour prier le démon de vouloir bien entrer dans le corps d'un des assistans, et de vouloir bien répondre aux questions qu'ils ont à lui proposer. Alors celui ou celle que le village a choisi pour cela s'assied sur une natte par terre, faisant des contorsions épouvantables, grinçant des dents, ayant les yeux enflammés, la bouche écumante, les cheveux tout hérissés, tels à peu près que Virgile dépeint la sybille de Cumes. Ces préludes durent jusqu'à l'arrivée du démon, qui souvent se fait attendre plusieurs heures; mais à peine est-il entré dans le corps de l'élu, que tout à coup les

fureurs de celui-ci augmentent ; il s'élance d'un seul bond sur un siége très-élevé qui lui est préparé d'avance ; ce qui, dit-on, surpasse évidemment les forces de la nature. Tout le monde à l'instant se prosterne pour saluer le démon, qui rend alors ses oracles d'un ton emphatique, d'un style coupé et souvent très-obscur. Dernièrement les mandarins avoient fait une levée considérable d'hommes, pour porter jusqu'aux confins du royaume de Laos du riz aux troupes qui s'y trouvoient. Comme l'air de ce pays est extrêmement malsain, et que les hommes désignés pour le transport craignoient d'y périr, la désolation étoit générale dans tout le pays. Un petit village voisin de celui où je me trouvois alors fut obligé de fournir pour son contingent quatorze hommes, dont douze païens et deux chrétiens. Après leur départ, les autres habitans du village, qui ne renferme que cinq familles chrétiennes, prirent le parti de consulter le démon, de la manière que je viens de rapporter. Les cérémonies étant achevées, le démon répondit que sur les quatorze personnes dont on lui demandoit compte, il n'en reconnoissoit pour siennes que douze, qu'il ramèneroit saines et sauves ; que quant aux deux autres, il ne s'en mêloit pas. Le lendemain de cette cérémonie, les épouses de ces deux hommes, bonnes chrétiennes, vinrent me prier de dire une Messe pour leurs maris, et me racontèrent l'aventure que je savois déjà ; elles s'amusoient beaucoup de ce que le démon n'avoit pas voulu prendre leurs maris sous sa protection. J'attendois avec impatience le résultat de cette affaire, lorsque les mandarins, après deux journées de marche seulement, renvoyèrent chacun chez soi tous ceux qui avoient été de l'expédition ; ils y arrivèrent tous sains et saufs, et la prédiction fut ainsi vérifiée. On m'a assuré qu'un jour un chrétien s'étant caché parmi les païens dans une de ces

cérémonies, l'oracle resta muet, et dit seulement qu'il y avoit là des profanes qui l'empêchoient de parler.

» Je crois avoir déjà beaucoup parlé, dans mes précédentes lettres, des mœurs et des usages de ce pays ; j'ajouterai seulement que depuis que je l'habite, maintes fois j'ai été frappé de la conformité d'un grand nombre de coutumes avec celles que nous lisons des anciens peuples, dans l'Ecriture-Sainte, dans Homère, Virgile, etc. Je vous demande permission de remettre de nouveaux détails sur cet article à la prochaine occasion.

» Je me suis fidèlement acquitté de la commission dont vous m'avez chargé pour nos catéchistes et pour nos chrétiens ; vous verrez, par la lettre ci-incluse, combien ils en ont été flattés. Elle est au nom des catéchistes et des chrétiens à qui j'ai parlé ; le nombre n'en est pas très-grand, et c'est pourquoi la lettre n'est écrite qu'en Tong-Kinois, et non en latin. D'ailleurs, les catéchistes que j'ai avec moi savent si peu le latin, qu'ils n'auroient pu que très-difficilement vous écrire en cette langue. Ils l'ont donc écrite en langue mandarine, dont l'écriture est la même que la chinoise. Je vous assure qu'ils ont mis toute leur éloquence à contribution, surtout l'excellent chrétien qui a signé, et qui passe pour un des premiers hommes du pays, sous tous les rapports. J'ai traduit cette lettre le plus fidèlement qu'il m'a été possible, mais je n'ai pu rendre que bien imparfaitement toute la force de l'humilité des expressions de l'original : notre langue, je crois, n'en est pas susceptible. Quoi qu'il en soit, cette lettre pourra vous donner une idée du style Tong-Kinois et de la manière dont ils écrivent aux personnes d'un rang très-élevé. Vous verrez aussi ce que c'est que le papier du Tong-King qui se fait avec l'écorce d'un arbre dont j'ignore le nom français. Il n'y en a pas d'autre que celui-là.

» Je finis en me recommandant très-instamment, ainsi que toute cette mission, à vos prières et saints sacrifices; je suis avec respect, etc.

» Masson, *missionnaire apostolique*. »

P. S. Je ne vous parle pas de l'arrivéede M. Bringole en Cochinchine; ce seroit anticiper sur ses droits. Je présume d'ailleurs qu'il n'aura pas manqué de vous en écrire tous les détails.

Traduction littérale faite par M. Masson, missionnaire apostolique, d'une lettre en langue mandarine adressée par les catéchistes et par les fidèles de Tong-King, à M. Ferry, supérieur du seminaire de Nancy.

« L'an de J. C. 1828, le 6 juillet, la neuvième année du roi Minh-Mênh, le 25 de la cinquième lune, année Mau-ty, royaume du Tong-King situé à l'orient, vicariat de l'évêque Jacques.

» Nous baissons la tête jusqu'à terre pour saluer très-respectueusement le Père supérieur qui daigne penser à ce petit royaume et en avoir pitié. Nous sommes tous nouveaux chrétiens, à peu près comme des enfans qui ne font que commencer à étudier; grâces à la libéralité infinie de Dieu qui nous a éclairés, et grâces aussi au Saint-Siége qui a envoyé des hommes pour nous instruire. Nous chez qui la religion chrétienne existe depuis près de 200 ans, nous sommes encore extrêmement foibles, et ressemblons à des aiglons nouvellement nés qui n'ont

point encore de plumes, et qui ont besoin de s'appuyer sur les ailes des oiseaux, pour apprendre peu à peu à voler dans les régions les plus élevées. Nous sommes aussi comme un vaisseau qui navigueroit pendant une nuit très-obscure, s'il n'a point d'étoiles pour éclairer sa marche, comment fera-t-il pour connoître le chemin qu'il doit tenir et ne pas s'égarer? Aussi n'y a-t-il aucun jour où nous ne pensions aux étonnantes vertus des supérieurs venus du grand royaume (la France) qui ont pitié de notre petit róyaume. Ils ne craignent ni la fureur des flots, ni le vent, ni la rosée, ni la neige, ni le froid. Nous vous supplions donc de venir aussi visiter notre petit royaume pour y faire un jardin, y planter des arbres qui produisent d'excellens fruits, afin que, par la suite, on puisse y recueillir beaucoup de grains spirituels, dignes d'être reçus dans le ciel; afin aussi que nous n'éprouvions pas le sort de l'arbre stérile qui a été maudit, ou de ces grains de semence qui sont tombés dans une mauvaise terre. Mille actions de grâces soient rendues à tous les Européens qui viennent nous prêcher la Religion chrétienne. Ils dissipent les nuages obscurs qui nous empêchoient de voir le ciel; ils enlèvent les ronces et les épines, pour nous frayer un chemin spacieux dans lequel nous puissions entrer. Si nous autres habitans de ce petit royaume, nous pouvions atteindre à un tel degré de vertu, nous le regarderions comme une vertu éminente. D'ailleurs, un si petit royaume n'a que des habitans sans intelligence; comment donc osons-nous nous servir de la langue de notre pays pour offrir nos respects au Père supérieur du séminaire de Nancy? Jusqu'à présent pareille chose n'a jamais eu lieu; mais maintenant que nous avons appris, avec la plus extrême joie, par le P. Nghiem (Masson)

que les éminentes vertus du Père supérieur l'avoient porté à vouloir bien penser à notre petit royaume, nous regardons les paroles qu'il nous envoie, comme beaucoup plus précieuses que de l'or, de l'argent et des pierreries qu'il auroit mis dans sa lettre pour nous envoyer, à nous qui ne sommes que des gens méprisables et vils. C'est comme si le roi alloit visiter le moindre de ses sujets, ou comme une mère qui porte dans son sein son enfant nouvellement né. Nous regardons donc cela comme beaucoup plus précieux que mille onces d'or; car mille onces d'or on peut les trouver facilement, mais des paroles aussi précieuses, où les trouver? Ainsi donc nous ne faisons pas attention si nous sommes des gens de rien, nous ne rougissons pas des paroles rustiques et grossières que nous envoyons par le P. Nghiem, pour rendre témoignage que nous nous prosternons devant le Père supérieur de Nancy pour le remercier; car il est comme le ciel qui couvre absolument tout, sans exception, ou comme le soleil et la lune qui éclairent tous les cieux. Il imite aussi la générosité du Seigneur du ciel, qui permet à tout le monde de le prier constamment jour et nuit. Nous avons donc fait tous nos efforts pour écrire ces paroles, et nous osons supplier le Père supérieur de ne pas s'en offenser, quoique nous soyons des personnes méprisables et d'un esprit très-borné. Nous le prions aussi de nous pardonner la rusticité de ces paroles et de prier pour nous, afin que le Seigneur du ciel nous accorde toutes sortes de biens quant au corps et quant à l'ame, en ce monde et en l'autre.

PAUL THUYET,
PIERRE THAP,
JEAN CHAT, } au nom de tous les catéchistes.

JEAN CAI-NGHI, au nom de toute la chrétienté où je me trouve. »

Lettre de M. Pallegoix, missionnaire apostolique, à sa famille.

Macao, 16 février 1829.

Mes chers parens,

« Me voici enfin arrivé en bonne santé au terme d'un voyage de six mille lieues au moins, parcourues dans l'espace de quatre mois et demi. Je pense que vous avez reçu une lettre que je vous écrivis sur mer près de l'île de la Trinité, par l'occasion d'un navire anglais : je vous y disois que je n'avois éprouvé le mal de mer que pendant deux jours ; que jusque là notre traversée avoit été très-heureuse. Le jour des équinoxes d'automne nous éprouvâmes près des côtes du Portugal une terrible tempête, qui ne nous causa cependant que de la frayeur : les vagues de la mer s'élevoient contre nous comme des collines de quarante à cinquante pieds de haut, et de plus d'une lieue de longueur ; elles sembloient devoir nous engloutir ; mais notre excellent navire s'élevoit et s'abaissoit comme un morceau de liége : néanmoins quelques lames d'eau s'élançoient sur le pont et nous faisoient trembler. Heureusement cette tourmente ne dura que six heures : c'est vraiment dans ces momens-là que l'on est tout pénétré de la grandeur de Dieu ; on ne voit que des abîmes autour de soi, et l'on ne peut se réfugier qu'entre les bras du Tout-Puissant. Je suis parvenu à me préserver tout-à-fait de l'ennui que j'aurois pu éprouver pendant un si long voyage ; je lisois, je me promenois, je causois

avec un passager laïque qui m'étoit affectionné ; je pêchois des poissons, des oiseaux, des molusques et des vers marins, etc. Vous riez de ce que je vous dis que je pêchois des oiseaux ; c'est cependant la pure vérité : le navire est presque toujours entouré d'oiseaux de mer, dont plusieurs se prennent très-bien à la ligne. On laisse pour cela flotter dans l'eau un morceau de lard sur un hameçon ; l'oiseau avide se pose dessus, avale tout, et on n'a plus qu'à le tirer de l'eau avec la ligne. Nous en avons pris un qui est presque aussi gros qu'un mouton du Cap.

» Il faut que je vous dise un mot de ce qu'on appelle le baptême de la ligne. Lorsque nous avons passé sous la ligne, les matelots tirèrent un coup de fusil qui nous fit sortir de table et monter sur le pont : alors vint un postillon, avec une suite grotesque et monté sur un matelot déguisé en âne (ou plutôt en cochon) ; il remit une lettre du prétendu Père la Ligne qui demandoit quels étoient les profanes qui venoient dans son empire, et leur ordonnoit de se préparer à être baptisés. Le capitaine répondit à ses questions, et, me montrant, il dit : Vous pourrez baptiser les autres comme vous voudrez ; mais celui-ci est déjà bon chrétien, il n'a pas besoin d'un nouveau baptême. Le lendemain après déjeûner, tous les matelots déguisés s'avancèrent pour la cérémonie : des gens d'armes vinrent prendre les uns après les autres tous ceux qui devoient être baptisés ; on les faisoit asseoir sur un beau siége qui, dans la réalité, n'étoit qu'une planche recouvrant une petite cuve pleine d'eau. Un barbier, armé de rasoirs de bois, leur saupoudroit la figure avec de la farine, du suif et quelquefois de la fiente de poule ; ensuite il leur racloit sans pitié le visage de toutes ses forces. Pendant cette comédie, on tiroit tout à coup la planche, et, le pauvre patient

tomboit dans l'eau, se débattoit, mais en vain : il se trouvoit, comme par enchantement, attaché au fond. Peu à près, on lâchoit la corde qui le tenoit, et le patient s'enfuyoit, se croyant déjà délivré ; mais un matelot déguisé en diable lui couroit après, et le saisissoit avec un grappin et une chaîne de fer : il l'avoit bientôt ramené à son poste ; et plongé de nouveau dans la euve, il recevoit une vingtaine de seaux d'eau sur lui, et ne sortoit de là qu'après avoir promis au vieux Père la Ligne une somme de dix ou douze francs. Quand on eut baptisé ceux qui devoient l'être, je croyois tout fini ; mais point du tout, on se mit à se jeter des seaux d'eau salée les uns sur les autres, avec un tel acharnement que je m'enfuis dans la chambre. Je m'y croyois en sûreté ; mais on me menaça d'envoyer le diable à mes trousses, si je ne sortois pas. Je ne me le fis pas dire deux fois : je montai sur le pont, et je fus accablé d'eau comme les autres ; le capitaine lui-même en eut sa part. Quand on fut las de nous arroser, j'allai me changer ; et pour les remercier du bain qu'ils m'avoient fait prendre, je leur donnai vingt francs et une bouteille d'eau-de-vie. Cette cérémonie se pratique sur tous les navires depuis plus de 300 ans. Ordinairement quelqu'un se déguise en prêtre, et singe les cérémonies de l'Eglise ; mais les matelots qui m'aimoient, ne l'ont point fait par égard pour moi.

» A plus de trois mille lieues de France, au milieu d'une mer immense, nous avons rencontré une petite île déserte, ou plutôt un rocher d'une lieue et demie de long, auquel on a donné le nom de St-Paul, parce qu'elle se trouve isolée au milieu des mers, comme ce solitaire au milieu des déserts. Nous nous y arrêtâmes un jour dans l'intention de visiter ce rocher curieux, qui est un reste d'un antique volcan ; on y voit même encore une bouche énorme

et affreuse de volcan. Malheureusement le vent s'apaisa pendant la nuit, un fort courant nous entraîna à cinq lieues de là. La brise ne vint que le soir. Nous y arrivâmes cependant assez à temps pour pêcher. Le canot qui étoit allé au rivage de l'île, au bout de trois quarts d'heure de pêche, revint chargé de cinquante gros et excellens poissons, provision qui nous dura une quinzaine de jours. Vous ne croiriez peut-être pas que les poissons puissent voler; il est cependant vrai qu'on trouve des milliers de poissons volans, qui sont absolument de la même forme que le goujon, avec deux ou quelquefois quatre ailes membraneuses. Ils s'élèvent de la mer par centaines, toutes les fois qu'ils rencontrent les gros poissons; mais ils vont retomber à deux ou trois cents pas plus loin. Pendant la nuit il en tombe souvent sur le navire, on en trouve quelquefois dix, et même vingt dans une nuit. Nous en avons mangé qui pesoient une livre et demie. Le spectacle de la mer est le plus beau qu'on puisse voir, surtout dans les pays chauds, où le ciel est parsemé de mille nuages dont les couleurs sont variées et charmantes; au coucher du soleil surtout, l'air est tout en feu; il semble que le ciel se soit ouvert, et que la Divinité apparoît sur un trône éclatant d'or, d'argent et de pourpre. Comme elles s'écouloient vîte ces heures délicieuses que j'employois à contempler les œuvres de Dieu, émanation de sa beauté et de sa magnificence! Pendant la nuit, la mer autour du navire paroissoit toute en feu; sa surface, huileuse et phosphorique, s'embrasoit par le choc du navire; des millions d'étincelles éblouissoient les yeux, et une longue trace de lumières indiquoit au loin le passage du navire.

» Nous avons passé presque à vue de la Nouvelle-Hollande. Là, comme dans bien d'autres endroits, le télégraphe me-

suroit soixante-quinze à quatre-vingts lieues en un jour. Les oiseaux qui habitent les rivages de ces terres sauvages venoient, pour ainsi dire, nous saluer et nous regarder avec une curiosité qui leur coûtoit quelquefois bien cher; car nous en avons tué un grand nombre. Jusqu'au mois de janvier 1829, nous n'avions vu que quatre terres, Madère, St-Antoine, la Trinité, St-Paul; mais dès ce moment-là nous n'avons presque pas cessé de voir des îles; j'en ai compté plus de soixante. Dans plusieurs de ces îles nous avons aperçu des feux que les Sauvages allumoient, probablement pour nous attirer à eux et faire commerce avec nous. Presque toutes ces terres ont un aspect ravissant, des forêts immenses et magnifiques d'orangers, de palmiers, de citronniers, etc.; nous y avons vu des arbres qui avoient bien cent cinquante à deux cents pieds de hauteur. Cependant nos vivres s'étoient épuisés, il ne nous restoit plus que huit ou neuf tonneaux d'eau douce, et le capitaine se décida à relâcher dans une baie de la belle île de Timor. Nous y arrivâmes la veille de l'Epiphanie, sur le soir; mais pendant que nous attendions le pilote pour nous indiquer un endroit favorable pour jeter l'ancre, la nuit vint, le vent cessa et un courant rapide nous entraîna à sept ou huit lieues de là. Après avoir en vain, pendant quatre jours, essayé de surmonter le courant, il vint sur le soir un vent un peu fort qui nous porta où nous voulions aller. Alors vint à nous une barque remplie de Sauvages presque noirs, et tout nus, affreux à voir, et poussant comme des hurlemens en chantant. Le maître de la barque étoit un portugais. On jeta l'ancre, et il conduisit le capitaine à terre. Le lendemain matin, j'allai aussi à terre sur la barque des Sauvages. L'endroit où nous abordâmes, appelé Dilly, est un gros village, dont chaque maison, toute bâtie en bam-

bous, ressemble à une grange (espèce de grands roseaux très-forts). C'est un établissement portugais où cette nation vient faire le commerce de cire, de bois de sandal et d'esclaves : car dans cette grande île, presque toute sauvage, idolâtre et mahométane, il y a plus de vingt roitelets qui vendent leurs sujets aux Européens. Ce qui me consola fut d'y trouver un religieux portugais, qui forme et augmente tous les jours une chrétienté bien intéressante; car ces pauvres Sauvages paroissent avoir un caractère assez docile. Je suis allé voir le *padre* (le père, le religieux), et après lui avoir fait cadeau de croix, de médailles, d'images et autres objets d'Europe, surtout pour les distribuer à ses chrétiens, je lui demandai la permission de célébrer la sainte Messe, consolation dont j'avois été privé depuis bien long-temps; mais outre que rien n'étoit prêt et qu'il ne se trouvoit personne pour m'assister, il arriva de la part du gouverneur un esclave qui m'emmena chez lui. Là, il fallut déjeuner pour ne pas déplaire au gouverneur. Je mangeois à côté du fils d'un roi de l'île; je lui fis cadeau d'un collier de grains rouges, d'une épinette, et je vous assure qu'il sautoit de joie et ne savoit comment me remercier. Je fis aussi quelques dons au gouverneur et au juge du pays. Celui-ci s'affectionna à moi, me donna une grande provision d'oranges, de citrons, de cocos et une bouteille de miel. Il me fit beaucoup parler des missions; je le crois profondément religieux. Le soir il y eut sur une place un grand combat de coqs, amusement favori des Indiens Malais, habitans de toutes les îles voisines. On avoit préparé des fauteuils pour le gouverneur, le capitaine et moi, et pour plusieurs rois des pays voisins, qui se trouvoient alors à Dilly. Mais dès que j'eus vu les coqs armés de grands éperons d'acier, s'entrepercer, perdre leur sang et expirer

sur

sur le champ de bataille, je me levai, détestant cet amusement cruel. Je dirigeai mes pas vers la petite église, entourée de palmiers et de cocotiers; mais mon amè y fut attristée, en voyant quatre Indiens y déposer un cadavre qui devoit y rester jusqu'au lendemain matin, en attendant qu'on l'enterrât. Le soir du même jour il fallut se rembarquer; nous ne nous éloignâmes pas de Timor pour cela. Pendant dix jours de calme, le courant nous entraîna entre cette île et une autre appelée Ombay, dont les habitans sont si méchans, qu'ils tirent des flèches empoisonnées sur les navires qui approchent de leurs côtes : on dit même qu'ils sont presque tous anthropophages. Pendant que nous luttions ainsi contre le vent qui nous étoit contraire, il me venoit mille et mille pensées sur ces îles; j'aurois presque voulu être jeté sur leurs côtes inhospitalières pour hasarder d'y répandre le royaume de Dieu.

» Près d'une grande île appelée Bournou, nous reçûmes un coup de vent terrible qui nous enleva deux voiles, nous cassa le bout d'un mât et coucha tellement le navire sur les flancs, qu'il ne put pas se relever avant qu'on eût abaissé presque toutes les voiles. Nous avons pris beaucoup de requins et autres gros poissons entre toutes ces îles; nous y avons pris aussi de gros oiseaux de mer, tellement stupides qu'ils se laissent prendre à la main! Aussi les appelle-t-on fous. Après avoir fait un immense détour, à cause des vents contraires, nous approchâmes enfin des côtes de la Chine. Nous n'apercevions pas encore les petites îles voisines de Macao, à travers lesquelles il nous falloit passer, lorsque nous nous trouvâmes tout à coup entourés de plus de cinquante barques chinoises qui nous offroient du poisson. Au milieu de la nuit, nous rencontrâmes les îles, et le lendemain matin nous jetâmes l'ancre à une demi-lieue de Macao. Le capitaine

alla à terre, avec une lettre que je lui donnai pour notre Procureur, et quelques heures après un bateau vint me chercher. Quelle agréable surprise! trois de mes anciens compagnons du séminaire de Paris me sautent au cou, et nous allons à terre, dans un épanchement de cœur et une joie inexprimables. Nous passions à travers une multitude de barques décorées de rubans, de papier doré et argenté, et de diverses couleurs. Chaque barque avoit une espèce d'autel couvert de fleurs, de fruits ou de viandes rôties; on y brûloit de petits bâtons odoriférans; le bruit des tambours, des cymbales et des chaudrons retentissoit au loin. Mes confrères me dirent que toutes ces barques étoient venues pour célébrer la nouvelle année chinoise. J'aperçus aussi deux de leurs temples ou pagodes, qui sont construits à l'ombre de grands arbres et décorés, à l'entrée, de grands étendards rouges. Je les ai visités dans la suite, et j'y ai vu beaucoup de figures monstrueuses, des autels chargés de fruits ou de grains, des bougies odoriférantes qu'on y brûle sans cesse en l'honneur d'un vilain dieu de bois doré, qui est assis au fond sur un trône magnifique. J'ai vu qu'on lui portoit deux cochons rôtis.

» Macao est une grande ville qui renferme 60,000 habitans environ, dont 4,000 tout au plus européens. La ville est cependant sous l'autorité des Portugais, qui ont bâti quatre forteresses pour la garder. Nous sommes habillés en laïques : nous allons nous promener tous les deux jours sur les collines voisines qui sont toutes parsemées de tombeaux chinois; mais nous nous gardons bien de dépasser une certaine muraille, qui se trouve à une lieue de la ville, car, on nous feroit périr dans les prisons. Les Portugais nous connoissent bien pour prêtres et nous font mille honnêtetés. Le commandant des quatre forteresses et le gouverneur m'ont invité à leur table. Je trouve partout

des pères, des frères et des sœurs selon l'Evangile. Il n'y a pas apparence que je puisse pénétrer dans les missions avant quatre ou cinq mois. Ma santé est toujours excellente. Je vous écrirai avant mon départ de Macao; mais je ne sais pas quand vous recevrez la lettre. Les navires d'Europe ne viennent ici que pendant six mois de l'année : ne vous inquiétez nullement sur mon compte, priez seulement pour moi comme je prie pour vous.

» J. B. Pallegoix, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Marette, missionnaire apostolique au Tong-King.

mars 1829.

« Depuis mon arrivée, j'ai été témoin de plusieurs processions que les Chinois ont faites à l'occasion de la réédification d'une pagode; la dédicace a été célébrée avec octave. Chaque état avoit sa procession. On y étale plus qu'ailleurs encore ce qu'on a de plus brillant. Les bannières, les drapeaux ne manquent pas. On promène sur des brancards les offrandes. Vous voyez des cochons entiers rôtis, des chèvres, des volailles, différens mets, des fruits, du bois précieux, etc. Un nombreux cortége environne ces viandes offertes au démon. Ces dévots pourtant me paroissent plus occupés de leurs riches habits de soie, que d'honorer leurs divinités par des prières. La musique est nombreuse et fort bruyante.

» J'ai, en qualité de curieux du premier ordre, visité en détail et de fort près les pagodes. L'accès en est facile; je ne dirai pas qu'on reste couvert, c'est un signe

de respect en Chine; mais on y rit, cause, fume, etc. Je n'y ai jamais vu d'adorateurs en prières. Ces temples, comme ceux des anciens, sont élevés dans des endroits retirés et ombragés. L'extérieur est décoré de différentes figures mythologiques sculptées, et assez bizarres. A en juger par celle de Macao, les pagodes de Chine sont différens oratoires séparés, et bien loin de représenter nos belles nefs d'églises. Au reste, je pense qu'il en existe de plus vastes: l'intérieur est bien orné; au fond se trouve l'autel, sur lequel brûlent des baguettes parfumées, des cierges et des lampes, et sur lequel sont quelquefois placées des offrandes de fruits, etc. Derrière est une niche fort propre où sont exposées une ou plusieurs statues ou idoles. Ces simulacres sont de diverses matières plus ou moins précieuses, ordinairement dorées. Une cloche est suspendue dans l'intérieur du temple, à quatre ou cinq pieds de terre. On la sonne non avec un battant, mais en la frappant. Une des grandes dévotions des Chinois est de brûler du papier-monnaie. A la nouvelle et à la pleine lune, ils allument deux grandes lanternes devant leurs boutiques. Dans chaque maison il y a une espèce d'autel avec la tablette des ancêtres, auprès de laquelle brûle une lampe. Il y a encore devant la boutique un trou où se trouvent quelques caractères, et où l'on allume de petits bâtons odoriférans. La maison en dehors, et souvent aussi en dedans, est couverte de papiers dorés où sont représentés des vers symboliques et superstitieux.

» Le mariage se célèbre ici comme ailleurs avec éclat, ce n'est que musique et festins. J'en sais quelque chose; notre voisin vient de nous assommer jour et nuit d'une musique bruyante, sans parler des détonations continuelles de pétards, genre de divertissement favori.

» Les funérailles sont encore, comme chez les anciens,

accompagnées d'une musique lugubre ; le blanc est l'habit de deuil. Je ne vois point de prêtres à ces convois ; jamais je n'avois vu tant de chinoises dans la rue que dernièrement, à la suite d'un cercueil. Leur mari étoit peut-être porté en terre. Deux pleureuses escortoient le corps dans l'attitude de la douleur ; les suivantes avoient sur la tête une pièce de toile grise qui les unissoit. En passant, on répand des papiers-monnaies. Je n'ai pas encore été spectateur de l'enterrement même, les cimetières sont sur des hauteurs. Les tombeaux sont larges et en forme de fer à cheval. On y met une inscription.

» Il me reste à raconter un fait récent assez singulier. Il y a sur le bord de la mer une pierre que les Chinois regardent comme sacrée, parce qu'ils prétendent que sa forme est à peu près celle d'une grenouille. Un portugais qui construisoit un mur, se permit de l'appuyer sur cette pierre ; l'affaire prit un caractère si sérieux, qu'aussitôt tous les mandarins des lieux voisins arrivèrent pour constater cette profanation. Vous eussiez vu ces graves juges formant une longue procession au milieu de Macao, s'acheminer en palanquins vers la grenouille, escortés de leurs officiers à cheval et de soldats, précédés de leurs hérauts et bourreaux armés qui poussoient d'effroyables hurlemens et frappoient de bruyantes cymbales, comme pour annoncer l'arrivée des premiers potentats du monde. Arrivés sur les lieux, ces messieurs s'établissent en tribunal au milieu d'une foule empressée, et se disposent à porter une grave sentence, lorsque paroissent des soldats cafres. Ceux-ci étoient envoyés par le gouvernement portugais, offensé de la hardiesse des mandarins qui étoient entrés dans la ville sans son agrément. A la vue de nos Nègres, les mandarins lèvent au plus vite la séance. Après avoir fait des excuses, ils

ont cependant obtenu que la grenouille seroit déchargée du fardeau. N'y a-t-il pas là de quoi rire et pleurer ?

Je suis, etc. »

Lettre de M. Journoud, missionnaire apostolique, à sa famille.

(Tong-King) Ké-Vinh, 13 juillet 1829.

MON CHER PÈRE, MA CHÈRE MÈRE,

« JE vous transmets quelques détails sur les événemens qui ont accompagné notre traversée.

» Le 2 mai, le père Jérôme, Dominicain espagnol, MM. Cuenot, Marette et moi, nous partîmes de Macao sur une barque de la Douane Portugaise, que nous quittâmes bientôt pour monter sur une jonque chinoise, où nous fûmes enfermés dans un petit réduit de six à sept pieds carrés en largueur et deux de hauteur. Nécessité étoit pour nous, comme vous le voyez, de nous tenir couchés. Heureusement il nous étoit quelquefois permis de sortir de cet étui. Le 3 mai, jour où les pieux associés de la Propagation de la Foi adressoient au Ciel de ferventes prières pour nous, nous levâmes l'ancre, et le soir même nous arrivâmes à Sancian, île célèbre par la mort de saint François Xavier. Nous vîmes, les jours suivans, Louy-Tcheou et Tiong-Tcheou-Fou; le dix, nous entrâmes dans le golfe du Tong-King. Nos Chinois idolâtres, pour obtenir une heureuse traversée, firent à la mer un grand sacrifice, consistant en une tête de cochon, un poulet, et en quantité de thé et de papier. Ils jetèrent à la mer, en

forme de libation, tout le thé et le papier, à mesure qu'ils y mettoient le feu; pour les viandes, les quatre sacrificateurs les dévorèrent avec avidité après l'oblation.

» Enfin, le 12 mai, nous jetâmes l'ancre près du Tong-King; mais jugez de notre embarras, aucune barque des pêcheurs chrétiens ne paroissoit sur la côte. Tous avoient pris la fuite à la vue de trois vaisseaux du roi qui étoient en croisière devant le port. Ces vaisseaux étoient à la recherche de certains brigands qui infestent ces parages. Comme nous en étions très-près, nous n'osions pas même lever la tête. Nos conducteurs trembloient de tous leurs membres, et leur frayeur n'étoit pas sans fondement : nous eûmes la visite de quatre mandarins, mais grâce à notre position avantageuse nous ne fûmes pas aperçus. Après deux jours passés dans cette perplexité, la Providence permit qu'un pilote chrétien vînt s'offrir pour introduire notre jonque dans le port; sur les sept heures et demie, nous mîmes pied à terre dans le Tong-King oriental, mission des Dominicains espagnols, à Xoung-Dieng, paroisse toute habitée par des chrétiens, au nombre de 5,000 environ. Le Curé nous introduisit dans une petite église, où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour réciter à voix basse un *Te Deum*. Ensuite des porteurs nous reçurent dans leurs filets (c'est la chaise à porteurs de ces pays-ci), et nous emportèrent en courant dans la maison de Dieu (maison du Prêtre et des catéchistes), située tout près de là. Nous fûmes reçus à bras ouverts. Les principaux du village, avec de beaux poissons qu'ils nous apportoient en présent, s'empressoient de nous rendre visite. La femme du chef du village avec ses filles, ainsi qu'une communauté de religieuses, vinrent aussi nous saluer à leur tour. J'admirois l'empressement de ces braves gens. Pendant nos repas nous étions

environnés de spectateurs qui venoient considérer avec curiosité nos manières européennes. Ils rioient beaucoup en nous voyant manger avec la cuiller et la fourchette qui ne sont point en usage ici. Ils étoient étonnés de nous voir boire plusieurs fois pendant le repas, car pour eux ils ne boivent qu'une bonne fois à la fin, et leur boisson c'est du thé chaud.

» Ce fut le 21 que nous arriva la barque envoyée par Mgr. de Gortyne, vicaire apostolique de notre mission, à qui nous avions donné avis de notre arrivée. Avant notre départ, les principaux du village vinrent nous faire leurs adieux, et nous exprimer de la manière la plus touchante la douleur que leur causoit notre départ.

» Le voyage que nous allions faire étoit périlleux : nous passâmes d'abord devant plusieurs corps de garde sans être aperçus. Nous croyant hors de danger, nous remerciâmes Dieu et nous nous livrâmes à la joie. Hélas ! nous ignorions le danger qui nous menaçoit. Un indigne chrétien que nous avions eu le malheur de rencontrer sur le fleuve, après nous avoir salués en se prosternant par trois fois devant nous en signe de respect et d'amitié, étoit allé nous dénoncer vers onze heures ou minuit, et cela pour avoir de l'argent ; en sorte qu'on peut exactement dire de lui ce que l'Evangile dit de Judas, *intravit autem Satanas in Judam*... Comme vous le pensez, nos ennemis ne perdirent pas de temps ; douze soldats furent mis à notre poursuite. Quoique nous ne nous doutassions de rien, nous ramâmes fortement le reste de la nuit, et le lendemain, vers les neuf heures du matin, nous n'étions plus qu'à une lieue et demie de notre collége, où nous nous rendions : déjà nous croyions n'avoir plus rien à craindre, lorsque notre catéchiste, qui avoit voulu descendre, fut assailli par trois ou quatre soldats qui se jetèrent sur lui ; heureuse-

ment il eût assez de force pour se débarrasser de leurs mains. Cependant, pour détourner l'orage de dessus nos têtes, il se mit à agacer ces soldats et s'en fit poursuivre jusque dans un village voisin qui est tout chrétien. Là, en un clin d'œil une foule considérable se rassembla ; le chef du village, qui connoissoit notre catéchiste et qui étoit déjà instruit de notre arrivée, dit aux soldats : *de quel droit poursuivez-vous ce jeune homme? montrez vos papiers et vos ordres....* Pendant ce temps-là notre catéchiste gagna le large. De notre côté nous ramions de toutes nos forces ; une barque dans laquelle il y avoit quatre ou cinq soldats nous poursuivoit vivement. Le mandarin commandant des satellites, apercevant sur le rivage cinq à six barques de pêcheurs chrétiens, leur ordonna de nous poursuivre, en leur criant, comme en France on crie aux voleurs *Bát, Bát...* C'est-à-dire, *arrêtez, arrêtez.* Ceux-ci, qui savoient que nous étions des pères européens, firent semblant d'obéir, mais avec tant de négligence que le mandarin vit clairement qu'on se moquoit de ses ordres. Différens coups de bâton furent leur récompense. Dans ce péril extrême, j'eus recours à la Sainte Vierge et à saint Michel, priant instamment cette puissante protectrice et ce puissant protecteur de combattre pour nous, et de mettre en fuite nos ennemis. Toutefois, persuadés qu'il nous étoit impossible d'échapper, nous nous étions déjà munis de nos bréviaires, du nouveau Testament et de l'Imitation, pour les porter avec nous dans notre captivité.... Bientôt nous vîmes sur la rive gauche une grande multitude de peuple. Les chrétiens d'un village voisin ayant eu connoissance de notre danger, accouroient à notre secours. Ces braves gens nous appeloient à eux et du geste et de la voix. Aussitôt que notre barque fut à leur portée, sans perdre de temps, avec une longue corde ils

se mirent à tirer en courant à toutes jambes le long du rivage. Il y avoit parmi cette multitude empressée des hommes de tout âge, des femmes et des enfans. Je vis un enfant de dix ou douze ans, qui croyoit être d'un grand secours, et qui avoit assez à faire de se tirer de la boue, et de suivre en courant. Ceux qui ne trouvoient pas place à la corde, nous précédoient ou nous suivoient avec grand bruit... Nos rameurs, harrassés de fatigue, n'eurent plus besoin de manier les rames. Quelque temps après nous vîmes la multitude se grossir d'un grand nombre de jeunes gens qui vinrent s'emparer de la corde pour nous traîner à leur tour. C'étoient les élèves de notre séminaire, qui ayant appris le danger que nous courions, avoient interrompu leur classe pour voler à notre secours. Outre ces auxiliaires par terre, plusieurs barques venoient à notre rencontre pour nous donner aussi main forte. Tous étoient si bien disposés qu'ils avoient l'intention, si nous avions été pris, de nous enlever de force de la barque et des mains des satellites. Je crois que cette multitude effraya nos ennemis. Quoiqu'il en soit, ils cessèrent de nous poursuivre. Enfin nous arrivâmes à notre collége, situé sur le bord du fleuve. Tous nos jeunes Annamites, contens de nous voir hors de péril, s'empressoient au tour de nous. M. Havard, nommé coadjuteur de Mgr. de Gortyne, directeur et professeur du séminaire, nous aborda avec un air de gaîté qui porta la sécurité dans notre ame. *N'ayez pas peur*, nous dit-il, *cela n'est rien. Nous en avons vu et vous en verrez bien d'autres!... Venez voir Mgr. de Gortyne et vous rafraîchir. Si les ennemis arrivent nous serons avertis assez à temps pour prendre la fuite*... Pour moi, mon avis auroit été de ne pas demeurer là, si près du fleuve et si près de l'endroit où nous avions été poursuivis. Je pensois que le mandarin ne manqueroit

pas, le même jour ou le lendemain, de suivre nos traces et de faire de nouvelles recherches, ce qui pouvoit compromettre et troubler le collége... Bref, je m'en rapportai à l'avis de nos anciens Missionnaires qui sont ici sans peur, comme nos vieux guerriers français au milieu des combats. Tout se passa tranquillement ce jour-là et le suivant. Le 23, pendant la nuit, on donna l'alarme à dix heures du soir. Il fallut prendre la fuite et aller nous cacher chacun de notre côté dans les villages voisins. Ici, quand on voyage, on va pieds nus. Je trouvai cette manière de voyager peu commode et peu facile, surtout quand nous traversâmes, par un temps chaud et sec, dans un champ de riz nouvellement labouré : je crus que mes pieds s'en alloient en lambeaux; autant eût-il valu pour nous de passer sur un terrein garni de cailloux pointus. *Bon, bon*, disions-nous, *cela va bien! voilà un beau commencement de vie apostolique*... Nos hôtes nous reçurent on ne peut pas mieux. Ils nous cédèrent le plus bel appartement de leur maison, et nous comblèrent de toutes sortes d'attentions tout le temps que nous restâmes chez eux. Ils ne négligeoient rien pour nous témoigner leur respect et pour nous être agréables... Ce ne fut qu'à regret qu'ils nous virent quitter leurs maisons, le mardi suivant 26 mai, jour auquel nous revînmes au collége. L'alarme qu'on avoit donnée n'avoit été qu'une fausse alerte. Depuis ce temps nous avons demeuré tranquillement au collége. Nous avons su que le mandarin n'a pas jugé à propos de venir ici faire des recherches, parce que, a-t-il dit, il étoit bien certain que nous n'avions pas été si hardis que d'y demeurer, et qu'à coup sûr nous avions pris la fuite sur les montagnes. De sorte que nous sommes mieux ici que partout ailleurs. Mgr. de Gortyne et M. Havard, qui y sont depuis deux ans, n'ont jamais été soupçonnés. Malheu-

reusement la barque des pêcheurs qui nous avoit conduits, avoit été dénoncée. Ces braves gens se sont tenus cachés pendant plus de quinze jours au collége. Le grand mandarin du port voyant qu'ils ne paroissoient pas, s'est saisi de la personne, des barques et des filets de leurs enfans. La justice et la charité commandoient à nos messieurs de ne rien négliger pour tirer d'affaire ces braves gens qui n'étoient dans l'embarras que parce qu'ils s'étoient sacrifiés pour nous. Ici, pourvu qu'on ait de l'argent, on est toujours sûr de gagner son procès. Avec cent piastres on a calmé la colère du grand mandarin, indemnisé et récompensé largement nos bons pêcheurs. Nous avons fait distribuer des images et des médailles dans les villages qui ont montré tant de zèle pour nous dans les momens critiques. Le grand mandarin a dit hautement, que si les soldats avoient pu nous prendre, il ne nous auroit pas rendu la liberté à moins de mille piastres. Peut-être nous auroit-il renvoyés à Macao, ou fait languir dans les prisons avec la cangue. Le bon Dieu ne nous a pas encore jugés dignes de porter les chaînes pour l'amour de lui. Combien ne devons-nous pas être reconnoissans envers ce bon Père, qui nous a protégés d'une manière si visible et si frappante !.. On a bien raison de dire qu'il y a une providence toute particulière pour les missionnaires.

» Je me porte très-bien. Maintenant tout mon souci, c'est l'étude de la langue, qui n'est pas facile. Ici c'est le ton sur lequel on prononce le mot qui en détermine le sens. Le même mot peut avoir six significations différentes, parce qu'il y a six tons ; par exemple, le mot *la* prononcé *recto tono* signifie *pousser de grands ;* prononcé de cinq autres manières différentes, il signifie *merveilleux*, *feuille*, *être*, *insensé ;* étant ajouté au mot *nicor* qui veut dire

eau, il signifie *claire*, *eau claire*. — Le mot *môi*, suivant la manière dont on le prononce, signifie : *fourmi blanche*, *lèvres*, *obscur*, *trompeur* ou *tromper*. — *Extrémité d'une corde*, *du fil*, *etc*. *Nourriture*, *appât*, *butin*.

» Les chaleurs jusqu'ici ne nous ont pas été insupportables ; je n'ai encore vu monter le thermomètre qu'à trente degrés. Comme j'ai de très-bon riz, je me passe volontiers de pain. Ne croyez pas toutefois qu'on puisse ici préparer le riz avec du lait, comme en France. Les Tong-Kinois ne font pas usage de lait. Ils ont des vaches et des chèvres qu'ils ne traient pas. Je souffre un peu pour la boisson. J'ai peine à m'accoutumer à boire chaud durant ces chaleurs. Lorsque j'ai une grande soif, je me hasarde à boire un peu d'eau de pluie sans la faire chauffer. On peut en boire impunément en petite quantité. Les Tong-Kinois boivent toujours chaud. Ils disent que l'eau froide donne la colique et la dyssenterie.

» Vous seriez tentés de rire si vous voyiez ce que je ressemble avec ma longue barbe, que je n'ai pas faite depuis que je suis arrivé, et que je ne ferai plus tant que je serai au Tong-King. J'en ai presque jusqu'aux yeux. Les Tong-Kinois aiment à voir une belle barbe ; sous ce rapport je leur plais beaucoup. Nous ne portons jamais de bas ; à la maison nous portons des sandales comme les Capucins. Quand on voyage, on va pieds nus. Ici les chapeaux ordinaires sont en feuilles, à peu près aussi grands que les parapluies d'Europe. Nos habillemens sont légers, larges et commodes. Tout cela me convient parfaitement. Nous portons les cheveux courts, à la Titus.

» Je suis, etc.

» JOURNOUD, *missionnaire apostolique*. »

MISSION DE COCHINCHINE.

L'ÉDIT par lequel il a été enjoint à tous les missionnaires du Tong-King et de la Cochinchine de se rendre à la ville royale, a été très-nuisible à la Religion dans ce dernier pays. Comme le roi y fait sa résidence, les Prêtres européens y ont été plus exposés aux perquisitions des mandarins. MM. Taberd, Gagelin et Odorico, qui avoient été arrêtés en 1827, ont bien été remis en liberté, mais il est probable que la police royale exerce sur eux une surveillance active, et qu'ils sont obligés d'user de beaucoup de prudence et de précautions pour remplir les fonctions du ministère apostolique. Nous n'avons point encore appris si le vicaire apostolique de la mission, M. Taberd, nommé évêque d'Isauropolis, a pu être sacré. M. Noblet, un des missionnaires que le naufrage avait portés en Cochinchine (1), et qui étoit destiné pour cette mission, y est mort au commencement de l'année 1829. C'est une grande perte : M. Noblet étoit plein de zèle et de talens ; il auroit rendu de grands services à la Religion. Voici le catalogue des sacremens administrés dans la mis-

(1) Voyez le 17.e N.°, page 479.

sion de Cochinchine, pendant l'année 1826. Le Baptême a été conféré à 2,955 enfans de chrétiens, à 491 enfans de païens en danger de mort, et à 106 adultes. Il y a eu 27,611 confessions, 20,017 communions, 486 communions en viatique, 770 extrêmes-onctions, 442 mariages bénits.

Lettre de M. Taberd, vicaire apostolique, à M. Cholleton, vicaire général du diocèse de Lyon, et à M. Durand, curé de St-Irénée, à Lyon.

Hué, dans le royaume de Cochinchine, le 28 février 1828.

MESSIEURS,

« L'ANNÉE dernière j'écrivis en France une lettre dans laquelle je donnai connoissance des tentatives multipliées de sa majesté l'empereur de Cochinchine pour persécuter la Religion, je vais continuer ma narration. Les différens projets de persécution qui ont été présentés par des mandarins, n'ont point été approuvés; mais sa majesté s'y est prise d'une manière adroite pour parvenir à son but; et tout en voulant éviter à l'extérieur la réputation de persécuteur, elle n'en persécute pas moins la Religion de la manière la plus cruelle.

» Dans le mois de Novembre 1826, je fus attaqué de la dyssenterie, dont je ne suis point encore guéri. Vers la fin de décembre, le roi envoya un de ses pages, un interprète, et six soldats avec un palanquin, pour me conduire à la cour, sous prétexte de traduire quelques lettres, me faisant dire de porter mes livres et de conduire le nombre d'écoliers que je voudrois. Les Prêtres du

pays, les écoliers et tous les chrétiens étaient émerveillés de ce que leur roi me faisoit une si pompeuse réception. Malgré ma maladie qui devenoit sérieuse, je fus obligé de me rendre à leur avis. Je craignois qu'un refus de ma part ne fît éclater la persécution, et je voulois être à l'abri de tout reproche. Je louai donc une barque, et je partis. Ne sachant pas trop comment tourneroient les affaires, je profitai de la raison de ma maladie pour faire demander au roi la permission d'habiter dans une maison particulière, un peu loin du palais, ce qui me fut accordé. Tout alloit bien jusque-là; mais deux ou trois jours après mon arrivée, paroît une ordonnance de sa majesté, enjoignant à tous les Européens qui se trouvent dans le royaume de se rendre à la ville royale, parce que MM. Vanier et Chaigneau n'y étant plus, les interprètes étaient incapables de traduire les différentes lettres que sa majesté écrivoit. Le préfet de chaque province étoit chargé de remettre à chacun trois barres d'argent (246 fr.) pour gratification. MM. les missionnaires du Tong-King ne se sont point rendus à l'invitation ; ils ont très-bien fait ; mais, hélas ! sans cesse recherchés et exposés à des vexations continuelles, ils sont obligés de se cacher. Il est bien douloureux et bien édifiant à la fois de voir un vénérable vieillard, tel que Mgr. Longer, évêque de Gortyne, qui a plus de cinquante ans de missions, obligé de fuir, et supportant avec courage et patience les fatigues d'un voyage que ses infirmités rendent encore plus pénible. Sa Grandeur possède un passe-port que lui avoit accordé le père du roi actuel ; mais *le cher fils* paroît faire peu de cas des avis et des actes de son père. Mgr. Ollivier, coadjuteur de Mgr. de Gortyne, et avec qui j'étois venu en mission, nouvellement sacré évêque de Castorie, étoit à cette époque attaqué de la dyssenterie, et commençoit

à

à se mieux porter; mais, obligé de fuir à travers les marais et les étangs, il est retombé malade, et dans le courant de mai il a passé de cette misérable vie à une meilleure. On peut bien dire de lui que, *consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Je le connoissois très-particulièrement.

» Tout le temps que j'ai été seul, le roi ne m'a pas fait garder strictement; il se contentoit de m'envoyer de temps en temps quelques objets pour m'en demander l'explication, ou des papiers pour les faire traduire. Malgré ma maladie, il falloit travailler, et plusieurs fois être en butte aux vexations de ses pages, dont plusieurs n'étoient pas très-polis. Au mois de juin, deux de mes confrères qui étoient dans la basse Cochinchine, M. Gagelin, missionnaire français, et le père Odorico, Franciscain italien, sont arrivés. Ils étaient envoyés par le vice-roi de la province, qui, conformément aux ordres du roi, leur dit qu'il falloit partir pour Huê, que le roi avoit besoin d'Européens. Le vice-roi étoit dans la bonne foi, il ne connoissoit pas les intentions secrètes de Minh-Mang; mais depuis, ayant appris la manière indigne dont celui-ci en agissoit envers nous, il en a pleuré. Je vais vous donner quelques détails sur ce grand mandarin : il mérite d'être connu par les Français, car il est presque le seul qui les aime, et se rappelle les grands services de Mgr. Pigneau et de toute notre nation. Il s'appelle Thuông-Cong; il est le premier de tous les mandarins et le seul que le roi craigne. Il s'étoit opposé fortement à l'élévation du roi actuel, parce qu'il n'étoit pas fils légitime; mais le feu roi n'en passa pas moins outre. Les autres mandarins l'aiment beaucoup, parce qu'ils savent qu'il est plein d'équité. Tous les brigands le redoutent, parce qu'ils sont sûrs d'avoir la tête tranchée s'ils sont pris, sans aucune espérance de pouvoir le corrom-

pre avec de l'argent, comme bien d'autres; car dans les pays infidèles, la justice et l'injustice sont bien vénales. En un mot, il seroit digne de figurer même parmi les premiers ministres de l'Europe. Voyant les dispositions hostiles du roi envers notre sainte Religion, nous avons écrit à ce mandarin, et lui avons fait exposer par plusieurs personnes notre situation, et surtout l'état pitoyable où se trouvoit le Tong-King. Au récit de nos misères, il s'est écrié : « Je ne savois rien de tout cela. Quels crimes ont » commis les maîtres français pour les persécuter? C'en » est fait du royaume... Le roi comble les Bonzes de » bienfaits; mais les Bonzes qu'ont-ils fait pour le bien du » royaume? Le roi ne se rappelle pas les services des » missionnaires, qui nous donnoient du riz lorsque nous » étions affamés, et de la toile lorsque nous étions nus » et que nous n'avions rien pour nous couvrir. C'est ainsi » que le roi paie tant de bienfaits par tant d'ingratitude, » etc. J'irai à Huê, a-t-il ajouté, et je lui parlerai. » En effet, ce grand mandarin est venu de Dông-Nai à Huê pour plusieurs affaires, dans le courant de décembre 1827. Au moment où je vous écris, il est encore ici. Il a cherché quelque prétexte, et a eu la bonté de me faire appeler. Je lui ai été présenté deux fois, il m'a très-bien accueilli. Voyant ses bonnes dispositions pour moi, je lui ai raconté au long quelle étoit notre position et celle de nos confrères du Tong-King. Il m'a répondu : « J'ai déjà appris » cela à Dông-Nai, et je suis venu ici pour m'occuper de » cette affaire : je sonde les intentions du roi avant tout. » En effet, désirant venir à notre secours et réussir dans la demande qu'il veut faire en notre faveur, il a recueilli les différentes lettres que l'ancien roi et Mgr. Pigneaux s'écrivaient, et dans lesquelles sont consignés les services que ce dernier a rendus au royaume; il en a fait tirer copie,

y a apposé son sceau, et les a apportées ici pour les présenter au roi actuel. Ce grand mandarin a bonne envie de nous aider : en viendra-t-il à bout? le bon Dieu le sait. Quelque confiance que nous ayons en lui, cela n'a pas dû m'empêcher d'ordonner des prières publiques, afin que le Seigneur éclaire le roi et le rende favorable à la supplique du grand mandarin. Si Dieu a résolu de châtier son peuple, de l'éprouver par le feu des tribulations, cette prière contribuera à nous obtenir le don de force si nécessaire à tous, et surtout à des néophytes. Je recommande à vos prières et à celles des pieux et fervens Associés de la Propagation de la Foi, toute cette mission, ainsi que le grand mandarin; car, hélas! il a beau être le premier dignitaire du royaume, que lui serviront ses titres et ses dignités à l'heure de la mort, qui ne tardera pas à le frapper? il est très-âgé, et le don de la foi lui seroit mille fois plus utile que tout le reste.

» Si le roi a égard à la supplique du grand mandarin, ce sera certainement un miracle de la Providence; du reste il n'acquiescera qu'à contre-cœur à sa demande, et il ne nous oubliera pas dans la suite; mais à chaque jour suffit sa peine. Il paroît très-sûr, d'après ce que j'ai appris, qu'il avoit résolu de commencer cette année à persécuter ouvertement la Religion d'une manière infernale; il en avoit fait part à la reine, sa mère, et lui avoit demandé permission d'exécuter ses projets diaboliques, en lui disant que de toutes les sectes, la religion chrétienne étoit la plus abominable; qu'il vouloit y mettre fin peu à peu; qu'il craignoit qu'une persécution déclarée n'excitât quelque tumulte parmi le peuple; qu'il tenoit déjà plusieurs maîtres captifs; qu'il s'empareroit des religieuses, les forceroit à brûler de l'encens aux idoles et feroit garder leurs pagodes. Il prétend par-là détruire entière-

ment notre sainte Religion ; mais que peut un homme contre le Dieu tout-puissant? Nous sommes peut-être à la veille d'une violente persécution ; il faut espérer qu'après la tempête, le calme renaîtra. Depuis plus de deux siècles qu'existe la pauvre Eglise de Cochinchine, elle a continuellement été en butte aux divisions et aux persécutions ; elle n'a joui de quelque repos que pendant peu d'années, c'est-à-dire, depuis 1803 jusqu'en 1819, et encore n'étoit-elle, pour ainsi dire, qu'à demi libre.

» Je voudrais, Messieurs, avoir de bonnes et agréables nouvelles à vous annoncer, mais depuis plusieurs années je n'ai que les maux de notre mission à vous raconter. Heureusement je n'ignore pas que j'écris à de fidèles Ministres du Seigneur, qui savent mieux que moi que c'est par la croix, dans la croix et avec la croix que l'Eglise de Jésus a été fondée, se soutient et triomphe. Je vous le répète donc, priez pour l'Eglise de Cochinchine, et recommandez-la aux prières des Associés de la Propagation de la Foi. J'ai appris avec intérêt et attendrissement les grands progrès que fait cette sainte association, j'en remercie le Seigneur et le prie de répandre sur elle ses plus amples bénédictions. Si le bon Dieu me rend la santé et que je puisse être un peu libre, je rédigerai pour l'association une notice sur les mœurs, la religion, les lois et les coutumes de ce pays qui est peu connu ; les Géographies et Dictionnaires sont remplis d'inexactitudes, pour ne pas dire de mensonges au sujet de la Cochinchine. Je n'ai pas le temps de refaire cette lettre que j'écris à la hâte et suis obligé de terminer, afin de profiter d'une occasion qui part pour Sincapour.

» En union de vos bonnes œuvres, j'ai l'honneur d'être, avec respect, Messieurs, votre, etc.

» TABERD, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Gagelin, missionnaire apostolique en Cochinchine, à M. Langlois, supérieur du séminaire des missions étrangères, à Paris.

Hué, février 18.8.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Vous savez déjà sans doute ce qui est arrivé dans ce pays l'année dernière : sur la fin de 1826, le roi a publié un édit dans tout l'empire pour ordonner à tous les missionnaires qui s'y trouvoient de se rendre à la ville capitale, sous peine, s'ils n'obéissoient pas, d'être arrêtés et punis. Au Tong-King, personne n'a paru : Les RR. PP. Dominicains sont encore cachés.

» En Cochinchine, nous avons été obligés de nous présenter. Le roi a d'abord envoyé chercher M. Taberd au collége. M. Jaccard a été dénoncé aux mandarins. Mais il paroît qu'on n'en a point donné avis au roi ; de manière que ce cher confrère s'en est retourné au collége : quant à M. Régéreau et à moi, comme nous étions tous les deux mal portans, et que nous ne pouvions d'ailleurs nous réfugier que dans les bois ou les marais, nous avons enfin consenti à être dénoncés au grand mandarin Tà-Quân. Ce qui nous détermina à prendre ce parti, c'est que nos Annamites nous y engageoient vivement, et que M. Taberd ne nous écrivoit rien de précis sur la conduite que nous avions à tenir. Le grand mandarin a laissé M. Régéreau au collége et m'a fait partir avec le R. P. Odorico, franciscain. Nous avons cru devoir céder à la circonstance pour le moment, sans cependant

avoir l'intention de rester à Huê comme interprètes ; le mandarin lui-même, qui nous a donné des marques d'une bienveillance toute particulière, nous a dit que quand nous voudrions retourner à Dông-Nai, nous n'aurions qu'à lui écrire. Le roi, en publiant l'édit, avoit réellement envie de trouver quelque missionnaire habile dans la politique et l'astronomie, comme Mgr. d'Adran, et il avoit en effet plusieurs choses à faire traduire ; mais il paroît que sa principale raison, en nous faisant arrêter, étoit de nous empêcher de propager la Religion chrétienne, parce qu'il soupçonne les missionnaires, et par conséquent tous ceux qui se font chrétiens, de soutenir le parti de l'autre branche de la famille qui devoit régner. Il y avoit quelque temps que nous étions arrivés, lorsqu'il nous a demandé si nous étions bien contens d'être ici ; nous lui avons dit que nous aimerions mieux aller de province en province pour prêcher comme ci-devant. Si nous eussions paru satisfaits, il est possible qu'il nous eût donné une certaine liberté ; mais au mois de septembre, sachant probablement que nous allions encore dans les chrétientés voisines, il nous a mis sous la garde de trois préfets de police, pour nous surveiller et nous empêcher de prêcher la Religion chrétienne, qu'il qualifie de perverse. Depuis ce temps, nous avons des soldats pour nous suivre quelque part que nous allions ; encore avons-nous besoin d'une permission du préfet de police pour aller dans quelques maisons : ainsi nous sommes comme prisonniers, logés au milieu des païens, dans la maison où l'on reçoit les ambassadeurs étrangers : M. Taberd, qui est malade depuis environ quinze mois, a obtenu de pouvoir encore demeurer quelque temps dans une chrétienté voisine de la ville. Deux fois le roi lui a envoyé des médecins. Il nous a assigné à chacun une pension de vingt ligatures

par mois et cinq boisseaux de riz, à peu près comme aux mandarins de seconde classe; il nous a même envoyé un diplôme de mandarin, mais nous l'avons refusé constamment : nous lui avons écrit pour lui apprendre ce que nous étions venus faire ici, et lui demander la liberté; mais nous ne savons pas d'une manière certaine s'il a reçu notre lettre : s'il l'a reçue, il n'en a point tenu compte. Nous ne l'avons jamais vu, et il est très-difficile même de lui faire parler. Dans cette captivité, nous n'avons manqué aucune occasion de faire connoître la Religion chrétienne, soit dans les ouvrages que le roi nous a fait faire, soit dans les entretiens que nous avons eus avec les mandarins et autres personnes. Nous avons même pu la faire connoître, du moins en général, aux peuples voisins par les ambassadeurs qu'ils ont envoyés ici dans le mois de décembre, à l'occasion d'une petite fête solennelle que le roi faisoit célébrer en l'honneur de la reine mère.

» Nous avons vu ici le fils du roi du Laôs, qui est venu réclamer le secours du roi de la Cochinchine contre les Siamois, qui se sont emparés tout récemment du Laôs. Le roi de Cochinchine lui a donné, ainsi qu'à son père, un asile au Tong-King, jusqu'à nouvel ordre. Comme nous lui parlions de la Religion chrétienne, il nous a dit : « Votre religion est bien belle; quand j'en aurai le temps » je vous écouterai volontiers. » Mais, ensuite, nous avons su qu'il craignoit, en communiquant avec nous, de déplaire au roi Minh-Mang. Il m'a dit que jamais aucun missionnaire n'avoit prêché dans son pays, où l'on ignoroit absolument la Religion chrétienne.

» Le premier mandarin du Camboge a écouté très-volontiers la doctrine chrétienne, mais il n'y croit pas : toutefois il m'a beaucoup engagé à l'aller voir au Camboge, promettant de me donner des graines de paradis

(cardamomum), des cornes de cerfs et de rhinocéros. Cet homme aime les Européens, et pourra peut-être un jour nous rendre service. Il m'a demandé très-instamment pour le roi du Camboge une mappemonde; j'en avois deux, je lui en ai donné une. Les Muongs ou Sauvages de la partie occidentale du Tong-King étoient ici nos plus proches voisins, et paroissoient fort curieux de connoître notre manière de vivre. Comme ils me demandoient d'où j'étois, je leur disois simplement que j'étois de l'Europe. — De quel royaume? — De la France; est-ce que vous connoissez la France? — Oui, répondoient-ils, nous en avions entendu parler; dans ce pays-là on fait de bien belles choses. Ils l'appellent dans leur langue *Phalang*. — Je leur demandois s'ils désiroient connoître la religion chrétienne. — Oui, me disoient-ils, nous le désirons beaucoup. Nous vous prions de venir passer quatre ou cinq ans chez nous pour nous instruire. En repartant pour leurs pays, ils sont venus nous faire leurs adieux. Leur principal chef nous a donné son nom, afin que nous puissions le reconnoître lorsque nous irons chez lui. . . . . .

» Quant aux Sauvages qui sont sur les montagnes à l'occident de la Cochinchine, nous n'avons pu nous entretenir beaucoup avec eux. Lorsque nous leur parlions de l'existence d'un Etre suprême, qui a créé le ciel et la terre, et de l'immortalité de l'ame, ils étoient comme hors d'eux-mêmes; nous ne savions pas cela, nous disoient-ils. Comment aurions-nous pu l'apprendre, nous qui ne sortons pas de nos montagnes et qui avons à peine communication avec les autres hommes? Je n'ai pu dire à ces Sauvages tout ce que j'aurois voulu, vu que les interprètes ne s'y prêtoient pas volontiers, et que les circonstances n'étoient point favorables.

» Tous ces Sauvages vivent dans une grande simplicité, et se gouvernent par cantons ou par peuplades : ceux du Tong-King et de la Cochinchine peuvent s'entendre mutuellement ; ils ont quelques livres qui consistent en un paquet de feuilles de palmier enfilées avec une corde, auxquels ils sont très-attachés (1). Comme je leur demandois à en acheter un, ils me répondoient que ce seroit un grand crime pour eux de le céder. Les Sauvages du Tong-King adorent *Phût* de même qu'en Chine et dans le Laos ; mais ils enterrent les morts sans cérémonies. Ceux des montagnes de Cochinchine ne reconnoissent point de divinité, et ils n'ont point d'idée de l'immortalité de l'ame, ce dont j'ai été fort surpris : seulement ils ont horreur des cadavres, dans lesquels ils croient que réside le diable ou un certain génie malfaisant ; c'est pourquoi ils les mettent en terre comme on y mettroit un animal mort.

» Dans ces pays, même, les mandarins et autres lettrés ne reconnoissent certainement pas l'existence d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; ils le nient très-positivement. Ils ne distinguent point la spiritualité de l'ame et n'ont que des idées confuses sur son immortalité.

» Le gouverneur de Ciampa est ici, mais je n'ai pu encore le rencontrer ; on dit que les habitans de ce dernier pays adorent le soleil, la lune ; observent le sabbat, la

---

(1) M. Gagelin donne un spécimen des caractères ou signes écrits sur ces feuilles, et qui n'ont aucun rapport avec les caractères chinois usités dans le pays, où d'ailleurs on n'écrit jamais sur des feuilles de palmier. M. Dubois, qui les a examinés, n'a pas été peu surpris de voir qu'ils étoient indiens, et les mêmes que ceux de la langue Telinga, dont il a connoissance. Par quelle voie ces écrits sont-ils parvenus à ces Sauvages? C'est ce qu'on ne peut conjecturer.

circoncision et quelques autres cérémonies des Juifs ; on prétend même qu'ils ont le Pentateuque : à la première occasion, je m'informerai soigneusement de leur religion ; j'espère obtenir de mes recherches un résultat intéressant.

» Quand nous parlons aux païens des jugemens de Dieu, les remords qui les agitent intérieurement se manifestent assez au-dehors ; mais il leur en coûte pour renoncer à leurs penchans, comme me l'avoua dernièrement un mandarin avec un air pénétré. Une chose me fait bien de la peine, c'est de voir plusieurs païens très-honnêtes, officieux et pleins d'égards pour les missionnaires, auxquels ils se font un plaisir de rendre service, et qui, cependant, ne veulent pas croire à la Religion chrétienne. Oui, les païens nous respectent, se font un honneur de nous recevoir chez eux, et même nous invitent, parce qu'on regarde les missionnaires comme des hommes savans, vertueux et désintéressés : en Europe, au contraire, les Prêtres sont souvent insultés par les mauvais catholiques.

» Nous sommes redevables de la considération dont nous jouissons, en grande partie à la mémoire de Mgr. d'Adran et des autres missionnaires qui se sont distingués dans ce pays. Dieu pourroit se servir des moyens naturels pour attirer les infidèles, mais la patience dans les persécutions, les rebuts et les mépris attireroient encore plus l'admiration des païens. L'Eglise a été fondée par ceux qui ont répandu leur sang et souffert les affronts pour Jésus-Christ.

» Pour travailler avec fruit dans ces pays, il seroit bien utile d'avoir acquis en Europe une certaine expérience. Il faut avoir une science plus que commune, parce qu'il s'agit de former et de diriger un clergé national. Nous sommes obligés de faire grand usage du droit

canon, que nous ne connoissons pas assez en venant. J'ai eu besoin de renforcer mes études, et je commence seulement à être un peu au courant : « Vous ne » devez point admettre aux missions, ceux, par exemple, » qui auroient des airs mondains, un caractère inquiet, » remuant, bouffon; qui ne savent pas demeurer avec » eux-mêmes; des hommes qui n'auroient pas l'esprit » d'oraison, une grande humilité, et une chasteté bien » éprouvée: je ne vous dirois point cela, si je n'y étois » poussé par de fortes raisons. »

» L'étude de la philosophie peut, à mon avis, être d'un grand secours; il est bon aussi de connoître les élémens de la sphère, de l'astronomie, de la géographie, de la physique : cela ne coûte pas beaucoup et peut servir.

» Nous apprenons avec actions de grâces, que la société de la Propagation de la Foi s'établit de jour en jour avec plus de succès : malgré les efforts des impies pour la décrier, les aumônes augmentent à proportion ; mais l'essentiel, ce sont les prières des justes qui ne peuvent demeurer sans effet; et quand les missions commenceront à se sentir de la libéralité des associés, ce qui sans doute ne peut guère tarder, la prière du pauvre et de l'orphelin leur obtiendra la bénédiction du Père des miséricordes.

» Je vous prie de joindre au prochain envoi que vous me ferez, quelques ouvrages, tels que les Elévations sur les mystères, la Connoissance de Dieu et de soi-même, par Bossuet, les ouvrages de Benoît XIV, surtout son traité *de Synodo diœcesana*, ses Instructions ecclésiastiques, sous le nom de Lambertini, son *Thesaurus resolutionum sacræ Congregationis*; les Racines de la langue latine, etc.

» Je vous prie également de m'envoyer quelques cartes

géographiques, surtout des mappemondes, un certain nombre de beaux images, des médailles et quelques drogues médicales. L'atlas publié en 1824, est un chef-d'œuvre : les limites du Camboge y sont exactement marquées ; ce qui manque aux autres cartes. Le Camboge ne touche plus au Ciampa, comme jadis, puisqu'il en est séparé par la grande province de Gia-Dinh. C'est mal à propos, cependant, que dans cet atlas l'on comprend le royaume de Laos dans l'empire d'Annam ; car ce royaume en est absolument indépendant (1). Au contraire, le roi

(1) Tout le Laos n'est point soumis à un seul souverain ; il y a dans ce pays plusieurs petits rois. Une partie du Laos est tout-à-fait indépendante, mais il y en a une partie qui dépend du royaume du Tong-King ; c'est la plus orientale ; la plus méridionale dépend du royaume de Siam. Tout ce pays est fort peu connu : dans les nouveaux atlas, on désigne comme faisant partie de l'empire d'Annam un pays nommé Lac-Tsou, situé à l'ouest du Tong-King. Il est marqué comme faisant un royaume d'une assez grande étendue, séparé du Tong-King ; mais il n'existe point de royaume de ce nom : il y a dans le Tong-King un pays appelé Lac-Thô, situé dans la province Thanhhoa, dont il ne fait qu'une petite partie ; car cette province a six *phu*, ou départemens, qui renferment vingt-deux *huyén* ou arrondissemens, et le Lac-Thô n'est qu'un *huyén* qui ne renferme que vingt-quatre communes. Il est vrai que chaque commune est d'une très-grande étendue, et que le Lac-Thô est plus étendu qu'un grand nombre d'autres *huyén* ; il confine à l'ouest avec le royaume du Laos, au nord avec les provinces du Tong-King les plus occidentales, nommées Son-Tây et Hung-Hóa, ou Xu-Doâi et Xu-Hung. Les habitans de ce pays ont des coutumes toutes particulières qui en font comme un peuple différent du reste des Tong-Kinois à beaucoup d'égards : leur pays, tout situé entre les montagnes, est en quelque sorte isolé, et les habitans n'ont que peu de commerce avec les autres Tong-Kinois. Ils vont cependant aux marchés les plus voisins des arrondissemens de leur territoire, car il n'y a aucun marché dans le Lac-Thô. Ils ne font presque aucun usage de la monnaie, ils font presque toutes leurs ventes par échanges. Leurs mœurs sont très-simples et très-douces. Ils sont hospitaliers

du Camboge reçoit ses patentes de l'empereur de Cochinchine ; les Sauvages qui habitent sur les montagnes de l'occident du Tong-King et de la Cochinchine lui paient aussi tribut. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi dans toutes les cartes, même les plus récentes, on place la province de Dinh-Cat au Tong-King, à peu près en Xu-Nghê. De la ville royale jusqu'à cette province, il n'y a qu'une journée de chemin, comme vous le savez fort bien. Cô-Vuu est dans le Dinh-Cat.

» J'ai l'honneur d'être, en union de vos prières et saints sacrifices,

Monsieur et très-cher confrère,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

F. J. GAGELIN. »

Lettre de M. Jaccard, missionnaire apostolique en Cochinchine, à M. Langlois, supérieur du séminaire des missions étrangères.

Duong-Son, le 15 septembre 1828.

MONSIEUR ET VÉNÉRABLE CONFRÈRE,

« Le Vicaire apostolique de notre mission, M. Taberd, et M. Gagelin vous ont sans doute annoncé qu'ils avoient enfin obtenu de S. M. *Minh-Mang* la permission

---

et bienfaisans. Leurs plus grands vices sont l'ivrognerie et l'esprit de vengeance contre leurs ennemis. (Note de M. Langlois, ancien missionnaire du Tong-King, qui a visité une partie du Lac-Thô.)

de se retirer en basse Cochinchine. Ces chers confrères sont partis pour cette contrée le 29 juin 1828. J'ai eu le plaisir de passer douze jours avec eux, un peu avant leur départ. Ç'a été un petit adoucissement à la peine que j'éprouvois de les voir s'éloigner et me laisser seul dans la haute Cochinchine. Ils n'ont pas plus tôt été embarqués, qu'il est arrivé une lettre écrite au ministre des affaires étrangères par un naturaliste français, (M. Diard) que personne n'a pu traduire.

» Comme on étoit occupé de chercher les moyens de la faire traduire, le principal interprète, qui est un bon chrétien, vouloit aller à Touron, pour s'adresser à quelques français qui s'y trouvoient; mais un apostat qu'on avoit appelé, s'écria en présence des mandarins : « Que voulez-vous aller faire à Touron? n'y a-t-il pas Thây » Ninh (1) au collége? et ne pourra-t-il pas bien vous » traduire cette lettre ? » Sur-le-champ on alla avertir le roi, qui envoya de suite le susdit interprète avec un page, pour m'apporter la lettre, et me conduire à la ville, si ma santé le permettoit. Ainsi le 14 juillet, comme je sortois de dire la sainte Messe, on vint m'annoncer que des gens du roi étoient à la porte. Que faire? les uns vouloient que je me sauvasse, les autres prétendoient que je devois me rendre : j'avois moi-même envie de me sauver, pour obéir au précepte de Notre-Seigneur; mais je ne savois pas encore de quoi il s'agissoit. D'un autre côté, il n'y avoit plus de temps à perdre. Je pris le parti le plus sûr : je perçai une haie d'épines, et allai m'enfoncer dans un jardin voisin, au milieu d'un buisson de jeunes bam-

(1) Le mot Thây, signifie maître; le mot Ninh est le nom cochinchinois de M. Jaccard.

boux. J'y passai environ deux heures, au bout desquelles on vint me dire qu'il étoit inutile de me sauver, qu'on avoit des données très-certaines sur mon compte, et que si je ne me rendois pas, l'apostat, qui est un homme rusé, ne manqueroit pas d'employer tous les moyens possibles afin de me faire arrêter et de ne pas passer pour menteur. Je craignois aussi que, si l'on venoit à me poursuivre, on ne découvrît MM. Noblet, Pouderoux et Bringol, que j'attendois de jour en jour. Je me rendis donc à Huê : je fis l'ouvrage du roi; et comme je paroissois fatigué, le page se chargea de prier S. M. de me laisser passer encore quelque temps au collége pour acquérir des forces. Le 16, vers quatre heures du soir, je renvoyai mes hôtes, et à huit heures, j'eus le plaisir d'en recevoir d'un peu plus agréables. C'étoient nos nouveaux confrères, qui, après un séjour de huit à neuf mois au port de Touranne, avoient fait semblant de prendre passage pour Macao sur un vaisseau portugais, et avoient été assez heureux pour descendre dans une barque de pêcheurs que nous tenions aux aguets. Je ne jouis pas long-temps de la présence de ces messieurs; car, dès le lendemain, je fis embarquer M. Pouderoux pour le *B'ô-Chình Dàng-Ngoài*, et M. Bringol pour le *B'ô-Chình Dàng Trong* (1), de peur de les exposer. M. Noblet étoit très-malade depuis long-temps. Ce cher confrère me donna pendant quelques jours le spectacle d'une patience et d'une humilité

(1) Le B'ô-Chình est une petite province dont la partie septentrionale est sur le territoire du Tong-King; et la partie méridionale sur le territoire de la Cochinchine : celle-ci s'appelle Dàng-Trong, ou intérieure, l'autre Dàng-Ngoài, ou extérieure. Souvent on appelle la Cochinchine, Dàng-Trong, pays intérieur, et le Tong-King, Dàng-Ngoài, pays extérieur.

admirables; il perdit connoissance le 23 juillet, et rendit son ame à Dieu le 25, à neuf heures et demie du soir. Ce même jour, les gens du roi étoient encore venus m'apporter des lettres en hollandais, que, par bonheur, je ne pus pas traduire. Vous savez que dans ce pays il n'y a rien de plus solennel qu'un enterrement; mais à cause des circonstances, je fis faire précipitamment dans la maison tous les préparatifs pour ensevelir notre cher confrère en cachette dans le jardin : ce qui eut lieu la nuit suivante. Je crus devoir en agir ainsi, de peur de nous susciter quelque affaire; car, si l'on avoit fait la cérémonie publiquement, les chrétiens m'auroient accablé de questions, et il auroit été difficile de contenter les curieux. Mon expédient a réussi : l'arrivée de ces messieurs est encore secrète, et lorsqu'on a fait prier pour le repos de l'ame de M. Noblet, tout le monde demandoit : « Quel est ce » père Louis? où est-il mort? » On n'en avoit jamais entendu parler.

» Je puis sans témérité juger que le malheureux qui m'a dénoncé n'avoit pas l'intention de me procurer plus de liberté que je n'en avois; mais Dieu qui se plaît à confondre les méchans, et qui, comme l'on dit, n'envoie pas plus de mal qu'on ne peut en porter, a permis qu'il en soit arrivé tout autrement; car par sa dénonciation j'ai acquis une espèce d'existence civile en Cochinchine. Je me figurois d'abord que peut-être S. M. se fâcheroit de ce que je n'avois pas obéi à son édit de 1827, et qu'on me feroit subir le sort de MM. Taberd et Gagelin. Cependant, je fait demander la permission de demeurer aux environs de la ville, de ne point recevoir de traitement, et de n'avoir point de mandarinat. Tout m'a été accordé; on ne me pressoit même pas de quitter le collége; de sorte que je n'en suis parti que le 25 août. Arrivé

rivé dans la chrétienté où je suis maintenant, à deux lieues de la ville, j'ai encore traduit des lettres de MM. Chaigneau et Vannier; il ne paroît pas qu'on veuille m'inquiéter. Depuis trois ans que je suis dans ce pays, il ne m'avoit pas été permis de me montrer; mais depuis cette dernière affaire, je suis très-libre, et j'espère que je ne demeurerai pas oisif. Il est cependant une chose que je ferai secrètement, ce sera de faire venir les meilleurs de mes écoliers pour les enseigner, jusqu'à ce que M. Taberd avise aux moyens de les réunir dans quelque coin; car, pour le collége de *Phuong-Rou*, il n'y a plus moyen de penser à le soutenir : le roi et les mandarins le regardent comme le chef-lieu de la mission.

» 4 Octobre. — Depuis que cette lettre est commencée, j'ai fait une démarche pour voir s'il y a sujet de penser que le roi n'a pas l'intention de me tenir serré de près. J'ai fait demander la permission d'aller visiter les navires français qui sont à Touron. Cela n'a pas souffert de difficulté; mais le premier jour de mon voyage, j'ai été arrêté par les pluies et la dyssenterie; de sorte qu'il faut renoncer pour cette fois au plaisir d'aller voir les Prêtres et les chrétiens de *Quang-Nam* et de *Quang-Ngai* (1). Je suis bien loin de me repentir de cette démarche. Tout le monde augure bien de cette facilité avec laquelle on m'a permis une chose que l'on n'avoit pu obtenir pour M. Taberd. Cette petite attaque de dyssenterie que j'ai éprouvée n'aura pas de suites. Je suis à peu près guéri; cependant je suis encore foible. Je me recommande très-

(1) Ce sont deux provinces situées au midi de la ville royale de Cochinchine : le port de Touron est situé dans celle de Quang-Nam, la plus voisine de celle de Huê, où est la ville royale.

instamment à vos prières et saints sacrifices, en union desquels j'ai l'honneur d'être, avec tout le respect possible,

» Monsieur et vénérable confrère,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» F. JACCARD. »

P. S. Messieurs du Tong-King se portent tous bien. La santé de Mgr. de Gortyne se soutient, malgré son grand âge; Messieurs Pouderoux et Bringol se portent également bien.

Lettre de Monsieur Bringol, missionnaire apostolique, à M. Ferry, supérieur du séminaire de Nancy.

Cochinchine . . . . . . 1828.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Vous avez peut-être reçu de mes nouvelles par la lettre que j'ai adressée de Batavia à mes parens, il y a environ trois mois; cependant comme j'ai lieu de craindre qu'elle ne soit pas parvenue à sa destination, je reprendrai ici l'histoire de mon voyage depuis le moment du départ. A peine fûmes-nous montés à bord que le mal de mer s'empara de nous d'une manière très-violente. Nous demeurâmes pendant quinze jours dans un état de foiblesse si grande que nous pouvions à peine placer un pied devant l'autre. Enfin, après avoir traversé le golfe de Gascogne, nous reprîmes peu à peu nos forces, et nous ne fûmes plus incommodés pendant le reste du

voyage. Le soleil étoit au solstice lors de notre passage sous la ligne. Nous avions à redouter l'excès de la chaleur ; mais un vent et une pluie continuelle de vingt-deux jours diminuèrent de telle sorte l'ardeur des rayons du soleil qui donnoient perpendiculairement sur nos têtes, que nous ne souffrîmes presque pas.

» Dès que nous eûmes passé la ligne, le vent, depuis long-temps contraire, devint très-favorable. Notre joie fut bientôt troublée par une dispute qui nous fit présager ce que nous avions à souffrir de nos compagnons de voyage : l'eau, qui avoit été mise dans de mauvaises barriques, s'étoit en grande partie corrompue ; les passagers espagnols vouloient absolument qu'on relâchât à Rio-Janeiro en Amérique pour y faire de l'eau, et le capitaine ne voulut jamais y consentir ; on fut sur le point de se battre en duel. Cependant la crainte de la soif vainquit l'obstination du capitaine et le détermina à relâcher à l'île de la Trinité. Cette île est d'un très-difficile accès, à cause de l'impétuosité des lames qui se brisent contre le rescif. Il est impossible d'exprimer la joie que nous ressentîmes à l'aspect de la terre que nous n'avions pas vue depuis trois mois ; nous nous proposions d'y descendre pour célébrer la sainte Messe. Il fallut renoncer à ce projet : nous nous étions embarqués dans la chaloupe et déjà nous touchions au rivage ; mais les lames d'eau étoient si fortes que ce ne fut que par une protection toute spéciale de Dieu que nous pûmes regagner le vaisseau ; à peine étions-nous remontés à bord que la chaloupe qui nous portoit un instant auparavant, se brisa en mille pièces contre le rivage. Les matelots à la nage, heurtant à chaque instant contre le rocher, se sauvoient à grand'peine. Le capitaine, qui ne savoit point nager, resta long-temps sous la chaloupe sans pouvoir se déga-

ger, et il eût infailliblement péri, si deux matelots ne se fussent jetés à la nage pour le sauver : il n'en fut pourtant pas quitte pour la peur, une grande blessure qu'il eut à la jambe le retint au lit pendant trois mois. Pour comble de malheur, un moment après la perte de la chaloupe, le câble qui tenoit l'ancre se cassa, et peu s'en fallut que nous ne fussions jetés à la côte; il n'y avoit alors à bord qu'un seul officier et le mousse, nous fûmes donc obligés de mettre le vaisseau à la voile; nous partîmes le lendemain, vers quatre heures du soir, après avoir fait d'inutiles tentatives pour reprendre les effets restés à terre; tout alla bien depuis là jusqu'au détroit de la Sonde. A Anger on renouvela les provisions; là, pour trente-cinq ou quarante francs, on eut je crois deux cents poules; le reste se vendoit à proportion. Une nouvelle querelle s'engagea entre le capitaine et les Espagnols : vous pouvez bien penser combien étoit grand notre malaise avec de tels hommes. L'espoir d'arriver bientôt à Manille étoit seul capable de nous distraire et de nous consoler; mais quel contre-temps ! nous n'étions plus éloignés de Manille que de quatre journées, lorsque tout à coup le calme nous surprit; ce fut alors que le capitaine s'emporta sans retenue, et vomit un torrent de blasphèmes. La représentation qui lui fut faite par un de nous que de telles imprécations n'étoient pas propres à nous attirer la protection du Ciel, redoubla sa fureur; il paya les matelots pour accompagner ses juremens de chansons déshonnêtes : mais on n'insulte point en vain le Seigneur. Le 4 octobre, vers neuf heures du soir, par un temps où nous faisions deux lieues à l'heure, tout à coup se fait entendre une effrayante détonation semblable à un coup de tonnerre. « *On touche, le vaisseau se brise, nous périssons*, » s'écrie tout l'équipage. On s'empresse, on examine,

on serre les voiles ; on forme à grand'peine un radeau qui doit recevoir une ancre pour empêcher le vaisseau d'avancer davantage. Nous étions environnés de rochers ; on travailla pendant près de deux heures sans aucun succès : le navire, enfin, s'étant avancé de quelques pouces, on redouble d'efforts, et il continue à voguer; mais le vent nous poussant toujours vers la côte, nous restâmes à l'ancre jusqu'au jour suivant. Au premier souffle plus favorable, nous nous hâtons d'avancer ; on coupe le câble pour accélérer davantage notre délivrance ; on marche, et un instant après de nouveaux rochers arrêtent le vaisseau avec de si violentes secousses que, vingt fois nous crûmes être sur le point de le voir se briser. Pour en diminuer la charge on jeta des marchandises à la mer : le navire ainsi soulagé commença à être à flots ; nous mettons à la voile afin de nous éloigner de ces rochers mille fois maudits. Nous arrivons à un fonds de dix-sept brasses; on jette l'ancre, c'étoit la dernière (l'ancre de miséricorde), et nous passons la nuit en cet état. Le retour de l'aurore nous amena un vent favorable; mais changeant tout à coup, il nous contraignit de jeter l'ancre, à peine sortie de l'eau, et de demeurer en station jusqu'au lendemain. Lorsque nous voulûmes avancer, nous fîmes de vains efforts pour débarrasser notre malheureuse et dernière ancre ; nous perdions tout espoir, lorsque une poulie venant à se briser, le vaisseau essuya une telle secousse qu'il arracha l'ancre de la pierre où elle étoit cramponnée. Nous cinglâmes alors à pleine voile, et nous abandonnâmes l'île fatale de Balabac : elle est située entre les îles Borée et Paragon ; elle a pour habitans des Sauvages qui ne manquèrent pas de nous rendre visite : nous les reçûmes très-bien, nous leur fîmes même quelques petits présens pour nous les rendre favo-

rables, si nous venions à être obligés de relâcher dans leur île.

» Vous voyez, M. le Supérieur, combien le bon Dieu nous protégea dans cette périlleuse occasion ; tout le monde regardoit comme un prodige que nous eussions ainsi échappé à tant de dangers, et que notre vaisseau ne se fût pas dix fois brisé contre les rochers. Sur cent, peut-être, un seul n'eût pas échappé ; on s'accordoit aussi à voir dans ce malheur une punition des blasphèmes de notre capitaine. En effet, ses instructions lui marquoient qu'il avoit des dangers à courir à une lieue et demie de l'île, et déjà nous n'en étions éloignés que de trois quarts de lieue, qu'on n'avoit encore rien découvert, quoiqu'on vît très-distinctement le fond de la mer, et que quatre matelots fussent constamment en observation ; en sorte qu'on ne peut humainement expliquer comment nos marins ont pu donner contre un écueil qui paroissoit si évident.

» Les vents, qui nous éloignoient de l'île, nous poussoient en même temps loin de Manille, terme désiré de notre voyage ; et quelle pouvoit être notre espérance ! ils devoient continuer de souffler dans ces parages près de six mois (sur les mers de la Chine il ne souffle que deux vents, et chacun d'eux souffle pendant six mois : L'E. N. E. et L'O. S. O. Ces vents sont appelés vents de mousson). Ce n'est pas tout, endommagé par les violentes secousses qu'il avoit essuyées à Balabac, le vaisseau ne pouvoit plus être gouverné à volonté : tantôt il s'engageoit malgré nous au milieu des écueils que nous nous efforcions d'éviter ; tantôt, lorsque nous croyions être dans la bonne route, les observations nous faisoient reconnoître que nous en étions à une très-grande distance. Que de périls ! que de dangers ! un jour, à peine le soleil étoit

levé, nous apercevons à une lieue de distance d'épouvantables brisans, et notre navire couroit s'y précipiter; nous périssions infailliblement si cet accident nous eût surpris quatre heures plus tôt. Béni soit donc mille fois le Dieu des miséricordes, qui a ainsi commandé aux vents et à la mer de respecter ceux qu'il ne leur avoit point abandonnés! Béni soit le Dieu qui a été lui-même notre consolation et notre paix au milieu de tant de troubles. Oui, je l'ose bien assurer, j'étois aussi content, aussi tranquille au milieu des plus affreuses tourmentes, que dans le lieu le plus agréable et le port le plus assuré.

» Le capitaine voyant qu'il étoit impossible de gagner Manille, résolut de relâcher au port de Tourronne en Cochinchine. Nous y trouvâmes la mission dans un état bien propre à nous attrister. Le roi, dont la ruse est grande, avoit fait saisir trois missionnaires, M. Taberd, supérieur de la mission, M. Gagelin et le R. P. Joseph, italien de l'ordre de saint François. Pour accomplir son dessein, il avoit fait mander à ces Messieurs de se rendre auprès de lui, parce qu'il avoit à leur communiquer quelque affaire, les assurant qu'il ne leur seroit fait aucun mal. A leur arrivée à Huê, le prince leur déclara qu'ils lui serviroient d'interprètes français : il leur assura à chacun une pension de six cents francs par an et vingt sacs de riz, au lieu que les autres interprètes ne jouissent que d'un traitement de soixante francs et neuf sacs de riz. Il leur fournit aussi à chacun une maison et six domestiques; mais il les obligea de ne sortir jamais sans avoir obtenu la permission d'un grand mandarin, et sans être accompagnés d'un soldat.

» Les Prêtres indigènes sont tout-à-fait libres dans leurs fonctions. Le roi n'en veut qu'aux missionnaires étrangers; parce qu'ils sont envoyés, dit-il, par le roi de France et

par les autres souverains d'Europe, pour exploiter la Cochinchine et leur en faciliter la conquête.

» J'oubliois de vous rapporter un trait qui a dû faire connoître à ce prince le caractère des missionnaires. Il avoit appelé M. Taberd pour lui donner l'explication d'un tableau très-indécent : le missionnaire représenta au roi que la délicatesse de son devoir ne lui permettoit pas de le faire. Le prince insista, ordonna même absolument. M. Taberd lui répondit avec calme : « Vous pouvez, sire, » me faire couper la tête, si vous le voulez; mais je » vous déclare que jamais je ne vous expliquerai le sujet de » ce tableau : c'est une chose mauvaise, je n'y puis con- » sentir. » Le roi n'insista plus, mais il demeura très-fâché. Jamais, sans doute, on ne lui avoit répondu d'une telle manière, car quelque chose qu'il propose au plus puissant mandarin, celui-ci s'empresse de répondre *ia*, mot cochinchinois qui signifie, *oui*, *j'obéis*, *vous avez raison*.

» Nous crûmes ne pouvoir rien faire de mieux en arrivant, que de nous dérober à tous les regards; mais l'exécution de ce projet nous fut impossible : le capitaine avoit déclaré à l'interprète qu'il avoit dix passagers, parmi lesquels il y avoit deux missionnaires. Craignant qu'on ne lui fît présenter son rôle d'équipage, il avoit jugé à propos de prendre ces précautions. Je crois cependant que l'interprète ne parla point de nous au mandarin; nous restâmes dans la baie pendant près de quinze jours, après lesquels nous obtînmes la permission de descendre à terre : malgré l'attention qu'excitoit la méfiance, on ne nous reconnut pas pendant les deux premiers mois. Seulement, comme on nous voyoit sans cesse occupés de l'étude, on nous prenoit pour des maîtres d'école.

» Voici comment on nous découvrit : nous n'avions pas

encore célébré la Messe depuis notre arrivée. La fête de Noel approchoit; mes confrères furent d'avis qu'on pouvoit dire la Messe de minuit, dans une maison voisine de celle de M. Vannier, où nous demeurions. Cette maison appartient à une famille chrétienne très-fervente. Nous eûmes donc le bonheur de célébrer les saints mystères; mais nos braves compagnons espagnols eurent la charité de nous dénoncer au mandarin, qui nous fit aussitôt comparoître. Que la Providence est admirable dans ses œuvres! au lieu de nous maltraiter, le mandarin nous reçut de la manière la plus honnête, nous fit asseoir auprès de lui et nous combla de politesses. Seulement il nous fit observer qu'il ne falloit pas dire la Messe chez les chrétiens, pour ne point incommoder les passagers espagnols qui s'obstinoient à soutenir que nous n'avions pas la permission de la dire; mais, ajouta-t-il, vous la direz à volonté dans votre chambre : nous construisîmes donc une chapelle sous l'avant-toit de notre maison, et, depuis, nous pûmes sans obstacle offrir le saint Sacrifice.

» Agréez, Monsieur, les sentimens du plus profond respect, avec lesquels je suis

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Bringol, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Journoud, missionnaire apostolique, à M. Langlois (1).

J. M. J.

Macao, 27 février 1829.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Nous sommes partis de Batavia le 7 septembre, et nous sommes arrivés à Macao le 16 octobre 1828. Ainsi nous avons mis quarante jours pour faire une traversée qui se fait ordinairement en quinze ou vingt jours. Etant venus contre mousson (2), nous n'avons pas dû être surpris de cette lenteur. Nous n'étions plus qu'à soixante ou quatre-vingts lieues de Macao, lorsqu'une espèce de typhon vint nous assaillir et nous fit reculer d'une quarantaine de lieues. Le vent étoit si violent qu'on n'osoit pas se mettre à la cape (3). Sans voiles, nous faisions au moins deux lieues à l'heure, du nord au sud : après cela, les vents du nord étant venus à souffler, retardèrent notre marche pendant plusieurs jours. Ce fut pendant ce temps-là qu'il nous arriva un accident qui faillit nous occassioner un naufrage. Dans un moment de grand vent, la barre du gouvernail se brisa; heureusement on vint à bout, dans peu

(1) Quoique M. Journoud soit destiné pour la mission du Tong-King, nous avons cru devoir placer ici sa lettre, parce qu'elle est presque entièrement relative à des événemens qui se sont passés en Cochinchine.

(2) On appelle *moussons* des vents réglés et périodiques de la mer des Indes.

(3) Les marins donnent le nom de *cape* à une espèce de voile.

de temps, de placer une barre provisoire. Notre capitaine lui-même nous dit, après, que nous avions couru un grand danger. Comme le vent étoit très-fort et qu'on ne pouvoit plus gouverner le navire, nous courions grand risque d'avoir nos mâts brisés, de perdre notre gouvernail, qui tournoit en tous sens et avec une force et une vitesse vraiment effrayantes; qui plus est, nous courions risque de chavirer.

» Pendant cette traversée, nous avons perdu sept hommes, dont deux seulement sont morts en chrétiens. A l'un, nous avons administré les sacremens de Pénitence et d'Extrême-Onction; c'étoit un portugais de Macao: à l'autre, le sacrement de Baptême; c'étoit un homme de Timor, assez mauvais sujet, à qui les Prêtres portugais avoient jusqu'alors refusé ce sacrement, à cause de sa mauvaise conduite. Les autres étoient des païens chinois ou malais, dont nous n'entendions pas la langue. M. Chastan que nous avons trouvé à Macao, et qui est maintenant, comme vous le savez, à Pulo-Pinang, nous a fait trembler, en nous racontant les dangers que lui et ses confrères ont courus dans leur navigation. Nous avons en même temps admiré la divine Providence, qui, comme vous nous l'avez dit tant de fois, protége toujours les missionnaires d'une manière spéciale. Toutes choses bien considérées, il est certain que ces chers confrères ont échappé à la mort comme par miracle. Voici comment M. Chastan nous a raconté l'événement : « Faisant voile » de Batavia pour Manille, nous eûmes le malheur, nous » a-t-il dit, de toucher près de l'île de Balabac; il fal- » lut jeter à la mer une partie des marchandises pour » alléger le navire et le dégager. Une de nos caisses, » destinée pour M. Taberd, et pleine de livres, y a été » précipitée; chacun croyant que le bâtiment alloit couler

» à fond, avoit déjà fait son petit paquet pour se sauver
» à terre, dans la chaloupe. Mes quatre confrères et moi
» nous n'avions pris pour tout paquet, que le nouveau
» Testament, notre bréviaire, l'imitation de Jésus-Christ,
» nos portefeuilles et le peu d'argent que nous avions;
» nous nous consolions déjà, en pensant que le bon Dieu
» vouloit peut-être se servir de nous pour porter la lu-
» mière de l'Evangile dans cette petite île toute peuplée
» de païens, et dans les îles voisines. Chose bien tou-
» chante, dans ce moment de péril nous vîmes à bord
» deux ennemis, qui depuis long-temps ne se parloient
» pas, se sauter au cou l'un de l'autre, et s'embrasser
» pour se réconcilier. Cependant, dans l'instant où nous
» croyions que nous allions perdre le navire, après les
» terribles chocs qu'il avoit essuyés à plusieurs reprises
» contre le rocher sur lequel il paroissoit comme
» cloué, nous nous trouvâmes à flot sans qu'il y eût plus
» d'eau à la pompe: nous étions délivrés, et nous aurions
» tranquillement continué notre route si le vent n'étoit
» devenu contraire. Au lieu de venir mouiller à Manille,
» nous fûmes obligés d'aller relâcher en Cochinchine. Jus-
» que là il n'y avoit pas grand mal; d'un côté c'étoit
» même un bonheur pour nos chers confrères messieurs
» Noblet et Bringol, qui de l'aventure se trouvoient
» rendus dans leur mission; et pour M. Pouderoux aussi,
» qui se trouvoit très-près de la sienne. Quand on voulut
» visiter le navire pour voir s'il étoit en état de faire la
» route jusqu'à Manille, à peine eut-on sorti quelques
» caisses de marchandises, que l'eau entra de la grosseur
» d'un homme. Une planche de la cale, qui avoit été
» enfoncée lorsque nous avions été jetés contre l'écueil,
» acheva de se détacher. Le capitaine a dit lui-même
» qu'il avoit fallu une espèce de miracle pour retenir cette

» planche en pleine mer. Le navire étoit si fortement en-
» dommagé qu'il n'a pas pu être réparé, et toutes les
» marchandises ont été vendues à très-vil prix. Le capi-
» taine offroit le tonneau de vin de Bordeaux pour
» trente francs, et à peine trouvoit-il des acheteurs. Après
» neuf mois de séjour en Cochinchine, M. Armand, pour
» venir à Macao, lui, ses passagers et tout son équipage,
» a voulu s'embarquer sur une barque chinoise, moyen-
» nant la somme de 2,000 piastres. Le père Joseph et
» moi nous devions nous y embarquer aussi; notre pas-
» sage, comme de juste, avoit été payé aux frais de
» M. Armand. Tout étoit déjà convenu et arrêté la veille;
» mais les chrétiens Cochinchinois nous avertirent de ne
» pas nous fier aux Chinois; ces bons chrétiens s'offroient
» à payer de leur argent mon passage et celui du R. P.
» Joseph, sur un navire européen. Nous nous déter-
» minâmes donc à nous embarquer sur un vaisseau por-
» tugais qui devoit mettre à la voile quelques jours
» après. Nous fûmes heureux d'avoir pris ce parti;
» car chemin faisant, M. Armand et tous les français
» qui étoient avec lui sur la jonque furent assassinés
» par l'équipage chinois composé de soixante personnes.
» Les pauvres français, qui n'étoient que quatorze, dont
» quatre malades, se seroient défendus contre ce grand
» nombre, avec leurs fusils, leurs pistolets et leurs
» sabres, si ces monstres chinois n'avoient pas eu pour
» armes des perches d'une vingtaine de pieds de longueur,
» au moyen desquelles ils leur crevoient les yeux, et les
» mettoient hors de combat. Ils défonçoient le pont sous
» leurs pieds, en sorte que les pauvres français tomboient
» par cette trappe dans la cale, où ils étoient aussitôt
» égorgés. Deux matelots déjà blessés se jetèrent dans
» la mer pour échapper au massacre; l'un d'eux, dont

» la blessure étoit grave, ne put pas lutter long-temps » contre les flots : son compagnon, après avoir nagé pen- » dant deux heures, est venu à bout de se faire recevoir » sur une barque de pêcheurs chinois. Il avoit imploré » en vain la pitié d'une autre barque chinoise qu'il avoit » rencontrée plus tôt. Tout ce qu'il avoit pu obtenir, c'étoit » une planche pour l'aider à nager. Les Chinois sont » très-superstitieux, ils laissent périr sans pitié tout » homme qui a le malheur de tomber à la mer. Il n'y » a, disent-ils, que les méchans hommes qui tombent à la » mer. Leur porter secours, ce seroit s'exposer à de » grands malheurs. De telles gens doivent mourir dans » les flots, comme ils le méritent ; leur mort est un juste » châtiment du Ciel. » Arrivé à Macao, le jeune homme a tout déclaré. Il a été accueilli par la compassion publique ; il est nourri, entretenu aux frais du gouvernement portugais. Le mandarin ne veut pas le laisser partir avant l'exécution des assassins. « Je veux, lui a-t-il dit, que » vous voyiez leur supplice de vos propres yeux, afin que » vous puissiez aller raconter chez vous comment nous » traitons de pareils criminels. »

» Les mesures ont été si bien prises que les assassins ont tous été pris, au nombre de quarante-sept, en entrant dans le port de *Chin-Chou* au *Fokien*. Ces monstres, après le massacre, avoient jeté à l'eau leur propre capitaine qui avoit voulu s'opposer à l'exécution de leur affreux projet ; ils craignoient sans doute qu'il ne les dénonçât. Dix-neuf ont été condamnés à la peine capitale ; deux sont morts en prison, avant l'exécution, qui a eu lieu à Canton, vers la fin de janvier. On a envoyé ici les dix-sept têtes de ceux qui ont été suppliciés ; elles sont encore exposées dans de petites cages, à l'entrée du port de Macao, pour effrayer les brigands. Le plus coupable a été

coupé en vingt-quatre morceaux. Un vingtième avoit été condamné aussi à la mort ; mais il a été ensuite absous, lorsque le jeune matelot échappé au massacre l'a reconnu et a déclaré que cet homme n'avoit pas trempé dans l'horrible complot ; qu'il avoit au contraire averti le capitaine français la veille, et qu'il le croyoit innocent : ce malheureux, mis à la question, avoit cependant déclaré avoir tué un français, et c'est ce qui l'avoit fait condamner à mort avec les autres. On présume que cet aveu lui avoit été arraché par les tortures, quoiqu'il ne fût pas coupable.

» Les vingt-sept autres sont condamnés à être transportés de ville en ville, dans des cages de fer, pendant trois ans, pour être exposés dans tout l'empire aux regards du public. La sentence porte qu'après ce temps ils seront envoyés en exil perpétuel dans la Tartarie. Une lettre de M. Taberd, contenant tous les détails de la mission de la Cochinchine, se trouve parmi les effets du capitaine massacré ; de plus, il s'y trouve deux lettres écrites aussi par M. Taberd, et dont nous ignorons le contenu. Le capitaine Armand devoit les remettre à M. Baroudel. Les assassins les avoient ouvertes ; la justice chinoise, pour les relater dans l'inventaire qu'elle a eu soin de dresser de tous les effets du capitaine français, a demandé à M. Bovet, négociant Suisse, l'explication de cette lettre ; celui-ci, qui est ami de M. Baroudel, a répondu tout bonnement que c'étoit une lettre d'ami à ami, sans dire le contenu. Nous espérons que ces lettres nous seront rendues lorsqu'on remettra les marchandises et l'argent de M. Armand entre les mains de M. Gernard, consul français à Canton. Pour le moment ces lettres sont entre les mains du vice-roi.

» Notre joie a été grande au premier moment de l'arrivée de M. Pallegoix, mais cette joie a été bientôt mêlée

d'amertume, quand ce cher confrère nous a raconté le triomphe de l'impiété en France.

» Je crois que nous partirons sous peu, M. Marette et moi, pour le Tong-King ; nous serons bien aises d'avoir M. Cuénot avec nous : nous aurons, en outre, la compagnie d'un Père Dominicain espagnol, destiné pour le Tong-King oriental. Avec l'aide de Dieu, la protection de la Sainte Vierge et de nos bons Anges, nous espérons arriver à bon port à notre destination. Que la volonté de Dieu s'accomplisse! rien ne nous arrivera sans l'ordre de la divine Providence ; c'est pour sa gloire que nous allons exposer notre vie, il aura soin de nous. Au reste, si le bon Dieu permet qu'il nous arrive d'être saisis, ne serons-nous pas bien heureux de souffrir quelque chose pour l'Evangile quel bonheur pour nous s'il nous étoit, un jour accordé d'être des martyrs. Permettez, Monsieur, que je me recommande, moi en particulier, à vos ferventes prières et saints sacrifices ; je le confesse à ma honte, j'en ai plus besoin que personne ; et agréez, s'il vous plaît, en même temps l'assurance du respect profond et de l'attachement sincère avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

» Monsieur le Supérieur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» JOURNOUD, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de Mgr. Taberd, élu évêque d'Isauropolis, vicaire apostolique de Cochinchine, à messieurs les directeurs du séminaire des missions étrangères.

J. M. J.

Cochinchine, le 25 février 1829.

Messieurs et chers confrères,

« Le 1.er juin 1828, M. Gagelin et moi nous reçumes la nouvelle de notre délivrance, grâces aux sollicitations du grand mandarin Thuong-Cong (1), dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma lettre du mois de février 1828. Comme je n'apercevois que des dangers aux environs de la cour, je pris, selon la demande que j'avois adressée au grand mandarin, le chemin de Dòng-nai (2), partie importante de la mission, que les circonstances ne m'avoient pas encore permis de visiter : le roi ne voulut pas nous accorder un passe-port pour aller par terre, comme je le désirois; il fallut se contenter d'un passe-port qui permettoit la voie de mer.

---

(1) C'est le même mandarin que M. Gagelin appelle Ta-Quân.

(2) Dòng-Nai est une province de la basse Cochinchine la plus voisine du Ciampa; les missionnaires appellent la basse Cochinchine de divers noms, tantôt Dòng-Nai, tantôt Sai-Gòn, tantôt Gia-Dinh. Sai-Gòn est le nom de la capitale de la basse Cochinchine et de la province où elle est située. Gia-Dinh est le nom de toute cette portion du royaume de Cochinchine, appelée basse Cochinchine; c'est la partie la plus méridionale. Elle comprend quatre provinces.

» Nous nous embarquâmes le 29 juin au soir, à Huê (1). Arrivé dans la province de Phú-Yên (2), j'arrangeai mes affaires de manière à pouvoir prendre la route de terre. M. Gagelin continua sa route par mer, emportant nos effets. La Providence s'est manifestée dans cette occasion d'une manière admirable en faveur de nos pauvres chrétiens, délaissés dans les deux immenses et affreuses provinces de Nha-Trang et Binh-Thuân; il faut quinze jours de marche forcée pour traverser ces deux provinces, où l'on trouve des forêts des déserts de sable, infestés par des animaux féroces, et où l'on court des dangers sans nombre. J'ai administré la Confirmation dans ces provinces, où ce sacrement n'avoit pas été conféré depuis quatre-vingts ans. J'avois avec moi deux Prêtres annamites, afin d'accélérer l'ouvrage; car je n'osois prolonger trop long-temps mon voyage, dans la crainte que le grand mandarin ne voulût s'informer de mon arrivée, afin de l'annoncer au roi.

» Lorsque j'allai au Phú-Yên, j'étois assez foible; mais après un ou deux jours de marche, le bon Dieu m'accorda les forces nécessaires pour remplir mon ministère; et la plupart de ces chrétiens ont reçu le sacrement de Confirmation. En traversant le Binh-Thuân, je voulus voir le préfet de Ciampa et connoître les habitans de ce pays. Un de nos chrétiens, qui est très-connu parmi eux, m'y conduisit. Le Ciampa, dont on fait mention dans les dictionnaires géographiques, n'existe plus que de nom. Car,

(1) Huê est le nom de la province où est située la capitale de la haute Cochinchine, qui l'est aussi de tout le royaume.

(2) Phú-Yên est une province du milieu de la Cochinchine, qui du côté du nord touche la province de Qui-Ninh ou Qui-nhou, et au midi confine avec celle de Nharu ou Binh-Khang.

depuis le roi *Tang*, et son gendre appelé *Hun*, mort il y a environ cinquante à soixante ans, le roi de Cochinchine s'est emparé de ce royaume qui est enclavé dans la province de Binh-Thuân, et il n'y a laissé pour gouverner ses habitans, qu'un préfet qui a été choisi parmi eux, il est vrai, mais qui tient ses pouvoirs du roi de Cochinchine. Ce peuple, qu'on appelle Ciampa, est aussi nommé Cham (1); il paroît avoir été très-puissant dans les siècles antérieurs, puisqu'il occupoit le Camboge, la Cochinchine, le Tong-King. Il y en a qui prétendent que sa domination s'étendoit depuis le Pegu même jusqu'à Canton (2). Je ne doute nullement qu'il n'ait occupé la Cochinchine, j'ai vu dans le Qui-Nhon, des tours qui sont son ouvrage, ainsi que des fondations de murailles dans le Cham ou Quang-Nam; il y en a aussi dans le Dinh-Cat. Quoi qu'il en soit, ce peuple, autrefois si puissant, est aujourd'hui relégué aux pieds des montagnes du Binh-Thuân, et occupe une étendue de pays de trois ou quatre journées de chemin en longueur, sur laquelle il est disse-

---

(1) Le royaume de Ciampa portoit anciennement le nom de Lâm âp; il fut ensuite appelé Cham-Thành ou Chiêm-Thành.

(2) Le royaume de Ciampa ou Chiêm-Thành renfermoit autrefois toute la partie de Cochinchine qui s'étend depuis le Tong-King jusqu'à la province de Dông-Nai. Les rois de Chiêm-Thành, étoient souvent en guerre avec le Camboge et le Tong-King; plusieurs fois ils ravagèrent une partie du territoire de ces royaumes; mais ils n'en ont jamais été possesseurs : les Cambogiens et les Tong-Kinois venoient aussi faire des excursions et des ravages dans le Ciampa. Ce fut sur la fin du quatorzième siècle que le roi du Tong-King, Lé-Thành-Tông, conquit et garda tout-à-fait la partie septentrionale de ce royaume, depuis le Tong-King jusqu'à la province de Qui-Nhon.

miné çà et là, depuis le haut de Binh-Thuân, jusqu'au fleuve Xich-Ram, assez près de Bà-Rià (1).

» Il ne reste de l'ancienne famille royale qu'une fille fort âgée qui demeure dans la ville de Binh-Thuân.

» Ce peuple, quoique peu nombreux, est divisé en deux classes et suit deux religions différentes: les uns sont appelés Chams et les autres Bà-Nis. Les Chams ne mangent point la viande de vache, ils ont cet animal en horreur; ce qui me porteroit à croire qu'ils suivent jusqu'à un certain point la religion des Malabares; de plus ils brûlent leurs morts après les avoir gardés deux ou trois mois, selon leurs facultés. Pendant ce temps, leurs prêtres, appelés Bà-Xê, leur servent à manger et leur donnent des instructions. Après avoir brûlé les cadavres, ils recueillent les cendres dans un vase qu'ils enterrent au pied d'un arbre. Si dans la famille quelqu'un devient riche, il va chercher les cendres de ses ancêtres, les réunit dans un même lieu, et y élève un temple ou mausolée; voilà en quoi consistent toutes leurs pratiques extérieures de religion.

» Les *Ba-Nis*, qui sont en plus petit nombre, s'abstiennent de chair de cochon; ils adorent le soleil, la lune et un grand bâton qu'ils prétendent être celui d'un homme qui autrefois s'en servit pour faire de grandes merveilles: il paroît que c'est de Moïse qu'ils veulent parler. J'ai vu ce bâton; il a environ dix pieds de long, il est garni tout autour d'étoffe rouge parsemée de feuillettes jaunes; à une de ses extrémités est planté un morceau de fer de la longueur d'un pouce, c'est par-là que, selon eux, ce grand homme opéroit des merveilles. Ils reçoivent la cir-

(1) *Bà-Rià* est une partie de la province de Dông-Naï.

concision, mais seulement à l'âge de quinze à seize ans. Lorsque les femmes ont atteint cet âge, on leur coupe quelques cheveux sur la tête. Cette cérémonie a lieu tous les ans, vers le mois d'avril ou de mai, époque où leurs prêtres, appelés *Changs*, se réunissent dans leurs temples, d'où ils ne sortent qu'au bout d'un mois. Pendant ce temps ils récitent des prières et se livrent à l'éducation de la jeunesse. Tous les huit jours ils ont un jour de sabbat ou repos, qu'ils observent très-exactement. Lorsqu'ils veulent obtenir du Ciel quelque grâce, comme de la pluie, etc., ils immolent des victimes qu'ils portent au milieu des champs, et là ils offrent leurs sacrifices. Ce peuple paroît avoir des mœurs très-simples. On n'entend jamais parler de vol, ni d'homicide parmi eux. Ils ne s'occupent qu'à la culture des champs. On dit cependant que les relations fréquentes qu'ils ont avec les Cochinchinois en ont fait dégénérer quelques-uns. J'ai vu avec une grande surprise, parmi eux, des personnes qui avoient le teint presque aussi blanc, aussi délicat que les européens. Les lois du royaume leur défendent de s'allier avec les Cochinchinois. Ils paient un tribut, et sont obligés de livrer au roi de Cochinchine l'ivoire et le bois d'aigle, comme ils livroient autrefois ces objets à leur roi.

» Je rencontrai chez le gouverneur le grand prêtre de la nation; je l'embarrassai par plusieurs questions sur la création du monde. Il me répondit que dans leurs livres il étoit dit : que le monde avoit été formé par la fumée. Mais quand je lui demandai, qui avoit créé cette fumée, il me répondit qu'il n'en savoit rien. Je leur expliquai le tout de mon mieux. Le gouverneur, plus instruit que ce grand prêtre, me donna une réponse plus satisfaisante. Mais enfin, pressé lui-même de plus en plus et voulant sauver l'honneur de sa nation (car il y avoit un

grand nombre de personnes présentes), il me dit : Maître, votre religion est bien grande, bien sublime, bien élevée, mais la nôtre est plus petite, plus vile, etc. Voilà tout ce que j'en pus tirer. M. Grillet (1), et le père André Ngâi avoient essayé de prêcher la Religion à ces gens-là, mais il paroît que le temps de la miséricorde n'étoit pas encore arrivé pour eux. Nous plantons, nous arrosons; à Dieu seul appartient de donner l'accroissement.

» Nous étions alors en septembre, je ne pouvois m'arrêter long-temps dans ce pays, crainte des grandes pluies qui ont ordinairement lieu à cette époque. Mon administration terminée, j'avois encore trois fortes journées avant de rencontrer la chrétienté de Bà-Rià. Enfin, le 15 octobre, jour de sainte Thérèse, j'arrivai au collége de Dông-Nai, d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

» Je suis, etc.

» TABERD, *vicaire apostolique de*
la Cochinchine. »

P. S. 27 février. Nous avons reçu une copie des lettres, décrets et bulles expédiés par la sacrée Congrégation de la Propagande. A ce sujet, permettez-moi, messieurs et chers confrères, de vous adresser non pas des remercîmens, mais bien des plaintes sur ce que vous m'avez traité d'une manière si peu charitable, en vous

---

(1) M. Grillet entra en Cochinchine vers 1791, et y mourut en 1812.

intéressant à mon élection. Vous saviez déjà par mes précédentes lettres quelles étoient les peines et les croix dont j'étois chargé : pourquoi avez-vous voulu les aggraver? C'étoit assez pour moi d'être parvenu à l'honneur de missionnaire apostolique : j'avois encore quelque espoir, malgré tous les dangers et toutes les misères qui accompagnent cette fonction, de pouvoir sauver mon ame; mais à présent que je suis tenu à une si grande responsabilité, que ferai-je? que deviendrai-je? Soyez bien assurés que rien de tout cet extérieur qui accompagne la dignité épiscopale ne peut me flatter. L'Evêque est ici le premier missionnaire, c'est-à-dire qu'il doit être le premier au travail, le premier chargé de tout ce qu'il y a de pénible et d'odieux.

FIN DU VINGT-UNIÈME CAHIER.

AVIS.

Les Chefs de division, de centurie, etc. auxquels on auroit envoyé un nombre de Numéros des Annales, plus grand que celui qu'ils doivent recevoir, sont invités à faire parvenir dans les bureaux des Conseils centraux, les exemplaires qu'ils ont de reste. Dans le ressort du Conseil central du Midi, on pourra adresser les envois *à Lyon*, *à* M. Pélagaud, *rue des deux Cousins, près la place St-Jean.*

Nous prions les personnes qui sont en correspondance avec quelque missionnaire, et qui en recevraient des relations intéressantes, de vouloir bien les envoyer à Lyon, à l'adresse indiquée ci-dessus, afin qu'elles puissent être insérées dans les Annales.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce Cahier . . . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

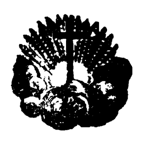
ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.o XXII. — Octobre 1830.



A LYON,
CHEZ M. P. RUSAND et COMP.ie, LIBRAIRES.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND et C.ie,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.o 8.
1830.

Avec approbation des Supérieurs.

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

MISSION

DU SU-TCHUEN EN CHINE.

Cette mission est toujours dans le même état, c'est-à-dire que la Religion chrétienne n'a pas cessé d'y être prohibée ; mais l'exécution des édits de persécution dépend des dispositions plus ou moins mauvaises des mandarins subalternes, qui saisissent quelquefois toutes les occasions favorables pour tourmenter les chrétiens et en extorquer de l'argent. Ainsi il ne se passe pas d'années sans que plusieurs néophytes soient arrêtés et condamnés à diverses peines, surtout à des amendes. L'Eglise de Chine, il est vrai, a de temps en temps la douleur de voir quelques-uns de ses enfans abandonner la Foi à la vue des supplices ; mais elle se réjouit de la constance du plus grand nombre, qui mettent en pratique le précepte des Apôtres : *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*.

Malgré des persécutions partielles, plusieurs infidèles ont

renoncé au culte des idoles. Trois cent quarante-huit adultes ont reçu le baptême en 1828, et quatre cent dix ont été admis au nombre des catéchumènes. Il y a dans le *Su-Tchuen* environ cinquante mille chrétiens, deux Evêques, le Vicaire apostolique et son coadjuteur, trois autres missionnaires européens, et vingt-un Prêtres indigènes. Le séminaire de la mission est toujours dans l'île de *Pinang*, qui est située dans le détroit de Malaca, et qui appartient aux Anglais. Avant la révolution, la maison des missions étrangères entretenoit un Prêtre dans une chrétienté dépendante de la province du Fokien; mais cette petite mission avoit été abandonnée depuis long-temps a cause de la disette de missionnaires. On vient d'y envoyer M. Bohet du diocèse de Besançon, qui est parti de France en 1828. On verra avec intérêt, dans une de ses lettres, les embarras et les obstacles qu'il a éprouvés pour se rendre à sa destination.

Deux Prêtres, M. Goust, du diocèse de Luçon, et M. Ponsot, de celui de Besançon, sont partis le 28 janvier de cette année, pour les missions orientales. Cinq autres se sont embarqués le 20 du mois d'août, à Nantes, pour les mêmes missions; ce sont: MM. Albrand du diocèse de Gap; Charbonnaux né dans celui de Rennes, mais incorporé dans celui d'Angers; Bigot, de celui du Mans; Molin, de celui de Meaux, et Vallon, de celui de Limoges: enfin, quatre autres Prêtres sont sur le point de partir pour la même destination. M. Bazin, né dans le diocèse de Lyon, s'est embarqué le 8 septembre, pour la mission de l'Alabama et des Florides.

Lettre de M. Fontana, évêque de Sinite, vicaire apostolique du Su-Tchuen, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères, à Paris.

Le 2 septembre 1828.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« LES nouvelles que je puis vous donner de cette mission ne sont pas fort agréables. En moins d'un an nous avons perdu quatre Prêtres indigènes, dont l'un se noya dans le voyage qu'il fit avec notre courrier, comme je vous le marquai dans mes lettres de 1827; deux autres sont morts de maladie; le quatrième est un jeune Prêtre, élève du collége de *Pulopinang*, nommé Laurent *Tang*, qui fut ordonné l'an passé. En revenant de l'administration des chrétientés de la province de *Yun-Nan*, les plus reculées, il fut arrêté par des satellites avec trois chrétiens qui l'accompagnoient; on les conduisit au prétoire de la ville de *Tchao-Toung-Fou:* le mandarin ayant vu les ornemens d'autel, le calice, le missel, etc., connut tout de suite qu'un des prisonniers étoit prêtre : le bon père Laurent a avoué qu'il étoit non-seulement chrétien dès son enfance, mais encore prêtre et prédicateur de la Religion chrétienne. Il a déjà été interrogé plusieurs fois. On dit que probablement il sera renvoyé au *Su-Tchuen*, pour y être jugé par les mandarins de sa ville natale. S'il persévère avec constance dans la confession de la Foi, comme nous l'espérons, et s'il est jugé selon les lois de l'empire, il ne pourra pas éviter la peine de mort, ou au moins l'exil perpétuel. Nous craignons que l'examen

de la cause de ce Prêtre n'entraîne une persécution contre les chrétiens du *Yun-Nan*, et que notre collége ne soit exposé à de nouveaux périls. J'ai présentement besoin de quatre Prêtres au moins pour pourvoir à l'administration spirituelle de quatre districts ; mais cette année nous ne pourrons en ordonner que deux, dont il seroit expédient, si les besoins étoient moins pressans, de retarder l'ordination pour mieux les éprouver. Priez Dieu pour qu'il envoie des ouvriers, *Ut mittat operarios in messem suam.* Il y a encore eu dans cette province du *Su-Tchuen* plusieurs autres persécutions, occasionées par les ordonnances que quelques mandarins ont publiées contre les rebelles *Tsing-Liên-Kiao*, et dans lesquelles il étoit fait mention non-seulement de ces rebelles, mais aussi des chrétiens qui observent une religion défendue par le gouvernement. Les satellites profitèrent de ces ordonnances pour vexer nos néophytes : plusieurs se sont délivrés de ces vexations en donnant de l'argent ; d'autres ont été arrêtés et conduits au prétoire; les mandarins les ont jugés, non selon les lois de l'empire, mais selon leurs dispositions particulières. Quelques-uns de ces mandarins qui n'avoient point publié d'ordonnances contre les chrétiens, et entre autres celui de *Tsoung-Kin-Tchou*, ont déclaré publiquement que les chrétiens ne sont point des rebelles, et que le gouvernement ne s'occupe point actuellement de la Religion chrétienne : aussi les chrétiens qui avoient été arrêtés furent aussitôt mis en liberté; et depuis, dans tout ce district de *Tsoung-Kin-Tchou*, les néophytes n'ont plus souffert aucune vexation de la part des satellites. Ce district de *Tsoung-Kin-Tchou* est celui où Mgr. l'Evêque de *Tabraca*, d'heureuse mémoire, fut arrêté. Cet illustre Prélat en avoit fait la visite pendant vingt ans de suite. Les choses ont pris une tour-

nure bien différente en plusieurs autres endroits; les mandarins ont ordonné aux chrétiens arrêtés de renoncer à la Religion chrétienne. Ceux qui ont refusé d'apostasier ont été frappés de plusieurs coups sur le visage; ensuite les uns ont été mis en liberté sur-le-champ, les autres ont été laissés entre les mains des satellites, qui après en avoir exigé de l'argent, les ont aussi relâchés sans les contraindre à apostasier. Il y en a encore quelques-uns dans les prisons, mais on dit qu'ils seront de même remis en liberté dès qu'ils auront donné de l'argent aux satellites. Il paroît que les mandarins supérieurs de la ville capitale de cette province n'ont pas l'intention de nous persécuter dans les circonstances actuelles; mais les mandarins de plusieurs villes sont ennemis déclarés de notre sainte Religion, et lorsque les chrétiens arrêtés refusent constamment d'apostasier, les mandarins et les satellites se trouvent embarrassés, parce qu'ils craignent d'être obligés de les faire conduire à la capitale pour y être jugés en dernier ressort.

» M. Escodéca a aussi couru des dangers : il s'étoit retiré dans un terrein appartenant à la mission, situé sur de hautes montagnes. La maison qu'il venoit d'y faire bâtir fut dénoncée au mandarin; celui-ci, sans aucune forme de procès, apposa son sceau sur la porte de cette maison, la déclara propriété du gouvernement, et ordonna de la vendre. Plusieurs chrétiens de l'endroit furent arrêtés à cette occasion; mais, moyennant quelque argent, tous, dit-on, furent renvoyés sans avoir apostasié, et la maison fut aussi rachetée. M. Escodéca eut le temps de s'échapper, mais il souffrit beaucoup en traversant de hautes montagnes couvertes de neige; les jambes lui enflèrent, et il s'y forma des plaies qui ne sont point encore entièrement guéries. Je l'ai exhorté et fait exhorter par

M. Imbert à venir habiter dans des chrétientés moins éloignées de nous; mais il paroît résolu à terminer ses jours au milieu de ses montagnes. M. Imbert ne jouit pas d'une bonne santé: ses jambes, son ventre et son corps sont tout enflés. Sa maladie paroît être une espèce d'hydropisie. Les médecins disent que s'il restoit tranquille à la maison pendant deux ou trois mois, occupé à soigner sa santé, sa maladie pourroit être guérie radicalement; mais malgré nos avertissemens et nos exhortations, il ne se ménage point assez, il voudroit toujours être à tout, et il dit que les nécessités spirituelles de ses chrétiens sont bien grandes. Il aime à faire de longs voyages, et prétend qu'ils sont utiles à sa santé, et que lorsqu'il a beaucoup voyagé l'enflure de son corps diminue. Il a bien appris la langue chinoise; il est très-aimé de ses chrétiens. M. Voisin a aussi été malade : il a eu de la peine à se faire à la nourriture et aux coutumes du pays, son estomac en a souffert; il a éprouvé des crachemens de sang; mais il est maintenant, dit-on, guéri : il a déjà visité entièrement son district. Voilà deux ans qu'il exerce utilement et dignement le saint ministère. Mgr. l'Evêque de Maxula se porte bien et travaille toujours beaucoup. Tous les missionnaires que vous nous avez envoyés sont fervens, laborieux et instruits. Tâchez de nous en envoyer encore d'autres qui leur ressemblent.

» L'administration des chrétiens, dans le cours de cette année, a été imparfaite à cause des persécutions, des maladies et de la mort des Prêtres dont j'ai parlé. Je n'ai pu recevoir aucune relation, ni catalogue de l'administration des chrétientés du *Yun-Nan* qui sont éloignées, ni du district d'un des Prêtres défunts; le nombre des confessions annuelles dans les districts dont j'ai reçu les catalogues, se monte à 31,530. Les chrétientés qui n'ont

point été visitées, tant à cause des persécutions, qu'à cause du décès de plusieurs Prêtres, auroient pu donner environ 3,229 confessions. Les chrétiens tièdes, qui auroient pu se confesser et ne l'ont point fait, sont au nombre de 1829. On a baptisé 348 adultes, et l'on compte 410 nouveaux catéchumènes; 7,096 enfans d'infidèles ont reçu le Baptême étant en danger de mort; 4,508 de ces enfans sont déjà certainement décédés. Nous avons 36 écoles de garçons et 71 de filles.

» Je suis, etc.

» Louis, *évêque de Sinite.* »

Lettre de M. Voisin, missionnaire apostolique, à M. Ducrey, supérieur du séminaire de Mélan.

Chine, 2 septembre 1828.

Monsieur le supérieur,

« Voici bientôt trois ans que je suis arrivé en Chine; j'ai déjà parcouru deux fois le district qui m'a été confié, et je me dispose à faire une troisième visite. Pendant l'espace de deux ans, j'ai eu le bonheur de baptiser vingt adultes: il est vrai que ce nombre est bien petit, mais mon district est un des moins fertiles en conversions; j'espère que le Seigneur fera luire son soleil et dissipera les ténèbres de ces pauvres infidèles. Cette année-ci j'ai administré l'Extrême-Onction à près de quatre-vingts personnes. Actuellement je parle assez facilement la langue chinoise, sans la parler parfaitement; car les étrangers qui possèdent bien cette langue sont très-rares. Je n'ai pas d'évé-

nement bien intéressant à vous raconter ; je vous dira seulement qu'un de nos Prêtres chinois a été arrêté, il y a peu de temps, à l'occasion de la recherche de certains sectaires qui ne machinent que révoltes, et qui ont beaucoup de ressemblance avec les *Carbonari* d'Europe.

» Ici on ne rencontre point de curiosités qui soient dignes de vous être envoyées. Dans la partie méridionale de la province l'on trouve des cerfs à musc; si dans la suite je puis m'en procurer un, je l'empaillerai pour vous l'envoyer. Un autre animal fort curieux qui se trouve dans cette province, est celui que les chinois appellent Tchûanchân-Kio (*écaillé*), et qui perce les montagnes; ses écailles sont employées par les médecins chinois pour la cure de certaines maladies. Nous avons diverses espèces d'oiseaux, il n'y a que la poule dorée ou argentée qui mérite d'être remarquée.

» Une chose fort curieuse qui se trouve ici, ce sont les puits de feu. Dans la province que j'habite l'on n'use point de sel marin; tout le sel vient de puits d'eau salée. Ces puits n'ayant guère que quatre pouces de diamètre, sont cependant de la profondeur de plusieurs centaines de pieds. Quant à la manière de les creuser, je l'ignore entièrement, parce que je n'ai jamais vu faire ce travail, et que je n'ai point pris d'informations là-dessus. Quelquefois, après avoir creusé deux cents pieds et davantage, l'on ne rencontre plus d'eau salée. Mais, à la place, il sort une vapeur noire : alors on applique à l'orifice du puits un tube de bambou, l'on place à l'extrémité du bambou un flambeau allumé, et à l'instant même cet air épais s'enflamme. Le feu, quoique très-ardent et très-actif, ne consume pas le bambou; il sert à cuire le sel. Les chaudières, qui sont en fer et qui ont plus d'un pouce d'épaisseur, sont calcinées en quelques mois.

» Un de nos confrères, M. Imbert, eut la curiosité, l'année passée, de voir ce phénomène; la province où ces puits sont situés a quelquefois éprouvé des tremblemens de terre. Je ne puis pas vous donner de plus amples explications sur ce sujet, parce que je ne connois pas assez l'histoire naturelle. Quoique des espaces immenses me séparent de l'Europe, je me transporte souvent à Mélan (1). Je me rappelle les instructions et les bienfaits que j'y ai reçus. Je vous prie d'agréer l'expression des sentimens de reconnoissance et les très-humbles respects de celui qui a l'honneur d'être, en l'union de vos très-saints sacrifices,

» Monsieur le supérieur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» VOISIN, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Imbert, missionnaire apostolique au Su-Tchuen en Chine, à Messieurs les directeurs du séminaire des Missions étrangères.

Chine, le 18 septembre 1828.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

LE district dont je suis chargé a plus de 80 lieues du nord au midi. On croira sans peine que je ne puis pas suffire à l'administration d'une aussi *grande paroisse;* j'ai donc aux deux extrémités, deux Prêtres

---

(1) Le séminaire de Mélan, en Savoie, où M. Voisin a été élevé, a fourni plusieurs sujets pour les missions étrangères.

indigènes qui travaillent sous ma direction. Pendant les trois mois de grandes chaleurs, employés à la culture du riz, nous interrompons la visite des chrétiens. J'ai profité de ce temps de repos pour me rendre auprès de Mgr. l'Evêque de *Sinite*, notre très-digne vicaire apostolique, chez qui j'ai eu la consolation de demeurer un mois. Un état habituel de foiblesse que j'éprouve depuis un an, et qui est dégénéré en maladie, m'a forcé de passer le reste de mes vacances au centre de mes chrétientés, dans une famille charitable et fort pieuse. Je suis mieux maintenant, et je me prépare à descendre à 50 lieues d'ici, dans la partie méridionale de Soui-Fou, pour commencer l'administration de mes chrétiens.

» Cette année nous courons beaucoup de dangers en voyageant, car la police exerce une vigilance plus stricte que de coutume sur les voyageurs, à cause des troubles excités sur plusieurs points de cette province et de celle d'*Yun-Nan*, par une secte de doctrinaires nommés *Tsing-Liên-Kiao*. Ces sectaires s'abstiennent de viande, de graisse et de vin, etc. Ils avoient formé le projet de se révolter, et s'étoient donné pour empereur un tisserand, parce qu'un sorcier avoit tiré son horoscope. Pendant qu'une partie des troupes de la province étoit allée joindre la grande armée, qui fut envoyée, l'année dernière, en Tartarie pour soumettre les Tartares *Koko-Nors*, mahométans révoltés, ces sectaires ont fait des mouvemens que la police heureusement a pu comprimer. Le prétendu empereur a été mis à mort avec ceux qu'il avoit désignés pour ses principaux officiers. On a fait grâce aux autres, pourvu qu'ils mangeassent de la viande en signe de renoncement à leur secte. Dans quelques villes, plusieurs chrétiens ont été arrêtés par la malice ou la rapacité des satellites. Les lâches qui ont apostasié, ont donné beau-

coup d'argent pour se tirer de leurs mains. Ceux qui ont été fermes, qui ont persisté à déclarer qu'ils étoient chrétiens et non de la secte des *Tsing-Liên-Kiao*, n'ont point été mis en jugement, ils ont été renvoyés libres. En général, les mandarins semblent craindre d'avoir affaire avec ceux qui professent la Religion chrétienne. Les grands persécuteurs, depuis 1814 et 1815, sont morts pour la plupart, ou ils ont éprouvé de grands revers; ce qui épouvante les autres: de sorte que nous vivons en paix de la part des païens, mais non sans sollicitudes de la part des mauvais chrétiens qui se convertissent bien difficilement, et qui quelquefois nous livrent, sinon aux mandarins, du moins aux satellites, pour extorquer de l'argent. Dans ces vicissitudes continuelles, nous vivons au jour la journée, sous la protection de la divine Providence. Heureux si nous pouvons, après plusieurs années de travaux, recevoir la couronne du martyre!

» Nous avons à nous réjouir de l'heureux retour de M. Benoît Yang qui avoit été exilé à perpétuité en Tartarie. Vous pouvez voir dans les lettres écrites en 1814 et 1815, tout ce que cet illustre confesseur souffrit dans la persécution générale. Cette année, après avoir établi la paix dans le pays des tartares *Koko-Nors*, dont je vous ai annoncé plus haut la révolte, l'empereur a accordé la grâce à tous les exilés qui étoient dans cette principauté, parce qu'ils ont été fidèles à leur prince et à leur patrie et n'ont point pris part à la révolte. En effet, plusieurs exilés, et surtout les chrétiens, ont mieux aimé souffrir la mort que d'embrasser le mahométisme et de prendre les armes avec les rebelles; car ce n'étoit qu'à ces deux conditions qu'ils pouvoient sauver leur vie. Les exilés chrétiens et païens de la ville où se trouvoit M. Benoît, ont été plus heureux; pendant

le siége, ils ont pris les armes et combattu avec les troupes impériales contre les rebelles, et ont sauvé la ville. Cet illustre confesseur est revenu dans cette province avec beaucoup d'éclat; tous les mandarins de la capitale, le vice-roi lui-même, ont vu ses lettres de grâce et de route, et l'ont laissé libre, de sorte qu'il est venu faire l'ornement du clergé de cette province; il y a même apparence qu'après s'être reposé quelques mois, il sera destiné à venir prendre soin de quelques chrétientés de mon trop vaste district.

» J'ai l'honneur d'être, en l'union de vos ferventes prières et saints sacrifices,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» IMBERT, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Imbert, missionnaire apostolique au Su-Tchuen en Chine, à M. Langlois, supérieur du séminaire des Missions étrangères.

Chine, 1.er septembre 1829.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« CETTE année, par le retour de nos courriers, j'ai eu l'avantage de recevoir deux lettres de votre part. Vous me dites que différentes personnes révoquent en doute une partie des détails que j'ai envoyés sur les puits salants de la Chine. La profondeur de ces puits n'est pas partout la même, il y en a qui fournissent peu d'eau, et qui n'ont qu'une centaine de toises de profondeur; mais les grands

grands puits de *Où-Tong-Kiao*, *Miéou-Hià-Ky*, lesquels sont du district de la ville de *Kia-Ting*, où je demeure ordinairement, ainsi que ceux de *Tsé-Liéou-Tsing*, du district de la ville de *Fò-Chouén*, où j'ai aussi des chrétiens, ont vraiment 1,500, 1,800 et 2,000 pieds de profondeur. Le cylindre sur lequel se roule la corde qui est attachée au tube de bambou dans lequel on tire l'eau, a quarante pieds de circonférence, et la corde fait quarante, quarante-deux et jusqu'à cinquante tours sur ce cylindre. J'ai même la preuve que le grand puits qui fournit le plus de feu (Voyez la lettre de 1827) (1), a 2,800 pieds de profondeur; car la corde fait soixante et dix tours sur le cylindre; l'eau ayant tari à différentes reprises, on a toujours continué à creuser plus profond. On en agit ordinairement ainsi lorsque l'eau vient à tarir; pour ne point abandonner l'ouvrage déjà commencé, on creuse à une plus grande profondeur, et on retrouve de l'eau. Ce qu'il y a de surprenant et d'effrayant à voir, ce sont les grands puits de feu de *Tsé-Liéou-Tsing*, où toute la surface du terrein brûle les pieds, et où par curiosité j'ai, comme les autres, allumé ma pipe au feu qui sort du puits.

» Je vous ai parlé, dans mes précédentes lettres, des bons exemples que donnent les confesseurs condamnés à la cangue et à la prison perpétuelle dans la ville de *Souy-Fou*. Leur foi a été mise à de nouvelles épreuves dans le mois de mai 1828, à cause des perquisitions que faisoit le gouvernement contre les sectaires appelés *Tsin-Lién-Kiao* (les jeûneurs). Nos deux confesseurs furent appelés devant le gouverneur qui les somma d'apostasier; sur leur refus il leur fit appliquer quarante soufflets avec

(1) Cette lettre est dans le XVI.e cahier des Annales, tome III, page 376.

une semelle de cuir ; il les renvoya ensuite en prison, sans leur permettre de sortir après le déjeûner, comme auparavant. Au mois de septembre je vins à *Souy-Fou*, et je fis remettre quelque aumône à ces braves gens. Je demandai en même temps si le fils de *Hoang-Koué-Tong*, le plus notable des deux confesseurs, qui avant la persécution générale tenoit l'école annexée au collége de *Lô-Lang-Kéou*, ne pourroit pas, comme son père, se charger d'une école chrétienne, et avoir ainsi une existence honnête. Alors d'après mon avis ce fervent confesseur prit avec lui son fils dans la prison, pour le perfectionner dans les lettres, et le mettre en état d'enseigner. Le geôlier ne pouvoit supporter cet homme dans la prison. Au commencement du mois de novembre, le vénérable confesseur de la foi donna à son fils trois lettres, adressées à trois catéchistes de *Lô-Lang-Kéou*, pour les prier de lui procurer une école. Lorsque ce jeune homme sortoit de la prison, le geôlier s'empara des lettres, et les porta sur le champ au mandarin. Celui-ci fit appeler le jeune homme qui, comme son père, s'appelle Simon, et n'est âgé que de 18 ans. Le mandarin voulut le faire apostasier, et sur son refus le fit frapper de quarante soufflets et le condamna à porter une grosse cangue de cinquante livres pesant. Pendant qu'on le frappoit, son père, comme un généreux confesseur de Jésus-Christ, lui crioit : *Laisse-toi frapper, Simon ; s'il te fait mourir, tu iras droit au ciel.* Alors le mandarin tournant sa colère contre le père, lui fit ôter sa cangue perpétuelle, le fit aussi frapper, et le fit enfermer dans une cage, où il ne pouvoit pas se tenir debout, ni assis. Les satellites, par commisération pour lui, mirent un petit banc dans sa cage pour qu'il pût s'asseoir. Ils donnèrent aussi au fils une chaise qui avoit un dossier, sur lequel il pouvoit appuyer sa

cangue, et alléger ainsi son fardeau. Le mandarin vouloit les laisser mourir de faim l'un et l'autre. Cependant nous envoyâmes la femme de celui qui étoit enfermé dans une cage, porter à dîner à son mari et à son fils, et elle a ainsi depuis continué à les nourrir. Le fils a porté la cangue quarante jours, après lesquels le mandarin, confus de la fermeté d'un enfant, lui fit donner de nouveau des soufflets, et le renvoya, en lui disant avec un ton de fureur: *je te fais grâce*. Enfin, le 30 de la dernière lune de l'année chinoise, c'est-à-dire, en février dernier, le mandarin épouvanté des revers qu'il avoit éprouvés, et où il est bien difficile de ne pas reconnoître une cause surnaturelle, fit briser la cage de notre confesseur, qui y étoit depuis trois mois, et le laissa tranquille sans lui faire remettre sa cangue. Ce fervent chrétien reste ainsi dans la prison, où il s'occupe, comme par le passé, à nous transcrire des livres chinois. Pendant qu'il étoit dans sa cage, le mandarin le faisoit apporter tous les jours en sa présence, pour l'exhorter à apostasier et pour disputer avec lui sur la religion. « Dites un seul mot, lui disoit-il, et » vous voilà tiré d'affaire, et moi aussi.» Mais ce courageux athlète de J. C. répondoit solidement à toutes les paroles du mandarin, qui avoit tellement à cœur de le pervertir, que lorsque ses affaires l'empêchoient de discuter avec lui, il envoyoit le plus habile des prétoriens remplir cet office de Satan. Le généreux confesseur, ferme et inébranlable comme un rocher, ne leur répondoit rien; il prêchoit même la foi aux satellites et aux curieux qui se rendoient en foule au prétoire pour le voir, et tous étoient dans l'admiration. Depuis cette époque le mandarin de *Souy-Fou* n'a point inquiété les chrétiens; et même il ne reçoit plus les accusations qu'on lui porte contre eux. En général, dans toute la province nous jouissons d'une assez grande

paix. Les mandarins, les plus élevés en dignité surtout, ne veulent point se mêler de la Religion chrétienne.

» J'ai l'honneur d'être, en union de vos saints sacrifices,

» Monsieur et très-cher confrère,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Imbert, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Voisin, missionnaire apostolique au Su-Tchuen, au même.

Chine, le 15 septembre 1829.

« Je suis sur le point de partir pour visiter une quatrième fois les chrétiens qui me sont confiés. L'année qui vient de s'écouler n'a été marquée par aucun événement bien considérable; seulement à l'occasion de la recherche des Tsin-Lién-Kiao, sectaires qui ne méditent que révoltes, nos chrétiens ont été vexés dans différens quartiers. Trois de mes chrétiens ont été saisis par les satellites et conduits devant le mandarin. Ils ont généreusement confessé la foi; on ne les a point frappés, mais ils ont été jetés dans la prison où sont enfermés tous les grands coupables. Un d'entre eux, nommé Joseph Tchîn, est tombé malade; pendant sa maladie qui a été assez longue, il n'a point été relâché : sa mère, qui est encore païenne, vouloit donner un billet d'apostasie pour lui; il n'y a jamais consenti. Elle l'a tenté par toutes sortes de moyens pour le faire renoncer à la foi; il a été inébranlable. Il a supporté avec patience les horreurs de sa prison et les douleurs de sa maladie. Il a été insensible aux larmes de ses parens qui fondoient sur lui

leurs espérances pour le temps de leur vieillesse. Enfin, accablé par les incommodités de la prison et les douleurs auxquelles il étoit en proie, il a rendu à Dieu sa belle ame. Les deux autres chrétiens prisonniers ont été relâchés après plus de deux mois de détention. On ne les a point contraints d'apostasier, parce que le mandarin les voyant inébranlables et craignant qu'il ne leur arrivât ce qui étoit arrivé à Joseph Tchîn, les a renvoyés sans autre forme de procès. Nous sommes actuellement assez tranquilles, et même pendant cette affaire qui a un peu effrayé nos bons néophytes, je n'ai interrompu l'administration des chrétiens que pendant quatre ou cinq jours, et même pendant ce temps j'ai pu faire la visite des malades.

» Je suis, etc.

» VOISIN, *missionnaire apostolique.* »

Extrait d'une lettre de Mgr. Pérocheau, évêque de Maxula, coadjuteur du vicaire apostolique du Su-Tchuen, à M. Langlois.

Chine, le 16 septembre 1829.

« DEPUIS un an nous sommes ici assez tranquilles. Il n'y a eu que quelques misères locales peu considérables. Le Prêtre chinois arrêté dans la province de Yun-nan, l'an dernier, M. Laurent Tâng, a été mis en liberté par les mandarins, comme nous l'espérions. D'autres mandarins ont aussi témoigné qu'ils estimoient la Religion chrétienne, et ne vouloient pas qu'on la molestât dans le ressort de leur gouvernement. Mais nous venons de changer de vice-roi. L'ancien étoit un vieillard assez bien disposé en notre

faveur. Nous ne connoissons point encore quelles sont les intentions du nouveau à l'égard de notre sainte Religion. Il est très-sévère, dit-on, et va grièvement punir les mandarins qu'il trouvera coupables de quelque malversation. Que le Seigneur daigne le rendre favorable à son Eglise !

» Je suis, etc.

» Jacques-Léonard, *évêque de Maxula.* »

La société secrète appelée Tsing-Lién-Kiao, dont parlent Mgr. Fontana et MM. Imbert et Voisin, est probablement une branche de celle qui est désignée dans les *Lettres édifiantes*, sous le nom de *Pe-Lien-Kiao*, doctrine du Nénuphar-Blanc (1). Les Pe-Lien-Kiao, suivant l'opinion générale, s'occupent à maudire les princes régnants, et à se préparer à l'arrivée d'un nouveau *Foë* (2), qu'ils nomment *Mi-Le*, lequel, disent-ils, doit ramener au monde les siècles d'or. Ces gens-là gardent un jeûne perpétuel, s'abstenant de tout ce qui est gras, et même de plusieurs herbes potagères que les Bonzes estiment grasses, comme l'ail, l'ognon, le porreau, la bette rouge, etc. Ils adorent à peu près les mêmes idoles que les Bonzes; ils doivent faire des sermens terribles de ne jamais rien déceler de leurs mystères, pas même à leurs plus proches parens; ils font leurs assemblées de nuit; c'est là qu'ils récitent leurs malédictions. On raconte de ces assemblées

---

(1) *Pe* signifie blanc, *Lien* Nénuphar, et *Kiao*, doctrine ou religion.

(2) Foë est un faux prophète que les Bonzes et beaucoup d'autres chinois adorent comme un Dieu.

beaucoup d'infamies et d'extravagances, à peu près semblables aux mystères de Priape, de Mytra et d'Isis.

Le fondement de cette secte vient de la fable des Bonzes, qui prétendent que le monde doit finir par une troisième révolution. La première, avec son *Foë*, est déjà passée. Nous sommes sous la seconde, gouvernée par le Foë Chy-Kia, et la troisième le sera par le Foë Mi-Le. Les esprits brouillons qui, dans le fond, sont persuadés que ce sont des fables, s'en servent cependant pour séduire le peuple et se former un parti. Sous le nom de la révolution prochaine et du Foë Mi-Le, etc., ils entendent leur faction et leurs chefs. Ils engagent ainsi le peuple superstitieux, ignorant et avide d'une bonne fortune, à entrer dans cette secte.

La dynastie des *Yuên* ou Tartares Mogols (1), ne ressentit que trop les effets de cette secte de rebelles, car ce furent ces sectaires qui, conduits par un nommé *Lieou-Fai-Thong*, excitèrent les premiers mouvemens séditieux vers l'an 1350 et finirent par bouleverser leur état sous la dynastie suivante des *Ming* (2). On a toujours poursuivi cette secte, sans pouvoir l'éteindre; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que souvent notre sainte Religion est confondue avec elle. (Nouvelles Lettres édifiantes.)

---

(1) Cette dynastie est la vingtième; elle a régné depuis l'an 1280 de l'ère chrétienne, jusqu'en 1368.

(2) C'est la vingt-unième dynastie, qui a occupé le trône depuis l'an 1368, jusqu'à l'an 1644.

Lettre de M. Bohet Missionnaire apostolique dans la province du Fokien en Chine, à MM. Baroudel et Legrégeois, procureurs des Missions françaises, à Macao.

Hing-Hoa, province du Fokien, 4 novembre 1829.

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

« ARRIVÉ au terme de mon pénible et dangereux voyage, je dois vous faire le récit des aventures, des périls et des contradictions dont il a été accompagné. Vous verrez que la protection de la Providence sur ma personne est marquée d'une manière presque miraculeuse, et que c'est à son intervention seule que je dois mon salut. Aussitôt que nous fûmes rendus à bord du navire Espagnol, dans la rade de Macao, nous quittâmes nos habits européens pour nous revêtir du costume chinois (1). La barque de Rodriguez vint nous prendre le lendemain, à deux heures après minuit, et nous conduisit à la somme chinoise, qui nous attendoit à environ deux lieues de Macao. Le capitaine chinois avoit préparé notre gîte; nous y trouvâmes nombreuse compagnie ; la vermine pulluloit dans ce lieu infect, et une fois qu'elle nous eut gagnés, il ne nous fut plus possible de nous défaire de ces hôtes très-incommodes ; en sorte que, malgré la destruction que nous ne cessâmes d'en faire, ils nous tinrent com-

(1) M. Bohet étoit accompagné d'un Dominicain espagnol et d'un Franciscain italien, destinés le premier pour la mission du Fokien, et le second pour celle du Chansi.

pagnie tout le long du voyage. Notre cabane n'avoit pas plus de dix à douze pieds en carré ; et outre qu'elle nous servoit de demeure la nuit et le jour, c'étoit encore le temple dans lequel on avoit logé l'idole que l'équipage du vaisseau, tout païen, venoit adorer et invoquer. Une fois enfermés dans cette prison, il ne nous fut plus permis d'en sortir que de temps en temps, dans la nuit, pour pouvoir respirer au grand air. Nous restâmes ainsi incarcérés durant trois semaines, par une chaleur de 90 à 92 degrés au thermomètre de Farenheit. (40 degrés de Réaumur.) Pour rafraîchir notre étroite prison, on avoit soin d'entretenir jour et nuit une lampe allumée, et souvent plusieurs cierges, à côté de l'idole, afin de se la rendre propice, et d'obtenir d'elle un vent favorable.

» Les premiers jours, le vent fut très-foible ; le quatrième, nous avions à peine dépassé la hauteur de Canton, et nous fûmes arrêtés là par un calme complet qui dura huit jours. Nous jetâmes l'ancre dans un port nommé Tapon. Deux barques de mandarins s'approchèrent de notre somme pour demander de l'opium ; et comme nous étions marchandise de contrebande, ils se seroient certainement saisis de nos personnes s'ils avoient soupçonné notre présence. Notre courrier faisoit constamment sentinelle sur le pont, et à la moindre apparence de danger, il s'approchoit de nous pour nous dire en mauvais portugais : *Padre*, *cubate*, mes pères, restez couchés. Notre vaisseau fut aussi abordé plusieurs fois par des pêcheurs, et d'autres personnes d'une condition un peu plus relevée. On offroit à ces derniers du thé ou du tabac à fumer ; on barricadoit la porte de notre prison ; et pendant tout le temps qu'ils étoient sur le pont, pour leur ôter l'envie de venir mettre le nez à

notre porte, Paul, chinois lettré, qui étoit un de nos conducteurs, avoit soin d'y suspendre son bonnet de docteur et son grand bouton de bachelier; il mettoit ses livres devant lui, et avoit l'air d'un homme occupé à des études sérieuses. Le père Joseph faisoit aussi semblant de lire des livres chinois. Quant à moi, je couvrois ma tête d'un turban, je me couchois la face tournée du côté de la boiserie, et je ronflois comme si j'eusse dormi profondément. Nous sortîmes enfin de Tapon par une brise très-légère : la chaleur étoit extrême; nous eûmes des tonnerres violens sans pluie; ce qui, dans ces mois, est l'avant-coureur des typhons. Nous étions à la hauteur d'un port peu sûr nommé Taïssi, dans lequel les vents contraires ne nous permirent pas d'entrer. Le typhon survint en effet comme nous l'avions prévu; il commença vers dix heures du soir, dura plus de vingt-quatre heures, et fut des plus terribles. Nous fûmes durant tout ce temps entre la vie et la mort : nous mîmes constamment toute notre espérance en Dieu, qui seul pouvoit nous délivrer des dangers imminens dont nous étions menacés à chaque instant. Nos ancres étoient de bois, nos câbles étoient faits d'écorce d'arbres, et nous montions un vieux navire que les flots pouvoient briser d'un moment à l'autre. Tous les gens de l'équipage, y compris le capitaine, croyant leur dernière heure arrivée, pleuroient, jetoient les hauts cris, et se livroient au désespoir. On ne manqua pas de faire toutes sortes de superstitions; chacun accouroit auprès de l'idole pour se mettre sous sa protection, et la prier de le sauver du naufrage. Mais ce fut bien pis lorsqu'on vit les débris de plusieurs sommes brisées, et leurs équipages sur des planches, s'efforçant de gagner le rivage. Tous n'eurent pas ce bonheur; plusieurs cadavres de naufragés, poussés par les flots, vinrent frapper

contre notre navire. Nos matelots crurent que c'étoit nous qui étions cause de la tempête ; dans cette persuasion, ils vomissoient un torrent d'injures et d'imprécations contre le capitaine, de ce qu'il avoit eu l'audace de nous prendre à son bord, en contravention aux lois de l'empire. Ils jetèrent les sorts pour connoître la cause d'une si furieuse tempête. Nouveaux Jonas, qu'allions-nous devenir si le sort nous eût désignés comme les auteurs du mal ! Heureusement il ne nous fut pas contraire : on le jeta une seconde fois, et il fut plus favorable, puisqu'on en conclut que nous ne péririons pas, et que nous arriverions au Fokien, terme de notre voyage. Cependant la tempête continuoit, et nous craignions à chaque instant de voir notre ancre de salut se briser. Nos deux courriers et le deuxième pilote, qui étoient chrétiens, étoient bien plus calmes et plus résignés au milieu du danger, que les païens qui continuoient à se livrer au désespoir. Notre capitaine qui, quoique païen, étoit déjà instruit de la Religion chrétienne, ne participa à aucune superstition. Quant à nous, nous eûmes recours à celle qui est la consolatrice des affligés ; nous fîmes vœu de dire plusieurs Messes ; nous nous confessâmes mutuellement, comme si notre dernière heure étoit venue ; nous nous abandonnâmes entre les mains de la divine Providence, et nous attendîmes l'événement dans le calme et la résignation. Les Chinois païens admiroient notre tranquillité, et venoient se placer à côté de nous, comme sous une sauvegarde. Enfin la tempête s'étant un peu apaisée, nous quittâmes le voisinage de Taïssi et retournâmes au port de Tapon, d'où nous sortîmes après trois jours pour gagner le large, et le vent nous fut favorable le reste du voyage. Vous verrez cependant par la suite de ma lettre que je ne suis pas encore à la fin du récit de mes misères.

» Maintenant je dois vous dire que notre capitaine a été rempli d'égards et d'attentions envers nous. Il nous servoit lui-même, et, chose extraordinaire dans un Chinois, durant le voyage, toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion, il nous a acheté du poisson frais, sans jamais vouloir en recevoir le prix. Je n'ai qu'à me louer de sa conduite envers nous, ainsi que de celle de nos deux courriers ; ils méritent toute la confiance de ceux qui les emploient. Mais d'un autre côté, c'étoit à tort que notre bon capitaine comptoit sur la bonne foi de tous ses matelots. Il y avoit entre autres parmi eux un mauvais sujet, qui avoit perdu au jeu tout ce qu'il avoit gagné dans son voyage. Le capitaine, que vous aviez traité si généreusement, lui avoit donné quelque chose, ainsi qu'aux autres, pour qu'ils gardassent le silence sur notre compte ; mais vous savez que la soif de l'or est la passion dominante des Chinois ; et ce que notre fripon avoit reçu pour sa part ne satisfaisoit pas sa cupidité. Il n'avoit pas le sou ; et se présenter à ses parens, après un assez long voyage, avec une bourse vide, ne lui assuroit pas une réception favorable ; aussi fut-il content qu'il y eût trois missionnaires à bord. Il s'imagina avoir trouvé une mine d'or, et comme la femme *du pot-au-lait*, il comptoit plusieurs fois d'avance toutes les bonnes emplettes qu'il se promettoit de faire avec l'argent qu'il croyoit pouvoir nous extorquer ; ce n'étoit rien de moins que cent quarante piastres. Le jour même de notre arrivée au port, il eut une vive querelle avec le capitaine à notre sujet, et chaque jour il adressoit une allocution vive et pathétique à tout l'équipage, pour l'engager à entrer dans son projet de nous dévaliser. La plupart étoient ébranlés, et n'auroient pas été fâchés d'avoir part aux dépouilles des missionnaires, que ce fripon promettoit de partager avec eux.

» Cependant les choses n'en vinrent pas à cette extrémité. Lorsque nous fûmes arrivés à la rivière de Fokien, ce scélérat, voyant que sa proie alloit lui échapper, eut d'abord une vive querelle avec le capitaine; il eut même l'insolence de le frapper. Ce dernier fut obligé de supporter cette insulte sans oser porter plainte aux mandarins, parce qu'ayant à bord des missionnaires européens, il auroit couru les plus grands dangers si ce fait fût parvenu à la connoissance des autorités. On ne trouva point de barque pour nous descendre à terre, mais comme notre vaisseau n'étoit pas loin de la douane, il étoit exposé à être visité par les mandarins; il nous falloit donc descendre de manière ou d'autre, afin d'éviter leur rencontre. Un de nos courriers alla chercher une barque, et ne tarda pas à l'amener. Durant ce temps le trouble et la division continuoient sur notre vaisseau; le matelot, notre ennemi, demandoit avec plus d'instance que jamais de l'argent au capitaine, et celui-ci refusoit avec non moins d'obstination de lui en donner. Le matelot voyant que ses menaces étoient inutiles, annonça qu'il alloit nous dénoncer au mandarin; mais pour cela il lui falloit de l'argent, et il n'avoit pas le sou. Cependant nous avançâmes pour descendre sur notre barque, mais il nous arrêta, et vint nous barrer le passage. Nous ne savions comment faire pour nous délivrer des mains de ce forcené: je vis toutefois qu'il n'étoit pas fort, et que je pourrois vaincre sa résistance. Je remis donc mon paquet au père Italien, et j'avançai pour descendre dans la barque; je le repoussai, mais il s'attacha à mes vêtemens pendant que je descendois, et je l'entraînai avec moi dans la petite barque, qui faillit chavirer. Il me saisit alors au collet: je l'eus bientôt renversé sans lui faire beaucoup de mal; pen-

dant que je le tenois étendu sur le dos, mes deux compagnons descendirent avec nos effets. Il attaqua alors le père Etienne avec fureur, et ils furent sur le point de tomber tous deux dans l'eau. Ne pouvant faire sortir ce frénétique de notre barque, et ne voulant pas pousser les choses à la dernière extrémité, nous remontâmes sur la somme; il nous y suivit. Alors le capitaine, aidé d'un matelot, se saisit de lui, et nous redescendîmes, croyant qu'ils le retiendroient; mais il s'échappa de leurs mains, et descendit après nous. Je remontai de nouveau, et lui avec moi; cette fois tout l'équipage l'entoura, et nous profitâmes de cet instant pour nous jeter dans notre barque et nous éloigner au plus vite.

» Nous étions à peine délivrés de ce danger, que nous nous trouvâmes exposés à un autre plus grand encore: notre barque devoit passer devant la douane qui étoit au bord de la rivière, et elle étoit sujette à être visitée et examinée par les douaniers. Pour nous tenir cachés autant que possible, on nous fit coucher dans le fond du canot; on nous couvrit d'une natte, et le pilote ainsi que notre courrier se couchèrent par-dessus nous, au risque de nous suffoquer. Cependant personne ne vint pour examiner notre barque; les douaniers se contentèrent de demander qui nous étions, et si nous avions des marchandises. Notre courrier fit bonne contenance et se conduisit toujours en homme prudent. Mgr. le vicaire apostolique de Fokien nous reçut à bras ouverts, et envoya aussitôt des chrétiens, avec des barques, pour apporter nos effets qui sont arrivés à bon port.

» Je séjournai près d'un mois auprès de sa Grandeur, qui eut pour moi toutes sortes de bontés, et prit les moyens nécessaires pour nous faire entrer dans nos missions de la manière la moins périlleuse. Il eût été

fort imprudent de pénétrer dans la mienne par terre; car outre que j'aurois eu huit fortes journées de chemin à faire, j'aurois été trop exposé à être reconnu et arrêté en chemin, surtout à Fou-Tcheou-Fou, capitale de la province, qu'il m'eût fallu traverser d'un bout à l'autre. Mgr. me procura une petite somme chinoise, que j'échangeai ensuite pour une plus grande; celle-ci avoit d'abord été offerte au père Joseph, franciscain italien, qui devoit aussi aller par eau dans sa mission, et qui s'y rendit par une route très-sûre et très-courte, à travers les montagnes. J'eus donc à ma disposition une somme chinoise qui lui avoit été destinée.

» Je partis de Ting-Tao le troisième dimanche de septembre, jour de la fête de Notre-Dame des sept douleurs. J'avois besoin de me rappeler un pareil modèle pour m'exciter à la patience et à la résignation, dans les nouvelles contradictions qui m'attendoient. Ma somme étoit stationnée au-delà de la douane, je m'y rendis avec mes effets vers dix heures du soir, sur une barque de pêcheurs, après qu'elle eut été visitée par les mandarins. On avoit pris à Hing-Hoa un passeport pour sept personnes seulement, et moi, huitième, je passois pour le cuisinier de l'équipage. Le capitaine avoit grande envie de longer la côte; ce qui auroit rendu le voyage long et sujet à de fréquentes visites; mais heureusement le vent le força malgré lui de gagner le large, et le quatrième jour après mon départ, j'arrivai dans mon district, et au terme de mon long et périlleux voyage. Mon courrier se hâta d'annoncer mon arrivée à mes chrétiens. J'étois au comble de la joie, et je me croyois en lieu de sûreté; mais je n'étois pas encore au bout de mes épreuves. Cependant à deux heures du matin, arrive un palanquin avec trois porteurs; on m'enferme dans ce palan-

quin, et nous partons. Il me tardoit d'arriver, et mes porteurs furent bientôt fatigués; ils marchoient à travers des ravins, des champs de riz, des fossés, sur des ponts qui n'avoient pas plus d'un pied de largeur. J'aurois cent fois préféré aller à pied, mais ils ne voulurent pas y consentir. Enfin, après un long circuit, je me trouvai dans un petit village près de la mer : on me fit descendre du palanquin, j'entrai dans une maison; un respectable vieillard se présenta à la porte pour me recevoir et m'introduire; il me prit par la main et me la serra cordialement. Je crus que c'étoit le prêtre chinois Matthieu, qu'on m'avoit annoncé; dans cette persuasion je m'adressai à lui en latin, mais point de réponse : j'étois encore bien loin du lieu où je devois me rendre, et mon hôte étoit un des principaux chrétiens de mon district. Je fus conduit dans le lieu le plus rétiré de la maison, et logé dans l'endroit le plus obscur; l'on prit toutes les précautions nécessaires pour ne pas exciter les soupçons des curieux; en sorte que, placé entre quatre boiseries, j'eus tout le mérite des reclus, sans être de leur ordre, et je pus me livrer à la contemplation, sans crainte d'être distrait, même par les rayons du soleil. Je m'aperçus cependant bientôt que j'avois par-dessus ma tête trois petites lucarnes d'environ trois ou quatre pouces carrés chacune, à travers lesquelles il pouvoit pénétrer quelques rayons de lumière dans mon petit réduit. Le lendemain au soir je reçus mes effets, et j'eus le bonheur de pouvoir dire mon bréviaire : il étoit arriéré de quatre jours, durant lesquels il avoit fallu le tenir bien caché, comme matière suspecte. Je ne savois plus où j'en étois pour le jour du mois et pour la rubrique; cependant à force de réfléchir et de compter avec les doigts, je connus que ce jour étoit la fête de saint Joseph à Cupertino, et le vendredi

des

des Quatre-Temps. Je vis alors que j'avois sauté deux jeûnes à pieds joints ; le mercredi j'avois mangé un bon morceau de lard avec mon riz, et le vendredi soir, temps où je reconnus mon erreur, j'avois déjà fait deux repas ; ainsi le jeûne du samedi dut compter pour trois.

» Mon bon vieil hôte étoit pharmacien, il paroissoit fort occupé durant toute la journée ; vers le soir il venoit me visiter dans ma cellule, accompagné de ses trois domestiques ; et pour rendre sa visite utile, il m'apprenoit quelques mots chinois par signes ; ainsi, par exemple, mettant la main sur son gros ventre, il prononçoit bien distinctement *Patha-on* (ventre) et moi, mettant la main sur le mien, je répétois le mot *Patha-on ;* et ainsi de suite. Si je saisissois bien le ton, il me le témoignoit par un signe de tête ; mais je faisois souvent des bévues qui faisoient éclater de rire les assistans : quant à lui il gardoit son sérieux, et les réprimandoit vertement de ce qu'ils avoient l'air de croire en savoir plus que le père qui étoit venu de si loin pour les instruire. Cependant il faut avouer que tout le tort n'étoit pas de leur côté, et que si j'eusse été à leur place mes éclats de rire auroient peut-être couvert les leurs. Le bon vieillard me trouvant quelquefois sommeillant, me disoit *Tu-Kong*, (vous dormez) ; mais je saisissois mal le ton du mot *Tu* qui signifie à la fois *vous*, et *cochon*, ainsi mon *Tu-Kong* vouloit dire tout simplement : dors, cochon.

» Enfin arriva mon courrier avec un chrétien de *Hing-Hoa*, pour me conduire à ma destination. J'avois écrit au prêtre chinois Matthieu, que devant voyager sur une route royale, il prît des mesures pour que j'arrivasse au plus tôt à mon gîte, et qu'ainsi je ne fusse pas obligé de coucher dans les auberges. J'avois déjà appris à connoître la défiance et la curiosité chinoises ; et je savois bien

que le moindre accident auroit pu me faire reconnoître et arrêter. Après avoir pris congé de mon excellent hôte, je me mis en route à minuit, et au lever du soleil j'arrivai à la route royale. Un arc de triomphe la faisoit reconnoître, et de grandes pierres placées de distance en distance marquoient combien il y avoit de lys (1) de là à la capitale de la province. Du reste cette route royale n'étoit guère qu'un étroit sentier, large d'environ deux pieds, et quelquefois moins, bordé des deux côtés de champs de riz. Les Chinois sont très-avares du terrein; cependant, à mesure qu'on approche de la ville, la route devient un peu plus large. Le pays ne ressemble pas à celui de *Fougan*, qui est très-montagneux; je traversai une plaine abondante en riz, et en pommes de terre d'une espèce particulière. Ne croyez pas cependant, en m'entendant vous parler du pays, que je fusse sans cesse à regarder de côté et d'autre : Mgr., avant de me congédier, m'avoit bien recommandé d'être aussi modeste qu'une fervente religieuse; de ne pas lever la tête en l'air, etc.; autrement, avoit-il ajouté, vous serez bientôt reconnu et arrêté. Le bon père Matthieu, qui savoit ce qu'il me falloit pour voyager en palanquin avec décence, m'envoya un habit de soie, que j'échangeai aussitôt contre mon costume de toile bleue. Je me revêtis donc d'un joli habit, et je mis pardessus un camail violet, et sur mes cheveux crépus une calotte qui étoit aussi de soie; mes yeux bleus étoient couverts de grandes lunettes chinoises; je baissois constamment la tête, et je cachois mes deux mains dans mes larges manches : telle étoit la posture qu'on m'avoit prescrite, et le costume dont on m'avoit affublé; moyennant quoi je passois pour un personnage d'importance.

(1) Il faut dix lys pour faire une lieue.

» Cependant je n'étois pas sans inquiétude au milieu de ce déguisement. Sur ma route ce n'étoit que villes, bourgs et villages, foires et marchés; je ne sortois d'un bourg que pour entrer dans un autre, toujours au milieu d'une foule qui ne discontinuoit pas; le moindre événement pouvoit me trahir; j'étois dans des angoisses continuelles, malgré les soins que j'apportois pour singer le chinois; mais c'étoit surtout lorsque je traversois des marchés publics, que mes alarmes redoubloient. Figurez-vous une rue étroite, et longue de plus d'une demi-lieue, couverte de bois et de feuillages, bordée des deux côtés d'hommes presque nus, assis les jambes croisées, et fumant leur pipe, etc.; au milieu, les vendeurs et les acheteurs, les allans et les venans qui se croisent et se heurtent; outre cela, une multitude d'enfans, de porcs, de poules qui se mêlent parmi la foule, et qui obstruent à chaque instant le chemin. Mes porteurs, à travers cette cohue, crioient à tue-tête pour qu'on leur fît place: jugez par-là de ma position. Le bon chrétien qu'on m'avoit envoyé de *Hing-Hoa* faisoit bien tout ce qu'il pouvoit pour me faire sortir le plus promptement possible de cette position périlleuse, mais on ne pouvoit aller plus vite; en sorte que tout le monde avoit le temps de me considérer à loisir, et il y avoit réellement de quoi perdre contenance.

» Lorsque nous étions hors du marché, mes porteurs ne manquoient pas de faire halte pour fumer leur pipe et prendre une bonne tasse de thé. Durant ce temps, j'étois en spectacle à tous les passans; les plus honnêtes continuoient d'abord leur route, mais ils revenoient ensuite pour me contempler à leur aise. D'autres s'arrêtoient devant moi fumant leur pipe, et me regardant fixément; je me gardois bien de leur demander ce qu'ils vouloient:

les enfans mettoient le nez à la porte de mon palanquin, et s'enfuyoient ensuite. Vous pensez bien qu'il devoit me tarder d'avancer; mais à chaque relai j'avois à éprouver quelque nouvelle contradiction; à chaque pause, mon guide avoit des querelles à soutenir avec mes porteurs. Tantôt les sapecs qu'on leur donnoit pour acheter du thé ou du tabac n'étoient pas bons; tantôt il leur en falloit davantage; une fois ils me trouvoient trop pesant et demandoient un dédommagement; une autre fois le relai étoit trop long, et mille anicroches semblables. A mesure que j'approchois, la route devenoit plus large, et beaucoup plus encombrée de portefaix qui se suivoient à la file: car les Chinois ne vont jamais deux ou trois de front, mais les uns après les autres; si quelqu'un d'entre eux s'arrête, tous ceux qui sont derrière lui s'arrêtent aussi. Il y a sur la route de distance en distance de gros arbres à l'ombre desquels les voyageurs peuvent se reposer; et on y trouve des gens qui vous offrent du thé tout chaud. Là où il n'y a point d'arbres, on voit des appentis couverts de paille, et soutenus de quatre bambous; partout on rencontre des gens qui vendent du thé aux voyageurs. Je n'osois pas sortir pour en demander; mais une fois mon guide m'en fit passer une tasse par la porte de mon palanquin, et ce fut tout ce que je pris ce jour-là, depuis minuit jusqu'après le soleil couché.

» La route devenoit de plus en plus encombrée; les uns portés dans des palanquins couverts de belles étoffes bleues, promenoient leurs grâces et montroient de temps en temps des faces bouffies de toute la vanité chinoise; les autres, étendus de tout leur long, et presque nus, sur un grand brancard, étaloient leur indolence; un grand nombre enfin se promenoient gaîment, assis sur une simple chaise attachée à deux bambous, et portée par deux

hommes. Comme j'approchois de la ville, mon guide, soit peur, soit fatigue, me quitta, après avoir mis à sa place, il est vrai, un vieux barbier chrétien, qui ne prit aucune précaution pour empêcher que je ne fusse découvert. Mes porteurs, qui étoient païens, me mettoient au premier endroit venu, sans s'embarrasser des conséquences : une fois ils me déposèrent au milieu de cinq à six palanquins, à la porte desquels autant de chinois, vêtus de superbes étoffes de soie, se tenoient assis, prenant le frais et fumant leur pipe. Comment me tirer d'un si mauvais pas ? je ne vis pas d'autre moyen que de faire l'endormi, en ronflant de toutes mes forces, afin que personne ne fût tenté de m'adresser la parole ; un chien pris entre deux portes eût été moins embarrassé que moi. Cependant mes porteurs revinrent, m'enlevèrent, et nous arrivâmes aux portes de la ville. Cinq ou six arcs de triomphe, assez élevés, nous donnèrent une idée de l'architecture chinoise : sous ces arcs bordés de boutiques se trouvoit une foule immense qui s'agitoit dans tous les sens, et à travers laquelle on avoit bien de la peine à s'ouvrir un passage. Mes porteurs ne voulurent pas cependant sortir de cette cohue avant de s'être rafraîchis d'une tasse de thé. Au milieu de cet essaim de chinois, le cœur me battoit de frayeur ; tout à coup je vois arriver près de moi un gros homme, de belle taille, proprement vêtu, accompagné de quatre autres. Aussitôt que mon barbier aperçoit cet homme, il se lève, le salue, et ils s'entretiennent ensemble pendant quelques minutes. Pour le coup, te voilà pris, me dis-je, en voyant l'air mystérieux de ces deux personnages ; je me recommandai à Dieu, et j'attendis la fin. Pourtant, me disois-je, après avoir échappé à tant de dangers, être pris à la porte du lieu de mon repos !

» Pendant que je faisois ces réflexions, on m'enlève,

on me fait passer par une rue détournée, et en peu de temps je me trouve dans un lieu écarté, sous les murs de la ville. Là je vois revenir celui dont l'apparition subite venoit de me causer de si cruelles transes, et que j'avois pris pour un agent de la police. C'étoit le bon père Matthieu, qui, s'approchant de moi, me dit ces encourageantes paroles : *Salve*, *Pater !* (bon jour, mon Père.) Que ne le disiez-vous plus tôt, lui répondis-je? vous m'auriez épargné de cruelles peines. Mais je parlois à un sourd, et la circonstance du lieu ne me permettoit pas de parler assez haut pour être entendu de lui. Il étoit venu m'avertir de ne pas entrer de jour dans le lieu où il m'attendoit. « Nous sommes environnés, me dit-il » en latin, de païens qui nous observent; la disette est » extrême; la première récolte de riz a manqué, et on est » menacé de perdre encore la seconde, faute de pluie; je » crains quelque émeute contre nos chrétiens. Si l'on vous » voit arriver, vous allez être pris; on viendra ensuite piller » tout ce que j'ai; et, croyant que vous apportez beau- » coup d'argent, on nous mettra tous à contribution. » Tous les jours nous sommes exposés à de nouvelles » vexations; on fait tout pour nous contraindre à aller » adorer les idoles, selon l'ordre des mandarins, afin » d'obtenir de la pluie par leur intercession. » Après ces instructions il me quitta; mes porteurs le suivirent, et je restai seul sous la garde d'un petit garçon de douze ans, qui finit bientôt par s'ennuyer auprès de moi, et décampa après m'avoir confié à un autre qui passoit, et qui étoit à peu près du même âge. Je n'avois plus ni porteur, ni palanquin, ni d'autre guide que cet enfant. Le soleil étoit couché, mais il faisoit encore jour. Mon drôle se lève et me fait signe de le suivre; il me conduit dans le faubourg de la ville; nous enfilons une longue rue, où un grand nombre de

chinois, les bras croisés, et fumant leur pipe, observoient les passans. On me reconnut bientôt pour étranger, et je fus examiné ave attention d'un bout de la rue à l'autre. Il n'y avoit pas jusqu'aux femmes qui ne missent le nez à la porte ou à la fenêtre pour voir ma personne. Heureusement on me prit pour un tartare, ou un habitant des provinces du nord. Au milieu du nouveau danger qui me menaçoit, je tins la meilleure contenance possible; je faisois jouer mon éventail avec toute la gravité chinoise. Les enfans venoient me regarder sous le nez, puis s'en alloient en riant, pour revenir de nouveau; mais je faisois semblant de ne pas faire attention à eux; mes yeux étoient fixés sur mon petit guide qui m'avoit laissé loin derrière lui. Je craignois toujours de le perdre de vue, et de m'enfoncer dans quelque cul-de-sac. Enfin je sortis du faubourg, et tout-à-fait hors des murs, après un quart d'heure de marche, j'arrivai sain et sauf à la résidence du père Matthieu. Je suis parti de Paris le 27 janvier 1827, et je suis arrivé à Hing-Hoa, chef-lieu de ma mission, le 27 septembre 1829.

» Je finis ma longue lettre, parce que le courrier qui en sera le porteur va partir tout de suite. Depuis mon arrivée je me livre tout entier à l'étude de la langue; je ne suis pas encore savant, je commence seulement à bégayer quelques phrases. J'espère qu'avec l'aide de Dieu et un peu de patience j'en viendrai à bout, et que dans quelques mois je serai en état d'exercer le saint ministère. La misère est extrême ici à cause de la sécheresse; des bandes de voleurs parcourent le pays, et l'on est toujours sur le *qui-vive*, pour s'opposer à leurs déprédations. Priez Dieu pour qu'il daigne bénir mes travaux.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» BOHET, *missionnaire apostolique.* »

MISSIONS DU LEVANT.

Nous n'avons pas beaucoup de renseignemens sur ces missions desservies par les Lazaristes. La plus importante de toutes, celle de Constantinople, a eu à souffrir la persécution pendant la guerre que les Turcs ont soutenue contre les Russes; maintenant que la paix est rétablie, les Arméniens catholiques qui avoient été exilés ont été rappelés: mais ils ne sont point encore rentrés dans la possession de leurs biens. On espère cependant que le grand Seigneur leur fera rendre la justice qui leur est due. Ils ont déjà obtenu une faveur bien précieuse, et qui préviendra le retour de maux semblables à ceux qu'ils viennent d'endurer. Les Arméniens catholiques, aux yeux des autorités turques, dépendoient toujours du Patriarche arménien hérétique, qui saisissoit toutes les occasions favorables pour solliciter contre eux des édits de persécution; le gouvernement, sur les instances de l'ambassadeur de France, vient de reconnoître leur séparation d'avec les hérétiques et de leur permettre d'avoir un patriarche particulier.

La conduite noble et courageuse que les catholiques ont tenue pendant la persécution, et le décret qui les soustrait à la juridiction des hérétiques, ont fait une si grande impression sur ces derniers, que déjà plusieurs conversions ont été opérées. En ce moment la principale occupation des missionnaires est d'instruire ceux qui désirent rentrer dans le sein de l'Eglise, et l'on peut espérer que dans quelques années il n'y aura presque plus d'hérétiques dans ces contrées.

Lettre de M. Descamps, à M. D., membre du Conseil particulier de Marseille.

Galata, Constantinople, le 25 novembre 1829.

Mon cher Monsieur,

La grace de Notre-Seigneur soit avec vous.

« Je suis rendu à mon poste depuis le 1.er de ce mois. J'avois entendu parler des malheurs des pauvres catholiques, mais je vous avoue que je ne me serois pas attendu à être témoin d'un spectacle tel que celui qui s'offre tous les jours à nos yeux. Vous connoissez les persécutions, les contradictions, les angoisses que les Arméniens ont eu à endurer. Les principaux de la nation, injustement dépouillés de leurs biens et privés de leurs droits, vivent depuis deux ans environ comme des esclaves fugitifs, sans pouvoir exercer aucune fonction et paroître même en public. Les gens d'une classe inférieure, également maltraités, à l'exil près, et réduits à la dernière misère, offrent maintenant encore plus que jamais un spectacle digne de compassion. Les uns, sans travail, n'ont aucun moyen de subsistance ; les autres, vieux ou infirmes, sont dans l'impossibilité de travailler. Plusieurs, chargés d'une nombreuse famille dont le chef a succombé sous les coups de la persécution, nous investissent de toute part, et réclament des libéralités que la grandeur et la longueur de ces calamités ne nous permettent plus de leur accorder. Si du moins nous pouvions subvenir aux besoins de première nécessité, nous compterions pour rien les

dettes que nous avons été obligés de contracter. Je n'en finirois pas si je voulois vous faire un détail exact de tous les motifs capables d'émouvoir les cœurs les plus insensibles, en faveur des pauvres Arméniens : je ne cherche pas à intéresser pour eux les ames bienfaisantes. M. Bricet, notre supérieur, étant plus à portée que moi de connoître le véritable état de ces malheureux, le fera plus éloquemment dans la lettre qu'il adresse à M. H**, et que vous voudrez bien lui faire parvenir.

» Ce qui nous procure quelques consolations au milieu de toutes ces misères, c'est de voir que plusieurs hérétiques rentrent dans le sein de l'Eglise dont ils s'étoient séparés ; et nous avons lieu de croire que le grand nombre suivra leur exemple, si toutefois la liberté du culte est accordée, comme nous l'espérons.

» Je vais vous raconter l'histoire fort intéressante d'un jeune néophyte nommé Missi, qui pressé par une impulsion céleste a renoncé au judaïsme pour embrasser le christianisme.

» Voici comment ce jeune homme, âgé de 18 ans, a expliqué la cause de sa conversion : « Une nuit, disoit-il,
» pendant mon sommeil, il me sembla entendre une voix
» qui me crioit, *fais-toi chrétien*, et une force invisible
» me faisoit faire le signe de la croix : à mon réveil je
» pensai à cela, sans cependant y mettre beaucoup d'in-
» térêt; pareille chose, quelque temps après, m'est arrivée
» une seconde fois, puis une troisième. Enfin, ne pouvant
» plus résister, je me suis déterminé à rompre entièrement
» les liens qui me retenoient dans ma croyance. »

Telle est la manière simple et naïve avec laquelle il nous a raconté sa conversion, que l'on peut regarder comme miraculeuse. Il avoit déjà fait connoître son dessein à quelques personnes ; et craignant pour sa vie s'il restoit près de

ses parens, qui en avoient déjà fait périr deux ou trois pour un motif semblable, il est venu chez nous, et nous attendons le moment favorable pour le faire transporter dans un lieu plus sûr et où il puisse exécuter le grand dessein qu'il a formé.

» Adieu, mon cher Monsieur, daigne le Ciel exaucer les vœux que nous faisons pour vous et pour tous les bienfaiteurs de la religion.

» Je suis, etc.

» DESCAMPS. »

*Lettre de M. Bricet, supérieur des Lazaristes en Orient, à M. H**.*

St.-Benoît de Galata-lès-Constantinople, 25 novembre 1829.

MONSIEUR,

« Les prières des malheureux peuvent fatiguer, mais non offenser les ames charitables. Cette persuasion me donne la confiance de vous réitérer aujourd'hui des instances devenues importunes peut-être, mais nécessitées par la continuation des maux qui n'ont cessé d'affliger notre mission depuis deux ans. Grâces au Seigneur, nous espérons toucher au terme de nos peines, parce que sa miséricorde commence à se manifester par le rappel des exilés; néanmoins un effort de charité est indispensable pour perfectionner le bien commencé. L'émancipation des catholiques est à peu près certaine, c'est-à-dire que notre ambassadeur, digne représentant de sa nation, pour l'honneur du nom français et le bien de la religion ainsi

que de l'humanité, va délivrer les catholiques de nos contrées de l'esclavage et de la servitude sous laquelle ils gémissent depuis tant de siècles. Dès-lors ils jouiront pleinement de la liberté de conscience au milieu des infidèles et des hérétiques. C'est pour moi une grande consolation, Monsieur, de pouvoir vous annoncer cette heureuse espérance, assez fondée pour vous être communiquée. Le nom français déjà cher aux nations orientales, le sera bien plus maintenant. Béni soit le Seigneur! bénis soient à jamais tous ceux qui ont concouru à une si grande œuvre! bénis soient tous les pieux associés de la sainte Propagation de la Foi! que l'Ange du Seigneur présente leurs mérites devant le trône de la Divinité comme les aumônes de Tobie, et que les milliers d'ames qu'ils ont sauvées des périls du naufrage soient leur couronne dans l'éternité bienheureuse! C'est particulièrement aux membres des conseils que je voudrois pouvoir exprimer ma reconnoissance personnelle et celle de tant de fidèles qui, par leurs soins charitables, ont conservé et la vie spirituelle et la vie temporelle. Nous jouissons de la douce confiance de pouvoir retirer des ombres de la mort une grande partie des persécuteurs, qui, forcés de reconnoître dans notre sainte Eglise les caractères de la primitive, sont vaincus par la charité qu'ils ont reconnue dans la sainte union de la foi : *Ut cognoscat mundus quia discipuli mei estis.*

» Déjà les conversions ont commencé, quoique la persécution ne soit pas encore entièrement finie sous tous les rapports. J'ai déjà reçu plusieurs abjurations, et un nombre considérable n'attend que le moment de l'émancipation pour se réunir au bercail. Voilà, Messieurs, le fruit de vos aumônes, voilà la force de la charité : *Fortis est ut mors dilectio ; hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

» J'ai dû contracter de nouveau des dettes pour continuer les secours qu'il n'est pas encore temps de supprimer. C'est en vous, Messieurs, après Dieu, que j'ai mis ma confiance; j'espère que vous ne m'abandonnerez pas, car je suis incapable de soutenir tout seul un fardeau si pesant. Nos vœux pour votre bonheur présent et futur, auxquels s'unissent les remercîmens les plus affectueux et les plus sincères de nos bons catholiques, sont trop peu pour répondre à vos bienfaits; que le Seigneur soit lui-même votre récompense éternelle. Telle est la prière que nous lui faisons tous d'un cœur et d'une voix unanimes.

» Veuillez bien, Messieurs, recevoir le témoignage du respect et de la haute considération avec laquelle je suis, etc.

» BRICET, *préfet apostolique.* »

Lettre de M. Pousson, prêtre Lazariste et missionnaire apostolique, à Damas en Syrie, à M. E.

Damas, le ** 1829.

MON CHER AMI,

« La situation des affaires politiques en Orient vous a sans doute fait concevoir des inquiétudes à notre sujet : nous avons en effet éprouvé des alarmes assez vives, cependant notre tranquillité n'a pas été troublée un seul moment. Lorsque la nouvelle du combat de Navarin parvint ici, la frayeur se répandit dans toutes les familles chrétiennes; car dans ce pays quand on en veut aux français, on en veut à tous les catholiques. M. Baudin, agent consulaire de France, partit dans la nuit même avec toute sa famille, pour se retirer à la montagne. Il nous engagea fortement à en faire autant, prévoyant les dangers auxquels

nous allions être exposés. Nous résolûmes d'attendre les événemens. Nous ne pouvions nous décider à abandonner nos bons fidèles pour aller nous mettre en sûreté. Nous crûmes qu'il étoit de notre devoir de partager leur destinée. Ne pouvant plus invoquer la protection du consul ni de l'agent consulaire de France, qui s'étoient éloignés, nous nous adressâmes au consul d'Autriche, à Alep, et nous lui demandâmes la sienne, pour nous et pour nos chrétiens : il accueillit bien notre demande ; il écrivit tout de suite au Pacha de Damas, et celui-ci nous ayant mandés au sérail, nous assura que nous pouvions être tranquilles, et que quoi qu'il arrivât nous ne serions nullement inquiétés. Malgré cette assurance nous ne sommes pas sans crainte. Dans ce pays la protection de l'autorité ne met pas toujours à l'abri de la violence d'un peuple insubordonné, qui n'aime pas les chrétiens, surtout les Français, et qui seroit bien aise d'avoir une occasion de les molester. Mais quel que soit le résultat des événemens, l'intérêt de notre mission de Damas demande que nous ne la quittions pas. Nous sommes entre les mains de Dieu, il ne nous arrivera rien contre l'ordre de sa divine providence, et du reste nous nous trouverons heureux d'avoir à souffrir pour sa gloire.

» Je ne doute pas que vous n'appreniez avec beaucoup d'intérêt ce qui s'est passé cette année, et ce qui se passe tous les ans ici le jour de la conversion de St. Paul. Cette cérémonie m'a beaucoup édifié. On connoît par la tradition le lieu où l'Apôtre fut terrassé miraculeusement. Cet endroit est à peu près à un quart de lieue de Damas. On n'y trouve aucun monument, c'est aujourd'hui le cimetière des chrétiens. Le jour donc de la conversion du saint Apôtre, tout le clergé réuni avec les fidèles se rendit en cet endroit. Les chrétiens de Damas de toutes

nations s'y trouvèrent ; on chanta la leçon des Actes des Apôtres où cette conversion miraculeuse est rapportée, puis un *libera* et un *de profundis*, sur le cimetière. On alla ensuite réciter quelques prières vis-à-vis de l'endroit de la muraille où cet Apôtre fut descendu dans une corbeille. On voit encore la fenêtre par laquelle il s'échappa. On a bien soin de la conserver et de la réparer. On fit une autre station auprès du tombeau de celui qui descendit St. Paul par cette fenêtre, et qui pour cela fut mis à mort par le gouverneur de la ville ; et au retour on se rendit dans la maison d'Ananie pour faire une dernière station. Cette maison avoit été primitivement changée en une église, dont on voit encore une partie. Elle vient tout récemment d'être achetée pour être rendue, s'il est possible, à son ancienne destination. Quels sentimens divers cette cérémonie fit naître dans mon cœur ! que de souvenirs consolans elle rappeloit à mon esprit ! il me sembloit en quelque sorte être présent à ces événemens miraculeux ; et je vous avoue que je sentois ma foi se ranimer, et s'enflammer davantage le désir que j'ai de travailler avec zèle au salut de ce peuple, qui a eu le bonheur d'avoir St. Paul pour apôtre. Tous les pas que je fais me rappellent ce vase d'élection ; et quelle consolation pour moi d'être appelé à continuer le ministère qu'il a si heureusement commencé. Aussi je me sens de plus en plus pressé de marcher sur ses traces dans la pratique des vertus apostoliques, et de me dévouer comme lui au salut des ames, *superimpendar ipse pro animabus vestris !* Au milieu des consolations que m'inspirent ces pieux souvenirs, je sens mon cœur percé de la plus vive douleur en voyant cette ville, qui fut le théâtre des merveilles du Seigneur, entre les mains des plus mortels ennemis de la Religion. Comme dans la Palestine, l'infidélité y exerce son

empire, et s'efforce de faire oublier tout ce qui peut rappeler le mystère de la rédemption des hommes. Espérons que Dieu, sensible aux vœux et aux larmes de tant de chrétiens, triomphera de ses ennemis et qu'il fera fleurir avec éclat sa Religion sainte dans ces lieux qui furent son berceau.

» Je m'occupe en ce moment de l'étude de la langue Arabe. Cette langue est la seule que l'on parle ici. Il faut que j'en dévore toutes les difficultés avant de pouvoir me livrer à l'exercice du saint ministère; cette étude me donne le temps d'examiner la nature du sol que j'ai à défricher, et les moyens que je devrai employer pour recueillir une moisson abondante. Pour vous donner une idée de la difficulté qu'il y a à apprendre la langue Arabe, il me suffira de vous dire que depuis six mois que je l'étudie avec assiduité, je puis seulement lire l'Evangile à la Messe.

» Je vous donnerai plus tard des détails sur notre mission. J'attendrai pour cela d'être bien instruit de tout. Je veux cependant vous faire connoître notre costume: ma tête est rasée, il me reste seulement une couronne de cheveux comme aux Trappistes; j'ai une longue barbe, de grandes moustaches, et le cou entièrement nu; un bonnet rouge surmonté d'une petite houpe bleue, et entouré de cinq aunes d'une étoffe brune, couvre ma tête; enfin je suis vêtu d'un long et ample surtout, presque sans couture, avec des manches semblables à celles des surplis à la romaine. Ce costume est celui des prêtres du pays; il ne diffère de celui des laïques que par la nuance des couleurs.

» Veuillez bien, mon cher ami, vous souvenir de moi au saint Sacrifice, et me croire en l'amour de N. S.

» Pousson, *missionnaire apostolique.* »

MISSION

MISSION
DE NEW-YORK.

Le diocèse de New-York est un des quatre qui furent établis par Pie VII, le 8 avril 1808; son premier Evêque fut M. Luc Concanen, dominicain Irlandais, lequel mourut à Naples peu de temps après son sacre. Le Pape étoit alors captif; lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il donna pour successeur à M. Concanen, M. Jean Connally aussi dominicain Irlandais, qui résidoit à Rome. Ce Prélat a administré le diocèse de New-York pendant onze années environ; il est mort vers la fin de 1825 ou au commencement de l'année suivante. Le pape Léon XII, par un bref du 23 mai 1826, nomma M. Dubois, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, évêque de New-York. M. Dubois étoit alors supérieur du séminaire du mont Sainte-Marie, fondé par lui à Emmithsburgh dans le diocèse de Baltimore. Il étoit parti de France en 1791. Quoiqu'il soit dans sa soixante-septième année, son activité est encore aussi grande que son zèle; peu de temps après son sacre, il s'est empressé de faire la visite pastorale de son diocèse, dans lequel il compte plus de 180 mille catholiques, dont 35 mille à New-York. Mais il n'y a dans tout le diocèse que dix-huit Prêtres et neuf églises. Ayant ainsi reconnu par lui-même les besoins du troupeau confié à ses soins, Mgr. l'Evêque de New-York résolut de faire un voyage en Europe, afin d'obtenir quelques

secours : il s'embarqua donc pour la France, où il est arrivé vers la fin du mois d'octobre de l'année dernière. Ce Prélat est ensuite allé à Rome afin d'exposer ses besoins au Père commun des fidèles. Après avoir terminé les affaires qui l'avoient appelé dans la capitale du monde chrétien, il est revenu en France pour retourner par le Hâvre dans son diocèse. Avant de quitter New-York il avoit fait rentrer dans le sein de l'Eglise plusieurs protestans, qui l'ont supplié de ne pas partir sans avoir reçu auparavant leur abjuration. Les exemples de pareilles conversions ne sont pas rares dans les Etats-Unis. L'unité de croyance dont les catholiques ont droit de se glorifier, fait impression sur des hommes qui ne trouvent dans leurs propres sectes que schismes, inconstance et mobilité.

Il s'est passé, il y a quelques années, à New-York, un fait bien honorable pour la Religion catholique et pour le clergé. Un riche négociant ayant été volé, la police fit des recherches très-actives pour trouver les auteurs du délit; ceux-ci craignant d'être découverts firent restituer les objets volés par l'entremise de M. Kolhmann, curé catholique d'une des paroisses de la ville. Néanmoins les tribunaux furent saisis de l'affaire et une procédure fut instruite. M. Kolhmann fut assigné; on lui demanda quels étoient ceux qui lui avoient remis les objets volés, mais il refusa de répondre et s'excusa en déclarant qu'il ne connoissoit les faits que par l'exercice de son ministère, et que sa conscience lui défendoit de faire aucune révélation. Le cas étoit nouveau et fut porté devant le grand jury. M. Kolhmann y comparut. Il fit un petit discours dans lequel il exposa la doctrine catholique sur le sceau de la confession, et persista dans son refus. Le procureur ou attorney conclut à ce qu'il fût forcé de révéler ce qu'il savoit. Ses deux avocats le défendirent avec beaucoup de

force et de talent. La cour étoit composée du maire, de l'assesseur, de deux aldermans et de douze jurés; à la troisième audience, le maire prononça le jugement qu'il fit précéder de l'exposé des motifs; il insista beaucoup sur ce que la constitution Américaine protégeant indistinctement toutes les croyances, ce seroit la violer que de forcer un Prêtre à faire ce que sa Religion lui défend. La cour fut donc unanimement d'avis que M. Kolhmann seroit dispensé de parler comme témoin. Ce jugement fut accueilli avec joie par tous les catholiques des Etats-Unis.

*Lettre de Mgr. Dubois, évêque de New-York, à M. P****

Rome, le 16 mars 1830.

MONSIEUR,

« JE profite de quelques momens de loisir que les affaires me laissent à Rome, pour vous communiquer sur mon cher diocèse des détails que je n'ai pu qu'ébaucher à la hâte à mon passage à Lyon, où l'accueil si plein de bonté que j'y ai reçu, m'a rappelé la charité de l'Eglise primitive. J'ai lu avec le plus vif intérêt les Annales de l'Association, dont le Rédacteur M. P*** m'a remis un exemplaire. J'ai regretté de n'y voir aucune mention du diocèse de New-York, l'un des plus importans du nouveau Monde, et l'un des plus dignes d'exciter la sympathie d'une Association si noblement dévouée à l'extension du royaume de Jésus-Christ. Ce n'est certainement pas la faute de l'Association, qui, avant même que je connusse son existence et les biens immenses que la bonté divine

faisoit par son organe, a daigné m'envoyer des secours sur la recommandation du vénérable Cardinal, Préfet de la Propagande, dans le sein paternel duquel seul j'avois versé mes peines, mes embarras et les obstacles sans nombre que j'avois à surmonter. Obligé de remplir tout à la fois les fonctions d'évêque, de curé, de catéchiste, si je m'absentois pendant quelques jours de mon cher troupeau de la ville, c'étoit pour courir après mes brebis dispersées dans mon immense diocèse : mille lieues ou trois milles à parcourir pour les visiter, étoient le seul délassement que j'avois pour me soulager des fatigues du confessionnal et de l'administration journalière de mes pauvres malades. Mais hélas! les fatigues du corps n'étoient rien en comparaison des angoisses d'esprit que j'éprouvois, à la vue de cette multitude innombrable d'ames abandonnées que je trouvois sur mon passage, qui me demandoient des Pasteurs, et à qui je ne pouvois répondre que par mes larmes. Tant d'occupations et tant de peines ne me permettoient pas de lire ce qui se passoit en Europe. C'est de vous, Monsieur, que j'appris l'établissement de l'Association et la part qu'elle avoit daigné m'accorder à ses bienfaits. Cette nouvelle vint ranimer mon ame flétrie par la douleur, et relever mon courage abattu à l'aspect des difficultés qui se présentoient et de l'impossibilité où je me voyois de les vaincre.

» Pour vous donner une idée de ma situation, il est nécessaire de remonter plus haut. J'étois à la tête du séminaire d'Emmithsburgh que j'avois élevé et construit une première fois en bois, et une seconde en pierre (du fruit de mes épargnes); enfin cet édifice ayant été brûlé par un de ces accidens qu'il n'est pas donné à la prudence humaine de prévoir, je fus obligé de le rebâtir une troisième fois. Je fus redevable cette fois-là à l'Association,

d'un secours dont j'ignorois la source; car M. l'abbé Bruté, qui en fut le solliciteur et le porteur, ne m'avoit pas donné d'explication à ce sujet. Le séminaire d'Emmithsburgh avoit reçu sous mes yeux tant de bénédictions depuis dix-sept ans, que je lui étois très-attaché et que toute mon ambition étoit de lui consacrer le peu de jours qui me restoient à vivre; mais après la mort de Mgr. Connally, le deuxième Evêque de New-York, la volonté du Père commun des fidèles vint m'imposer le lourd fardeau de cet immense diocèse. Il m'étoit bien dûr d'abandonner mon séminaire; le sentiment de mon indignité et de ma foiblesse rendoit l'obéissance plus pénible encore: il fallut cependant se soumettre à l'autorité de Dieu, qui se manifestoit par tous les organes qu'il a établis dans son Eglise pour nous diriger. Le dimanche avant la Toussaint de l'année 1826, je fus sacré dans l'église métropolitaine de Baltimore, par le vénérable Mgr. Maréchal, au milieu d'un grand nombre de mes anciens élèves, qui voulurent donner cette dernière marque d'attachement à leur vieux père. Je dus mon anneau et ma croix pastorale à la générosité du vénérable M. Carroll, un de ces anciens patriarches qui sont dévoués de tout leur cœur à notre sainte Religion, et qui ne profitent de leur opulence que pour faire du bien. Le jour de la Toussaint, je pris possession de mon siége; de quelle impression mon cœur ne fut-il pas pénétré à la vue de la foule immense qui remplissoit la cathédrale! j'estime à plus de 4,000, le nombre des fidèles qui s'y trouvoient; ils n'étoient que les représentans de plus de 150,000 autres qui n'étoient pas présens. Pouvois-je même ne pas être ému, en songeant à cette multitude de protestans qui habitent mon diocèse, et qui, il est vrai, ne sont pas encore du bercail, mais que Jésus-Christ vouloit que je lui amenasse, afin qu'il n'y eût plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur?

» Pénétré du sentiment de ma nullité, mais cependant rempli de confiance dans la force du Saint-Esprit, je mis la main à l'ouvrage ; dans quel état, grand Dieu ! trouvai-je ce pauvre diocèse, quand je commençai à en sonder les plaies ! Il y a 35,000 catholiques au moins dans la seule ville de New-York, et probablement 150,000 dans tout le reste du diocèse : je dis probablement, car ce nombre est peut-être encore plus considérable. Dans tous les districts où j'envoie mes missionnaires ou que je visite moi-même, je trouve dix fois plus de catholiques que je ne m'y attendois, 700, où je croyois en trouver 50 à 60. — 1,100, où l'on me disoit que j'en trouverois 200. Pour contenir cette multitude il n'y avoit, à mon arrivée à New-York, que trois églises seulement. L'église Saint-Pierre, la première qui ait été élevée dans cette ville, a été bâtie en partie par la munificence de sa Majesté très-chrétienne et de sa Majesté catholique. La cathédrale a été bâtie lors de l'érection du siége de New-York, au moyen des efforts incroyables de la population catholique, aidée par un certain nombre de bons français que la révolution avoit jetés sur ces rivages. Malheureusement pour la Religion, la plupart de ces bons français sont retournés dans leur patrie depuis la restauration. L'église n'est pas entièrement finie ; elle est chargée d'une dette de 24,000 piastres, et dépourvue d'ornemens nécessaires pour la dignité du culte.

» La troisième église, dédiée à la Sainte Vierge, a été achetée des presbytériens. Depuis que je suis arrivé à New-York j'en ai acheté une autre qui appartenoit aux Anglicans, pour 20,000 piastres, lesquelles m'ont été prêtées par un pieux Espagnol. Je rembourserai cette somme sur le loyer des bancs. Mais qu'est-ce que sont ces quatre églises pour une population catholique de

35,000 ames au moins, outre les protestans qui les fréquentent volontiers, et qu'il ne convient pas d'en exclure, puisque lorsqu'ils y viennent nous avons le moyen de leur faire connoître la vérité? Six églises de plus seroient nécessaires. Mais hélas! les ressources pécuniaires me manquent, et la population, étant composée principalement de pauvres émigrés, ne peut en faire la dépense. Combien les protestans sont plus avancés que les enfans de lumière! ils possèdent plus de soixante-dix temples. Les limites de cette lettre ne me permettent pas de développer les causes de cette pauvreté des catholiques à New-York; il suffit de faire observer que les lois pénales de l'Angleterre contre les catholiques ayant été en vigueur jusqu'à l'époque de la révolution américaine, toutes les propriétés de quelque valeur étoient entre les mains des protestans quand les catholiques y sont venus, et que ce ne sera qu'après un certain laps de temps que ceux-ci acquerront de l'indépendance. Si pendant ce temps ils sont abandonnés à eux-mêmes, ils perdront la Foi, et les ressources qu'ils obtiendront par leur industrie, au lieu de devenir utiles à la Religion, serviront d'alimens à l'erreur.

» Je n'ai pas pu me procurer des ressources pour bâtir une église dans un des faubourgs, où la population catholique est très-considérable et trop éloignée des autres églises pour qu'elle puisse s'y rendre. J'ai donc été obligé de louer, pour deux cents piastres par an, une très-grande chambre qui peut contenir sept à huit cents personnes. C'est une charge de plus qui retombe toute entière sur moi, tout pauvre que je suis; mais que ne ferois-je pas pour sauver les ames confiées à mes soins!

» Si les églises manquent à New-York, combien n'en manque-t-il pas davantage dans tout le reste du diocèse! Dans un territoire qui a une surface de 30,552,000

arpens de terre, je n'en ai que neuf proprement dites, séparées les unes des autres par une distance de deux à trois cents milles, outre quelques petites chapelles tenues dans des maisons particulières; encore même m'a-t-il fallu dernièrement remplacer deux de ces églises qui étoient infiniment trop petites, par deux autres plus considérables, et avancer de l'argent à cet effet. C'est ici le lieu de vous exposer l'emploi que j'ai fait des deux sommes que la société a bien voulu m'allouer en dix-huit cent vingt-huit et dix-huit cent vingt-neuf. Elles étoient trop foibles pour me mettre en état de bâtir un séminaire, sans lequel la Religion ne pourra jamais être établie d'une manière solide dans ce diocèse. Ces fonds ont donc été employés, 1.° pour payer les dettes d'une église à Newark, petite ville de l'état de New-Jersey, qui fait partie de mon diocèse et qui n'est qu'à neuf milles de New-York; cette église étoit sur le point d'être vendue à la requête des créanciers; 2.° pour aider les catholiques de la ville d'Albany, siége du gouvernement, à bâtir une église à la place d'une petite chapelle qui ne pouvoit contenir le tiers de la population. Mais comme j'ai l'espérance que ces deux congrégations pourront rembourser ces avances graduellement, j'ai cru devoir seulement les leur prêter. Lorsque ces deux sommes m'auront été rendues, je les appliquerai aux besoins les plus urgens du diocèse, et surtout à l'établissement du séminaire. Si je n'avois pas pu racheter l'église de Newark, j'aurois eu la douleur de voir une église catholique changée en un prêche protestant; en outre la congrégation auroit été dispersée, au lieu qu'aujourd'hui j'ai la consolation de la voir fleurir et se fortifier de jour en jour. Quant à Albany, les pauvres catholiques de cette ville n'auroient jamais osé entreprendre la construction de leur église, si je n'avois fait les premières

avances. Ils travaillent maintenant avec des efforts incroyables à mettre la dernière main à cet édifice, et les protestans mêmes, voyant le zèle qu'ils montrent, viennent à leur secours; c'est la marche qu'il me faudra suivre pour élever les églises sans nombre dont mon diocèse a besoin. Jugez par-là, monsieur, de la respectueuse reconnoissance dont mes chères ouailles et moi nous sommes pénétrés pour le zèle admirable qui anime la pieuse Association, sans les secours de laquelle tout végèteroit ici. Dieu est témoin que nous portons ces dignes bienfaiteurs dans notre cœur et à l'autel où s'offre la Victime sainte, et que nous les mettons en partage de toutes les prières et bonnes œuvres que la divine Providence nous fait accomplir.

» Dans la visite que j'ai faite d'une partie de mon diocèse avant de partir pour l'Europe, j'ai parcouru trois mille milles, ou mille lieues, seul, parce que je ne pouvais faire la dépense nécessaire pour me faire accompagner d'un Prêtre, et j'ai entendu plus de deux mille confessions. A Buffaloe, près des chutes de Niagara, où un honnête Français m'avoit donné un superbe terrein pour bâtir une église, je trouvai sept à huit cents catholiques Français, originaires du Canada, Suisses, Irlandais, etc., au lieu de cinquante à soixante qu'on m'avait annoncés. Quoique je ne susse pas l'Allemand, je fus obligé d'entendre les confessions de plus de deux cents Suisses qui ne comprenoient ni l'Anglais, ni le Français. Je le fis par le moyen d'interprètes, mais de manière que ces mêmes interprètes ne purent rien savoir des confessions de ces pauvres gens. C'est un expédient que la nécessité me força d'inventer, il y a long-temps, dans les missions, quand je rencontrois des étrangers ou des Indiens dont je n'entendois pas la langue. Ces bonnes ames éprouvoient

une joie inexprimable d'avoir pu recevoir les Sacremens. Je célébrai une Messe solennelle dans la cour de justice ; plus de huit cents personnes protestantes et catholiques y assistèrent. Un autel avoit été dressé sur l'estrade élevée où les juges sont ordinairement placés. La présence d'un Evêque, la célébration du saint Sacrifice, le grand nombre de communions, la beauté et la gravité du chant, l'administration du sacrement de Baptême, que je conférai à trente ou quarante personnes, produisirent un attendrissement général parmi tous les spectateurs; mais ce qui frappa singulièrement les esprits, ce fut la bénédiction du terrein destiné à la construction de l'église et du séminaire. A quatre heures du soir, moment que j'avois fixé pour commencer cette cérémonie, je trouvai ces braves gens, hommes, femmes et enfans, rassemblés dans cette même cour de justice, où je me revêtis des habits pontificaux; de là, sans que je leur en eusse parlé, ils se rangèrent en files quatre par quatre pour se rendre au cimetière, qui est éloigné d'environ une demi-lieue. Quatre vieillards à cheveux blancs commencèrent le chapelet à haute voix en allemand; les assistans Français, Anglais et Allemands récitoient la seconde partie des *Pater* et des *Ave*, chacun en leur langue. Tous les habitans de la ville, que cette cérémonie avoit attirés, étoient rangés en haie des deux côtés de la rue. La modestie, le recueillement, la dévotion qui brilloient sur toutes ces figures et principalement sur celles des quatre vieillards qui ouvroient la marche, étoient un spectacle bien extraordinaire pour cette population protestante. Le commencement de la procession étoit arrivé au cimetière, que la fin sortoit à peine de la cour de justice. Arrivés au cimetière, ces bons Suisses chantèrent les Psaumes et les Litanies, marqués dans le Rituel pour la

bénédiction du cimetière, et nous ne nous séparâmes qu'après le coucher du soleil.

» Le lendemain, jour fixé pour mon départ, quelques catholiques qui n'avoient appris mon arrivée que par le rapport de ceux qui avoient assisté aux cérémonies de la veille, vinrent me trouver; je ne pus refuser d'entendre encore plusieurs confessions, de baptiser des enfans et de réhabiliter des mariages. Pardonnez ces détails, Monsieur; le cœur épanche involontairement ce dont il est plein.

» Je fus obligé de m'arracher de cette mission intéressante pour me rendre à une autre d'un genre différent, et qui avoit aussi des droits à ma sollicitude. On m'avoit écrit que non loin d'un village de Sauvages, appelé Saint-Régis, au milieu duquel passe la ligne de démarcation qui sépare le bas Canada, de l'état de New-York, se trouvoit un établissement d'Irlandais, qui sollicitoient l'érection d'une église et un missionnaire pour la desservir. Je sentois l'impuissance où j'étois de leur donner un Prêtre, mais j'espérois que je pourrois ou les faire secourir par le missionnaire qui est chargé de mes Indiens, ou au moins leur en envoyer un pour les visiter de temps en temps. J'eus à parcourir plus de cent lieues pour y arriver. J'hésitai d'autant moins à faire ce voyage, que je profitai de cette occasion pour aller chez mes bons Sauvages qui m'attendoient avec impatience. La mésintelligence s'étoit mise entre la partie du village qui appartient au gouvernement Anglais, et celle qui est sur le territoire des Etats-Unis. Les habitans de celle-ci vouloient arborer le drapeau républicain devant l'église, à côté du drapeau Anglais. Comme l'église est située sur le côté Canadien, ceux qui appartiennent à ce gouvernement ne vouloient pas, et de fait, ne pouvoient ni ne devoient le permettre. Mes

Sauvages irrités de ce refus attendoient mon arrivée pour me solliciter de leur faire bâtir une église, et de leur donner un Pasteur séparé. Ils ne manquèrent pas de me présenter leur requête. Je sentis à quels dangers une pareille division pourroit les exposer, et j'eus recours à l'apologue si connu du faisceau de baguettes, que l'on peut casser si aisément quand elles sont séparées, tandis que réunies elles résistent à tous les efforts que l'on peut faire pour les rompre. Je leur exposai que leur conduite fourniroit aux deux gouvernemens un prétexte plausible de s'emparer de leur village et de les chasser dans le désert, où ils seroient privés de toute communication avec leurs frères les blancs catholiques; mais que leurs droits seroient toujours respectés pendant qu'on les verroit unis et nombreux. Ils sentirent la justesse de cette observation, et j'eus le bonheur de les réconcilier. Je me rappelle surtout une réflexion touchante d'un des vieux chefs pendant la discussion : ah ! mon père, dit-il, *nous ne sommes plus chrétiens, puisque nous manquons de charité.*

» Je célébrai la sainte Messe le lendemain, assisté d'une douzaine de jeunes Indiens qui s'étoient fait des surplis avec des couvertures. Le chant, qui est exactement le chant grégorien, quoique les paroles soient en langue sauvage, étoit très-édifiant. Ce chant convient aussi bien à cette langue qu'à toute autre. Ils l'ont appris des jésuites, dont la mémoire est encore en grande vénération parmi eux, et ils se transmettent ce chant de génération en génération. J'en confirmai un bon nombre auxquels aussi je donnai la sainte communion. Je me rendis de là à l'établissement des Irlandais que je trouvai au nombre de six cents. Je pris des arrangemens pour m'assurer un local où l'on pourra bâtir une église, et je les confiai en attendant aux soins du Curé des Indiens. qui parle un peu Anglais.

» Je ne finirois pas si je voulois parler de toutes les peuplades que je trouvai abandonnées le long des lacs et de la rivière saint Laurent. La moitié au moins des habitans de ces villages sont des Français du Canada qui sont venus s'établir sur le côté qui appartient à New-York. Ces populations mixtes présentent d'autant plus de difficultés qu'il faut que le missionnaire entende deux langues, l'Anglais et le Français, et quelquefois même encore l'Allemand. Les Français, outre leur pauvreté qui ne leur permet pas de contribuer beaucoup pour le culte, ont d'autant plus de répugnance à rien donner, qu'ils ont été accoutumés, au Canada, où le clergé et la fabrique sont soutenus par les dîmes, à recevoir tout gratuitement. Mais si j'ai eu à gémir sur le manque d'églises, d'ornemens, de calices, combien plus vivement n'ai-je pas senti la disette d'ouvriers évangéliques! En arrivant à New-York j'ai trouvé à peine quatre ou cinq missionnaires effectifs. Que de bien ne pourroient pas faire des Prêtres zélés, pieux, désintéressés, parmi ces milliers de pauvres catholiques, ainsi délaissés et exposés aux dangers de l'ignorance, d'une indifférence stupide, et de la séduction des sectes qui les entourent! A New-York, si le clergé étoit assez nombreux pour établir une université et s'occuper de profondes études, la Religion en retireroit un avantage immense; on pourroit alors lutter avec succès contre les faux philosophes et les hérétiques, en puisant des armes contre eux dans les sciences dont ils abusent pour s'aveugler et égarer les autres.

» La langue anglaise étant celle du pays, jusqu'à présent il a fallu recruter le clergé en Irlande; et comme les Evêques de ce pays-là manquent eux-mêmes de Prêtres, peut-on espérer qu'ils laisseront partir des hommes vraiment apostoliques qui leur sont nécessaires? Quel moyen

reste-t-il donc de remédier à une pénurie aussi affligeante? Il n'y en a pas d'autre que l'érection d'un séminaire, où nous pourrons former un clergé national. C'est donc l'objet dont il faut que je m'occupe principalement. C'est pour cela que j'ai abandonné pendant quelque temps mon cher troupeau, c'est pour implorer les secours de nos frères d'Europe et leur crier : *Que les petits enfans demandent avec larmes le pain de la parole, et qu'il n'y a personne pour le leur rompre.* A force de sollicitations j'ai réussi à multiplier mes coopérateurs jusqu'au nombre de dix-huit; mais qu'est-ce que ce petit nombre pour tant de milliers d'ames qui périssent tous les jours faute de secours ?

» Tout notre temps est absorbé par l'administration des Sacremens, encore n'y pouvons-nous pas suffire. Les conversions continuent; la bonté divine semble les opérer non-seulement avec de foibles instrumens, mais sans instrumens. Le doigt de Dieu y est toujours si clairement marqué, qu'il est impossible de ne l'y pas reconnoître. La semaine même qui a précédé mon départ, j'ai eu la consolation de recevoir deux protestans dans le sein de l'Eglise.

» La pompe religieuse de nos cérémonies parle au cœur des protestans qui ont le plus de préjugés; il a été même remarqué que l'érection de la cathédrale, qui est un beau bâtiment gothique, a beaucoup contribué à attirer aux catholiques de New-York l'estime publique. Tant qu'on ne voyoit que de petites églises semblables aux prêches méthodistes, la multitude, qui n'est jamais sortie du pays et qui ignore l'état de la catholicité en Europe, regardoit les catholiques comme une secte pauvre et méprisée, et nonobstant les idées républicaines, plusieurs dédaignoient de fréquenter ce qu'ils regardoient comme des repaires de canaille. La solennité de notre culte feroit bien plus d'im-

pression encore s'il étoit ce qu'il devroit être ; la cathédrale manque absolument d'ornemens complets. Je n'ai pour chapelle qu'une mitre décente et une crosse de bois ; mais comment acheter des ornemens quand la cathédrale est encore grevée d'une dette de 24,000 piastres (125,000 francs environ.) ?

» J'aurois besoin d'agrandir la cathédrale de quarante pieds, afin de la mettre en proportion avec la largeur, et de bâtir deux sacristies, dont la partie supérieure serviroit de tribune pour les petits enfans qui n'ont pas de place ; car la génération qui s'élève est particulièrement l'objet de mes plus douces espérances. Grâces aux bonnes sœurs de la charité que j'avois envoyées d'Emmithsburgh à New-York, il y a quelques années, plus de soixante-dix petits garçons et près de trois cents filles sont nourris dans un hospice et enseignés par elles. Le zèle désintéressé de ces religieuses, leur bonté plus que maternelle pour les enfans qui leur sont confiés, la propreté, je dirois presque l'élégante simplicité qu'elles maintiennent soit dans leurs écoles, soit dans leur hospice, n'ont pas peu contribué à diminuer les préjugés des protestans.

» Les filles étant élevées et instruites dans l'hospice, j'ai lieu de croire qu'elles conserveront les sentimens de religion qu'on s'efforce de leur inspirer. Plût à Dieu que j'eusse la même espérance pour mes pauvres garçons ! mais hélas ! je ne vois pour eux qu'un avenir affligeant : ils n'ont d'autre alternative que d'aller aux écoles publiques à la Lancastre, d'où le nom de religion et encore plus son enseignement est banni, ou d'aller à la seule école que les Trustées de la cathédrale ont élevée, mais où le maître choisi à la pluralité des voix par des hommes qui n'ont quelquefois que le nom de chrétiens, est souvent lui-même dépourvu de religion et toujours indifférent à

cet égard. Combien je désirerois avoir des frères de la doctrine chrétienne ! de jeunes Irlandais qui ont un institut à peu près semblable à celui de ces religieux, s'étoient présentés à moi, mais je n'ai pas pu profiter de leur bonne volonté. Ils offroient d'instruire les enfans gratuitement, en combinant une école payante avec l'école gratuite, de manière que les profits de la première servissent à soutenir la seconde. Tout ce qu'ils demandoient, c'étoit une maison pour leur noviciat et leur principale école ; ils vouloient en outre n'être soumis qu'à l'Evêque, pour n'être pas à la merci des caprices d'administrateurs qui pourroient les chasser lorsqu'ils seroient vieux et épuisés de fatigues par l'enseignement, et donner leur place à quelques protégés sans religion. Cette faveur leur a été refusée ; nos libéraux Américains ont bien offert de donner quelques piastres pour contribuer à l'achat de la maison, mais à condition qu'ils auroient la haute main sur cette propriété et sur la société, ce qui auroit jeté toute l'éducation catholique entre les mains de ceux qui, n'ayant pas eux-mêmes de religion, perpétueroient les abus qui existent déjà dans l'école de la cathédrale. Il m'a donc fallu rejeter un don qui étoit accompagné d'une condition si désavantageuse.

» Que ne pourrois-je pas dire encore sur mes tribus sauvages, que l'hérésie à corrompues depuis long-temps, ou, pour mieux dire, a amusées d'un fantôme de religion, mais que l'on pourroit ramener à la foi par le moyen de la tribu pieuse de St.-Régis ! Ce projet seroit d'autant plus facile à exécuter, que les protestans n'ont appris aux Indiens que des chants qui attirent les mauvais sujets du voisinage. Je ne parlerai pas non plus de toutes ces congrégations dispersées sur la surface immense de mon diocèse, et qui appellent à grands cris les secours de la

Religion,

religion ; ni d'un grand nombre de comtés que je n'ai pas encore pu visiter, et où l'on m'écrit que je trouverai des milliers de catholiques ; ni du besoin que j'ai d'un hôpital à New-York, où une multitude d'émigrans qui arrivent tous les jours et meurent faute de soins, puissent recouvrer la santé du corps et de l'ame. Ces malades sont entassés les uns sur les autres, dans le seul hospice qui leur soit ouvert à trois milles de la ville et qui est tenu par des protestans. Pour procurer les secours spirituels à plus de sept cents infirmes catholiques, qui sont dans cette maison et qui étoient auparavant abandonnés par nécessité, il m'a fallu partager mon morceau de pain avec deux Prêtres que j'ai chargés de les soigner. Je passerai aussi sous silence cette multitude innombrable de veuves et d'orphelins qu'ont laissés dans la ville de pauvres émigrans qui ont péri presqu'à leur arrivée. Ce sont là de grandes misères, mais il faut avant tout élever une pépinière d'Apôtres, et l'achat d'un séminaire n'est pas chose facile à New-York, où la propriété se vend de 10 à 12 mille piastres l'arpent. Mon projet est de combiner un collége avec le séminaire, comme je l'ai fait avec un résultat si consolant dans le diocèse de Baltimore, de manière que les profits du collége fournissent aux frais du séminaire. Je n'ai besoin que du premier effort pour commencer l'établissement ; dès qu'il sera fondé, il pourra se soutenir lui-même. Outre l'avantage de l'éducation ecclésiastique, quelles ressources le collége ne présentera-t-il pas pour l'éducation catholique, dans un pays où l'on n'a pas d'autre moyen pour élever les enfans que de les lancer au milieu des dangers de l'Angleterre, ou de les envoyer dans des colléges où le manque de discipline est le moindre inconvénient qu'ils présentent ! Combien j'ai gémi en passant près du collége de Princeton, un des plus fameux des Etats-Unis,

de voir des enfans de 10 à 14 ans, sur la porte des auberges où ils logent, qui fumoient leurs cigarres, et d'apprendre qu'on mettoit aussi peu de bornes à leur boisson qu'à cette habitude de fumer, si dangereuse à leur âge. Quant au collége de Cambridge, encore plus fameux ici, il suffit d'observer qu'outre cette liberté sans frein dont les élèves y jouissent comme à Princeton, les frais y sont si considérables, que les enfans qui n'avoient que 1,500 piastres à dépenser, se plaignoient ! ! !

» Vous voyez, Monsieur, d'après cet exposé, combien mes besoins sont grands. Je sais que l'Association de la Propagation de la Foi s'épuise en généreux efforts ; qu'elle embrasse dans sa charité gigantesque le monde entier ; mais je lui montrerai toutes ces ames qui se perdent, et je lui dirai comme St. Vincent de Paul, dans son éloquence caractéristique aux dames de la charité, que l'immense multitude des enfans orphelins décourageoit : *Cessez pour un temps d'être nos pères, et soyez nos juges ; prononcez l'arrêt : si vous les secourez, ils vivront : si vous les abandonnez, ils mourront ; décidez.* Oh ! oui, la France est vraiment la fille aînée, j'allois dire la mère nourrice de l'Eglise. Dieu lui rendra au centuple les bienfaits qu'elle nous prodigue.

» Saint Grégoire sur son lit de mort s'informa combien il restoit d'infidèles dans sa ville épiscopale : dix-sept, lui répondit-on. Dieu soit béni, répliqua ce grand Saint, c'est justement le nombre de fidèles que j'y ai trouvé en prenant possession de mon siége. Un pareil succès ne pouvoit être la récompense que d'un grand saint comme saint Grégoire. Mais si je puis mourir avec la douce consolation d'avoir sauvé les fidèles qui me sont confiés, d'en avoir même augmenté le nombre, d'avoir au moins donné le mouvement à cette masse inerte, je mourrai en paix.

» Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir entretenu si long-temps. Je vous ai écrit à la hâte ce que mon cœur m'a dicté. Je vous ai parlé dans l'intérêt de mes enfans spirituels; vous ne me blâmerez pas d'avoir pour eux des entrailles de père. Faites de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable; faites-en des extraits seulement si vous le trouvez à propos. Pardonnez aussi l'égoïsme qui paroît régner dans ces affections de mon ame; hélas! si vous y voyez l'ardent désir que j'ai de servir mon troupeau, vous verrez aussi que je n'ai presque rien fait encore, et que j'ai beaucoup de raisons de m'humilier et de regretter qu'une charge si importante ait été placée sur de si foibles épaules que les miennes.

» J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération et la plus vive reconnoissance, etc.

» JEAN, *évêque de New-York.* »

MISSION DU MICHIGAN.

NOUS avions été induits en erreur, comme nous l'avons dit dans le XIX.e Numéro, lorsque nous avions annoncé que M. Richard avoit été nommé à l'évêché du Détroit. Le souverain Pontife n'ayant pas encore jugé à propos de pourvoir à ce siége, le Michigan est toujours sous l'administration apostolique de Mgr. Fenwick, évêque de Cincinnati. Les Jésuites ont autrefois évangélisé ce pays peuplé de Sauvages; ils y avoient opéré de nombreuses

conversions; mais depuis qu'ils ont été supprimés, leurs néophytes, abandonnés à eux-mêmes et n'ayant personne qui baptisât leurs enfans, sont retournés peu à peu à leurs superstitions. Néanmoins ces bons Sauvages n'ont point perdu le souvenir de leurs anciens pasteurs : des ministres protestans ayant tenté de s'établir parmi eux, ils ont reconnu que ce n'étoient pas les successeurs de leurs *robes noires*, et ils ont refusé de les entendre. Au contraire, ils ont reçu à bras ouverts MM. Richard, Dejean et Badin, qui depuis quelques années les ont visités régulièrement ; ils ont même sollicité avec instance la faveur d'avoir un Prêtre qui résidât parmi eux. Cette grâce vient de leur être accordée : en 1829, M. Dejean est allé s'établir à l'Arbre-Croche, où les Jésuites avoient autrefois une mission sous le nom de Saint-Ignace. Ce zélé missionnaire s'est ainsi exilé volontairement au milieu des bois, se résignant à toutes sortes de privations pour le salut des ames. On verra par ses lettres que ses travaux ont été couronnés de quelques succès chez les Ottawas qui habitent ce quartier, et dont il a déjà instruit et baptisé un assez grand nombre.

Lettre de M. Dejean, missionnaire apostolique dans le Michigan, à M. l'abbé R., à Bordeaux.

Rivière aux Hurons, 10 janvier 1829.

Mon très-cher ami,

« J'ai à me reprocher de ne vous avoir pas donné de mes nouvelles depuis long-temps ; la vie presque toujours errante que je suis obligé de mener pour visiter mes

Sauvages, en est la cause; je me propose aujourd'hui de vous écrire une lettre assez longue pour vous dédommager de mon silence passé.

» .... J'ai été bien occupé tout le temps de mon séjour à Mackinac. J'y ai conféré le baptême à quatorze personnes, donné la communion à douze, et entendu cent confessions. Les Sauvages de l'Arbre-Croche sont venus me chercher en canot d'écorce; nous n'avons mis qu'un seul jour pour nous rendre à leur village. Le lendemain de mon arrivée, bon nombre d'Indiens se sont présentés pour être baptisés, d'autres pour se confesser. J'ai trouvé cent trente catéchumènes assez instruits; cinquante-deux sont âgés de moins de quinze ans, quarante-six sont de l'âge de quinze à vingt ans, dix-huit de vingt à quarante, et quatorze de quarante à quatre-vingts: j'ai bénit douze mariages. J'ai fait couper les cheveux à la française à tous les adultes baptisés, et je les ai engagés à ne plus porter ces énormes pendans d'oreilles qu'ils mettent souvent à leur nez; en un mot, j'ai opéré en eux toutes les réformes corporelles et spirituelles que j'ai cru propres à les améliorer. J'ai brûlé plusieurs sacs de médecine, contenant des oiseaux desséchés, des belettes, et j'ai donné des médailles à tous ceux qui sont chrétiens; ils les portent suspendues à leur cou. Parmi les chapelets que vous m'avez envoyés, il s'en trouvoit un en argent; je l'ai donné à Catherine Pencosique qui a été baptisée avec toute sa famille. La chapelle a été agrandie l'hiver dernier; elle à dix-sept pas de long sur sept de large, et renferme trent-deux bancs de six places chacun. Jusques à quand ces pauvres Sauvages crieront-ils, *Miseremini*, *etc*. Quand auront-ils un Prêtre avec eux! ils le demandent à grands cris. Ils ont écrit à ce sujet à M. Richard et à Mgr. Fenwick.

» Sachant que leur manuscrit sera peut-être imprimé un jour (1), ils sont remplis de joie. Ce manuscrit n'est autre chose que le livre de prières qui est en usage parmi les Algonkins, et qui a été approuvé par l'autorité ecclésiastique de Montréal. J'ai nommé à l'Arbre-Croche sept catéchistes, ils doivent faire des instructions trois fois par semaine, ondoyer les agonisans, etc., et tenir une liste de leurs auditeurs. Ils se transportent tous les mois dans un endroit où il n'y a pas encore de catholiques, afin d'y former quelques catéchumènes. Ils se réunissent tous le dimanche à la chapelle pour y faire la prière, chanter des cantiques, etc.

» Je suis presque assuré qu'un bon Prêtre à l'Arbre-Croche convertiroit facilement toute cette nation; mais des missions d'un moment n'opéreront pas grand'chose. L'ignorance sera toujours trop grande. Il est vrai qu'il faut mener ici une vie un peu dure : on n'a ni pain ni vin; on ne se procure que difficilement des habits; le poisson est la principale nourriture des Sauvages : une chaudière, un casse-tête, un fusil, voilà tous les meubles; il faut donc s'attendre à de nombreuses privations que le zèle pour le salut des ames peut seul faire supporter.

» *Keto*, chef Ottawas, ennemi juré de la Religion catholique, et qui étoit cause que plusieurs restoient attachés à leurs superstitions, vient de mourir. En partant l'année dernière, j'ai baptisé un enfant en danger de mort, âgé de 12 ans, en présence du jongleur. Ses parens n'y consentirent qu'avec peine. Depuis ce moment l'enfant est allé de mieux en mieux; il est parfaitement guéri de sa langueur; il est venu me remercier, et le père et la mère

(1) Le manuscrit dont parle M. Dejean, vient d'être imprimé par les soins de l'Association; il est en langue Ottawase.

m'ont demandé le baptême avec plusieurs membres de de leur famille. Je ne serois pas surpris de trouver, le printemps prochain, deux cents personnes en état de recevoir ce Sacrement, si, comme je l'espère, les catéchistes suivent mes règlemens.

» Une vieille Sauvagesse qui avoit été ondoyée dans son enfance, racontoit qu'étant morte, elle étoit allée au ciel où sont les blancs, qu'elle avoit été repoussée avec dureté; et qu'étant tombée sur la terre, elle s'étoit fait beaucoup de mal; que par conséquent le ciel n'étoit fait que pour les blancs, que les Sauvages ne devoient pas se laisser baptiser. Cette fable, toute ridicule qu'elle est, m'a été rapportée par un Sauvage, comme objection à la conversion au christianisme.

» J'ai prescrit à tous les Ottawas qui sont baptisés de se réunir. Déjà une trentaine de cabanes sont commencées, à environ deux lieues et demie de la chapelle, dans une vallée agréable et fertile. La veille de mon départ je suis allé visiter cet établissement naissant auquel j'ai donné le nom de St.-Paul; nous étions vingt à cheval, tous sans selle, excepté moi; nous avions pour brides des cordes faites d'écorce. J'espère bâtir un jour une chapelle dans cet endroit; ainsi là où jadis on n'entendoit que le cri des Sauvages, ou les hurlemens des loups, on entendra un jour le chant des hymnes et des cantiques.

» Je suis, etc.

» Dejean, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Badin, missionnaire apostolique, à M.

Rivière aux Raisins, 28 mars 1829.

Mon cher ami,

« Nous avons un besoin très-urgent de bons Prêtres dans les deux territoires, Michigan et Huron (nouveau nom pour le Nord-Ouest Territory) où la langue française est parlée par presque tous les catholiques : si le Seigneur ne nous envoie pas du renfort, la Religion ne sauroit y subsister long-temps. Le mélange avec les hérétiques, leur esprit de prosélytisme aidé de grands moyens pécuniaires, l'activité, et je puis dire la haine, la malice et le mensonge qui sortent de leurs chaires et de leurs imprimeries, l'ignorance de nos catholiques demi-sauvages, les persécutions et les calomnies injustes contre mon vénérable ami M. Richard.... tout conspire contre les progrès de la vérité. Les journaux nous ont donné dernièrement un aperçu du nombre des ministres protestans, des différentes sectes, qui se trouvent dans les Etats-Unis. Ce nombre se monte à environ neuf mille; on ne manque pas de diminuer celui des Prêtres catholiques, qu'on ne porte qu'à cent. Il est cependant double, mais il est insuffisant de moitié. Je vous donne tous ces détails afin que vous intercédiez pour nous auprès de l'Association de la Propagation de la Foi de Lyon, et que vous fassiez vos efforts pour nous procurer des missionnaires. Ceux que vous nous enverrez doivent avoir l'esprit d'abnégation, de pauvreté, de mortification et un zèle très-constant. Il faut qu'ils puissent, comme M. Dejean, se contenter pour leurs

repas de quelques légumes souvent non assaisonnés, et d'un verre de cidre ou de lait. Ce bon M. Dejean va tenter de s'établir parmi les Ottawas de l'Arbre-Croche, qu'on ne peut pas laisser plus long-temps exposés aux attaques des ministres protestans. Les pauvres Sauvages commencent à croire qu'on ment et qu'on se moque d'eux, après toutes les promesses faites depuis six ans de leur procurer un pasteur. Une pieuse Dame, âgée de 65 ans, qui entend bien la langue des Ottawas, se dévoue aussi à la bonne œuvre; c'est vraiment un acte héroïque de vertu et de religion, que d'aller s'enterrer dans une immense forêt parmi les Sauvages, sans aucune consolation ni aucuns secours humains.

» M. Dejean vient de m'écrire et de me donner son opinion, que je lui avois demandée, sur les ressources et les besoins du pays; il pense qu'il faudroit au moins une somme de 100,000 francs pour commencer les établissemens les plus nécessaires. « Multipliez les Prêtres, dit-il, » ils mourront de faim; diminuez-en le nombre, la Religion » en souffrira. Comme vous je désire élever un établissement à l'Arbre-Croche. J'en parle beaucoup à Mgr. » Fenwick, sans lui donner à connoître que j'ai envie d'y » aller moi-même, mais je crains que nos projets ne s'évanouissent et que nos plans ne soient des châteaux en » Espagne, comme cela arrivera indubitablement si nous » n'avons l'argent nécessaire. Je ne vois que l'assistance » de l'Association de Lyon, sur quoi l'on puisse fonder » quelque espérance.....

» Ce peu de mots suffira sans doute pour vous faire connoître notre situation, exciter votre charité et vous engager à faire tous vos efforts pour nous secourir.

» Je suis, etc.

» Etienne-Th. Badin, *missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Clicteur, à M.

Cincinnati, 3 juillet 1829.

D'APRÈS le désir de l'Association de la Propagation de la Foi, manifesté dans la lettre de M. P***, je vais donner tous les renseignemens que j'ai pu rassembler sur la mission des Indiens et sur les congrégations isolées du Michigan et du Nord-Ouest.

Voici comment M. J. V. Badin s'exprime dans une lettre à Mgr. Fenwick, datée du Détroit.

« Depuis que je suis revenu au Michigan, j'ai été occupé comme une abeille, principalement à la rivière aux Raisins et à la baie Miami. J'ai visité aussi la rivière Rouge, la rivière aux Ecorces, la rivière aux Hurons, et dernièrement la pointe à Guignolet; dans toutes ces différentes congrégations, j'ai eu le bonheur de voir mes efforts couronnés de quelques succès. Les catholiques ont fréquenté les Sacremens ; je me suis fatigué beaucoup à défricher cette vigne hérissée d'épines difficiles à arracher : la surabondance de travail avoit épuisé mes forces, mais quelques jours de repos ont suffi pour les rétablir, et je compte partir demain ou après-demain pour Mackinac, la Baie-Verte, l'Arbre-Croche, et la Prairie-du-Chien où l'on m'attend avec impatience. J'espère m'embarquer à la Baie-Verte sur les barques de M. Rollet, négociant: ce qui me mettra à l'abri des *Puants* (tribu sauvage), qui paroissent vouloir recommencer leurs cruautés. J'ai eu une longue conversation avec huit Sauvages de l'Arbre-Croche; ils étoient tous de la *prière* et baptisés; ils ont

» fait leur première communion sous moi ou sous
» M. Dejean ; ils étoient venus, d'après mon avis, vendre
» leur sucre au Détroit, où ils ont fait un meilleur échange
» qu'à Mackinac. Ils sont venus nous voir et nous de-
» mander quand nous irions les visiter chez eux ; ils ont
» beaucoup édifié tout le monde par leur modestie à la
» cathédrale. Ils vont quitter le village où ils habitent
» maintenant pour se transporter à cinq milles plus près
» de l'ancienne mission. Ils sont allés, l'automne dernière,
» choisir un emplacement pour leur village futur ; ils
» feront une belle rue de quatorze maisons de chaque
» côté, outre les cabanes et tentes ; à l'extrémité de cette
» rue ils bâtiront une église et un presbytère, car ils
» espèrent toujours qu'un Prêtre restera avec eux. Ils ont
» déjà coupé tout le bois de pin et de cèdre qui leur
» sera nécessaire. Le grand chef Assakinac est à la tête
» de l'ouvrage ; il a obtenu les outils nécessaires du
» colonel Boyle qui réside à Mackinac, en qualité d'Agent
» du gouvernement auprès des Sauvages. »

» L'on sera peut-être bien aise de savoir ce que fait M. E. Badin, qui est revenu en Amérique l'année passée. Arrivé à New-York, il remonta le canal, et par les lacs il se rendit au Détroit, croyant y trouver son frère ; mais celui-ci étant à Gallina ou Prairie-du-Chien, à l'autre extrémité du nord-ouest, il ne resta que peu de jours au Détroit. Il en partit pour Monroe, petite ville et chef-lieu du comté qui porte le même nom, sur les confins du Michigan et de l'Ohio, où il n'y avoit pas eu de Prêtre depuis le départ de M. Bellamy, et où les besoins des fidèles étoient extrêmes. Ce premier missionnaire du Kentucky, nonobstant son âge avancé, y déploie tout le zèle et fait tout l'ouvrage que pourroit à peine supporter un jeune homme. Il a déjà opéré plusieurs conversions ; la plus

importante est celle du chef du tribunal de ce comté. Il a engagé les habitans à rebâtir en briques leur église qui est en bois, et qui tombe en ruines; l'ouvrage est déjà commencé.

» Dans le Michigan et le Nord-Ouest, se trouvent beaucoup de peuplades Indiennes. La plupart, comme on a pu le voir par les lettres des années précédentes, comptent un grand nombre de catholiques, et la Religion fait chez elles des progrès considérables, et qui le seroient bien davantage s'il n'y avoit dans ce vaste diocèse une si grande disette d'ouvriers évangéliques. Les Ottawas de l'Arbre-Croche, qui habitent sur les bords du lac Michigan, non loin de Mackinac, sont ceux qui sont les mieux disposés et qui doivent exciter le plus d'intérêt : et comme ce sont les seuls sur lesquels j'aie des notions bien certaines, je vais donner sur cette peuplade sauvage, destinée, à ce qu'il paroît, à devenir la paroisse catholique la plus pieuse des Etats-Unis, tout ce que je croirai pouvoir intéresser les Associés de la Propagation de la Foi. MM. Badin et Dejean les ont visités régulièrement tous les ans, et s'y sont arrêtés plus long-temps qu'ailleurs. M. Dejean est actuellement chez eux pour y résider, comme je le dirai plus loin. L'année dernière, il a passé plusieurs semaines au milieu d'eux. Voici comment il s'exprime dans la lettre qu'il a envoyée à Monseigneur, pour lui rendre compte de sa mission :

« ...... J'ai eu plus de consolations à l'Arbre-Croche
» que dans aucun autre lieu : les pauvres Sauvages qui
» ont une fois embrassé la Religion sont d'une simplicité
» et d'une pureté admirables. J'ai baptisé cent douze
» personnes, dont plusieurs avoient 80 ans; j'ai sur ma
» liste plus de cent catéchumènes. J'y ai fait douze ma-
» riages et confessé plus de deux cents Sauvages. Un

» Prêtre à l'Arbre-Croche, avec du zèle et la grâce de Dieu, » convertiroit dans deux ans toute la nation Ottawase à » la vraie Foi. Il y faudroit une école et quelques bonnes » religieuses... mais comment les nourrir? comment bâtir?... » On n'y trouve que du poisson, du maïs, et quelque » gibier. Il est certain que si nous négligeons ces enfans » des bois, ils tomberont dans l'erreur, parce que les » presbytériens de Mackinac, voyant d'un œil jaloux les » progrès de la Religion catholique parmi eux, font tous » leurs efforts pour les attirer dans leur secte; mais ces ef- » forts ont été inutiles jusqu'à présent. Grâces au Seigneur, » les Ottawas ont renvoyé avec mépris ces prédicans, » disant qu'ils étoient assez affligés de voir un grand » nombre de leurs compatriotes fermer les yeux à la lu- » mière et persévérer dans l'idolâtrie; que les protestans » devoient garder leurs erreurs pour eux-mêmes; que » leur nation ne vouloit pas des missionnaires à femmes » et enfans, mais des *robes noires*, comme celles qui » ont visité leurs grands-pères... Daignez donc, Mon- » seigneur, envoyer un bon Prêtre parmi eux : ils sont » Sauvages, mais ce sont vos enfans; ils m'ont sollicité » de vous importuner pour eux; ils m'attendront ce » printemps, j'ai reçu de leurs lettres, mais ce n'est » pas en un mois de séjour qu'on peut faire l'ouvrage de » cette mission importante. Ah! que ne pouvez-vous » voir par vous-même tout le bien qui résulteroit d'un » établissement catholique à l'Arbre-Croche! »

» Je communique maintenant à l'Association la traduction fidèle d'une lettre des principaux chefs de l'Arbre-Croche, adressée à Monseigneur, en langue et écriture Indienne.

De l'Arbre-Croche, le 9 septembre 1828.

Mon père Edouard Fenwick,

« Tu seras surpris de recevoir une lettre de la part de » la nation Ottawase de l'Arbre-Croche. Voyant que nous » sommes beaucoup à présent, nous sommes environ trois » cents catholiques, les visites des robes noires nous font » beaucoup de bien; elles viennent nous éclairer, tandis » que nous marchions dans les ténèbres et que nous étions » esclaves du démon. La *robe noire* Dejean a fait beau» coup d'ouvrage parmi nous: il a baptisé plus de cent » personnes, a fait douze mariages et seize communions. » Vois, mon père, combien les visites des robes noires » nous font de bien. J'ose te demander un Prêtre pour de» meurer avec nous. Nous en avons eu un autrefois, du » temps des robes noires anciennes (les Jésuites); la robe » noire restoit à l'endroit que nous appelons encore la » mission. Nous pensons que cela n'est pas impossible à toi » notre père. Nous sommes bien pauvres, mais faut-il pour » cela que Dieu nous abandonne aussi? Ah! mon père, aie » pitié de nous, ne refuse pas une *robe noire* à tes enfans. » Nous craignons les missionnaires protestans et que quel» qu'un de nous ne soit pas assez ferme. Je finis, mon » père, en espérant que tu nous accorderas la demande » que nous te faisons. Nous te donnons la main.

» Léon Lapapoix. — Vincent Niscaclimini. — Naski» moscouti J. B. Assakinac. — Gabriel Macatibinissi. — » Joseph Kiminiftagon. — Louis Sogitondagwi. — Vincent » Pemassigui. — Hitawaskachi. — Machomanick. — Osa» wayen. — Michel Pemekening. — Michel Mosaikonos.

» Les signataires de cette lettre sont les principaux chefs de la tribu, ils sont tous catholiques ou catéchumènes.

» Je joins ici la traduction d'une petite lettre que M. Dejean a reçue, pendant l'hiver, d'Assakinac.

« Mon père, je me porte bien, mais il y a deux Sau-
» vages morts. J'espère que tu ne conteras pas des men-
» songes, que tu viendras cet an selon ta promesse. (Elle
» fut conditionnelle : *si je le peux et que mes supérieurs*
» *le veuillent.*) Dis au grand prêtre du Détroit (M. Richard,
» vicaire-général), que tous les Sauvages te demandent.
» Dieu a dit de ne jamais tromper personne. Ainsi, mon
» père, je te prie de tenir ta promesse; tu as dit que
» tu viendrois à notre secours. Mon père, prends-nous
» donc en pitié. Nous autres Sauvages quand nous pro-
» mettons quelque chose nous tenons notre promesse.
» Ah! mon père, ne tarde pas, car nous sommes en
» danger... Je finis, espérant que tu nous prendras en
» pitié. Nous te donnons la main.

» Je suis le chef J. B. Assakinac (l'Etourneau). »

» Tout ceci prouve les bonnes dispositions des Indiens par rapport à la Religion catholique. Vu la grande distance qui me sépare encore d'eux, je ne puis pour le moment donner une notice sur leurs mœurs et sur leurs usages; mais comme c'est le désir de l'Association, je vais lui transmettre déjà le peu de détails que j'ai pu recueillir sur ce sujet intéressant.

» 1.° Les Indiens ont une fable très-longue qu'ils disent être une tradition de leurs ancêtres, et qui prouve que leurs aïeux ont eu connoissance du déluge. Nanaboujou

est le nom qu'ils donnent à celui qui se sauva sur une écorce au milieu des eaux qui inondoient toute la terre.

» 2.° Voici la croyance des Indiens Ottawas, non chrétiens, sur l'autre monde. Un homme étant mort, son ame traverse d'abord une rivière rapide *sur un arbre qui balance*, et qui n'atteint pas tout-à-fait l'autre côté de la rivière : les enfans et les vieillards, à cause de leur foiblesse, ne pouvant sauter assez loin, tombent dans l'eau et sont changés en *crapauds noirs*. L'ame qui a le bonheur de sauter sur l'autre bord trouve un vieillard respectable qui ôte à l'ame la moitié du crâne, et jette sa cervelle dans un grand vaisseau. Si l'ame échappe à cette opération, le mort n'aura été qu'en léthargie. Alors il mange avec une mickouene (grosse cuiller de bois). d'une fraise grosse comme une maison, et poursuit sa route par un chemin très-difficile. Il traverse ensuite une prairie et arrive dans une forêt; vers le soir il entend le bruit du tambour et les cris de joie des défunts *qui font des festins*. Les premiers d'entre eux qui aperçoivent le nouveau venu, s'empressent autour de lui et le comblent de caresses; ils s'informent de leurs parens, et sur la nouvelle qu'ils sont en bonne santé, ils s'attristent de leur longue absence et poussent des cris lamentables. On donne à manger au nouveau venu; mais s'il a échappé à la main du vieillard, on le fuit, parce qu'*il sent le vivant*. Si on lui présente des fruits, ils se changent en charbons, de la viande, elle devient une écorce; il passe la nuit sans participer aux réjouissances de ce séjour, et le lendemain *son corps lui est rendu*.

» 3.° Cérémonies de la mort d'un Sauvage non chrétien.

» Tout le bien du défunt, hardes, fusil, hache, pipe, médailles en fer-blanc ou en cuivre, etc., doit être distribué à ses voisins, ou déposé dans la fosse (ce dernier

cas

cas est très-commun), pour qu'il s'en serve dans l'autre monde : sans cette cérémonie, disent-ils, l'ame resteroit toujours autour de son habitation, et ne parviendroit pas au fleuve. La femme du défunt fait plusieurs tours et détours pour que le mari fasse son chemin sans penser à elle, et pour qu'il ne tombe pas dans l'eau en regardant en arrière. La femme ne change pas de linge, ni de hardes pendant cette année entière, en signe de deuil. Si l'on ne donne pas à manger aux morts, disent-ils, leurs ames seront si maigres, que la moindre égratignure les réduira en poudre. Ils ont une peur extraordinaire des revenans qu'ils croient entendre pendant la nuit. Ils disent qu'il y a des malades qui vivent, mais qui ont perdu l'ame. Le jongleur va la chercher, il la rapporte au malade dans un étui qu'il lui met dans la bouche.

» C'est là tout ce que je puis vous donner sur les mœurs ou coutumes des Sauvages, faute de matériaux ultérieurs suffisans : mais j'espère en obtenir, et alors vous pourrez compter sur ma bonne volonté. Je tâcherai d'y joindre quelques traits sur la reconnoissance des Indiens, sur leur fidélité à leurs bienfaiteurs, etc. Vous trouverez au *post-scriptum* de ma lettre les objections des Ottawas non chrétiens contre la Religion catholique ; elles furent faites à M. Dejean, par un des chefs de cette nation, en conférence publique, dans la cabane d'écorce de l'Arbre-Croche qui alors tenoit lieu de chapelle aux habitans catholiques de la tribu. On y verra l'ensemble des superstitions des Indiens, et en même temps les principaux préjugés qu'ils ont contre notre Religion ; du reste il est facile de détruire ces préjugés auxquels ils tiennent seulement par ignorance et non par opiniâtreté.

» J'ai la satisfaction de pouvoir vous annoncer que les vœux des Indiens Ottawas vont s'accomplir, et que

M. Dejean leur est accordé comme Prêtre résident : il doit déjà, en ce moment, être arrivé chez eux ; car il est parti du Détroit le 24 du mois de mai. Il est accompagné de deux sœurs de la charité, du Détroit, dont l'une est métisse, et qui toutes deux parlent bien la langue Indienne, ainsi que le français. Elles établiront une école sous sa direction. A Mackinac il y a un ministre presbytérien qui met tout en œuvre pour empêcher les progrès de la Religion catholique dans les environs ; il reçoit annuellement 6.000 piastres de la société établie à Boston, pour propager la secte protestante. Avec cet argent il s'enrichit lui-même, et établit de distance en distance des écoles dont le résultat est de ruiner la foi des enfans ; car dans toutes ces parties il n'y a pas encore d'école catholique, ou il n'y en a que très-peu. Une lettre arrivée de Mackinac annonçoit que ce ministre presbytérien se disposoit à partir avec des ouvriers pour l'Arbre-Croche, afin d'y bâtir une école, et qu'un des chefs favorisoit ce projet. Cette nouvelle fit partir M. Dejean sans délai avec les deux sœurs de la charité.

» Mgr. Fenwick consacrera une certaine somme pour soutenir l'entreprise. Nous attendons d'Europe quelques missionnaires. Lorsqu'ils seront arrivés, Monseigneur se propose d'envoyer un second Prêtre pour résider avec M. Dejean, à l'Arbre-Croche, ou au moins à Gréen-Bay, où le peuple semble disposé à fournir à la subsistance d'un pasteur.

» Je finis, Messieurs, en recommandant de nouveau à votre zèle et à votre libéralité les besoins d'un diocèse où tant de bien a déjà été fait, et où il en reste encore plus à faire.

» Je vous prie d'agréer les témoignages de respect et de reconnoissance de Monseigneur, du Vicaire-Gé-

néral et de tous nos missionnaires, et j'ai l'honneur de me nommer aussi,

» Messieurs les membres du conseil,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» J. B. Clicteur, *secrét. de l'Evêque de Cincinnati.* »

Objections des Indiens non chrétiens contre la Religion catholique, proposées à M. Dejean, missionnaire apostolique.

1.° Pourquoi Dieu nous défend-il d'agir comme bon nous semble? pécher ou ne pas pécher, que lui importe comment nous agissions?

2.° Pourquoi nous défends-tu de souffler sur les malades, avec nos anciennes cérémonies; de faire un festin *à tout manger*, lorsque le jongleur (espèce de magicien) l'a ordonné, et qu'il nous assure que sans cela le malade va mourir? Il faudra donc laisser ce malheureux sans soulagement?

3.° A quoi bon nous faire brûler nos sacs de médecine (renfermant des peaux de belettes, de serpens, de corbeaux, des chevelures humaines : macki ou mackiki en est le nom), où se trouvent tous nos emblèmes magiques, et avec lesquels nous pouvons par vengeance faire mourir nos ennemis? (Ils pensent qu'en faisant certaines figures sur l'ombre d'une personne, ou en mettant certaines drogues sur son passage, ils peuvent la faire mourir.)

4.° Par le moyen de nos magies, chantant, dansant, faisant jouer le *chichikouet* (baguette d'un pied de long, avec plusieurs cornes de pieds de chevreuil, attachées en-

semble, qui, agitées, font un cliquetis désagréable), mettant du tabac au feu, nous faisons tonner, pleuvoir sur nos terres arides; et si l'on t'écoutoit, l'on ne feroit rien de tout cela?

5.° Nous empêcheras-tu de raconter le rêve que l'on aura fait dans le temps du jeûne (ils passent deux jours sans rien prendre, et pendant dix jours ils ne prennent qu'une poignée de blé d'Inde ou maïs, bouilli, et s'ils font un mauvais rêve, ils discontinuent leur jeûne), lorsque nous serons dans une tempête, parce que ce moyen est infaillible pour calmer l'orage; ou bien en jetant du tabac dans l'eau, ou en faisant au *manitou* du lac, un sacrifice de poux, en les exposant à l'eau sur une écorce, pour obtenir du vent ou calmer la tempête? Qu'est-ce que cela fait à Dieu? Y a-t-il là-dedans quelque chose digne de blâme?

6.° Si nous suivions tes conseils, nous serions comme des imbéciles; tu sais que nous pouvons connoître l'avenir par le moyen de nos *superstitions;* nous n'avons qu'à faire une petite cabane où le jongleur s'enferme : par miracle elle se soulève toute seule; la lune, les tortues, le hibou, viennent y trouver le jongleur et lui annoncent les choses qui doivent arriver: et dans tout cela quel mal y a-t-il?

7.° Nous serons certainement détruits si l'ennemi vient nous faire la guerre: tu as fait brûler à *ceux qui sont de la prière* (les catholiques Ottawas), leurs éperviers desséchés, leurs corbeaux, leurs émerillons, etc., qui étoient nos anges gardiens en temps de guerre, et qui souvent nous ont sauvé la vie en nous avertissant du danger, ou en nous faisant cacher dans de bonnes places. L'expérience nous a prouvé que c'étoit bon; pourquoi détruire ces êtres?

8.° Tu ne veux pas que nous ajoutions foi aux songes; il faudra que, lorsque nous songerons que l'ennemi est proche et que nous aurons *souleur*, nous restions là pour nous faire lever la chevelure.

9.° Tu voudras encore nous empêcher de donner à manger à nos parens défunts; quelle cruauté! sans cela ces infortunés seront pauvres dans l'autre monde; ils seront si maigres que la moindre égratignure les réduira en poudre. Et pourquoi ne leur donnerions-nous pas ce que nous avons de meilleur, en le jetant dans le feu au commencement de chaque repas, ou en faisant un festin sur leur fosse tous les ans?

10.° J'ai entendu dire que tu ne voulois pas qu'on pendît les vieilles hardes, un chien mort avec du tabac au cou, des plumes, etc., au grand mât vermillonné qui est planté à la porte de chaque loge. Pour le coup, tu feras mourir tout le monde si ce mât est abattu; il est là pour nous préserver des maladies. Tu veux que nous fassions comme les blancs : hé bien! dans toutes les villes des *grands couteaux* (les Américains à qui ils donnent ce nom), on voit des arbres plantés avec des drapeaux; par conséquent tu n'as aucune raison pour nous empêcher d'en planter aussi.

11.° Certainement nous mourrons tous si tu conseilles aux femmes de rester dans la cabane et de manger avec nous pendant qu'elles sont *malades*. Tous les mois il faut qu'elles mangent et qu'elles fassent leur feu dehors pendant trois jours. Sans cette observance, les hommes auront des rhumes, des coliques, des hydropisies, et la mort s'ensuivra. L'expérience l'a prouvé dans bien des circonstances.

12.° Si nous faisons ce que tu nous dis, nous ne serons pas plus regardés par les autres Sauvages qu'une vieille

femme : on nous dira des injures, et tu veux que nous pardonnions ; on nous frappera même, et nous ne nous vengerons pas ! Difficilement un Sauvage se résoudra à cela : et n'est-il pas vrai que celui qui se venge est un grand homme, et qu'il a plus d'honneur que celui qui reste sans se venger ?

13.° Ta religion est vraiment curieuse ; elle défend de prendre plusieurs femmes, et qui plus est, il faut garder toute sa vie celle qu'on a une fois prise : mais pourquoi n'en prendrois-je pas plusieurs, si je suis bon chasseur pour les nourrir ? et si j'en ai une mauvaise, pourquoi ne la renverrois-je pas pour en prendre une bonne ? n'y a-t-il pas de la lâcheté et de la simplicité à souffrir auprès de soi une femme incommode ?

14.° Les blancs ont des usages tout-à-fait extraordinaires : ils consultent un jeune homme quand il veut se marier, et il prend la fille qui lui convient. N'est-il pas mieux que le père du jeune homme la choisisse lui-même, et qu'il la remette au jeune homme, afin qu'il la prenne pour femme, soit qu'il la veuille, soit qu'il ne la veuille pas ? le choix ne doit nullement dépendre du garçon.

15.° Pour quelle raison nous défends-tu de boire du *whiskey* ? (liqueur faite avec du blé distillé, qui ruine le physique et le moral des Sauvages, lesquels en boivent avec excès quand ils peuvent en obtenir en échange de peaux, etc. ; c'est à peu près ce qu'en Europe on nomme Genièvre de Hollande). Cependant tous les blancs en boivent, et ils ont partout des maisons où l'on en vend : du reste, si ceux qui sont accoutumés à en boire s'en privent, peut-être que cette privation les fera mourir ; et alors seras-tu content ?

16.° Tu sais que nous faisons des danses où nous passons plusieurs jours et plusieurs nuits, pour que *le mauvais*

esprit (manito) nous donne une bonne chasse : chanter, danser, jouer du tambour, du *Chichikouet*, manger dans un repas tout ce qu'on a fait cuire, est une chose très-agréable : pourquoi ta religion voudroit-elle nous priver de ce plaisir et d'une bonne chasse ?

17.° Pourquoi ne veux-tu pas que nous travaillions le dimanche? Qu'importe à Dieu que nous travaillions ce jour-là à semer du blé d'Inde, ou à pêcher et chasser, ou que nous restions sans rien faire? n'est-il pas mieux de travailler lorsque la chasse est abondante?

18.° Tu ne nous empêcheras pas du moins de faire un festin en l'honneur du soleil, puisque c'est lui qui nous échauffe, fait fleurir et mûrir nos semences, etc. Si nous ne lui donnions pas à manger, nous serions des ingrats.

19.° Tu nous as dit ce matin, qu'un jour Dieu brûleroit le monde et qu'il jugeroit *l'ombre* (l'ame) de tous les hommes : cela est impossible, puisque l'eau éteint le feu. Ensuite nous savons que le ciel n'est pas fait pour les Sauvages, puisqu'une femme Ottawasse qui avoit été baptisée et qui alla à la porte du ciel, en fut vivement repoussée, et en tombant de nouveau sur la terre se fit beaucoup de mal. (Voyez ci-dessus, page 469.)

Nota. Ces objections ont été faites à M. Dejean, en présence de deux cent trente-huit Sauvages, par un chef Ottawas, dans la chapelle de l'Arbre-Croche. Les réponses des missionnaires ont fait beaucoup d'impression sur les assistans, qui de temps en temps poussoient des cris en signe d'applaudissement.

Relation de la mission faite par Mgr. Fenwick, chez les Sauvages du Michigan (1).

22 août 1829.

« Depuis long-temps Mgr. Fenwick avoit formé le projet de visiter les parties les plus septentrionales du Michigan ; il n'avoit pas encore pu l'exécuter à cause de ses occupations et de divers obstacles sans cesse renaissans : enfin, le 12 mai 1829, il se mit en route pour la Baie-Verte, accompagné de M. Mullon.

» Le Prélat arriva dans cette paroisse le 27 mai, veille de l'Ascension. Il seroit difficile d'exprimer la joie et la satisfaction que sa présence causa à tous les habitans. Le jour de l'Ascension, on vit de bonne heure les canots voguant sur la rivière et se dirigeant vers la chapelle. Aussitôt que la congrégation fut assemblée, l'Evêque célébra pontificalement la Messe, pendant laquelle ceux qu'on avoit préparés d'avance reçurent la sainte communion. Il adressa avec le zèle d'un Apôtre, à ses enfans spirituels, un discours dans lequel il les prioit de conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix ; de prendre garde aux efforts dangereux de ceux qui essaieroient de corrompre en eux la foi qu'ils avoient reçue de leurs pères, et qu'ils devoient transmettre pure et entière à leurs enfans. Sa force ne répondant pas à son zèle, son discours ne dura qu'une demi-heure ; mais la multitude avide

(1) Cette relation a été rédigée par M. Mullon, qui accompagnoit le Prélat.

d'entendre une nouvelle exhortation, resta dans l'église jusqu'à ce que M. Mullon lui en eut adressé une plus longue. Les heureux effets de cette visite furent frappans. De la Baie-Verte nous allâmes à Mackinac; notre premier soin fut de nous procurer les moyens de nous transporter à l'Arbre-Croche, habité par environ trois cents catholiques Indiens, appartenant à la tribu des Ottawas. Nous avions quinze lieues à faire sur le lac Michigan, pour nous rendre de Mackinac à l'Arbre-Croche. Un riche catholique, M. Briddle, mit à notre disposition un de ses bateaux et voulut nous accompagner. Près du lieu de notre destination, nous aperçumes bientôt les Indiens se dirigeant vers le point où nous devions aborder. Comme nous approchions du rivage, nous vîmes une procession qui descendoit par un sentier tournant, et venoit nous recevoir. La députation étoit d'environ cinquante personnes; elle avoit à sa tête Assakinac, qui étoit distingué des autres par une grande croix d'argent qu'il portoit sur sa poitrine. Il fit ranger la compagnie en ligne le long de la rive, et s'avança pour assister l'Evêque à la descente du bateau. Ce chef, ainsi que tous les membres de la députation, se mit à genoux pour recevoir la bénédiction du Prélat.

» En remontant la rive, le premier objet qui frappa notre vue fut l'église des Ottawas. C'est seulement un abri contre la rigueur des frimas : elle est entièrement construite de poteaux enfoncés dans la terre et entourés d'écorce. Elle est suffisamment grande pour contenir deux cents personnes. Deux ou trois gravures représentant des sujets tirés de l'Ecriture-Sainte, sont les seuls ornemens du sanctuaire.

» Nous plaçâmes nos tentes près de la chapelle. Un grand nombre d'Indiens des campagnes environnantes vinrent nous voir; ils se rendirent ensuite à l'église, où nous

fûmes tous édifiés de la dévotion avec laquelle ils paroissoient faire leur prière du soir. Le chef la lut à haute voix dans la langue Ottawasse. Après cet exercice, ils se retirèrent dans leurs cabanes. Le lendemain de fort bonne heure, nous fûmes éveillés par le son de l'*Angelus;* et des centaines de Sauvages accoururent bientôt à ce signal vers la chapelle. L'Evêque commença à entendre leurs confessions au moyen de deux interprètes qu'ils avoient eux-mêmes désignés, un homme pour les hommes, et une femme pour les femmes. Pendant le service divin, l'attention et le respect des assistans furent remarquables; à l'élévation ils chantèrent une hymne traduite du français, en l'honneur du Saint-Sacrement. Je fus étonné de la douceur de leurs voix, et je trouvai leur chant plus harmonieux que je ne m'y étois attendu. Un tribut involontaire de louanges s'éleva de mon cœur vers le Dieu de miséricorde, qui avoit donné une telle *fécondité* à la semence de la foi répandue parmi ces pauvres enfans de la forêt, il y a déjà 104 ans.

» Après la Messe, trois mariages furent bénits, le sacrement de Confirmation fut administré à une vingtaine de personnes, et le Baptême à douze autres, parmi lesquelles il y avoit deux chefs. Ce ne fut qu'entre deux et trois heures que Monseigneur put prendre un peu de nourriture. Pendant notre repas, nous nous assîmes sur des nattes, selon la coutume des Indiens; nous avions auprès de nous trois chefs, dont les noms Indiens sont: *Assakinac* ou *Sansonnet*, *Papoisigan* ou *Ecorce de saule*, *Macatabanis* ou *Merle*. Les Indiens de l'Arbre-Croche ont de beau blé; ils sont propres, s'habillent bien, et sont supérieurs, dans leur manière de vivre, aux Indiens errans et mal instruits des autres tribus. Cent vingt d'entre eux ont formé une société pour détruire l'*usage des*

liqueurs fortes; ils nous ont assuré que leur nombre va s'augmentant chaque jour. Ils ont construit deux cabanes fort commodes pour le révérend M. Dejean, et pour deux dames pieuses qui ont eu le courage de tout sacrifier pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des ames, en instruisant les femmes Indiennes de la congrégation. L'une de ces dames a traduit un livre de prières dans la langue Ottawasse. Elles se sont dévouées aux fonctions de cette pénible mission, avec la résolution de ne renoncer à leur projet que dans le cas où l'expérience leur prouveroit l'impossibilité de son exécution. Elles n'ont pour appui que les soins de celui dont la providence nourrit les oiseaux du désert.

» Après la mission de l'Arbre-Croche nous retournâmes à Mackinac. Il y a dans cette île une petite église nouvellement construite. Les catholiques parurent enchantés de notre arrivée. Un grand nombre de Sauvages de l'Arbre-Croche nous avoient suivis, pour assister aux exercices spirituels qui eurent lieu pendant notre séjour. La veille de la Pentecôte, nous baptisâmes neuf Indiens. C'étoit la saison pendant laquelle les commerçans qui font la traite des fourrures, arrivent de leurs diverses stations. La plupart sont enfans de l'Eglise catholique, et profitèrent de notre présence pour approcher des sacremens. Nous restâmes dans l'île environ trois semaines; pendant ce temps, plus de soixante personnes reçurent la Confirmation, et un pareil nombre, la sainte Communion. M. Mullon prêcha ici trois ou quatre fois par semaine. Plusieurs des moins obstinés de nos frères séparés vinrent à ses instructions; quelques-uns furent ébranlés par les raisonnemens du prédicateur. Nous avons eu beaucoup à nous plaindre de la conduite de M. Ferry, ministre protestant qui réside à Mackinac. Pendant notre séjour, il a défendu

à tous les enfans catholiques qui vont à son école, de se rendre à l'église le dimanche. Le fils d'un des chefs de l'Arbre-Croche, William Macatabanis, demanda la permission d'aller voir l'Evêque; mais elle ne lui fut pas accordée. Le père indigné a retiré son fils. Les ministres protestans publient des rapports dans lesquels ils parlent avec admiration de leurs propres succès; je puis assurer que leurs conquêtes sont encore à faire, et qu'ils opèrent beaucoup plus de conversions sur le papier que parmi les Indiens. Ils méprisent notre pauvreté, parce qu'ils ont des sommes considérables à leur disposition; mais que nous importent les richesses, pourvu que nous sauvions les ames! *Da animas, cætera tolle tibi.*

» Le 18 juin, nous quittâmes l'île de Mackinac pour aller au Détroit, où nous arrivâmes le 21. La congrégation de Sainte-Anne, au Détroit, est très-nombreuse: pendant une semaine nous fûmes constamment occupés à entendre les confessions de ceux qui se préparoient à la Confirmation et à la première communion. Le 28, qui étoit le troisième dimanche après la Pentecôte, Monseigneur confirma cent cinquante personnes, et cinquante firent leur première communion. Après avoir quitté le Détroit, Mgr. Fenwick visita encore les paroisses de St.-Paul, de St.-Antoine, sur les bords de la rivière aux Raisins, de Lourd-Sandusky, de Tiffin, etc., et il arriva heureusement à Cincinnati, après trois mois d'absence. Pendant ce voyage il a pu se convaincre des bonnes dispositions des Sauvages pour le christianisme. Si M. Dejean, que l'Evêque a établi chez les Ottawas, étoit secondé par quelques missionnaires zélés, tous les Sauvages des territoires Michigan et Huron se convertiroient à la vraie Foi.

Lettre de M. Dejean, missionnaire apostolique, à M.

L'Arbre-Croche, 29 octobre 1829.

Mon cher Monsieur,

« Mes vœux sont enfin accomplis : me voilà établi parmi les Sauvages de l'Arbre-Croche, depuis le mois de juin dernier; déjà quatre-vingt-cinq d'entre eux, dont la plupart sont adultes, ont reçu le Baptême; dans ce nombre il s'en trouve cinq de l'âge de 80 ans. Une maison de 46 pieds de long sur 20 de large, et une église de 54 pieds sur 30, sont déjà construites en bois; car nous n'avons ici ni briques, ni pierres. Les Français ne se font point une idée de l'élégance des bâtimens en bois que l'on construit en Amérique. Les ouvrages que j'ai fait faire dans le cours de trois mois, ont été estimés 800 piastres. Mes bons Indiens ont travaillé avec zèle et courage; n'ayant pas de bêtes de somme, ils ont apporté sur leurs épaules plus de cinq cents pièces de bois dont l'église est construite, et qui étoient d'une grosseur et d'une longueur prodigieuses. Vous les eussiez vus quelquefois au nombre de cinquante, portant une pièce de quarante pieds de long et d'un pied carré, et venant patiemment déposer leur pesant fardeau à la place de l'église. Ces hommes, naguère féroces et indomptables, sont doux maintenant comme des agneaux. L'eau sainte du Baptême a coulé sur leur tête, et ils sont devenus des hommes nouveaux.

» Notre église est éclairée par dix grandes fenêtres sur les côtés, et par une onzième placée au-dessus de la porte. Elle est située à trois lieues plus loin que l'ancienne chapelle. Nous sommes à dix-huit lieues de l'île de Mackinac, où nous ne pouvons aller qu'en canot d'écorce. Comme il faut plus d'une journée pour faire la traversée, je passe

la nuit à terre sur le sable, enveloppé d'une couverture; là, après avoir offert à Dieu les prières que je puis dire, je mange une pomme de terre cuite d'avance, et je dors environné de mes Sauvages. Notre bon Evêque qui a visité Mackinac et l'Arbre-Croche cette année, m'a laissé quelques fonds pour commencer un établissement; mais dans cette région lointaine, habitée uniquement par des Sauvages, tous les objets dont nous avons besoin sont d'un prix excessif, et les frais d'un bâtiment ainsi que l'entretien de la maison ont déjà absorbé toutes mes ressources; du reste je ne puis pas espérer de grands secours de mes voisins, qui sont plus pauvres que moi. On ne voit dans leurs huttes qu'une hache, un couteau, un plat de bois, quelques nattes, et quelques poissons desséchés au feu. Je suis comme un ermite au milieu du désert, et je me trouve seul au milieu des hommes. Du poisson en abondance, des pommes de terre, du maïs pilé dans un mortier de bois, à défaut de moulin, voilà la nourriture de l'Arbre-Croche. Si je veux manger du pain, il faut faire venir la farine de plus de cent vingt lieues; cette année, deux cents livres de farine m'ont coûté jusqu'à 8 et 10 piastres. L'agent nommé par le gouvernement Américain pour la surveillance des Sauvages me témoigne beaucoup d'affection; connoissant ma détresse, il m'a donné un peu de porc salé. Nous allons être enterrés dans la neige pendant six mois; durant ce temps toute communication avec les blancs nous sera interdite. Nous ne pourrons pas faire un pas sans *raquettes*, espèce de cercle rempli de cordelettes tendues, et qu'on s'attache aux pieds pour ne pas enfoncer dans la neige. Les sœurs Williams et Létourneau ont à leur école quarante-quatre petits Sauvages, parmi lesquels il y a treize filles. Nous leur apprenons la langue française; ils chantent déjà passablement des cantiques en cette langue.

Ils ont beaucoup de peine à prononcer les lettres L, R, V, F, parce que ces lettres ne se rencontrent jamais dans leur idiome. Ils ne mangent pas de pain, ils ne vivent que de maïs bouilli, de patates et de poisson. L'eau est leur boisson, ils n'ont d'autre lit que le plancher. Le toit de notre maison n'est fait qu'avec des écorces, et en temps de pluie j'ai de la peine à conserver mes livres. Dans les momens de récréation, je conduis mes petits élèves autour de la maison; nous abattons des arbres pour préparer un morceau de terre dont je veux faire un jardin qui puisse nous fournir des légumes. Quelquefois nous allons à la pêche sur le lac Michigan, qui n'est qu'à deux arpens de notre porte. Tous les jeudis nous allons nous promener dans l'éternelle forêt de pins et de cèdres, qui montent jusque dans les nues, et où des milliers de gros arbres, tombés de vieillesse et à demi pouris, empêchent de pénétrer bien avant. Là mes jeunes Sauvages s'occupent à tirer de l'arc sur les écureuils ou sur de petits oiseaux, et il est rare qu'ils manquent leur coup.

» Dans ces promenades solitaires il m'arrive souvent de réfléchir sur ma situation; alors je me rappelle involontairement ma patrie toujours chère à mon cœur. L'isolement où je me trouve, la vue des objets qui m'environnent, le silence du désert : tout contribue à faire naître dans mon ame des sentimens de tristesse. Mais en même temps la pensée du peu de bien qui s'opère parmi mes bons Indiens, l'attachement qu'ils me montrent et leurs bonnes dispositions à profiter des bienfaits de la Religion, raniment mon courage et me rendent à la joie; enfin je ne sors pas de la forêt sans avoir béni Dieu de ma vocation à l'apostolat, et sans avoir renouvelé le sacrifice de ma vie et de toutes les commodités dont j'aurois pu jouir si j'étois resté en France. Du reste, j'espère que je ne

serai pas toujours seul au milieu des bois, et qu'il m'arrivera de France quelque jeune Prêtre plein de zèle, qui viendra partager mes peines et mes consolations.

» Sans la constance et la fermeté de quelques chefs catholiques, les hérétiques, ici tout-puissans à cause de leurs richesses, auroient réussi à établir une mission à l'Arbre-Croche; mais si mon établissement peut subsister, ils échoueront certainement.

» Je donne à mes élèves des noms français à la place de leurs noms barbares; je trouve parmi eux un Paul R***, un Fenwick, etc., et d'autres noms de vos amis ou bienfaiteurs de la mission. Je possède déjà assez la langue des Ottawas pour m'entretenir avec eux. Je m'occupe tous les jours à faire un vocabulaire Ottawas; cette langue est très-pauvre, elle n'a de mots que pour exprimer ce qui tombe sous les sens. Nous avons en français dix mots pour exprimer les différences d'une chose, tandis que chez les Ottawas c'est toujours le même: ainsi *debiscou*, chez eux, signifie *à-plomb*, *égal*, *à l'équerre*, *uni*, *en ligne droite*, *etc.* Les Ottawas sont très-habiles pour donner des noms significatifs aux objets qui leur sont nouveaux: par exemple ils appellent l'eau-de-vie, *skoté-wabo* (feu d'eau), les lunettes, *skingigon* (pour faire des yeux), un pantalon, *kipoutitié konasooin* (cousu par devant et par derrière). Mon opinion est que les Ottawas, les Chipevas, les Menomonies, etc., descendent des anciens hébreux; je découvre tous les jours quelques nouveaux motifs qui me fortifient dans ma croyance, et un œil plus clairvoyant que le mien en découvriroit bien davantage. Voici quelques-unes des raisons sur lesquelles je fonde mon opinion: 1.° leurs sacrifices sont presque journaliers; 2.° la femme ne reste pas dans la cabane, et mange séparément chaque mois, à l'époque où les femmes juives

suivoient

suivoient une pratique analogue; 3.° les femmes mangent après les hommes; 4.° le beau-frère épouse presque toujours la veuve de son frère; 5.° ils admettent la polygamie; 6.° le divorce, qui se fait sans cérémonie, est très-commun parmi eux; 7.° j'ai trouvé dans leur idiome dix mots hébreux, comme : *missach*, *mimi*, *etc.*; 8.° ils comptent par lunes; 9.° je rencontre dans une de leurs fables, Moïse qui avec sa baguette fait jaillir l'eau d'un rocher; 10.° ils font des jeûnes à certaines époques; 11.° ils ajoutent foi aux songes, qu'ils croient toujours significatifs; 12.° en temps de guerre, grands et petits, tout est mis à mort; 13.° ils vivent dans des cabanes faites de joncs entrelacés, qui ont la forme d'un entonnoir renversé, comme les tentes des Hébreux; 14.° la physionomie des Ottawas ressemble beaucoup à celle des juifs. Willams Penn, savant Américain, au milieu d'une assemblée de Sauvages, a cru reconnoître trait pour trait les juifs qui habitent Londres, tant la ressemblance étoit frappante. On dira peut-être que ces Sauvages n'observent pas le sabbat; que dans mon hypothèse ils auroient dû au moins en conserver le souvenir : mais le besoin de pourvoir à leur subsistance, et la nécessité de pêcher ou de chasser a pu le leur faire oublier.

» J'ai vu à Mackinac une danse de Menomonies : ils étoient au nombre de quarante, et presque entièrement nus. Ils étoient barbouillés de diverses couleurs, ils avoient des plumes sur la tête, des grelots aux oreilles et au nez, et un casse-tête à la main. Ils dansoient en rond d'une manière ridicule, au son d'un instrument qui ressemble à un tambour de basque, et poussoient par intervalles des cris épouvantables; aucun d'eux n'étoit chrétien.

» Les Sauvages sont très-paresseux; ils fument presque continuellement. Les femmes font tous les ouvrages

pénibles ; elles ont apporté sur leur dos, dans des sacs d'écorce, toute la terre glaise qui a été nécessaire pour enduire l'église. Elles étoient obligées de l'aller chercher à un mille de distance. Cependant une grande réforme s'opère, et dans quelques années mes néophytes ne ressembleront plus à des Sauvages. Ici il faut non-seulement prêcher, mais encore enseigner à cultiver la terre, et j'ai souvent la hache ou le hoyau à la main pour donner l'exemple. Voici les fruits que j'ai trouvés à l'Arbre-Croche : quelques cerises amères, de la grosseur des petits pois, des framboises, des mûres rouges assez bonnes, des fraises excellentes et en abondance, des airelles, fruit sucré, de la couleur et de la grosseur du genièvre, quelques glands, des prunes en petite quantité, de la grosseur d'une balle, très-coriaces, d'une couleur rougeâtre ; quelques grappes de raisin très-amer et dont le grain est très-petit.

» Il y a environ deux mois, j'ai envoyé à un de mes amis, au Détroit, un petit canot d'écorce plein de petites figures et fait par Kisonabe. J'y ai joint des pots de terre cassés qu'on a trouvés en creusant les fondations de notre église, et qui sans doute datent de plusieurs siècles, puisqu'ils étoient profondément enfouis, etc. J'avois donné ordre de vous adresser ces objets, j'ignore si ma commission a été remplie.

» Les Sauvages ayant appris de moi que par la charité des Français leur manuscrit seroit imprimé, ont jugé à propos d'adresser une lettre de remercîmens au Conseil de Lyon ; faites-en l'usage que vous jugerez convenable. Aussitôt après la réception des fonds, je m'empresserai de faire imprimer le manuscrit, et, selon vos désirs, vous en recevrez quelques exemplaires. Je suis, etc.

» Dejean, *missionnaire apostolique.* »

FIN DU VINGT-DEUXIÈME CAHIER.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce Cahier . . . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES

DE L'ASSOCIATION

DE LA

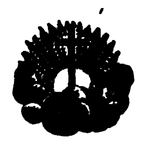
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.° XXIII. — Janvier 1831.



A LYON,
CHEZ M. P. RUSAND ET COMP.ie, LIBRAIRES.

A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND ET Cie,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.

1831.

Avec approbation des Supérieurs.

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

MISSION DE L'OHIO.

CETTE mission est une des plus florissantes des Etats-Unis, quoiqu'elle ne soit pas bien ancienne. Les conversions de protestans y sont très-fréquentes, le clergé s'y est multiplié, et plusieurs églises y ont été bâties. Lorsque Mgr. Fenwick fut nommé évêque de Cincinnati en 1822, il n'y avoit qu'une petite église en bois dans l'état de l'Ohio, et il n'avoit avec lui qu'un seul Prêtre; maintenant il a treize Prêtres, non compris ceux du Michigan; il a six églises en briques ou en pierre et cinq en bois; son séminaire est en pleine activité, et quelques écoles de filles ont été ouvertes et sont tenues par des sœurs de la Charité et des religieuses Dominicaines. Presque partout les protestans comme les catholiques contribuent aux frais des établissemens que l'Evêque entreprend; et même dans quatre petites villes, Urbana, Hamilton, Tiffin et Clinton, ils lui ont donné des lots de terre, à condition qu'il y fera bâtir des églises et qu'il leur enverra des Prêtres; enfin l'on remarque un ébranlement général en faveur du catholicisme parmi les habitans de l'Ohio. Là, comme ailleurs,

le protestantisme est arrivé à son dernier période et a produit ses derniers fruits, c'est-à-dire que la plupart de ses adeptes, dégoûtés par l'incertitude et les changemens perpétuels de leur croyance, sont tombés dans une indifférence absolue pour toute religion. Ainsi un très-grand nombre d'entr'eux n'ont pas même le nom de chrétien, puisqu'ils négligent de recevoir le sacrement de Baptême. Cependant comme le besoin de croire est inhérent à la nature humaine, ils tournent leurs regards vers l'Eglise dépositaire de la doctrine apostolique, vers l'Eglise dont l'enseignement n'a jamais varié, dont la foi immuable comme le Dieu de qui elle l'a reçue, est aujourd'hui ce qu'elle étoit hier, ce qu'elle a toujours été, et ce qu'elle sera toujours. Telle est la situation du protestantisme aux Etats-Unis; c'est ce qui nous fait espérer qu'un retour général à l'unité s'opérera bientôt dans ces contrées.

Lettre de Mgr. Edouard Fenwick, évêque de Cincinnati, à MM. les membres du Conseil central de Lyon.

Cincinnati, ... 1829.

MESSIEURS,

« JE viens de recevoir des mains du jeune abbé Mazzuchelli votre lettre du 9 septembre, par laquelle j'apprends que vous m'avez accordé cette année un secours de 27,600 fr.; je m'empresse de vous en offrir mes remercîmens bien sincères. Que ne puis-je me transporter au milieu de vous, et vous exprimer tous les sentimens dont je suis animé pour l'Association de la Propagation de la

Foi, qui n'a cessé de me combler de ses faveurs ! Combien je désirerois lui témoigner en personne toute ma reconnoissance, et lui rendre en quelque manière les bienfaits dont je lui suis redevable !... Mais tous mes souhaits sont vains ; je suis un évêque pauvre et habitant au centre des forêts qui couvrent le vaste domaine des Etats-Unis ; je n'ai en mon pouvoir que des prières ; c'est le seul moyen par lequel je puisse être reconnoissant envers des bienfaiteurs si généreux ; je dois donc me contenter de vous assurer, messieurs, que je ne néglige pas ce moyen. Chaque jour j'adresse des vœux au Ciel pour attirer des bénédictions sur l'Association et sur tous ses membres, et en particulier sur les membres du conseil. Je recommande la même chose à tous mes missionnaires et aux fidèles de mon diocèse. J'espère que celui qui ne laisse pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, ne manquera pas de récompenser votre immense charité : il vous tiendra compte du bien que j'aurai fait au moyen des sommes si considérables que vous avez destinées à augmenter le nombre des serviteurs de Dieu, dans un pays naguère habité par des sauvages qui l'ignoroient, plus tard par des protestans qui lui rendoient un culte qu'il refuse, et où déjà l'on trouve aujourd'hui un grand nombre de congrégations catholiques, qui, professant sa vraie foi, lui rendent aussi son culte véritable. Le divin Rémunérateur, qui jamais ne se laissa vaincre en libéralité, daignera suppléer à mon impuissance et vous rendre au centuple le bien que vous me faites.

» J'apprends par la même lettre, que le désir de l'Association est que je donne à peu près le quart de la somme à la mission du Michigan ; je ne manquerai pas de m'y conformer.

» J'ai employé l'argent que vous m'avez envoyé l'année

dernière à faire construire une école en briques, vis-à-vis de ma maison ; et à payer les frais de voyages des missionnaires, leur habillement, l'achat et l'entretien des chevaux destinés à ceux qui visitent les paroisses où il n'y a pas de Prêtre résidant. De plus, j'ai acheté pour la somme de 600 piastres un terrein dans la ville de Canton, à l'autre extrémité du diocèse. Ce terrein m'étoit nécessaire pour l'exécution des projets que j'ai formés dans l'intérêt de la Religion.

» J'en ai acheté un autre de cinq arpens à Cincinnati ; j'y construirai plus tard mon collége. L'occasion étoit favorable, et je ne pouvois la laisser échapper sans m'exposer à payer 20 piastres le pied carré de terre, prix ordinaire du terrein dans cette ville, à cause du grand nombre d'étrangers qui viennent s'y établir. Je n'ai d'ailleurs aucune dette. Il me reste encore quelque argent, et voici à quoi je le destine.

» 1.° J'aurai sur pied pendant toute l'année deux missionnaires pleins de zèle et bons prédicateurs, qui visiteront sans cesse toutes les congrégations où il n'y a pas de Prêtre : ceci fera qu'elles ne seront pas si long-temps privées des secours de la Religion.

» 2.° Il y a près de la cathédrale un petit champ, où j'ai l'intention de bâtir mon séminaire ; mais il ne m'appartient pas ; je ne puis l'obtenir à moins de 4,000 piastres : je vais donc l'acheter sous peu de jours, afin d'y bâtir ce séminaire après lequel j'ai tant soupiré, et sans lequel je ne pourrois jamais établir rien de stable ni de permanent. Sans séminaire je puis bien obtenir quelques Prêtres d'Europe de temps en temps ; mais ils seront toujours en trop petit nombre pour suffire aux besoins du diocèse. D'ailleurs je serois obligé de les avoir à ma charge et de les entretenir pendant deux ou trois ans, afin de

leur donner le temps d'apprendre l'anglais, etc. Si j'ai un séminaire, je ne perds pas ceux qui viennent d'Europe, et je forme un clergé indigène fait aux usages du pays, accoutumé à la difficulté des routes, connoissant bien la langue, etc. Je pourrai en outre former un collége, et par-là obtenir quelques ressources pour améliorer notre sort et former quelques autres établissemens utiles ou nécessaires. J'acquerrai aussi de l'influence sur l'instruction et sur l'éducation de la jeunesse dans cet état, ce qui seroit un très-grand avantage pour la Religion. En un mot, messieurs, avec un séminaire, j'ai devant moi une perspective des plus consolantes; sans séminaire, je ne vois rien que d'affligeant pour l'avenir. Je suis donc pleinement décidé à diriger tous mes efforts vers ce but, et à ne plus différer du tout. Je commencerai par acheter sous peu le lot de terre dont je vous ai parlé, avec l'argent que j'ai et une partie de celui que vous avez eu la bonté de m'assigner; je m'occuperai ensuite de la construction des bâtimens nécessaires. Je puis obtenir quelques jeunes gens européens et américains qui ont fait leurs humanités, en sorte que dès que l'édifice sera achevé, et même avant, j'aurai sept ou huit séminaristes; je les emploîrai d'abord à enseigner les premiers élémens du latin à quelques enfans de quatorze à seize ans, et j'ai tout lieu d'espérer que sous ce rapport l'entreprise réussira; mais je tremble quand je réfléchis aux dépenses. Le reste de la somme ne suffira pas pour construire l'édifice, et cependant je serai encore obligé de fournir aux séminaristes, et probablement à la plupart des enfans, la nourriture et l'entretien; ceci apportera peut-être des obstacles à la construction du collége. Néanmoins, vu l'exemple de l'Evêque de Bardstown, je vais commencer; je me confie aux soins de la divine Providence et de l'Association de la Propagation

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association.

Prix de ce Cahier . . . . . 75 c.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.° XXIII. — Janvier 1831.



A LYON,
CHEZ M. P. RUSAND ET COMP^ie, LIBRAIRES.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND ET Cie,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.
1831.

Avec approbation des Supérieurs.

daction, et l'argent pour l'impression. Nous nous contentons donc de les réfuter de temps en temps par quelques articles insérés dans un autre journal, (car à Cincinnati il paroît huit journaux), et M. Mullon a publié sur la primauté de saint Pierre, trois articles qui paroissent les avoir rendus un peu plus modérés, et avoir fait rire à leurs dépens.

» EDOUARD FENWICK. »

Lettre de M. Clicteur, secrétaire de Mgr. l'Evêque de Cincinnati, à MM. les membres du conseil central de Lyon.

Cincinnati, 17 février 1829.

MESSIEURS,

« D'APRÈS l'invitation de Mgr. Fenwick, je vous transmets quelques renseignemens sur l'état présent de la Religion dans le diocèse de Cincinnati. Comme ce qui regarde la publication du Jubilé a été inséré dans le Catholic Miscellany, et que la matière est trop ample, je ne crois pas devoir en parler. Je dirai seulement que les fruits du Jubilé ont été beaucoup plus abondans qu'on n'osoit l'espérer, tant par rapport à la conversion des mauvais catholiques, que par rapport à la réception d'un grand nombre d'hérétiques, dans le sein de l'Eglise. Lorsque le Jubilé fut prêché à Lancaster (Ohio), on eut la consolation de voir un ministre protestant, très-estimé dans sa secte, venir, avec sa femme et toute sa maison, se jeter aux pieds de Monseigneur, et lui demander l'admission

dans sa communion. Après les instructions convenables, il fit publiquement, dans l'église, l'abjuration de ses erreurs, les rétracta toutes, exhorta ses anciens co-religionnaires à suivre son exemple, professa toute la croyance de l'Eglise catholique, et reçut le Baptême avec toute sa famille.

» L'ébranlement salutaire, produit par le Jubilé, n'a pas été seulement passager; les missionnaires continuent à voir leurs efforts couronnés d'heureux résultats; rarement ils nous écrivent sans nous faire verser des larmes de joie, en nous apprenant de nouvelles conversions. Lors de la mort de M. Hill, Monseigneur, qui est supérieur général des Dominicains en Amérique, voulant le remplacer, retira du couvent des Dominicains du Kentucky, le père Miles, qui fut tout affligé de se voir arraché aux bons Kentuckiens de la congrégation de Sainte-Rose, qu'il desservoit, et pria Monseigneur de lui permettre d'y retourner après qu'il auroit travaillé quelques mois dans l'Ohio. Monseigneur le plaça à Zanesville (Ohio), comté de Muskingum; il a visité dernièrement les catholiques qui habitent dans les districts voisins de la ville. A son retour il a écrit à Monseigneur. Voici comment il s'exprime: « Je viens de faire une première course; j'ai visité » quelques congrégations, et prêché en beaucoup d'endroits. » J'ai baptisé un grand nombre d'enfans, et deux adultes qui » n'avoient jamais professé aucune religion; j'ai reçu dans » l'Eglise plusieurs protestans; j'en ai laissé beaucoup » d'autres bien disposés, et que j'admettrai à ma pro- » chaine visite, lorsqu'ils seront suffisamment instruits. » En un mot, je suis à peine depuis quelques semaines » dans l'Ohio, et déjà j'éprouve le désir d'y rester tou- » jours, malgré les préjugés que je m'étois formés. Car » je vois clairement que le peuple de l'Ohio est tellement

» bien disposé, que si vous aviez des Prêtres, vous rendriez tout cet état catholique. »

» Les principaux habitans d'Hamilton, petite ville située à vingt-cinq milles d'ici, et où il n'y a d'autres catholiques qu'une seule femme, ont écrit à Monseigneur, pour lui offrir un lot de terre à son choix. Ils s'engagent à y bâtir, à leurs frais, une église catholique, qui appartiendra exclusivement à l'Evêque, pourvu qu'il leur promette de leur envoyer de temps en temps un Prêtre pour leur faire des instructions, disant qu'ils l'écouteront avec docilité. Il est à remarquer qu'auparavant jamais Prêtre ne s'étoit arrêté à Hamilton, car on ne trouve pas le temps de prêcher là où il n'y a pas de catholiques, vu le grand nombre de ceux-ci, dans les divers comtés de l'Ohio. Depuis, Monseigneur s'y est rendu avec l'abbé Mullon, qui y a prêché plusieurs fois, à la maison de ville; nous espérons que prochainement on y bâtira une église, et qu'on y formera une congrégation nombreuse.

» A quelques milles de Zanesville se trouve une congrégation entièrement composée de convertis; il y en a près de cinq cents. Ils ont dernièrement construit une église, petite, mais belle; M. Miles est allé les visiter, et y a converti encore quelques protestans. Il dit avoir vu beaucoup de ferveur dans le service du Seigneur. Fasse le Ciel qu'il y ait quelques Prêtres de plus ici, et qu'on puisse en donner un à de pareilles congrégations!

» La congrégation de Sommerset et celle de Saint-Joseph s'augmentent tous les jours; aussi les catholiques de Sommerset viennent d'ajouter une assez belle tour à leur église, et d'acheter un orgue. Un ou deux catholiques, qui sont assez riches, ont fourni la majeure partie de la dépense; le reste a été payé par souscription. A Saint-

Joseph, la moitié de l'église seulement étoit en pierres, et le reste en bois; l'an dernier, on a remplacé ce qui étoit en bois par une construction en pierres; d'autres églises ont encore été achevées ou construites dans le diocèse. Ce sont surtout les Prêtres qui manquent. Déjà nous avons trois congrégations françaises dans l'Ohio, une à Canton, très-fervente et très-nombreuse, une à Cincinnati (1), et une à Gallipolis, dans le comté de Gallia; celle-ci est sans Prêtre, mais Monseigneur tâchera de lui en donner un. Tous les jours il arrive d'Europe des familles françaises qui s'établissent dans ce diocèse. Si la Religion fait tant de progrès dans les diverses parties de l'Ohio, elle en fait de plus grands encore ici, à Cincinnati. Nous avons constamment huit, dix, douze adultes convertis, que nous préparons à recevoir le Baptême, et de plus, de temps en temps, on baptise des malades qu'on a suffisamment instruits, et qui souvent meurent peu après. Six semaines se sont à peine écoulées depuis le nouvel an, et déjà vingt-six personnes adultes (2) ont été baptisées, ou sont sur le point de l'être. Que le Seigneur soit béni de ses œuvres! Les protestans se divisent tous les jours de plus en plus. Les méthodistes, les presbytériens, les baptistes sont partagés en deux

---

(1) Monseigneur me fait ajouter qu'une quatrième congrégation française vient de se former dans les bois, à dix milles de Canton. Elle est composée de quatre-vingts à quatre-vingt-dix familles de bonnes gens, laboureurs qui sont dernièrement arrivés d'Europe. Ils s'occupent déjà à bâtir une église.

(2) J'apprends à l'instant même que deux méthodistes sont venus trouver aujourd'hui l'abbé Montgommery pour se faire instruire, disant qu'ils ne veulent plus être de la secte des méthodistes, parce que ceux-ci ne savent plus que croire. En voilà donc déjà vingt-huit depuis le commencement de l'année.

partis, qui s'accusent réciproquement d'être dans l'erreur : tous sont las de leurs incertitudes, et beaucoup se feront catholiques.

» Deux jeunes Prêtres allemands montrent beaucoup de zèle pour leurs compatriotes, qui sont ici en très-grand nombre, et qui, depuis le départ pour l'Europe de M. Rézé, n'avoient pas pu être administrés. Les protestans allemands viennent en grand nombre à leurs instructions.

» Monseigneur n'est point encore entré en possession du terrein attenant à sa maison, et qu'il a acheté comme je vous l'ai dit dans ma lettre précédente, pour la somme 4,000 piastres. Ce retard provient d'une discussion qui s'est élevée entre le vendeur et la banque. Celle-ci prétend avoir des droits sur le terrein ; Monseigneur attend la décision des juges ; il a, du reste, fait une bonne opération. Le pied carré se paie, à Cincinnati, 40 à 50 piastres (200 à 250 fr.), et même dans la rue Main-street, il se paie jusqu'à 90 et 100 piastres.

» Le bâtiment que Monseigneur élèvera sur ce terrein absorbera une somme considérable, non à cause de la magnificence de la construction, qui sera simple et sans aucun ornement, mais à cause de l'énorme cherté des matériaux, et du prix de la main-d'œuvre ; car les ouvriers exigent généralement ici, 13 et 15 fr. par jour.

» Deux ou trois catholiques de la ville veulent établir les sœurs de la charité, et déjà l'un d'eux est allé à Emmistburg, pour prendre ses arrangemens avec la supérieure de cet institut ; Monseigneur, afin de ne pas perdre ce que ces Messieurs veulent consacrer à cette bonne œuvre, a dû se joindre à eux, et nonobstant leur bonne volonté, il est à présumer qu'il devra supporter une partie considérable des dépenses. Le nouveau séminaire, le

futur

futur collége et les pauvres retireront de grands avantages de cette institution, dont l'école opérera des conversions nombreuses. C'est ce qui a dû engager Monseigneur à coopérer à cette bonne œuvre, malgré les dépenses. Dès que cette affaire sera en activité, Messieurs, je vous en ferai part.

» L'extrême accroissement de la population à Cincinnati fait journellement hausser le prix des vivres, qui maintenant est triple de ce qu'il étoit il y a trois ou quatre ans.

» Un nouveau canal que l'on a déjà creusé l'espace de soixante-dix milles, pour faire communiquer le fleuve Ohio avec les lacs, et de là, avec New-Yorck, etc., va le faire hausser encore de beaucoup, et par conséquent augmenter les frais d'entretien du nouveau séminaire.

» Notre cathédrale est du genre gothique; elle a quatre-vingt-dix pieds de longueur, sur cinquante de largeur; l'extérieur est très-simple, mais élégant; l'architecte qui l'a construite, étant catholique, n'a rien voulu recevoir pour son travail; il a même fourni, à ses propres frais, divers ornemens.

» Recevez, Messieurs, les remercîmens de tous nos missionnaires, et en particulier de Monseigneur, qui vous doit tant, et qui espère que vous voudrez bien lui continuer toujours vos libéralités, dont il a un plus grand besoin que jamais.

» Je suis, etc.

» JEAN-BAPTISTE CLICTEUR. »

Lettre de M. Clicteur, missionnaire apostolique, à Messieurs les membres du Conseil central de l'Association de la Propagation de la Foi, à Lyon.

Etats-Unis (Cincinnati Ohio), 28 juin 1829.

« J'AI été chargé par M. Fenwick de vous écrire cette lettre, et de vous donner sur notre mission tous les détails que je croirai pouvoir vous intéresser. Les conversions sont fréquentes à Cincinnati : rarement une semaine se passe sans que deux, trois ou quatre adultes reçoivent le Baptême. Voici comment s'opèrent ces conversions: quelques protestans viennent à notre église le dimanche, pour se moquer de nos cérémonies que d'après les sermons ordinaires de leurs ministres ils croient idolâtriques; mais à peine les ont-ils vus, qu'ils se sentent saisis de respect et de vénération, et qu'ils s'écrient avec Frédéric II : Les calvinistes honorent le Seigneur comme leur inférieur, les luthériens comme leur égal, et les catholiques comme leur Dieu. Telle est l'origine de la plupart des conversions. Notre musique, qui est assez belle pour l'Amérique, attire aussi beaucoup de gens qui sont ravis de l'entendre, etc., etc. Ils restent à l'église pendant le service divin; la curiosité les rend très-attentifs au sermon que l'un des missionnaires fait après l'Evangile. Ils y entendent un texte de l'Ecriture, dont l'explication les frappe; une accusation contre l'Eglise romaine prouvée fausse, une vérité catholique démontrée, un dogme protestant réfuté..., tout cela leur fait faire des réflexions. Après le service ils se rendent à la chambre du missionnaire; ils lui exposent leurs objections, le visitent à

cette fin journellement, se font instruire, et ne tardent pas à embrasser la vraie Foi; après quoi ils amènent un ou deux de leurs amis, qui en font autant.

» Il est un motif qui engage beaucoup de protestans à rentrer dans le sein de l'Eglise: c'est le refus que font les ministres d'aller visiter les malades lorsqu'ils sont pauvres. Une femme négresse et méthodiste, comme sont presque tous les nègres, envoya ses enfans prier le prédicateur méthodiste de venir la voir; celui-ci ayant appris que c'étoit une femme de couleur, renvoya brusquement les enfans, en leur disant qu'il n'avoit pas le temps d'aller voir leur mère. La négresse envoya demander un Prêtre catholique, qui, cinq minutes après, fut chez elle; il y passa plusieurs heures, y revint plusieurs fois par jour pour l'instruire, et finit par la baptiser la veille de sa mort..... Beaucoup de protestans pauvres, lorsqu'ils sont près de mourir, pour ne pas éprouver un refus de la part de leur ministre, envoient chercher un Prêtre, et meurent catholiques...

» Il y a dans Cincinnati plusieurs centaines d'Allemands venus d'Europe, la plupart sont catholiques. Faute de Prêtre qui comprît leur langue, ils étoient tombés dans un état de tiédeur et de relâchement, qui faisoit craindre de les voir devenir protestans; car il y a une église luthérienne dans la ville; mais le zèle de deux jeunes prêtres allemands, arrivés d'Europe l'année dernière, vient de détruire cette crainte. Déjà ils ont sur leur catalogue plus de quatre-vingt-six familles allemandes qui forment leur congrégation, et fréquentent l'église et les sacremens. Presque tous ces Allemands sont jardiniers, et fournissent le marché de légumes, ce à quoi les Américains s'entendent très-peu. M. Henni, l'un de ces Prêtres, vient de partir pour visiter quelques paroisses. Sa première lettre

nous annonce qu'il s'est arrêté pendant douze jours à Lancaster et à Sommerset, où il a trouvé beaucoup d'Allemands. Outre le succès et les consolations qu'il a obtenus chez les catholiques, il annonce qu'il a reçu dans ces deux endroits l'abjuration d'une vingtaine de luthériens. Une autre fois il fera un plus long séjour dans ces deux villes, et il espère opérer un plus grand nombre de conversions.

» Le père de Raymacker, qui est à Canton, nous donne quelques renseignemens sur les catholiques qu'on y trouve. Il y a cinq petites congrégations, faisant ensemble près de cinq cents familles, desservies par les deux missionnaires résidant à Canton, sans compter les familles éparses dans les bois, isolées et éloignées de 4, 6, 10, 15 ou 20 milles de distance les unes des autres, et qui ne font pas partie des congrégations, mais que l'on visite de temps en temps. Une congrégation, nommée Neheshilin, d'une quarantaine de familles environ, n'est presque composée que de Français; ils vont construire une église durant cet été. Les Américains font à peine la cinquième partie des catholiques de Canton et des environs, les autres sont Français ou Allemands; leur nombre s'accroît journellement par les émigrations d'Europe.

» Il y a beaucoup plus de catholiques à Sommerset qu'à Canton; quoiqu'il y ait une église dans la ville, on nous écrit que celle de Saint-Joseph, qui n'en est qu'à deux milles, ayant déjà été trouvée trop petite, à cause de l'augmentation de la congrégation, on a été obligé de l'agrandir.

» J'ai le plaisir de pouvoir annoncer qu'enfin nous avons un séminaire à Cincinnati. Il devoit être ouvert le 15 du mois de mars; mais à cause de circonstances imprévues, il ne l'a été que le 11 du mois de mai. Après le *Veni*,

Creator et la Messe, Monseigneur a lu le règlement et fait un discours aux nouveaux séminaristes. Ce séminaire a été dédié à saint François Xavier dont il portera le nom. Il y a quatre séminaristes clercs en théologie, auxquels on donne régulièrement une leçon par jour, et six jeunes gens auxquels l'on enseigne le latin ; nous avons l'espoir de voir leur nombre s'augmenter par l'arrivée de quelques jeunes gens que nous attendons d'Europe. A en juger par les commencemens, cet établissement promet d'heureux résultats. Le règlement formé à l'instar d'un des meilleurs de l'Europe, et changé seulement en ce qu'exigeoient les usages du pays, est déjà en pleine vigueur, et des missionnaires étrangers qui viennent de passer ici, ont témoigné leur étonnement sur les progrès qu'on avoit faits en si peu de temps. Outre les prières qu'on y dit pour tous les bienfaiteurs de la mission, on y récite journellement en commun une oraison particulière pour les Associés de la Propagation de la Foi, auxquels presque exclusivement ce séminaire doit son existence. Je crois faire plaisir à MM. les Associés, en l'insérant ici. La voici : (1)

« Oremus pro Associatis in Europâ ad Propagationem » fidei.

» O Domine, qui ubì sunt duo vel tres congregati in no» mine tuo, ibi es in medio eorum, adsis quoque, preca» mur, omnibus qui in Europâ componunt Associationes » pro Propagatione tuæ fidei ; et fac ut conamina eorum ple» num sortiantur effectum, et ut tua fides ubiquè crescat;

---

(1) Prions pour les Associés de la Propagation de la Foi.

Seigneur, qui lorsque deux ou trois personnes sont réunies en votre nom, êtes au milieu d'elles, accordez votre protection aux Associés de la Propagation de la Foi ; faites que leurs efforts soient couronnés

» ac eis ipsis Associatis, in præmium suæ munificentiæ et
» zeli, felicitatem tribue temporalem et æternam:

» ℣. Sancte Francisce Xaveri,

» ℟. Ora pro eis. Pater *et* Ave, Maria.

» L'on sait que le fameux athée R. Owen, n'ayant plus aucun espoir d'impunité en Europe, étoit venu dogmatiser en Amérique. Au moyen de ses immenses richesses, il avoit essayé de bâtir dans l'Indiana une ville, qu'il appeloit New-Harmony, et dans laquelle il avoit rassemblé jusqu'à cinq cents personnes de la dernière condition, qui, sous lui, faisoient profession de nier l'Etre suprême. L'on a vu dans le Mémorial catholique, sa déclaration d'indépendance mentale, et de communauté, non-seulement de biens, mais même de femmes, etc... Le gouvernement, qui d'abord avoit surveillé cette entreprise secrètement, a fini par la mépriser. L'esprit du peuple, dans ce pays, n'est pas du tout disposé à une incrédulité systématique. L'établissement de New-Harmony, est tombé de lui-même. Ceux qui avoient été dupes, ont été bientôt détrompés des promesses pompeuses qui leur avoient été faites. S'il reste encore quelques partisans à R. Owen, c'est l'intérêt seul qui les retient. La plupart n'ont pu supporter les remords de leur conscience; les autres ont été repoussés par le cynisme révoltant dont il falloit faire profession. R. Owen, désolé du peu de succès qu'il a obtenu, parcourt les Etats-Unis, les villes et les forêts; il va même jusque dans l'Amérique du sud, afin de ramener quelques nouvelles dupes de ces nouvelles républiques, ou au moins d'en rapporter quelques fonds pour soutenir son établis-

---

du succès, et qu'ainsi votre Foi s'accroisse dans tout l'univers; qu'en récompense de leur charité, ils soient heureux en ce monde et jouissent de la vie éternelle en l'autre.

sement, et en retarder la chute. Partout où il ne court pas de dangers, il fait des discours, ou en public, ou dans des maisons particulières, pour se faire des prosélytes. L'an passé, il rencontra un prédicateur anabaptiste, nommé Cambel, qui voulut lui faire des reproches sur sa conduite. Après quelques heures de discussion, ils convinrent d'avoir une conférence publique à Cincinnati, dans le courant du mois de mai de cette année. Ils ont tenu parole l'un et l'autre; ils sont arrivés ici après un an environ de préparation. Les *très-religieux* méthodistes leur ont cédé un de leur temple. J'ai vu R. Owen, moi-même; son extérieur sombre et négligé annonce tout l'intérieur d'un homme déchiré par le remords; il porte sur sa figure les marques visibles du trouble et du combat qu'il livre à sa conscience. Toute sa doctrine est renfermée dans douze principes fondamentaux, qu'il appelle les douze lois de la *divine Nature*, source unique, selon lui, de la félicité humaine. Il dit que toute religion, toute idée de Divinité, est absurde, et fondée sur l'ignorance; que le Christ est un imposteur; que l'homme n'est que matière; que la vertu et le vice sont des fantômes, etc., etc., etc... Afin que l'on juge mieux encore jusqu'où conduit son système, et que l'on voie de nouveau que sans religion il n'y a point de mœurs, j'ajoute ici la définition qu'il a donnée et plusieurs fois répétée de la chasteté. La chasteté, dit-il, n'est autre chose que l'hypocrisie.

» Voici quelques phrases de son discours, telles qu'on me les a rapportées.

« Citoyens, j'ai parcouru différentes parties des deux » hémisphères, je me suis arrêté dans plusieurs pays, » j'ai étudié partout les usages et les mœurs des peuples, » et j'ose dire que jusqu'à présent je n'ai vu que des » hommes dégénérés; tous sans exception étoient dé-

» gradés au-dessous de leur nature, tous étoient devenus
» assez sots pour croire, au moins intérieurement, en
» une divinité ; je dis intérieurement, car j'en ai trouvé
» quelques-uns qui nioient extérieurement leur croyance,
» et se disoient athées ; mais leur athéisme n'en avoit que
» l'écorce, et au-dedans ils étoient tout aussi crédules
» que les autres. Après mes longs voyages, après mes labo-
» rieuses recherches, je dois avouer, à la honte de tous
» les hommes, que je n'ai pu trouver une seule face
» humaine, sur laquelle fussent empreintes des marques
» de rationabilité. Hommes stupides et ignorans, quand
» cesserez-vous enfin de croire en un Etre suprême qui
» n'existe pas? Quand reconnoîtrez-vous la supériorité de
» votre divine nature, et quand vous débarrasserez-vous
» de ce que l'hypocrisie seule a inventé et nommé ver-
» tueux et honnête ? etc. »

» Son adversaire trouvoit peu de difficulté à résoudre ces objections ; mais comme les principes du protestantisme, pour dernier résultat, conduisent à l'impiété, il a prouvé la vérité de la religion chrétienne d'une manière très-foible, et si R. Owen avoit eu du talent comme orateur, et de l'adresse comme sophiste, il est certain que Camhel auroit été réduit ou à employer l'argument de l'autorité, ou à garder le silence. Ils ne firent donc que s'attaquer et se réfuter mutuellement et successivement par des discours plus ou moins longs, et leur folle patience se soutint pendant huit jours consécutifs. Finalement, voyant l'auditoire diminuer toujours, Camhel ayant fini son dernier discours, pria tout le monde de s'asseoir, et ensuite il invita ceux qui adhéroient au christianisme, de se lever, et aussitôt toute l'assemblée fut debout ; il les fit asseoir de nouveau, et pria tous les adhérens d'Owen et de l'athéisme, de se lever aussi : trois personnes seulement se levèrent cette

fois ; mais voyant leur nombre si petit, deux d'entre elles se recourbèrent à l'instant, et un seul eut l'audace de monter sur un banc, sans doute pour donner au sophiste confus la gloire d'avoir trouvé enfin une face humaine, avec les marques de la rationabilité.

« Je suis, etc.

CLICTEUR.

*Lettre de Mgr. Fenwick à M. R.** à Bordeaux.*

Cincinnati, 3 septembre 1829.

MONSIEUR,

« JE viens de recevoir enfin une lettre de M. P**, dans laquelle il m'annonce qu'il a remis pour moi à mon banquier, à Londres, 29,000 francs qui m'ont été alloués sur les fonds de l'année 1828, et qu'il a ajouté à cette somme celle de 27,500 francs, montant de la répartition de cette année 1829. Il m'explique que je devrai remettre 7,500 francs à M. Richard pour le Michigan ; aussitôt que j'aurai reçu les fonds, je m'empresserai de remplir les intentions du conseil.

» Je vous ai annoncé mon voyage au Détroit, à Mackinack, à la Baie-Verte, à l'Arbre-Croche, où j'ai visité les bons sauvages Ottawas ; j'ai ramené avec moi deux jeunes gens de cette nation, âgés de quinze ans, qui se disposent actuellement au Baptême et à la Confirmation. Ils apprennent le latin et l'anglais ; s'ils continuent à se bien comporter, je me propose de les envoyer dans un an à la Propagande, à Rome et où ils seront élevés pour l'état ecclésiastique, si cela leur convient ; alors ils pourront nous être fort utiles : quand ils seront prêtres, nous les renverrons dans leur

pays parmi leurs compatriotes, qu'ils convertiront facilement.

» J'ai la douleur de vous annoncer que M. Clicteur, mon secrétaire, est très-malade, nous en désespérons. Ce sera une perte bien grande pour moi; deux autres de mes missionnaires m'ont abandonné, et un troisième demande son *exeat*. Me voilà donc, mon ami, bien désolé, comme vous pouvez le concevoir. Sans la confiance que je mets en Dieu et en sa bonté, je succomberois infailliblement. *Sed, in te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* Priez, mon ami, pour moi, que le bon Dieu me soutienne comme il a fait jusqu'ici; ma santé est assez bonne, et le courage ne me manque pas. Si M. Rézé étoit de retour, je serois soulagé.

» Adieu, mon cher ami, croyez aux sentimens d'estime et d'affection, etc.

» ÉDOUARD FENWICK. »

Lettre de Mgr. Fenwick à S. A. E. Mgr. le cardinal, grand aumônier de France.

Baltimore, le 16 octobre 1829.

MONSEIGNEUR,

« AYANT appris par une lettre de M. P* qu'un nouveau secours venoit d'être accordé, par l'Association de la Propagation de la Foi, aux différentes missions confiées à mes soins, je m'empresse d'adresser à V. A. E. l'hommage de ma sincère reconnoissance. Au milieu des peines inséparables d'un ministère aussi laborieux que le nôtre, ce n'est pas, Monseigneur, un petit soulagement pour mon cœur de voir les efforts réunis de tant d'ames pieuses se dispu-

ter à l'envi l'honneur de partager en quelque manière les travaux des missionnaires; daigne le Ciel entendre ma prière, ils auront à nos mérites, si nous avons le bonheur d'en acquérir, la part qui est due à leur charité; que ne puis-je également les faire entrer en participation des consolations abondantes dont il plaît au Seigneur d'accompagner nos travaux!

» La conversion des Sauvages a de tout temps intéressé la chrétienté; j'ai la satisfaction de pouvoir annoncer à V. E. que, nonobstant le petit nombre d'ouvriers qui travaillent sous ma juridiction, j'ai été assez heureux pour pouvoir consacrer à une œuvre aussi difficile que méritoire, le ministère d'un fervent missionnaire: son zèle infatigable m'a ménagé, le printemps dernier, la douce consolation d'administrer le sacrement de Baptême à une vingtaine d'Indiens, et celui de la Confirmation, à une centaine. Rien n'est édifiant comme le spectacle de ces nouveaux chrétiens vacant à leurs exercices religieux. A cette mission, connue sous le nom de l'Arbre-Croche dans le Michigan (ancienne mission des Jésuites, et tout près de la tombe du dernier des PP. Missionnaires), se rattache une école chrétienne, tenue par deux personnes solidement pieuses, qui se consacrent à l'éducation des enfans de leur sexe. Cet établissement naissant encore, réussit à merveille. Il est douteux que les mêmes succès puissent s'obtenir ailleurs, parce qu'il n'est pas aisé partout d'isoler comme nous avons réussi à le faire, les Sauvages de toute communication avec la population blanche qui est le plus grand obstacle à la conversion et surtout à la persévérance des Indiens. — En vous parlant de la mission du Michigan, je ne puis résister, Monseigneur, au désir de vous dire deux mots en faveur du plus ancien, comme du plus respectable et du plus méritant des missionnaires

dans ce quartier, l'excellent M. Richard, résidant au Détroit, et qui depuis trente ans au moins travaille au salut des ames dans ce pays.

» Cet homme apostolique depuis long-temps se voit comme enchaîné pour l'exercice de son ministère, faute d'avoir des ressources pécuniaires suffisantes... Si, par l'entremise de V. E., quelques secours pouvoient lui être alloués à l'effet de le mettre à même d'utiliser son zèle dans toute son étendue, la Religion en ressentiroit les heureux effets, et sa reconnoissance seroit aussi sincère que l'expression des sentimens du profond respect et de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur de me dire, etc.

» EDOUARD FENWICK. »

*Lettre de M. T. Badin (l'aîné), à M.****

Cincinnati, 23 octobre 1829.

MON BON AMI,

« IL y a environ quinze jours que j'ai reçu votre lettre du 1.er juin, à laquelle je suis presque incapable de répondre, étant languissant et très-foible depuis deux mois. Je commencerai par vous exprimer toute la reconnoissance dont je suis pénétré pour la Propagation de la Foi, que je peux bien appeler la mère nourrice de nos missions. Mgr. Fenwick partage mes sentimens, car il m'a répété plusieurs fois que l'Association étoit, *Deo juvante*, la fondatrice et presque le seul soutien de son diocèse et de son séminaire.

» L'état de ma santé m'empêchant de vous écrire une longue lettre, je vous communiquerai une autre fois des

renseignemens sur les progrès de la Religion dans ce diocèse ; je me contenterai de vous donner quelques détails sur notre ville épiscopale.

« En 1789, Cincinnati n'étoit qu'un désert. On y forma une garnison de cent quarante hommes, pour protéger les peuplades qui émigroient du Kentucky. En 1795, on y comptoit environ 500 habitans; en 1805 — 950; en 1810 — 2,320; en 1813 — 4,000; en 1819 — 10,283; en 1824 — 12,016; en 1826 — 16,230; en 1829 — 24,148. — Deux cent vingt-cinq personnes seulement sont mortes l'année passée. Cette ville est située au 39° de latitude, sur la rivière Ohio, vis-à-vis l'embouchure de la rivière Licking. Les propriétés taxables sont évaluées à 3,697,733 dollars. Les dépenses annuelles, à 65,000 dollars. Il y arrive toutes les semaines, et il en repart vingt-trois courriers de poste aux lettres. On y compte quatre compagnies d'assurance et une banque, neuf compagnies organisées contre les incendies, et quatre pompes; quatre cent quatre-vingt-dix-sept bateaux à vapeur, portant vingt-deux mille quatre cent soixante dix-huit personnes, y sont arrivés durant les quatre mois du printemps dernier. Les importations de l'année 1828 se sont montées à 3,987,762 dollars, et les exportations, à 238,401 dollars. Il y a dans la ville soixante écoles, deux colléges, plusieurs bibliothèques publiques et musées, six fonderies, six manufactures, dont les mécaniques sont mises en action par la vapeur, douze gazettes ou écrits périodiques, dont deux paroissent tous les jours; vingt-trois temples, auxquels il en faut ajouter huit autres, actuellement en construction, pour douze ou quinze sectes ; douze sociétés bibliques, un hôpital et trois infirmeries; quatre superbes marchés, cinq moulins à vapeur, une fonderie de caractères typo-

graphiques; enfin on y a bâti, l'année dernière, quat
cent quatre-vingt-seize maisons en briques, dont plusieu
ressemblent à des palais. Ces renseignemens vous feron
juger du rang qu'occupe déjà Cincinnati parmi les vill
des Etats-Unis, et surtout de l'importance qu'il doi
acquérir un jour.

» Je suis, etc.

» BADIN. »

Lettre de M. Rézé, missionnaire apostolique, à M. P

Cincinnati, 15 janvier 1830.

« J'AI eu le plaisir de m'embarquer avec *trois pè*
Jésuites que vous avez vus à Lyon, et avec un au
Prêtre qui m'accompagnoit, et qui travaille déjà av
fruit dans notre mission. Notre voyage commença so
les auspices les plus heureux, le vent nous étoit tout-à
fait favorable; le temps fut doux et très-beau *pendan*
les dix premiers jours; le treizième, nous aperçûmes dé
le grand banc de Terre-Neuve; nous avions *conséquem-*
ment fait les deux tiers de notre trajet; mais tout à cou
le vent changea, un orage violent nous assaillit et nou
repoussa vers le sud-ouest. Nous eûmes à lutter dix-hu
autres jours contre la tempête, exposés à être englouti
à chaque moment. Notre trajet a été de trente jours
Plusieurs de nos matelots tombèrent malades de la peti
vérole, et l'un d'eux, qui étoit un Indien, *mourut apr*
avoir été baptisé par le père Dubuisson, et fut bientô
jeté dans la mer. Je suis arrivé à Cincinnati *huit jours*
avant la fête de Noel; la vigne du Seigneur promet une
abondante récolte, mais il y a trop peu d'ouvriers pour

en recueillir les fruits. Nous avons ouvert notre séminaire, comme vous savez : le local appelé séminaire est plutôt une étable qu'autre chose ; c'est pourquoi nous désirerions bâtir, le plus tôt possible, un collége qui servît de séminaire en même temps ; mais, hélas ! comment exécuter ce projet ? Nous n'avons pas les moyens nécessaires. D'ailleurs, il s'écoulera bien des années avant que nos jeunes séminaristes soient en état de pouvoir être envoyés aux missions et prêcher l'Evangile, puisque chez nous les séminaristes doivent commencer par l'a, b, c. Ils sont au nombre de quinze, y compris les deux Sauvages de Michili-Mackinack, dont on vous a déjà probablement parlé. Ces jeunes indiens sont doués de talens, et remplis de zèle pour convertir leurs pauvres compatriotes des forêts.

» On ne sauroit se faire une idée juste, en Europe, je ne dis pas seulement du grand nombre de conversions qui se font ici journellement, mais du mouvement général en faveur du catholicisme, dont nous sommes témoins ; ce qui nous fait espérer la conversion entière de toute l'Amérique. Dans la seule ville de Cincinnati, il y a au moins cent cinquante protestans qui se sont convertis depuis mon absence, pendant deux ans ; et il ne se passe guère de jour sans qu'il se présente plusieurs personnes à notre bon Evêque, pour être instruites. M. Henni, un des Prêtres que j'avois envoyés d'Europe, et qui est un missionnaire ambulant, a reçu dans l'Eglise une vingtaine de protestans en peu de jours. Il ne nous faut que des moyens pécuniaires, et un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques zélés, pour revoir les beaux jours de saint François Xavier, dans l'Ohio et le Michigan. L'émancipation des catholiques d'Irlande, l'exécution du concordat dans les Pays-Bas, l'établissement des Associations

pour la propagation de la Foi, sur le modèle de celle de France, en Autriche et en Bavière, ont jeté l'alarme dans le protestantisme, ou plutôt parmi les prédicans, les faux prophètes de ces contrées. Ils excitent déjà maintenant les peuples à élever leurs voix contre les erreurs et l'idolâtrie du papisme, *parce qu'autrement le Pape dominera dans ce pays, et leur ôtera l'indépendance dont ils jouissent;* ils disent que le Pape a déjà envoyé cent Jésuites et des sommes immenses d'argent, que la Propagande en fait autant, et qu'elle a déjà envoyé et envoie tous les jours de ses missionnaires remplis de l'esprit de jésuitisme, etc. On confond aussi votre Association avec la Propagande de Rome.

» Ces faux apôtres et ces séducteurs sont dans une angoisse mortelle; ils réclament le concours et les souscriptions de tous les bons protestans, afin de pouvoir publier une gazette qu'ils intituleront *The Protestant*, pour révéler les erreurs du Romanisme, comme ils disent, et opposer une digue au torrent qui menace d'inonder toute l'Amérique. Mais pleins de confiance en Dieu et en la bonne cause que nous défendons, nous lutterons contre eux avec courage et persévérance. Nous sommes sûrs d'être victorieux. Nous avons déjà cinq feuilles périodiques entièrement consacrées à la défense des principes de la Religion catholique : deux se publient dans le centre du protestantisme, c'est-à-dire dans la Nouvelle-Angleterre, l'une appelée *The Jesuit ;* l'autre *The Catholic presse*. Nous avons en outre *The Truth teller* de New-Yorck, *The Catholic Miscellany* de Charleston, et *The metropolitan* ou *Catholic monthly magasine*, à Baltimore.

» Je donnerai ici le texte original d'un passage qu'on trouve dans une gazette protestante : *Presse in Baltimore*. « La presse est entièrement asservie au contrôle des

» des catholiques, en sorte qu'aucun éditeur de journal
» ne veut insérer dans sa feuille des articles contraires
» à leur croyance, ou même de simples notes sur leurs
» publications, quoique l'on offre de les payer selon
» le taux des avertissemens et des annonces. » Ceci fait voir que les catholiques dans la capitale du Maryland ont déjà tant d'influence, que les protestans n'osent plus rien publier, ni rien dire contre eux. Pour donner une autre preuve des craintes dont les protestans sont tourmentés à l'aspect des progrès du catholicisme dans tous les Etats-Unis, crainte qui est fondée sur les changemens extraordinaires qui se font dans ce pays, je citerai un autre article d'une gazette de New-Yorck, qui annonce la publication du *Protestant*, feuille sus-mentionnée :
« C'est une chose étrange, maintenant que les erreurs
» et les superstitions de l'Eglise catholique ont été
» dévoilées pour jamais, que ses abominations soient
» renouvelées dans un pays et dans un siècle aussi éclairé
» que le nôtre; mais il n'en est pas moins vrai, et nous
» le disons à notre honte, que dans quelques parties des
» Etats-Unis les protestans se convertissent à cette reli-
» gion, et courbent leur tête et leur intelligence sous le
» joug de la suprématie de l'Eglise romaine. Les moyens
» qu'emploient les agens de cette secte, qui travaillent
» dans notre pays, sont si bien concertés et si puissans,
» qu'il a paru nécessaire de leur opposer les armes de la
» raison et de la révélation, ainsi que les témoignages
» historiques sur la tendance odieuse des erreurs des ca-
» tholiques, et sur l'esprit de persécution avec lequel
» l'Eglise romaine a étendu sa domination détestable. En-
» tr'autres moyens de cette bonne œuvre, on se propose
» de publier un nouveau journal hebdomadaire, intitulé
» *le Protestant*. Il paroîtra à New-Yorck, le 2 janvier 1830,

» sous le nom de *James B. Requa.* » On voit ici que les protestans eux-mêmes confessent que plusieurs de leurs coreligionnaires se réunissent à nous. Vous voyez déjà combien les protestans sentent la grande influence et le bien que votre Association a produits. Une autre gazette protestante, *The New-Yorck observer*, sonne aussi l'alarme à cause des progrès de la Religion catholique et d'une prochaine chute du protestantisme aux Etats-Unis; elle dit donc : « La religion catholique n'a jamais été aussi con-
» sidérée dans les Etats-Unis qu'elle l'est aujourd'hui. Nous
» nous sommes crus trop éclairés pour devenir dupes de
» ses erreurs; et nous avons jugé ses ressources trop foi-
» bles pour faire quelque impression sur les protestans. Elle
» a su tirer avantage de notre sécurité : plusieurs diocèses
» ont été érigés en ce pays; des couvens ont été éta-
» blis; deux nouveaux journaux anti-protestans sont pu-
» bliés dans la Nouvelle-Angleterre. Il y a un grand nom-
» bre de colléges où l'on inspire à des centaines de jeunes
» enfans de la prédilection pour les catholiques; plus de
» cent Jésuites aux ordres de la Propagande travaillent
» avec leur dévouement et leur succès accoutumés à pro-
» curer les avantages de leur établissement, etc., etc. Il
» est temps de réveiller à ce sujet la sollicitude du peuple
» chrétien. »

» Je pourrois vous citer divers faits qui prouvent que les alarmes de ces journaux sont bien fondées. Je vous dirai seulement que les habitans d'Hamilton, ville toute protestante et située à huit lieues de Cincinnati, ont ouvert une souscription pour acheter un terrein de quatre cents pieds de longueur sur autant de largeur, afin d'y faire bâtir une église catholique; la souscription a été remplie, et le terrein a été acheté au nom de Mgr. Fenwick. C'est à nous maintenant d'y bâtir l'église, et c'est aussi

sous cette condition qu'ils ont déjà fait tant d'efforts. D'ailleurs ce seroit vouloir trop exiger d'eux, que de les obliger à bâtir l'église à leurs frais, puisqu'ils ne sont pas encore catholiques.

» C'est ainsi qu'il nous convient de faire presque partout, et nous devons être très-contens qu'on nous offre le terrein nécessaire. Mais comment, je vous demande, pourrions-nous parvenir à bâtir ces églises, si la Providence ne nous avoit pas créé des ressources, en inspirant aux ames charitables en France d'établir l'Association de la Propagation de la Foi? Les églises de Cincinnati, de Zanesville, de Canton, de Sommerset, etc., ont été bâties au moyen des secours de cette Association.

» Partout où nous passons, les protestans nous tendent les bras, et nous prient de les assister pour bâtir chez eux des églises catholiques; mais nos ressources sont trop foibles. D'ailleurs la visite pastorale que Mgr. Fenwick a faite dans le Michigan, accompagné de M. Mullon, ainsi que son voyage au Concile de Baltimore, ont occasioné des frais considérables; ensuite il a fallu acheter le terrein où le collége doit être bâti, et pourvoir à l'entretien du séminaire. Il a fallu payer les frais de premier établissement des sœurs de la Charité, que nous avons fait venir du Maryland, et qui ont eu à parcourir une distance de sept cents milles pour se rendre ici. Vous voyez par-là, que nos finances ne doivent pas être dans un état bien satisfaisant; j'espère que l'Association de la Propagation de la Foi aura égard à notre situation, et qu'elle viendra à notre secours. Un besoin qui se fait sentir aussi très-vivement, est le besoin de Prêtres. Il nous en faudroit plusieurs pour l'Ohio et le Michigan. Les Sauvages avoient demandé des robes noires, et on leur a envoyé des ministres protestans, en leur disant que c'étoit la même chose.

Ces ministres n'ont pas fait de conversions ; ils se sont contentés d'établir des écoles, afin d'obtenir les terres que le gouvernement consacre à cette destination. Les Sauvages ont dit à Monseigneur lui-même, que s'il peut leur envoyer des Prêtres catholiques ou robes noires, ils chasseront tout de suite leurs faux prêtres. Un de nos jeunes séminaristes indiens raconta qu'un jour un Sauvage vint chez un de ces ministres, le priant de baptiser son enfant. Le prédicant, qui étoit anabaptiste, lui répondit que c'étoit inutile de baptiser son enfant avant l'usage de la raison; le Sauvage alors tout irrité baptisa son enfant lui-même. L'enfant mourut quelques momens après, il fut enterré, et l'on planta une croix sur le tombeau.

» Je suis, etc.

» F. RÉZÉ. »

Lettre de Mgr. l'Evêque de Cincinnati, à M. l'abbé R., à Bordeaux.

J. M. J. 25 février 1830.

MON CHER AMI,

« LES deux jeunes Sauvages que j'ai amenés de Mackinack se conduisent bien; ils se trouvent très-heureux d'être ici, et ils s'appliquent avec ardeur à l'étude et à la pratique des devoirs du chrétien. Ils ont été baptisés, confirmés et admis à faire leur première communion. M. Rézé nous a amené des Pays-Bas un excellent missionnaire qui sait l'allemand et le français; il me dédommagera de la perte du bon M. Clicteur que la mort m'a enlevé le 23 septembre dernier. Il m'est arrivé un autre Allemand qui connoît aussi le français; il a émigré avec sa famille, il est diacre. Dans quelque temps je l'ordonnerai prêtre ainsi que deux autres sous-diacres.

» J'ai fait venir de Baltimore quatre sœurs de la Charité; leur établissement prospérera, je l'espère; elles ont déjà cent six enfans dans leur école et cinq orphelines dans l'hospice. J'ai placé des sœurs de l'ordre de saint Dominique, dans la ville de Sommerset, à cinquante lieues d'ici. Elles y ont ouvert une école; j'en enverrai bientôt d'autres à Canton et à Zanesville où il y a beaucoup de bien à faire: je ne doute aucunement de leurs succès. Je dois faire bâtir quatre églises pendant cette année, s'il m'est possible: une à Halmilton, à 25 milles d'ici; la seconde à Urbana, la troisième à Tiffin et la quatrième à Clinton, sur le bord du lac Erié, toutes sur des terreins qui me sont offerts par des protestans. Ainsi j'aurai des églises de distance en distance, depuis Cincinnati jusqu'au lac Erié. Nous commençons aussi dans ce moment à nous procurer les matériaux pour la construction de notre collége, qui doit avoir 130 pieds de longueur sur 50 pieds de largeur; voilà donc, mon ami, de quoi m'occuper nuit et jour, le reste de ma vie, si toutefois le bon Dieu veut me laisser assez long-temps ici-bas pour exécuter toutes ces entreprises, car *homo proponit, Deus disponit, etc.;* je ne désire vivre que pour lui et le salut des ames. Il faudra aussi que je visite mes bons Sauvages de Mackinack, de l'Arbre-Croche et de la Baie-Verte; M. Rézé m'accompagnera dans cette tournée; il vous en rendra compte si j'y manque, et je suis persuadé que les détails qu'il vous en donnera seront bien consolans et bien intéressans. Maintenant il n'est pas nécessaire, mon cher ami, de réclamer de nouveau votre zèle et vos efforts, pour nous procurer tous les secours pécuniaires dont nous avons besoin pour l'exécution de nos projets.

» Je me flatte donc que l'Association de la Propaga-

tion de la Foi ne m'oubliera pas cette année dans la d
tribution charitable qu'elle fera aux missions étrangères.

» Je suis, etc.

» Edouard Fenwick. »

— Les trois lettres suivantes auroient dû faire part du numéro précédent, mais elles sont arrivées trop ta pour y être insérées. Nous les donnons aujourd'hui, d'au tant plus volontiers que la mission du Michigan d'où ell sont écrites, est sous l'administration de Mgr. Fenwick.

Lettre de M. François-Vincent Badin (le jeune).

Mission de Saint-Paul, à 13 m. N. E. du Détroit.

J. M. J.

Monsieur et zélé confrère,

« Comme je sais que vous accueillez avec plaisir tout ce qui concerne les Sauvages, je vous donnerai aujourd'hui quelques détails sur ceux du nord-ouest, que j'ai visités. Je vous parlerai d'abord de quelques établissemens américains qui ont été formés dans cette contrée. La prairie du Chien est une vallée qui a huit ou dix milles de long, sur un de large. Elle est habitée par une cinquantaine de familles, toutes catholiques, sincèrement attachées à la Religion. Les deux Prêtres que vous m'annoncez pourront y être envoyés; ils y feront beaucoup de bien, et desserviront, en même temps, *la rivière aux Fièvres*, et le pays circonvoisin, où l'on compte environ dix mille habitans, et dont le chef-lieu est surnommé Galéna, à cause des riches mines de plomb qui l'entourent. Il y a une congrégation considérable, deux églises en

construction, une à Galéna, et l'autre dans les Diggmys. La prairie des Anglais est située sur les bords du Ouiscousin; on y a élevé, en peu de mois, quarante-cinq maisons. C'est là que sera l'entrepôt des millions de livres de plomb qu'on extrait annuellement des nouvelles mines du Ouiscousin, lesquelles sont exploitées par le général Doga, qui emploie à ce travail quinze cents hommes, tous citoyens libres, et non soldats. Des barques viennent à la prairie des Anglais, prendre le plomb qu'elles transportent, par le Mississipi, jusqu'à Saint-Louis, et de là à la Nouvelle-Orléans, et à New-Yorck. On dit même qu'on en expédie en Angleterre, d'où, comme l'a assuré le second agent que j'ai vu, on en extrait de l'argent, et, ce qui est bien surprenant, le plomb revient aux Etats-Unis.

» Il paroît qu'on n'a pas encore découvert le procédé des Anglais; ou plutôt, comme le disoit un Français, ces jours derniers, la main-d'œuvre emporte tout le profit.

» Le printemps dernier, du 1.er mars au 15 juillet, soixante-quinze bateaux à vapeur, et trente-trois bateaux à quille, profitèrent des grandes eaux pour monter de Saint-Louis, chargés de marchandises, à Galéna, et ensuite descendre, chargés du pesant métal, pour la même ville. Suivant la gazette de Galéna, près de huit millions de livres de plomb ont été exportées du 1.er mars au 15 juillet de cette année. Il y a dans la ville cent quatre-vingt-seize maisons; quarante-six sont en construction : les habitans sont au nombre de six cent trente-huit. Il y a trente fondeurs avec licence; l'un d'entre eux, l'année dernière, a fondu deux millions de livres de plomb, et a vendu dans son magasin pour la valeur d'environ quarante mille piastres, de marchandises.

Les nouveaux Prêtres que vous nous promettez pour-

pourront étendre leur zèle jusqu'à la rivière Saint-Pierre, jadis arrosée des sueurs évangéliques des incomparables enfans d'Ignace. Le fort Saint-Pierre est à environ cent lieues, au nord de la prairie du Chien, en remontant le Mississipi. C'est le fort le plus beau, et le plus solidement bâti des Etats-Unis ; il est en pierres de taille. Les Sauvages sont nombreux dans les environs ; la nation des Sioux y domine : on compte parmi eux dix mille hommes portant les armes, et vingt-cinq à trente mille femmes et enfans. Ils sont distribués en cinq tribus, ainsi nommées : 1.° Les gens de la Feuille ; 2.° les gens des Lacs ; 3.° les Citisans ; 4.° les Kienketons ; 5.° les Assiniboines. Ils chassent les vaches sauvages, qu'ils vont chercher à une distance prodigieuse, dans le nord, jusque et au-delà de la rivière Rouge. Je reviens aux tribus indiennes qui m'entourent : les Puants ont de quinze cents à deux mille combattans ; ils habitent sur les bords du Ouiscousin et du Mississipi, jusqu'à la rivière à la Roche, en descendant à Saint-Louis. Ils sont très-barbares : l'année dernière, ils ont fait des cruautés horribles dans la prairie du Chien. Tous les habitans se sont sauvés, et moi avec eux, dans le fort qui étoit alors sans garnison. Je crois pouvoir dire que je leur ai été de quelque utilité. Le général Atkeson, quoique protestant, publia, à la parade, que sans le Prêtre catholique, la Prairie auroit été entièrement ravagée. Il fit proclamer la même chose à Saint-Louis, à la parade, en faisant le plus bel éloge et de la Religion catholique et du Prêtre qu'il désigna par son nom. Il prétend que sans lui tout étoit perdu. Un témoin oculaire et auriculaire me l'a rapporté ainsi. Vous comprenez, cher confrère, que je dis bien sincèrement : *Non nobis*, etc., et que je vous raconte ces détails pour satisfaire à vos demandes, étant bien persuadé que vous en

ferez l'usage exprimé dans les quatre lettres capitales que vous avez mises à la tête de votre épître, A. M. D. G. (pour la plus grande gloire de Dieu). Le général Atkeson est venu m'honorer d'une de ses visites, avec le colonel Morgan.

» Les Fols ou Sauvages Menomonis, ont environ cinq cents combattans et mille femmes et enfans. Ils se tiennent sur les bords de la rivière aux Renards, à la butte des *morts* où le général Marin détruisit presque toute la nation, il y a 60 ou 70 ans, d'où cette butte célèbre a pris ce nom. Les Renards ne sont pas plus nombreux que les Menomonis; ils se tiennent sur les rives du Mississipi, à la mine à Dubuque; ils se vermillonnent d'une manière brillante qui fait bien ressortir leur belle corpulence; douze ou quinze d'entre eux vinrent me rendre visite l'année dernière. Les Sacs ont huit cents combattans et seize cents femmes et enfans; ils habitent les forêts du Mississipi et de la rivière à la Roche. La population de ces cinq nations s'élève à 50,400 ames, pour lesquelles J. C. a versé son sang divin aussi bien que pour nous. Prions le Seigneur d'envoyer des ouvriers à sa vigne. Voici un aperçu de la religion de ces cinq nations. Ils ont une petite teinture de l'ancien Testament : au commencement, disent-ils, le Grand-Esprit ne fit que des hommes qui furent le premier monde; il inspira à un homme qui s'ennuyoit, de prendre une de ses côtes et d'en faire une femme, et en conséquence ils croient que la femme a une côte de moins que l'homme; d'autres disent qu'il prit de la cendre bien cuite, et en fit une femme. Ce qui suit montre une idée confuse du déluge : l'eau fit périr tous les habitans de la terre, à l'exception d'un homme et d'une femme, qui se sauvèrent sur une haute montagne; l'eau demeura sur la terre seulement

deux jours, à l'expiration desquels, le Maître de la vie voyant qu'ils avoient besoin de feu, leur en envoya par un *Corbeau blanc*, qui s'arrêta pour manger de la charogne, et laissa ainsi éteindre son feu ; il retourna au ciel pour en chercher. Le Grand-Esprit le chassa et le punit en le rendant noir et envoya du feu par l'Erbette, petit oiseau gris, qui retourna annoncer au Grand-Esprit qu'il avoit apporté le feu sur la terre ; le Grand-Esprit, pour le récompenser, lui fit deux petites barres noires de chaque côté des yeux. Ils le regardent comme un Ange, ne le tuent jamais, et défendent à leurs enfans de le tirer. Ils se vermillonnent comme lui de deux petites barres noires de chaque côté des yeux. Pour plaire au Grand-Esprit, ils font des sacrifices de chiens enfilés tout vivans sur une perche de 30 à 40 pieds de longueur; ils lui offrent aussi des chevaux, des peaux d'ours, des chevreuils, etc., etc. Leur principal et unique motif est d'obtenir une bonne chasse, ou la victoire contre leurs ennemis, quand ils vont en guerre. Ils jeunent des mois entiers, c'est-à-dire tant que dure un petit bâton de 2 ou 3 pieds de long, dont ils brûlent un petit bout tous les jours, pour en faire du charbon, avec lequel ils se barbouillent toute la figure chaque matin; ils ne mangent jamais sans se laver le visage. Ils sont accoutumés au jeûne dès leur enfance, et ils le supportent sans peine. Ils ne font jamais de provisions pour le lendemain. Leur repas est au bout de leur fusil, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Ces jeûnes longs et singuliers ont aussi pour but de faire de bons rêves, de découvrir la vertu médicinale des plantes, des racines, des simples de toute espèce, dont ils se servent avec succès. Les blancs désespérés des médecins, ont recours à eux, et il n'est pas rare qu'ils guérissent des maladies réputées incurables; un ancien commerçant,

homme instruit, qui traite avec eux depuis une cinquantaine d'années, m'a dit plusieurs fois que s'ils rêvent qu'il faut tuer un homme, une femme ou un enfant de quelque nation et de quelque qualité qu'ils soient, ils réalisent indubitablement leur songe. Leurs guerres sont cruelles et barbares ; ils tâchent toujours de surprendre leurs ennemis, et ils les massacrent impitoyablement. Il n'y a pas deux mois que soixante et treize Renards (c'est le nom de la nation), surprirent une cabane de Sioux, où ils trouvèrent deux femmes et un enfant ; ils en tuèrent une, et lui enlevèrent la chevelure. D'après leur dernier traité avec les Etats-Unis, il leur est défendu de se faire la guerre entre eux ; en conséquence, l'agent du gouvernement, qui réside à la prairie du Chien, envoya son sous-agent à la mine à Dubuque, pour réclamer la Siouse et son enfant prisonniers. Ils le reçurent fort mal, et demandèrent une rançon de 300 piastres. On fut contraint de faire des présens au chef et à sa horde. Ils font rarement des prisonniers ; leur bonheur est de faire des chevelures, soit en temps de guerre, soit en temps de paix. Celui qui rapporte la chevelure d'un homme, d'une femme ou d'un enfant est un brave, et ils la dansent pendant vingt jours, en poussant des cris de mort horribles. Dans les fléaux et les grandes calamités publiques, un certain nombre de guerriers dansent la danse du soleil, pendant trois jours et trois nuits sans désemparer, regardant toujours le ciel ; ils tombent morts de fatigue les uns après les autres, et on les emporte sans que cela décourage ceux à qui il reste encore quelque force. Cette danse furieuse a pour but d'apaiser le Grand-Esprit.

» Quand un Sauvage meurt, sa femme passe six fois sur sa fosse avant qu'il soit enterré ; ensuite elle se cache dans les bois toute la journée ; elle rachète le corps de son mari

en donnant ses armes et tout ce qu'il laisse, aux Sauvages qui les apportent sur la fosse et se les distribuent entre eux. Il est défendu à la veuve de se peigner jusqu'à ce que ses parens lui en donnent la permission. Cette permission se fait quelquefois attendre des mois entiers. Si elle vient pleurer le défunt sur sa tombe, on lui apporte des provisions, du tabac et un calumet pour fumer, etc. On lui allume du feu, afin qu'il voie clair pour passer une rivière extrêmement large sur un pont qui n'est autre chose qu'une grande perche : il faut huit jours pour traverser la perche. Au-delà de cette rivière est une grande et délicieuse prairie, où le mort trouve en abondance de la vache, du chevreuil, de l'ours, et surtout du visky, du rhum et toutes sortes de liqueurs qu'ils aiment plus que leur Grand-Esprit. Ce pays de Cocagne, cette délicieuse et surabondante prairie est leur paradis, qui ressemble beaucoup aux Champs-Elysées des anciennes fables mythologiques. Les Sioux, pour obtenir du Chichimanitou (*Dieu*) de passer la fatale perche sans toucher l'eau, s'enfoncent trente ou quarante flèches dans les bras, les jambes et les cuisses, en poussant des hurlemens effroyables, passant toute la nuit dans cet horrible martyre. Le lendemain ils n'arrachent point les flèches, mais ils finissent de les enfoncer entièrement ; ils se percent ainsi les membres de part en part. Ce qui les engage à souffrir de si cruelles douleurs, c'est que lorsqu'ils supportent l'opération avec courage, ils obtiennent le titre honorable de *braves*. Remarquez que celui qui passe la dangereuse perche dont je viens de vous parler, est assailli par les mauvais esprits qui cherchent à lui faire tourner la tête, afin qu'il puisse tomber dans ce fleuve infernal et éternel d'où l'on ne doit plus sortir ; car les mauvais Sauvages, les méchans, tournent toujours la tête, et conséquemment sont précipités

dans cette rivière éternelle et empoisonnée qui les engloutit à jamais. Les enfans morts dans le sein de leur mère, n'ayant pas vu le jour, demeurent en deçà de l'éternelle rivière, où ils se nourrissent de l'écume que produit continuellement la perche vacillante, qu'ils ne peuvent traverser. Cette rivière peut être comparée au Styx de la fable. Les femmes, pour témoigner leur douleur de la mort de ceux qu'elles affectionnent, ou des autres peines qu'elles ressentent, pleurent et crient d'un ton lamentable, et avec des espèces de pierres à feu elles se font des incisions sur les jambes, les cuisses, les bras, le sein; quelques-unes en restent estropiées le reste de leur vie.

» Ils prétendent que, je ne sais par quelle fatalité, il y a sept filles qui sont montées au ciel; et lorsque le temps est rouge au soleil couchant, ces Sauvages croient que ces sept filles demandent à manger; en conséquence les hommes et les filles font un festin en leur honneur. Ils sont fortement persuadés que l'ours et le chat étoient autrefois semblables aux hommes; mais ils furent maudits par le Grand-Esprit qui les changea en bêtes. Les femmes et les filles ne mangent point les pattes de ces deux animaux, parce qu'elles sont plus grandes pécheresses que les hommes. Il y a parmi eux des espèces de sorciers ou devins qu'ils craignent et respectent beaucoup, et qu'ils nomment jongleurs. Ces sorciers découvrent les choses perdues; ils prédisent si l'on sera heureux à la chasse; ils distinguent si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille. Si c'est un garçon, ils apportent un carquois et des flèches; si c'est une fille, des aiguilles et du fil, un sac, etc. Deux témoins oculaires m'ont raconté qu'ils avoient vu un tour bien remarquable d'un de ces jongleurs à Michilli-Mackinack et chez les Sioux du nord : le jongleur se fit attacher les mains derrière le dos; on le

lia ensuite avec une chaîne de trente-cinq brasses de longueur, et on l'enferma dans une petite loge avec son chichicouet, gourde dans laquelle ils mettent des petits-pois ou du petit-plomb, et qui leur sert d'instrument de musique. La loge étoit clause de manière à ce qu'on ne pût pas le voir : on l'entendoit parler, hurler, crier, se plaindre faisant jouer son chichicouet. Environ une heure après, on le vit sortir de sa guérite, libre, suant à grosses gouttes et nu comme la main. Les enfans des jongleurs jeunent pendant neuf jours quand ils sont neuf ou dix dans une famille.

» Lorsqu'un enfant meurt, le père et la mère demeurent neuf jours sans parler ; s'ils ne le font pas, ils sont méprisés des autres Sauvages. Le frère de celui qui est tué, un mois après, se frotte le front avec de la terre pendant un an en signe de deuil et d'affliction. Ils adorent les serpens ; ils ne les tuent jamais. Ils leur font une harangue lorsqu'ils les rencontrent, leur jetant du tabac, du duvet d'outarde peint en rouge. Ils comptent le jour d'un soleil à l'autre ; ils ne connoissent point les heures ; les mois se comptent par lunes. Janvier est nommé la lune *de valeur* ; février, la lune *des chats* ; mars, la lune *du mal de neige* ; avril, la lune *que le gibier arrive* ; mai, la lune *des feuilles en verdure* ; juin, la lune *des tortues ;* juillet, la lune *de la vache* (*femelle du buffle*) *;* août, la lune *de la biche ;* septembre, la lune *de la folle* (*espèce de riz*) *;* octobre, la lune *du chevreuil ;* novembre, la lune *des feuilles tombantes ;* décembre, la lune *favorable*. Ils comptent les années par hivers ; par exemple, un Sauvage qui a quatre-vingts ans a par conséquent quatre-vingts hivers. Ils vivent vieux, et sont rarement malades. Quand ils ont besoin d'être saignés, ils se font l'opération avec une pierre à fusil, et assez ordinairement à la tête. Ils croient qu'il y a sept corbeaux qui sont sept tonnerres, et

que les éclairs sortent de leurs becs. Ils leur tirent des coups de fusil pour le chassers.

» L'accoutrement de ces Sauvages est assez singulier : il consiste simplement à s'envelopper tout le corps d'une couverture anglaise. Lorsqu'ils se mettent en grande tenue, ils ont aux jambes des espèces de guêtres enjolivées de petites perles blanches appelées *rassades* par les Blancs. Ils ont vingt ou trente pendans d'oreilles. Ils se percent aussi la cloison du nez pour y mettre un pendant de nez d'argent ; ils portent la queue, et ont leurs cheveux tressés et ornés de *rassades* ; ils ont des bracelets d'argent au bras ; ils mettent à leur cou un hausse-col semblable à ceux des officiers français. Ceux qui sont riches en ont jusqu'à douze, quinze, depuis le menton jusqu'à la ceinture, surtout les chefs. Mais ce qu'ils estiment le plus, c'est le vermillon dont ils se peignent. Ils portent toujours le miroir à la main, et très-souvent ils se regardent pour admirer leurs grotesques ornemens. Ils sont très-orgueilleux, et l'on ne peut disconvenir qu'ils marchent d'une manière noble et aisée. Leur tête est caparaçonnée de plumes grossières ; ils ont à la main leur casse-tête qui leur sert de pipe ou calumet, le manche étant percé d'un bout à l'autre ; leur chaussure est faite de peau de chevreuil, brodée avec du poil de porc-épic. Les femmes sauvages sont toujours nu-tête ; leurs cheveux sont liés par derrière, un mantelet leur couvre les épaules, et elles ont une jupe de drap bleu, beaucoup de pendans d'oreilles et d'épinglettes d'argent, et au moins une centaine de colliers de *rassades* autour du cou.

» Tels sont les Sauvages parmi lesquels j'exerce le saint ministère ; priez Dieu qu'il bénisse mes travaux.

» Je suis, etc.

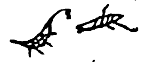
» F. V. Badin, *prêtre missionnaire.* »

Lettre des Ottawas au Conseil central du Midi.

L'Arbre-Croche, le 25 octobre 1829.

« Il nous a avertis notre Prêtre de l'Arbre-Croche, (Déjean), nous les Ottawas, vous pour faire nos livres dans notre langue. Nous sommes bien contens que nos livres parlent comme nous, et nous vous remercions bien de cela de tout notre cœur, vous les principaux de France, et les grands habillemens noirs les premiers gouverneurs de la Prière (Religion) sur la terre française, qui gouvernent la Prière.

« Nous prions pour vous tous, parce que nous sommes bien contens, et nous vous donnons la main, parce que nous sommes contens de vous. Nous souhaitons de nous bien porter : ayez pitié de nous, Grand-Esprit. »

Léon Apangossingan.		Lapapoix.
Leomi Masson.		Le Luisant.
Mijen Tangaugan.		Cabane d'Automne.
Jackh Kangahng.		La mauve Oiseau.
J. B. Assakinack.		Létourneau.
Isinmo Maponching,		Le Pécan blanc.
Pensa Pemassingue.		Le Reluisant qui march.
Lomi Sukindandame.		Celui qui sort d'un trou.
Josseph Assangony.		Le Poivre.
Metoeialhe.		Le Bruit du vent.
Mucetovasn.		Le Diable qui regarde.
Thlassgue.		L'aurore, le Soleil qui point.
Michel Kinekou.		Le Tonnerre qui recule.

Signification des signatures.

Voici le texte original de la lettre dont on vient de lire la traduction.

Wangana Kissi, le 25 deoctoben 1829.

« NINGUI unen damangona nimengatio Kmanoineniina Wangana Kissi epiang onda mimissinai nganinanin amé ochitchingateng enmeiang mainwe mangaguin Kitchimi Kmetch niteneni maning, memi ti kojio Kimang, Kaie Kitchi mekateo Konnieng, Kitchiti pangoni Ketching memitingo ji a King, epitching anamiemin tepangona King nindanamict amananing epitchi min endamang, inissa Kinin tchinana ning epentach, minopimatissi iang ja meniminang, Kige Manito. »

(Les explications suivantes sont de M. Déjean, missionnaire à l'Arbre-Croche.)

« Les Ottawas de l'Arbre-Croche ayant appris que le Conseil de Lyon, établi pour la Propagation de la Foi catholique, se disposoit à faire imprimer leurs livres de prières, lui a adressé cette lettre pour remercier les membres qui le composent. Ces Messieurs voudront bien excuser la simplicité de ces pauvres gens ; je l'ai traduite mot à mot littéralement, pour faire connoître le style de cette langue barbare.

» Les figures qui sont à côté de chaque signature sont comme les armoiries de chaque famille, et comme une espèce de Dieu tutélaire : ceux qui ont le même *tautem* ou armoirie ne s'allient jamais ensemble par les liens du mariage. Chaque nouveau-né reçoit un nom qui n'est jamais celui du père, mais le *tautem* ne change jamais.

» J'ai l'honneur de certifier à Messieurs les membres du Conseil central de Lyon, que cette traduction est exacte ; la lettre a été écrite et dictée par les Ottawas eux-mêmes, en mon absence. Je me joins à mes pauvres

Sauvages, pour remércier les membres qui composent le Conseil, de la bonne œuvre qu'ils viennent d'opérer en faisant imprimer le manuscrit des Ottawas.

» Les protestans font imprimer la bible en Ottawas, afin, disent-ils, de faire voir à ces pauvres Sauvages que la Religion catholique est fausse, et que nous les trompons. La mission de l'Arbre-Croche est une des plus intéressantes de l'Amérique; quarante-quatre petits Sauvages sont à notre école, nourris de maïs et à moitié nus; je les recommande à votre charité.

» Recevez l'assurance, etc.

» DÉJEAN, *prêtre-missionnaire.* »

*Lettre de M. Badin, à M.***

Territoire du Michigan, à l'ancienne Mission des Jésuites sur la rivière St-Joseph, chez les Poutuoatomis, 1.er septembre 1830.

MON CHER AMI,

« JE suis arrivé au Détroit, le 2 juillet: le jour précédent M. Richard avoit reçu la visite de cinq Sauvages Poutouatomis; leur chef s'appelle Pockégann; il a été baptisé par M. Rézé, avec une douzaine d'adultes. Voici la conférence qui a eu lieu entre M. Richard et Pockégann.

« Mon Père, mon Père, je viens encore te supplier » de nous donner une robe noire, qui nous fasse connoître » la parole de Dieu. Nous sommes prêts à laisser le » Whisky, et toute habitude sauvage; tu ne nous envoies » pas de robes noires, et tu nous en as souvent promis une. » Eh quoi! faudra-t-il donc toujours vivre et mourir dans » notre ignorance? Si tu n'as pas pitié de nous autres

» hommes, aiés donc pitié de nos pauvres petits enfans, » qui vont vivre comme nous avons vécu, dans l'ignorance » et dans le vice : on nous laisse les yeux fermés et les » oreilles bouchées ; on nous abandonne dans notre igno- » rance, tandis que nous désirons instamment être ins- » truits de la Religion. Mon Père, viens donc nous tirer » de *dedans le feu*, le feu du méchant Manitou. Il y a » un ministre Américain qui vouloit nous amener à sa » religion ; mais ni moi, ni aucun de mon village n'avons » voulu envoyer nos enfans à son école, ni aller à son » prêche ; nous avons conservé la coutume de prier, » comme la robe noire qui étoit jadis à Saint-Joseph, a » instruit nos ancêtres ; tous les matins et les soirs, ma » femme et mes enfans nous prions ensemble auprès d'un » crucifix que tu m'as donné, et le dimanche nous prions » plus souvent ; deux jours avant le dimanche nous jeunons » jusqu'au soir, hommes, femmes et enfans, suivant la » tradition de nos pères et mères, puisque nous n'avons » jamais vu nous-mêmes des robes noires à St-Joseph. » Voici les prières qu'il leur a apprises : Vois si je les sais » comme il faut. » Et sur le champ il fit le signe de la croix avec respect, et s'étant mis à genoux, il récita dans sa langue le Pater, l'Ave, le Credo et les commandemens de Dieu sans broncher et sans faire la moindre faute.

» M. Richard, tout pénétré des sentimens de charité et de compassion que ce discours devoit exciter, répondit : « Mes enfans, vous ne serez pas abandonnés. Ne cessez » pas de mettre votre confiance dans le Seigneur, votre » Père, le Dieu de vos pères, le Père de tous, qui habite » au-dessus du firmament, et qui sûrement vous enverra » enfin une robe noire ; j'en attends une dans peu de » jours (M. Vincent Badin), et je vous l'enverrai ; j'é- » crirai aussi au grand Chef de la Religion, que Jésus le

» Sauveur du monde a établi pour apprendre aux hommes
» les vérités qu'il avoit apportées du ciel, et qu'il a lui-
» même enseignées sur la terre. Ce Dieu Sauveur est
» mort attaché avec des clous sur une croix; mais le
» troisième jour il est ressuscité d'entre les morts; est
» monté aux cieux vers son Père; avant de quitter la
» terre, il a établi en sa place un grand Chef de la Religion.
» qui a résidé dans la grande ville, la capitale du monde.
» au-delà des grandes eaux. Il y est mort crucifié pour
» confirmer les vérités qu'il avoit apprises de Jésus, et
» qu'il avoit enseignées après lui au monde. Ce grand chef
» nommé St. Pierre, étoit comme un rocher, sur lequel
» Jésus a bâti son Eglise qui demeurera toujours, et les
» puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.
» Jésus a donné à St. Pierre des successeurs, pour instruire
» la terre de ses volontés et des moyens de salut; c'est-
» à-dire qu'après ce premier grand Chef, un autre re-
» vêtu de la même autorité lui a succédé; après le second,
» un troisième, après le troisième, un quatrième, etc.,
» jusqu'à présent, depuis 1800 ans. Nous sommes assurés
» par une si longue expérience, et par la parole infaillible
» du Maître de la vie, que l'Eglise aura toujours un chef
» visible sur la terre, jusqu'à la fin du monde, pour en-
» seigner les hommes en son nom. Eh bien! mes enfans,
» j'écrirai, moi qui vous parle, à ce grand Chef, qui est
» le Père de tous les Chrétiens, et j'ai la ferme confiance
» qu'il vous enverra une robe noire, comme il en a en-
» voyé une à vos frères, les Ottawas de l'Arbre-Croche. »
Pockégann repartit : « Mon Père, dis-moi la vérité; la
» robe noire que tu nous enverras restera-t-elle toujours
» avec nous, tes enfans? ou bien ne sera-t-elle parmi
» nous que pour un temps? Nous voulons une robe noire
» pour toujours. »

» M. Richard, qui avoit seulement l'intention d'envoyer mon frère à St-Joseph pour y passer quelques mois, durant lesquels cinq congrégations seroient privées de pasteurs, ne voulant pas d'ailleurs décourager ces bons Sauvages, auxquels il avoit fait des promesses souvent réitérées et non exécutées, s'engagea à ne point retirer la robe noire qu'il leur enverroit, avant d'en trouver une autre. Cette réponse satisfit Pockégann et ses compagnons; pour cimenter sa promesse M. Richard leur donna à tous des crucifix et des chapelets en présens, de sorte qu'ils s'en allèrent fort contens.

» Je consacre le peu de forces qui me restent à répandre les semences de la Foi parmi les bons sauvages Poutouatomis. J'ai les noms de vingt-quatre d'entre eux qui se sont présentés pour se faire instruire et baptiser; avec le temps le nombre s'accroîtra, et l'ouvrage ne manquera pas, *Si Deus voluerit*. Je suis trop vieux pour apprendre leur langue, je suis obligé de me servir d'interprètes assez ignorans eux-mêmes; et des païens vicieux, des Sauvages grossiers et sans instruction, n'ont guère d'intelligence dans les choses de Dieu. Par conséquent il faut de la patience, et la grâce du Saint-Esprit par-dessus tout. Demandez-la pour moi dans vos ferventes prières.

» Vous désirez sans doute savoir comment je vais m'y prendre : j'ai commencé par écrire le *Pater* d'après la prononciation de Pockégann; quand j'aurai par écrit d'une manière intelligible, les prières et les commandemens de Dieu, j'irai avec un interprète passer les jours et les nuits de cabane en cabane, pour instruire chaque hameau et chaque famille en particulier, et je les réunirai tous les dimanches. Sans doute je jeunerai quelquefois, car ils sont grands jeuneurs eux-mêmes, et depuis le départ de M. Rézé jusqu'à mon arrivée, ils avoient fait jeuner tous

les jours les enfans, garçons et filles, qu'ils destinoient au Baptême. Je vais établir une école qui me sera d'une grande utilité.

» Pendant toute la durée de mon séjour auprès d'eux, j'ai été logé chez le chef Pockégann, et j'ai été bien édifié en voyant des hommes et des femmes de 30 à 40 ans, venir matin et soir s'agenouiller auprès de lui et réciter leurs prières, comme des enfans auprès de leur père. La joie de ces bonnes gens, en voyant enfin dans leur village une robe noire si désirée, ne peut guère s'exprimer. J'ai confessé et prêché, mais je n'ai pas dit la Messe, faute d'autel; mon interprète leur à promis de venir résider parmi eux pour faire l'école, et on lui a assigné sur-le-champ une bonne cabane. Les Kikapous dans l'état de l'Illinois, vers le sud-ouest de Chicago, ayant appris que les Poutouatomis avoient une robe noire, ont envoyé leurs félicitations à Pockégann, l'assurant qu'ils étoient du même esprit (de la même Foi), et qu'ils désiroient aussi une robe noire; Pockégann leur a répondu qu'ils devoient faire comme lui pour en avoir une pour eux, et qu'il vouloit toujours garder celle qu'il avoit trouvée.

» *Oremus pro invicem; osculor te osculo sancto.*

» Stéph. Théod. Badin, *vicaire-général de Bardstown et de Cincinnati.* »

MISSION DU KENTUCKY.

Nous avons inséré, dans le quinzième numéro des Annales, des détails très-circonstanciés sur cette Mission, qui comprend, outre l'état du Kentucky, ceux du Tennessé, de l'Indiana et de l'Illinois. Il nous suffira donc aujourd'hui de dire que la Religion fait toujours des progrès dans ces contrées, et qu'on y voit très-souvent des protestans embrasser le Christianisme. Nous disons qu'ils embrassent le Christianisme; car, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un grand nombre d'entre eux, tirant les dernières conséquences des principes de Luther et de Calvin, vivent sans aucune croyance, et ne sont pas même baptisés.

Du reste, les préjugés anti-catholiques ont perdu, maintenant, une grande partie de leur puissance, malgré les efforts que font pour les accréditer les ministres des différentes sectes, qui, divisés entre eux sur tout le reste, ne sont d'accord que dans leur haine pour l'Eglise romaine. La faveur que la législature de Kentucky vient d'accorder à deux communautés de religieuses, et la discussion qui a eu lieu à ce sujet dans les deux chambres, prouvent les bonnes dispositions du gouvernement et des principaux habitans du pays à l'égard des catholiques. Voici le fait : les deux principales communautés de religieuses du diocèse de Bardstown, sont situées à Lorette et à Nazareth. Lorette est la maison-mère des Sœurs de la Croix; Nazareth est la maison-mère, des Sœurs de la Charité. Toutes les propriétés de ces deux établissemens consacrés à l'éducation des jeunes filles, avoient été acquises au

nom de l'Evêque, Mgr. Flaget. Ce Prélat, pour des raisons qu'il est inutile d'énumérer, et que, du reste, il est facile de comprendre, désiroit que les deux maisons eussent une existence légale, et pussent posséder en leur propre nom. Il présenta donc une requête à la chambre des représentans et au sénat, pour demander leur incorporation : l'affaire a été discutée ; plusieurs orateurs ont saisi l'occasion, pour exposer les services que les communautés religieuses rendent au pays, et l'incorporation a été accordée, à la presque unanimité des suffrages.

*Lettre de Mgr. Flaget, Evêque de Bardstown, à M. D. P.***

Bardstown, le 21 janvier 1830.

» Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous accuser la réception de votre lettre de change, de 787 liv. et 11 schelings sterlings, sur M. Wrigt et comp.ie, à Londres. J'ai reconnu aussi que vous aviez payé pour moi la somme de 1,000 fr. à M. G., prêtre, à Paris. Je fais de nouveau la même déclaration. Vous trouverez ci-inclus des détails sur l'incorporation des deux maisons-mères de nos communautés de filles. Ce sera un plaisir pour vous et pour les amis de notre Religion, de lire la discussion qui a eu lieu à ce sujet, dans notre législature Kentuckienne. Vous ne pourrez vous empêcher d'admirer la Providence qui tient les cœurs dans ses mains, et arrache la vérité, quand il lui plaît, de ceux mêmes qui seroient les plus intéressés à la cacher ou à la déguiser. Les deux couvens font la gloire de la Religion catholique dans notre état, soit par le nombre considérable des Religieuses (environ cent quatre-vingts dans les deux

monastères), soit aussi par l'éducation littéraire, morale et chrétienne, qu'y reçoivent les catholiques et les protestantes, les riches et les pauvres. Les orateurs qui ont appuyé la demande d'incorporation, n'ont pas manqué de faire ressortir les avantages dont le pays est redevable à ces deux congrégations. Ils les ont développés avec éloquence, et ont déterminé notre législature, toute protestante qu'elle est, à accorder presque unanimement une faveur d'autant plus extraordinaire, que c'est la première de ce genre qui ait jamais été accordée dans le Kentucky à des institutions de Filles, et surtout à des institutions purement catholiques. Ce qui est pour moi un puissant motif de satisfaction, c'est que maintenant ces deux communautés, par leur travail assidu, leur vie frugale, et une stricte économie, peuvent se suffire à elles-mêmes, indépendamment du produit de leur pensionnat. Je n'ai aussi que des actions de grâces à rendre à Dieu pour toutes les bénédictions qu'il répand sur mes Missionnaires établis çà et là, au nombre de vingt-deux, dans tout l'état du Kentucky. Ils sont pauvres en réalité, et encore plus, j'ai lieu de le croire, en esprit et en affection ; ils ont des forêts immenses à parcourir pour exercer leur ministère ; leurs jeûnes sont fréquens ; ils ont beaucoup d'instructions faire ; et après toutes ces fatigues, quand au bout de l'année ils se trouvent décemment habillés, et que leur cheval est vigoureux, ils sont contens ; car il y a long-temps qu'ils sont persuadés que les trésors de ce monde n'ont rien de commun avec eux.

» Nous avons aussi formé une société de laïques, sous le nom de Frères de la Mission. Leur but principal est de travailler à leur salut avec plus de soin que dans le monde ; leur but secondaire est de soulager les Missionnaires dans l'administration temporelle de leurs

églises. Parmi ces Frères, les uns sont agriculteurs, d'autres savent des métiers, et quelques-uns sont assez instruits pour tenir de petites écoles. Nous en avons deux, en ce moment, qui sont bons charpentiers (houses carpenters), et qui ont bâti, l'année passée, sur le même terrein, un joli monastère de filles, et une église paroissiale, avec une petite demeure pour le Prêtre qui dessert cette paroisse et cette communauté. L'ouvrage de ces deux frères a été évalué à plus de 4000 *gourdes*, que le missionnaire, qui a fait l'établissement, auroit été obligé de payer à des ouvriers du monde, tandis que ces bons Frères se sont contentés de leur nourriture, et d'un modique et très-modeste entretien. La congrégation des Frères de la Mission n'est pas encore nombreuse; elle est composée de neuf jeunes gens, dont six, qui sont âgés de plus de vingt-cinq ans, ont fait des vœux perpétuels; les autres, n'ayant pas cet âge, ne font que des vœux annuels, ou sont postulans. Leurs règles sont tirées en grande partie de celle de saint Bénoît. Ils portent dans l'église un habit religieux; leur chapelle, qui sert en même temps à une petite paroisse de catholiques établis dans le voisinage du couvent, est remarquable par sa propreté. Leur couvent est vaste, et solidement bâti en briques; leur plantation ou ferme a plus de trois cents arpens de bonne terre. Comme ils sont obligés de vaquer à des travaux pénibles, leur nourriture, sans être recherchée, est abondante. Ils gardent le silence toute la journée, excepté aux heures de récréation. Leur supérieur de religion est choisi par eux-mêmes; M. Chabrat, que vous connoissez, est leur supérieur ecclésiastique. Si Dieu, dans sa miséricorde, daigne bénir cette communauté, comme il a béni celle des Filles, un bien incalculable pour la Religion doit un jour en résulter. Enfin

mon séminaire contient vingt-cinq séminaristes, dont vingt étudient la Théologie; plusieurs ont des talens distingués, et tous me donnent beaucoup de consolation sous le rapport de la piété. Je suis, etc.

» BENOIT-JOSEPH, *évêque de Bardstown.* »

Lettre du même au même.

Bardstown, 14 avril 1830.

« VOUS trouverez ci-inclus l'acte d'incorporation de nos deux communautés de religieuses. Il y a deux mois, je vous ai fait passer par duplicata les détails des débats qui ont eu lieu dans notre législature à ce sujet. Ainsi vous aurez maintenant tout ce qui concerne cette incorporation, accordée par un corps législatif composé de protestans; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette incorporation est la première de son genre, et qu'elle suppose un changement d'idées presque miraculeux dans ceux qui l'ont accordée. Les préjugés en effet contre la Religion catholique vont en diminuant tous les jours : quatre ou cinq gazettes purement catholiques, dont deux sont rédigées par des Evêques, savoir Mgr. B. J. Fenwick, de Boston, et Mgr. J. England, de Charleston, prennent faveur de plus en plus et sont lues avec autant d'avidité par les protestans que par les catholiques. Vous ne sauriez croire les cruelles transes où cela jette les ministres des différentes sectes, qui ne peuvent rien prouver des calomnies qu'ils avancent, et qui sont aussitôt exposés aux yeux du public comme des fourbes et des imposteurs.

» L'Association de la Propagation de la Foi ne sauroit trop encourager l'Eglise de l'Amérique. Les conversions

des personnes qui [illegible] un rang distingué et [illegible] partout ; il y en a eu plus dans le [illegible] Lexington, depuis un an, dans cette classe, qu'il n'y en a eu pendant plus de quinze ans. Un de nos [illegible] baptisa deux hommes avec une grande solennité [illegible] présence d'une famille aisée et très-respectable : [illegible] l'aînée de huit enfans ; aucun de ces enfans n'a [illegible] baptême, excepté cette demoiselle ; le père et la [illegible] n'ont pas été baptisés eux-mêmes, mais depuis le [illegible] de leur fille aînée ils s'instruisent dans notre Religion ; ils ont envoyé une de leurs filles dans un de nos couvens, et très-probablement dans moins d'un an toute cette famille sera catholique. Je dois baptiser moi-même la fille aînée d'un de nos meilleurs avocats ; elle est âgée de 16 ans, fort instruite et pleine de bonnes dispositions ; cette cérémonie aura lieu le Samedi-Saint. Un de nos missionnaires me disoit hier, que dans le Jubilé accordé par le souverain Pontife Pie VIII, à l'occasion de son avénement, il avoit eu la consolation de recevoir dans l'Eglise quatre protestans, dont deux appartenoient à des familles riches, et qui ne pouvoient avoir d'autres motifs pour se convertir qu'une parfaite conviction. Enfin, je vous dirai encore en terminant, qu'un jeune avocat et la fille d'un médecin, qui ne sont ni l'un ni l'autre attachés à aucune religion, ont pris la résolution de recevoir le Baptême, et de se faire catholiques avant de s'unir par les liens du mariage. Le jeune homme a pris ses degrés dans notre collége, et la demoiselle a été instruite dans un de nos couvens : ce changement est le résultat de l'impression favorable pour notre Religion, qu'ils ont reçue dans nos maisons d'éducation. Je suis, etc.

» B. JOSEPH, *évêque de Bardstown.* »

INCORPORATION

DES COUVENS DE NAZARETH ET DE LORETTE.

Chambre des Représentans.

Séance du vendredi, 18 décembre 1829.

M. Morehead, membre de la commission d'éducation, présente à la chambre un Bill pour l'incorporation du pensionnat de jeunes demoiselles, appelé Nazareth près de Bardstown : la commission propose deux amendemens, l'un qui a pour objet de spécifier le nom des administrateurs du pensionnat, et l'autre réservant aux chambres le pouvoir de rappeler, annuler ou modifier à quelque époque que ce soit la charte d'incorporation.

Le président, M. Crittendent, dont la fille a été élevée à Nazareth, met les deux amendemens aux voix ; ils sont adoptés après quoi il est ordonné qu'une copie du Bill ; soit tirée pour la chambre, et qu'il soit lu une troisième fois ; mais sur la proposition de M. Tibbats, appuyée par M. Déclary et par M. Beall, on passe immédiatement à la décision. M. Harby demande qu'auparavant on fasse lecture du Bill.... La lecture faite, l'incorporation est mise aux voix et accordée à la majorité de cent voix contre deux.

M. Morehead présente, au nom de la même commission, un autre Bill pour l'incorporation du pensionnat de jeunes demoiselles, situé à Lorette, dans le comté de Washington, amendé comme le précédent ; les amendemens sont mis aux voix et adoptés.

M. Tibbats demande qu'il soit immédiatement décidé du Bill (adopté).

M. Rucker, représentant du comté de Calduell, se lève et exprime la crainte que la chambre ne procède avec trop de précipitation. Il ne voudroit point qu'on laissât prendre de l'ascendant à une secte religieuse quelconque. Il est ami de l'établissement dont il est question, mais il ne peut consentir à un acte qui mettroit la propriété de cet établissement à la discrétion d'une puissance étrangère, le Pape de Rome. Par l'acte même, l'Evêque est établi président du conseil des administrateurs; mais comme l'Evêque est choisi par le Pape de Rome, le Pape pourroit, par les ordres qu'il donneroit à l'Evêque, disposer à son gré de la propriété de l'établissement : je désire que la nomination des administrateurs soit faite par les membres de l'institution, et non laissée à l'Evêque placé sous l'influence d'un pouvoir étranger.

M. Forest répond, que le préopinant n'auroit point élevé une telle difficulté, s'il eût fait attention à la lecture de l'acte d'incorporation.

M. Rucker réplique qu'il a été attentif à la lecture, mais qu'elle n'a pas dissipé ses craintes; il redoute l'influence d'une puissance étrangère.

M. Beall fait remarquer que l'opposition de l'honorable membre prenoit peut-être sa source dans le nom que portoit l'institution.

M. Rucker répond que loin d'être opposé à l'institution, il lui étoit favorable; qu'il n'étoit nullement sectaire en fait de politique et de législation; qu'il agissoit non d'après des principes de secte, mais d'après des principes constitutionnels; qu'il s'opposoit à l'ascendant d'une secte religieuse quelconque, et à tout acte d'autorité d'un pouvoir étranger, le Pape de Rome, sur une propriété Américaine; il espère que la chambre voudra bien lui pardonner s'il est importun.

M. Tibbats cherche à détruire les craintes du préopinant. M. Rucker s'épouvante, dit-il, du pouvoir du Pape ; mais le temps n'est plus où ce pouvoir pourroit être représenté comme un épouvantail aux yeux des peuples d'Amérique. Si d'ailleurs l'influence du Pape étoit capable d'inspirer quelque crainte, ce seroit surtout dans l'état actuel des choses, puisque la propriété de Nazareth repose sur la tête de l'Evêque, auquel les membres de l'institution l'ont remise pour leur propre intérêt ; les lois ne les reconnoissant pas, elles sont forcées de confier leurs propriétés à quelqu'un, et il n'est personne en qui elles aient une confiance plus entière qu'en l'Evêque catholique. C'est donc ici que se trouve le danger : que l'Evêque vienne à mourir, le Pape, ajoute l'orateur d'un ton ironique, peut devenir son héritier et succéder à tous ses droits sur la propriété ; or l'objet du Bill proposé est de retirer la propriété des mains de l'Evêque, et de la confier à des administrateurs choisis par les chambres : c'est d'ailleurs un fait reconnu par tout homme sensé, quels que soient ses principes religieux, que les catholiques, quoique abandonnés à leurs propres forces, ont plus fait pour le bien de l'éducation dans les Etats-Unis, que les autres sectes religieuses. Maintenant qu'ils veulent nous faire partager de si grands avantages, est-il juste de leur refuser l'encouragement et la protection qu'ils ont droit d'attendre des deux chambres ? Je le dis avec regret, il est déplorable qu'à l'exception des établissemens catholiques, il n'y en ait pas un seul dans tout l'état du Kentucky, qui mérite véritablement la confiance du public ; nous devons donc faire nos efforts pour donner à l'éducation des femmes une base solide et permanente, et nous atteindrons ce but, au moins en partie, en adoptant le Bill qui nous est proposé.

M. Rucker se disculpe des vues étroites et des préjugés

de secte qu'on lui suppose. Il ajoute que ses principes constitutionnels sont la seule cause de son opposition au Bill ; que rien de ce qu'il a entendu ne dissipe ses inquiétudes ; qu'il est favorable à l'institution, mais qu'il ne peut consentir à ce qu'un pouvoir étranger puisse exercer son autorité sur une propriété située dans le Kentucky : qu'il désireroit que les sœurs nommassent elles-mêmes leurs administrateurs.

M. Calhoon, représentant du comté de Brakenridge, ne voit pas que les alarmes du préopinant *soient fondées*. Il cite pour exemple l'établissement de St-Joseph à Emmitsburg, incorporé par une assemblée du Maryland, sous le nom de Sœurs de la Charité, et celui des religieuses de la Visitation, également incorporé par le congrès des Etats-Unis. On ne peut supposer, dit-il, que le *congrès* et l'assemblée du Maryland aient agi d'une manière opposée aux principes de la constitution. Je pense *donc* que la requête présentée est juste, et que les catholiques ont des droits à la reconnoissance du pays pour les services qu'ils lui ont rendus, en y répandant les bienfaits de l'éducation.

M. Rucker déclare de nouveau qu'il redoute le pouvoir que le Bill donneroit au Pape de Rome, et qu'il s'y oppose, non dans des vues de secte, mais par égard pour les principes de la constitution.

M. Beall exprime la satisfaction qu'il éprouve d'avoir donné à l'honorable représentant du comté de *Caldwel* l'occasion d'exercer son talent pour la parole. Je savois, ajoute-t-il, qu'il étoit arrivé tout gonflé de discours, et je m'estime heureux de lui avoir fourni le moyen de se décharger d'une partie de son fardeau.

M. Rucker défend avec quelque chaleur la justesse de ses vues et la pureté de ses intentions. Il déclare qu'il s'oppose à l'acceptation du Bill par principes ; *qu'il votera* contre,

contre, mais qu'il acquiescera à la décision de la majorité. Le président, après avoir fait observer que toute personnalité est interdite, et qu'il est hors de propos de parler sur le même sujet plus qu'il n'est nécessaire, met la question aux voix. Le Bill est adopté à l'unanimité des suffrages, excepté pourtant celui de M. Rucker.

SÉNAT.

Les discussions du sénat s'étoient prolongées beaucoup plus qu'à l'ordinaire, et l'on proposoit l'ajournement, lorsque M. Hardin se lève, et fait connoître à la chambre que deux Ecclésiastiques attendent que l'on prononce sur deux petits Bills, qui ont pour objet l'incorporation de deux établissemens de femmes. Ces Ecclésiastiques avoient été priés de rester en ville, afin de donner au besoin les éclaircissemens qui pourroient être jugés nécessaires. Il propose donc à la chambre de passer à l'ordre du jour. La question mise aux voix est adoptée. Le secrétaire fait lecture de plusieurs autres Bills qui précèdent ceux dont il est question. Mais M. Allen ayant demandé que l'on passât à ces derniers, sa demande est accordée, et le secrétaire lit le Bill pour l'incorporation du pensionnat de jeunes demoiselles, situé à Nazareth, près de Bardstown.

M. *Hardin*. Plusieurs dames se sont réunies en société, en partie dans des vues religieuses, et en partie dans l'intention de travailler au bien public, et moi-même j'ai eu l'occasion d'admirer leur dévouement. Elles tiennent un pensionnat pour l'éducation des jeunes demoiselles, qui est à mes yeux le meilleur de cet état. La langue française y est enseignée par des dames nées en France. La musique et les autres parties de l'enseignement sont confiées à

des maîtresses qui ont toutes les qualités nécessaires pour s'acquitter de leur emploi avec distinction. Le caractère personnel et les vertus de ces bonnes religieuses sont au-dessus de toute louange : rien n'égale leur vigilance pour la conservation des mœurs de leurs jeunes élèves, et c'est à leurs soins que la société est redevable de quelques-uns de ses principaux ornemens. L'excellence de cet établissement est connue de plusieurs membres des deux chambres, qui y ont envoyé leurs filles pour les y faire élever; elle a même été sentie par les habitans de différens autres états; et de jeunes demoiselles du Missouri, du Mississipi, de la Louisiane, y ont été envoyées en grand nombre: ce qui a procuré au pays un autre avantage, celui d'y attirer des sommes considérables d'argent. Quoique le prix de la pension soit modéré, l'administration de la maison est conduite avec tant d'économie, que les dames qui la dirigent sont parvenues à faire d'assez fortes épargnes; de sorte qu'au moyen de quelques petites donations faites par les membres de leur propre corps, et avec l'assistance de l'Evêque, elles ont acheté un fonds de terre d'une très-grande étendue, et fait des augmentations peut-être jusqu'à la valeur de 50,000 piastres. Cependant tandis que les sœurs travailloient ainsi en faveur de la vertu et de l'instruction, les difficultés ne leur manquoient point, et ces difficultés, comme l'Evêque me l'a déclaré souvent, leur venoient de ce qu'elles n'avoient pas d'existence légale. Elles ont été obligées de remettre leur propriété entre les mains de l'Evêque, en qui elles ont une confiance sans bornes; et il est même probable qu'elles s'inquièteroient peu d'être incorporées, s'il devoit toujours vivre; mais les risques que leurs propriétés peuvent courir après sa mort, leur font désirer d'en assurer la succession à leur société, au moyen d'une incorporation. Ces difficultés ne

sont pourtant pas les seules auxquelles il faille obvier : les sœurs ne pouvant pas elles-mêmes passer les différens contrats, et traiter toutes les affaires temporelles qui se font dans un établissement aussi étendu, sont obligées d'employer un homme pour prendre ce soin ; et comme les achats se montent à des sommes considérables, il est difficile de savoir quelles sont les personnes au nom desquelles se passent les actes, et se contractent les dettes. De même, si la pension de leurs élèves reste sans être payée, il n'est pas aisé de déterminer au nom de qui l'on doit en poursuivre le recouvrement ; et si l'on avance contre l'institution des prétentions que les sœurs croient injustes, car il est hors de doute qu'elles feroient droit sur-le-champ à celles qu'elles jugeroient fondées, il n'y a personne sous le nom de qui elles puissent légalement être attaquées. Il est donc extrêmement à désirer que par la formation d'une corporation, on obvie à ces difficultés et à beaucoup d'autres. Les deux chambres ont déjà beaucoup fait pour d'autres établissemens fondés par différentes sociétés religieuses ; c'est effectivement la seule manière efficace de faire fleurir l'éducation. Tous les autres moyens que l'on a pris, sont en grande partie demeurés sans effet ; tandis qu'en secondant les différentes sectes dans les soins qu'elles se donnent pour la diffusion de l'instruction, on doit avancer beaucoup. Les Presbytériens, les Baptistes, et même, si je ne me trompe pas, les Presbytériens du Cumberland ont reçu une charte d'incorporation. De leur côté les catholiques ont obtenu celle du collége de Saint-Joseph. Après avoir tant fait pour l'éducation des garçons, ne fera-t-on rien pour l'éducation des filles, qui forment une portion si importante et si intéressante de la société ? Les femmes sont en quelque manière une race proscrite ; nous les avons éloignées de la

discussion des affaires d'état; faudra-t-il encore les rendre étrangères aux avantages de l'éducation? Ne seroit-ce pas d'ailleurs manquer de générosité, que de refuser la protection des chambres à des femmes sans appui, et qui cependant ont fait de si grandes choses pour la vertu, la piété, la charité et l'instruction? J'ai la confiance que le Sénat n'hésitera point à accorder le Bill.

M. *Rudd* se lève pour appuyer l'opinion de M. Hardin, et fait connoître qu'il avoit lui-même à soutenir la demande d'une charte pour une institution semblable, située dans le comté de Washington, et appelée Lorette. La nature de l'institution, dit-il, a été parfaitement expliquée, à l'exception du terme de religieuses, dont on s'est servi par méprise. Elles ne sont point proprement religieuses; car par religieuses, les catholiques entendent des femmes qui se dévouent aux austérités de la vie religieuse, en contractant des obligations perpétuelles; les sœurs de la Charité ne s'engagent que pour un an, à l'expiration duquel elles sont parfaitement libres de quitter l'institut et de se marier. Elles se consacrent à l'éducation des filles, et personne, je pense, n'ignore combien ce point a été négligé; cependant rien de plus important. C'est aux femmes qu'est réservé le soin de donner à l'esprit des enfans la première culture, et à cet égard notre sexe leur est redevable. Des préjugés existent même dans l'esprit d'hommes éclairés, qui, sur cet article, sont excusables, si l'on considère le soin qu'on a pris de présenter les principes catholiques dans un faux jour. On pense peut-être que les catholiques sont en matières temporelles comme en matières spirituelles, sous la puissance du Pape, et que le Bill lui donnera quelque influence sur la propriété de ces dames; mais qui ne sait que le pouvoir reconnu par les catholiques dans le Pape

est un pouvoir spirituel? Les catholiques d'Irlande déclarent avec serment qu'en matière civile, ils ne lui doivent aucune obéissance.

Ces mêmes catholiques irlandais ont donné dernièrement une preuve de leurs bonnes dispositions à l'égard de ceux mêmes qui ne partagent pas leur croyance religieuse, puisqu'ils ont demandé le soulagement des protestans dissidens, avant même d'avoir obtenu leur propre émancipation. Les catholiques n'ont-ils pas été trouvés toujours bons citoyens, quand ils ont été appelés, soit à siéger dans les conseils de leur pays, soit à en soutenir les droits, au jour du péril, sur le champ de bataille? Le catholique qui trahiroit sa patrie, mériteroit les plus fortes censures de l'Eglise. Conformément à la grande charte de nos libertés, ils jouissent des mêmes droits que les autres citoyens : j'ai donc la confiance que le sénat leur accordera la juste requête qu'ils présentent.

La question si le Bill seroit lu une deuxième fois, est mise aux voix, et passe à la majorité de 31 contre 4.

M. *Hardin* propose de dispenser de la deuxième et troisième lecture, et de prononcer immédiatement sur le Bill, puisque l'objet en étoit parfaitement compris.

Un membre, dont nous ignorons le nom, s'oppose à la dispense, parce qu'il désire peser plus attentivement les différentes clauses du Bill.

M. *Rudd* fait observer que peut-être l'on pense que l'Evêque est président de droit, ce qui n'est pas. Il est vrai que l'Evêque actuel est président, mais à sa mort les administrateurs doivent nommer le président, comme ils nomment à toute autre place vacante.

M. *Maupin* demande, si dans le cas où une dame quitteroit l'institution, elle recouvreroit la propriété qu'elle auroit donnée en y entrant. M. Hardin répond qu'il ne

savoit pas qu'aucune dame fût obligée de faire, en entrant, une donation de sa propriété; mais si elle le faisoit, elle seroit dans le cas de toute autre femme, qui, après l'âge de vingt-un ans, peut disposer légalement de ce qu'elle possède. — La question, si l'on peut dispenser des règles de la chambre qui ordonnent une deuxième et troisième lecture, est mise aux voix, et passe à la majorité de 31 contre 4. — L'admission du Bill est elle-même mise aux voix, et obtient la même majorité.

M. *Hardin* propose que l'acte d'incorporation du pensionnat de Lorette, soit accordé sans lecture, puisqu'il n'est que la copie littérale du précédent, à l'exception du nom des administrateurs et de la limitation de 5,000 piastres, au lieu de 10,000. Un membre s'y oppose, le Bill est lu. Une majorité de 31 voix contre 4 décide qu'il sera lu une seconde fois. M. Hardin demande une dispense de la deuxième lecture; il demanderoit même une dispense de la troisième, si la clause autorisant les membres à modifier ou à rappeler l'acte, n'y avoit pas été omise. M. Rudd remarque que cette omission n'étoit qu'une simple inadvertance du secrétaire; puisqu'un membre de la chambre des représentans, alors présent, certifioit l'adoption de cette clause dans cette chambre comme amendement; la clause est proposée comme amendement, et adoptée à l'unanimité. Le Bill lui-même mis aux voix, est adopté à la majorité de 31 contre 4.

Acte d'incorporation de l'institution littéraire et bienfaisante des jeunes demoiselles de Nazareth, près de Bardstown, passé le 29 décembre 1829.

Attendu qu'il a été représenté à l'assemblée générale de la république du Kentucky, qu'il existe une institution

littéraire et bienfaisante de jeunes demoiselles, appelée Nazareth, près de Bardstown, établie et soutenue par une association de femmes, au moyen de leurs propres ressources, efforts et industrie, et que l'entrée de ladite institution a été ouverte et est libre aux personnes de toute espèce de profession religieuse, les directrices de l'institution n'exigeant de leurs élèves que l'observance des devoirs moraux et des règles de ladite institution, à l'entrée desdites élèves et pendant leur séjour dans la maison; et attendu qu'il est conforme à l'esprit de cette république, et aux sentimens de cette législature d'encourager toute institution tendant à la diffusion de la science et de la morale; en conséquence,

Art. 1.er Il a été arrêté par l'assemblée générale du Kentucky, que ladite institution sera appelée et connue sous le nom d'institution littéraire et bienfaisante de Nazareth, sous la surintendance du conseil des administrateurs désignés et choisis comme il est ici spécifié.

Art. 2. Il est arrêté de plus que ledit conseil des administrateurs sera composé de six personnes, outre le modérateur, et que Benoît-Joseph Flaget sera et est par le présent acte revêtu de la charge de modérateur, et que les personnes suivantes seront et sont par le présent acte constituées administrateurs de ladite institution; savoir: Jean-Baptiste David, François Patrick Kenrick, Benjamin Chapèze, Augustin Robertson, Catherine Spalding et Angèle Spinck. Ledit modérateur, les administrateurs et leurs successeurs, sous le nom de conseil des administrateurs de l'institution littéraire et bienfaisante de Nazareth, formeront un corps politique et incorporé, et se succéderont à perpétuité; et sous ce nom ils peuvent poursuivre et être poursuivis, attaquer et être attaqués devant toute cour, juges ou juges de paix, ou corps créé par la loi,

[illegible]

[illegible] que les corps incorporés [illegible] par [illegible] à la nature, aux principes et aux règles [illegible] institution, pourvu cependant que les rentes et revenus acquis par ce corps incorporé n'excèdent en aucun temps la somme annuelle de dix mille piastres.

ART. 3. Il est arrêté de plus que ledit Benoît-Joseph Flaget restera revêtu de la charge de modérateur dudit conseil des administrateurs durant sa vie naturelle, et qu'à sa mort ou résignation, elle passera à la personne que la majorité des administrateurs assemblés en conseil élira pour remplir ladite charge, et que la personne élue restera revêtue de ladite charge jusqu'à sa mort ou résignation. Chacun ou chacune des administrateurs ou des administratrices ci-désignés, remplira sa charge pendant sa vie naturelle, à moins qu'il ou qu'elle ne soit écartée de sa charge d'administrateur ou d'administratrice par le vote du conseil des administrateurs légalement assemblés et agissant comme il est ci-après spécifié; et en cas de vacance de la charge d'administrateur par mort, résiliation, éloignement ou autrement, ledit conseil des administrateurs sera et est par le présent acte autorisé à remplir la charge

vacante en établissant un nouveau membre pour agir comme administrateur, et ainsi à perpétuité, afin de conserver la succession dudit corps incorporé.

Art. 4. Il est arrêté de plus que ledit Benoît-Joseph Flaget et ses successeurs dans la charge de modérateur, comme il a été dit ci-dessus, sera président du conseil des administrateurs; et en cas d'absence desdites assemblées pour cause de maladie ou autre empêchement, il aura le pouvoir, et par le présent acte il est autorisé à nommer par écrit la personne qui pendant son absence agira comme modérateur ou président. Les administrateurs ou la majorité des administrateurs, savoir, quatre personnes, y compris ledit modérateur, formeront un nombre compétent pour délibérer, et seront autorisés, comme ils le sont par le présent acte, à passer à la majorité des administrateurs alors présens tels statuts et règlemens qui ne seront pas contraires à la constitution des Etats-Unis, à celle de cet état ou aux lois qui le régissent, et qui s'accordent avec la nature et les règles de ladite institution. Ledit corps incorporé s'assemblera tous les six mois, savoir : le premier lundi de mai et le premier lundi de novembre, à onze heures du matin, dans la maison de ladite institution, appelée Nazareth, comme il a été dit ci-dessus, ou à tel autre lieu, que le conseil, dans une assemblée régulière, indiquera; ou à tel autre temps que ledit corps incorporé déterminera; pourvu que nulle assemblée dudit conseil ne se tienne en d'autre lieu ou en d'autre temps que ceux désignés ici, ou qui seront dans la suite déterminés par ledit conseil; à moins que le modérateur ou président du précédent conseil, régulièrement assemblé, n'ait convoqué une telle assemblée, et n'en ait dûment donné avis aux administrateurs par une invitation écrite de s'y rendre, envoyée et remise à eux, ou à une majo-

rité d'entre eux, au moins trois jours avant la tenue
telle assemblée. Et en cas que le modérateur ne
qu'il soit dans l'impossibilité, pour quelque raison
soit, d'assister aux assemblées ainsi dûment conv
et qu'il néglige aussi de désigner par écrit quelque
sonne pour le remplacer comme modérateur ou pré
dans ces assemblées, les administrateurs présens à cet
assemblée, ou la majorité d'entre eux, seront et
par le présent acte autorisés à choisir, soit de leur p
corps, soit autrement, une personne qui dans cette
semblée remplisse la place et exerce le pouvoir de m
rateur. Ladite corporation tiendra pareillement un li
des livres, et y enregistrera les délibérations; le pré
ou modérateur, et le secrétaire desdites assemblées
ront leur nom au bas des délibérations ainsi enregis
et quand ils en seront requis, ils en laisseront pre
connoissance aux personnes qui peuvent exprimer l'
tion d'envoyer des élèves à ladite institution, ou
d'autres causes justes et raisonnables de faire lecture
registres. Ladite corporation peut avoir aussi un sceau
lequel on peut graver, selon qu'il sera jugé conven
toute devise ou inscription que ce soit, et elle p
changer ou briser ledit sceau à volonté. Cependant
législature se réserve à elle-même le pouvoir de rapp
annuler ou modifier, à quelque temps que ce soit
charte d'incorporation accordée par cet acte.

MISSION DU MISSOURI.

Le diocèse de la Nouvelle-Orléans étoit primitivement formé de toute la Louisiane, c'est-à-dire de toute cette partie de l'Amérique du Nord, qui renferme aujourd'hui les Etats de la Louisiane, du Mississipi, de l'Arkansas et du Missouri. Par un rescrit du 20 mars 1827, le souverain Pontife Léon XII détacha de ce diocèse les états du Missouri et de l'Arkansas, dont il forma le diocèse de Saint-Louis; il nomma au nouveau siége Mgr. Rosati, déjà Evêque de Tenagre, *in partibus*, et coadjuteur de la Nouvelle-Orléans. Ce Prélat resta en outre chargé de l'administration apostolique de ce dernier diocèse, jusqu'au 4 août 1829, époque à laquelle le Pape Pie VIII pourvut à ce siége par la nomination de M. de Nekère.

Il y a dans l'état du Missouri, deux missions de Sauvages, l'une chez les Kansas, sur les bords de la rivière de même nom, et l'autre chez les Osages, sur les bords de la rivière Niocho. Celle-ci est confiée aux Jésuites de Florissant. Nous avons inséré dans le XVIII.e numéro des Annales, une lettre du P. Van Quicken Born, dans laquelle ce missionnaire rend compte de sa première visite chez les Osages. Nous donnons aujourd'hui une relation dans laquelle il raconte son second voyage, et expose le plan qu'il a conçu pour la conversion de ces pauvres habitans des bois.

Lettre du R. P. Charles Van Quicken Born, de la compagnie de Jésus, au R. P. Ros... de la même compagnie.

Saint-Ferdinand, le 10 mars 1829.

Mon révérend père,

« Vous nous avez donné une marque bien sensible de votre charité envers nous, par vos lettres et par les secours que vous nous avez accordés: l'assistance que vous voulez bien donner à l'œuvre qui nous a été confiée nous encourage beaucoup. Il est bien certain que si nous étions livrés à nos propres ressources, nous ne pourrions jamais obtenir de grands résultats de nos travaux, dans un pays ou notre dénûment a été tel, que pour subsister il a fallu labourer la terre de nos propres mains; mais la Providence ne nous abandonnera pas, et comme il n'y a point ici de libéralisme ou de philosophisme qui puisse légalement empêcher l'établissement et la propagation de notre sainte Religion, l'on peut croire que ce pays est un de ceux où Dieu, dans ces temps malheureux, a réservé de nouvelles conquêtes à son Eglise.

» J'ai à vous entretenir, aujourd'hui, d'un second voyage que j'ai fait chez les Indiens, de notre maison de Saint-Charles et des missions qui en dépendent, du collége que nous espérons établir à Saint-Louis, de notre séminaire Indien, et enfin de l'établissement projeté, pour les Indiens élevés dans ce séminaire et nouvellement mariés. Tous ces objets exciteront sans doute votre intérêt, et

peut-être celui des personnes pieuses auxquelles vous communiquerez ma lettre.

» 1.° Voyage chez les Indiens. A mon arrivée au village indien, je trouvai mes chers néophytes fortement sollicités par les ministres presbytériens, qui ont deux établissemens dans le voisinage, et de plus une station où réside un missionnaire, qui depuis 6 ou 7 ans n'a encore converti aucun Indien. Ces Messieurs disoient que ma religion étoit bonne, mais que la leur l'étoit aussi; qu'entre eux et nous il n'y avoit qu'une petite différence, et cela seulement dans des choses extérieures. Aucun des néophytes ne s'étoit laissé persuader; mais ils étoïent extrêmement gênés; car dépendant des ministres dans leurs besoins temporels, et plusieurs demeurant dans leurs établissemens, ils ne pouvoient en obtenir la permission de venir assister à ma Messe ou à mes instructions. Cependant toutes ces oppositions ne m'empêchèrent pas de fortifier les néophytes dans la Foi, d'administrer les très-saints sacremens à plusieurs, et même de faire de nouvelles conquêtes à la Foi : j'administrai le Baptême à dix-sept individus en plusieurs lieux habités par les Osages. Parmi un assez grand nombre d'adultes de cette nation, qui exprimoient le désir d'être baptisés, je n'en ai pu trouver encore cette fois que six ou sept qui fussent dignes de cette grâce. Leur vie sauvage est un grand obstacle à leur conversion. A mon arrivée au grand village (il y en a quatre qui appartiennent à cette nation), je trouvai les Indiens très-occupés d'une expédition guerrière. Ce n'est point le chef de la nation et du village qui a le droit de commander les soldats; mais le Partisan. Pour être Partisan, il faut être en possession d'une natte dans laquelle doit se trouver un épervier enveloppé de langes, avec certaines cérémonies, par des personnes désignées à cet effet; il faut

de plus s'associer un certain nombre de braves qui s'engagent à obéir; et enfin le Partisan doit avoir eu un rêve qui lui promette le succès. Lorsque j'arrivai, le Partisan s'étoit fait un fort parti, consistant en deux cent cinquante hommes; il ne lui manquoit que le rêve requis, et pour l'obtenir il se tenoit enfermé depuis plusieurs jours; les principaux du village montroient beaucoup de jalousie contre lui, et tâchoient de détruire son parti par des rêves contraires. Ces rêveurs venoient quelquefois troubler notre repos, même dans notre cabane; ils disoient que les jeunes gens qui partiroient, ne reverroient jamais plus leurs amis; et la consternation se répandit dans plusieurs familles. Cependant le Partisan n'en continuoit pas moins ses préparatifs; et le jour fut fixé où la danse guerrière et le dernier adieu devoient avoir lieu. J'y fus invité par le grand chef. Elle se fit devant la maison qu'il habitoit et que le gouvernement lui avoit fait bâtir depuis peu. Je m'y rendis avec le sous-agent et quelques traiteurs (1), et je fus reçu par le chef avec beaucoup de politesse. Il avoit eu soin de me préparer une place, devant une fenêtre qui donnoit sur l'endroit où la danse devoit avoir lieu. Il y avoit deux bandes de danseurs et les musiciens, en tout vingt-quatre personnes. Il y avoit des hommes désignés pour maintenir l'ordre; on fixa les limites que les spectateurs ne pouvoient pas passer, sous peine de recevoir des coups de bâton sur l'endroit et à l'instant même. Il étoit fort tard lorsque la cérémonie commença; et pour remplacer les lampes dont on ne connoît pas l'usage, on avoit allumé sur différens points des feux qui éclairoient

---

(1) On appelle traiteurs, les commerçans qui vont faire la traite des fourrures chez les Sauvages.

assez bien la place; les musiciens se trouvoient à une extrémité, et les danseurs, à l'autre. Les premiers avoient quatre sortes d'instrumens : une espèce de tambour, un hochet tel qu'on en donne aux enfans en Europe, un triangle et des baguettes pour faire du bruit et battre la mesure. Ces musiciens chantent tandis qu'il frappent leurs instrumens, et les danseurs chantent aussi; le tout produit un son lugubre et excite à la fureur; les danseurs sont décorés de tout ce qu'il y a de beau aux yeux d'un Sauvage. Quelques-uns ont un habit d'écarlate; d'autres ont le corps peint de diverses couleurs; quelques-uns portent sur leur tête un bandage orné de jolies plumes; il y en a qui ont sur le dos la peau d'un oiseau très-rare, ou celle d'un énorme serpent. Tous portent leur casse-tête, leur hache, leur carquois. Dans la danse ils font preuve de souplesse dans les membres et d'une agilité étonnante. Les chansons ne leur manquent pas, et leur chant est accompagné de gestes qui font voir aux spectateurs comment ils attaqueront et vaincront leurs ennemis. Leurs gestes et leurs cris sont barbares à l'excès; et lorsque leur fureur simulée est à son comble, ils les font simultanément, et tous d'accord avec la mesure qu'on ne cesse de battre; je remarquai que cela faisoit une telle impression sur les jeunes gens, et sur tous les spectateurs, qu'ils paroissoient parfois comme hors d'eux-mêmes. Ce qui m'étonna le plus, c'est que pendant quatre ou cinq heures que cela dura, on ne vit pas le moindre désordre, la plus légère indécence; quoique tout le village y fût réuni, il régnoit le plus profond silence, excepté quand les danseurs provoquoient les cris des autres. Il y avoit en ce moment, au village, des prisonniers Panis; on les fit venir vers la fin de la danse, et on les obligea de danser aussi; mais on les traitoit avec beaucoup de douceur. On étoit convenu que les

femmes ne danseroient pas. L'usage est que les hommes et les femmes dansent séparément. Tout se passa tranquillement; l'expédition guerrière n'eut pas lieu, le parti ayant été retenu par les menaces que le sous-agent leur fit de la part du gouvernement. Le chef m'avoit préparé un logement chez lui. Il avoit deux charmans garçons de 8 à 10 ans. J'avois apporté des présens, chose qu'il ne faut jamais oublier; c'étoient des couteaux pour les enfans; le médecin, ou celui à qui l'on donne ce titre, les trouva fort de son goût et voulut en avoir un; il vint me voir, et me dit qu'étant médecin, il étoit souvent obligé de saigner, et qu'il désiroit avoir un couteau pour cette opération: je lui en offris un qu'il accepta avec beaucoup de satisfaction. Dans une visite, j'avois promis aux deux chefs de ce village, qu'en considération de la bonne réception qu'ils m'avoient faite, je prendrois un ou deux de leurs fils à notre séminaire; je leur dis que j'étois prêt à tenir parole; ils me répondirent qu'ils me donneroient leurs enfans.

» De ce village, je partis pour un autre. On y étoit plus tranquille, ou moins agité; car ces pauvres gens sont presque toujours en guerre. J'y pus prêcher et faire des instructions; j'administrai les sacremens à quelques-uns, et j'y bénis un mariage. Dans un autre village, où je fus appelé pour baptiser quelques enfans, je manquai de tomber entre les mains des ennemis. Le gouvernement y avoit aussi fait bâtir une maison pour le chef, et l'agent alla l'en mettre en possession, en présence de tous les Indiens du village. Parmi les orateurs qui vinrent haranguer l'agent, il y en eut un qui parla ainsi: « Mon père, notre
» chef, pour nous exciter à nous battre vaillamment con-
» tre nos ennemis, a promis que celui qui frapperoit le
» premier un Panis (nation ennemie des Osages),
» pourroit choisir dans les annuités (marchandises que

le

» le gouvernement donne aux Indiens pendant quelques an-
» nées en paiement de leurs terres) la pièce qu'il voudra.
» C'est moi qui ai frappé nos ennemis le premier, et je viens
» ici pour vous le dire. » Il montra les endroits de son corps où il avoit été percé de deux flèches; les blessures n'étoient pas encore fermées. En effet, ayant rencontré l'ennemi, il se mit à courir, le casse-tête à la main, pour donner le premier coup. Mais avant qu'il pût joindre son antagoniste, il fut atteint d'une flèche qui lui entra dans le côté droit, et dont la pointe sortit par le dos, de sorte qu'elle lui resta dans le corps. Continuant sa course il reçut au côté gauche, un peu au-dessous du cœur, une autre flèche qui le perça également d'outre en outre. Néanmoins il se précipita sur son ennemi avec ses deux flèches dans le corps; mais au moment où il alloit le frapper, il en reçut lui-même un coup sur les épaules qui ne l'empêcha pas de décharger son casse-tête. Toutefois il ne put terrasser son ennemi, et celui-ci, devenu plus furieux, lui fit une grande blessure sur la hanche, et alloit lui donner le coup de la mort, lorsqu'il fut tué lui-même par les flèches des Osages accourus au secours de leur compatriote. J'ai pensé que le récit de ce trait de bravoure ne vous déplairoit pas. Les harangues durèrent fort long-temps. J'avois vingt milles à faire pour retourner à ma cabane, et j'en avois déjà fait vingt autres dans la journée. Mon cheval étoit très-fatigué, et même un peu blessé. On me pressa de rester, et l'on m'offrit la maison neuve du chef, où sa famille ne devoit se transporter que dans quelques jours. Je refusai et partis. Mais ayant fait un peu de chemin, et voyant que mon cheval n'en pouvoit plus, je fus tenté de retourner sur mes pas; heureusement je ne le fis pas; car les ennemis vinrent cette nuit-là même s'emparer de la maison où j'aurois dû loger. Les

Osages les y attaquèrent. Il y eut trois hommes tués et un quatrième blessé à mort. Dans les ténèbres, on m'auroit moi-même pris pour un ennemi, et j'aurois vraisemblablement péri sous les haches des Sauvages.

» Vous observez, mon R. P., que je ne vous dis pas que j'aie assemblé les habitans des différens villages pour leur annoncer la parole de Dieu. Je ne crus pas devoir le tenter; la raison en est qu'un Indien ne se rend jamais à l'invitation d'un étranger. Il faut d'abord être connu d'eux et avoir mérité leur confiance. Dans ma seconde visite, j'ai parlé de Religion aux chefs et aux *braves ;* ils m'ont écouté, mais sans se déclarer; cependant ils m'ont confié leurs enfans. Nous avons maintenant parmi notre jeunesse indienne quatre jeunes fils de chefs; j'en amenai un moi-même; les trois autres, avec un quatrième qui n'est pas fils de chef, m'ont été amenés par l'agent. Comme celui qui m'a accompagné ici me fut donné avec quelques cérémonies, je pense que vous en lirez le détail avec plaisir. Le père du jeune homme étoit absent; le manque de vivres l'avoit obligé d'aller à la chasse du bœuf sauvage. Il avoit laissé l'ordre à sa femme de me remettre son fils. Le jour de mon départ étant donc arrivé, la mère, avec les deux sœurs du petit prince, précédées d'un crieur et accompagnées de plusieurs de leurs amis, vinrent à la cabane où je logeois. Le petit prince portoit tous ses trésors sur lui; ils consistoient dans une paire de souliers, une couverture et quelques plumes qu'il avoit sur la tête. La mère et les filles s'assirent sur le plancher. Le crieur prit la parole, et, tenant le prince par la main, me dit : « Mon Père, voici qu'au nom du chef, je vous » donne cet enfant; il est maintenant à vous; nous nous » attendons à recevoir de ses nouvelles de temps en » temps. » Je pris le petit prince, en disant que je lui

servirois de père et de mère, que j'aurois toujours la marmite pleine pour lui; qu'il pourroit manger des pommes autant qu'il voudroit; qu'on lui apprendroit à vivre comme les blancs, et à servir le grand Esprit. Ses petits compagnons, qui étoient présens, montroient leur joie en entendant la quantité de pommes qu'il pourroit manger, et sembloient envier son bonheur. Les préparatifs du départ étant faits, on se rendit sur les bords de la rivière Niocho qui passe près du village et qui se décharge dans la rivière Arkansas. On fit traverser nos chevaux à la nage; le jeune prince alla encore embrasser sa mère, dit adieu à ses sœurs, salua ses compagnons et vint se mettre avec moi dans un canot, qui nous transporta à l'autre bord. On prépara nos chevaux, le petit prince se mit sur celui que je lui avois destiné, regarda encore une fois du côté du village qu'il quittoit, puis fit claquer son fouet, et nous fûmes bientôt hors de la vue de tous ses parens et amis.

» La saison étoit très-rigoureuse pour les voyageurs: nous eûmes tous les jours un vent de nord-ouest très-violent et extrêmement froid qui continuoit pendant la nuit, et la gelée étoit très-forte. Cependant il falloit coucher à la belle étoile, et nous n'avions pas même de tente. Après quelques jours de marche, nous trouvâmes les rivières hautes, et on ne pouvoit plus les passer à gué. Notre guide ne le savoit pas; il voulut passer la première à cheval, et peu s'en fallut qu'il ne se noyât. J'en fus effrayé et me déterminai à attendre un jour avec le petit prince, pour laisser diminuer les eaux. Les vivres étoient de notre côté, notre guide dut jeuner : la rivière étoit trop large pour qu'on pût lui rien jeter. Le lendemain, les eaux n'avoient baissé que de six pouces. Nos vivres ne nous permettoient pas d'attendre long-temps; d'ailleurs il pou-

voit pleuvoir encore, et nous étions entre deux rivières. Il avoit gelé toute la nuit, et l'eau étoit excessivement froide. Une autre circonstance augmentoit encore notre embarras : dans ces sortes de voyages, il faut toujours apporter sa chapelle, une peau d'ours, des couvertures et des provisions. Avec ce fardeau, nos chevaux ne pouvoient nous porter à la nage ; il fallut donc lier notre bagage sur leurs dos, et les faire nager sans cavalier. Mais lorsque ces pauvres animaux furent au milieu de la rivière, se sentant incommodés de leurs fardeaux, l'un commença à reposer sa tête sur le dos de l'autre, ce qui força celui-ci de plonger; puis, s'étant dégagé, il voulut faire la même chose à son compagnon, qui, à son tour, alloit au fond : de sorte que nous les vîmes en grand danger de se noyer tous les deux. Cependant à force de leur jeter des pierres, on les fit sortir; mais le malheur voulut qu'ils revinssent au même bord. Il fallut essayer de nouveau; nous fîmes une bonne provision de cailloux, et à force de leur en jeter, nous les fîmes parvenir de l'autre côté. Là notre guide les déchargea, puis il nous les renvoya. Il falloit passer à notre tour. Je fis partir mon petit prince le premier; il ne fit pas de difficulté. Il se tint bien à cheval, et cela fut fort heureux; car le cheval, fatigué de tant de traversées, lorsqu'il fut au milieu de la rivière, fit tous ses efforts pour se décharger de son fardeau. Cela n'étoit pas encourageant, mais il falloit bien suivre. Je me recommandai à mon Ange gardien et j'entrai dans la rivière. Le pauvre animal essaya aussi plusieurs fois de se débarrasser de moi, et souvent je n'avois que la bouche hors de l'eau. Je tins ferme et arrivai à l'autre bord, où nous prîmes notre temps pour sécher nos habits. Quelques jours après, un bon nageur et son cheval se noyèrent dans cette même rivière. Nous continuâmes notre route, dès que nous le

pûmes. Mais nous n'avions pas fait une journée de chemin, que nous trouvâmes les prairies par lesquelles nous devions passer inondées à perte de vue. Il fallut changer de route, et après trois journées de marche nous vîmes qu'il devenoit très-dangereux de continuer notre voyage par terre. Nous étions alors parvenus au dernier village des Indiens, et tous les habitans sortoient de leurs cabanes pour voir le fils du chef qui m'accompagnoit. Je fis construire un canot, et nous nous embarquâmes sur la rivière Osage, qui se jette dans le Missouri, à quatre cents milles du lieu d'où nous partîmes. Après un voyage de dix jours, où nous eûmes à souffrir de la faim et de la grêle, nous arrivâmes à l'embouchure. Je dis que nous souffrîmes de la faim, à l'exception toutefois du petit prince. Les vivres que nous avoit achetés notre guide étoient gâtés, et nous n'avions pour toute provision que du lard, dont mon estomac ne s'accommodoit pas. Le jeune prince paroissoit étonné de ma délicatesse, et à chaque repas il mangeoit trois tranches de ce lard, avec appétit, sans que cela lui fît le moindre mal. Lorsque nous fûmes entrés dans le Missouri, il ne nous restoit plus que cent trente milles à parcourir. Nous en fîmes plus de cent en un jour, et le lendemain nous arrivâmes au séminaire, où le prince fut reçu avec beaucoup de cordialité.

2.° Saint-Charles. Saint-Charles est une petite ville (la seconde de l'Etat, Saint-Louis étant la première), située sur la rive gauche du Missouri, à dix milles de notre séminaire indien. On y compte cent sept familles catholiques, presque toutes très-pauvres et venant du Canada. On y a bâti une église en pierres, très-belle pour le pays; la façade est en pierres de taille, avec une jolie corniche soutenue par quatre pilastres. Elle a quatre-vingts pieds de long, quarante de large, et vingt-neuf de hauteur. C'est

la seule, dans tout le diocèse, qui soit plâtrée. Elle fut solennellement consacrée par Mgr. Rosati notre digne Evêque, le 13 octobre dernier. Le clergé assistant fut nombreux pour le pays ; il s'y trouvoit neuf prêtres, deux clercs et six frères religieux. Le beau temps favorisa la cérémonie, et le concours du peuple fut immense. Mgr. Rosati, par le zèle, la piété et la dignité avec laquelle il officie, par la beauté du chant et par l'ordre magnifique qu'il fit observer, nous donna quelque image de la Jérusalem céleste vers laquelle nous soupirons. Le lendemain, Monseigneur bénit le cimetière, et il y eut ce jour-là quatre-vingts communions. Plusieurs protestans se convertirent à cette occasion. La piété se maintient dans cette paroisse, et les jours de fêtes il y a de quatre-vingts à cent personnes qui s'approchent de la sainte table. Les dames du Sacré-Cœur avoient pris possession de leur nouvel établissement, quelques jours avant la consécration de l'église. Elles ont commencé leurs écoles avec vingt-quatre élèves, toutes externes, les parens n'étant pas en état de payer une pension. Elles en comptent maintenant trente-six, quoiqu'il n'y ait que trois religieuses. Vis-à-vis du couvent de ces dames, nous avons une maison en charpente assez vaste. On y a ajouté un bâtiment de trente-cinq pieds, sur vingt-cinq, pour servir de classes. C'est là que le père Henri enseigne à lire, à écrire, et à chiffrer à trente-cinq élèves, dont le nombre augmente tous les jours. C'est une école gratuite d'externes. Les maîtres protestans ont dû fermer leurs écoles, et le ministre presbytérien, qui étoit en cette ville, n'y trouvant plus de quoi subsister, est parti. Les protestans ne mettent aucune difficulté à ce que leurs enfans apprennent le catéchisme catholique et assistent à la Messe. L'église est bâtie sur notre terrein et nous appartient. Deux Pères résident à Saint-Charles avec

un frère pour la desserte de l'église. De cette église dépendent trois chapelles, où les Pères vont célébrer les divins mystères une fois le mois. Il y a de plus six endroits de réunion, dont quelques-uns sont à cent quarante milles de distance. Ces réunions ont été établies nouvellement. Il y a deux ans que j'y fis une visite pour la première fois, et avec l'assistance d'un habitant catholique je ne pus trouver sept personnes qui professassent notre sainte Religion. Dans la dernière visite, le Père missionnaire a donné la communion à trente-deux personnes et a converti plusieurs protestans. Le nombre des catholiques dans ces réunions est actuellement de cent quatre-vingts. Dans ces missions, depuis cinq ans, le nombre des communions pascales s'est accru de six cents. Les églises, à l'exception de celle de Saint-Charles, sont dans un état déplorable et menacent ruine. Ces pauvres gens sont hors d'état d'en bâtir en briques ou en pierres; et leurs misérables constructions ne peuvent durer que douze à quatorze ans, et ressemblent à des étables.

» 3.° Collége de Saint-Louis. Ce collége est considéré par nos Pères comme nécessaire pour notre mission indienne, nécessaire pour nous-mêmes et d'une grande utilité pour le public. Mgr. Dubourg, notre illustre bienfaiteur et le père de notre séminaire indien, nous avoit donné, il y a plusieurs années, un terrein dans la ville de Saint-Louis pour l'édifice. Le projet ayant été approuvé par le R. P. Supérieur, nous ouvrîmes, à la demande même des principaux habitans, une souscription qui fut très-bien accueillie et produisit en peu de jours une somme de 3,000 piastres. Le bâtiment sera en briques : il est déjà commencé; il aura trois étages, cinquante pieds de long et quarante de large. La dépense totale sera de 6,000 piastres. Dieu y pourvoira. Heureusement je n'ai pas

encore de dettes, la divine Providence m'en a préservé jusqu'à présent. Ce collége est destiné pour l'enseignement gratuit des externes. La ville de Saint-Louis se bâtit très-rapidement, et à cause des mines de plomb qui se trouvent dans le voisinage auprès du Mississipi, elle doit devenir une ville très-importante. Elle est comme l'entrepôt du commerce avec les Indiens et avec le Mexique. C'est là qu'arrivent toutes les provisions qui viennent par le Missouri; enfin c'est là que les agens indiens viennent passer l'hiver et prendre les marchandises pour payer les annuités aux Indiens.

» 4.° Séminaire indien. Le nombre des élèves indiens a augmenté dernièrement, et, par l'arrivée de quatre Osages, il a été porté à trente. Presque tous ont de la piété. Les dépenses de l'année passée se sont élevées à 1,600 gourdes; le gouvernement n'en paie que 400 par an. Cependant on reconnoît maintenant plus que jamais le besoin que nous avons d'un autre établissement. Notre ferme est trop petite pour admettre une augmentation de famille, et les terres dans le voisinage sont trop chères. Ces enfans nous sont très-attachés, de sorte que ceux qui nous sont venus les premiers, il y a quatre à cinq ans, y sont encore. Plusieurs sont en âge de se marier et ont témoigné le désir de le faire. J'en ai placé quelques-uns dans des familles honnêtes. Un fils du chef des *Jowais* est du nombre de ceux qui nous embarrassent. Il est sincèrement attaché à la Religion : nous ne pouvons pas lui donner un Prêtre pour résider dans sa nation, et il ne veut pas être privé des secours religieux. A moins qu'on ne forme l'établissement dont je vais vous parler, il en sera de même, dans quelques années, de ceux qui sont encore enfans. C'est une situation bien périlleuse. Quoique fils de chefs, ils n'ont point d'argent, point de

terres, et rien à espérer de leur nation. A moins qu'on ne puisse les aider, ils ne pourront se marier qu'à des personnes de la plus basse classe et se trouver dans la misère. Par-là ils deviendront méprisables à leurs compatriotes, et les Indiens sauvages ne laisseront plus venir leurs enfans à notre séminaire. Ces enfans sont encore exposés d'un autre côté : ils sont sans expérience et faciles à séduire; ils ont été accoutumés à une vie errante; s'ils se mettent parmi les voyageurs de nos villages français, ils sont perdus. S'ils ne peuvent pas se marier ici, ils se verront forcés de retourner chez eux, où étant en petit nombre, sans prêtres et sans sacremens, ils ne pourront pas se maintenir dans la piété. Il est vraiment décourageant d'élever des enfans jusqu'à un certain âge, et de se voir privés des moyens de les aider dans la suite.

» Le gouvernement des Etats-Unis a fait tout ce qu'il a pu pour faire sortir des états particuliers les nations sauvages qui s'y trouvoient encore, et qui ne vouloient pas se soumettre aux lois du pays; il leur a offert un bon prix pour les terres qu'ils possédoient dans ces états, et qu'ils n'avoient pas encore vendues au gouvernement général; il leur a offert et donné d'autres terres situées hors des limites des états sur la rivière d'Arkansas. Il a fait en outre de grands présens aux Indiens, habitans d'un état, qui se montroient disposés à aller s'établir dans ce nouveau pays. Plusieurs s'y sont rendus; d'autres, en plus nombre, ne veulent pas quitter leur terre natale. Les gouvernemens des états particuliers paroissent être déterminés à ne souffrir dans leur territoire aucune nation ni partie de nation qui ne soit pas en tout, comme les autres citoyens, soumis aux lois du pays. Pour faire sortir ces nations sans trouble, et améliorer leur sort, le colonel Kenney, chef

de bureau pour les affaires indiennes, avoit proposé au gouvernement un plan que voici : les Indiens recevroient le prix de leurs terres, et on les transporteroit, aux frais du gouvernement, dans un territoire qui seroit situé entre le Mississipi et le Missouri. Là on leur bâtiroit des cabanes en aussi grand nombre et aussi bonnes que celles qu'ils auroient abandonnées; on les aideroit à former un gouvernement pour eux-mêmes. Ce territoire seroit divisé à la manière de nos états. Chaque division auroit des écoles pour la jeunesse. On les aideroit encore, aux frais du gouvernement, à former une milice. Dans la suite, on leur permettroit de se faire représenter au congrès, etc. Ce plan a, je crois, été loué, mais non adopté. Pour le mettre à exécution, il faudroit des sommes immenses. Un plan à peu près semblable a été pareillement rejeté, par la raison qu'il auroit coûté près de trois millions de dollars. Il y a quelques semaines que le secrétaire de la guerre P. B. Porter, appela à Washington le général Clark et le gouverneur Cass, tous deux connoissant très-bien le caractère des Indiens et les affaires de ces peuples ; il les chargea de rédiger un nouveau plan qui devoit être proposé au congrès actuel. Dans tous ces projets, il y a beaucoup de places lucratives, qui doivent être occupées par des blancs. Jusqu'à ce moment, rien n'a été adopté; tout a été remis à un autre temps.

» L'esprit de secte se mêle beaucoup de la civilisation et de la conversion des Indiens. Les Anabaptistes et les Presbytériens ont des associations très-puissantes en hommes et en argent, pour effectuer ce qu'ils appellent l'œuvre de Dieu, la conversion des infidèles. Chaque parti a des soutiens au congrès et dans les bureaux des ministres, et, ce qui est remarquable, chaque secte apporte en preuve de la vérité de sa croyance la conversion des

Indiens opérée par ses ministres. Jaloux les uns des autres, ils forment des plans opposés qui sont présentés au congrès; et le gouvernement tenant à l'économie, ne peut se résoudre à sacrifier de grosses sommes sans l'espérance fondée d'en retirer un avantage équivalent.

» Quant à ce qui nous regarde, voici le plan que je propose : 1.° qu'on achète une étendue de terrein de 6,000 acres. Cela suffiroit pour deux cent quarante familles, en assignant vingt-cinq acres à chacune; 2.° qu'on les achète dans l'état du Missouri, où on peut les avoir à une gourde et un quart l'acre: ce qui demanderoit une somme de 7,500 gourdes; 3.° qu'on y place les jeunes gens élevés dans notre séminaire, dès qu'ils seront mariés, assignant, ainsi qu'il a été dit, à chaque couple vingt-cinq acres en pleine propriété, y mettant seulement quelques restrictions relativement à l'aliénation; 4.° qu'on y place tout d'abord deux missionnaires; 5.° qu'au centre on bâtisse une église et un presbytère. Ce plan peut s'exécuter. Aucune loi ne défend à un Indien de posséder des terres individuellement et de vivre sur ses terres, s'il veut s'assujétir aux lois du pays et vivre comme les autres citoyens. J'ai consulté là-dessus des personnes bien versées dans ces matières. Ce plan paroît nécessaire; car, sans un double miracle, on ne pourra pas opérer la conversion des Indiens dans leur propre pays. Il faut observer que ces nations sont très-barbares, et que, si l'on entreprend de les convertir, il faut pourvoir à leurs nécessités corporelles aussi bien qu'à celles de leurs ames. Voici quelques raisons: 1.° leur pays est très-pauvre, ils ont vendu leurs meilleures terres. 2.° Pour convertir ces peuples chez eux, il faudroit avoir beaucoup d'ascendant sur l'esprit des individus, et, pour cela, se mêler quelquefois de leurs affaires; or l'agent et le gouvernement ne pourroient pas

le souffrir. Quand on a une fois gagné la confiance des Indiens, ils se laissent conduire, et le missionnaire se verroit souvent obligé de contrarier les vues de l'agent. On croiroit qu'il est trop dangereux de laisser tant de pouvoir entre les mains d'un missionnaire. 3.° Pour les convertir, il faudroit d'abord en faire des hommes, leur donner des lois, les faire observer, en usant même, quand cela seroit nécessaire, de châtimens. Les missionnaires ne pourroient jamais s'arroger ce pouvoir. Le chef indien seul ne l'a pas, l'agent ne l'a pas, et le gouvernement ne voudroit pas le donner, n'ayant jamais voulu ou osé l'exercer lui-même. 4.° Il faudroit changer leurs coutumes et leur manière de vivre, qui sont directement opposées aux maximes de l'Evangile. Voici les principales : 1.° la polygamie et le divorce arbitraire tant de la part du mari que de celle de la femme; 2.° un mari a droit d'épouser toutes les sœurs cadettes de sa femme; 3.° le vol fait avec adresse est honorable; 4.° pour qu'un jeune homme soit estimé, il doit avoir tué quelqu'un, n'importe qui; 5.° pour s'avancer, un homme doit pratiquer des superstitions et commettre l'idolâtrie. Le pire est que les personnes qui ont le plus d'influence sur ces pauvres gens sont intéressées à les tenir dans l'état où ils sont.

» Le plan que je propose lève ces obstacles. En voici les avantages : 1.° Tout se feroit peu à peu et sans bruit; ce qui n'est pas à négliger dans ces temps malheureux. 2.° Etant sur notre terrein, on pourroit apporter toute la surveillance nécessaire; ce n'est que par la persévérance qu'on peut convertir les nations indiennes. 3.° Un Indien converti, ou voulant se convertir, trouveroit un grand avantage à être placé dans une petite ferme, où il seroit tranquille et assuré que sa récolte ne seroit pas détruite par la méchanceté de ceux qui ne voudroient pas suivre

son exemple. 4.° Les vieux Indiens trouveroient aussi leur avantage à envoyer leurs enfans dans notre séminaire ; car, quand ils ne seroient plus en état de poursuivre le bœuf sauvage, ils s'estimeroient heureux de pouvoir finir tranquillement leurs jours auprès de leurs neveux, et le missionnaire auroit le loisir de les instruire et de les préparer à une bonne mort. 5.° Tous seroient sujets aux lois du pays, et ils en sentiroient les avantages. La polygamie seroit détruite, le divorce défendu, la guerre entre les partis ennemis et la vie errante empêchées. 6.° L'église étant placée au centre, les nouveaux colons pourroient facilement venir entendre les instructions. 7.° Il seroit aisé d'avoir un établissement pour les filles ; les dames du Sacré-Cœur y travailleroient avec fruit. 8.° Les Américains catholiques aiment beaucoup à s'établir dans le voisinage d'une église ; ils y viendroient. Ils n'auroient point d'aversion pour des Indiens catholiques ; il se formeroit des liaisons, des mariages. Les Indiens ainsi établis verroient rompre tous les liens qui les attachent à leur ancien pays. Leurs coutumes et leur manière de vivre étant changées, ils ne pourroient penser à y retourner ; leurs intérêts seroient indissolublement liés à ceux de l'état, et aucune révolution ne pourroit plus les chasser dans les bois.

» Ce plan, présenté au président des Etats-Unis, en a été fort goûté et a reçu son approbation. Il seroit à désirer qu'on ne tardât pas à en commencer l'exécution. Le premier établissement une fois formé, pourroit aider beaucoup à la formation de plusieurs autres.

» Je me recommande à vos saints sacrifices.

» C. VAN QUICKENBORN,
missionnaire de la compagnie de Jésus. »

Lettre du Père Van Quickenborn, missionnaire jésuite, à Mgr. l'Evêque de Montauban.

Florissant, 20 novembre 1829.

MONSEIGNEUR,

« VOUS n'ignorez pas que dans les missions où nous avons le bonheur de travailler, il se trouve beaucoup de difficultés et de peines. Elles ont été en partie la cause de mon long silence, depuis le mois de juin dernier. Le collége de Saint-Louis vient de s'ouvrir. Le prospectus a été très-bien reçu du public. Dès les premiers jours il y a eu douze pensionnaires, sept demi-pensionnaires et vingt externes gratuits. C'est le père Verhacgen qui y occupe la place de président; il enseigne en même temps, ainsi que les RR. PP. de Theux, Walsh et Elet; il y a en outre trois frères. La maison est très-bien bâtie; l'on dit que c'est un des plus beaux édifices de Saint-Louis. Pour cette fondation, votre Grandeur a donné tous les terreins qui lui appartenoient dans le faubourg Connor (*Connors addition to Saint-Louis*). Les particuliers de la ville ont souscrit et payé trois mille gourdes, et moi-même j'ai dû contracter une dette de quatre mille gourdes. La maison coûte donc 7,000 gourdes (1); elle est achevée, mais elle n'est pas encore meublée; elle le sera petit à petit. Il y a en outre une bonne et assez grande maison en *logs*, pièces de bois placées horizontalement les unes sur les autres, pour les domestiques noirs, qui sont au nombre de six. Une salle en poteaux de cèdres bien lam-

(1) On ne compte là que par gourdes, monnaie qui vaut 5 fr. 30 cent. de la nôtre.

brissés, de 60 pieds de long sur 31 de large, sert de salle de récréation; et enfin, il y a une grande écurie pour les vaches, et deux autres petits bâtimens qui coûtent 1,200 gourdes. L'eau du puits est excellente. Le jardin sera environ d'un arpent et demi. Il y a lieu d'espérer de grands fruits de cet établissement quand il sera achevé. Pour son entretien régulier, il y a bien des choses qui manquent encore. J'ai eu l'honneur de vous dire, dans ma dernière lettre, que notre supérieur nous avoit donné les domestiques. Les dettes que nous avons été obligés de contracter nous inquiètent; j'espère que nous pourrons les éteindre peu à peu.

J'ai proposé par écrit au gouvernement mon plan, tel que j'ai eu l'honneur de vous l'envoyer, pour la civilisation des Indiens. Voici la réponse que j'ai reçue :

» Vos vues au sujet des Indiens, et particulièrement
» de leurs enfans élevés dans votre école, sont dignes de
» tous nos éloges, et nous sommes enchantés de votre zèle
» pour l'amélioration de cette caste. Votre plan, jusqu'où
» il s'étend, nous paroît très-bon; mais comme le gou-
» vernement se propose de soumettre au congrès, dans sa
» prochaine session, un projet général de civilisation in-
» dienne, on n'a pas jugé convenable, en attendant sa
» décision, de favoriser aucune entreprise particulière. »

» J'avois mis dans la proposition de mon plan, que toute assistance pécuniaire du gouvernement seroit reçue avec reconnoissance.

» Les Indiens chez nous se conduisent bien, ainsi que ceux que j'ai placés dans des familles particulières pour qu'ils aient la facilité de se marier. Mon plan est considéré comme excellent par tous les traiteurs et agens à qui j'en ai parlé; Monseigneur Rosati l'approuve aussi. Quelle consolation ce seroit pour moi, de pouvoir annoncer à votre

Grandeur qu'une paroisse indienne a été commencé une église bâtie, etc.! Je me tiens bien assuré, Monseigneu que vous ne pourrez jamais oublier ce que vous avez fait souffert pour la cause de ces pauvres Indiens abandonné C'est l'œuvre de votre zèle, et il vous convient de la mai tenir. Le bien continue à se faire à Saint-Charles : jour de la Toussaint et le jour des morts, il y a eu pl de cent communions. L'école des garçons est bien fréque tée, et celle des filles, chez les dames du Sacré-Cœur, l'e encore davantage. Le père Verrey vient d'étendre ses cours apostoliques jusqu'au-delà de Franklin. Dans sa dernié visite, il avoit administré quarante-deux Baptêmes, dont plus grand nombre a été conféré à des protestans. Il emp six semaines dans une visite sur le Missouri, et au pour les endroits sur la rivière au Sel, où il y a aussi bon nombre de conversions. On lit ce qui suit dans gazette protestante de Boston. *Les Jésuites reçoivent souscriptions considérables des protestans eux-mêm pour un collége à Saint-Louis. Ils ont ouvert une é gratuite à Saint-Charles sur le Missouri, et env leurs jeunes prêtres en mission. L'ouest s'infecte catholiques.*

» L'église du Portage menace ruine. Les habit désireroient bien en bâtir une nouvelle; ils vont co mencer à tirer de la pierre. J'ai promis de les assist J'espère qu'une autre fondation se fera sur les quar arpens de votre Grandeur. Pour ces différens objets v recommandation, auprès de l'Association de la Pr gation de la Foi, nous seroit d'un très-grand secou M. de Lacroix nous a fait une visite, il croit que je dois pas faire vendre mon patrimoine. On a répandu un bruit sur votre santé, qui nous a bien alarmés. N ne cesserons d'offrir nos foibles prières et le saint sacri

de la Messe pour votre Grandeur, à qui nous devons la reconnoissance la plus sincère à tant de titres.

» J'ai l'honneur d'être,

» De votre Grandeur,

» Le très-humble et reconnoissant serviteur,

« C. Van Quickenborn. »

Lettre de Mgr. Rosati, évêque de Saint-Louis, à M. Cholleton, vicaire-général du diocèse de Lyon.

Séminaire de Sainte-Marie, 24 janvier 1830.

Monsieur,

« J'ai lu avec un plaisir inexprimable votre lettre qui a été apportée par M. Paillasson : je n'ai pas encore vu ce digne Ecclésiastique ; à la demande du Curé et des Vicaires de la Nouvelle-Orléans, il s'est arrêté dans cette ville pour m'y attendre. On voudroit le garder, mais je ne crois pas pouvoir y consentir ; j'ai trop besoin de lui pour nos missions. Je le ferai donc venir au séminaire, où il aura tous les moyens d'apprendre l'anglais. Cette langue est indispensable pour les missions des Sauvages, puisque si on ne la savoit pas, on ne pourroit pas parler avec les agens du gouvernement et autres Américains, et surtout se tenir sur ses gardes pour empêcher ce que les soi-disans missionnaires protestans pourroient entreprendre contre le bien des missions et la Religion en général. Je vous remercie infiniment de cette belle acquisition que vous avez faite pour nos missions, et je vous prie de faire agréer à Mgr. l'Archevêque mes sincères

remercîmens pour la bonté qu'il a eue d'accorder à
M. Paillasson la permission de se rendre en Amérique.

» Notre saint Père le Pape a daigné me décharger du
diocèse de la Nouvelle-Orléans, dont l'administration jus-
qu'à présent me mettoit dans l'impossibilité de m'occuper
autant qu'il le falloit, de mon propre diocèse, celui de
Saint-Louis. Il vient de nommer à l'évêché de la Nouvelle-
Orléans M. De Nekère, prêtre de la congrégation de la
mission, et un des premiers élèves de notre séminaire.
M. De Nekère est très-connu dans le pays par son méri
distingué. Après Pâques je le consacrerai, et je ne serai
plus obligé d'aller à la Nouvelle-Orléans.

» Désormais je pourrai commencer à exécuter les plans
que j'avois conçus pour le bien de mon diocèse. Il y a
assurément beaucoup de choses à faire, mais peu de
ressources. Il nous faudroit encore un certain nombre de
Prêtres pour remplir les postes vacans, en établir de nou-
veaux, et fournir à la population catholique des moyens
de salut, sans négliger les Sauvages et les protestans. Dans
tout le territoire des Arkansas, où il y a plus de deux mil
catholiques dispersés en plusieurs endroits, il ne se trouv
pas un Prêtre, et même aucun missionnaire n'y a fait d
visite depuis celle que M. Odin y fit, il y a quelques année
Dans tout l'état de l'Illinois il n'y a point de Prêtre n
plus, et bien peu de visites; cependant il y a un nombr
de catholiques beaucoup plus grand qu'aux Arkansa
D'autres postes très-éloignés sont dans le même besoi
mais, *hominem non habeo; messis multa, operar
pauci. Rogate ergo Dominum messis ut mittat oper
rios in messem sŭam.* Ah! Monsieur, je crois que l
Providence veut se servir de vous pour venir à notre se
cours, et plaider auprès de Mgr. l'Archevêque, vot
Prélat, la cause de tant d'ames abandonnées. Vous av

bien voulu le faire jusqu'à présent, et j'espère que vous continuerez à rendre ce grand service à nos pauvres missions. Vous n'oublierez pas que vous en êtes Grand-Vicaire. Vous m'excuserez si je vous parle ainsi. Lorsque je vois tant de catholiques abandonnés, mon cœur est navré d'affliction, et je demande, je sollicite, j'importune tout le monde. Lyon nous a fourni un grand nombre d'excellens missionnaires; je me tourne souvent de ce côté-là. Excusez-moi donc, pour l'amour de Dieu: je me recommande à vos prières, et je vous prie de me croire,

» Monsieur, etc.

» † JOSEPH, *évêque de Saint-Louis.* »

Lettre de Mgr. Rosati, évêque de St.-Louis, à M. P.

Séminaire de Ste.-Marie, Perry County, Missouri, 23 avril 1830.

MONSIEUR,

« GRACES à la divine Providence, j'ai payé une grande partie des dettes dont je me trouvois chargé, et qui avoient été contractées dans l'intérêt de la Religion. J'ai été pendant quelques temps dans une position bien critique; je voyois les créanciers de l'église de Saint-Louis sur le point de faire vendre, en vertu d'une autorisation de la législature du Missouri, la maison épiscopale de St.-Louis avec tout le terrein adjacent, pour recouvrer une somme de 6,000 piastres qu'ils avoient avancée pour bâtir ladite église. Afin d'empêcher cette vente qui eût été un grand malheur pour la mission, je me suis chargé de payer ces 6,000

piastres, au moyen des secours charitables de l'Association de la Propagation de la Foi. J'en ai déjà payé 4,000; j'ai éteint toutes les dettes de l'évêché de la Nouvelle-Orléans; j'ai donné des secours aux Jésuites, aux dames du Sacré-Cœur, aux sœurs de l'hôpital de Saint-Louis, au séminaire dont j'ai augmenté les bâtimens de manière à pouvoir loger dans ce moment soixante-dix enfans, vingt-cinq séminaristes, dix frères, huit Prêtres, etc. Nous avons eu aussi le bonheur de recevoir huit Ecclésiastiques, dont les frais de voyage ont été en grande partie payés par les secours que l'Association nous a donnés. Ainsi tous nos établissemens, toute la mission, et surtout les évêchés de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis sont redevables de leur existence, et presque de tout, à cette Association généreuse et charitable qui est pour l'Amérique une seconde Providence, ou, pour mieux dire, l'instrument dont la Providence se sert pour répandre sur nous ses bienfaits. Je ne vous flatte pas, Monsieur, mais je confesse sincèrement que lorsque je me suis vu chargé de deux diocèses, de la Nouvelle-Orléans et de Saint-Louis, j'eusse perdu courage, si d'après ce que mon vénérable prédécesseur m'avoit dit, je n'eusse pas été soutenu par l'espoir que l'Association, qui lui avoit donné en grande partie les moyens de commencer nos établissemens, ne me refuseroit pas ceux qui étoient nécessaires pour les soutenir et les empêcher de tomber; je vous prie donc, Monsieur, de vouloir être l'interprète de ma reconnoissance bien sincère auprès de l'Association, et de lui faire agréer de ma part tous mes remercîmens..

» J'ai déjà accusé la réception des secours envoyés l'année passée, et je vous ai marqué la distribution que j'en ai faite. Les Jésuites ont reçu 2,500 francs, et les religieuses du Sacré-Cœur, autant; les sœurs de l'hôpital,

500 francs; le séminaire, 5,500; j'ai dépensé 5,000 francs pour frais de voyage des Ecclésiastiques qui nous sont arrivés d'Europe; 550 fr. ont été donnés pour la construction d'une église à la Mine, où est M. Bouiller; et 550 ont été alloués pour une autre qu'on doit bâtir à Ste.-Geneviève; le reste servira pour diminuer les dettes.

» Je vous écrirai sous peu pour vous donner des nouvelles de la mission : je suis surchargé d'occupations. M. Paillasson est arrivé; on a été tellement enchanté de lui à la Nouvelle-Orléans, qu'on vouloit l'y garder; mais je l'ai fait monter ici; il s'occupe à présent à apprendre l'anglais; je vous ferai parvenir par son moyen des détails sur notre mission. Je ne conçois pas comment mes lettres ne sont pas parvenues; cependant j'en ai écrit plusieurs autres depuis celle que vous avez reçue.

» Je suis, etc.

» JOSEPH, *évêque de Saint-Louis.* »

*Lettre de M. Badin, à M.****

A. M. D. G. Sur le bateau à vapeur Louisiana, vis-à-vis la Nouvelle-Madrid, 27 mai 1830.

MON BIEN CHER AMI,

« Il y a long-temps que je ne vous ai écrit, quoique je pense souvent à vous. Etant presque toujours en voyage, je ne trouve guère le temps de recueillir mes matériaux. D'ailleurs ayant été pendant long-temps convalescent, j'éprouvois beaucoup de difficultés à écrire; mais à présent, grâces à Dieu, je n'ai pas ces deux obstacles; seulement

le mouvement du bateau me fera tirer des lignes ou des lettres inégales. Je suis sur le point de quitter le majestueux Mississipi pour entrer dans l'Ohio, dit la Belle-Rivière. Je vous ferai observer que les Indiens l'appellent *le père des eaux*, ou, en leur langue, Missachipi. Nous avons employé près de neuf jours à le remonter, et Monseigneur n'a mis que cinq jours à le descendre. Nous avons environ deux cents personnes à bord. Les frais de voyage pour le capitaine se montent, à ce qu'on dit, à plus de 18,000 fr. Je pense qu'il faut comprendre dans cette somme les frais de voyage, soit pour monter, soit pour descendre. On brûle plus de trois cents cordes de bois dans nos six fourneaux, et le transport des marchandises se fait pour 50 cent. par quintal. Le Louisiana a cent soixante pieds de long sur quarante de large. Nous avons rencontré cent vingt-cinq îles, dont la longueur varie depuis un mille jusqu'à cinq, et dont aucune n'est habitée, à cause des fréquentes inondations.

» Je remercie Dieu de m'avoir conduit en hiver à la Louisiane, où le climat étant bien plus doux qu'au Mississipi, j'ai parfaitement recouvré la santé. Les Prêtres les plus voisins de la Nouvelle-Madrid sont à cent soixante-dix milles, au séminaire des Barrens, dans l'état du Missouri. La Nouvelle-Madrid, qui se trouve à soixante-dix milles plus bas que l'embouchure de l'Ohio, est visitée une fois l'année par un missionnaire du diocèse de St-Louis. Il n'y a point de chapelle dans cet endroit; au contraire, à Natchez, où il y a une chapelle, et qui est à six cent vingt-cinq milles d'ici, et à trois cents milles de la Nouvelle-Orléans, il ne se trouve point de Prêtres depuis plusieurs années, et les fidèles ne reçoivent la visite régulière d'aucun missionnaire. Le Prêtre le plus voisin réside à Bâton-Rouge, à cent vingt milles de la Nouvelle-Orléans. C'est M. Blanc qui est chargé

encore de la grande paroisse de la Pointe-Coupée, à trente-deux milles plus haut. Il visite aussi une fois le mois l'église de la Fausse-Rivière, qu'il a fait bâtir.

» Vous savez sans doute que Mgr. l'Archevêque de Baltimore a tenu, l'automne dernière, un concile provincial. Les six Evêques qui y ont assisté (trois étoient absens, et le siége de la Nouvelle-Orléans étoit encore vacant) ont calculé que le nombre des catholiques dans ce pays se monte en somme totale à un demi-million. La population des Etats-Unis est de douze millions, dont on peut bien supposer que la moitié est sans religion ou n'est membre d'aucune Eglise. Mgr. l'Evêque de Charleston estime que le nombre des catholiques de son immense diocèse, qui embrasse les deux Carolines et la Géorgie, n'excède pas dix mille; mais il y a plus de cent mille individus nés de parens catholiques qui, manquant de Prêtres, vivent sans croyance.

» Je n'ignore pas qu'on désire recevoir des nouvelles des Sauvages; mais j'ai peu de renseignemens sur ce sujet. Cependant je vous dirai que j'ai fait quelques baptêmes aux Attacapas, dans la tribu des Chetimaches. J'ajouterai que j'ai visité l'année dernière les Hurons établis entre Sandwick ou l'Assomption et Malden dans le haut Canada. Le 17 mai je chantai une Grand'Messe dans la cabane du chef, nommé Thomas, qui fut bien content des avis que je lui donnai, ainsi qu'à ses sujets, parce que je n'oubliai pas de maintenir son autorité qu'ils doivent respecter, puisqu'il est l'homme de leur choix. Je leur rappelai aussi les vertus de leur dernier chef, qui étoit un bon chrétien.

» Je recommandai aux jeunes gens la soumission à leurs parens, etc., et à tous l'exactitude à la prière du matin et du soir, la sanctification du dimanche, auquel jour ils devroient se rendre tous chez leur chef pour recevoir ses

ordres et ses avis. Il falloit aussi les détourner de la resse et de l'ivrognerie, deux vices communs parmi eu leur rappeler les jugemens de Dieu, qui nous voit... jugera toutes nos actions,... récompensera et punira... dû assaisonner ces vérités par des comparaisons de ch sensibles, de la fertilité de la terre, du changemen saisons, du succès à la chasse, etc. Je n'oubliai pas de dire que le chef des robes noires m'attendoit ce jo même au Détroit, mais que je n'avois pas plus briser ma parole, que je ne voudrois briser les arcs ils se servent pour la chasse... Il faut toujours, en pa aux Sauvages, rapprocher de l'instruction les choses fa lières et qui tombent sous leurs sens.

» Je suis, etc.

» S. T. Badin. »

FIN DU VINGT-TROISIÈME CAHIER.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

AVIS.

Les Chefs de division, de centurie, et auxquels on auroit envoyé un nombre de Nu méros des Annales plus grand que celui qu'i doivent recevoir, sont invités à faire parven dans les bureaux des Conseils centraux le exemplaires qu'ils ont de reste. Dans le resso du Conseil central du Midi, on pourra adress les envois *à Lyon*, *à* M. Pélagaud, *rue d deux Cousins*, *près la place St-Jean.*

Nous prions les personnes qui sont en cor respondance avec quelque missionnaire, et q en recevraient des relations intéressantes, d vouloir bien les envoyer à Lyon, à l'adress indiquée ci-dessus, afin qu'elles puissent ê insérées dans les Annales.

ANNALES
DE L'ASSOCIATION
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Collection faisant suite à toutes les éditions des Lettres Édifiantes.

N.° XXIV. — AVRIL 1831.



A LYON,
CHEZ M. P. RUSAND ET COMP^ie, LIBRAIRES.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND ET Cie,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n.° 8.
1831.

Avec approbation des Supérieurs.

Cet Ouvrage se vend au profit de l'Association

Prix de ce Cahier . . . . . 75 c.

Avec la gravure. . . . . . 1 f.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND

ASSOCIATION

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

Les recettes de l'Association, pendant l'année 1830, ont été à peu près égales à celles de l'année précédente. Il y a cependant une légère diminution qui provient de ce que quelques diocèses n'ont pas encore fait tous leurs versemens. Nous espérons donc que le zèle des Associés, loin de se refroidir, ne fera qu'augmenter. Les motifs qui ont excité leur charité subsistent toujours, et nous avons, comme auparavant, des moyens très-sûrs de faire parvenir dans les missions des secours qui n'ont pas cessé de leur être nécessaires.

	f.	c.
Le Conseil supérieur avoit réservé en caisse une somme de.	13,634	97
Le Conseil central du Nord, séant à Paris, a versé dans la caisse du Conseil supérieur, la somme de.	120,466	53
Le Conseil central du Midi, séant à Lyon, a versé dans la caisse du Conseil supérieur, la somme de.	159,332	74
Le Conseil supérieur a reçu des colonies et de divers pays étrangers, la somme de.	13,283	18
	306,717	42

Le Conseil supérieur a arrêté dans l'ordre suivant la répartition des recettes de l'Association, entre les diverses missions :

Pour les missions d'Asie et du Levant une somme de.		f. 142,035
Savoir : Au Séminaire des Missions étrangères, pour les missions du Su-Tchuen, en Chine, du Tong-King, de la Cochinchine, de Siam et des Malabares, sur la côte de Coromandel.	83,550	
Pour les missions de Chine, de l'Archipel et du Levant, dirigées par les Lazaristes. .	27,850	
A Mgr. Coupperie, évêque de Babylone, et administrateur d'Ispahan. . . .	19,495	
A Mgr. Guriel, archevêque de Salmast en Perse . .	2,785	
Pour la mission du Thibet.	2,785	
Pour la mission d'Ava et Pégu.	2,785	
Pour la mission de Java.	2,785	
	142,035	
Pour les Missions d'Amérique, une somme de		125,325

Savoir : A Mgr. Withfield,

		f. c.
archevêque de Baltimore. .	5,570	
A Mgr. de Nékère, évêque de la Nouvelle-Orléans. . .	5,570	
A Mgr. Dubois, évêque de New-Yorck.	13,925	
A Mgr. Benoît Fenwick, évêque de Boston. . . .	2,785	
A Mgr. Flaget, évêque de Basdstown.	22,280	
A Mgr. Fenwick, évêque de Cincinnati,		
Pour l'Ohio.	13,925	
Pour le Michigan . . .	13,925	
A Mgr. Rosati, évêque de St.-Louis du Missouri. .	25,065	
A Mgr. Portier, évêque de Mobile, ...	13,925	
A Mgr. Provencher, évêque de Juliopolis, pour la mission de la Baie-d'Hudson.	5,570	
Pour les missions de Curaçao et Surinam. . . .	2,785	
	125,325	

Les frais d'impression des Annales de l'Association, et autres dépenses d'administration, se sont élevés à (1). . . .	28,190

(1) La presque totalité de cette somme a été absorbée par les frais d'impression. Nous avons fait réimprimer, pendant l'année

	fr.	c.
Le Conseil supérieur a réservé en caisse une somme de	11,167	42
	306,717	42

Voici dans quelle proportion chaque province ecclésiastique ou circonscription métropolitaine a contribué aux sommes versées par les deux Conseils centraux dans la caisse du Conseil supérieur.

CONSEIL CENTRAL DU NORD.

Province ecclésiastique de Paris. . . 27,354 80

Le diocèse de Paris . .	15,119	5	
Le diocèse de Chartres. .	2,022		
Le diocèse de Meaux . .	429	60	
Le diocèse d'Orléans . .	1,571		
Le diocèse de Blois . .	1,780		
Le diocèse de Versailles.	517	80	
Le diocèse d'Arras. . .	3,395		
Le diocèse de Cambrai. .	2,520	35	
	27,354	80	

1830, le V.ᵉ numéro à 3,000 exemplaires. Nous avons publié quatre numéros; le XIXᵉ et le XXII.ᵉ ont été tirés à 15,000 exemplaires, le XX.ᵉ et le XXI.ᵉ à 16,000 : ce qui fait un total de 65,000 exemplaires pour les cinq numéros qui renferment ensemble 36 feuilles d'impression. Nous avons, en outre, fait réimprimer environ 30,000 exemplaires des différens prospectus. Enfin, le Conseil central du Midi affranchit presque toujours les envois qu'il fait dans l'étendue de son ressort.

			f.	c.
Province ecclésiastique de Rouen.			12,478	81
Le diocèse de Rouen (1).	1,067	10		
Le diocèse d'Evreux. .	884	90		
Le diocèse de Bayeux. .	6,058	31		
Le diocèse de Séez. . .	498	50		
Le diocèse de Coutances.	3,970			
	12,478	81		
Province ecclésiastique de Reims . .			6,716	60
Le diocèse de Reims. . .	45			
Le diocèse de Soissons. .	1,000			
Le diocèse de Châlons-sur-Marne.	1,531	60		
Le diocèse de Beauvais. .	703			
Le diocèse d'Amiens . .	3,437			
	6,716	60		
Province ecclésiastique de Tours. .			54,175	62
Le diocèse de Tours. .	40			
Le diocèse du Mans . .	9,670	72		
Le diocèse d'Angers . .	3,116	25		
Le diocèse de Rennes. .	13,499	15		
Le diocèse de Nantes. .	20,000			
Le diocèse de Quimper .	2,400			
Le diocèse de Vannes. .	4,349	50		
Le diocèse de St.-Brieux.	1,100			
	54,175	62		

(1) Le versement du diocèse de Rouen a été de 1,627 f. 10 c. ; mais on a dû retrancher une somme de 560f. portée en trop parmi les recettes de ce diocèse, dans le précédent exercice.

Province ecclésiastique de Bordeaux. 16,346

Le diocèse de Bordeaux. .	5,736	90
Le diocèse d'Agen. . .	3,829	80
Le diocèse d'Angoulême .	630	65
Le diocèse de Poitiers .	3,113	60
Le diocèse de Périgueux.	525	
Le diocèse de la Rochelle. (1)		
Le diocèse de Luçon . .	2,511	
	16,346	95

TOTAL des sommes perçues par le Conseil central du Nord 120,466

CONSEIL CENTRAL DU MIDI.

Province ecclésiastique de Lyon. . 72,218

Le diocèse de Lyon. .	49,680	39
Le diocèse d'Autun. . .	4,652	5
Le diocèse de Langres .	6,418	60
Le diocèse de Dijon. .	3,900	
Le diocèse de St.-Claude.	2,512	40
Le diocèse de Grenoble. .	5,054	65
	72,218	09

(1) Le diocèse de la Rochelle, où l'œuvre continue de prospérer, n'avait pas fait son versement lors de la clôture des comptes.

		f.	c.
Province ecclésiastique de Bourges.		13,603	50
Le diocèse de Clermont.	5,799 80		
Le diocèse de Limoges. .	343 70		
Le diocèse du Puy. . .	4,000		
Le diocèse de St.-Flour.	3,460		
Le diocèse de Tulle. (1)			
	13,603 50		
Province ecclésiastique d'Alby. . .		3,269	
Le diocèse d'Alby. . .	1,385 25		
Le diocèse de Rodez. .	444 75		
Le diocèse de Cahors. .	339		
Le diocèse de Mende. .	1,100		
	3,269 00		
Province ecclésiastique d'Auch. . .		10,828	70
Le diocèse d'Auch. . .	3,852 20		
Le diocèse d'Aire. . .	1,941 50		
Le diocèse de Bayonne.	5,000		
Le diocèse de Tarbes. .	35		
	10,828 70		
Province ecclésiastique de Toulouse. .		1,836	
Le diocèse de Toulouse. (2)			

(1) La recette du diocèse de Tulle ne nous était pas parvenue à l'époque de la clôture des comptes.

(2) La recette de Toulouse ne nous est point encore parvenue.

Le diocèse de Montauban.	1,480	
Le diocèse de Carcassonne.	356	
	1,836	

Province ecclésiastique d'Aix. . . 17,883

Le diocèse d'Aix.	7,448	85
Le diocèse de Marseille. .	10,215	5
Le diocèse de Fréjus (1).		
Le diocèse de Gap. . .	220	
Le diocèse de Digne. (2).		
	17,883	90

Province ecclésiastique de Besançon. 23,83

Le diocèse de Besançon.	7,700	
Le diocèse de Metz. . .	2,177	
Le diocèse de Strasbourg.	917	
Le diocèse de Nancy. .	4,620	
Le diocèse de Verdun. .	2,440	
Le diocèse de Belley. .	3,278	45
Le diocèse de St.-Dié. .	2,700	
	23,832	45

Province ecclésiastique d'Avignon . . 15,861

Le diocèse d'Avignon. .	6,200

(1) La recette de Fréjus n'est pas encore parvenue.

(2) La recette du diocèse de Digne ne nous est pas encore parvenue.

	f.	c.
Le diocèse de Valence. .	821	80
Le diocèse de Montpellier.	3,045	
Le diocèse de Nîmes. .	1,500	
Le diocèse de Viviers. .	4,294	30
	15,861	10

Total des sommes perçues par le conseil central du Midi. 159,332 74

Colonies et pays étrangers. (1). . . 13,283 18

Le Conseil supérieur a reçu :

De l'île Bourbon. (2). .	3,000	
De la Belgique. . . .	8,365	98
De Munich.	1,627	5
De l'Allemagne, par Strasbourg.	290	15
	13,283	18

TOTAL général des sommes versées dans la caisse du Conseil supérieur. . . . 293,082 45

---

(1) Les sommes reçues de l'île Bourbon et des pays étrangers, l'ont été par l'intermédiaire du Conseil central du Nord.

(2) Nous avons compris dans cette somme celle de 1,500 f. envoyée pour le précédent exercice, et qui n'était pas arrivée lors de la clôture du compte de 1829.

L'ÉLECTION du souverain Pontife, Grégoire XVI, en mettant un terme au deuil de l'Eglise, a répandu la joie dans le monde chrétien. Elle offre aux Associés de la Propagation de la Foi un motif particulier de satisfaction. Le cardinal Cappellari étoit préfet de la Propagande. Il a plusieurs fois donné des témoignages de l'intérêt qu'il portait à l'Association; nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant une lettre qui est une preuve de la sollicitude que lui inspiroit cette œuvre dont il étoit le protecteur et le premier chef.

Lettre de S. E. le cardinal Cappellari, préfet de la Propagande, aujourd'hui Grégoire XVI, glorieusement régnant.

« J'ai reçu avec beaucoup de plaisir les deux exemplaires du vingt-deuxième numéro des Annales de l'Association de la Propagation de la Foi, que vous avez eu le soin et la politesse de me faire parvenir. J'ai éprouvé une bien grande consolation en apprenant, par votre lettre du 21 octobre, que l'Association subsistoit toujours, quoiqu'elle ait un peu souffert de la difficulté des temps. Il m'est doux d'espérer que le Dieu de miséricorde qui a commencé au milieu de vous une œuvre si sainte et si salutaire, daignera la perfectionner, la confirmer et la consolider.

« Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait des Annales; je vous recommande instamment au Seigneur, vous et vos coopérateurs, qui êtes prêts à soutenir cette œuvre avec une égale ardeur, et sans vous

laisser décourager ; je prie Dieu de tout mon cœur de vous accorder sa grâce, et de vous combler en même temps de tous ses bienfaits.

« Donné à Rome, à l'hôtel de la Congrégation de la Propagande, le 27 novembre 1830.

« MAURUS, *Card.* CAPPELLARI, *Préfet.* »

Un pareil langage n'a pas besoin de commentaire; nous sommes convaincus que les Associés entendront cette voix qui est celle du père commun des Fidèles. Ils savent que les besoins des missions sont toujours les mêmes, et que les missionnaires n'ont pas d'autre ressource que leur charité. Ces dignes Apôtres qui travaillent à répandre notre Foi dans les contrées infidèles, ont mis toute leur confiance en nous; la cessation, l'interruption ou même la diminution des secours que nous leur avons accordés jusqu'à ce jour, les jetteroit dans une pénible situation: leurs espérances étant cruellement déçues, ils auroient la douleur de voir périr des établissemens qu'ils ont commencés dans les intérêts de la Religion. Bien plus, le nombre des ouvriers évangéliques ayant considérablement augmenté depuis la naissance de l'Association, ils quitteroient en pleurant une terre déjà arrosée de leurs sueurs, et qui prômet des fruits abondans, mais où ils ne pourroient plus subsister si nous les abandonnions.

Nous allons donner deux documens importans sur les missions qui dépendent du séminaire des Missions étrangères. Les Associés trouveront dans la lecture de ces pièces une preuve du bien que leurs aumônes ont produit, ainsi que de la nécessité de les continuer. Ces documens seront précédés de quelques détails historiques sur M. Pigneau, évêque d'Adran, dont nous avons mis le portrait au commencement de ce numéro.

Notice sur M. Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, vicaire apostolique de la Cochinchine.

Pierre Joseph Pigneau de Béhaine naquit en décembre 1741 à Origny en Thiérache (département de l'Aisne). Il fit ses premières études au collége de Laon. Se destinant à l'état ecclésiastique, il alla à Paris, où il étudia la théologie au séminaire de la Sainte Famille ou des Trente-Trois. Après avoir été ordonné prêtre, il se rendit à Cadix, et s'y embarqua au commencement de 1766 pour les missions orientales, à l'insu de ses parens, dont il craignoit l'opposition. Son intention étoit de se rendre en Cochinchine; mais à Pondichéry, où il débarqua d'abord, il apprit que ce pays étoit désolé par la plus affreuse guerre civile; il fit donc voile pour Macao, afin d'y attendre l'occasion favorable de pénétrer dans sa mission. En 1767, il se rendit dans l'île de Hon-Dat, sur les côtes de Cochinchine. Le vicaire apostolique de cette mission, Mgr. Piguel, évêque de Canathe, s'occupoit alors d'y transporter son collége; il lui en confia la direction. M. Pigneau travailla alors à apprendre la langue cochinchinoise, qu'il ne tarda pas à posséder parfaitement. Mais en 1768, le gouverneur de la province de Kan-Kao, dont l'île de Hon-Dat fait partie, donna l'ordre de l'arrêter sous quelque prétexte, et le condamna à la cangue (1), ainsi qu'un autre missionnaire français et un prêtre chinois. Les trois confesseurs supportèrent cette

(1) Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion d'expliquer ce que c'est que le supplice de la cangue : ce sont deux pièces de bois, du poids de 50 jusqu'à 200 livres, jointes ensemble et échancrées par le milieu pour recevoir le cou du patient, qui les porte jour et nuit.

peine

peine avec beaucoup de résignation. Cependant leurs cangues étoient si pesantes, qu'ils tombèrent malades; le gouverneur lassé de leur patience, les mit en liberté après une détention d'environ trois mois. M. Pigneau put alors reprendre la direction de son collége, qu'il transporta à Pondichéry. En 1770 il fut nommé évêque d'Adran et coadjuteur du vicaire apostolique de Cochinchine, auquel il ne tarda pas de succéder; car celui-ci mourut l'année suivante. En 1774 Mgr. Pigneau entra en Cochinchine par le Camboge; à cette époque, tout le pays étoit au pouvoir des rebelles, connus sous le nom de Tay-Sons, qui avoient fait mourir le roi légitime, ainsi que son neveu. Le frère de ce dernier, Nguyên-Anh, qui avoit été arrêté, parvint à s'échapper et se réfugia chez l'Evêque d'Adran, où il resta caché pendant un mois. Il put ensuite réunir quelques soldats, et s'empara de la Basse-Cochinchine. Il se montra toute sa vie reconnoissant envers le Prélat, qui dès-lors posséda toute sa confiance.

En 1783, Nguyên-Anh fut battu par le chef des rebelles, et forcé de nouveau de prendre la fuite. Mgr. Pigneau dut pareillement s'éloigner : il se rendit au Camboge et de là à Siam, emmenant avec lui les élèves du collége qu'il dirigeoit toujours. Il s'embarqua ensuite pour Pondichéry; mais comme le vaisseau sur lequel il faisoit voile, longeoit le Camboge, il apprit que le roi Nguyên-Anh se trouvoit à peu de distance sur la côte; il descendit donc à terre pour se rendre auprès de lui. Il le trouva dans la situation la plus pénible, accompagné d'environ six cents soldats mourant de faim, et n'ayant que des racines pour nourriture. Touché de ce spectacle, il partagea avec lui les provisions dont il s'étoit muni en assez grande quantité, tant pour ses élèves que

pour les gens attachés à la mission. Ce nouveau bienfait, auquel le roi fut très-sensible, resserra les liens de l'amitié qui les unissoit depuis long-temps.

Mgr. Pigneau passa quinze jours avec Nguyên-Anh; il partit ensuite pour Pulo-Way, petite île déserte, à soixante lieues du continent; il y resta neuf mois, pendant lesquels il composa, de concert avec un Prêtre cochinchinois, des instructions pour tous les dimanches et les fêtes; il corrigea aussi divers ouvrages traduits du français, tels que le Traité *sur les quatre fins de l'homme* et les *Méditations* de Dupont. Au mois de décembre 1784 il quitta Pulo-Way et retourna auprès du roi de Cochinchine. Il le trouva désespéré par ses revers, et ayant formé le dessein d'aller se réfugier à Batavia ou à Goa : il combattit sa résolution et l'engagea à invoquer l'appui du roi de France. Le prince goûta cette proposition; il le chargea d'aller lui-même, de sa part, solliciter des secours de Louis XVI, et il lui remit son fils aîné âgé seulement de six ans, qui l'accompagna dans son ambassade. L'Evêque d'Adran, en se chargeant de cette commission, espéroit être utile, non-seulement au roi de Cochinchine, mais encore à la Religion et à sa patrie; il pensoit que la France pourroit acquérir, par suite de son intervention, de grands avantages commerciaux; il étoit d'ailleurs probable que Nguyên-Anh garderoit, ainsi que son fils, un éternel souvenir du service qui lui étoit rendu, et qu'il protégeroit dans la suite les missionnaires de tout son pouvoir.

Ayant donc fait voile pour l'Europe, l'Evêque d'Adran débarqua à Lorient, au mois de février 1787; il se rendit ensuite à Paris avec son royal pupille. Il n'eut pas de peine à faire comprendre au gouvernement quelle utilité il retireroit des secours qu'il accorderoit au roi de Cochinchine.

En conséquence, un traité d'alliance fut bientôt conclu : la France s'engageoit à envoyer en Cochinchine quatre frégates, douze cents hommes d'infanterie, deux cents d'artillerie avec un nombre de pièces de canon convenable, et deux cent cinquante caffres. Elle acquéroit, en compensation, la propriété du principal port de la Cochinchine, appelé Touron, et obtenait divers autres avantages. Louis XVI nomma Mgr. Pigneau son ministre plénipotentiaire auprès de Nguyên-Anh, auquel il le chargea de remettre son portrait. L'Evêque, qui reçut lui-même de riches présens, s'embarqua avec le jeune prince sur une frégate pour Pondichéry, portant au comte de Conway, gouverneur des établissemens français dans l'Inde, l'ordre de préparer et de commander lui-même l'expédition projetée ; mais divers obstacles qu'il seroit trop long d'énumérer, et surtout la révolution qui survint, en empêchèrent l'exécution. L'Evêque d'Adran fut réduit à fréter deux petits bâtimens qu'il chargea de munitions, de fusils, etc. M. de Conway mit aussi à sa disposition une frégate qui le transporta en Cochinchine, et il arriva auprès du roi vers la fin de l'année 1789. Plusieurs officiers français l'accompagnèrent, et furent par leur valeur et leurs connoissances extrêmement utiles à Nguyên-Anh, qui depuis cette époque prit une supériorité toujours croissante sur les rebelles.

Le roi, en revoyant son fils que lui ramenoit l'Evêque d'Adran, éprouva un plaisir extrême. Au mois de janvier 1790, il écrivit à Louis XVI pour le remercier de ses bons offices. « En réunissant, lui dit-il, le père à l'enfant, » vous avez remis dans l'eau un poisson qui en étoit » sorti ; l'éloignement, quel qu'il puisse être, ne pourra » jamais me faire oublier de si grands bienfaits. » L'arrivée des secours qu'amenoit l'Evêque d'Adran, le retour

du prince héréditaire, l'habileté des officiers français qui créèrent en peu de temps une marine formidable et organisèrent une armée de six mille hommes à l'européenne: tout contribua à rendre la confiance au parti du roi. Les rebelles furent battus plusieurs fois et leur flotte fut entièrement brûlée.

Depuis son retour, l'Evêque d'Adran s'occupa avec zèle des intérêts de la mission : il alloit rarement voir le roi, afin de ne pas exciter l'envie ; mais le prince lui faisoit de fréquentes visites, et se guidoit d'après ses conseils dans toutes les affaires importantes. Ce Prélat auroit bien voulu convertir et baptiser le jeune prince son élève, qui d'ailleurs se montroit assez bien disposé ; mais les grands mandarins, voyant avec peine croître de plus en plus l'influence d'un étranger, lui suscitèrent des obstacles insurmontables, et firent échouer tous ses efforts. Du reste, s'il ne put obtenir l'amitié de tous, aucun ne lui refusa son estime : ses conseils étoient recherchés et suivis avec confiance.

En 1795, ayant accompagné le prince royal à l'armée, il s'enferma avec lui dans la ville de Nha-Trang, dont les Tay-Sons vouloient s'emparer ; il prit de si bonnes dispositions et déploya tant de constance et d'énergie qu'il les força de se retirer. Ces rebelles possédoient encore une grande partie de la Cochinchine ; l'Evêque d'Adran trouvoit que le roi ne les pressoit pas avec assez de vigueur : il l'engagea à mettre fin à cette guerre en formant le siége de la ville de Qui-Nhon, qui étoit leur plus forte place et le centre de leurs opérations. La ville fut assiégée par terre et par mer au mois d'avril 1799 ; enfin après un blocus de deux mois, elle ouvrit ses portes.

Par cette conquête le parti des rebelles fut entièrement détruit, et tout le pays qui étoit encore sous leur domination

ne tarda pas à passer sous celle de Nguyên-Anh. L'Evêque d'Adran étoit au comble de ses vœux, il espéroit faire tourner au profit de la Religion l'influence qu'il avoit acquise, lorsqu'il mourut de la dyssenterie le 9 octobre 1799. Ce fut un deuil général dans tout le pays. Le Roi donna, ainsi que le prince son fils, les marques de la plus vive douleur. Le corps du défunt fut embaumé par son ordre, et transporté à Say-Gon où résidoit la cour; il demeura exposé pendant deux mois sur un cercueil magnifique. Les funérailles se firent avec une pompe extraordinaire, elles eurent lieu le 16 décembre. Le Roi et les grands mandarins y assistèrent. Le Prélat avoit demandé à être inhumé dans un petit jardin qu'il avoit cultivé de ses propres mains, et qui étoit situé à cinq quarts de lieue de la ville. On se mit en route à deux heures après minuit. Le prince royal lui-même étoit à la tête du convoi; il étoit suivi d'environ cinquante mille personnes, sans compter les spectateurs dont la foule étoit immense. Cent vingt éléphans richement ornés marchoient à côté du cercueil. Toute la garde royale, forte de douze mille hommes, étoit sous les armes et formoit une double haie le long du chemin qu'on avoit à parcourir. On n'arriva au jardin qu'à neuf heures du matin. Les cérémonies de l'Eglise furent faites avec la plus grande pompe possible, par un des missionnaires, M. Liot. Quand le corps eut été descendu dans le tombeau, et que le Prêtre, suivant l'usage, y eut jeté un peu de terre, le Roi s'approcha et en jeta aussi en versant un torrent de larmes. Sa douleur ne fut pas passagère seulement: dans la suite, lorsque l'occasion se présentoit, il ne manquoit jamais de rappeler les services qu'il avoit reçus de l'Evêque d'Adran, et de témoigner le chagrin que sa perte lui avoit causé. Il vouloit avoir son portrait pour le porter sur son cœur; mais celui qu'on lui donna étant

de grande dimension, il le plaça dans son palais, à côté de celui de Louis XVI. Il fit élever sur le tombeau un monument, auprès duquel il établit à perpétuité une garde de cinquante hommes. Par respect pour la mémoire de l'Evêque d'Adran, il eut toujours beaucoup d'égards pour les missionnaires. Mais son successeur n'a point imité cette conduite. Le prince royal, qui avoit été élève de Mgr. Pigneau, mourut peu de temps après ce Prélat, en 1801; ainsi en 1820, à la mort de Gia-Laong, nom qu'avoit pris Nguyên-Anh lorsqu'il eut entièrement détruit les rebelles, la couronne passa à un autre fils qui porte le nom de Minh-Menh. Sous ce nouveau roi, la mission de Cochinchine a éprouvé les commencemens de persécution dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, dans les Annales. Nguyên-Anh traitoit Mgr. Pigneau comme Pharaon avoit traité Joseph, et le roi Minh-Menh suit à l'égard des chrétiens, une conduite analogue à celle du Pharaon sous lequel les Hébreux passèrent la mer Rouge.

Nguyên-Anh, voulant faire connoître à la famille de Mgr. l'Evêque d'Adran l'estime et l'affection qu'il avoit pour lui, chargea un des missionnaires de lui envoyer un brevet qu'il avoit destiné au Prélat, et dont voici un extrait :

« Je possédois un sage, l'intime confident de tous mes » secrets, qui, malgré la distance de mille et mille lieues, » étoit venu dans mes états, et ne me quitta jamais, » lors même que la fortune me tournoit le dos. Pourquoi » faut-il qu'aujourd'hui qu'elle a repassé sous mes dra» peaux, au moment où nous sommes le plus unis, une » mort prématurée vienne nous séparer tout à coup? Je » parle de Pierre Pigneau, décoré de la dignité épisco» pale et du glorieux titre de plénipotentiaire du roi de » France. Ayant toujours présent à l'esprit le souvenir de

» ses anciennes vertus, je veux lui en donner un nouveau » témoignage. Je le dois à ses rares mérites.

» Mon estime et mon affection pour lui croissoient de » jour en jour. Dans les temps de détresse il nous four- » nissoit des moyens que lui seul pouvoit trouver. La sa- » gesse de ses conseils, et sa vertu qui brilloit jusque dans » l'enjouement de la conversation, nous rapprochoient de » plus en plus. Nous étions si amis et si familiers ensem- » ble, que, lorsque mes affaires m'appeloient hors de » mon palais, nos chevaux marchoient de front. Nous » n'avons jamais eu qu'un même cœur. Depuis le jour que, » par le plus heureux hasard, nous nous sommes rencontrés, » rien n'a pu refroidir notre amitié, ni nous causer un ins- » tant de déplaisir. Je comptois que cette santé florissante » me feroit goûter encore long-temps les doux fruits d'une » si étroite union : mais voilà que la terre vient de couvrir » ce bel et précieux arbre. Que j'en ai de regrets !

» Pour manifester à tout le monde les grands mérites » de cet illustre étranger, et répandre enfin au-dehors la » bonne odeur de ses vertus qu'il cacha toujours, je lui » donne ce brevet d'instituteur du prince héritier, avec la » première dignité après la royauté, et le surnom d'Accompli. » Hélas! quand le corps est tombé et que l'ame s'envole » au ciel, qui pourroit la retenir ? Je finis ce petit éloge : » mais les regrets de la cour ne finiront jamais.... O belle » ame du maître, recevez cette faveur! »

Lettre de MM. les Directeurs du séminaire des Mission Etrangères, à S. A. E. Monseigneur le Cardinal prince de Croï, grand Aumônier de France.

MONSEIGNEUR,

« Nous avons l'honneur de transmettre à votre Altes Eminentissime une lettre du vicaire apostolique actuel Siam, Mgr. Florent, évêque de Sozopolis (1).

» Les sentimens que ce saint Prélat exprime dans cet lettre, sont partagés par tous les autres Evêques et to les missionnaires de la congrégation des Missions étra gères. Tous sont animés et pénétrés de la plus vive reco naissance envers les ames généreuses qui contribuent p leurs prières et leurs offrandes à soutenir et étendre royaume de Jésus-Christ dans les contrées encore co vertes des ténèbres de l'infidélité, et envers votre Altes Eminentissime qui daigne encourager, protéger et diri cette pieuse Association.

» Les heureux résultats que les efforts de ces personne pleines de zèle pour la propagation de l'Evangile, ont e dans les différentes missions de l'ancien et du nouve monde, et en particulier dans celles qui sont desservi et entretenues par la congrégation des Missions étrangère attestent combien cette Association est agréable à Dieu et sont bien propres à encourager tous ceux qui jusq présent ont pris part à cette bonne œuvre, à la continu

(1) Cette lettre a été insérée dans le XX.e numéro des Annal page 219.

et à redoubler de zèle. D'autres personnes qui ne sont point encore membres de l'Association de la Propagation de la Foi, mais qui ont de la piété, du zèle pour les intérêts de Dieu, de l'amour pour l'Eglise de Jésus-Christ, et de l'ardeur pour les bonnes œuvres, se sentiront, à la vue de ces heureux résultats, portées à embrasser cette œuvre si excellente en elle-même, et dans sa fin si avantageuse pour le bien de la Religion, et si profitable à ceux qui s'y adonnent avec zèle. Car quelle douce satisfaction ne doivent pas éprouver les membres de l'Association pour la Propagation de la Foi, lorsqu'ils apprennent par les relations des missionnaires répandus dans les diverses contrées de l'univers, que par leurs prières ferventes, et par la légère offrande qu'ils destinent à cette fin, tous les ans, ils contribuent à amener au bercail de Jésus-Christ des brebis errantes et prêtes à être dévorées par les loups, à faire entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ des infidèles jusqu'alors livrés à l'idolâtrie et à une étrange corruption de mœurs, que le démon qui les tenoit sous sa captivité, regardoit comme une proie assurée! Quelle ne doit pas être leur consolation lorsqu'ils voient que leurs aumônes servent à faciliter les moyens d'ouvrir l'entrée du royaume des cieux à une multitude d'enfans de païens, baptisés à l'heure de la mort; à procurer les secours spirituels de la Religion, l'instruction chrétienne et la grâce des sacremens à un grand nombre de néophytes exposés à périr éternellement; à soutenir le courage de ceux de ces néophytes qui sont en butte aux vexations et aux persécutions des ennemis de la Foi; à fournir à un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques les moyens d'aller porter le flambeau de la Foi aux régions qui en sont privées, et les secours de leur ministère aux nouveaux chrétiens qui vivent au milieu des gentils; à attirer les bénédictions

de Dieu sur les travaux de ces hommes apostoliques ; à les préserver d'une foule de dangers auxquels ils sont sans cesse exposés, et auxquels ils n'échappent que par l'effet souvent miraculeux d'une assistance et d'une protection toute particulière de la divine Providence! Car si ce que chaque Associé fait, considéré en soi-même, est peu de chose, néanmoins ce concert de supplications offertes à Dieu par tant d'ames qui prient avec ferveur pour une fin qui lui est si agréable ; cette multitude d'aumônes légères, fécondées par la grâce de Dieu, produisent les fruits les plus abondans.

Comment pourroit-on s'empêcher de reconnoître cette heureuse influence de l'Association sur les missions de la Chine, du Tong-King, de la Cochinchine, de Siam, de Pinang, de l'Inde, etc., puisque, depuis qu'elle est établie, ces missions voient augmenter progressivement le nombre des ouvriers évangéliques, et les ressources nécessaires pour procurer à ceux-ci les moyens d'exercer avec fruit leur ministère ; et que les missionnaires qui y travaillent nourrissent l'espérance de pouvoir un jour étendre leurs conquêtes dans des lieux où l'Evangile n'a point encore pénétré, sans négliger le soin des anciens chrétiens? Déjà l'un d'eux est allé, l'année dernière, porter le flambeau de la Foi dans une île appelée Nias, voisine de celle de Sumatra : l'Evangile n'y avoit jamais été prêché, et les habitans lui paroissent annoncer d'heureuses dispositions, autant qu'il avoit pu en juger par quelques-uns de ces insulaires qu'il avoit vus à Pinang, et qui y avoient embrassé le christianisme. D'autres pays, dans ces contrées, semblent présenter une moisson déjà mûre et qui ne demande que des ouvriers pour la recueillir, et des prières pour attirer les bénédictions du Ciel sur leurs travaux.

Dans une lettre que nous écrivîmes, il y a environ deux ans, à votre A. E. et au Conseil supérieur de l'Association, nous mîmes sous vos yeux la distribution que nous avions faite des sommes qui avoient été allouées à la Congrégation des Missions étrangères, depuis le commencement de l'Association, jusqu'à l'année 1826 inclusivement. Aujourd'hui nous donnerons connoissance de l'emploi qui a été fait des sommes que nous reçûmes en 1827 et en 1828, lesquelles ont été distribuées ou dépensées en 1828 et 1829.

En 1827 nous reçûmes 30,400 francs. On ne distribua en cette année que ce qui avoit été reçu pendant les huit derniers mois de 1826.

En 1828 nous reçûmes 73,600 francs.

Voici l'emploi et la répartition de ces deux sommes qui forment un total de 104,000 francs.

ALLOUÉ	en 1828.	en 1829.	TOTAL.
	fr.	fr.	
A la mission de la Chine. . .	5,335	6,985	
— du Tong-King. . . .	7,290	10,605	
— de Cochinchine. . .	5,940	6,545	
— de Siam.	4,730	5,555	
— de Pondichéry. . .	2,000	4,000	
Au séminaire de Pinang. . . .	5,500	5,500	
Dépensé tant à Paris qu'à Macao, pour les voyages de douze missionnaires partis dans ces deux années, et pour l'achat de divers objets envoyés dans les missions, tels qu'ornemens, livres, etc.	15,015	19,000	
	45,810	58,190	104,000

leurs efforts pour le soutien d'une œuvre dont les résultats sont si consolans aux yeux de la Foi.

Nous avons l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monseigneur,

De votre ALTESSE EMINENTISSIME,

Les très-humbles et très-obéissans serviteurs,

C. LANGLOIS ; J. B. DUBOIS ; R. LIZÉ ; BARRAN.

NOTICE sur les besoins actuels du séminaire des Missions étrangères et des Missions dont il est chargé.

1.° Outre les élèves qui sont entretenus dans le séminaire de Paris, il y en a dans plusieurs séminaires de province, dont la maison des Missions étrangères paie la pension. Il y a maintenant dans le séminaire du diocèse de Belley onze sujets, tous du diocèse d'Annecy, anciens élèves du petit séminaire de Mélan en Savoie, dont le supérieur est plein de zèle pour l'œuvre des missions étrangères, et surtout pour former des sujets qui se consacrent à cette bonne œuvre. Quatre de ces sujets sont à leur troisième et dernière année de théologie; quatre sont à leur seconde année, et les trois autres ne font que commencer.

2.° L'entretien du collége ou séminaire de Pinang est encore une charge fort onéreuse, parce que les ressources qui avoient été affectées à cet établissement ayant été

anéanties par l'incendie qui, en 1812, consuma les maisons dont le revenu formoit sa dotation, il ne put plus être entretenu qu'en prenant sur les fonds communs à toutes les missions ; et il compte lui seul autant ou plus qu'une mission toute entière. Cependant sans ce séminaire la mission du Su-Tchuen ne pourroit subsister long-temps.

3.º Les voyages des Missionnaires qui partent d'ici pour se rendre dans les missions, sont un des objets qui entraînent les frais les plus considérables. La somme de 4,000 francs ne suffit pas pour payer le passage de chaque Missionnaire : il en est parti treize l'année dernière.

4.º Le nombre des Missionnaires qui sont maintenant dans nos missions est plus que double de ce qu'il étoit en 1825. En cette année-là, il n'y restoit plus que vingt-cinq Prêtres européens ; maintenant nous en comptons cinquante-deux, y compris ceux qui sont partis depuis peu et sont encore en route. Cette augmentation du nombre des Missionnaires augmente les charges, parce que dans la répartition des secours que nous envoyons dans les missions, l'on a par-dessus tout égard au nombre des Prêtres européens, ensuite au nombre des Prêtres indigènes, et au nombre de colléges ou séminaires. Ces dernières années, on avoit pu assigner à chaque Missionnaire européen un viatique de 600 fr. et de 1200 fr. à chaque Evêque ; mais pour l'année prochaine le viatique des Missionnaires sera réduit à 500 fr. et celui des Evêques à 1,000 fr., et la diminution de nos ressources nécessitera pour la suite une plus forte réduction.

5.º Il faut fournir à chaque Missionnaire et à chaque Prêtre tout ce qui est nécessaire pour la célébration du saint Sacrifice et pour l'administration des sacremens, et à chaque Evêque tous les ornemens propres à sa dignité. Dans ces ornemens tout respire la pauvreté, sans s'écarter

de ce qu'exige la décence du culte. Or, il y a maintenant dans les missions, à la charge du séminaire des Missions étrangères, huit Evêques et plus de deux cents Prêtres, tant européens qu'indigènes. Comme ces ouvriers apostoliques sont, pour la plupart, presque toujours en voyage pour visiter successivement les chrétientés confiées à leurs soins, ils sont obligés de faire porter avec eux, de chrétienté en chrétienté, tous leurs meubles d'autel ; d'où il résulte que ces objets s'usent en peu de temps et souvent se perdent, surtout dans les pays exposés aux inondations, aux ravages des brigands, aux persécutions, etc. Il y a aussi des Prêtres pour qui c'est une nécessité d'avoir une chapelle en plusieurs endroits, parce qu'une partie de leur district est séparée de l'autre par des chemins très-difficiles ou infestés de voleurs, ou par des douanes qu'ils ne pourroient passer sans danger, s'ils portoient avec eux des effets de religion.

Les contrées où les Missionnaires travaillent ne produisent point de vin. Il faut faire venir de Macao du vin qui y est apporté par les vaisseaux d'Europe, et qui coûte fort cher. Il ne peut se transporter qu'à grands frais ; la chaleur excessive du climat et divers accidens font qu'on en perd quelquefois une grande partie (1). Le vin de messe est donc pour les missions l'objet d'une grande dépense.

6.° Les Missionnaires ne pourroient suffire à tous les travaux de leur ministère s'ils n'étoient aidés par des catéchistes dont la fonction est de présider les assemblées des fidèles, d'instruire les enfans chrétiens et les caté-

(1) Une année, on estima au Tong-King que chaque bouteille de vin, à raison des frais de transport et des pertes causées par divers accidens, revenoit à près de vingt piastres, (100 francs).

chumènes,

chumènes, de visiter et consoler les malades, de baptiser les enfans en l'absence du Prêtre, dans les cas de nécessité, d'exhorter les païens à embrasser la Foi. Plusieurs d'entre ces catéchistes sont pauvres; ils sont néanmoins souvent obligés de prendre sur le temps de leur travail pour exercer leurs fonctions. En Chine, c'est chez eux que les nouveaux convertis à la Foi viennent pour se faire instruire : les plus éloignés demeurent quelquefois fort long-temps chez eux, et, s'ils sont pauvres, vivent à leurs frais; ce qui constitue ces catéchistes en des dépenses très-considérables. Il faut que la mission les aide, autrement ils ne peuvent recevoir chez eux ces nouveaux prosélytes, et ceux-ci ne trouvant personne pour les instruire, oublient bientôt les premières impressions de foi qu'ils ont reçues, et retournent à leurs superstitions.

7.° L'apôtre saint Paul exhortoit les fidèles de son temps à avoir une tendre et sincère compassion pour les confesseurs de la Foi enfermés dans les cachots. « Souvenez-vous, leur disoit-il, de ceux qui sont chargés de chaînes, comme si vous étiez enchaînés avec eux : » *Mementote vinctorum, tanquam simul vincti.* (Ep. aux Hébr. chap. XIII.) Les chrétiens persécutés, emprisonnés et exilés pour la Foi, dans la Chine et les royaumes voisins, sont ordinairement réduits à la dernière misère eux et leurs familles; car il est impossible de se faire une idée des vexations que les mandarins et leurs satellites exercent contre eux pour en extorquer de l'argent. Les chrétiens les plus exposés à la persécution sont communément ceux qui ont rendu le plus de services à la mission, et donné le plus d'édification aux fidèles. En Chine, les Prêtres du pays, les catéchistes, convaincus d'avoir travaillé à la conversion des Gentils, les chrétiens qui ont contribué à introduire des Missionnaires dans l'empire,

ou qui ont reçu dans leurs maisons les Ministres de la Religion, sont condamnés à l'exil perpétuel en Tartarie, et à l'esclavage. Les Missionnaires peuvent-ils se dispenser de soulager, autant qu'ils le peuvent, des familles que leur attachement à la Foi a précipitées dans une cruelle indigence ?

(Cette notice est extraite de divers documens, communiqués par les directeurs du séminaire des Missions étrangères.)

ÉTAT DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

DIRIGÉES PAR LES MISSIONNAIRES DE LA CONGRÉGATION DE SAINT - LAZARE (1).

MISSIONS DE LA CHINE.

1.° Les Lazaristes sont chargés de toute la province de Pékin (2), de celles de Chantong et du Leao-Tong ou Tartarie orientale. Ils y ont un Evêque européen, quinze Prêtres indigènes et environ quarante mille chrétiens.

2.° Ils sont chargés de la province de Nankin et de celle du Ho-Nan. Ils y ont un missionnaire européen, sept Prêtres indigènes et environ trente-trois mille chrétiens.

3.° Ils ont une mission dans le Hou-Pé, où il y a six Prêtres indigènes et six mille chrétiens.

---

(1) Cette Notice, qui nous a été communiquée par Messieurs de St-Lazare, fera sentir toute l'importance des missions confiées à leur congrégation; ils ont en Chine et dans le Levant 55 missionnaires tant européens (français, portugais, etc.) qu'indigènes, et environ cent quinze mille chrétiens.

(2) Les évêchés de Pékin et de Nankin ont été dotés par les rois de Portugal, et les Evêques de ces deux siéges ont presque toujours été portugais.

4.° Ils ont une mission dans le Kiang-Si, où il ne se trouve qu'un Prêtre indigène et environ six cents chrétiens, outre un certain nombre d'autres qu'il est chargé de visiter dans le Che-Kiang.

5.° A Macao, ils ont deux séminaires, l'un où ils forment des missionnaires pour le diocèse de Macao qui renferme environ sept mille chrétiens, l'autre où ils forment des missionnaires pour les autres provinces dont ils sont chargés. Huit Prêtres européens sont employés à cette œuvre. Parmi les Prêtres formés à Macao, ceux qui travaillent dans le diocèse demeurent sous la juridiction et l'obéissance de l'Evêque; ceux qui sont destinés aux autres provinces, sont agrégés à la congrégation de Saint-Lazare; de sorte que tous les missionnaires indigènes qui travaillent dans les missions des Lazaristes, sont lazaristes eux-mêmes.

Après la suppression de la compagnie de Jésus, les Lazaristes présidoient le tribunal des mathématiques, dans le palais de l'empereur de Chine, où ils avoient secrètement un séminaire de Chinois et de catéchistes, en même temps qu'ils remplissoient les fonctions de missionnaires dans la ville et dans toute la province. La révolution ayant détruit la congrégation de Saint-Lazare, il fut impossible de remplacer les missionnaires morts à Pékin, et les Lazaristes ne purent soutenir cette œuvre importante. M. Lamiot y restoit seul et étoit interprète de l'empereur, lorsqu'en 1818 M. Clet, lazariste français, ayant été découvert et mis à mort, il fut accusé d'être en relation avec lui, et en conséquence fut exilé de l'empire. Il se rendit à Macao, où depuis il dirige l'éducation des jeunes Chinois, en même temps qu'il entretient la correspondance avec toutes les missions.

Il y a en ce moment à Macao quatorze élèves chinois

destinés aux provinces; ils reçoivent leur éducation ecclésiastique aux frais des Lazaristes.

La congrégation de Saint-Lazare n'ayant été rétablie qu'en 1817, les Lazaristes n'ont pu jusqu'à présent envoyer que deux Prêtres français en Chine. Ces deux missionnaires sont encore à Macao, où ils travaillent à apprendre la langue et les usages du pays, pour s'introduire ensuite dans les provinces au moment favorable. Deux Lazaristes s'occupent en ce moment des mathématiques, de la physique et de l'astronomie pour tenter de relever l'établissement de Pékin.

MISSIONS DU LEVANT.

Les Lazaristes sont chargés de neuf missions dans les échelles du Levant, savoir : Constantinople, Smyrne, Santorin, Naxie, Salonique, Damas, Tripoli de Syrie, Anthoura et Alep.

CONSTANTINOPLE. Cette mission est dirigée par trois missionnaires, dont l'un est préfet apostolique des missions du Levant. Ils ont une église publique où ils font les offices selon le rit latin, et où ils prêchent constamment la parole de Dieu en turc, en arménien, en italien et en français. Ils s'occupent spécialement des Arméniens catholiques, qui ne reçoivent de secours spirituels pour ainsi dire que des missionnaires, attendu que l'état d'asservissement dans lequel les schismatiques les ont tenus jusqu'à présent, et les vexations continuelles auxquelles ils étoient en butte, ont mis obstacle à ce qu'ils eussent des Prêtres de leur nation en nombre suffisant; d'ailleurs, ceux qu'ils ont n'ont pu acquérir les connoissances nécessaires pour exercer les fonctions du saint ministère.

Les missionnaires sont aussi presque constamment occupés à instruire des schismatiques qui veulent rentrer dans le sein de l'Eglise.

Comme il n'y aucune école à Constantinople depuis long-temps, les Lazaristes ont conçu le projet d'y établir un collége: ce qui favoriseroit beaucoup les conversions, par l'éducation que l'on seroit à même de donner aux enfans de beaucoup de schismatiques; et en même temps par-là on dissiperoit l'ignorance qui est grande parmi les catholiques arméniens et autres. Mais le défaut de ressources suffisantes a mis obstacle jusqu'à présent à l'exécution de ce projet, qui demanderoit pour dépense de construction et de premier établissement une somme de 15,000 francs.

Les schismatiques les mieux disposés à se convertir sont les pauvres. Mais dépendant entièrement de schismatiques riches pour leur travail, et par conséquent pour leurs moyens d'existence, ils se trouvent pour ainsi dire dans l'impossibilité de se rendre à la lumière de la grâce, si les missionnaires ne peuvent leur procurer des secours, du moins pour un certain temps.

La dernière persécution supportée avec tant de constance par les Arméniens catholiques, a donné naissance à des conversions sans nombre. Le spectacle de leur héroïque fidélité au milieu de toutes les privations et des maux de tous les genres qu'ils ont eu à supporter, a fait une impression profonde sur les schismatiques; on en est redevable, après Dieu, à l'Association de la Propagation de la Foi, dont les secours distribués par les missionnaires ont grandement servi à soutenir le courage de ces chrétiens persécutés. Deux lettres écrites par le Patriarche arménien catholique, au Préfet apostolique, et qui ont

été insérées dans les Annales de l'Association, en sont une preuve authentique (1).

Un autre moyen de conversion après lequel on soupiroit depuis long-temps, et que l'on avoit toujours tenté en vain d'obtenir, c'est l'affranchissement des catholiques arméniens de la servitude dans laquelle les tenoient les schismatiques, appuyés en cela par l'autorité du Grand-Seigneur; ils étoient forcés, sous les peines les plus graves, de recevoir la bénédiction nuptiale et la sépulture ecclésiastique dans les églises et par les prêtres schismatiques. Le souverain Pontife, pour leur éviter ces peines, avoit déclaré légitimes les mariages ainsi célébrés. Cette servitude et les vexations qui en étoient la suite éloignoient de la vraie Foi. Enfin le gouvernement français, dans le cours de l'année 1829, a fait de nouvelles tentatives et a enfin obtenu cet affranchissement. Dorénavant les catholiques arméniens de Constantinople auront un patriarche reconnu par le gouvernement de Turquie, et cesseront d'être sous la juridiction oppressive des schismatiques. Déjà le souverain Pontife a nommé le patriarche, qui en ce moment est arrivé à Constantinople (2). Cet événement promet de consolantes espérances pour le catholicisme dans ces contrées; et par conséquent il est facile d'apercevoir combien sont utiles les secours que l'on accorde à cette mission importante. Le clergé arménien est dans la dernière pauvreté.

Les Arméniens catholiques en général sont très-fervens; et l'on retrouve en eux les chrétiens de la primitive Eglise;

---

(1) Voyez le N.° XVIII, page 585.

(2) Ce patriarche est D. Antonio Nuridschan; il éprouve des difficultés suscitées par les schismatiques, à se faire reconnoître par le gouvernement du Grand-Seigneur.

ls sont au nombre de vingt mille. La population entière les catholiques de diverses nations, à Constantinople, s'élève à plus de quarante mille. Il s'en trouve aussi un grand nombre dans les villages qui avoisinent la ville, et que les missionnaires de Constantinople vont visiter de temps en temps pour entretenir et ranimer leur foi (1).

SALONIQUE renferme environ deux cents catholiques; deux missionnaires y remplissent les fonctions curiales, et s'occupent de l'instruction des schismatiques qui désirent rentrer dans le sein de l'Eglise. Ces deux missionnaires sont les seuls prêtres qu'il y ait à Salonique.

SANTORIN renferme plus de six cents catholiques. Il y a une communauté de religieuses qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse; cette chrétienté est des plus ferventes. Il ne s'y trouve en ce moment qu'un seul missionnaire qui ne peut suffire au travail. On se propose d'y en envoyer un second.

NAXIE renferme un plus grand nombre de catholiques: mais on ne peut en préciser le nombre; on n'a pas de renseignemens assez positifs. Il s'y trouve deux missionnaires occupés à la prédication de la parole de Dieu en grec, et à toutes les fonctions du saint ministère: comme il n'existe dans cette île aucun moyen d'instruction pour la jeunesse, ils tiennent une école, où tous les enfans reçoivent gratuitement une instruction élémentaire, en même temps qu'on leur enseigne tout ce qui concerne la Religion.

SMYRNE possède aussi un grand nombre de catholiques,

---

(1) Comme la coutume d'exposer les enfans règne à Constantinople, c'est encore là un objet de la sollicitude des missionnaires. Ils les recueillent et en prennent soin. C'est ordinairement à la porte de leur église qu'on les expose : et c'est par leurs propres ressources qu'ils soutiennent cette bonne œuvre si importante et si honorable pour la Religion.

soit du pays, soit des autres nations qui y sont établies. Il s'y trouve deux missionnaires occupés de la prédication en grec, en italien et en français, et des autres fonctions du saint ministère. Ils tiennent aussi une école pour les enfans.

Anthoura est le lieu de la Syrie où arrivent les missionnaires qui se destinent aux missions de cette contrée. Ils y demeurent deux ou trois ans pour apprendre l'arabe, qui est la seule langue en usage dans le pays. Il s'y trouve peu de catholiques, mais c'est un lieu de passage pour les chrétiens qui vont visiter les saints lieux de la Palestine, et auxquels les missionnaires rendent souvent beaucoup de services. Il y a en ce moment deux missionnaires à Anthoura; la maison qu'ils occupent étoit destinée autrefois à l'éducation des jeunes gens du pays, spécialement des Maronites qui se destinoient à l'état ecclésiastique; mais ce séminaire fut dissous par la perte de ses ressources pendant la révolution, et jusqu'à présent on n'a pu penser à le rétablir. Ce seroit cependant un établissement très-important pour la Syrie, attendu que les Prêtres indigènes ne reçoivent qu'une instruction bien inférieure à celle qui est nécessaire pour l'exercice du saint ministère. Il y a aussi à Anthoura une communauté de religieuses visitandines, dirigée par les missionnaires.

Tripoli de Syrie ne possède aucun missionnaire en ce moment. Cette mission ayant été abandonnée depuis plus de trente ans, par suite de la mort des missionnaires qui y étoient au moment de la révolution, la chapelle et la maison sont dans un tel état de délabrement, qu'il est impossible de les rendre à leur destination, sans y faire des dépenses assez considérables : l'occupation des missionnaires étoit l'exercice du saint ministère et l'instruction de la jeunesse. Les dépenses pour rétablir cette mission se monteroient à environ 5 ou 6,000 fr.

ALEP étoit autrefois une ville très-commerçante de la Syrie. Un tremblement de terre y fit tant de désastres, il y a environ trente ans, que le port en est maintenant très-peu fréquenté. Deux missionnaires y exercent toutes les fonctions du saint ministère, avec beaucoup de fruit. Cette ville renferme environ deux mille catholiques; il y en a en outre beaucoup d'autres répandus dans la campagne, et que les missionnaires vont visiter.

DAMAS renferme environ deux mille catholiques. Deux missionnaires y exercent les fonctions du saint ministère, et s'occupent, en ce moment, d'établir une école pour les enfans. Cette mission, abandonnée depuis plus de trente ans, par suite de la révolution, a pu être rétablie, il y a deux ans, par les secours de l'Association. Les montagnes du Liban étant couvertes de catholiques, les missionnaires s'y transportent de temps en temps pour les visiter.

Ces quatre missions de la Syrie sont regardées comme les plus importantes de tout le Levant. On rencontre beaucoup de catholiques en Syrie, sur tous les points; mais on y trouve aussi des hérétiques, à peu près de toutes les sectes qui ont paru depuis la naissance du christianisme. On a le bonheur assez souvent d'en voir rentrer dans le sein de l'Eglise. Il y a peu de temps, un Evêque, avec tout son diocèse, a abjuré ses erreurs, et a embrassé la vraie Foi. Ce qui diminue le nombre des conversions, c'est l'ignorance profonde des catholiques prêtres ou laïques, par le défaut des moyens d'instruction pour les uns comme pour les autres; aussi les missionnaires jouissent d'une grande considération, et obtiennent généralement une entière confiance; ce qui les met à même de combattre avec succès les hérétiques, et de rendre en toute manière de grands services à l'Eglise. Les

catholiques étant en général pauvres, et exposés à toute sorte de vexations de la part des Turcs, plus qu'en aucun autre lieu de l'empire, les missionnaires se trouvent souvent dans la nécessité de leur procurer des secours.

Alger. Cette mission, établie par saint Vincent de Paul en faveur des captifs, fut supprimée pendant la révolution, et dépouillée de tous ses biens. En 1824, le souverain Pontife témoigna le désir de la voir rétablir. Deux Lazaristes y furent envoyés en 1825, et y restèrent jusqu'à ce que la France fit le blocus d'Alger. Comme il n'y avoit plus d'esclaves dans cette ville, les missionnaires s'employoient aux fonctions du saint ministère en faveur des catholiques, qui y sont au nombre d'environ soixante, et qui n'avoient aucun Prêtre avant leur arrivée. A l'époque de la pêche du corail, qui dure plusieurs mois, un des deux missionnaires se transportoit à Bone, où il n'y a aucun Prêtre, et où, cependant, se réunissent chaque année une multitude de pêcheurs catholiques de toutes nations, qui, en maladie comme en santé, se trouvent privés pendant tout ce temps, de tout secours spirituel (1).

---

(1) Les missions du Levant étant presque toutes établies près des ports de mer, les missionnaires sont souvent dans le cas d'exercer le saint ministère dans les bâtimens français, soit de guerre, soit de commerce. Plusieurs fois, au temps de pâques, ils ont prêché aux matelots des retraites qui ont produit de grands fruits de salut.

Enfin les missionnaires rendent toute sorte de services aux Français qui voyagent dans le Levant, soit pour le commerce, soit pour toute autre affaire; en un mot, ils regardent comme un de leurs devoirs les plus essentiels de leur être utiles dans les choses spirituelles et temporelles, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire.

Il est à remarquer que tous les missionnaires lazaristes du Levant, sont français. Les missions souffriroient beaucoup, si elles étoient occupées par des prêtres indigènes; parce que les

AMÉRIQUE. Les Lazaristes, depuis bien des années, ont envoyé des missionnaires dans les Etats-Unis d'Amérique. Plusieurs d'entre eux, au nombre de dix, occupent des paroisses. C'est à eux que Mgr. Dubourg a confié la direction du séminaire et du collége qu'il a fondés à Sainte-Marie des Barrens, dans le diocèse de Saint-Louis : ils y ont établi un noviciat. Le séminaire contient trente séminaristes, le noviciat, neuf novices, et le collége, près de cent élèves. MM. les Evêques de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans ont été choisis parmi les Lazaristes.

BRÉSIL. Depuis quelques années les Lazaristes ont aussi formé deux établissemens dans le Brésil. Ce sont deux colléges; dans l'un ils ont un noviciat. Le gouvernement leur laisse toute facilité de diriger ces deux maisons, et d'en former de nouvelles. Les Lazaristes qui sont au Brésil ne doivent pas être regardés précisément comme missionnaires, puisque dans ce pays la Religion catholique est protégée comme religion de l'état; mais les établissemens qu'ils y ont formés pourront être utiles aux missions qu'ils entreprendront ailleurs.

---

chrétiens levantins n'auroient pas pour eux le respect, l'estime et la confiance qu'ils ont pour les Français.

Or, les missions du Levant ne sont soutenues que par les secours qui leur sont envoyés de France. Les missionnaires ne sont aidés en aucune manière par les Evêques, qui ont à peine ce qui leur est nécessaire à eux-mêmes. Ils ne sont pas plus aidés par la Propagande, qui peut à peine soutenir les établissemens qu'elle dirige immédiatement et qui sont à sa charge.

Pour juger combien il en coûte à la Congrégation de Saint-Lazare pour former des missionnaires destinés aux missions étrangères, il suffit d'observer que, d'après les constitutions de l'ordre, aucun élève ne peut être envoyé dans ces missions s'il n'a passé deux années entières au noviciat de Paris, et une année pour recevoir les ordres sacrés.

ÉTATS-UNIS.

Avant d'insérer les nouvelles qui nous sont par-
de diverses missions, nous donnerons quelques docu-
relatifs à la situation religieuse des Etats-Unis. Ces
mens sont loin d'être complets, mais ils suffi-
donner à nos lecteurs une idée juste du genre
religieux qui domine aux Etats-Unis, et ils les m-
à même de juger jusqu'à quel point est fondée l'espér
qu'on a de voir le catholicisme faire de rapides pr-
dans ce pays, et s'y établir sur des fondemens soli-

L'Union américaine ne fut primitivement com-
que de colonies anglaises; la Louisiane n'en fait p-
que depuis 1803, et la Floride, depuis 1820.
Louisiane étoit une colonie française. Elle avoit ap-
tenu momentanément aux Espagnols; la Floride a
tour à tour appartenu aux Français, aux Anglais et
Espagnols. Les habitans de ces deux pays étoient
catholiques, tandis que ceux des anciens états étoi-
protestans. On en doit conclure que l'esprit n'est p-
partout le même dans les Etats-Unis, et que ce qui
vrai pour un état, peut bien ne pas l'être pour un autre.
Il y a encore plusieurs causes qui contribuent singu-
lièrement à diversifier les opinions et les mœurs des
Américains. C'est, par exemple, le genre d'occupations
des habitans, la religion et la patrie des émigrans sa-
nombre qu'amènent chaque année les vaisseaux qui
arrivent d'Europe. Car les habitudes et les préjugés d'un
peuple industriel ne sont pas les mêmes que ceux d'un

peuple. agriculteur ; et les Irlandais, les Anglais, les Allemands et les Français n'ont pas le même caractère, et ne sont pas toujours animés du même esprit.

La population actuelle des Etats-Unis est de plus de 12,000,000 d'ames (1) : celle des colonies anglaises, qui avoient secoué le joug de la métropole, étoit en 1783 de 3,000,000 seulement. Nous parlerons d'abord de quelques-unes de ces colonies en particulier ; nous dirons quand et par qui elles avoient été fondées et peuplées, et quelles lois y étoient en vigueur. Dans celles où le catholicisme étoit opprimé, persécuté, il doit éprouver maintenant encore des difficultés à s'établir, ou à se maintenir ; tandis qu'au contraire dans celles où il jouissoit de la liberté, il doit avoir conservé quelque influence. Nous dirons ensuite un mot de la situation du catholicisme ; et enfin nous traiterons des principales sectes qui divisent le protestantisme aux Etats-Unis.

La Virginie a été peuplée par des Anglais protestans, qui vinrent s'y établir en 1610, sous la direction de Lord Delaware, avec l'esprit et les lois pénales contre les catholiques, alors en vigueur en Angleterre.

Le New-Yorck et le New-Jersey ont été d'abord habités par de fanatiques calvinistes hollandais, en 1614. Ils furent ensuite conquis en 1664 par le roi d'Angleterre, Charles II : les lois anglaises y furent proclamées, et par conséquent les catholiques y furent persécutés. Les Anglais s'établirent, en 1623, dans le New-Hampshire ; et en 1628, dans le Massachusset : en 1627, ils avoient pris la Delaware sur les Hollandais : dans ces trois colo-

(1) Nous ne parlons pas des sauvages ; il y en a environ 300 mille dans les États-Unis ; le Michigan seul en renferme près de 30 mille.

nies, comme dans les autres, ils se montrèrent ard
persécuter les catholiques.

En 1632, Lord Baltimore conduisit une colon
catholiques dans le Maryland, qui étoit devenu sa p
priété par concession de Charles I (1). Il proclama l
berté de conscience, et permit aux protestans de s'éta
sur ses terres. Mais ceux-ci acquirent bientôt une gr
puissance; et joignant l'ingratitude à la perfidie, ils o
tinrent de Cromwel, en 1654, que les catholiques fu
exclus du gouvernement de la colonie. En 1689. L
Baltimore fut privé lui-même de la plupart des droits
lui appartenoient comme propriétaire. La religion a
cane fut seule permise, et les lois pénales contre les
tholiques furent mises en vigueur. Ainsi la Religion
jouit pas long-temps de la liberté dans le Maryl
Néanmoins, comme plusieurs des catholiques qui avo
fondé la colonie, avoient pu amasser des richesses, qu
ques-uns de leurs descendans ont une existence aisée,
conservent de l'influence.

En 1635, le Connecticut fut concédé au comte d
Warwick : des puritains s'y établirent, et mirent en v
gueur les lois pénales contre les catholiques. La mê
année, William Roger, ministre puritain, fanatique, for
de fuir le Massachusset, vint se réfugier dans le Rhod
Island avec plusieurs de ses coreligionnaires; mais se
propres malheurs ne lui avoient point appris à compatir
ceux d'autrui; et persécuté par les anglicans, il se fi
persécuteur des catholiques.

---

(1) Cette concession, ainsi que celles dont nous parlerons plu
bas, fut faite sans préjudice des droits de souveraineté du roi
d'Angleterre : le concessionnaire étoit seulement propriétaire du
terrein.

Charles II, accorda à Lord Clarendon la propriété de la Caroline en 1662, et celle de la Géorgie en 1664. Des anglicans furent les premiers colons de ces deux pays; ils firent exécuter les lois pénales contre les catholiques. En 1681, Charles II donna la Pensylvanie à Guillaume Penn, qui s'y transporta avec plusieurs Anglais de la secte des Quakers, à laquelle il appartenoit lui-même. Penn décréta la liberté de conscience; une foule de luthériens et de calvinistes allemands en profitèrent et allèrent peupler sa colonie. Quelques catholiques s'y établirent aussi; ils eurent à lutter contre les préjugés des nombreux sectaires au milieu desquels ils vivoient; cependant leurs descendans possèdent encore les terres qu'ils y avoient défrichées. Les états de l'intérieur, comme le Kentucky, le Tennessé, l'Ohio, etc., n'ont été peuplés que depuis la déclaration de l'indépendance, et par conséquent sous l'influence de la liberté de conscience.

On voit, par cet aperçu rapide sur la colonisation des anciens états de l'Union américaine, que jusqu'à la révolution de 1775, partout, excepté dans le Maryland, les catholiques étoient opprimés, persécutés et réduits à une profonde misère. Privés des secours spirituels, ils ont dû peu à peu oublier les dogmes de la Religion, perdre son esprit, abandonner ses pratiques et négliger les devoirs qu'elle impose. On n'a pas en France une idée juste de l'atrocité des lois pénales de l'Angleterre contre les catholiques. La peine de mort, ou d'autres peines très-graves, étoient infligées au Prêtre qui célébroit le saint Sacrifice, bénissoit des mariages et remplissoit les autres fonctions de son ministère, ainsi qu'aux fidèles qui étoient réputés ses complices.

Les colonies avoient le droit de s'administrer elles-mêmes, sous la surveillance du gouvernement; mais les catho-

liques, réduits à un véritable ilotisme, ne pouvoient prétendre à aucune fonction, et ne jouissoient d'aucun droit politique; en un mot, ils étoient considérés comme morts civilement. On peut juger par-là de l'état avilissant dans lequel les catholiques étoient tenus dans ces malheureuses contrées.

Nous ne parlerons pas de la Floride, parce qu'en 1830, lorsqu'elle passa au pouvoir des Etats-Unis, elle n'avoit guère que quatre à cinq mille habitans; la moitié de la population avoit passé dans l'île de Cuba.

La Louisiane a été colonisée par les Français. La Religion y étoit protégée par le gouvernement, et l'évêché de la Nouvelle-Orléans a été érigé pendant que ce pays appartenoit à l'Espagne. Les catholiques y avoient donc pris les devans sur les protestans qui ne s'y sont établis que depuis 1803, époque à laquelle la France céda la Louisiane aux Etats-Unis. Mais la population catholique est débordée maintenant par cette foule d'émigrans qui s'y sont précipités des autres parties de l'Union. Du reste, la philosophie du dix-huitième siècle avoit pénétré chez les créoles de la Louisiane; habitant un pays brûlant où l'indolence est naturelle et où l'esclavage est une source de corruption, ils ne recevoient d'autres secours spirituels que ceux d'un clergé peu nombreux, divisé par le langage et par les habitudes morales et nationales. Cependant la Louisiane est un des états où les catholiques ont le plus d'influence; car étant propriétaires d'une grande partie des terres, ils ont pu acquérir de grandes richesses, et par conséquent recevoir l'éducation nécessaire pour obtenir de la considération et parvenir aux charges. Dans les autres états, les protestans possédoient toutes les terres, et ils ont seuls profité de la hausse des prix causée par l'affluence subite de la population qui a quadruplé depuis cinquante ans. Il

y

y a sans doute des exceptions, mais nous n'avons voulu parler que des masses.

Nous avons attiré à dessein l'attention de nos lecteurs sur la pauvreté des catholiques des Etats-Unis, afin de faire comprendre toute la nécessité des secours que l'Association de la Propagation de la Foi leur envoie. Nous avons voulu aussi faire remarquer la conduite de la Providence qui paroît avoir des vues de miséricorde sur ce pays ; car on y aperçoit un mouvement général de retour au catholicisme, comme le prouve le récit des nombreuses conversions dont nous avons parlé dans les précédens numéros des Annales. Mais ce n'est pas par des moyens humains que s'opère ce mouvement, il est facile d'y reconnoître le doigt de Dieu. Ce n'est pas la partie élevée, riche et puissante de la population qui agit sur l'autre, c'est la partie foible, pauvre et ignorante selon le monde, qui imposera ses doctrines et ses principes aux savans et aux puissans du siècle. Le catholicisme, long-temps opprimé, lutte enfin avec liberté contre le protestantisme son oppresseur ; ne dérivant sa force d'aucun pouvoir humain, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, mais à l'abri des persécutions sanglantes qui entravoient son action, il s'avance dans l'arène libre, au milieu des sectes également libres qu'il combat au nom du Seigneur, *in nomine Domini*, et qui ne tarderont pas à lui abandonner le champ de bataille et à lui céder l'empire, parce que n'ayant plus l'appui privilégié du gouvernement, elles restent sans défense.

Quoiqu'il n'y ait que cinq cent mille catholiques aux Etats-Unis, cependant aucune secte ne peut se vanter d'avoir un pareil nombre d'affiliés. Déjà onze diocèses ont été établis depuis une vingtaine d'années, et leur prospérité va toujours croissant. Nous avons inséré dans les Annales

de nombreux détails sur ce sujet, nous ne nous y arrêterons donc pas; nous nous contenterons de donner quelques notes sur chaque diocèse en particulier.

1.o Pie VI a érigé Baltimore en évêché, par un bref du 6 octobre 1789; Pie VII en fit un archevêché, par un bref du 8 avril 1808. Ce diocèse renferme l'état du Maryland et le district de Colombia, où est situé Vashington; il compte près de quatre-vingt mille catholiques desservis par cinquante-deux Prêtres. L'Archevêque actuel est M. Withfield, né en Angleterre; ce Prélat est en outre chargé de l'administration du diocèse de Richemond en Virginie, qui ne renferme que quelques milliers de catholiques.

2.o L'évêché de la Nouvelle-Orléans a été établi par Pie VI, le 12 septembre 1794. Il est composé des états de la Louisiane et du Mississipi, il renferme avec celui de Saint-Louis, qui en a été démembré par un bref du 20 mars 1827, plus de cent mille catholiques desservis par quatre-vingts Prêtres. L'Evêque actuel de la Nouvelle-Orléans est M. de Nékère; celui de Saint-Louis est M. Rosati.

3.o L'évêché de New-Yorck a été érigé par un bref du 8 avril 1808; il est formé de l'état de New-Yorck et de la moitié de celui de New-Jersey; il compte environ cent quatre-vingt mille catholiques. L'Evêque actuel est M. Dubois, il n'a qu'une vingtaine de Prêtres pour collaborateurs.

4.o L'évêché de Boston a été érigé par un bref du 8 avril 1808; il renferme les états du Massachusset, du Connecticut, du Rhode-Island, du Vermont, du New-Hampshire et du Maine. Il renferme quinze mille catholiques; on n'y compte que huit Prêtres. L'Evêque actuel est M. Benoît Fenwick. Dans le Massachusset le gouvernement a établi un impôt particulier, dont le produit est

remis aux ministres des différens cultes dans la proportion du nombre de leurs coreligionnaires.

5.° Le diocèse de Philadelphie a été établi par un bref du 8 avril 1808; il est formé de la Pensylvanie, de l'état de Delaware et de la moitié de celui de New-Jersey; il compte trente-cinq mille catholiques et dix-huit Prêtres: l'Evêque, M. Conwel, a été déchargé de l'administration qui a été confiée à son coadjuteur M. Kenrick.

6.° Bardstown a été érigé en évêché par un bref du 8 avril 1808; ce diocèse est formé des états du Kentucky, de Tennessée, de l'Indiana et de l'Illinois. Il renferme trente mille catholiques, desservis par vingt-un Prêtres. L'Evêque, qui est le doyen de tous ceux des Etats-Unis, est M. Flaget; il a un coadjuteur, M. David, évêque de Mauricastre.

7.° L'évêché de Charleston a été érigé par un bref du 11 juillet 1820; il comprend les deux Carolines et la Géorgie; l'Evêque est M. England, il a avec lui dix missionnaires. Ce Prélat estime qu'il n'y a dans son diocèse que dix mille catholiques, réunis en congrégations ou paroisses; mais il y en a près de cent mille, qui, étant dispersés çà et là, sont privés de tout secours religieux.

8.° Le diocèse de Cincinnati a été établi par un bref du 19 juin 1821; il est formé de l'état de l'Ohio. L'Evêque est M. Edouard Fenwick, né en Amérique; il est chargé de l'administration du Michigan et du Nord-Ouest; la population catholique des trois états est d'environ trente mille ames; il s'y trouve dix-huit missionnaires.

9.° Le diocèse de Mobile a été érigé au commencement de l'année 1829, par le souverain Pontife Léon XII; il est formé de l'Alabama et de la Floride; il renferme environ huit mille catholiques. L'Evêque est M. Portier, français; il a avec lui dix ecclésiastiques, dont cinq Prêtres.

Yy 2

Il ne nous reste plus maintenant qu'à parler de situation du protestantisme aux Etats-Unis ; nous le fe en peu de mots, mais d'après des renseignemens certains.

Les premiers réformateurs, en se révoltant contre glise, ont donné un exemple dont ils n'ont pas tar être les victimes ; leurs disciples tirant les conséque du principe de l'indépendance absolue de la raison maine, se sont soulevés contre leurs maîtres ; ils se donc faits eux-mêmes chefs de sectes. Mais les b qui composoient le troupeau de ces nouveaux pas méconnurent bientôt leur voix, et suivirent à leur des chefs qui voulurent aussi profiter du droit com Ces divisions amenèrent des subdivisions qui se su sent encore elles-mêmes indéfiniment, car les schis qui déchirent le protestantisme se multiplient en ra directe de l'accroissement de la population.

C'est principalement dans les Etats-Unis, que le n bre des diverses sectes augmente dans une progres incroyable parce qu'il n'y existe aucun frein, a obstacle qui puisse arrêter leur multiplication jo lière. Nous ne rappellerons pas ces dissidences d'opi qui, quoique portant sur des principes fondament ne produisent cependant pas une séparation de fait les membres d'une même secte : car alors, tout c nous seroit interdit, et il nous seroit impossible de r sous la même dénomination une centaine de prote professant le même symbole. Nous ne voulons parler de ces schismes qui donnent naissance à une nou église, ayant son culte, ses temples et ses mini particuliers. Voici donc les principales sectes : Epi paux, Quakers, Presbytériens, Unitaires, Unive listes, Sacramentaires, Adamites, Méthodistes, Suéd

borgiens, Anabaptistes, Sehakers, Générationistes, Moraves, Groaners, Jumpers, Tunkers, Luthériens, Calvinistes, etc., etc. Chacune de ces sectes est divisée en plusieurs autres : ainsi il y a les Presbytériens, anti-Presbytériens, les Presbytériens Prédestinatiens, les Presbytériens anti-Prédestinatiens, les Anabaptistes du dimanche et ceux du samedi, les Moraves Iconoclastes et ceux qui révèrent les images, etc., etc. Enfin une multitude de nouvelles sectes se distinguent de celles qui leur ont donné naissance, par les épithètes de *nouvelle-lumière*, orthodoxe, etc.

A New-Yorck, il n'y a que quatre églises pour une population catholique de plus de trente mille ames, et il y a quatre-vingt-quinze temples pour cent soixante mille protestans. Cette multitude de temples pourroit étonner au premier abord, mais elle est seulement proportionnée, si ce n'est à la population, du moins au nombre prodigieux de sectes qui sont établies dans la ville. Car il faut un temple à celle qui n'a que mille adeptes, comme à celle qui en a deux mille ; aussi les catholiques sont-ils plus nombreux que les hérétiques des diverses croyances prises en particulier.

Les Américains regardent la religion comme une affaire de convenance et de mode. Ainsi, il y a des sectes pour les hautes classes de la société, il y en a pour la moyenne bourgeoisie, il y en a pour le peuple, et même pour les basses classes. Les nègres et les mulâtres, par exemple, sont tous Méthodistes. Si un homme a de la fortune, de l'éducation ; s'il remplit quelque fonction élevée dans le gouvernement, on peut en conclure qu'il appartient à l'église épiscopale, ou au moins qu'il est Presbytérien, Quaker, ou Unitaire. Il ne conviendroit pas plus à un pauvre homme d'être membre de l'une des sectes réser-

vées à l'aristocratie du protestantisme, que d'avoir un équipage et des laquais. Le haut prix auquel se louent les bancs dans les prêches épiscopaux, presbytériens, etc. en éloigne le peuple, qui d'ailleurs n'oseroit pas se mêler avec ce qu'il appelle les *gens de qualité :* il préfère les sectes où l'on se trouve associé avec ses semblables sur un pied d'égalité, et qui permettent de s'asseoir à peu de frais.

La secte des Méthodistes est sans contredit la plus populaire et la plus nombreuse : elle doit son origine et sa diffusion, comme plusieurs autres, au fanatisme des convulsions, des cris d'énergumènes, hurlemens, sauts, gambades, et autres moyens de ce genre, que ses ministres emploient pour électriser le genre nerveux, et épouvanter l'imagination de la populace. Ces prétendus ministres sont fort ignorans, et ne peuvent produire de l'impression que sur des ignorans comme eux. En Europe, un homme qui, quoique sans instruction, a cependant de la faconde, du verbiage, se fait charlatan; en Amérique, il se fait prédicant. Il réunit la foule autour de lui, surtout les nègres et les mulâtres; il menace de l'enfer avec des contorsions convulsionnaires; il promet avec assurance le ciel à ceux qui voudront l'écouter et le croire; enfin, il appuie sa doctrine de quelques tours de force ou d'adresse, comme pirouettes, sauts prodigieux, etc., que les spectateurs prennent souvent pour des miracles. Quelquefois c'est un *boucher*, un *boulanger*, un *épicier*, un *cordonnier*, etc., qui emploie ce manége pour achalander sa boutique; il se procure un certain nombre d'affiliés, auxquels il fait des *sermons de sa façon*, et qui lui accordent toute leur confiance, achètent leurs provisions chez lui, lui donnent leurs voix aux élections pour les charges de la commune, et réus-

sissent même à le faire nommer maire dans les villages et les gros bourgs. Ce qui favorise singulièrement les entreprises de ces prédicans, c'est le plaisir que les Américains éprouvent à entendre prêcher; ils vont au sermon, comme ailleurs on va au spectacle; les plus longs discours ne les dégoûtent pas, ils sont tourmentés du besoin de s'occuper de religion. Nous prions nos lecteurs de croire que ce récit n'a rien d'exagéré; nous avons simplement retracé les faits. Il est juste, cependant, de faire remarquer que ceci regarde seulement les Méthodistes, les Anabaptistes, et autres sectes de bas étage, qui sont les plus nombreuses. Les ministres Episcopaux, Quakers, Presbytériens, Unitaires, tous ceux enfin qui appartiennent aux sectes de bonne société, ont de l'instruction, et prennent des grades dans les universités. La considération attachée à leur secte rejaillit sur eux; ils sont, d'ailleurs, ordinairement dans l'aisance, et perçoivent de riches émolumens.

On doit maintenant se former une idée de l'effroyable confusion intellectuelle dans laquelle sont tombés les Américains; ils entendent tour à tour les ministres des diverses croyances, qui s'efforcent de les attirer à leur parti; mais, le plus souvent, leur raison déconcertée par les chocs perpétuels entre tant de dogmes variables et contradictoires qu'on soumet à leur approbation, n'ose pas se prononcer. N'étant pas guidés par la vraie foi, ils sont semblables à des hommes abandonnés au milieu d'une mer orageuse, sur un vaisseau sans gouvernail; ils errent à tout vent de doctrines, ils subissent les mouvemens incertains que leur impriment les flots des passions, luttant entre eux: dans le lointain, le catholicisme apparoît comme un phare immense à travers les nuages; plusieurs n'apercevront sa lumière que pour l'éviter, et

les autres en profiteront pour entrer dans le port, c'est-à-dire, dans le sein de l'unité. Le protestantisme succombe sous les coups redoublés que lui portent ses propres enfans; il ne présente plus aux yeux de l'observateur qu'un squelette décharné; sa dissolution prochaine est inévitable. Mais le catholicisme, il faut l'espérer, soufflera sur ces ossemens arides, et les animera d'une nouvelle vie.

MISSION DE LA LOUISIANE.

Le diocèse de la Nouvelle-Orléans, qui avoit été mis sous l'administration de Mgr. Rosati, évêque de Saint-Louis du Missouri, après la démission de Mgr. Dubourg, a enfin le bonheur de posséder un Evêque. Par un rescrit du souverain Pontife Pie VIII, en date du 4 août 1829, M. de Nékère, Prêtre flammand, de la congrégation de Saint-Lazare, qui étoit venu dans la Louisiane avec Mgr. Dubourg en 1818, a été nommé au siége de la Nouvelle-Orléans. Il n'est guère âgé que de trente-deux ans; en 1828 il avoit fait un voyage en Europe pour respirer l'air natal, et rétablir sa santé affoiblie par ses travaux apostoliques. Après un séjour de quelques mois à Wevelgem, lieu de sa naissance, il étoit devenu directeur du grand séminaire d'Amiens; ensuite étant allé à Rome, il s'étoit décidé à retourner en Amérique. Il a été sacré par Mgr. Rosati, le 24 juin de l'année dernière.

Le diocèse de la Nouvelle-Orléans, depuis que celui

de Saint-Louis en a été démembré, ne renferme plus que les états de la Louisiane et du Mississipi. Le choix de son nouveau pasteur, Prélat plein de zèle, de science et de vertu, donne lieu d'espérer que la Religion y sera prêchée avec succès, et que le catholicisme qui y est déjà bien établi, y jettera de profondes racines.

Lettre de M. Ant. Blanc, missionnaire apostolique, à M. Cholleton, vic.-gén. du diocèse de Lyon.

Bâton-Rouge, le 26 janvier 1830.

MONSIEUR,

« C'est à Saint-Louis, dans le courant du mois d'août dernier, que j'ai eu l'honneur et le plaisir bien grand de recevoir votre lettre avec celle de Mgr. l'Archevêque. Je suis infiniment reconnoissant pour les dispositions bienveillantes de sa grandeur à mon égard. Je ne puis mieux faire que de suivre vos conseils en laissant à la Providence le soin de disposer de moi.

» J'ai eu dernièrement l'occasion de visiter tous les diocèses des Etats-Unis, à l'exception d'un seul, et j'ai pu me convaincre par moi-même de la grande disette d'ouvriers dans le champ du Seigneur, et de la moisson abondante qui se prépare ou qui est déjà mûre sur tous les points. Vous l'avez déjà appris sans doute, c'est à l'occasion du concile de Baltimore que j'ai eu le plaisir de faire un voyage aussi intéressant, en la compagnie de Mgr. Rosati et d'un de mes confrères. Pour nous rendre à Baltimore, nous avons eu à traverser le diocèse projeté de Vincennes, dans l'Indiana, où il n'y a qu'un seul Prêtre;

celui de Bardstown, dans le Kentucky, où il y en a déjà un assez bon nombre, mais non pas assez pour remplir tous les postes ; celui de Cincinnati dans l'Ohio, où le saint ministère a été si fructueux jusqu'à présent, qu'il donneroit de l'emploi à un nombre de missionnaires bien plus grand que celui qu'il possède. Le diocèse de Baltimore, comme le plus ancien, paroît le mieux établi ; le clergé y est bien composé, et en apparence assez nombreux ; néanmoins il ne peut faire face à tous les besoins. Celui de Philadelphie, malgré tout ce qu'il a souffert des divisions auxquelles il a été en proie et dont vous avez entendu parler dans le temps, ne laisse pas de présenter un spectacle édifiant et consolant pour la Religion. Mais ce diocèse est immense, et il pourroit employer beaucoup plus de missionnaires. Je ne vous dirai rien de celui de New-Yorck ; son infatigable Evêque est actuellement en Europe pour faire une recrue de missionnaires, etc., ce qui prouve assez l'étendue de ses besoins. La ville de New-Yorck à elle seule contient une population de trente-trois mille catholiques, quatre églises et dix Prêtres. Philadelphie, pour vingt-trois mille catholiques, a quatre églises et huit ou neuf Prêtres. Baltimore, avec une population de dix-huit mille catholiques, a quatre églises, y compris celle du séminaire, cinq Prêtres qui ne sont occupés que du ministère, et huit qui sont attachés au séminaire ou au collége, et qui travaillent au saint ministère quand leurs occupations particulières le permettent. Le diocèse de Boston marche à grands pas vers le bien ; je ne puis donner avec exactitude la population catholique de la ville épiscopale : elle est au moins de cinq mille ames ; il y a trois églises et quatre Prêtres. Plusieurs autres églises ont été construites dans l'étendue du diocèse dans le courant de l'année dernière. Le digne

Evêque a eu le plaisir de voir publier dans sa ville épiscopale, et dans un autre endroit de son diocèse, deux feuilles hebdomadaires catholiques, qui font le plus grand bien et qui circulent dans presque tous les Etats-Unis; l'une est intitulée, le *Jésuite*, ou *Sentinelle catholique*, et l'autre la *Presse catholique.* Un journal mensuel, le Métropolitain, a dû paroître ces jours-ci à Baltimore. Je ne pourrai vous parler du diocèse de *Charleston*, que je n'ai point visité, parce qu'il étoit trop éloigné de notre route; mais la sage administration de M.gr England, dont la réputation vous est sans doute connue, vous est un gage de tout le bien qu'il y a fait et de celui qu'il travaille journellement à y faire. Il a aussi la douce satisfaction d'avoir dans sa ville épiscopale une feuille hebdomadaire qui, depuis plusieurs années, circule avec fruit dans tous les autres diocèses. Vous ne sauriez croire la terreur que les sectes protestantes ont conçue à l'apparition de ces feuilles périodiques, ainsi qu'à la célébration du concile provincial. Elles ont sonné l'alarme dans tous leurs journaux qui sont en très-grand nombre: *Le papisme envahira bientôt tout le pays si l'on n'y prend garde*, a été le cri général.

» Cette espèce de désespoir ne nous intimide point; il faut convenir cependant qu'il a fait et qu'il fera du mal, ou du moins qu'il retardera le bien; mais ce n'est que dans les endroits où, faute de missionnaires, la Religion ne pourra être prêchée et connue; car il est à remarquer que le langage des sectaires est totalement changé à notre égard. Il n'y a que peu d'années, faute de nous connoître, ils ne parloient qu'avec mépris, soit du nombre des catholiques qu'ils ignoroient, soit du mérite de leurs ministres qu'ils n'avoient point encore pu apprécier. Aujourd'hui qu'ils peuvent juger de l'un et de l'autre, quoique malgré

eux, ils changent de ton; leur langage est celui de l'épouvante et du désespoir; ils se retranchent sur les impostures et sur les fautes de quelques individus que l'Eglise condamne et désapprouve encore plus qu'eux; mais ils y vont avec tant d'ardeur, ils en disent tant à la fois, que l'épuisement ne peut qu'en être la prompte conséquence, et tout l'odieux sera à leur désavantage.

» Ces progrès du catholicisme sont bien consolans. Je bénis la Providence qui veille aussi visiblement à la défense de l'Eglise et à la propagation de la Foi; mais assurément tout cela ne se fait pas sans le concours d'une sollicitude extraordinaire de la part des Evêques, qui ont à lutter contre un nombre infini de difficultés. Cependant que d'actions de grâces ne devons-nous pas au Ciel de voir aujourd'hui tous nos siéges épiscopaux si dignement remplis! La Louisiane, en particulier, n'a qu'à se féliciter du choix que le saint Père vient de faire pour remplir le siége de la Nouvelle-Orléans. Mgr. Léon de Nékère, homme de beaucoup de talens, d'une piété et d'une modestie encore plus grandes, vient enfin de consentir à accepter le fardeau de l'épiscopat. Nous sommes déjà sous son administration, quoiqu'il ne doive être consacré que le cinquième dimanche après Pâques.

» Nos courses ne se sont pas bornées aux Etats-Unis; n'en soyez pas scandalisé, nous avions un but d'utilité, et notre temps n'a pas été perdu. Nous avons fait une excursion dans le Canada, et vraiment c'étoit pour nous un pélerinage; nous nous y trouvions comme dans une terre sainte, tant la Religion y est bien établie et pratiquée. Mont-Réal et Québec sont deux villes très-religieuses. Je ne pourrois vous exprimer le plaisir que j'ai éprouvé en voyant à Mont-Réal M. Fay et M. Quiblier, qui est président du collége. Que de momens agréables

nous avons employés à parler des amis communs que nous avions laissés dans le diocèse de Lyon ! Mais nous en revenions toujours à M. Cholleton, qui étoit comme le centre de nos affections. M. Sauvage est bien portant; j'ai eu le plaisir d'entendre M. Fay prêcher dans la nouvelle et grandissime église de Mont-Réal : M. Quiblier et lui sont presque les seuls qui s'y fassent bien entendre.

» Je suis, etc.

» Ant. Blanc, *Missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Paillasson, missionnaire apostolique, à M. Cholleton, vicaire-général du diocèse de Lyon.

Nouvelle-Orléans, 1.er février 1830.

Monsieur le vicaire-général,

« Je vous écris de la Nouvelle-Orléans, où je suis arrivé depuis la veille de Noel. Nous nous étions embarqués le jour de la Toussaint après avoir invoqué toute la cour céleste; avec la grâce de Dieu, nous sommes débarqués à temps pour célébrer encore une nouvelle fête. Monseigneur Portier a officié pontificalement le jour de Noel, et huit jours après il s'est embarqué pour Mobile, où il est arrivé bien portant avec M. Loras et tout son clergé.

» Pour moi, je soupire encore ici après ma chère mission. J'attendois de jour en jour l'arrivée de Mgr. Rosati, pour remonter le fleuve avec lui; mais nous venons de recevoir une lettre de sa part, qui annonce qu'il descendra seulement après Pâques, pour sacrer M. de Nékère,

qui se résigne, quoique avec beaucoup de peine, à accepter l'évêché de la Nouvelle-Orléans. Il est, comme vous le savez peut-être déjà, de la congrégation de Saint-Lazare ; tout le monde convient et de ses talens et de sa sainteté.

» S'il y avoit ici seulement une huitaine de bons Prêtres, capables de prêcher de parole et d'exemple, il leur faudroit bien peu de temps pour emporter la ville d'assaut : les Nègres et les Américains sont très-bien disposés ; ils forment à peu près la moitié de la population de la Nouvelle-Orléans, qui est de cinquante mille ames. Il me semble qu'un Prêtre peut faire aussi bien son salut ici qu'en France, par la raison, 1.° qu'on est extrêmement occupé ; 2.° qu'on est extrêmement surveillé. Tous les jours j'ai à faire trois ou quatre enterremens, le double de baptêmes, et continuellement des malades à visiter. On feroit tous les jours le catéchisme, qu'on auroit tous les jours une foule de grandes personnes qui y accourroient avec plaisir.

» Voici une preuve des bonnes dispositions des habitans du pays. Je suis allé dernièrement porter le bon Dieu à un riche Américain, vieillard septuagénaire : après l'avoir réconcilié, j'allois lui donner la sainte communion, lorsqu'il recommença sa confession à haute voix, en présence de tous les assistans, mais avec tant de soupirs et une si grande abondance de larmes que j'en fus vivement attendri. On ne fait pas de semblables choses en France. Avant-hier une bonne mère de famille est arrivée de dix-huit lieues, accompagnée de trois grandes filles et de cinq garçons, dont le plus jeune avoit vingt-un ans ; c'étoit pour leur faire faire la première communion ; ils paroissoient aussi innocens que des enfans de huit ans, savoient parfaitement la lettre de leur catéchisme qu'ils

ont très-bien compris, moyennant quelques explications. Comme ils ne pouvoient séjourner long-temps et qu'ils paroissoient d'ailleurs suffisamment préparés, nous leur avons fait faire leur première communion, puis ils s'en sont retournés contens comme des anges.

» Je suis, etc.

» PAILLASSON, *Missionnaire apostolique.* »

Lettre de Mgr. Rosati, Evêque de Saint-Louis, à M. le rédacteur des Annales.

Nouvelle-Orléans, 28 juin 1830.

MONSIEUR,

« MES occupations et mes voyages presque continuels m'ont empêché de vous écrire plus souvent, au sujet de nos missions. J'ai prié M. Odin et M. Paillasson de me remplacer pour cet objet. Vous savez sans doute que ce dernier est arrivé en bonne santé à la Nouvelle-Orléans, l'hiver passé. Il y est resté quelque temps, et il a édifié tout le monde par son zèle et ses prédications. On auroit voulu l'y retenir, car le besoin d'ouvriers est grand dans tous les diocèses des Etats-Unis. Mais M. Paillasson a toujours tenu pour sa mission; il est maintenant au séminaire où il apprend l'anglais, et en même temps il va à Kaskaskias où il a déjà fait beaucoup de bien. Malgré le grand besoin que j'ai de Prêtres à Saint-Louis, puisqu'il est venu pour la mission des Sauvages, je n'ai pas voulu changer sa destination, et je tâche de faire moi-même ce que je puis, pour ne pas laisser les catholiques de cette

ville sans instructions. Pendant le carême j'ai prêché tous les jours, avant la prière publique qu'on fait tous les soirs, et les jours de dimanches j'ai été obligé de prêcher le matin en français et le soir en anglais. M. Saulnier, seul Prêtre pour la paroisse de Saint-Louis, consacre presque tout son temps à la visite des malades, et aux confessions qui, Dieu merci, sont très-nombreuses. Que de bien ne feroit-on pas, si nous avions un plus grand nombre de Prêtres !

» Je suis enfin déchargé du diocèse de la Nouvelle-Orléans; vous avez sans doute appris la nomination de M. de Nékère à cet évêché. Ce Prélat est à peine âgé de trente ans. Il est né en Flandre, à Wevelgem, dans le diocèse de Gand; il vint en Amérique avec Mgr. Dubourg. Il entra dans la congrégation de la Mission. Il est doué dans un degré éminent de toutes les qualités qui font les Evêques; grande piété, charité, douceur, beaucoup de savoir, connoissance parfaite des langues qui se parlent dans son diocèse, et enfin le don de la parole : telles sont les qualités dont la Providence l'a favorisé. On a eu beaucoup de peine à vaincre son humilité, il ne vouloit pas accepter; enfin il a cédé à la crainte de résister à la volonté de Dieu; mais après qu'il eut accepté, une nouvelle attaque d'une indisposition, à laquelle il avoit été sujet, l'avoit ébranlé, et il vouloit se servir de cette raison pour se dérober à la dignité épiscopale, qu'il redoute si fort. En effet, le 16 mai, jour désigné pour son sacre, il ne put pas se transporter à la Nouvelle-Orléans. Je m'y étois rendu en même temps que les Evêques de Charleston et de Mobile. Presque tous les Prêtres du diocèse s'étoient réunis dans cette ville; ils déploroient le malheur qui les menaçoit, celui de perdre un Prélat que la voix commune préconisoit comme

le

le Pasteur le plus digne qu'on pût donner à la Nouvelle-Orléans. Cependant les prières des bonnes ames ont été écoutées. Mgr. de Nékère, se trouvant en état de descendre de Sainte-Geneviève à la Nouvelle-Orléans, voyage de près de quatre cents lieues, se rendit dans cette ville, déterminé cependant à se servir du prétexte de sa santé pour se faire décharger, par le saint Père, du fardeau de l'épiscopat. Cette résolution jetoit le découragement dans le clergé, et paralysoit tout. On revint à la charge; les Curés avoient déjà écrit une lettre touchante à leur Pasteur, pour l'engager à ne pas les abandonner. Mgr. Portier ayant su l'arrivée de Mgr. de Nékère, vint immédiatement le voir; avec l'énergie que vous lui connoissez, il parle, il insiste, il prie, il se jette aux genoux de l'Evêque élu, je me joins à lui; Mgr. de Nékère ne peut plus résister; il cède, il consent à être sacré, et le sacre est fixé au 24 de ce mois, jour de la saint Jean-Baptiste. Je vole à la cathédrale, pour annoncer aux ecclésiastiques qui la desservent, cette heureuse nouvelle. La joie se répand par toute la ville, et on ne s'occupe que de reprendre les préparatifs qu'on avoit faits pour cette grande cérémonie. On n'eut pas le temps de prévenir tous les Curés du diocèse. Il a fallu se contenter du clergé de la ville. Heureusement quatre jeunes Prêtres méxicains, que j'avois ordonnés quelques semaines auparavant, n'étoient pas encore partis; il y avoit aussi trois autres Prêtres espagnols; en sorte que les Prêtres présens à la cérémonie étoient au nombre de quinze. Le sanctuaire et l'autel, avec la chapelle pour le nouvel Evêque, étoient décorés richement et avec beaucoup de goût; l'église étoit remplie de monde: dès quatre heures du matin on s'étoit assuré des places. Vingt-quatre enfans de chœur ouvroient la procession; suivoient sept

Prêtres en chasuble, ensuite le Prêtre assistant avec le diacre et le sous-diacre, puis Mgr. de Nékère, ayant à sa droite Mgr. Portier, Evêque assistant, et à sa gauche le vénérable M. Richard, grand-vicaire, qui par dispense du Pape faisoit les fonctions de second Evêque assistant; enfin venoit l'Evêque consécrateur, au milieu de deux diacres assistans. La cérémonie a été faite avec beaucoup de décence, un grand silence régnoit dans l'église, tout le monde paroissoit touché et édifié. Le nouvel Evêque est rempli de courage; hier il a prêché à son peuple, dans la cathédrale; sa santé se fortifie, et je suis convaincu qu'il fera beaucoup de bien. La Religion gagne toujours de plus en plus dans la Louisiane. J'ai confirmé, avant l'arrivée de Mgr. de Nékère, trois cents personnes. J'ai consacré la nouvelle église des Ursulines, qui est ouverte au public et est très-fréquentée; le dimanche, on y prêche comme dans une église paroissiale. J'ai posé la première pierre de l'église de Saint-Michel, à vingt lieues de la Nouvelle-Orléans. Il nous manque des Prêtres, voilà ce qui nous empêche de faire tout le bien que nous désirerions. Priez, monsieur, et faites prier, afin que les Evêques d'Europe aient pitié de nous, et nous envoient quelques bons missionnaires. L'Association nous donne par ses secours les moyens de faire nos établissemens, mais les Evêques devroient nous donner des Prêtres.

« Je suis, etc.

« JOSEPH, *évêque de Saint-Louis.* »

Lettre de M. Blanc, missionnaire apostolique, à M. l'abbé Boué.

Bâton-Rouge, le 8 août 1830.

Mon cher cousin,

« Dans ma dernière lettre je vous ai fait la demande de quelques objets pour mon église, c'est-à-dire, d'une cloche du poids de trois cents livres, d'un ornement de chaque couleur; je ne sais si j'ai demandé autre chose. Mais au moins l'état de mes finances ne me permet pas d'employer à cet achat plus de 800 francs. Encore, si j'avois prévu alors l'entreprise où je devois m'embarquer, il est probable que je n'aurois pas disposé de cette somme pour ces divers objets. Au lieu de réparer notre vieille église, comme nous en avions le projet, nous avons pris le parti de la rebâtir à neuf, et en briques; ce qui nous induit dans des dépenses un peu au-dessus de nos forces. Je ne sais trop comment nous nous en tirerons. Avec une nouvelle église, il me faudrait une garniture de chandeliers propres, avec les souches. Je n'ai que de petits chandeliers de maison. Mais en attendant que nous soyons plus à notre aise, nous nous en passerons, à moins que la charité ne nous les offre. Mon église sera finie vers la fin de décembre : elle n'est pas bien grande, car elle n'a que 70 pieds de long, sur 48 de large; mais elle sera très-décente. Si ma dernière lettre vous est parvenue, je recevrai les effets à peu près à l'époque de la bénédiction de l'église. Dans notre petite ville il n'y avoit jamais eu de temple protestant; les Presbytériens ont réussi,

l'année dernière, à y en ériger un en bois, à la vérité, mais fort propre; et ce n'est pas une petite honte pour nous de nous trouver en arrière, d'autant mieux que Bâton-Rouge, quoique peu considérable, est cependant la première ville de l'état de la Louisiane, après la Nouvelle-Orléans. Vous avez appris en ce moment, à n'en pas douter, que Mgr. de Nekère a enfin consenti à se laisser consacrer. La cérémonie a eu lieu le jour de saint Jean-Baptiste. La santé de notre Evêque se soutient, mais elle n'est pas très-forte. Il auroit bien besoin qu'on lui envoyât deux bons Prêtres pour la ville de la Nouvelle-Orléans.

» Le coadjuteur de l'Evêque de Philadelphie a été sacré, je crois, le dimanche de la Trinité. C'est Mgr. Kenrick, élève de la Propagande, qui depuis huit à neuf ans étoit missionnaire au Kentucky.

» Je n'ai rien de particulier à vous annoncer; nous n'avons jusqu'ici qu'à bénir la Providence pour la salubrité de la saison. Nos récoltes ont souffert un peu de la sécheresse extraordinaire des mois de juin et juillet. Toutefois, à l'exception de celle de maïs, les autres genres de récoltes qui sont les plus essentielles promettent beaucoup. J'ai donné quelques jours de mission, la semaine dernière, à mon ancien poste de la Pointe-Coupée. Ce n'est jamais pour moi une visite de plaisir, je souffre trop de voir vaquer si long-temps une paroisse aussi populeuse. Elle contient près de deux mille personnes libres et quatre mille esclaves dont les trois quarts sont catholiques. Je ne puis la visiter que toutes les six semaines, ou même tous les deux mois. Monseigneur vient de me donner l'espoir de pouvoir y accorder plus de soin, avant la fin de cette année. Dieu le veuille! Nous aurions bien besoin d'un renfort. On peut dire qu'un retour général au catholicisme se fait pressentir dans ce pays-ci; il ne

ınque vraiment partout qu'une légère augmentation ouvriers tout-à-fait apostoliques. Nous voilà avec dix ocèses (1), dont deux ont leur évêque secondé par un adjuteur; ainsi notre épiscopat, composé d'hommes tous gnes de leurs hautes fonctions, commence à en inspirer ır sa force numérique comme par l'éclat des vertus qui distinguent. Je pense que l'hiver prochain nous aurons ι synode diocésain, à l'occasion de la publication du ›ncile provincial. Toutefois je ne sache pas que la ré›nse de Rome soit encore arrivée. Nos républiques de Amérique du sud sont loin d'être tranquilles, et la Relion en souffre considérablement. Il n'y a pas un seul vêque dans tout le Mexique. Il est à remarquer toutefois ue dans les nombreux plans de constitutions que ces iverses républiques ont faits, la Religion catholique a ›ujours été désignée comme la seule autorisée dans l'état.

» Adieu, mon cher ami; je vous écris à la hâte, 'ai de la peine à recueillir mes idées, je suis très-préoccupé e la construction de mon église. La vieille est démolie, e suis obligé de dire la Messe dans mon petit presbytère, es jours de la semaine, et dans une autre maison le dinanche. Priez Dieu pour moi.

» Je suis, etc.

» ANTOINE BLANC, *missionnaire apostolique.* »

---

(1) Un onzième diocèse, celui de Richmond en Virginie, est sous 'administration de l'Archevêque de Baltimore.

Lettre de M. Antoine Blanc, missionnaire apostolique, au même.

Nouvelle-Orléans, le 3 décembre 1830.

Mon bien cher cousin,

« On vient de m'annoncer que trois navires, venant de France, sont entrés dans notre port la nuit dernière; comme je me trouve en ce moment à deux milles de la ville, il me tarde de savoir si les effets que je vous ai demandés ne seroient pas arrivés. Il faut, en attendant, vous dire ce qui m'a amené de Bâton-Rouge à la Nouvelle-Orléans, où je suis depuis douze jours. Rien autre, mon cher ami, que le besoin de repos et de distraction, pour me rétablir d'une maladie que j'ai essuyée au commencement du mois dernier, et qui m'avoit mis à deux doigts de ma fin. En général, depuis le mois d'août je ne me suis pas bien porté; et en dernier lieu, j'ai eu une attaque de colique bilieuse, qui m'a laissé trente-six heures sans connoissance. Mais, Dieu merci, je suis assez bien remis en ce moment, pour pouvoir remonter à mon poste la semaine prochaine. Je ne suis pourtant pas très-fort encore, mais il me tarde de me rendre chez moi pour donner un dernier coup d'œil aux travaux de mon église, qui est sur le point d'être finie et que j'espère voir bénir, le 19 de ce mois. C'est Monseigneur notre Evêque qui fera la cérémonie. Cette circonstance me fait encore désirer plus ardemment de voir arriver la cloche que je vous ai demandée. J'ai reçu de Paris, ces jours derniers, un petit ostensoir fort joli. Les dernières nouvelles que j'ai de

mon frère Jean-Baptiste, missionnaire à Nakitoches, sont des premiers jours de novembre. Il ne s'est jamais mieux porté que cette année.

» Dans les premiers jours de septembre, j'ai eu la douleur de rendre les derniers devoirs à mon confrère le plus voisin, M. l'abbé Michaud, jeune ecclésiastique de beaucoup de mérite, venu du diocèse d'Annecy, en même temps que mon frère; il avoit succédé, dans la paroisse d'Iberville, à un vieux missionnaire que j'avois aussi enterré, il y a quatre ans. Vers la mi-mai, nous avions déjà perdu un jeune Ecclésiastique du diocèse de Lyon, qui étoit au moment d'être ordonné prêtre; il est mort d'épuisement: son nom étoit *Laurencet*, de la ville même de Lyon; il devoit être âgé de 40 à 45 ans. Ainsi vous voyez que s'il nous arrive quelque renfort de France, comme on nous le fait espérer, ce n'est pas sans besoin.

» M. Bazin, du diocèse de Lyon, est arrivé ici pour le diocèse de Mobile, vers les derniers jours d'octobre: je ne l'ai point vu, mais Mgr. Portier en est enchanté; il lui a confié sa classe de Théologie et de Philosophie. M. Loras et M. Châlon ont fait, l'été dernier, un grand tour de mission dans l'Alabama, avec beaucoup de satisfaction et de succès. M. Loras n'est point encore de retour, il doit rester encore quelque temps parmi la population Américaine pour mieux apprendre l'anglais. L'abbé Châlon a très-bien saisi le génie de la langue anglaise, et travaille avec beaucoup de fruit dans le ministère. Dans peu le diocèse de Mgr. Portier sera un des mieux montés. Ce Prélat vient d'ouvrir un collége qui lui sera d'une bonne ressource. Son clergé est tout de son choix; il n'est pas nombreux, mais il l'est assez pour faire face aux besoins du diocèse. Nous n'en sommes pas encore là nous-mêmes: je me trouve en ce moment entre deux grandes paroisses

vacantes, la *Pointe-Coupée* et *Iberville*. Ce n'est pas pour moi un petit sujet de sollicitude, surtout dans l'état de santé où je me trouve depuis quelque temps, et qui m'oblige de laisser ces deux postes sans secours spirituels! Je viens d'apprendre que M. Quiblier vient d'être nommé supérieur de la maison de Saint-Sulpice, à Mont-Réal (Canada); il est, je crois, à peu près le plus jeune sulpicien de la maison.

» Je suis, etc.

» ANTOINE BLANC, *missionnaire apostolique.* »

MISSION DE L'ALABAMA.

NOUS avons annoncé dans le 19.e N.o que Mgr. Portier, évêque de Mobile, s'étoit embarqué au Hâvre, le 1.er novembre 1829, pour se rendre dans sa mission. Ce Prélat est débarqué heureusement à la Nouvelle-Orléans, le 24 décembre suivant.

Il a passé les fêtes de Noel dans cette ville, où il avoit exercé autrefois le saint ministère. Il a ensuite fait voile pour Mobile, où il est arrivé le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, après une absence d'environ deux ans.

Mgr. Portier, se trouvant enfin au milieu du troupeau confié à sa sollicitude pastorale, s'est occupé sur-le-champ des moyens de lui procurer la nourriture spirituelle, dont il étoit privé depuis long-temps. Son premier soin a été de fonder un séminaire, afin de pouvoir se former un clergé indi-

gène. Il y a placé six élèves, dont quatre sont sous-diacres. Il espère soutenir cet établissement par l'adjonction d'un collége, où les jeunes gens recevront une éducation qui leur manque, parce qu'il ne leur a pas été possible, jusqu'à ce jour, de se la procurer dans le pays. Les habitans voient avec beaucoup de plaisir l'érection de ce collége; les protestans eux-mêmes s'en réjouissent et offrent d'y contribuer. Ils se proposent d'y envoyer leurs enfans. Du reste, Mgr. Portier n'a toujours avec lui pour collaborateurs, que six Prêtres venus d'Europe, qu'il a envoyés dans les parties de son diocèse où les catholiques sont le plus nombreux.

*Lettre de M. B.***, élève du séminaire de Mobile, à M. le supérieur du séminaire de Meximieux.*

Mobile, le 16 février 1830.

Ad majorem Dei gloriam.

MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« DIVERS obstacles m'ont empêché jusqu'à présent de vous écrire; je vais enfin m'acquitter aujourd'hui de la promesse que je vous avois faite en quittant la France, de vous envoyer quelques détails sur notre voyage. Nous avons fait voile du Hâvre, le jour de Toussaint, à onze heures et demie. En perdant de vue les côtes de la France, je les saluai comme ne devant jamais les revoir: nous avons demeuré près de huit jours dans la Manche; le vent étoit fort et nous étoit contraire; il causoit de grands

roulis au navire, de manière que le premier jour de notre embarquement, nous avons tous été pris du mal de mer, excepté Monseigneur et d'autres passagers, qui n'ont pas été malades de toute la traversée. M. Loras en a été atteint le premier. Je l'ai suivi de près, ainsi que les autres. Ce que l'on appelle mal de mer n'est autre chose que l'effet produit par le balancement du vaisseau; l'on en est quitte pour vomir quelquefois dès les premiers jours; l'on est abattu, et voilà tout. J'ai, je crois, été le plus malade, et cependant je m'en suis bien tiré. Ce qui m'a le plus gêné, c'est que notre eau s'est corrompue sous le tropique, en sorte que ne pouvant boire le vin *seul*, je ne buvois ni eau ni vin pendant près de quinze jours; les poissons qui, selon vous, devoient me manger, grâce à Dieu, ne m'ont pas encore goûté: ils n'ont pu éviter eux-mêmes les piéges que nous leur avons tendus; car nous nous amusions à pêcher pour nous distraire, et nous en avons pris plusieurs.

» Le vent contraire a soufflé près de quinze jours consécutifs: notre capitaine, qui étoit protestant, ennuyé d'avoir si long-temps le vent en proue, l'*attribuoit* à ce qu'il avoit des prêtres sur son bord. Monseigneur eut connoissance de son erreur, et trouva bientôt le moyen de la lui faire reconnoître. Un jour que le vent étoit encore plus fort qu'à l'ordinaire, nous rencontrâmes un brick qui alloit du même côté que nous, et qui ne pouvoit avancer, tant étoient gros et multipliés les flots qui alloient se briser contre sa proue. Le pauvre brick sembloit être près d'être submergé. Alors Monseigneur s'approcha de notre capitaine qui considéroit ce spectacle: *ce pauvre brick porte probablement des prêtres*, lui dit-il en riant; le capitaine reconnut son tort et en fit ses excuses à Monseigneur. Le 16, le vent changea et nous devint très-

favorable. Il étoit si impétueux qu'il nous faisoit faire près de cent lieues par jour. On s'accoutume au péril par les épreuves. Le vent, quoique fort, n'étoit cependant pas dangereux; il soulevoit et formoit sans cesse des montagnes d'eau, qui venoient tour à tour se briser contre le vaisseau et l'inondaient souvent; mais loin de nous intimider, chacun rioit aux dépens des malheureux qui venoient d'être trempés de la tête aux pieds. Dans la nuit du 21 au 22, nous avons passé le Tropique et nous sommes entrés dans la zone torride; nous sommes descendus jusqu'au seizième degré, nous tendions vers les Antilles. Ce n'est que le 30 que nous avons aperçu la terre; la première île que nous avons rencontrée se nomme la Désirade, elle est bien nommée. Le capitaine nous avoit annoncé dès la veille l'heure et le moment où nous pourrions la voir. Il faut avoir demeuré trente jours, suspendu entre le ciel et l'eau, sans apercevoir aucun signe de vie dans la nature, pour savoir le plaisir que l'on éprouve en revoyant la terre et la verdure des champs. Chacun poussoit des cris de joie; nous étions cinquante sur le navire, et chacun répétoit tour à tour le mot de terre! terre!... comme si nous eussions touché au terme de notre voyage. Hélas! nous ignorions que nous avions encore presque un mois avant de voir notre nouvelle patrie. En effet, le vent favorable ayant cessé, nous avons mis quinze jours à traverser les Antilles, nous avions presque un calme plat. Nous avons côtoyé à petites journées les îles de la Guadeloupe, de Saint-Domingue, du Mont-Séras, de Cuba et de la Jamaïque, que nous avons laissée à notre gauche, à l'entrée du golfe du Mexique, qui nous a été très-difficile à traverser: le vent nous étoit contraire, et ce n'est qu'en faisant des bordées que nous sommes parvenus à arriver à l'embouchure du Missis-

sipi. C'est là que nous avons laissé éclater toute not joie : à la vue de cette terre que nous cherchions dep si long-temps, de cette vigne que nous sommes destir à cultiver, nos cœurs se sont attendris et des ruisseaux larmes s'échappoient de nos yeux.

» Nous désirions beaucoup pouvoir arriver à la Nouve Orléans avant la fête de Noel; nous n'en étions plus q trente lieues. Mais quelles ne furent pas notre surprise notre affliction, lorsque, le lendemain matin, le pil nous eut annoncé que le vent n'étant pas très-favorabl il nous faudroit peut-être encore dix à douze jours po remonter le courant du plus grand fleuve de l'univers. Mississipi est aussi terrible que majestueux; son embo chure semble annoncer la fin du monde, car on dir qu'il entraîne avec lui toutes les forêts des treize ce lieues qu'il parcourt. Le même soir nous avons jeté l'anc et nous n'espérions plus que sur les bateaux à vapeur; effet, le lendemain matin dès la pointe du jour nous vîmes arriver un. Il nous prit en remorque, et nous d barquâmes à la Nouvelle-Orléans, la veille de Noë à deux heures après midi. Après avoir séjourné hu jours dans cette ville, nous nous sommes rembarqués, 2 janvier, pour Mobile, sur une goëlette; nous avons tra versé un canal qui nous a conduits jusqu'à une charmant baie. La pauvre goëlette étoit si chargée qu'elle a échou plusieurs fois dans le canal, surtout à l'entrée de la bai où nous avons passé une nuit et un jour en attendan qu'on l'eût déchargée et rechargée. Pendant ce temp nous nous amusions à parcourir la baie avec de petits canots dont quelques-uns étoient faits d'un seul tron d'arbre. Dès le matin, je suis parti avec un des nôtres poussés par la curiosité, nous nous sommes dirigés vers une forêt que nous avions aperçue la veille : nous vou

lions visiter les vieux arbres que l'on diroit dater du déluge. Mais ne pouvant y parvenir à cause des bancs de sable, nous descendons dans l'eau, nous assurons notre barque, et nous courons de tous côtés sur le sable; mais quelle agréable surprise! nous y trouvons une grande quantité de poissons, qui se laissoient prendre d'autant plus facilement que l'eau leur manquoit; nous en ramassons un grand nombre et nous nous hâtons de rejoindre la goëlette. On fut enchanté de notre pêche, chacun s'empressa de faire une nouvelle excursion avec nous; M. Loras lui-même voulut être de la partie. Il prit une rame et fit voguer la nacelle, et nous réussîmes à mettre pied à terre dans la forêt; jamais je n'ai vu solitude plus profonde; ces forêts sont naturelles, un silence éternel règne dans toute leur étendue; on trouve çà et là de gros arbres qui sont tombés de vieillesse et qui pourissent sur la place; d'autres qui, dépouillés de leurs branches et même de leur écorce, commencent à s'incliner vers la terre. Vers le soir notre petit vaisseau se trouva prêt à partir, nous reprîmes notre route, et poussés par un vent favorable, nous sommes arrivés à Mobile, le jour de l'Epiphanie, à onze heures et demie, heure à laquelle nons étions partis du Hâvre, le jour de la Toussaint. Notre premier soin, après avoir remercié Dieu de notre heureux voyage, fut de chercher un logement: vers le soir un catholique vint nous offrir sa maison; elle étoit sans mobilier, et nous étions presque tous à jeun, nous nous procurâmes quelques alimens. Nous élevâmes une table de nos plus grosses malles, et des petites nous fîmes des bancs: un commencement si pauvre étoit digne de l'Evêque d'un diocèse pauvre. Monseigneur étoit bien accoutumé à cette réfection rustique, mais je pense que c'étoit pour la première fois que M. Loras avoit une peau de cochon pour nappe; n'importe, son conten-

tement étoit parfait, comme il l'est toujours de plus en plus ; il m'a assuré plusieurs fois que jamais il n'a éprouvé tant de satisfaction qu'en prêchant à ce peuple ignorant et presque sauvage. Monseigneur et M. Loras se donnent beaucoup de peine ; mais, grâces à Dieu, leurs travaux ne sont pas perdus, ils sont couronnés de grands succès ; déjà les tribunaux de la pénitence, qui étoient à peine connus, sont assiégés de toutes parts ; et l'on a fait des baptêmes d'adultes, âgés de 19 ans. Plusieurs personnes, qui, il y a long-temps, avoient fait leur première communion et qui, faute d'être assez instruites des principes de la Religion catholique, n'étoient peut-être pas retournées à l'église, reviennent maintenant, et veulent mettre ordre à leur conscience. Le peuple est très-attentif aux instructions; non-seulement les catholiques, mais les protestans y viennent en foule ; et comme l'église est trop petite pour contenir tout le monde, un grand nombre de personnes demeurent dehors et écoutent de la porte ou aux fenêtres. Nous regrettons beaucoup que l'église soit trop petite, et cependant les grandes dépenses que Monseigneur a faites, tant pour lui que pour nous, pendant près de trois mois de voyage, l'obligent à différer à l'année prochaine la construction de sa cathédrale. Il se contentera cette année de bâtir son séminaire, ce qui ne fera pas un moindre bien ; car vous ne sauriez croire combien cet établissement sera utile à la Religion. Dans tout le pays on ne parle que de ce séminaire. Monseigneur a annoncé qu'il sera mixte, et que tous les jeunes gens de la ville pourront y recevoir l'éducation qui leur est nécessaire. Les habitans ont appris cette nouvelle avec beaucoup de plaisir; les protestans eux-mêmes s'en réjouissent, et ils sont les premiers à nous favoriser, au point qu'un d'entre eux donne à Monseigneur quarante arpens de terre, dans l'endroit le plus salubre

et le plus élevé de la contrée, pour y placer le séminaire.

» Je suis, etc.

B***.

*Lettre de M. G***, sous-diacre, élève du séminaire de Mobile.*

Mobile, le 16 février 1830.

«..... Nous sommes ici depuis le jour des Rois. A notre arrivée nous demandâmes d'abord à être conduits à l'église; on nous montra une petite cabane de bois. Voilà, nous dit-on, la seule église des catholiques. Quant aux hérétiques, ils en ont ici plusieurs et même d'assez belles. Monseigneur célébra le saint Sacrifice, pendant lequel nous donnâmes un libre cours à nos larmes, en considérant la petitesse, mais surtout l'extrême pauvreté de la maison du Dieu trois fois saint. Six petits chandeliers et un fort petit tableau de la Sainte Vierge faisoient tout l'ornement de l'église. La Messe finie, nous nous rendîmes à la cure, où nous trouvâmes un vénérable vieillard. Dans le transport de sa joie, il se hâta de préparer un déjeûner à Monseigneur et à M. Loras qui avoit aussi dit la sainte Messe. Il ne put leur offrir qu'un morceau de pain, une seule pomme, un verre, et une bouteille de vin que quelques ames charitables lui avoient sans doute donnée. Ce frugal repas fut servi sur une petite table sans nappe; une planche sur deux tréteaux nous tenoit lieu de chaise. Monseigneur espéroit trouver à Mobile une personne de sa connoissance, entièrement livrée aux bonnes œuvres, qui auroit pu nous recevoir; mais on lui répondit que depuis trois

mois Dieu l'avoit appelée à lui. Nous ne savions où nous retirer. Mais Dieu n'abandonne jamais les siens. Un brave homme vint nous offrir sa petite maison à sept heures du soir. Nous étions presque encore tous à jeun. Nous faisons venir un petit souper dans notre cabane, nos malles nous servent de tables et de bancs, nos doigts de couteaux et de fourchettes, et le plancher de lit, comme il fait encore dans ce moment. Nous étions tous fort contens de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ; mais ce qui nous remplissoit d'admiration, c'étoit de voir notre vénérable Prélat toujours à notre tête, ne voulant jamais être traité autrement que nous. « Mes enfans, considérez-moi plutôt comme » l'un de vous que comme votre Evêque, nous disoit-il. » Nous avons resté un mois dans cette maison. Monseigneur en a loué une autre à une heure de Mobile, au milieu des bois; cette nouvelle maison est composée de quatre appartemens. Il faut trouver là le logement de l'Evêque, de son Grand-Vicaire, d'un autre Prêtre, et le nôtre: nous sommes six séminaristes, je vous demande si nous sommes bien au large. Malgré nos embarras et notre dénûment, jamais nous n'avons été plus contens, et peut-être nous ne nous sommes si bien portés. Dans trois mois nous devons encore déménager; nous irons à une lieue d'ici, nous serons à deux heures de Mobile, toujours dans les bois. C'est là que Monseigneur a acheté un peu de terre pour faire bâtir son collége, les travaux vont commencer. La construction coûtera plus de 30,000 francs, le Seigneur y pourvoira.

» Il gèle rarement ici, mais les nuits sont ordinairement très-froides; je ne suis pas fâché d'avoir apporté des habits d'hiver; nous sommes obligés de les prendre tous les matins, et à midi nous les quittons à cause de la trop grande chaleur; nous les reprenons le soir, à cause du froid.

Il

» Il y a environ un mois que deux missionnaires et moi nous fîmes plus de deux lieues ayant continuellement de l'eau jusqu'à mi-jambe, pour aller à la découverte des Sauvages (on nous a dit qu'il y en a environ vingt mille dans le diocèse de Mobile); nous nous égarâmes dans les bois. Nous trouvâmes une espèce de village de sauvages, composé de quelques cabanes couvertes avec de l'écorce d'arbres, et si petites qu'à peine elles peuvent contenir trois personnes couchées. Elles sont très-basses et une personne ne peut y entrer toute droite. Nous eûmes beaucoup de peine pour leur faire comprendre quelques mots anglais; quant au français, ils ne l'entendent pas du tout, ils comprennent même fort peu l'anglais. Nous y retournâmes un autre jour, et nous les trouvâmes, hommes et femmes, plongés dans l'ivresse la plus profonde; ils étoient furieux, et pendant longtemps nous ne crûmes pas nos vies en sûreté. Comme nous nous disposions à nous éloigner, ils cherchèrent à nous entourer pour nous empêcher de le faire. Ils étoient armés de fusils et de coutelas; mais Dieu nous tira de ce mauvais pas. Je crois qu'il est bien difficile de convertir ces pauvres malheureux.

» Je suis, etc. G***.

Lettre de M. Loras, missionnaire apostolique.

Spring-Hill, 3 juillet 1830.

MON CHER FRÈRE,

« VOTRE lettre du 23 février m'est parvenue un peu après Pâques; comme je venois de donner de mes

nouvelles à ma famille, j'ai différé ma réponse jusqu'à ce jour. Je voudrois qu'on m'écrivît toujours comme vous l'avez fait, en me donnant bien des détails. Il est vrai, mon cher ami, que plusieurs de ceux que vous me transmettez sont bien déplorables. Mon neveu n'est plus, mais assurément il vit dans le ciel: c'étoit un ange.

» Je vais maintenant vous entretenir de notre situation et de nos projets. Nous sommes enfin depuis hier fixés à Spring-Hill, qui signifie en anglais *Colline de Sources*. C'est une petite montagne à deux lieues de Mobile, où nous possédons plus de trois cents arpens de terre; elle est couverte d'une vaste forêt, que l'on défriche tous les jours et qui bientôt sera un village. Nous y avons construit deux maisons en bois; on aperçoit de cet endroit les bords opposés de la baie de Mobile, les voiles des vaisseaux et la fumée des bâteaux à vapeur. C'est là que nous creusons les fondations de notre collége. Le travail sera terminé à la fin de cette semaine, nous placerons solennellement dimanche ou lundi prochain la première pierre, au son du canon qui doit célébrer, le 4 juillet, la fête de l'indépendance du pays. Je vois de ma chambre, de mon pupitre même, en écrivant ces mots, une joyeuse compagnie de nègres nus jusqu'à la ceinture, travaillant à l'ardeur du soleil à un ouvrage dont ils sont loin d'apprécier l'importance. Nous avons l'intention de faire un carré long de cent pieds avec deux avant-corps, mais pour le moment nous ne faisons qu'un bâtiment de soixante et dix pieds. Quelle satisfaction pour moi de voir sous mes yeux s'élever le troisième séminaire! Tout nous porte à croire qu'il obtiendra un heureux succès; l'une des ailes sera consacrée au grand séminaire, l'autre à une belle chapelle pour la future paroisse, et le principal corps au collége. Que vous auriez de

plaisir à voir cet ouvrage ! Je crois que cette construction nous coûtera six à sept mille piastres. Nous comptons beaucoup sur la Providence pour une telle entreprise; dans un an ou deux nous nous occuperons de bâtir la cathédrale de Mobile. J'ai vos plans, vos dernières observations ; j'en tirerai tout le parti possible, mais je prévois bien des difficultés pour l'exécution. Nous n'avons que de la brique et peu d'ouvriers habiles. Nous serons obligés de faire bien des changemens, et peut-être au détriment des règles de l'art. Il faudroit, je crois, une façade plus simple et des voûtes plus ceintrées, pour la solidité. Je suis assez embarrassé pour construire notre clocher tout en briques : il faudra qu'il soit élevé et qu'il puisse supporter une grosse cloche, ce à quoi Monseigneur tient beaucoup, les protestans n'en ayant que de très-petites. Comment pourroit-on le consolider? Pour le reste nous nous en tirerons, je l'espère.

» Nous possédons dans la ville un îlet entier, c'est-à-dire, un carré de quatre cents pieds sur trois cents. C'est là que nous bâtirons la cathédrale ; quand elle sera achevée, nous penserons à notre couvent. Nous le placerons probablement entre Spring-Hill et Mobile, dans une jolie propriété de vingt-sept arpens, que nous avons acquise, sur le bord d'une charmante rivière qui ne tarit jamais. Il ne nous faudroit que 15 ou 20,000 francs, et il se feroit en six mois. Quel beau pensionnat pour les jeunes personnes du pays, qui vivent dans une pitoyable ignorance! Je vous assure que je dirois sans peine le *Nunc dimittis*, si je voyois ces trois œuvres se réaliser. Recommandez-les aux prières de toutes les bonnes personnes de votre connoissance. Elles doivent contribuer à faire glorifier Dieu dans ce pays infecté de l'hérésie.

» Je suis, etc. Loras, *missionnaire apostolique*. »

Autre lettre d[illegible]

Moulton, 26 août 18[illegible].

Ma très-chère mère,

« C'est bien maintenant que vous pouvez d[illegible]
vous avez un fils missionnaire. Me voici à l'extré[illegible]
l'Alabama, à plus de cent lieues de Mobile, avec M. C[illegible]
jeune prêtre, cousin de Mgr. notre évêque. Nous so[illegible]
depuis un mois à parcourir notre vaste diocèse, [illegible]
visiter les catholiques, les encourager, et prendre e[illegible]
des mesures pour leur procurer les secours de la Reli[illegible]
dont ils sont entièrement dépourvus. Mais qu'il est [illegible]
chirant le spectacle qui se présente sans cesse à nos y[illegible]
Des villages, des villes entières où l'on ne compte qu[illegible]
deux ou trois familles catholiques, et d'autres où l'o[illegible]
sait qu'il existe des catholiques que pour les mépr[illegible]
Ces pauvres malheureux sont donc presque tous pro[illegible]
tans, mais divisés, comme à l'ordinaire, en une multi[illegible]
de sectes, dont les principales sont celles des épisco[illegible]
des presbytériens, des méthodistes et des anabapt[illegible]
Cependant, ce n'est pas un peuple irréligieux comme [illegible]
d'autres. Plusieurs me paroissent vraiment dans la b[illegible]
foi ; et d'après leurs principes que toutes les reli[illegible]
sont bonnes, ils écoutent volontiers la prédication [illegible]
même des Prêtres catholiques. C'est une dispositi[illegible]
en conduira, je l'espère, un grand nombre à la con[illegible]
sance de la vérité. M. Châlon, qui sait bien l'angl[illegible]
prêché à Montgoméry, à Toscalousa et à Huntsvil[illegible]

ɩs dans des églises, qui sont toutes protestantes, mais ɩns les maisons de ville. Catholiques et protestans, tous sont accourus et ont paru très-satisfaits; quelques-uns, : crois, ont fait de bonnes réflexions, et très-probableɩent ces premiers coups de filet ne seront pas sans effet. 'étoit quelque chose de bien nouveau pour les habitans e Toscalousa, qui est le siége du gouvernement, et ù jamais Prêtre catholique n'avoit encore pénétré, que ɩ vue des cérémonies de la Messe que nous avons dite, t du baptême que nous avons administré dans une maison articulière, chez un zélé catholique.

» Cependant la divine Providence nous a ménagé uelques consolations à Moulton, petite ville près de *Florence*, sur la rive gauche du Tennessée, célébré par Châteaubriand. Nous y étions attendus; M. Oneil, excellent catholique, apprenant que nous approchions, vient à notre rencontre et nous conduit chez lui avec tout l'empressement que peut inspirer un attachement sincère à la vraie Religion. A l'instant même nous y sommes visités par quelques autres qui partagent ses sentimens, et qui se disputent l'honneur de donner l'hospitalité aux envoyés de Dieu. Nous disons la Messe dans son salon, nous y baptisons plusieurs enfans, et le dimanche suivant M. Châlon prêche à la maison commune, où un auditoire nombreux, pour le pays, l'écoute avec la plus grande attention, et l'on peut dire avec une espèce de vénération. Le même jour nous avons la satisfaction de voir faire la première communion à un bon vieillard des environs, protestant converti par la lecture des bonnes gazettes de l'Amérique, et surtout par quelques-uns des excellens livres que nos Evêques répandent avec le plus grand zèle et avec beaucoup de fruits. Le mardi suivant nous faisons communier plusieurs dames, qui depuis un certain nombre d'années

n'avoient pas eu ce bonheur, et leurs maris se disposent par la confession à se procurer bientôt la même faveur. Car, autant la confession est odieuse aux protestans, autant nos bons catholiques américains s'y présentent avec empressement, pour remplir ce qu'ils appellent leur devoir *their decty.*

» Vous comprenez, ma tendre mère, que je ne puis contribuer à toutes ces bonnes œuvres que par mes vœux et mes prières, parce que je ne sais que très-peu l'anglais, et que tous les habitans de ces contrées ne parlent pas d'autre langue. Cependant je viens de remplir aujourd'hui, avec un contentement inexprimable, la fonction de missionnaire. M. Châlon ayant été obligé d'aller faire un mariage à quinze lieues d'ici, je me trouve seul à Moulton, pour la première fois dans la nécessité de parler anglais; je vous laisse à deviner mon embarras, surtout les premiers jours. Enfin, d'une manière ou d'une autre, je commence à me tirer d'affaire.

» J'ai administré ce matin le sacrement de Baptême aux enfans d'un des principaux habitans de Moulton. J'avois été choisi pour parrain : en Amérique, je ne refuse jamais cet honneur; mais on voulait se passer de marraines à cause de quelque mésintelligence qui existoit entre les familles où l'on auroit pu en trouver, et les parens des enfans. J'ai fait observer que cette conduite étoit contraire à la charité chrétienne, et qu'il falloit au contraire saisir la circonstance pour se réconcilier. Enfin, *par mon éloquence anglaise*, j'ai obtenu ce que je désirois; trois marraines ont été choisies, et j'ai baptisé les trois enfans de M. Y***, ainsi que trois petits nègres. On a déjà oublié toutes les causes de discorde que le démon suscite trop souvent parmi les enfans de Dieu; tout le monde est dans la joie, on a tué le veau gras, et je suis attendu pour

le festin.... Il est impossible de rendre ce qu'éprouve un missionnaire quand le Ciel veut bien donner quelques bénédictions à son ministère, et qu'il voit s'accroître le nombre des vrais adorateurs. Que sera-ce si j'ai jamais la consolation de pouvoir prêcher en anglais! Oh! je le désire, je vous l'assure, avec la plus vive ardeur. L'Apôtre ne se croyoit pas envoyé précisément pour baptiser, mais pour prêcher. Nous allons poursuivre notre course pendant quelques semaines, je vous donnerai le détail des autres succès que le bon Dieu nous réserve sans doute, et ensuite j'irai m'enfoncer dans une famille américaine, afin de ne m'occuper pendant plusieurs mois que de l'étude de l'anglais.

» Cependant Mgr. notre Evêque est seul à Mobile, et pour diriger le séminaire, et pour administrer la paroisse, et pour surveiller nos grandes constructions de Spring-Hill. Et pourquoi? parce que nous n'avons pas de Prêtres. Les bons ecclésiastiques du diocèse de Lyon, et de tant d'autres parties de la France, si riches en ministres des autels, devroient bien un peu songer à notre pauvre diocèse. Quelle ample moisson se présente! Ah! j'espère que le zèle apostolique en enflammera quelques-uns qui viendront bientôt partager nos travaux et participer à nos mérites! .... Nos ressources pécuniaires sont pareillement bien foibles, nos voyages sont dispendieux, et nos catholiques, en général, ne sont pas riches. Veuillez, ma chère mère, accueillir tout ce que la charité des bons Lyonnais pourra vous offrir pour la mission naissante de Mobile. Déjà nous avons contracté des dettes à Lyon, cela pourra nous aider à les acquitter; dites bien à toutes ces personnes que nous ne serons pas ingrats. Dieu exauce les prières de ses Ministres, mais il semble plus sensible encore aux vœux des missionnaires. Daignez agréer, etc.

» Loras, *Missionnaire apostolique.* »

Lettre de M. Loras, missionnaire apostolique, à madame Loras.

Washington (Alabama), 6 janvier 1831.

MA CHÈRE MÈRE,

« J'AI le plaisir de vous annoncer que j'ai éprouvé dernièrement la plus grande consolation que le bon Dieu ait pu me procurer : c'est d'avoir prêché en anglais, pour la première fois, dans un temple protestant, à Washington, en présence de deux ministres, et je me prépare pour prêcher encore dans cette langue ; mais je vous assure que je ne croyois pas que Dieu eût béni mes efforts comme il a daigné le faire. Qu'il en soit à jamais loué, et lui seul éternellement glorifié. De Washington, je suis allé visiter diverses habitations, des plantations de coton, de sucre, de maïs, etc. J'y ai trouvé des catholiques de la plus grande ferveur ; j'y ai confessé, toujours en anglais (car depuis trois mois je ne dis pas un mot de français), plus de douze personnes ; j'ai donné la communion à plusieurs ; j'ai baptisé, depuis le mois d'août, une centaine d'enfans ; j'ai marié des nègres, etc. Je dois retourner auprès de ces braves gens, et Dieu répandra ses bénédictions sur les prémices de mon ministère, surtout si vous daignez les appeler par une continuation constante de vos prières.

» Vous m'avez manifesté le désir d'avoir quelques renseignemens sur les usages de ce pays. Je me ferai un devoir de vous satisfaire. Je vous parlerai aujourd'hui des repas américains. Etant, la semaine dernière, à Tosca-

lousa, j'ai été invité à dîner par M. Salt-Stône, riche bourgeois, l'un des *anciens* et des plus zélés membres de l'église épiscopalienne de cette ville. Dans ma position, je ne devois pas refuser; j'ai donc accepté l'offre. A une heure et trois quarts, je me rends à son hôtel. Il m'introduit dans son salon, dont le pavé est couvert d'un beau tapis; j'y remarque des meubles précieux, et même de superbes tableaux, dont ces MM. ne veulent pas que nous décorions nos temples. L'élégance des américains dans leur ameublement l'emporte quelquefois sur celle des Français. Plusieurs invités étoient déjà réunis : le premier auprès duquel je suis introduit, est le révérend M. Muller, très-digne ministre de l'église réformée, en long habit de soie noire, dont la politesse et la libéralité font bruit dans le monde. A propos d'introduction, il est bon de remarquer qu'ici cette formalité est de rigueur; sans elle vous ne pouvez décemment adresser la parole à personne, et personne ne peut vous parler. Elle se fait ou par une lettre de recommandation, dont les américains sont très-prodigues, ou de vive voix par le maître de la maison, qui vous présente à tous les convives séparément. L'étranger tire soigneusement son gant de sa main droite, saisit et secoue légèrement celle de chacune des personnes présentes, en faisant une petite inclination de tête. On lui offre une chaise, et le voilà introduit. Le premier objet sur lequel tombe ordinairement, pour ne pas dire toujours, la conversation, est le beau ou le mauvais temps. Dix minutes s'écoulent ainsi, on m'invite à me rafraîchir, c'étoit au mois d'août. Je vais à un élégant buffet, dont tous les salons sont pourvus; j'y trouve des flacons de vins de diverses qualités. On me présente du Madère; je me sers moi-même, et c'est l'usage même à table. Tous les convives en font autant. Ce seroit une

impolitesse de ne pas s'arrêter un instant pour faire l'éloge de la liqueur ; ensuite on épuise la coupe et l'on retourne à son poste. Cinq minutes après, les dames sont introduites. Elles sont nommées par le maître de la maison; on leur touche aussi la main; elles s'asseyent un instant : et l'on annonce que le dîner est servi.

» Après les dames, je suis introduit le premier dans la salle à manger. M. Salt-Stône me fait asseoir à sa droite; et après moi vient M. Muller. Tous les autres se placent sans distinction, si ce n'est que les dames se réunissent d'un côté et les hommes de l'autre. On m'invite à dire le *Benedicite;* grand exemple pour les catholiques! On s'assied, on s'incline, je le récite; seul je fais le signe de la croix, et l'on commence. Voici l'ordre qu'on observe généralement partout : jamais de serviettes, une seule assiette renversée sur un couteau et une fourchette croisés; cette fourchette n'est jamais en argent, mais en acier avec le manche en ivoire. Une énorme pièce de porc est placée devant M.me Salt-Stône, et une de même dimension de bœuf rôti, à demi-cuit, devant son mari. Au milieu de la table, dont la forme est toujours longue et assez étroite, figure un superbe huilier en argent, où la moutarde et le poivre occupent une place distinguée parmi d'autres épices de ce genre. Les espaces sont remplis sans symétrie, par quelques canards rôtis et des poulets fricassés comme les pommes de terre frites, par du maïs dégrené, à demi-mûr, rôti dans le beurre, que des Français mêmes ne dédaigneroient pas, et invariablement par un large plat de pommes de terre à *la sauce ronde*, etc. Sur les plus médiocres tables il y a toujours des cornichons, des capres et même de ce délicieux poivre rouge qui sympathise si bien avec le palais des naturels du pays. Bref, on met la main à l'œuvre.

Je suis abondamment pourvu, dans la même assiette, de presque tous les mets qui paroissent sur la table, et surtout d'une large pièce de bifteck saignant. Tout avoit été passablement pour moi jusqu'alors, mais j'avoue qu'en ce moment mon embarras fut extrême. Je ne savois par quel bout commencer. D'abord ma fourchette passoit souvent à ma gauche, contre toutes les règles. Ensuite comment disséquer mon aile de poulet ? Par bonheur je vois mon voisin qui tire son mouchoir de poche pour s'essuyer les doigts, et moi bien vite de suivre son exemple. J'en vois un autre qui, dans l'intérêt de la propreté, tient une énorme pomme de terre à l'extrémité de sa fourchette et en enlève la pelure avec son couteau ; j'admire son industrie, et je marche sur ses traces ; en un mot, je suis tout yeux pour le cérémonial, et tout oreille pour les diverses questions qu'on m'adresse en anglais : car j'étois le seul Français à table, et depuis six mois seulement en Amérique. Par bonheur les Américains parlent fort peu pendant le repas. Je trouvai, du moins alors, cet usage excellent.

» Cependant le porc excessivement salé avoit excité en moi une soif ardente ; j'avois bien devant moi un grand et deux petits verres, mais point de vin, pas même de l'eau. Sur la fin du repas, un convive, que la soif pressoit aussi, fait un signe au nègre, qui lui présente de l'eau et rien autre ; je m'empressai d'en faire autant. Enfin, impatient de connoître l'usage de mes deux autres verres, je vois arriver du Madère, que l'on préfère ici à tous les vins du monde, surtout quand l'esprit y domine et que la couleur en est sombre : j'en accepte. M. Salt-Stône me fait un petit signe de tête, en me disant : *Permettez-moi, M. Loras, de boire avec vous*, et moi de lui répondre : *Je vous remercie, M. Salt-*

Stóne ; car il faut ici décliner les noms propres presque dans toutes les phrases. On m'offre encore du bifteck, je refuse, et le second service se prépare.

» Le nègre enlève tout ce qui étoit sur la table, à l'exception des trois verres ; les couteaux, les fourchettes, rien n'est épargné, pas même un petit morceau de pain chaud sans levain, de farine de maïs, que je réservois pour me servir de contenance. Avec une élégante vergette, il enlève jusqu'à la moindre miette : je pensois qu'on alloit jouer aux cartes. Enfin de superbes assiettes en porcelaine dorée avec de nouveaux couteaux et d'autres fourchettes fixent mes incertitudes. Un large gâteau, un peu de crême et des confitures constituent tout le second service : heureusement que je n'y avois pas compté. On sert d'une certaine liqueur, dont je fais l'éloge sans la connoître ; et quelques minutes après tout est fini. Les dames se retirent. On enlève la nappe ; on apporte des cigarres dans une assiette ; un élégant réchaud en argent les accompagne : on m'en offre, je m'excuse. Un instant après, la salle est remplie d'*une agréable fumée.* On prend encore un peu de Madère ; on parle politique. Le ministre annonce que l'heure du sermon approche ; et tout le monde se retire.

» Tels sont les dîners américains : ils ressemblent aux nôtres en plusieurs points ; ils en diffèrent en beaucoup d'autres. J'ai pensé que ce récit vous feroit plaisir. Je vous réserve de nouveaux détails sur divers sujets, pour la prochaine lettre.

» Votre fils dévoué,

» LORAS, *missionnaire apostolique.* »

L'impression de ce numéro était presque achevée lorsque nous avons reçu les deux lettres suivantes que nous nous empressons de communiquer aux Associés.

Lettre de Mgr. Portier, évêque de Mobile, à M. le Rédacteur des Annales.

Spring-Hill, près de Mobile, 16 janvier 1831.

MONSIEUR,

« J'AI l'honneur de vous accuser réception de la lettre que vous avez confiée à M. Bazin ; cet excellent missionnaire n'est arrivé au milieu de nous que vers la mi-décembre 1830 : voilà une des causes qui ont arrêté jusqu'à ce jour mes communications avec l'Europe, car j'ai presque toujours été seul.

» MM. Loras et Châlon étant, dans ce moment-ci, occupés à visiter les catholiques dispersés de l'Alabama, je suis en même temps supérieur de notre petite maison, professeur de théologie et curé de la paroisse de Mobile. Lorsqu'on a quatre lieues à faire presque tous les jours, par notre beau soleil d'été et d'automne, et qu'on se trouve surchargé de différentes occupations qui fatiguent plus ou moins et le corps et l'esprit, on a des droits à l'indulgence et on est très-excusable de ne pas être bien disposé pour les narrations. Par le mémoire que je vous envoie et par les détails que je vais vous donner, vous vous convaincrez que nous n'oublions pas nos bienfaiteurs.

» Lorsqu'on a fait la répartition des fonds on a supposé que la Propagande m'avoit donné 100,000 francs; cette supposition est fausse. La cour de Rome a reconnu les besoins de mon diocèse, où j'avois tout à créer, où j'ai erré pendant six mois sans Prêtres et sans églises; elle a senti la nécessité de bâtir une cathédrale, un séminaire,

un presbytère, une église à Pensacole, un couvent de religieuses, et de pourvoir à nos moyens d'existence et d'entretien pour les deux premières années. Mais elle n'a pu me donner qu'un secours de 25,000 francs.

» Vous désirez connoître ce que nous avons fait depuis un an; le voici en peu de mots. Nous avons agrandi d'un tiers notre église en bois; elle est encore bien loin de contenir la moitié de nos catholiques. Aussi suis-je décidé à commencer la cathédrale en 1832, pourvu que l'on vienne à notre secours. Le nombre des communions pascales a triplé l'an dernier, et j'espère que cette année nous avancerons dans la même proportion. Nous instruisons quatre personnes protestantes qui sont tout-à-fait disposées à revenir au sein de l'Eglise, et qui se préparent au Baptême et à leur première communion. Nous prêchons deux fois chaque dimanche, le matin en anglais, et le soir en français. Vous trouverez dans les lettres écrites par M. Loras à ses amis ou parens, des détails très-intéressans surtout sur la mission de Pensacole. Nous avons construit notre séminaire-collége; il se compose de trois corps de bâtimens, dont deux en bois, pour la cuisine, la lingerie, l'infirmerie et le logement des domestiques. Le séminaire proprement dit est une maison en briques à trois étages, de 72 pieds de long sur 40 de large, sans comprendre la triple galerie de la façade, qui a 12 pieds en largeur et qui est supportée par huit colonnes d'ordre toscan, hautes de trente-six pieds à partir de la base. Nous avons tout disposé pour achever la façade ou l'édifice qui doit avoir avec le temps 100 pieds de longueur. Je ne crois pas que mon séminaire soit surpassé par aucun de ceux des Etats-Unis, sous le double rapport de la solidité et de la beauté. Vous trouverez un peu plus bas, dans le tableau de nos dépenses, ce qu'il nous coûte.

» J'ai maintenant six Prêtres, quatre Sous-Diacres, étudians en théologie, et qui seront ordonnés au commencement de l'année prochaine, trois élèves de philosophie dont deux recrutés dans le pays. Au moment où vous recevrez ma lettre, nous aurons vingt-cinq élèves pour le collége. Le séminaire est situé sur une colline à cinq milles de Mobile, et par son élévation de 150 pieds au-dessus du niveau de la mer, il nous offre un horizon de sept à huit lieues qui se perd dans le golfe du Mexique. J'ai acheté, pour être dans une véritable solitude, 380 arpens de terre dont nous avons déjà défriché une partie. Deux fois par semaine nous nous rendons en force à l'endroit du travail, et parfois j'ouvre la marche la hache à la main. Vous trouverez peut-être que ce n'est guère convenable, c'est du moins apostolique; car saint Paul travailloit de ses mains pour vivre, et c'est pour vivre aussi que nous défrichons nos terres. Le local choisi réunit d'immenses avantages : l'air y est pur, les eaux abondantes et fraîches; les terres sont en partie assez bonnes, et l'élévation où nous sommes nous garantit de toute fièvre. Sur dix personnes arrivées en même temps d'Europe, aucune n'a éprouvé les changemens du climat, aucune n'a été malade depuis notre arrivée; tous ces messieurs sont contens et heureux. La plus parfaite harmonie règne parmi eux. L'acquisition de M. Bazin m'a beaucoup soulagé. Il enseigne la théologie et la philosophie, il est supérieur, *pro tempore*, du séminaire, économe, directeur, etc.; et néanmoins il trouve encore du temps pour donner quelques coups de hache. Il me faudroit deux autres missionnaires de cette trempe. Je ne vous parle pas du courage de fer, de la persévérance inflexible de mon grand-vicaire, de son zèle et de ses succès. Il prêche en anglais, il a appris cette langue en quatre

mois, il est en mission depuis le 15 juillet, et il ne reviendra que pour les Pâqûes. Vous lirez avec plaisir la notice de M. Châlon.

» L'église de Pensacole vient de s'écrouler, et les habitans, malgré leur pauvreté, ont pris la résolution d'en bâtir une neuve. Ils ont déjà réuni une somme de 6,000 fr. pour cette construction, et ils me sollicitent fortement de venir à leur aide. Remarquez, Monsieur, que dans le pays où nous vivons, il doit y avoir des rapports intimes entre le pasteur et toutes les brebis du petit troupeau, et que je ne puis me dispenser de leur tendre la main, sauf à emprunter pour la remplir. Mais je ne crois pas tenter la Providence en comptant sur elle pour de pareilles entreprises. Une bonne veuve de cette ville nous offre une assez belle maison pour un couvent de sœurs de la Charité, et les habitans achèteront un terrein qui la touche, pour donner l'emplacement d'un jardin. Mais il faudroit des fonds pour le voyage des religieuses, et c'est ce qui nous manque.

» Je pourrois de suite former quatre congrégations dans les environs de Mobile; mais il faudroit bâtir quatre petites chapelles en bois : un missionnaire, résidant au séminaire, visiteroit chaque congrégation une fois le mois. J'ai calculé qu'une somme de 5,000 fr. suffiroit pour remplir un but si charitable. Comme je n'ai pas cette somme à ma disposition, je ne puis être d'aucune utilité réelle à cette population catholique, qui forme un total de cinq à six cents ames.

» Je ne vous ai parlé qu'en passant de la nécessité d'une cathédrale; elle est telle, que j'ai des preuves indubitables que si notre église pouvoit contenir toute la population catholique, qui est d'environ deux mille ames, et une partie des habitans protestans, nous aurions la consolation

consolation de ramener un grand nombre de nos frères égarés. Leurs dispositions sont admirables ; ils cherchent la vérité, et ils sont d'autant plus à plaindre que, fatigués de la poursuivre, sans la trouver, dans le labyrinthe des sectes qui se divisent et se subdivisent, ils sont comme désespérés de l'inutilité de leurs efforts, et tournent avec inquiétude leurs regards vers la vieille Eglise catholique, où elle habite pour eux dans un sanctuaire enveloppé d'épais nuages. Le spectacle de notre société américaine attriste l'ame : il y a un fonds de religion dans ce peuple ; il n'est point indifférent ; il se tourmente pour l'avenir. Il veut les consolations de l'Evangile ; mais que d'obstacles à vaincre pour un succès complet ! Et ici, comme dans les premiers siècles du christianisme, ce ne sera qu'au milieu des douleurs que l'Eglise enfantera de nouveau ses véritables enfans.

On compte près de 23,000 Sauvages dans les états de l'Alabama et des Florides ; les Crecks sont plus nombreux que les Chactas, les Cherokis et les Séminoles réunis, du moins pour notre province. Je tenterois avec plaisir une mission parmi ces enfans de la nature, ou plutôt parmi ces enfans de Dieu, qui sont aussi les nôtres ; mais je n'ai pas assez de missionnaires, et lors même que j'en aurois, je n'aurois pas les moyens d'entretenir mes Prêtres, à qui il faudroit tout fournir parmi les Sauvages. Ce malheureux argent, qui est la source de beaucoup de vices, nous seroit donc bien nécessaire pour produire ici quelques fruits de justice. Quels regrets n'éprouve pas un Evêque, d'être obligé de refuser les sujets qui se présentent, parce qu'il n'est pas possible de les nourrir !

J'ai reçu, en trois années, 38,000 fr. de l'Association de la Propagation de la Foi. Le voyage des deux Missionnaires que j'ai envoyés à St-Augustin, ainsi que celui des

liques? ils nous accueillirent comme on recev
Anges consolateurs. Ils s'empressèrent de nous pr
un lieu où nous pussions réunir un certain nombre
diteurs. D'abord on m'offrit le palais de justice
que j'appelle de ce beau nom une chétive maison e
où nos magistrats, simples et honnêtes fermiers, v
tenir leurs assises); j'acceptai l'offre; mais diffic
surmontable, les siéges manquoient : il fallut donc
ner nos regards d'un autre côté. On m'offrit le
des anabaptistes; je l'acceptai encore; mais enc
obstacle, le ministre n'étoit pas homme à céder
bune à un prêtre catholique. Que faire? On vient
le théâtre : belle découverte! le théâtre! un Prêt
prêche au théâtre!!! je refuse, et tous sont édifi
en vient à *la loge;* depuis longues années la m
rie n'y tenoit plus ses sabbats; c'étoit une vast
très-propre. Nous y dressons un autel; quelques
artificielles, que le hasard nous fait découvrir,
corent; un petit Crucifix et une gravure achèvent
parer. L'enceinte est déjà pleine de personnes de
les sectes. Je commence le saint Sacrifice. Le sile
plus profond règne dans cette assemblée. Les or
dont j'étois revêtu, les augustes cérémonies, un
rable Prêtre à mes côtés, tout les frappe. Après l
gile, je lis quelques passages de la Bible, qui serv
texte à mes discours. Après avoir parlé *long-temps*
nécessité d'un sacrifice, de l'existence de ce sa
dans l'Eglise catholique; après en avoir expliqué les
monies principales et fait sentir la propriété du lang
notre liturgie, je m'étendis sur d'autres points d
troverse, qui finirent mon entretien. Je convoquai
l'assemblée pour le soir. Tous les siéges étoient oc
long-temps avant l'heure indiquée. Les *flambeaux*

la foible lueur répandoit une lumière incertaine sur mon auditoire, le silence de cette multitude, tout me rappelle les beaux jours où notre Eglise encore naissante et persécutée se rassembloit dans les catacombes à la faveur des ténèbres. Les miséricordes de Dieu sont le sujet de mon discours. Les assistans paroissent écouter avec intérêt toutes mes paroles, et en particulier ce que je dis sur le sacrement où le pécheur fait sa paix avec Dieu. Quelques catholiques aperçurent dans la foule des ministres, qui peut-être pour la première fois avoient entendu la doctrine de notre Eglise, qu'ils avoient, je n'en doute pas, blasphémée sans la connoître.

» Après quelques jours de station à Montgoméry, nous nous dirigeâmes vers Toscalousa, sur le Black-Warrior. A quelques milles de Montgoméry commence un vaste désert, qui se prolonge jusque vers le lieu où nous devons prêcher la croix, où nous devons encore essayer de détromper des peuples dont la crédulité a été séduite. Ce désert ne pourroit intéresser qu'un botaniste; des fleurs, dont les couleurs riches et éclatantes fixent l'admiration du voyageur, s'y laissent apercevoir avec profusion; des plantes aromatiques y abondent; de beaux arbustes récréent, d'espace en espace, la vue fatiguée de ne s'arrêter que sur une terre dont l'aridité ne permet aux hommes de dresser de misérables huttes que de loin en loin.

» Autrefois des tribus nombreuses peuploient ces déserts; les Chactas, les Crecks et les Chérokis se les partageoient, et y couloient des jours heureux, que le courage de leurs guerriers sembloit mettre à l'abri des atteintes du malheur. Vous eussiez rencontré leurs tentes partout où abondoit l'ours, où paissoit le chevreuil, et où couloit une fontaine. Aujourd'hui que de longues guerres

ont décimé leurs héros, on les a relégués dans les extrémités de l'Etat : que dis-je ? il n'y a encore que peu de jours qu'on les a forcés de céder ces retraites, pour leur donner en échange des solitudes plus profondes, d'où la cupidité les chassera encore. Le Chérokis n'a point voulu sacrifier, comme le Creck et le Chactas, la terre où repose la cendre de ses pères. Je l'ai vu ce fier Sauvage marcher au milieu des Blancs la tête haute ; son port étoit majestueux ; il sembloit leur dire : « Nous vous avons accordé l'hospitalité, et voilà que vous voulez nous chasser de cette tente, sous laquelle nous vous avons reçus ! Nous vous avons accueillis comme nos frères, et vous voulez nous repousser comme des objets dont la vue vous tourmente ! Ce sont nos terres que vous convoitez ; peuplez ces déserts que nous vous avons abandonnés : et avant que vos générations les couvrent, notre race sera éteinte. » Pauvres tribus indiennes ! encore si vous connoissiez la croix, peut-être la coupe de fiel dont on vous abreuve vous seroit-elle moins amère : mais non, le temps de la grâce semble n'être pas encore arrivé pour vous ; il n'est personne qui vienne vous la prêcher cette croix !

» Pardonnez, Monsieur, cette effusion de mes sentimens ; il n'est pas possible d'en arrêter le cours lorsqu'on voit tant de misères d'un côté, et de l'autre un si petit nombre d'ouvriers et si peu de ressources. Je vais vous faire arriver à Toscalousa, le siége du gouvernement de notre état. On est étonné, après plusieurs jours d'un voyage pénible à travers des pays presque inhabités, de rencontrer des édifices magnifiques, d'entendre le bruit confus d'une ville et de se mêler dans la société des hommes.

» Toscalousa présente à la fois un aspect riant et majestueux ; ses rues sont tirées au cordeau, et presque partout bordées de lilas ; la grandeur et la magnificence de ses

édifices publics excitent l'admiration du voyageur, et frappent d'étonnement ceux qui se rappellent qu'une ou deux cabanes occupoient, il n'y a que douze ans, le lieu où vient de s'élever cette ville. Quelques instans après notre arrivée, le bruit se répandit que deux Prêtres catholiques (je ne saurois cependant vous dire à quelles marques on nous avoit reconnus), venoient de descendre à l'un des hôtels. Tout de suite un des catholiques de Toscalousa arrive; le ministre episcopalien vient ensuite nous rendre ses devoirs, une carte le précède. Vous l'eussiez pris pour le recteur de la faculté : son air était grave, ses sentences mielleuses et prolongées, sa visite fut courte : nous n'eûmes qu'à nous louer de sa politesse : un de nos fidèles vint ensuite nous offrir l'hospitalité; chez lui nous dressâmes un autel; la curiosité nous amena des auditeurs; nous leur prêchâmes à diverses reprises la doctrine catholique. Plusieurs protestans désirèrent faire avec nous une connoissance plus intime que celle qu'un prédicateur fait avec son auditoire, quelques-uns nous invitèrent à leur table. Nous reçûmes une seconde visite du ministre épiscopalien; il désiroit savoir comment nous passerions le dimanche qu'il appelle le *Sabbat*. Ma réponse fut que nous célébrerions la sainte Messe et qu'ensuite je prêcherois à ceux qui y assisteroient. « Je viens, me dit-il, vous offrir mon église, » veuillez nous donner un discours, vous ferez plaisir à tout » le monde. J'ose même le dire, tous s'y attendent. » J'avois reçu une pareille invitation du ministre méthodiste. Je me décidai pour l'église épiscopalienne. A son service du matin notre aimable ministre annonce à son troupeau qu'un Prêtre catholique prêchera le soir dans son temple. Il m'accompagne lui-même vers son église, il m'invite à prendre possession de sa chaire et vient s'asseoir à ma droite; mon auditoire étoit nombreux, toutes

les sectes étoient réunies. Je dois avouer ici, Monsieur, que je sentis alors mon cœur palpiter fortement; je ne comptois au milieu de cette foule qu'un très-petit nombre de catholiques. Je voyois un temple magnifique, et nous n'avions point d'église. Toutes ces pensées se pressoient dans mon imagination et m'affligeoient profondément. Rompant enfin le silence, je m'arme du signe de la croix et je fais prier mon auditoire avec moi, pour la Propagation de la Foi catholique, pour notre Evêque et pour les morts; mon discours fini, le ministre vint me recevoir au bas de la chaire, et me dit: « Púissions-nous, Monsieur, voir nos deux églises se réunir bientôt. » Je voudrois que ce fût demain, lui répondis-je. Il m'invita alors à bénir son peuple. Je n'empiéterai pas sur vos droits, repris-je, et je le laissai avec son troupeau. Je compris, ce me semble, sa pensée; il s'agissoit de me mettre entre les mains un rituel protestant et de me faire user d'une formule épiscopalienne. Quelques jours après j'en vins aux prises avec le ministre méthodiste qui m'avoit fait offrir son église. Nous discutâmes plusieurs points controversés, et il en vint à faire plusieurs concessions pénibles. Il désira avoir une autre conférence que je lui accordai très-volontiers, mais il ne reparut pas. La haine que tous ces gens-là portent au catholicisme les réunit contre nous. Otez les catholiques de la scène, et tous nos réformateurs sont remplis de fiel et de jalousie les uns contre les autres; ils prêchent l'Evangile et ils se haïssent; ils prêchent la liberté entière dans l'interprétation des livres saints, et tous rient des folies et du ridicule qu'ils découvrent dans les croyances qu'ils ne partagent pas.

» Je vais encore, Monsieur, vous faire faire un voyage de cent soixante milles pour vous transporter à Hunts-Ville; les catholiques de Toscalousa nous y avoient annoncés à

leurs amis. Ici la nature change d'aspect ; ce ne sont plus des sables arides et des pins éternels, ce sont des vallées fertiles, des champs immenses couverts de coton ; ce n'est plus un désert, ce sont des villages, de riches habitations ou règne l'abondance et je ne sais quel abandon de soi-même où un Américain passe ses jours. La joie ou le chagrin ne sauroient émouvoir son flegme imperturbable; cependant il reçoit toutes les semaines la gazette du village voisin et il ne rêve que politique.

» Entouré de montagnes, Hunts-Ville est placé sur une élévation au bas de laquelle coule une fontaine, que tous les voyageurs ont visitée et dont ils ont emporté la description dans leurs tablettes. C'est aussi là que les Anabaptistes viennent baptiser leurs adultes. La pudeur rougit à la pensée du scandale dont ces malheureux se rendent coupables. On ne peut s'empêcher d'admirer le site de cette ville, tout y est pittoresque. A peine étions-nous arrivés, qu'un catholique vint nous offrir un appartement où nous célébrâmes le saint Sacrifice. On nous accorda ensuite le palais de justice pour nos prédications. Peut-on ne pas sourire, quand on entend la cloche d'un tribunal appeler au sermon d'un pauvre Prêtre catholique des presbytériens, des méthodistes, des anabatistes qui viennent pieusement entendre la parole de Dieu ! Mais c'est un Prêtre qui prêche, leur crie quelque ministre, un homme qui adore les images et les reliques, un infâme qui vend le pardon des péchés passés et la permission d'en commettre d'autres : n'importe, nous aurons entendu son sermon, et avec quelques versets de la bible nous achèverons de sanctifier le *sabbat*. C'est ainsi, Monsieur, qu'on nous désigne ; c'est par ces atroces calomnies qu'on voudroit arrêter la foule qui se presse de venir nous entendre ; on craint que la multitude n'abandonne la cause du

protestantisme, et on s'oppose à tout ce qui pourroit détromper ces peuples ; mais un Américain veut que sa croyance repose sur quelque chose de plus solide que la parole d'un ministre, il veut juger par lui-même, et partout nous avons été entourés d'une foule d'auditeurs. On eût dit que tous les ministres des différentes sectes se fussent donné le mot pour se réunir à Hunts-Ville, à l'époque de notre arrivée. Un d'eux, que ses cheveux blancs rendoient vénérable et qui jouissoit d'ailleurs d'une grande réputation d'éloquence, s'éleva violemment contre les catholiques; il eut aussi le malheur de lancer quelques traits contre les méthodistes, et tous ceux qui n'étoient pas de sa secte. J'en fus informé dès le soir même : sûr de me concilier la multitude, je me rends au palais de justice accompagné de M. Loras; on me conduit à la tribune où siégent les juges; je prêche d'abord sur la charité, on me presse encore de parler au peuple ; je prends alors pour sujet de mon discours les points qu'on avoit attaqués quelques jours auparavant. On fut convaincu que nous n'étions pas des idolâtres, que nous ne vendions pas le pardon des péchés et qu'il y avoit encore du sens commun dans la doctrine catholique.

» Que de fois j'ai regretté que mon vénérable ami ne pût s'adresser à la multitude ! Son extérieur modeste captivoit tous les esprits. Tout respire en lui cet air de douceur et de piété qui inspire la confiance. Son âge eût donné de l'autorité à ses paroles, et son expérience eût mieux su porter la conviction dans les esprits. Ecoutez ce que me disoit un presbytérien en parlant de M. Loras. Je crois en cet homme. Et pourquoi, repris-je, ne voulez-vous pas croire en la doctrine qu'il professe? Sa réponse fut évasive, mais je ne doute pas qu'il n'eût embrassé la Foi catholique, si des circonstances impérieuses ne l'eussent appelé dans un autre état.

» Nous ne touchons pas encore au bout de notre carrière. Nous avons encore bien des courses à faire. Hâtons-nous de nous transporter à Moulton, où la piété de quelques fidèles nous appelle. A notre arrivée, ils font éclater la joie la plus vive et se disputent le plaisir de nous donner l'hospitalité la plus généreuse; on voudroit même nous séparer pour qu'un seul n'ait pas tout le bonheur. Depuis si long-temps ils n'avoient pas eu la consolation de s'approcher du tribunal de la pénitence et de s'asseoir au banquet de l'Agneau! Nous avons vu un vieillard converti y prendre place pour la première fois; comme sa foi étoit vive, comme il paroissoit heureux! Le jour de la communion générale arriva; tous ou presque tous y furent admis. Ce jour devint une fête de famille, tous se réunirent et prirent part au même festin. C'étoient les agapes de notre petite église. Je ne vous répéterai pas que je fus encore obligé ici de prêcher à la tribune aux harangues, d'évangéliser dans le palais de justice.

» Des circonstances me rappelèrent à Hunts-Ville; mon digne ami continua de consoler par sa présence cet intéressant petit troupeau sans église et sans Pasteur. A peine eus-je terminé les affaires qui me faisoient revenir sur mes pas, que je me rendis à point nommé à Courtland où je rencontrai M.r Loras. Un catholique avoit voulu lui servir de guide. De là nous nous acheminâmes vers Tuscombia, où encore nous eûmes le plaisir si doux à des missionnaires de voir quelques catholiques s'approcher de la sainte table. Il ne nous reste plus que Florence, et nous aurons parcouru tout l'Alabama. En descendant vers notre ville épiscopale nous prendrons une autre direction. Nous passerons par Carthage, Greensboro et Démopolis.

» C'est une pratique assez générale parmi nos Américains, de donner de grands noms à de petites choses.

Depuis que je voyage dans les Etats-Unis, j'ai vu Athènes, Rome, Memphis, Golconde, etc.; Florence, cependant, est quelque chose de plus qu'une petite ville; elle est bâtie sur une colline, au bas de laquelle coule le Tennessée, auquel un auteur français a fait l'honneur de donner un nom à la grecque, et qu'il appelle poétiquement le Ténaze. Huit fois je l'ai traversée cette belle rivière, et autant de fois j'ai admiré la beauté de ses bords et la richesse des terres qu'elle arrose. A Florence je fus atteint d'une fièvre bilieuse qui me retint au lit pendant quinze jours; lorsque je fus un peu rétabli, je résolus d'aller visiter une famille catholique à six milles de la ville. Là, je passai deux jours occupé à administrer les sacremens à cette nombreuse famille. Une vieille dame, que la curiosité avoit amenée pour voir célébrer le saint Sacrifice, me donna occasion de développer le dogme catholique à plusieurs Américains, qui furent ravis d'entendre, pour la première fois, l'explication de notre doctrine. Je savois que cette dame s'étoit permis de dire qu'elle étoit étonnée comment une dame de quelque instruction pouvoit être catholique. Je voulus la confondre publiquement, pour la rendre, à l'avenir, plus circonspecte. Je ne fus pas long-temps à faire tourner la conversation sur des matières religieuses; je la vis s'entourer de textes de l'Ecriture qu'elle interprétoit à sa guise, et de la manière la plus ridicule; je lui citai d'autres textes qui contredisoient ses interprétations. Si vous l'eussiez vue !..., l'expression de sa figure étoit telle, que ceux qui nous écoutoient ne pouvoient s'empêcher de rire aux éclats, surtout lorsque je lui prouvai qu'elle ne croyait pas même en J.-C., et que je la mis dans la nécessité plusieurs fois de se taire, et d'accorder qu'elle avoit tort; elle ne fit pas cette concession, mais elle garda le silence.

Elle s'étoit mis dans la tête que nous mettions S. Pierre au-dessus de J.-C. Je la laissai pérorer long-temps sur ce sujet : quelle fut sa surprise et sa honte lorsque, s'attendant à des argumens contre tout ce qu'elle avoit dit, je lui répondis que nous adorions J.-C. et que nous vénérions seulement S. Pierre ; que ce dernier n'étoit que le délégué de notre divin Maître. Elle avoit attaqué la confession, le purgatoire., la transsubstantiation, etc. : sur tous ces points elle fut réduite au silence, et se vengea de toutes ces petites mortifications en protestant, quelques jours après, que le Prêtre catholique étoit possédé du démon.

» Parmi ceux qui nous écoutoient, il y avoit une demoiselle épiscopalienne, nièce d'un des ex-présidens des Etats-Unis ; elle connoissoit la doctrine catholique, mais elle avoit encore des doutes sur plusieurs points de notre Foi ; cette longue conversation les dissipa. Je m'aperçus que, lorsqu'elle se mit à table, elle fit le signe de la croix, et qu'elle s'abstint des mets défendus par la loi de l'abstinence. Me tournant vers elle, je lui dis : Vous voilà presque catholique, Mademoiselle. Oui, Monsieur, me répondit-elle, mais la confession m'ennuie encore un peu. Je tâchai de lever ses doutes ; ses réponses furent évasives. Le lendemain je prêchai à Florence, dans le palais de justice ; et pour détruire les calomnies diaboliques des ministres sur la confession, je prêchai long-temps sur ce sujet, démontrant le pouvoir que J.-C. avoit donné à ses Apôtres de pardonner les péchés ; que les successeurs des Apôtres avoient encore ce pouvoir ; que Dieu auroit donné un pouvoir inutile, s'il n'eût pas fait une obligation aux hommes de découvrir leur lèpre au Prêtre ; que d'ailleurs il y a des péchés qu'il faut pardonner et d'autres qu'il faut retenir, et comment faire

cette différence, si le Prêtre n'a pas la connoissance des faits sur lesquels il doit prononcer? J'expliquai encore que ce n'étoit pas de son autorité privée, ou par ses mérites personnels que le Prêtre absolvoit les péchés, mais en vertu d'une autorité que Dieu lui a déléguée, et par les mérites de J.-C. J'entrai encore dans plusieurs détails qui parurent intéresser vivement mon auditoire. Le lendemain, quelle fut ma surprise et ma joie, lorsque je vis s'approcher cette jeune épiscopalienne et me demander à faire sa rétractation, sa profession de foi, et à être admise au tribunal de la pénitence! Elle avoit assisté à mon discours de la veille; d'ailleurs elle étoit instruite et je la laissais dans une pieuse famille catholique: je ne différai pas davantage de l'agréger au petit troupeau.

» De Florence nous retournâmes à Toscalousa. Je crains, Monsieur, d'abuser de votre indulgence; je ne vous répéterai pas qu'en descendant vers Mobile nous avons continué de réconcilier, de baptiser, etc., dans les différentes villes où déjà nous nous étions arrêtés. Arrivés à Greensboro, la fièvre, qui depuis long-temps me rendoit d'importunes visites, y arriva aussitôt que nous. Me voilà encore une fois condamné à passer quelques tristes heures. Pendant que j'étois à frissonner on vint m'inviter, pour le lendemain, à prêcher dans l'église presbytérienne; j'acceptai volontiers l'offre. J'entretins mon auditoire de la nécessité de chercher la vérité, prouvant qu'elle est une, et qu'on ne peut pas la trouver dans toutes les religions; qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'une seule foi, et un seul baptême. Quelques jours après M. Loras prêcha à quelques familles catholiques françaises réunies. Il célébroit la Messe, il parla sur le saint sacrifice, sur les avantages que les hommes peuvent en retirer; il prêcha avec onction; ses paroles eurent, je n'en doute pas, tout l'effet

ı'il pouvoit en attendre. Nous parcourûmes les habitaɔns de la colonie française éparses dans les environs de reensboro et de Démopolis. Dans ces familles nous avons ıptisé plusieurs enfans ; Dieu veuille que ceux qui vienront après nous y trouvent plus d'aliment à leur zèle. 'est à Démopolis, Monsieur, que je me suis séparé de ıon digne compagnon ; il retournoit à Montgoméry pour exiler de tout ce qui étoit français, afin de ne rêver ue la langue anglaise et de l'apprendre plus facilement. our moi qui avois reçu une lettre pressante de Moneigneur, je m'acheminai vers Mobile, d'où nous étions artis le 20 juillet. J'avois cent cinquante-cinq milles à ıire j'y arrivai le 3 novembre, après un voyage de cinq ɔurs.

» Qu'il est doux de se reposer après une course de ıouze cents milles! qu'il est doux de se rappeler ce que a Providence a bien voulu opérer par notre ministère! Nous avons baptisé soixante-douze enfans, nous avons vu renaître la paix dans les consciences, nos catholiques ont été consolés, mais ils n'ont pas d'église, ils n'ont pas de Pasteurs et tous sont pauvres. Il faut néanmoins que Monseigneur, leur premier pasteur, aille au-devant de leurs besoins; et comment le faire? ses ressources sont épuisées. Les hordes sauvages, faut-il les abandonner ? faut-il les laisser encore à l'ombre de la mort? Dieu pourvoira, j'ose l'espérer, à de si pressans besoins.

» Je suis, etc.

» CHALON, *missionnaire apostolique.* »

MISSIONS DU THIBET, DE BOSTON ET DE LA BAIE D'HUDSON.

Nous réunissons ces diverses missions, parce que nous n'avons pas assez de documens pour faire un article sur chacune d'elles en particulier; nous nous contenterons donc de donner les renseignemens que nous avons pu nous procurer.

1.° *Mission du Thibet.* Dès l'année 1707, la congrégation de la Propagande avoit envoyé dans ce pays des R. P. Capucins, qui s'y établirent et opérèrent quelques conversions. Mais leurs succès ne tardèrent pas à leur attirer la jalousie et la haine des Lamas, prêtres des faux dieux qu'adorent les Thibétains. Ces vénérables apôtres furent donc obligés, en 1742, d'abandonner cette mission. Ils descendirent sur les bords du Gange, dans des contrées qui étoient alors sous la domination de l'empereur du Mogol, et qui appartiennent maintenant aux Anglais; ils purent s'y établir et y firent quelques prosélytes. A l'époque de la révolution française, les Capucins qui s'y trouvoient étant morts sans laisser de successeurs, cette mission fut aussi abandonnée. En 1803, la congrégation de la Propagande voulut la renouveler et y envoya des Capucins; en 1826, le P. Antonin Pezzoni en fut nommé vicaire apostolique avec le titre d'évêque *d'Esbona in partibus infidelium;* il a avec lui sept Prêtres de sa compagnie

pagnie qui travaillent sous sa direction. L'étendue du pays confié à ses soins est immense. Il n'y a guère cependant que cinq mille chrétiens. Le chef-lieu de la mission est Luknow, ville considérable sur le Goumty. Il y a huit autres villes où se trouvent une église et un hospice; en voici les noms: Baghelpour, Patna, Cianargarh, Agra, Delhi, Sardhana, Ciouhri et Bettia. (1).

2.° *Mission de Boston*, en Amérique. Le diocèse de Boston comprend les six états qui composent la Nouvelle-Angleterre proprement dite; savoir : Massachusset, Rhode-Island, Connecticut, Vermont, New-Hampshire et Maine. Boston est considéré comme la capitale non-seulement de l'état de Massachusset, mais de toute la Nouvelle-Angleterre.

Il y avoit dans cet immense diocèse, au commencement de 1829, quatorze églises seulement et huit Prêtres outre l'Evêque; les églises, excepté deux ou trois, ne sont point achevées, faute de moyens, et par la même raison on ne peut augmenter le nombre des Prêtres.

L'église cathédrale est la seule qui, au moyen du louage des bancs, fournisse des revenus fixes. Ils se montent à peu près à 14,000 fr. par an. Le digne Evêque, avec ce modeste revenu, est obligé de pourvoir aux frais du culte, à ses propres dépenses et à celles des Prêtres qui sont avec lui et de deux ou trois jeunes gens qu'il élève chez lui pour les préparer au sacerdoce.

Il a envoyé à Hartford, ville principale du Connecticut, qu'il venoit de visiter, un jeune Prêtre nouvellement ordonné. Déjà un prêche a été changé en une église catho-

(1) Cette Notice sur la mission du Thibet nous a été envoyée par la Propagande.

lique, et près de cent personnes, parmi lesquelles plusieurs jeunes gens de bonnes familles, ont manifesté le désir de se réunir à l'Eglise catholique.

Les catholiques, dans cette partie des Etat-Unis, sont en général peu fortunés et n'ont que leur travail pour faire vivre leurs nombreuses familles. N'étant que rarement visités par les missionnaires, dans beaucoup d'endroits ils sont exposés, eux et surtout leurs enfans, à perdre la Foi. Quelques secours la leur conserveroient et seroient le moyen de propager cette Foi divine (1).

3.° *Mission de la Baie d'Hudson.* Cette mission est située dans le Haut-Canada. Elle est sous l'administration de Mgr. Provencher, évêque *in partibus* de Juliopolis, qui réside à Saint-Boniface de la rivière Rouge, en qualité de suffragant de l'Evêque de Québec.

*Lettre de Mgr. Provencher, évêque de Juliopolis, à M. T***., prêtre, à Paris.*

St.-Boniface de la rivière Rouge, territoire de la Baie d'Hudson, 1.er août 1829.

MONSIEUR,

« DEPUIS que j'ai eu le plaisir de vous voir au séminaire de Mont-Réal pendant que j'étois employé au ministère dans ce district, j'ai eu occasion de parcourir des

(1) Cette Notice sur le diocèse de Boston nous a été communiquée par M. Byrne, qui y est missionnaire.

s que je connoissois alors à peine de nom. Vous pensez
ı que ce n'est pas la curiosité qui m'a porté à faire
voyages, dans ces pays sauvages où je n'aurois guère
ıvé à la satisfaire; d'ailleurs, si je n'avais eu que ce
.if, je me croirois peu récompensé des peines que j'ai
à souffrir. Je n'entreprendrai point de vous faire ni mon
toire, ni celle de ma mission. Je vous en dirai seulement
mot pour vous mettre assez au fait de son état actuel.
:st en 1818 que je fus envoyé à la rivière Rouge, comme
ssionnaire, avec M. Dumoulin. Je descendis à Mont-
al en 1820, pour rendre compte de la mission à l'Evêque
Québec, alors arrivant de Rome. En 1822 je remontai
avec le caractère épiscopal qui me fixe probablement
ur ma vie dans ces contrées du Nord. Cette mission a
rouvé assez de contradictions dans les premières années;
s sauterelles ont ravagé nos petites moissons pendant
.atre ans; ensuite des souris nous ont rendu le même
auvais service; enfin un déluge extraordinaire, en 1826,
inondé toutes les habitations et ruiné tout le monde. Ce
:luge a occasioné le départ d'une partie de la colonie;
ais depuis ce temps elle s'est un peu relevée. L'année
:rnière il y a eu une bonne récolte, et celle de cette
ınée a très-belle apparence.

» Dans ce moment nous avons deux chapelles, celle
e Saint-Boniface et celle de Saint-François-Xavier à une
eue d'ici. Je vous donne ces petits détails, afin que vous
uissiez vous en servir pour atteindre le but que je me
ropose, qui est de vous prier de m'obtenir à Paris et
illeurs quelques secours pour ma mission. Je suis dans
n dénûment complet, je n'ai que deux petites chapelles;
e voudrois bâtir une église en pierre et acheter des orne-
nens, mais je suis sans argent. J'aurois aussi besoin de
ivres à l'usage du clergé, des laïques, des écoles, etc., etc.

J'espère que vous voudrez bien vous intéresser à moi; Dieu bénira vos efforts. Il m'a déjà envoyé quelques secours, d'où je ne devois pas naturellement les attendre. Un protestant m'a offert, ce printemps, 100 francs si je voulois commencer une église en pierre; c'est cette offre qui m'a électrisé et enhardi à seconder les vues de la Providence, qui sembloit par-là me dire qu'en cherchant un peu, je trouverois des moyens pour bâtir. J'en avois formé le plan et j'en avois la volonté depuis long-temps, mais je n'osois en parler, faute de ressources. J'ai prié M. Delaporte de tâcher de m'obtenir quelque chose à Londres; si je réussis, je bénirai la Providence qui daigne se servir de moi pour propager la Foi. S'il ne me vient rien, je croirai que son temps n'est pas venu. A tout événement, ayez la bonté de m'écrire le résultat de vos opérations, soit par Mont-Réal, où il faudroit que votre lettre fût rendue à la fin d'avril, soit par le vaisseau de la baie d'Hudson, qui part de Londres vers la fin de mai, pour arriver à Yorck-Factory au commencement d'août; et de là votre lettre se rendra à la rivière Rouge au mois d'octobre. Les lettres par Mont-Réal arrivent ici dans le mois de juin.

» Je n'ai avec moi qu'un seul Prêtre, M. Harper qui m'a accompagné ici en 1822, n'étant encore qu'élève en théologie, et que j'ai ordonné. J'ai de plus un diacre, M. Boucher, que je ferai prêtre dans le courant de ce mois.

» Je m'adresse à vous, d'abord pour la bonne raison que je ne connois personne que vous à Paris et même en France, ensuite parce que vous avez déjà rendu de grands services au Canada et enfin à ma mission, autant que je puis le voir par les lettres de M. Delaporte, par lesquelles je découvre que vous êtes son agent à Paris, pour les effets

qu'il fait venir de cette ville pour moi. Recevez mes plus sincères remercîmens.

» Je suis, etc.

» J. N., *évêque de Juliopolis.* »

*Autre lettre du même, à M. C***, prêtre à Paris.*

23 octobre 1830.

MONSIEUR,

« JE bénis la divine Providence qui m'envoie des secours dans un temps où j'en ai vraiment besoin. Ma mission, établie depuis 1818, s'est soutenue depuis ce temps au milieu de plusieurs difficultés par lesquelles il a plu à la Providence de nous faire passer. Nous avons éprouvé de grandes privations les premières années; des animaux sauvages ont été notre seule nourriture pendant cinq ou six ans, et nous ne les assaisonnions qu'avec du sel. Depuis, des animaux domestiques qui ont été amenés de Saint-Louis du Missouri, et la culture de différens grains nous ont procuré une existence plus douce, mais qui paroîtroit encore bien dure dans vos contrées. Au reste, laissons ces détails sur le temporel. La Providence, qui m'a toujours mieux servi que je ne méritois, s'offenseroit de mes plaintes.

» Nous ne laissons pas de trouver dans cette mission lointaine des consolations spirituelles. Dieu y est servi par des gens simples, mieux peut-être que dans bien des pays qui s'enorgueillissent de plusieurs siècles de civilisation.

Je ne suis pas sans espérance de procurer la lumière de l'Evangile aux Sauvages de nos environs. Jusqu'à présent nos soins se sont étendus sur d'anciens chrétiens qui n'en avoient plus que le nom, sur des femmes infidèles qu'ils avoient prises en ce pays, et sur les enfans nés de ces alliances. C'est là le noyau de la mission.

» Dans une colonie qui n'a commencé qu'en 1811, et où il n'y a de missionnaires que depuis 1818, vous pouvez juger que tous les établissemens propres à propager la Foi manquent entièrement, et que les moyens pour les former manquent aussi. Il faut faire le catéchisme tous les jours de l'année, parce que ces pauvres gens en apprennent la lettre et le sens. Personne ne sait lire, excepté quelques enfans auxquels nous l'avons appris dans ces dernières années. Nous sommes obligés de faire l'école, n'ayant pas de moyens suffisans pour faire venir des maîtres. J'ai trouvé ici deux filles métisses déjà âgées, sages et chrétiennes, qui étant assez instruites font l'école aux petites filles, instruisent les personnes de leur sexe qui n'entendent pas le français, prennent soin de notre sacristie et de nos effets. Elles se sont consacrées à cette bonne œuvre, et vivent comme nous dans une maison séparée, où elles prennent des pensionnaires lorsqu'il s'en présente. J'ai bien la pensée d'avoir des religieuses, soit des filles de la Congrégation, soit des sœurs de la Charité, qui commencent à se répandre dans les diocèses des Etats-Unis ; mais cet établissement, faute de moyens, ne pourra se faire que par la suite.

» J'ai l'intention de bâtir une église, et c'est pour cela que je suis descendu à Québec. Je voudrois y faire une collecte pendant l'hiver. Depuis quelques années la récolte a été mauvaise dans le Canada, mais cette année elle est meilleure. Plusieurs édifices pour l'éducation ont été com-

mencés aux frais du clergé, de sorte que j'ai lieu de craindre que ma quête ne soit pas abondante. Je recevrai avec reconnoissance ce qu'il plaira à la Providence de m'envoyer.

» Nous vivons en bonne intelligence avec MM. de la compagnie de la baie d'Hudson, et depuis quatre ou cinq ans nous en recevons 50 livres sterlings en argent, outre différens avantages qui peuvent aller à une trentaine de louis. Cette année, ils m'ont donné cent louis pour bâtir mon église; ce sont les seuls secours qu'ait reçus la mission. Nous sommes trois à les partager. Je n'ai pas encore réussi à former des sujets pour l'état ecclésiastique, quoique trois aient étudié le latin jusqu'à la rhétorique; pour les mener jusque-là, il avoit fallu se charger de leur nourriture et de leur entretien. Je compte repartir vers le commencement de mai, et à mon retour de la Rivière Rouge, je jetterai, avec l'aide de Dieu, les fondemens d'une église en pierre, qui sera la première dans cette contrée. Je prierai, comme je le fais déjà, pour les bienfaiteurs de la mission, et j'y intéresserai nos fidèles. Nous avons déjà l'usage de chanter tous les ans une Messe pour les bienfaiteurs vivans et une autre pour les bienfaiteurs morts. Jusqu'à ce moment nous n'avons rien reçu de la France; nous songerons désormais avec reconnoissance aux bienfaiteurs de l'Association de la Propagation de la Foi qui ont bien voulu pourvoir à nos besoins. Puisse cette société charitable se souvenir de nous! Nous sommes à l'extrémité du monde, et nous n'avons qu'une fois l'année des communications avec le Canada et l'Europe. Les moindres dons qu'on nous fait sont d'un prix infini pour nous.

» Je suis, etc.

» J. N. *évêque de Juliopolis.* »

La lettre de ce digne Evêque ne peut manquer d'intéresser les associés. Il n'est assisté dans sa mission que de deux Ecclésiastiques, MM. Harper et de Trois-Maison. Ces bons missionnaires font l'école en même temps qu'ils exercent les fonctions du saint ministère, car là comme ailleurs, le clergé, bien loin d'être ennemi des lumières, fait ce qu'il peut pour dissiper l'ignorance. Il est assez remarquable que la compagnie de la baie d'Hudson, qui est anglaise et protestante, favorise cette mission. C'est une preuve qu'il y a plus de tolérance dans ce pays lointain que dans notre Europe, où, en dépit de notre orgueilleuse civilisation, vivent des préventions si obstinées et des haines si profondes.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Nota. Le chiffre romain indique le cahier, et le chiffre arabe la page.

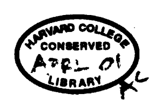
ASSOCIATION DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

MISSIONS D'ASIE.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Fin de la Table du tome IV.




HARVARD COLLEGE
CONSERVED
LIBRARY

